



7577





# ALBUM

DE LA

## SUISSE PITTORESQUE

3<sup>e</sup> ANNÉE.

Toutes les 3 ou 4 semaines, il paraît une Livraison.

### PRIX DE L'ABONNEMENT

20 fr. par an ou pour 18 Livraisons payables de six en six mois.

*On peut s'abonner dans toutes les bonnes  
Librairies de la Suisse.*



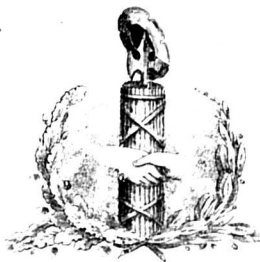






**ALBUM**  
DE LA  
**SUISSE PITTORESQUE**

3<sup>E</sup> VOLUME.



Publié par  
**WEIBEL COMTESSE**  
à **NEUCHÂTEL.**  
*Suisse*

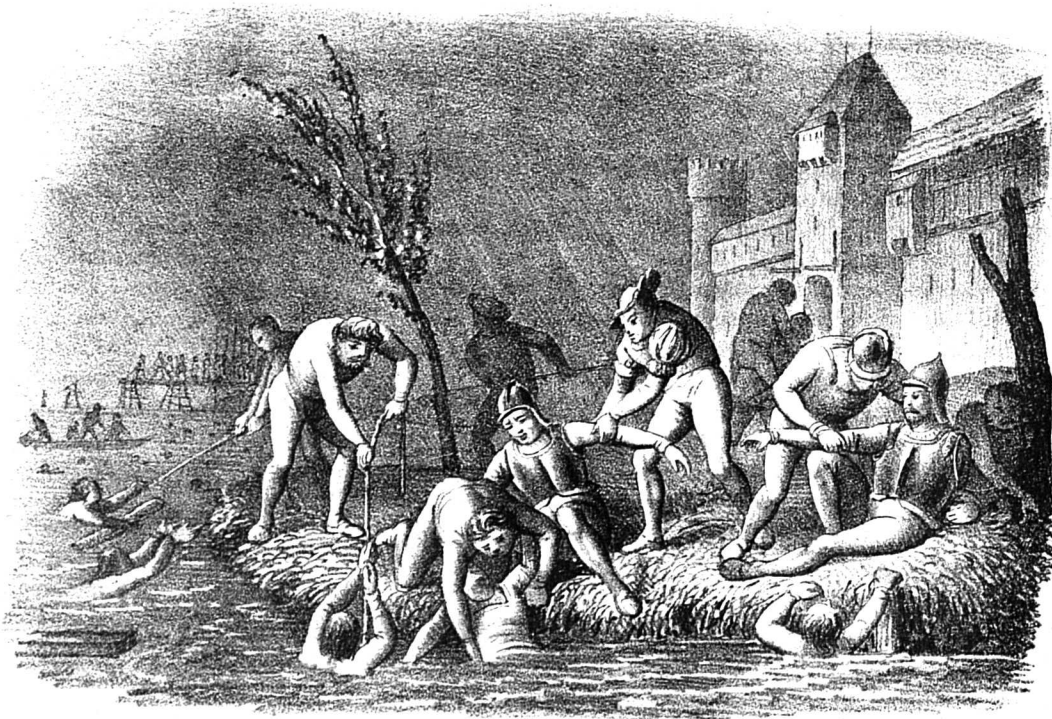


RH 268



## LE DUC D'AUTRICHE ET LE COMTE DE KYBOURG

DEVANT SOLEURE.



L'histoire des guerres du moyen âge nous offre tant d'exemples de la rudesse et de la barbarie des mœurs de cette époque, que lorsque nous rencontrons quelque exemple de générosité et de vertu, nous éprouvons aussitôt un sentiment de satisfaction et de surprise qui décele combien les impressions que nous laisse la lecture des annales de cette époque, sont en général empreintes d'un sentiment pénible.

Pendant la dispute des élections au trône impérial, Soleure, comme les cantons forestiers, ayant embrassé la cause de Louis de Bavière, s'était attiré le ressentiment de l'Autriche. Le duc Léopold frère de l'empereur Frédéric, le même qui avait combattu à Morgarten, vint mettre le siège devant Soleure en 1318. Il avait avec lui le comte de Kybourg, le baron de la Tour Châtillon, et d'autres puissans seigneurs. Il établit son camp sur les deux rives de l'Aar et fit construire un pont

au-dessus de la ville pour communiquer avec les deux parties de son armée. Soleure avait demandé des secours aux Bernois, et quoique ceux-ci eussent embrassé la cause de Frédéric d'Autriche, ils leur envoyèrent sans hésitation un renfort de trois cents hommes. Ils ne se bornèrent pas là ; ils se mirent aussi en campagne avec leur bannière et entrèrent sur les terres du comte de Kybourg qu'ils dévastèrent cruellement. Pendant ce temps les défenseurs de Soleure opposaient une vigoureuse résistance ; ils firent d'heureuses sorties et brisèrent les machines de guerre de l'ennemi, en sorte que le duc Léopold commençait à désespérer de pouvoir s'emparer de la ville. Il survint alors de grandes pluies qui enflèrent les torrens des montagnes ; l'Aar grossit prodigieusement et menaçait de tout inonder. Le duc vit que le pont qu'il avait fait construire était en danger d'être entraîné par la rivière ; il le fit charger de pierres, mais croyant

cette charge insuffisante il y plaça une grande partie de son infanterie. Cependant l'Aar grossissait à vue d'œil ; elle emportait des ouvrages, des bateaux, des machines de guerre, enfin une partie du pont avec sa charge, et mit en péril un grand nombre d'ouvriers et de soldats. Plusieurs d'entre eux surnagèrent en se cramponnant aux pièces de bois flottantes ; d'autres, en petit nombre, se sauvèrent à la nage, mais la plupart furent entraînés par le courant vers la ville. A la vue de ce désastre les Soleurois et les Bernois oubliant leur ressentiment, s'armèrent de crocs et de cordes, mirent leurs bateaux à l'eau et ils sauvèrent au péril de leur vie la plus grande partie de leurs ennemis ; soixante d'entre eux seulement périrent. Après leur avoir prodigué les plus grands soins, les Soleurois les renvoyèrent sans condition dans leur camp. Cet acte d'humanité toucha Léopold, et pour ne pas se montrer moins généreux que ses adversaires, il demanda à être introduit dans la ville avec trente chevaliers seulement ; il remercia les bourgeois de Soleure, leur offrit la paix et une bannière en souvenir de cet événement (1). Il y avait dix semaines qu'il était devant Soleure sans avoir obtenu le moindre succès et sans espoir d'en obtenir dans la suite ; aussi cette occasion de terminer la guerre honorablement se présenta fort à propos. Un des descendants du comte de Kybourg qui accompagnait le duc Léopold, se montra bien moins généreux 64 ans plus tard.

La puissante maison de Kybourg, ennemie irrécconciliable des Suisses, avait tellement déchu à la suite des guerres ruineuses et de l'éclat qu'elle soutenait, que le comte Rodolphe, pour relever sa fortune, se rendit en Lombardie pour offrir ses armes aux Visconti, qui acceptaient volontiers les services de tout brave chevalier. Avant son départ, il avait encore engagé ou vendu plusieurs de ses domaines pour pouvoir paraître dignement à la cour du duc de Milan. Il resta trois ans en Italie, où il eut une foule d'occasions de faire briller sa valeur chevaleresque, pendant les guerres continuelles qui désolaient ce pays. Rentré dans sa patrie en 1382, plus pauvre encore qu'à son départ, il chercha un autre moyen de rétablir sa fortune, et conçut le projet de s'emparer par ruse de la ville impériale de Soleure, d'enlever dans la même nuit aux Bernois Arberg et la ville de Thoune, et d'anéantir l'hypothèque par laquelle il avait

engagé cette ville aux Bernois. La perfidie d'une pareille action ne l'arrêta point ; il en avait bien vu et bien fait d'autres en Italie.

Le comte possédait le château fort et la seigneurie de Bipp au pied du Jura, à deux lieues seulement de Soleure. L'Aar seule séparait cette ville de ses états héréditaires de la haute Argovie. Cette proximité semblait favoriser ses projets. Comme il n'y avait aucune possibilité de s'emparer de la ville à force ouverte, le comte se procura des intelligences dans son enceinte, en attachant à son parti Jean Am Stein, *chanoine* de la cathédrale de St Urs, du chapitre de laquelle Eberhard, oncle du comte Rodolphe, était *prieur*. Il conclut ensuite une alliance avec Thibault de la maison de Neuchâtel en haute Bourgogne, pour exécuter ce plan en commun. Dans la nuit avant la St Martin chacun des deux seigneurs devait, selon leur convention, se trouver devant Soleure avec cent lances, ce qui veut dire cent hommes d'armes, dont chacun est accompagné d'un certain nombre de soldats, de valets et de chevaux. Un tiers du butin et des prisonniers devait appartenir aux soldats, et les deux autres tiers devaient échoir aux deux chefs de l'entreprise ; 5000 florins devaient être payés par le comte Rodolphe au baron Thibault, au moyen de quoi le premier resterait en possession de la ville de Soleure. Le sire bourguignon devait aussi tenir à la disposition du comte vingt lances que celui-ci solderait avec le butin qu'il comptait faire dans le cours de la guerre. Cette convention arrêtée, il ne restait plus qu'à s'emparer de la ville, ce que l'on considérait comme une bagatelle. A cet effet, le chanoine Am Stein, dont l'habitation était contiguë au mur de la ville, s'était muni d'un bon nombre de cordes ; au moyen d'affidés, il avait fait entourer de linges les battans des cloches pour que l'on ne pût donner l'alarme ; des flambeaux étaient préparés afin de répandre promptement assez de clarté pour éviter la confusion. La première chose que l'on devait faire en entrant dans la ville, était de s'emparer des magistrats et de toutes les personnes influentes ; le chanoine devait désigner les maisons.

La nuit fatale approchait où Soleure dont les libertés et franchises, acquises et maintenues avec courage et sagesse depuis une longue succession d'années, devait tomber sous la domination d'un maître bien résolu à ne lui laisser ni sa liberté ni sa prospérité. Aucune circonstance n'avait trahi l'indigne projet du comte Rodolphe ; les bourgeois sommeillaient en pleine sécurité, car à cette époque la ville n'était en guerre avec personne. Le chanoine Am Stein seul ne dormait pas, il attendait l'issue et le prix de son infâme trahison. Les châteaux des environs regorgeaient d'hommes

(1) La bannière que Léopold donna à la ville existe encore ; toutes les années, à la fête de St-Urs, elle est suspendue à la voûte du chœur qui porte le nom de ce saint. 500 ans plus tard, en 1818, une solennité eut lieu à Soleure en mémoire de cet événement qui fut éternisé par une inscription que l'on tailla sur un grand bloc de granit qu'on voit près de la ville.

armés qui s'y étaient rendus secrètement, en attendant le moment décisif.

Sur les hauteurs qui dominent au nord l'antique château de Bipp (faisant partie aujourd'hui du canton de Berne), est un village appelé Rumisberg, dont la situation élevée permet à l'œil de se promener sur les plaines étendues de l'Argovie et sur le cours sinueux de l'Aar. Un bourgeois de ce village se rendit dans la soirée du jour projeté, auprès d'une de ses connaissances au village d'Ober Bipp, situé au pied du château de ce nom, et où dans ce moment étaient réunis les chefs du complot formé contre la ville de Soleure. Quoique le secret fût bien gardé, on s'était aperçu qu'il se tramait quelque chose d'extraordinaire, on avait vu plusieurs troupes de cavaliers et d'hommes de pied entrer au château, sans que néanmoins l'obscurité permit de les reconnaître ; cette affluence paraissait d'autant plus surprenante que tout le pays était en paix. Chacun se livrait à des conjectures ; le bourgeois de Rumisberg en faisait aussi ; quelques mots qu'il entendit éveillèrent vivement son attention, il voulut à tout prix en savoir davantage, car il ne s'agissait plus pour lui d'un simple motif de curiosité. A force de questions faites adroitement, il apprit enfin qu'il s'agissait de surprendre Soleure, il parvint même à savoir le nom du traître qui devait y introduire les gens du comte Rodolphe. Alors, sans perdre un instant, il courut avertir les bourgeois de la ville menacée. Il était minuit lorsque le gardien de la porte de Soleure, appelée Eichthor, fut réveillé par une voix forte mais inconnue, qui demanda à être introduite, ayant des choses importantes à communiquer aux magistrats. Le gardien ne voyant qu'un homme n'hésita pas à ouvrir ; c'était le paysan de Rumisberg, couvert de poussière et de sueur qui, en suivant des sentiers détournés, était parvenu à tromper la vigilance des gens du comte de Kybourg, qui interceptaient les communications. Il se fit conduire vers l'avoyer Matthias d'Altreu, et lui raconta ce qu'il savait. On mit aussitôt des gardes aux portes, on fit réveiller les bourgeois au son des trompettes et des tambours ; on s'assura des cloches dont on trouva les battans entourés de linges ; ce qui ne laissa plus aucun doute sur la véracité du récit du paysan de Rumisberg ; elles sonnèrent bientôt à pleine volées, et les bourgeois se hâtèrent de prendre les armes et de se rendre sur les remparts. La colère et la surprise étaient peintes sur tous les visages ; mais chacun se rendait à son poste plein de courage et de résolution, sans connaître l'étendue du danger. On s'était emparé du chanoine Am Stein chez lequel on trouva les cordes, indice de sa trahison.

Les bourgeois de Soleure n'avaient point eu de temps à perdre ; car à peine étaient-ils en état de défense, que le comte Rodolphe arrive aux portes de la ville avec ses alliés. Grande fut leur surprise en entendant le son des cloches et des trompettes, en voyant les murs, les tours et les créneaux garnis de vaillans défenseurs, prêts à bien recevoir leurs ennemis. Bientôt la colère et la rage succédèrent à la surprise ; il était en effet cruel pour le comte de voir avorter un plan si habilement conçu, sur lequel on avait fondé tant d'espérances, et qui devait être exécuté avec le secours de Dieu et de la Vierge Marie, comme disaient les conjurés. Le seul trophée que recueillait l'auteur de ce plan perfide, était la honte et l'infamie. Les nobles seigneurs ne songèrent plus alors qu'à se venger, et leur vengeance fut aussi infâme que sans profit pour leur cause ; ils dévastèrent et incendièrent les campagnes et les habitations qui se trouvaient dans les environs de la ville, et pendirent aux arbres tous les habitans qui tombèrent entre leurs mains, sans distinction d'âge ou de sexe. Toutefois l'imprudent comte de Kybourg réveilla par sa félonie la haine d'un puissant adversaire qui éleva sa redoutable bannière pour venger l'affront fait à son fidèle allié : c'était la ville de Berne. L'ours de Berne allait combattre le lion de Kybourg ; celui-ci était vieux et décrépît, pendant que l'ours était dans toute la vigueur de la jeunesse.

Les mauvaises nouvelles parvinrent de toutes parts au comte de Kybourg ; il apprit d'abord que les bourgeois vigilans d'Arberg avaient fait échouer son projet, que ceux de Thoune en avaient fait autant, et que la puissante république s'était armée pour châtier sa perfide agression. Les Bernois portèrent d'abord leurs armes vers la ville de Thoune, dont ils s'emparèrent définitivement. Comme le duc Léopold d'Autriche était plus ou moins le complice du comte de Kybourg, et que celui-ci était son vassal, ils provoquèrent une diète des cantons suisses à Lucerne, la diète fit demander au duc quelle part il prenait aux entreprises du comte de Kybourg ; Léopold répondit que si le comte avait entrepris quelque chose sans lui, il devait seul en supporter les conséquences. Malgré cette réponse il n'est pas douteux que ce ne fut pas l'envie qui manqua au duc pour faire cause commune avec le comte de Kybourg ; mais le moment n'était pas favorable ; l'argent lui manquait et l'amour l'occupait alors plus que toute autre chose.

La guerre commença donc, mais le comte Rodolphe était tellement épuisé d'argent qu'il fut obligé de fournir une caution pour la somme de cent florins que lui prêta le juif Moïse de Bâle.

Se voyant ainsi abandonné du duc, sans argent, et menacé de toutes parts, le comte tomba malade et mourut. Le chanoine Jean Am Stein expia par de cruels supplices son crime de haute trahison : après avoir été dégradé par l'évêque de Lausanne, Wido de Prangins, il fut écartelé à Soleure. Le chapitre entier, coupable de complicité, fut aussi puni ; on lui enleva la dîme qu'il possédait à Selzach, et on la distribua toutes les années aux bourgeois de Soleure ; elle se distribuait à l'hôtel-de-ville, où chacun venait chercher sa part. En 1567, la distribution fut supprimée et on affecta cette dîme à l'hospice de la ville. Le brave Jean Rott, de Rumisberg, le sauveur de la ville, fut récompensé d'une manière digne de cette époque : il fut ordonné que l'aîné de sa famille et de tous ses descendants recevrait toutes les années un habit aux couleurs de la ville, rouge et blanc. L'histoire de l'événement fut gravée en lettres de bronze dans une inscription placée au-dessus du portail de l'ancienne église de St Urs.

Les suites de la tentative du comte de Kybourg furent désastreuses pour sa dynastie, qui jadis était si puissante dans toute l'Helvétie. Ses châteaux furent ruinés, ses terres dévastées, et non-seulement elle perdit Thoune, mais elle fut obligée d'acheter la paix en cédant aux Bernois la ville de Berthoud, capitale de ses états, et la seigneurie de Bipp.

## LE LIÈVRE DES ALPES.

L'opinion des anciens, partagée par des naturalistes modernes, et qui tend à faire croire que le lièvre blanc n'est autre que le lièvre ordinaire, dont la couleur du pelage aurait été modifiée par la température boréale où il vivait, est tout-à-fait erronée. L'on sait aujourd'hui que le lièvre de la plaine et celui des Alpes ou lièvre changeant constituent deux espèces distinctes. Le lièvre des Alpes diffère de celui de la plaine, en ce qu'il est constamment plus petit ; sa tête est proportionnellement plus courte et plus large, ses oreilles sont moins longues et moins larges ; ses jambes de derrière plus longues, et ses pieds, beaucoup plus larges, sont munis d'ongles retractiles. On pense généralement que les animaux prennent la couleur dominante du pays où ils vivent ; cela est vrai à bien des égards. Le lièvre des Alpes est en été peu différent du lièvre ordinaire quant à la couleur ; mais en automne, dès que la neige commence à



paraître sur les Alpes basses, son pelage commence à changer, mais sans que ses poils tombent comme on l'a cru : ceux-ci deviennent blancs à leur extrémité, en commençant par les parties inférieures, en sorte que la tête et le dos sont les dernières parties qui changent de couleur ; à la fin de novembre, son pelage est entièrement blanc sauf l'extrémité supérieure des oreilles qui rest noire. Si l'hiver est précoce, ce changement se fait plus tôt ; s'il est tardif, il a lieu plus tard. Au printemps le changement de couleur s'opère dans un ordre inverse ; les poils commencent à grisonner depuis la racine ; ce sont la tête et le dos qui les premiers reprennent la teinte grise, et qui bientôt comme tout le reste du corps, se revêtent d'une nuance d'un brun olivâtre, à l'exception du dessous du ventre et du bord des oreilles qui reste blancs. Au mois d'août le lièvre est d'un beau gris cendré ; mais ici encore un été précoce ou tardif influe d'une manière remarquable sur cette variation de nuances ; en été ce changement est beaucoup moins sensible qu'en automne. Il est évident que le lièvre changeant n'a rien de commun avec le lièvre blanc que l'on rencontre quelquefois dans les plaines, et dont l'extérieur blanc et la pupille rouge sont le résultat d'une constitution particulière, commune à d'autres animaux et même à des hommes, auxquels on a donné le nom d'Albin. Le lièvre constamment blanc, qui habite les terres arctiques, peut être le même que celui des Alpes ce qui n'est cependant point prouvé. Le lièvre des Alpes ou lièvre changeant habite les basses hautes Alpes, selon la saison ; souvent il descend dans la plaine ; on l'y a retenu captif, ce qui n'a empêché son poil de devenir blanc en hiver, qu







ANTOINETTE DIE LA TOUR  
précipite l'évêque de Siou.

Antoin von Thurn  
stürzt den Bischof von Sitten.

que plus tard ; en revanche le lièvre commun n'est jamais devenu blanc sur les Alpes, où il se rencontre quelquefois.

## ANTOINE

DE LA TOUR CHÂTILLON.

A peu de distance de la ville de Sion, du côté de l'ouest, l'on voit, en dessous du village de Savièse, un rocher très-haut et escarpé de tous les côtés; son sommet est couronné par quelques ruines qui font un effet très-pittoresque. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine et non sans danger que l'on parvient à escalader ce rocher, en s'aidant de ses mains et de ses genoux. Arrivé au haut on est agréablement surpris de la vue étendue que l'on a sur une partie du Valais et sur les environs de Sion; mais on est en même temps presque effrayé des précipices que l'on vient de franchir et qui entourent ce site remarquable, qui semble devoir être la demeure des aigles plutôt que celle des hommes. Cependant ces ruines sont les restes d'un château qu'habitait au quatorzième siècle un évêque de Sion, qui à une époque où la force brutale faisait la loi, avait eu sans doute de puissants motifs de choisir ce rocher inaccessible pour sa résidence. Cependant la déplorable histoire que rappelle ce lieu, prouve qu'il n'était pas toujours un asile inviolable; car un crime atroce a donné une triste célébrité à ces ruines, qui portaient le nom de château de Seta ou de Séon.

La famille de la Tour Châtillon était déjà au douzième siècle célèbre dans le Valais par sa puissance et ses richesses. Au milieu du quatorzième siècle Antoine de la Tour Châtillon était un des plus puissants seigneurs de l'Helvétie occidentale. Outre les vastes domaines qu'il possédait dans le Valais et les endroits qu'il tenait en fief, il avait acquis, au-delà des montagnes, la vallée de Frutigen et la ville de Laupen. Pendant le séjour à Berne de l'empereur Charles, il jeta un jour, devant toute la cour, son gant à terre en signe du défi qu'il portait à la ville de Berne, croyant avoir à se plaindre de cette cité, à propos de la ville de Laupen qu'il lui avait engagée. Cunon de Rinkenberga releva le gant, mais l'empereur s'opposa à ce que le duel eût lieu. En 1375, Guichard Tavelli, baron de Granges, était évêque de Sion. Il était de la famille de la Tour Châtillon, et oncle d'Antoine dont nous venons de parler. Il avait à cette époque quelque démêlé avec son neveu au sujet de quelques droits sur des domaines que celui-ci se croyait en droit de

réclamer de son oncle. Un jour l'évêque assisté de son chapelain récitait le bréviaire dans la chapelle de son château de Séon, lorsqu'il vit entrer brusquement Antoine de la Tour, qui lui demanda arrogamment s'il était disposé à faire droit à ses réclamations. Sur la réponse négative de l'évêque qui lui fit observer que ses réclamations étaient injustes et sans fondement, il se laissa aller à de violentes menaces et fit entrer plusieurs hommes qu'il avait amenés avec lui. Guichard, qui sans doute ne croyait pas que son neveu fût capable de mettre la main sur lui dans ce lieu sacré, refusa avec fermeté d'obtempérer à ce qu'il exigeait de lui. Alors Antoine donna ordre à ses satellites de le saisir lui et son chapelain, et il le fit traîner sur une terrasse dominant le précipice qui entourait le château; puis les scélérats s'apprêtèrent à le jeter par dessus le parapet. Le vieillard implora en vain, au nom de la religion la pitié de son neveu; ni ses cheveux blancs, ni l'habit qu'il portait, ni ses supplications ne purent émouvoir ces hommes farouches: son corps alla se briser sur les rochers du précipice qui longtemps conservèrent les traces sanglantes de ce crime. Le malheureux chapelain partagea le triste sort de son maître.

Cet horrible attentat aurait pu rester impuni à cette époque où les forfaits de ce genre étaient si communs parmi les grands; mais il fut commis au milieu d'un peuple libre qui avait horreur du crime et qui savait le punir. A la nouvelle de cet assassinat le peuple entier du Valais pénétré d'indignation se souleva. Les hommes des dixains de Sion, de Brigue, de Sierre, de Louèche et de Conches prirent leurs armes et jurèrent de ne les déposer que lorsque leur évêque serait vengé. Le ressentiment du peuple ne fut pas partagé par les seigneurs de Raron, du comte Blandra et d'autres seigneurs qui prirent le parti du parricide Antoine de la Tour. Les Valaisans se portèrent d'abord devant le château de Gradez qui appartenait à Antoine, et après l'avoir emporté d'assaut ils le réduisirent en cendres. Ils marchèrent ensuite contre le château de Hasenburg, mais en route ils rencontrèrent près de St Léonard l'armée de la noblesse, parmi laquelle étaient les troupes de Hartmann de Kybourg et de plusieurs seigneurs de la Savoie et du pays de Vaud. Cette armée, quoique nombreuse et formidable, ne put résister long-temps à l'impétueuse attaque des Valaisans, la déroute fut complète; le comte Blandra resta sur le champ de bataille avec une foule de chevaliers et de soldats. Cependant, par l'influence du comte Verd de Savoie, le siège épiscopal vacant fut occupé par Edouard de Savoie, ce qui n'empêcha pas les Valaisans de continuer la guerre

contre Antoine de la Tour et d'assiéger son manoir à Châtillon. Celui-ci voyant que les Valaisans détruisaient ses châteaux les uns après les autres, se décida de vendre Châtillon au comte de Savoie ; mais les vengeurs de l'évêque ne continuèrent pas moins le siège, et ils finirent par enlever la place qu'ils détruisirent de fond en comble. Thuring de Brandis, puissant seigneur du Sibenthal, qui avait embrassé le parti d'Antoine de la Tour, étant descendu avec une armée dans le Valais, ne fut pas plus heureux que les autres seigneurs ; lui-même laissa ses os près d'Arbaz et son armée regagna les montagnes. Antoine de la Tour sentant sa cause perdue, vendit tous ses domaines dans le Valais et se retira à la cour du comte de Savoie, surnommé le comte Verd. Ce prince guerrier évita sagement de se brouiller avec les Valaisans, qui, par déférence pour son nom et sa renommée, laissèrent l'évêque Edouard de Savoie tranquille possesseur du siège épiscopal de Sion.

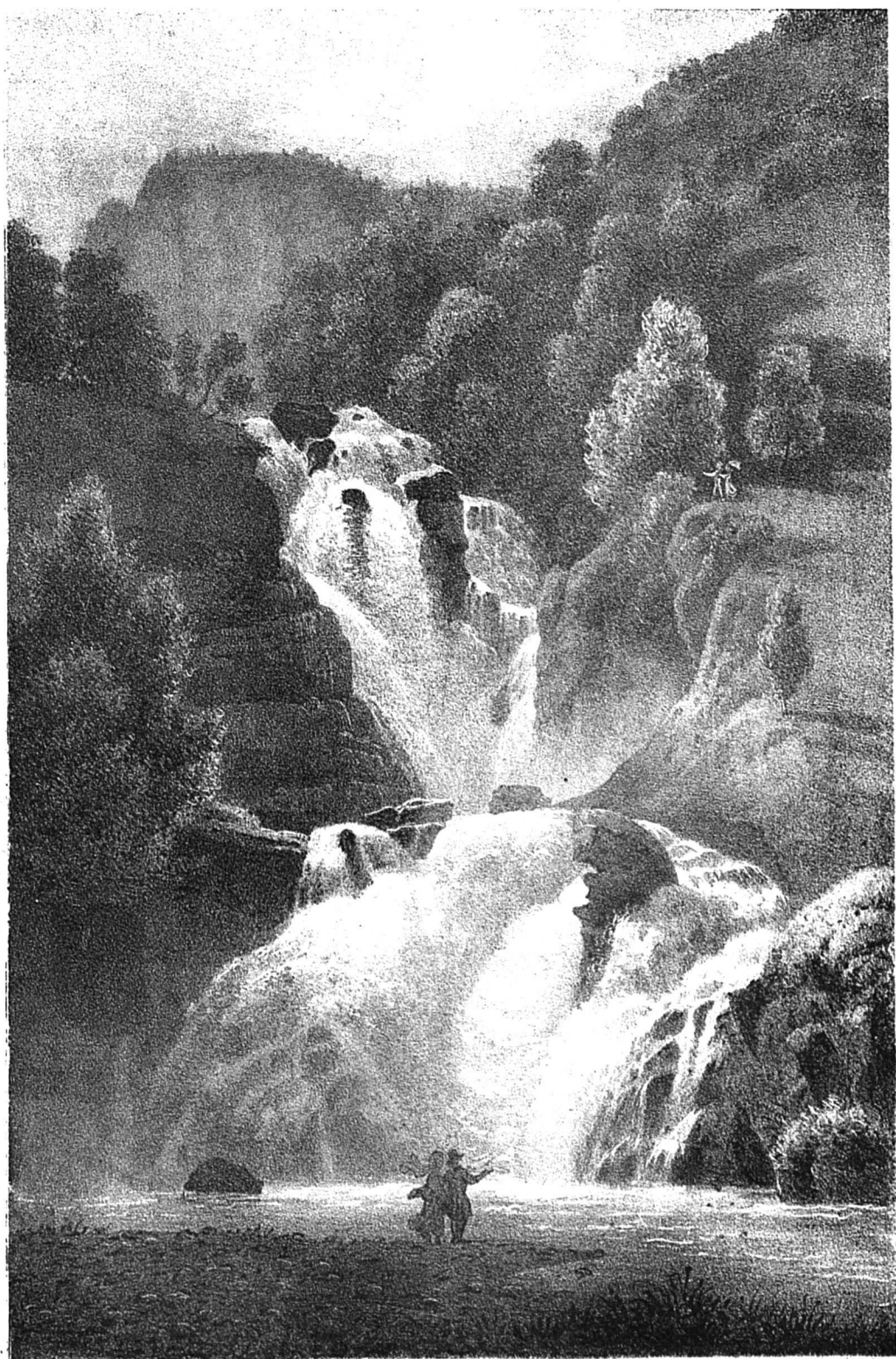
Cependant le comte Verd étant mort de la peste en 1383, les hauts Valaisans enivrés de leurs premiers succès chassèrent aussitôt leur évêque, s'emparèrent du Bas Valais qui appartenait au comte de Savoie et entrèrent dans le Chablais. Mais ils payèrent chèrement cette imprudente agression. Du Vernay, maréchal de Savoie, Pontverra et Antoine de la Tour, qui ne voulait perdre aucune occasion de se venger, rassemblèrent des forces supérieures et obligèrent les Valaisans à se retirer. Amédée VII de Savoie engagea tous les seigneurs et les chevaliers les plus vaillants de la Bourgogne, de la Bresse, du Piémont et du pays de Vaud à venir se joindre à lui, et bientôt il se vit à la tête d'une puissante armée et entouré d'une foule de noms illustres ; tels que Coligny d'Andelot, le prince de Morée, le comte de Gruyère, le comte de Montbéliard, Guillaume de Grandson, Nicod de Blonay, Lasarraz, Estavayel, etc. En vertu de son traité de bourgeoisie avec Berne, le comte Amédée avait aussi réclamé des secours de cette ville, qui envoya mille hommes sur les frontières du Valais. Les Valaisans ayant à défendre leur pays sur plusieurs points, ne purent résister à tant d'ennemis. Amédée s'empara de tous le Bas Valais jusqu'à Sion ; cette capitale même fut emportée et saccagée et tout le pays ravagé. Les châteaux de Valéria et de Tourbillon ne résistèrent pas davantage ; et enfin les Valaisans poussés à l'extrémité, furent obligés de demander la paix à tout prix. Edouard reprit possession de son évêché ; et les Valaisans, trop pauvres pour payer les frais de la guerre que l'on exigeait d'eux, engagèrent au comte de Savoie Séon, Gerstenberg, Châtillon et Majoria, et cédèrent tout le pays en dessous de Conthay, pour dédommager

le baron de la Tour Châtillon. Ce peuple eut bientôt l'occasion de prendre sa revanche. Le comte Amédée ayant été obligé de retourner dans ses états, il chargea le comte de Gruyère de continuer la guerre. Celui-ci à la tête de ses vassaux traversa le col du Sanetsch et arriva dans le Valais où il joignit ses troupes à celles du comte de Savoie et vint camper près de Viège dans le Haut Valais. Mais, pendant la nuit, des Valaisans se glissèrent dans le camp ennemi mal gardé et mirent le feu aux granges et aux baraques où couchaient les Savoyards. Pendant que le désordre se répandait parmi eux, on entendit tout-à-coup des cris terribles et le bruit des armes ; c'était Pierre de Raron qui avait rassemblé les hommes des dixains supérieurs, et qui, à la faveur de l'incendie et du désordre, surprit les Savoyards effrayés. Les Valaisans ne laissèrent pas le temps à l'ennemi de se réunir, ils en firent un terrible carnage et pas un homme n'aurait peut-être échappé, si 400 hommes de Gessenay qui avaient suivi le comte de Gruyère, n'eussent défendu vaillamment le pont du Rhône et donné ainsi le temps au comte et aux débris de son armée d'échapper à une destruction complète. De 8000 hommes, 4000 restèrent sur la place, parmi lesquels seulement douze hommes de Gessenay.

Pour se venger de leur défaite, les Savoyards eurent la cruauté de trancher la tête aux deux fils de Pierre de Raron qu'ils avaient en leur pouvoir. Du reste, cette mémorable affaire qui eut lieu le 20 décembre 1388, termina la guerre, et les Valaisans rebâtirent leurs capitales et leurs villages détruits. Quant à l'évêque Edouard, il fut de nouveau chassé et cette fois il ne revint plus : Antoine de la Tour mourut en 1402, à l'âge de quatre vingt-six ans, dans le château d'Abergement au pays de Vaud. Belliqueux et dissipateur, il se vit obligé de se défaire de ses domaines les uns après les autres. Il vendit au couvent d'Interlaken ce qu'il possédait encore dans les vallées de Lauterbrunnen et du Grindelwald ; mais ce qui répugna le plus à son orgueil fut de se voir obligé, deux ans avant sa mort, de céder à la ville de Berne la vallée de Frutigen, et d'augmenter ainsi la puissance de cette république à laquelle il avait voué une haine éternelle. Un de ses fils s'établit dans le canton d'Uri sous le nom de Laubast, qu'il prit pour éviter la vengeance des Valaisans. Il devint la souche de l'ancienne et noble famille des Zurlauben à Zug, qui s'éteignit il y a peu d'années en la personne du célèbre général Zurlauben.

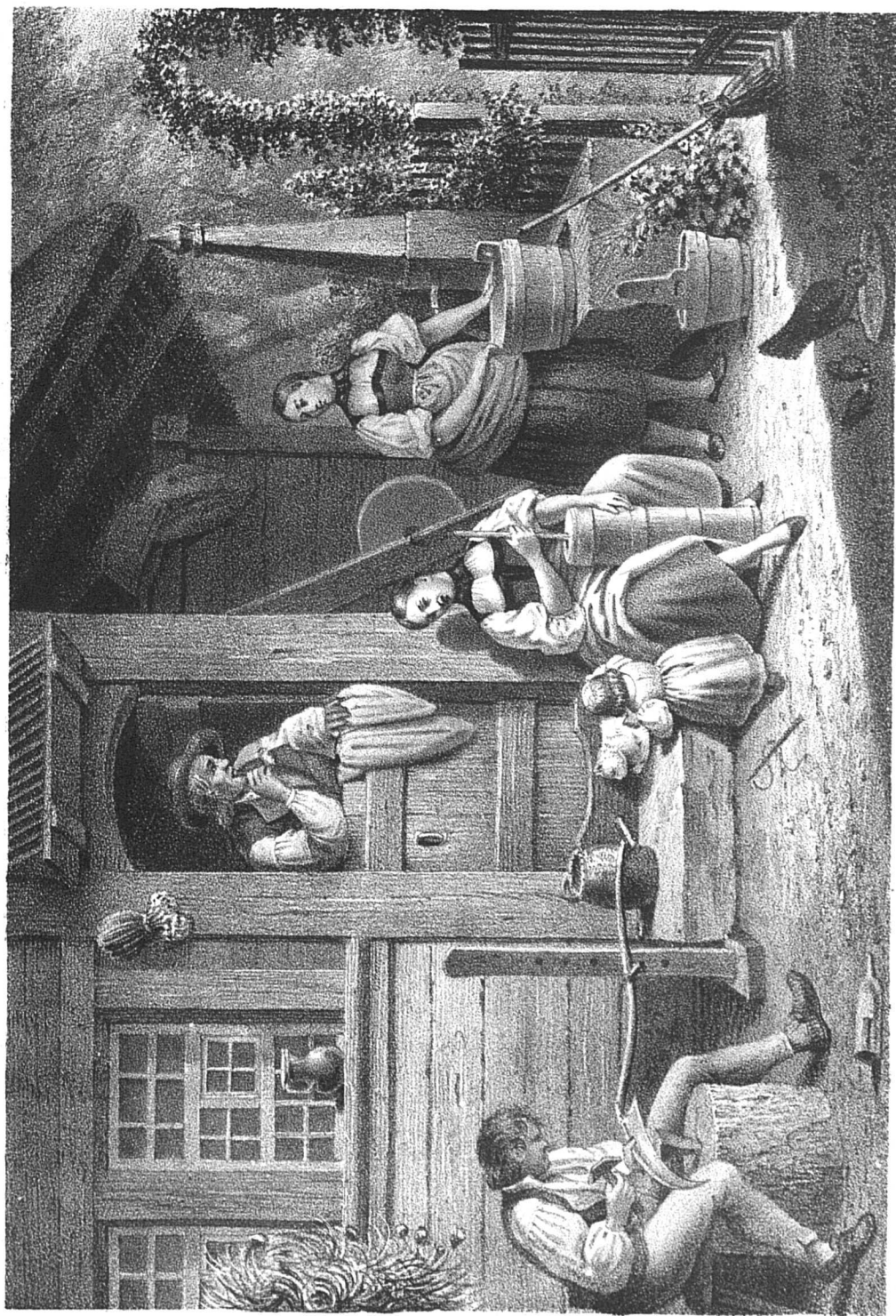






CASCADE du REICHENBACH. — Der Reichenbach.

180

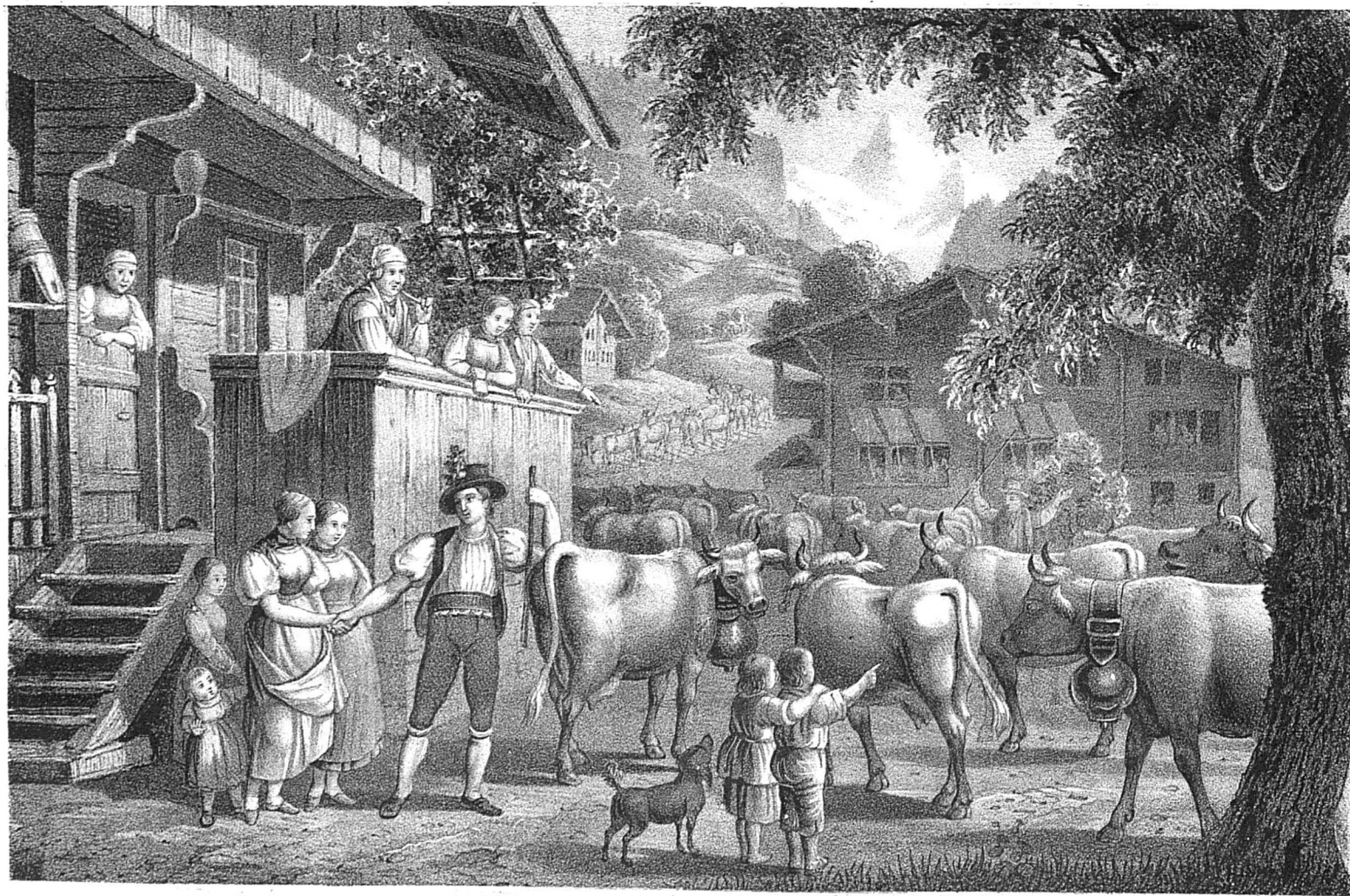


OCCUPATIONS CHAMPIÈTRES.

Ländliche Beschäftigungen.







LE DÉPART  
pour la montagne.



Die Fahrt  
auf die Alp.

## LE REICHENBACH.

Ce torrent, qui jouit d'une grande célébrité, prend sa source au pied du Schwarzhorn, dans le canton de Berne, et reçoit toutes les eaux du revers oriental de la Hasli-Scheideck et l'écoulement des glaciers du Schwarzwald et de Rosenlauri. Grossi par ces affluents, il s'approche d'abord assez paisiblement de la vallée de Meyringen, en traversant de beaux pâturages; mais à deux lieues de distance au dessus de cette vallée, il change de caractère: sa pente devient rapide; irrité par une quantité de rochers qui obstruent son lit, il tonne, bondit et ses eaux verdâtres se transforment en écume blanchâtre: on dirait qu' impatient d'arriver dans la charmante vallée de Meyringen, il essaie ses forces pour faire les sauts prodigieux qui doivent l'y amener. Entre le Burghorn et le Tschingelhorn, depuis la hauteur du Zwirgi, qui domine de onze cents pieds la délicieuse vallée de Meyringen, le Reichenbach forme cinq chutes distinctes, qui ne le cèdent en magnificence à aucune autre de la Suisse; il n'a peut-être qu'un seul rival, le Giessbach. Tantôt il se précipite en mille atomes au fond d'un gouffre de deux à trois cents pieds: tantôt il tombe en une large nappe d'écume dans un bassin où brillent toutes les couleurs de l'iris; d'autres fois il s'élance en couleurs blanches sous un pont rustique, où ses flots écumeux se pressent en mugissant dans une fente obscure. Chacune de ces cascades a un caractère particulier: l'une apparaît sous l'aspect le plus terrible; tandis que l'autre revêt les formes les plus gracieuses; il y a de quoi satisfaire tous les goûts. Cependant la seconde, la troisième et la cinquième sont les plus remarquables. Cette dernière, la plus renommée, tombe depuis le dernier gradin de la montagne, dans le fond de la vallée, d'où le Reichenbach va porter à l'Aar le tribut de ses eaux. Elle est divisée en deux parties, la partie supérieure est séparée de l'inférieure par un vaste bassin. La partie inférieure se partage en deux par un rocher couvert de mousse; mais les eaux en se projetant en avant, se réunissent avant de tomber dans leur bassin commun. Les roches et la brillante végétation qui encadrent cette cascade, ses accidents, l'abondance de ses eaux, sa large nappe d'écume, tout cela forme un des tableaux les plus romantiques et les plus pittoresques que l'on puisse imaginer. Le moment favorable pour voir ces chutes est l'avant-midi.

## LA VIE DU PATRE DES ALPES.

### LE DÉPART POUR LA MONTAGNE.

La principale richesse de la Suisse, et presque l'unique dans les régions montagneuses, consiste dans son bétail, dont l'éducation occupe une grande partie de sa population. Le nombre des animaux de l'espèce bovine peut être évalué approximativement à un million de têtes, dont les vaches à lait forment plus du tiers. La race des bêtes à cornes est généralement belle; cependant elle varie beaucoup, selon les contrées, en grosseur, en forme et en couleur. Dans les contrées où les pâturages ne dépassent ordinairement pas la hauteur de 5000 mille pieds, tels que ceux des cantons de Fribourg, Vaud et Zug, ainsi que dans l'Emmenthal et dans le Simmenthal, les vaches sont d'une grande taille, tandis que celles d'Unterwalden, d'Uri, des Grisons, du Valais, du Hasli,\* de Grindelwald et de Brienz sont d'une taille moyenne. Les vaches de la grande espèce, telles que celles du Simmenthal, du Gessenay et de la Gruyère pèsent de cinq à sept quintaux, tandis que le poids de celles de la petite espèce, qui n'en sont pas moins d'excellentes vaches à lait, ne dépasse pas quatre quintaux. Les bœufs que l'on engraisse pèsent de quinze à vingt-deux quintaux, quelquefois de vingt-cinq à trente. Les Alpes nourrissent aussi une grande quantité de chèvres et de moutons. Dans le sens le plus restreint, le mot *Alpe* désigne en Suisse un pâturage de montagne que le bétail fréquente pendant l'été. C'est là où se fabriquent ces fameux fromages qui s'exportent dans toutes les parties du monde, et qui forment le produit le plus important de l'économie alpestre. Une Alpe d'une certaine étendue est limitée par une arête de rochers, un torrent, un mur ou une palissade, et on l'appelle *alpage* ou *estivage*; sa valeur se calcule d'après le nombre de vaches qu'elle peut nourrir. La surface nécessaire pour la nourriture d'une vache dans un temps donné, se nomme dans la Suisse allemande *Rinderweid* ou *Stoss*, *Pâquier* dans le canton de Fribourg. Dans le canton de Vaud, on se contente de dire que telle alpe peut estiver tant de vaches. Mais il est impossible de déterminer approximativement la grandeur de cette étendue, vu la différence qui existe dans la fertilité et le produit des pâturages; tel estivage d'une certaine étendue peut nourrir 300 vaches, tandis qu'un autre de la même étendue n'en pourra nourrir que cent. Les pâturages les plus élevés sont ordinai-

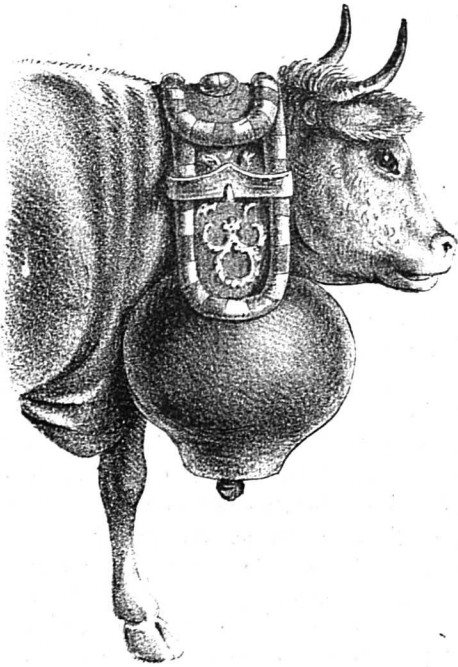
rement dominés ou terminés par des rochers nus et stériles, dont il se détache constamment des pierres qui roulent sur les parties plus basses. Ces pâturages sont pour cette raison pierreux et maigres; leur gazon se compose d'herbes courtes, sèches et vivaces. Ils commencent à quelques cents pieds en dessous de la limite des neiges éternelles et sont compris dans cette région élevée de 6000 à 7600 pieds au dessus de la mer. Ils sont ordinairement si rapides et d'un accès si difficile, qu'ils ne sont guère fréquentés que par des brebis; quelquefois il faut traverser un glacier ou des passages entièrement périlleux pour y arriver. Les bergers qui gardent ces troupeaux mènent la vie la plus dure qu'il soit possible d'imaginer; une misérable hutte, abritée par quelque rocher, leur sert de refuge en cas d'orage, mais non pas contre le froid glacial qui règne sur ces hauteurs; l'espace est si petit que l'on ne peut s'y tenir debout. Du pain noir sec et du lait de chèvre sont leur unique nourriture pendant six à huit semaines; dans cet intervalle de temps ils sont entièrement privés de l'aspect de leurs semblables. Un grand chapeau de feutre leur couvre la tête, et une espèce de manteau, fait avec des peaux de chèvres, dont le poil est en dehors, les garantit contre la pluie et la neige qui tombe fréquemment à cette hauteur. Cependant ces hauts pâturages sont fréquemment accessibles pour les vaches jusqu'à la hauteur de 6500 à 7000 et plus de pieds; les vaches y séjournent à peine 14 à 20 jours. Mais la fertilité relative de ces hauts pâturages diminue constamment; les uns se couvrent de lichen, d'autres de pierres et d'autres encore perdent leur terre végétale, entraînée par les avalanches et les éboulements. Il est bien connu que de vastes pâturages, où les troupeaux trouvaient jadis une abondante nourriture, ne présentent plus aujourd'hui qu'une désolante et affreuse stérilité. De cette région que l'on peut appeler celle des hautes alpes, on descend dans la région infiniment plus attrayante des alpes moyennes: là on commence à rencontrer des forêts d'arbres conifères, de gras pâturages et des chalets où les vaches séjournent pendant six à huit semaines. La troisième région est celle des alpes avancées, qui comprend toutes les collines et les croupes de montagnes formant l'épanouissement des derniers gradins des Alpes, et qui ne s'élèvent guères à plus de 3000 à 5600 pieds; les forêts de hêtres, de chênes et de châtaigniers commencent dans cette région.

Les alpes appartiennent à des communes ou à des particuliers: dans le premier cas, chaque particulier de la même commune peut y envoyer le nombre de vaches qu'il est capable de nourrir

en hiver; ainsi chaque propriétaire de vaches participe au bénéfice d'une part déterminée d'un pâturage. Ordinairement une commune entière remet son bétail à un vacher expérimenté, propriétaire ou fermier d'un pâturage; quelquefois le vacher est en même temps propriétaire du bétail et du pâturage; ce qui se voit dans l'Emmenthal plutôt qu'ailleurs. Dans tous les cas, le troupeau de vaches qui pâit sur une alpe s'appelle *senn* ou *sennthum* dans la Suisse allemande, et celui qui dirige l'économie, *senn*, *maître ermailli* dans le canton de Fribourg. Le nombre du bétail qui occupe un estivage varie de vingt, trente à cent têtes et même davantage.

Nous avons dit que les alpes ou pâturages étaient divisés ordinairement en trois régions. Dans l'Oberland bernois on les appelle *Lager* ou *Staffel*; les plus élevés ne sont occupés que pendant deux ou trois semaines du mois d'août. Ces régions se réduisent ordinairement à deux dans le Jura, l'Emmenthal et là où le bétail hiverne dans de hautes vallées, qui elles-mêmes sont déjà à la hauteur des alpes avancées. Dans ce dernier cas, l'époque du départ pour la montagne a lieu plus tard, c'est-à-dire, pendant les premiers jours du mois de juin et au milieu ou vers la fin du mois de mai pour les alpes les plus basses. Ce terme subit de nombreuses variations selon les localités: par exemple, sur les alpes grisonnes, il est beaucoup plus court que sur les alpes bernoises, vu que celles-là ont en général une hauteur relative, qui dépasse de plus de mille pieds celle des alpes bernoises. Ainsi sur ces dernières l'alpage dure de cent à cent cinquante jours, tandis que sur la plupart des alpes grisonnes, dont le terre-plain des vallées est déjà souvent à une élévation de 4000 à 5000 pieds, le temps de l'alpage ne dure que de vingt à quatre-vingt-dix jours.

L'époque la plus intéressante de la vie du pâtre des alpes est sans doute celle où il quitte la vallée pour aller avec tout son troupeau prendre possession de son habitation d'été. Le village entier est en émoi; le soleil n'a point encore doré de ses feux les sommets des montagnes, que tout se meut, tout s'agite: hommes, femmes et enfans, chacun veut être, sinon acteur, au moins spectateur d'une scène qui intéresse vivement toute la population. Les contingens de vaches se rassemblent sur une prairie où le *senn* ou maître vacher, tel qu'un général d'armée, passe en revue le troupeau, distribue l'ordre de la marche, nomme ses officiers, inspecte les bagages et donne enfin l'ordre du départ. L'avant-garde se met alors en mouvement. Aussitôt que l'on entend s'approcher le son des cloches, tous ceux qui sont restés dans leurs maisons quittent leurs occupa-



tions, le chemin se borde d'une haie de curieux, les fenêtres se garnissent d'une foule de têtes; le vieillard faible et débile se hâte lui-même de rejoindre ses petits-fils sur la galerie, devant la maison, pour jouir encore une fois d'un spectacle qui lui retrace des souvenirs si pleins de charmes. La première division du troupeau s'avance, selon que celui-ci est plus ou moins nombreux; elle est composée de quinze à trente vaches, les plus belles du troupeau, portant d'énormes cloches suspendues au cou par un large collier de cuir chamarré d'ornemens en laiton, et maintenu par une grosse boucle du même métal. Les vachers bernois et de la Gruyère font des frais très-considérables pour ce genre d'ornemens, qui pour eux constitue un véritable luxe. A la tête de cette troupe marche gravement le maître vacher ou maître ermailli, un gros bâton à la main et un bouquet sur son chapeau, aussi fier qu'un jeune lieutenant qui, venant de recevoir les épaulettes, se pavane en tête de son détachement; il se complait dans les signes d'admiration que manifestent à droite et à gauche les nombreux spectateurs, auxquels il rend un salut affectueux : mais rien ne l'affecte plus désagréablement, que lorsqu'on passe à côté de lui sans accorder un coup d'œil à son troupeau. Immédiatement après cette espèce d'avant-garde, apparaît le gros troupeau, composé pour l'ordinaire de deux à trois cents vaches, et précédé également par un vacher, qui retient

à coups de bâton les vaches assez ambitieuses pour vouloir faire partie de la troupe d'élite, qui marche à la tête de la leur. Le taureau, qui se trouve ordinairement à la tête de cette division, n'est pas un des moindres héros de la fête : entre les cornes on lui a attaché une selle à traire, entourée d'un massif de fleurs de toutes les nuances. L'arrière-garde est formée par le même bétail, suivi de quelques génisses, chèvres, porcs et chiens, et enfin du mince bagage des vachers, dont la principale pièce est une énorme chaudière en cuivre et quelques baquets et autres ustensiles en bois, chargés sur des chevaux ou sur des mulets; mais les vachers sont fréquemment obligés de porter ces objets eux-mêmes. Quelques jeunes pâtres marchent sur les côtés et à la suite du troupeau pour y maintenir l'ordre et la discipline; à leur démarche fière, à l'air de satisfaction que révèle leur physionomie, on peut juger de la part de gloire et de bonheur qu'ils s'attribuent dans cette campagne. A peine les regards moitié tendres et mélancoliques de quelques-unes des jeunes filles, qui sont sur le bord du chemin, parviennent-ils un instant à faire diversion aux sentimens qui les préoccupent. Cependant l'on voit quelquefois l'un de ces ingrats s'approcher de sa belle, lui dire quelques mots à l'oreille que personne ne comprend, puis lui serrer la main en lui jetant un coup d'œil expressif. La jeune fille sourit et l'amant se hâte de rejoindre son troupeau. Les dernières vaches viennent à peine de défilé, qu'on aperçoit déjà, à plus d'une demi-heure de distance, les premières gravissant les sentiers escarpés de la montagne. Ces animaux, qui paraissent comme leurs conducteurs goûter par anticipation les douceurs de la liberté illimitée dont ils vont jouir sur les alpes, témoignent leur allégresse par toutes les démonstrations dont ils sont susceptibles; et les vachers sont à chaque instant obligés d'employer leurs bâtons pour en réprimer les manifestations désordonnées. Bientôt les cris des pâtres oh ho-ho-ho-ho-hoh! souvent répétés, se confondent peu-à-peu avec le beuglement des vaches, le timbre sonore des cloches et les cris d'une foule de gamins qui se ruent derrière la caravane.

Les incidens de cette marche varient selon les diverses localités de la Suisse. Dans la plus grande partie de l'Oberland bernois et en général partout où les alpes sont très-élevées, ce ne sont que les hommes qui s'occupent de l'économie alpestre; mais dans une partie du canton de Fribourg, sur les alpes vaudoises, dans le Jura, dans le canton d'Appenzell et dans l'Emmenthal, où les chalets sont mieux construits, ainsi que dans le bas Valais, les femmes partagent avec les hommes les occu-



pations du chalet. Le vacher de l'Emmenthal, qui est peut-être le plus aisé et le plus fier de tous, transporte sur des chars toute sa famille, avec sa literie et les objets et ustensiles dont il se sert le plus habituellement.

Dans quelques pays, particulièrement en France, l'on se fait des mœurs et des usages de la Suisse, des idées bien différentes du tableau que nous venons de tracer. On peut en juger par les pièces de théâtre et par les romans, où l'on met en scène des bergères des Alpes affublées de robes en mousseline blanche et portant des couronnes de roses autour de la tête; les bergers en chemises de batiste et les joues fardées de vermillon, jouent les rôles d'amans bien épris et débitent les tirades les plus sentimentales. Un auteur contemporain mieux avisé, M. d'Haussez, dans un ouvrage intitulé *Alpes et Danube*, cherchant à dessiller les yeux de ses compatriotes, est tombé dans l'excès opposé. Voici un des passages de son ouvrage :

« On chargeait sur des mulets et sur des ânes les ustensiles nécessaires pour la préparation du laitage, ainsi que les couvertures et la paille qui devaient tenir lieu de lit. Les hommes buvaient, les femmes criaient après une vache, après un enfant, couraient pour relever une charge mise en équilibre sur le dos d'un âne, et rudoyaient quelques marmots qui les tracassaient; jusqu'au moment où les plus pressés donnaient en partant l'exemple que finissaient par suivre ceux qui l'étaient le moins : c'était une confusion de gens qui parlaient et sans avancer en besogne, au bruit assourdissant des sonnettes, de bourdons, de hurlemens, de hennissemens. Pour une cérémonie religieuse, je n'en n'ai pas même remarqué l'intention; on n'y avait pas plus songé qu'à placer sur la tête des vachers des fleurs qui eussent été bientôt dévorées. La fête commençait, on se quittait l'œil sec, un propos gaillard à la bouche tout au plus, deux joues en s'approchant en forme de baiser, échangeaient la sueur qui en ruisselait. On voyait la caravane monter le sentier, paraissant et disparaissant alternativement dans la clairière des forêts, le bruit des clochettes allait en diminuant; on l'entendait encore, que les ménagères étaient rentrées dans leurs cabanes, remettant en ordre ce que le départ avait dérangé, en ne songeant aux absens que pour s'applaudir de la réduction du travail et des soucis qui résultaient pour elles de leur départ. »

Aucun de ceux qui ont voyagé dans les Alpes suisses, ne reconnaîtra ce tableau. Il serait difficile de dire où l'auteur a puisé des inspirations si peu poétiques. Ce qu'il y a de très-probable, c'est que ce n'est pas en Suisse, dont il n'a peut-être pas plus foulé le sol qu'un autre écrivain de sa nation,

qui se fait raconter l'histoire de Guillaume Tell par les bons Suisses de la vallée de Chamouny.

## LE CANTON DE VAUD.

Le canton de Vaud, situé dans la partie S.O. de la Suisse, tient le dix-neuvième rang parmi les vingt-deux cantons de la confédération : il est le quatrième par son étendue, le troisième pour la population absolue, et le quinzième pour la population relative à la surface du sol. Ses bornes sont au nord le canton et le lac de Neuchâtel ainsi que quelques parties du canton de Fribourg; à l'est les cantons de Berne et de Fribourg et une petite partie de celui de Neuchâtel; au sud le Valais, le Rhône, le Léman; à l'ouest le canton de Genève, les départemens de l'Ain, du Jura et du Doubs. Sa plus grande longueur, en ligne directe, de l'orient à l'occident, depuis les ruines du château de Vanel sur la limite de Berne à l'extrémité de la vallée des Dappes du côté de la France, est de  $18\frac{3}{4}$  lieues suisses nouvelles, environ vingt et une lieues de Suisse de route, ou quatre-vingt-huit kilomètres et demi (un peu plus de 17 lieues de Berne.) Sa plus grande largeur du nord au sud, c'est-à-dire, depuis le lac Léman au Creux-du-Vent sur la limite de Neuchâtel, est de  $10\frac{1}{4}$  lieues de Suisse, soit de quarante-huit kilomètres; mais en tirant une ligne oblique depuis la frontière genevoise au Creux-du-Vent, la distance est  $16\frac{1}{2}$  lieues, ou de ce point à la dent de Morcles  $17\frac{1}{2}$  lieues. La superficie du canton est de  $55\frac{7}{10}$  milles géographiques carrés, et sa population de 183,582 âmes, dont 3032 catholiques, soit 3296 âmes par mille carré : il est par conséquent un des cantons dont la population relative est des plus faibles, quoique comparativement à d'autres cantons, peu de parties de sa surface soient inhabitables. Les seuls cantons d'Uri, Schwitz, Unterwalden, Glaris, Grisons, Valais et Tessin, ont une population relative plus faible.

C'est en entrant dans le canton de Vaud par les hauteurs du Jura qu'on peut se faire l'idée la plus exacte de la configuration de son sol et de la variété de ses sites. Rien n'est en effet plus ravissant que l'aspect que présente ce vaste panorama à celui qui vient de quitter les plaines et les collines uniformes du département du Doubs, et qui en franchissant les dernières hauteurs du Jura, embrasse d'un coup-d'œil le magnifique triangle renfermé entre le Jura et les Alpes, et dont le Léman occupe la partie inférieure. L'amphithéâtre du Jura s'élève au nord en gradins couverts de pâturages, tandis que ses flancs, tapissés de forêts,



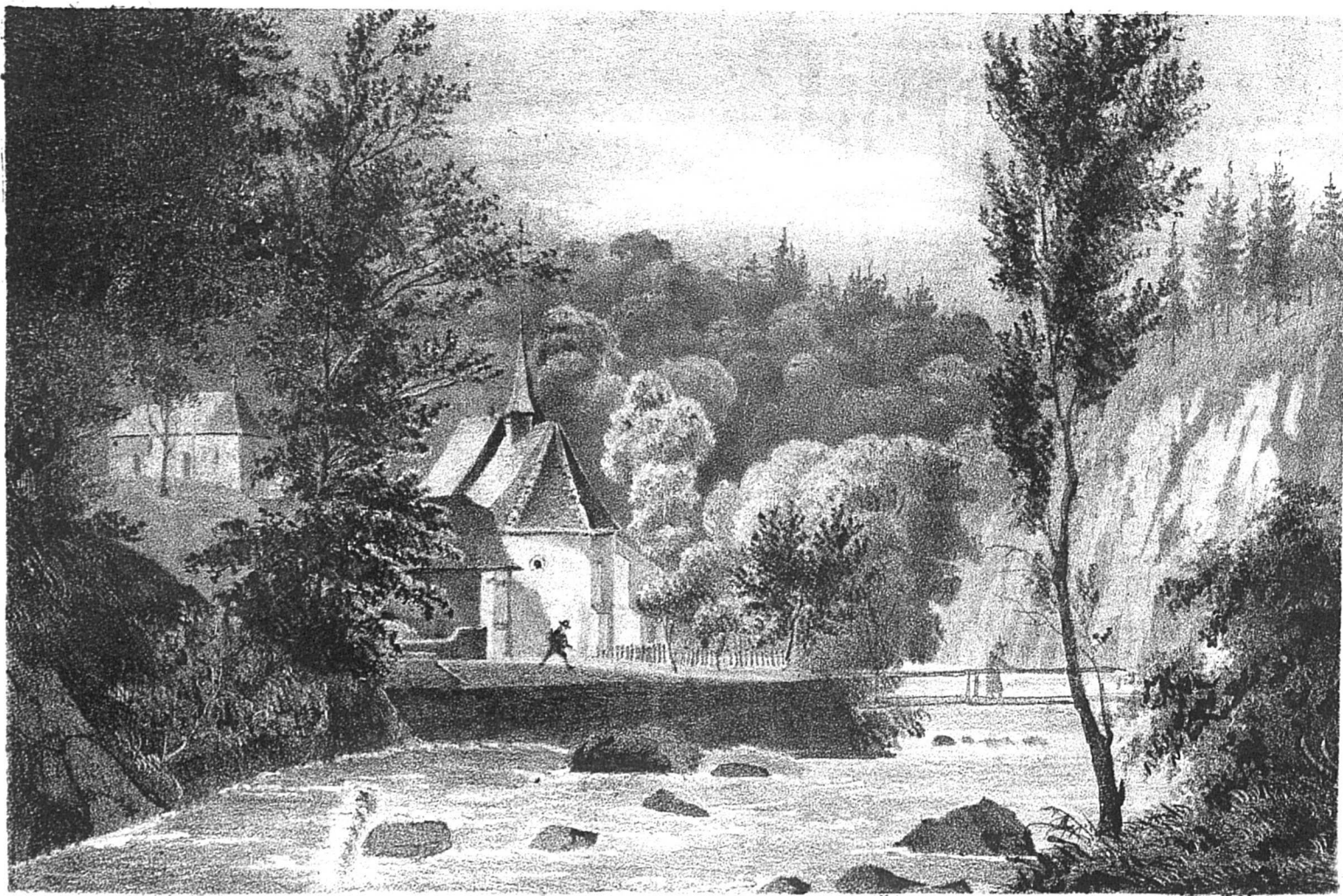
CANTON DE VAUD.

Canton Vaud.









L'ERMITAGE IN RANFT.

Die Einsiedelei im Ranft.

vont se perdre dans les vallées sinneuses et peu profondes qui longent sa base au sud. Cette base cependant ne se termine point d'une manière sensible, car elle semble se prolonger jusqu'au bassin du Léman dans les ondulations du terrain, qui, sous la forme d'une multitude de collines, s'abaisse insensiblement au midi. Un labyrinthe de riantes et fertiles vallées, de villages, de clochers, de verdoyantes prairies, de ruisseaux remplit le cadre du tableau que le Léman, étincelant des feux du soleil, limite au sud, ainsi que les montagnes de la Savoie, au-dessus desquelles le Mont-Blanc fait remarquer sa tête blanche et majestueuse. En descendant le Jura et en approchant de ce beau lac, la contrée prend un autre caractère; les montagnes de la Savoie se présentent sous des formes hardies et déchirées; des masses de rochers, des promontoires verdoyans s'avancent dans les ondes transparentes; des vignes s'élèvent en une multitude de terrasses depuis les rives du lac jusqu'aux sommets des coteaux, couronnés de groupes d'habitations, de châteaux et de maisons de campagne. Un grand nombre de jolies villes et de villages avoisinent le rivage de ce magnifique bassin qui dans sa partie orientale prend un caractère plus sévère et plus imposant. Ici les montagnes se rapprochent de ses deux rives; elles s'entassent en demi cercle, et tandis que leurs cimes paraissent percer les nues, leurs bases viennent reposer dans les ondes du lac.

Trois systèmes de montagnes avec leurs vallées constituent la plus grande partie du territoire du canton: ce sont les Alpes, le Jura et le Jorat. Les Alpes vaudoises au sud-ouest du canton sont le dernier épanouissement de la chaîne des hautes Alpes qui, partant du St Gotthard, sépare le Valais du canton de Berne et le bassin du Rhin de celui du Rhône. L'Oldenhorn, d'une hauteur absolue de 9622 pieds, entouré des glaciers du Sannetsch et de Champ Fleuri, sert de limite aux cantons de Berne, Vaud et Valais. Ici la chaîne se bifurque; un rameau se dirige vers le nord, un autre vers le sud; celui-ci sépare Vaud du Valais et se termine brusquement par la gigantesque Dent de Morcles, haute de 8900 pieds, et dont la base, et celle de la Dent du Midi, située vis-à-vis et plus élevée encore, semblent par leur rapprochement former le portique du Valais, d'où le Rhône s'échappe péniblement pour prendre sa course vers le Léman. Deux sommets, le grand Moveran, haut de 9200 pieds, et les Diablerets, de 9600 pieds, se font remarquer entre l'Oldenhorn et la dent de Morcles. Les pics sont les plus élevés de ceux qui touchent les limites du canton, comme aussi ce sont les seuls qui portent des glaciers. L'autre rameau, moins considérable par sa

hauteur, se divise en plusieurs chaînons: l'un se dirige depuis les Diablerets vers le sud-est entre l'Avençon et la Grionne. Un autre, dans la même direction, mais plus considérable, entre la Grionne et la Grand'Eau, se termine par la Dent de Chamossaire (hauteur absolue 6220 pieds.) Entre la Grand'Eau et la Sarine, est un dernier chaînon qui se projette immédiatement au nord du lac Léman et dont les derniers gradins viennent aboutir à la Veveyse; la Tête de Moine (6730 pieds), la Tour d'Ai (7060), les Tours de Mayen (6740), la Tour de Famelon (626), et la Dent de Jaman (4900), en sont les sommets les plus remarquables. De ce chaînon partent deux ramifications vers le nord: l'une se termine par le Rubli sur la limite du canton de Berne, l'autre par le Moléson au canton de Fribourg. Au nord de la Sarine est encore un rameau qui sépare le canton de Vaud de celui de Fribourg, et qui est l'extrémité de la chaîne de montagnes séparant le Simmenthal du canton de Fribourg: la Dent de Branlaire (7350 pieds), les Mortais et le Mont Cray en sont les sommets les plus élevés. Toutes ces montagnes sont de formation calcaire; le gyps se trouve en abondance à la base du revers qui regarde le Rhône.

A l'ouest de la Veveyse commence un système de basses montagnes et de collines connu sous le nom de Jorat, qui occupe l'espace intermédiaire entre le Jura et les Alpes. Sa formation est le grès ou la molasse et la brèche. Le Jorat présente ses escarpemens au Léman, tandis qu'au nord ses ramifications se prolongent en s'abaissant jusqu'à l'extrémité orientale des lacs de Neuchâtel et de Morat. Les plus hautes sommets de la partie du Jorat, qui se trouve dans les limites du canton de Vaud, sont le Mont Pélerin à l'ouest de la Veveyse, élevé de 3860 pieds, le mont Gourze (2780), le Châlet-à-Gobet (2770.) Depuis les rives du lac, jusqu'à une hauteur considérable, le Jorat est couvert de magnifiques vignobles, dont ceux de Lavaux sont justement renommés.

( La suite au prochain numéro. )

## JEAN DE BROGNIER

ÉVÊQUE DE GENÈVE.

Près d'une petite rivière, à une forte lieue d'Annecy, dans la province de Genevais en Savoie, est un petit et chétif village que l'on appelle Brogny. C'était un jour de l'an 1422, un jeune garçon de quatorze à quinze ans gardait quelques pourceaux sur la lisière d'une forêt, à côté de la route



qui conduit de Genève à Annecy. Survint en chevauchant un seigneur d'une noble figure, suivi de quelques domestiques; en apercevant le jeune berger à l'œil vif et noir, aux joues vermeilles, aux traits fins, mais prononcés, il s'arrêta et lui fit plusieurs questions. Les réparties naïves et promptes de l'intelligent enfant enchantèrent tellement l'étranger, qui n'était ni plus ni moins qu'un cardinal, qu'il lui proposa de le prendre à son service; ce que le jeune homme accepta avec empressement. Le cardinal lui dit que dans quelques jours il partirait pour Avignon et qu'il le prendrait avec lui. Le pauvre Jean quitta ses pourceaux et vint à Genève pour y refaire un peu sa garde-robe, qui était trop modeste pour pouvoir figurer à la suite d'une éminence. Il arriva dans cette ville nus pieds, et après avoir fait quelques emplettes, il se rendit à la rue de la Taconnerie, ainsi appelée, parce que c'était là que se tenaient les marchands de cuir et les savetiers. Il entra chez un de ces derniers, pour se faire montrer des souliers. Pendant qu'il les essayait, il conta joyeusement son aventure au cordonnier. Ayant trouvé la chaussure qui lui convenait, il voulut payer, mais sa bourse était devenue si légère, qu'il ne lui restait pas de quoi satisfaire le marchand; ce qui le mortifia extrêmement. Le cordonnier voyant son embarras, lui dit: « Allez, mon ami, vous me les payerez lorsque vous serez devenu cardinal! »

Le jeune berger ne démentit point l'opinion favorable qu'avait eue de lui son généreux protecteur; il étudia à Avignon et se distingua bientôt par son intelligence et l'ardeur avec laquelle il poursuivait ses études. Enfin il entra dans les ordres; ses talents et la fortune lui valurent la di-

gnité d'évêque de Viviers, en 1380, portant le nom de Jean de Brognier: cinq ans après l'antipape Clément VII l'éleva au cardinalat, et Benoît XIII lui accorda ensuite l'évêché d'Ostie. Mais ayant reconnu que Benoît XIII n'avait pas été élu canoniquement, il se rendit en Italie avec onze autres cardinaux; le chapeau de cardinal lui fut alors remis une seconde fois, et le pape Alexandre V le fit chancelier de l'église. Plus tard il fut pourvu de l'archevêché d'Arles et enfin de l'évêché de Genève. Etant dans cette ville, il se rappela le cordonnier de la Taconnerie, qui plus de cinquante ans auparavant lui avait en quelque sorte prophétisé son avenir en plaisantant. Il voulut acquitter sa dette et fit chercher cet homme qui vivait encore et qui sans doute avait complètement oublié le jeune berger de Brogny. Il eut de la peine à croire que Jean de Brognier, cardinal



d'Ostie et évêque de Genève, fût le même individu que le jeune homme qui, plus de cinquante ans auparavant, n'avait pas eu de quoi lui payer une paire de souliers. Le cardinal le fit son maître d'hôtel, pour le récompenser du long crédit qu'il lui avait accordé.

Ce prélat rougissait si peu de sa première profession, qu'ayant fait construire une chapelle à côté de St Pierre, il y fit sculpter dans ses armes un pourceau. Ayant manifesté le désir d'être enseveli dans cette chapelle, il fut, après sa mort qui eut lieu à Berne en 1426, transporté à Genève et enterré dans la chapelle des Maccabées, qui plus tard devint l'auditoire de philosophie.

## BOURCARD ABBÉ DE ST-GALL.



Au commencement du dixième siècle vivait à Buchhorn, sur les bords du lac de Constance, le puissant comte Uldarich de Lintzgau, issu du sang de Charlemagne. Il avait épousé la belle Wendelgarde, fille d'une sœur de l'empereur Othon. Leur union était des plus heureuses et paraissait vouloir être inaltérable; mais hélas! leur bonheur fut de courte durée. A cette époque existaient des barbares que l'on appelait tantôt du nom de Hongrois, tantôt de celui de Sarasins, qui désolaient toute la partie méridionale de l'Helvétie et de l'Allemagne. Uldarich fut informé que ces cruels ennemis portaient le fer et le feu dans la Souabe et la Bavière, où étaient situés une partie de ses domaines: aussitôt il rassemble ses vassaux et va joindre avec eux la petite armée qu'avaient rassemblée les autres seigneurs du pays. Mais cette armée fut mise en déroute et des fuyards vinrent apporter à la malheureuse Wendelgarde la triste nouvelle que le comte son époux était resté parmi les

morts sur le champ de bataille. La jeune veuve désolée chercha des consolations dans la religion, et bientôt partit pour St Gall, où l'évêque Salomon de Constance lui permit de se construire une cellule près de l'église, à côté de celle où vivait la fameuse recluse Videborade, qu'elle se choisit pour modèle. Elle reçut le voile des mains de l'évêque Salomon, sans s'astreindre toutefois à toutes les pratiques austères du cloître. Là ses occupations se bornaient à des actes de bienfaisance et de dévotion; elle soignait les malades, distribuait des aumônes et consolait les malheureux: à force de jeûnes et de macérations, elle cherchait à oublier les choses de ce monde; mais en dépit de son austérité, sa beauté et ses vertus lui attirèrent les hommages de plusieurs seigneurs de la Souabe et de la Thurgovie, dont elle parvint à éviter les importunités en manifestant la ferme résolution de se faire recevoir dans un couvent. Toutes les années elle faisait un pèlerinage à Buchhorn dans le but d'y prier pour l'âme de son



époux, et d'y chercher toutes les occasions possibles d'exercer sa bienfaisance. Depuis longtemps elle donnait tous ses soins à l'infortunée Rachilde, pauvre recluse, affectée de la lèpre et rongée d'ulcères, mais dont la patience et la résignation la firent comparer à Job par les écrivains du temps.

C'était la quatrième fois que la pieuse Wendelgarde, accompagnée de valets portant les objets destinés à secourir les misérables, se rendait à Buchhorn dans le but de remplir la mission qu'elle s'était imposée. Partout une foule de malheureux se pressaient sur son passage, et aucun ne se retirait sans avoir reçu des preuves de sa douce charité. Tandis qu'elle se livrait à ces pieuses occupations, un individu, aussi mal vêtu que la plupart de ceux qui l'entouraient, sortit de la foule et demanda un habit d'un ton d'autorité. Wendelgarde lui observa avec douceur qu'il aurait pu lui adresser sa requête en termes plus modérés, puis elle lui offrit ce qu'il demandait; mais au même instant le mendiant, saisissant sa main, l'attira fortement à lui et l'embrassa. « Ah! s'écria la comtesse avec douleur, si mon mari vivait, je ne recevrais pas un tel affront! » Les personnes de sa suite, indignées d'une pareille témérité, se jetèrent sur l'inconnu et se mirent à le frapper. « Arrêtez, s'écria cet individu en écartant les cheveux qui lui cachaient la moitié du visage, et reconnaissez votre maître, le comte Uldarich! » Chacun resta interdit, mais les assistants reconnaissant enfin le comte, quoiqu'il fût bien changé, s'écrièrent: « Oui, oui, c'est bien lui, c'est notre cher maître, le comte Uldarich! » Quant à Wendelgarde, encore toute troublée qu'elle était de ce qui venait de se passer, elle ne le reconnut que lorsqu'il lui tendit sa main, sur laquelle se voyait une cicatrice très-apparente qu'elle reconnut aussitôt. Alors, transportée d'une joie indicible, elle se jeta dans les bras de cet époux qu'elle avait tant pleuré. Le comte qui avait été grièvement blessé lors du combat avec les Hongrois, avait été emmené par eux comme leur captif, et après un dur esclavage qui avait duré de longues années, il était parvenu à s'échapper et à rentrer dans ses états, non sans avoir couru mille dangers et souffert les plus cruelles privations.

Wendelgarde, toujours pieuse, même dans ses momens d'allégresse, se hâta d'entrer dans l'église avec son époux et toutes les personnes présentes; mais au lieu de prier pour l'âme du prétendu défunt, chacun rendit grâce à Dieu du bonheur inattendu qui venait de leur arriver. Le reste de ce jour fut entièrement consacré à la joie; les deux époux firent pleuvoir leurs largesses en

distribuant des aumônes et en fêtant leurs vassaux. Cependant il y avait une grave difficulté à lever pour mettre le comble à leur félicité. Wendelgarde ayant fait des vœux, n'était point libre encore: elle alla en conséquence avec Uldarich à Constance, où l'évêque Salomon la délia de ses vœux, mais à condition toutefois qu'elle mettrait son voile en dépôt dans l'église et qu'elle le reprendrait si elle survivait à son époux. Après avoir célébré leurs secondes nocces, la comtesse et son mari se rendirent à St-Gall pour visiter la cellule et les saintes recluses avec lesquelles elle avait vécu; puis ils se rendirent tous deux à l'église, où ils firent vœu de consacrer à Dieu le premier enfant qui leur naîtrait. La même année il leur naquit effectivement un fils, qui coûta la vie à sa mère, car ses couches furent si malheureuses qu'elle mourut sans avoir vu son enfant, pauvre petit si chétif qu'à peine avait-il un souffle de vie et que chaque piqure de mouche faisait saigner. A peine cet enfant auquel on avait donné le nom de Bourcard, sut-il parler, que son père, pour accomplir son vœu, le transporta au couvent de St-Gall, où il le remit entre les mains des religieux pour l'instruire dans leur école, qui était alors une des plus fameuses de l'Europe, et pour l'élever dans la discipline ecclésiastique.

Le jeune Bourcard fit de rapides progrès dans les sciences. Si son corps était débile, il n'en était point ainsi de son âme; car ses instituteurs remarquèrent de bonne heure en lui une énergie et une sagesse remarquables, jointes à une grande aptitude pour l'étude des sciences sacrées et profanes. Il avait pour compagnons les fils de plusieurs puissans seigneurs de l'Allemagne, et pour ami intime le célèbre Eckard, qui plus tard fut appelé à la cour de l'empereur Othon-le-Grand pour élever son fils. Bourcard eut dans ces temps de troubles maintes occasions de se faire remarquer, non-seulement par son énergie, mais par la douceur de son caractère, la pureté de ses mœurs et son penchant à la bienfaisance. — A cette époque les Hongrois profitaient des dissensions qui divisaient les princes d'Allemagne pour recommencer leurs cruelles dévastations. L'empereur Henri-l'Oiseleur ayant été trop faible pour leur résister, ils parcouraient alors impunément tout le midi de l'Allemagne, mettant tout à feu et à sang: plusieurs de leurs bandes rôdaient déjà aux environs du couvent de St-Gall. Par suite des guerres intestines la misère était si grande en Allemagne, que les gens y mouraient de faim par milliers. Le duc Bourcard avait enlevé tout ce qu'il y avait de provisions dans les magasins et les caves du couvent; le trésor même de l'église n'avait pas été épargné pour entretenir son armée, mais il en restait toujours assez pour

exciter la cupidité des barbares. L'abbé Engelbert prit des mesures de sûreté; il fit bâtir un château au milieu d'une forêt presque inaccessible, située près de la Sitter, dans le pays d'Appenzell; puis il fit fortifier et approvisionner l'île de Wasserburg, dans le lac de Constance, où il envoya tous les manuscrits du couvent. Il ordonna la confection de cotes de mailles avec des cordeaux, de boucliers avec des osiers; il fit fabriquer des arcs, des flèches et des massues; puis tous les religieux quittèrent le couvent: les plus jeunes et les plus âgés se réfugièrent dans l'île de Wasserburg, et les autres, en compagnie de l'abbé, dans le château près de la Sitter, qui servit aussi de refuge aux habitants de la contrée. Un seul religieux était resté dans le couvent; c'était un individu de noble extraction, mais stupide; il refusa de sortir parce qu'on ne lui avait pas fourni des souliers. A peine ces mesures furent-elles prises que les flammes et la fumée que l'on vit s'élever de toute part, signalèrent l'approche des barbares, qui arrivèrent le 1<sup>er</sup> mai 925 à St-Gall<sup>(1)</sup>. Leur premier soin fut de fouiller partout pour trouver des trésors; deux d'entr'eux qui avaient aperçu sur la cloche l'image en bois doré de St-Gall, se hâtèrent d'y monter; mais en s'efforçant de l'enlever, ils se précipitèrent au bas de la tour, où ils tombèrent morts. Alors leurs camarades élevèrent un bûcher, ils y placèrent les deux cadavres et les livrèrent aux flammes. Ensuite toute la bande se rassembla dans une prairie, où ils firent leur repas. Rien de plus hideux que ce festin: ces hommes, qui avaient à peine la figure humaine, étaient d'une très-petite taille; leurs têtes étaient grosses, leurs yeux petits; des cheveux noirs et plats leurs couvraient la moitié du visage et leur donnaient une expression plus féroce encore. Après s'être rassasiés de chairs à moitié crues, ils firent venir un pauvre prêtre qu'ils avaient fait prisonnier et qui leur servait de guide; puis l'un de ces brigands proposa de lui donner la tonsure, c'est-à-dire de lui couper la tête avant de lui rendre la liberté. Ayant obtenu le consentement des assistants, qui se manifesta par de féroces éclats de rire, il s'approcha de lui, armé d'un grand couteau; mais au même instant, des hurlemens annoncèrent l'arrivée d'une autre troupe qui apporta la nouvelle qu'il y avait dans le voisinage un château plein de gens armés. Effrayés par cet avis, ils ne songèrent plus à la tonsure du malheureux captif, et toute la troupe leva la séance pour s'éloigner d'un endroit

où elle ne se croyait pas en sûreté. Mais pendant qu'elle se dirigeait en désordre du côté de Constance, l'abbé Engelbert avec ses moines fit une sortie de son château et vint surprendre les barbares dans un défilé, où une partie d'entr'eux furent taillés en pièces et les autres mis en fuite. Au milieu du désordre, le prêtre et le moine qui, faute de chaussure, était demeuré dans le cloître, avaient pu s'échapper et rejoindre leurs amis.

Après le départ des barbares les religieux rentrèrent dans leur cloître, qu'ils trouvèrent horriblement saccagé et qu'ils eurent beaucoup de peine à réparer convenablement, vu que presque tous leurs domaines avaient été ruinés. Un plus grand malheur encore arriva treize ans après, sous le règne de l'abbé Thieto. Un écolier devait, à raison de quelque méfait, être fustigé par ses directeurs, qui l'envoyèrent au grenier chercher des verges. Le misérable prit en passant des charbons allumés dans un fourneau, et les jeta sous le toit. Le couvent fut entièrement consumé par les flammes. Dans toutes ces occasions Bourcard se montra aussi ferme que généreux et bienfaisant; car il fit le sacrifice d'une grande partie de son patrimoine pour venir au secours du couvent. — A la mort de l'abbé Cralon, arrivée en 959, Bourcard fut député avec d'autres religieux auprès de l'empereur, pour le féliciter de l'heureuse issue de la campagne qu'il venait de terminer contre les Danois et les Saxons, et pour recevoir l'investiture en faveur du successeur de Cralon. Ils trouvèrent l'empereur à Mayence: aussitôt qu'il aperçut Bourcard, il l'attira près de lui et l'embrassa; puis après s'être informé du sujet de leur visite, il leur demanda sur qui leur choix était tombé. « C'est votre neveu Bourcard que nous désirons pour notre abbé », répondirent tous à la fois les autres religieux. L'empereur leur fit remarquer que son neveu paraissait bien faible pour maintenir la discipline dans le cloître; mais les religieux l'ayant assuré qu'il n'en était point ainsi en réalité, il lui donna sans hésiter d'avantage l'investiture de l'abbaye de St-Gall.

Bourcard prit possession du bâton abbatial dans des temps bien difficiles; les Hongrois ou Sarrasins continuaient leurs ravages, ils détruisaient les habitations, tuaient les habitants et enlevaient les récoltes et les troupeaux. La misère générale fournit à Bourcard une foule d'occasions de mettre ses vertus en pratique. Souvent il revenait au monastère presque nu, ayant donné ses vêtements aux pauvres des environs. L'économe du couvent lui ayant représenté que les revenus de la corporation ne pouvaient plus suffire à ses largesses, il fit venir secrètement des vêtements qu'il cachait sous son

(1) La ville n'existait point encore alors; il n'y avait que des groupes d'habitations disséminés autour du couvent.



lit pour les distribuer ensuite aux pauvres. Après un voyage qu'il fit à Rome avec l'empereur Othon, en 963, les affaires du couvent tombèrent dans une telle décadence, qu'il se vit dans l'impossibilité de pourvoir davantage à l'entretien des religieux; c'est pourquoi il permit que chacun allât chercher sa subsistance où et comme il le pourrait. Mais cette mesure donna à ses ennemis secrets l'occasion de le desservir à la cour: ils prétendirent que les religieux négligeaient de suivre la règle de St-Benoît, et qu'ils vivaient dans un grand relâchement. L'empereur en conséquence fit visiter le monastère par huit évêques et autant d'abbés. Mais les examinateurs n'ayant rien trouvé de reprochable à la conduite des religieux, ils leur rendirent pleine et entière justice; ils les prirent même en pitié et leur firent don d'une somme de quarante livres qu'ils avaient recueillie entr'eux. L'empereur lui-même prit en grande compassion des hommes aussi savans, réduits à souffrir de la faim, il leur fit parvenir soixante livres d'argent et leur promit une vigne. L'évêque Ulric d'Augsbourg et Conrad de Constance, qui avaient été élevés à St-Gall, donnèrent aussi à cette occasion des preuves de leur générosité: le premier leur envoya plusieurs fois des chargemens de vins du Tyrol; et c'est à cette occasion qu'une fois un tonneau de vin tomba dans un fossé sans se briser et que les moines de St-Gall, émerveillés, allèrent le chercher en procession. Enfin le monastère commença de nouveau à prospérer; mais Bourcard ayant eu de nouvelles tracasseries à essuyer de la part de ses ennemis, se dégoûta de sa charge; il abdiqua et se retira dans la retraite, où il mourut en 975.

## LE CANTON DE VAUD.

(Suite.)

Le Jura, qui sépare le canton de la France, s'étend du sud-ouest au nord-est, sur une ligne onduleuse de quinze lieues de longueur, depuis la Dôle au Creux-du-Van, qui sont les points extrêmes de la partie qui intéresse le canton. Les sommets les plus élevés de cette chaîne de montagnes sont tous au midi; ce sont la Dôle, placée comme une sentinelle avancée du côté de la France (hauteur absolue 5160 pieds), le Noir Mont (4830), le Mont Tendre (5180), la Dent de Vaulion (4570), le Suchet (4800), le Chasseron (4980.) La formation de toutes ces montagnes est le calcaire jurassique.

Comme son sol est très-inégal, le canton a très-peu de plaines; les plus considérables sont la vallée du Rhône, et celle de l'Orbe, toutes deux marécageuses. Mais il renferme un grand nombre de vallées plus ou moins grandes ou profondes. La plus remarquable est la vallée du lac de Joux dans le Jura; puis la vallée des Ormonds et une partie de celle de la Sarine dans les alpes vaudoises.

La vallée étroite que parcourt la Broye du sud au nord, entre deux rameaux de la chaîne du Jorat, depuis le Mont Pélerin jusqu'au lac de Morat, est sinon une des vallées les plus profondes et les plus vastes, du moins la plus longue du canton après celle qu'occupe le bassin du Léman; elle a dix à douze lieues de longueur. La grand'route de Berne à Genève qui la parcourt dans toute sa longueur, contribue puissamment à la prospérité des lieux qui y sont situés, tels que Moudon, Lucens, Granges, Payerne et Avenches. Un grand nombre d'autres vallées sont, sous d'autres rapports, non moins dignes d'intérêt, quoique moins connues et moins étendues; ainsi celle de Ste Croix dans le Jura par son industrie; celles du pays d'Enhaut et les vallées des Ormonds, des cercles de Bex et d'Aigle dans les Alpes vaudoises, par leurs sites remarquables et pittoresques et par le caractère original de leurs habitans.

Toutes les eaux du canton de Vaud appartiennent aux bassins du Rhin et du Rhône. Le Rhône, déjà grossi par une multitude de torrens, reçoit, avant de verser ses eaux limoneuses dans le Léman, l'Avençon, la Gryonne, et la Grand-Eau, qui descendent du revers méridional des Alpes vaudoises. Le Léman reçoit directement l'Eau-



Froide, la Tinière, les baies de Montreux et de Clarens, la Veveyse, la Gérine, la Lutrève, la Paudèze, le Flon, la Venoge, la Morge, l'Aubonne, la Promenthouse, la Versoie et d'autres ruisseaux plus petits. A l'exception du Rhône, aucune de ces eaux ne mérite le nom de rivière. En revanche, parmi les eaux du versant septentrional, se trouvent trois rivières navigables au-dedans ou en dehors des limites du canton : ce sont l'Orbe, la Broye et la Sarine. Du Jura descendent l'Orbe, qui à Yverdon prend le nom de Thoile, et à sa sortie du lac de Neuchâtel celui de Thièle; le Nozou, le Mugeou, la Brine et l'Arnon. La Broye, la petite Glâne, la Mantua, le Palent, qui naissent dans le Jorat, vont médiatement ou immédiatement verser leurs eaux dans le lac de Neuchâtel dont l'Aar reçoit l'écoulement. La Sarine venant du canton jeune encore en entrant dans le Pays d'Enhaut, en ressort après une course de trois à quatre lieues, pour pénétrer dans le canton de Fribourg après avoir reçu le Torneresse; mais à peu de distance des limites du canton, elle reçoit encore l'Hongrin. En général les Alpes sont beaucoup plus abondantes en eau que le Jura qui cependant a des contrées à son pied qui jouissent de très-belles sources, tandis que les habitants de la montagne même sont obligés de recueillir l'eau de pluie dans des citernes pour abreuver leur bétail. Parmi les lacs du canton, le Léman mérite à juste titre la célébrité qu'il a acquise; la ligne sinueuse, ou rive septentrionale de son magnifique croissant, a un développement de  $17 \frac{1}{2}$  lieues de Suisse. En ligne droite, ses deux extrémités sont à 14 lieues de distance. Le tour entier est de 31 et demi lieues de Suisse. Sa plus grande largeur, entre Rolle et Thonon, est de 7150 toises ou  $2 \frac{3}{4}$  lieues; entre Ouchy et Evian il a 6050 toises. Sa plus grande profondeur est de 950 pieds près de Meillerie et de 500 pieds vis-à-vis du château de Chillon; à demi-lieue de Lutry 780 pieds, entre Vevey et St Gingoulphe 570 pieds. Sa température à 150 pieds de profondeur est constamment la même en toute saison  $4^{\circ} \frac{1}{2}$  Réaumur. Son élévation au-dessus de la mer est de 1150 pieds. Le canton de Vaud exerce aussi sa souveraineté sur l'extrémité occidentale et sur quelques points de la rive méridionale du lac de Neuchâtel. Ce lac qui a neuf lieues de longueur, est de cent quatre-vingt-six pieds plus élevé que le Léman. Le lac de Joux dans la vallée qui porte ce nom, a deux lieues de longueur, 25 minutes de largeur et 150 pieds de profondeur; il est à 3030 pieds au-dessus de la mer; il communique par un canal très-court avec le lac Brenet qui a trois quarts de lieue de tour. Le canton renferme quelques autres lacs, mais

qui sous le rapport de l'étendue, ne méritent pas d'être mentionnés; car aucun, si ce n'est le lac de Bret dans le Jorat, n'a qu'une demi-lieue de circonférence.

Dans un pays aussi entrecoupé de collines et de montagnes, le climat doit naturellement être fort varié; les habitants des vallées des Alpes et du Jura et même des plateaux les plus élevés du Jorat, vivent sous une température très-âpre, tandis qu'aux pieds de ces montagnes mûrit la figue et croît un vin généreux. Ces mêmes causes produisent cette variété infinie dans les sites et dans l'aspect du pays laquelle présente les contrastes les plus étonnants. Parcourez les déserts affreux qui entourent les cimes menaçantes des Diablerets, hérissés de glaces et où vous ne rencontrez que ruines et désolation, contemplez les charmans lacs alpestres si bien encadrés dans leurs rives agrestes et sauvages; descendez de ces âpres et solitaires contrées dans la vallée du Rhône; jetez les yeux sur l'admirable végétation des environs de Bex, sur ses sites enchanteurs, sur cette population nombreuse et joyeuse, quel contraste avec les montagnes que vous venez de quitter, quoique vous ayez pu admirer leur aspect grandiose. Transportez-vous sur les rives du Léman, l'horizon s'agrandit; c'est encore une nature différente: que de gracieux paysages, quel magnifique coup-d'œil depuis Montreux si heureusement situé au pied de ces montagnes sourcilleuses, couvertes à leur base d'une brillante verdure. Qui pourrait ne pas parler des ravissans points de vue du signal de Lausanne, du signal de Bougi près d'Aubonne, et de tant d'autres sites non moins remarquables! Le Jura a aussi ses merveilles; toutes ses sommités offrent des points de vue admirables sur la chaîne des Alpes du Dauphiné et de la Savoie jusqu'aux extrémités de la Suisse orientale. Ses vallées, ses cascades, ses cavernes profondes, ses lacs, ses plantes et ses rochers sont dignes de fixer l'attention du naturaliste et des amateurs du pittoresque.

Malgré sa variété le climat est en général salubre, mais il y a de l'inégalité sous ce rapport, car les chiffres de la mortalité varient beaucoup selon les localités: Montreux et ses environs jusqu'à Blonay, Ollon et Lavey, présentent les conditions sanitaires les plus favorables. Dans plusieurs cercles la population a diminué; mais l'insalubrité du climat ne paraît pas en être la seule ou la véritable cause: ce sont ceux d'Aubonne, Concise, Château-d'OEx, Gilly, Orbe, Ormonds, Rolle et Rougemont. La population générale du pays a de même éprouvé diverses fluctuations

dans ses chiffres. Le recensement de 1764 donne 115,360 âmes ; celui de 1791, 139,028 âmes, non compris les bailliages de Grandson et d'Echallens. Le dénombrement ordonné par la chambre administrative porte la population du pays à 152,440 ; celui fait l'année suivante par ordre du gouvernement helvétique, ne donne qu'un chiffre de 146,742. Mais dès-lors, et surtout dans les quinze dernières années, la population n'a fait que s'accroître ; elle est aujourd'hui de 183,582 âmes, dont 14,931 Suisses d'autres cantons et 3,965 étrangers à la Suisse. La moyenne des décès dans tout le canton est de 1 sur 47. Il y a des localités où l'excédant des naissances sur les décès est de 113 sur 1000 ; dans d'autres il descend à 3 sur 1000 ; et d'autres encore où il y a plus de décès que de naissances.

Le canton de Vaud n'est désigné sous ce nom que depuis l'acte de médiation. Sous le régime bernois et bien avant même, il portait le nom de pays de Vaud. Dans le moyen-âge il fut appelé *Pagus waldensis*, ou *Comitatus waldensis*, et *Waad*, *Waldland* ou *Welschland* par les suisses allemands. Les savans sont divisés d'opinion sur l'origine et la signification de ces noms. Il semblerait cependant que le nom romand de *Vaud* devrait désigner la nature du pays ; car *Vaux* ou *Vaud* est un mot celtique qui signifie *vallée*, tandis que le nom allemand du peuple désigne évidemment l'origine romande bourguignonne de la nation. Les premiers habitans de cette contrée furent une peuplade de Celtes sortie de la Gaule. Il est probable que cette contrée fut une des premières habitées de l'Helvétie, et que ses habitans appartenaient à la race des Amrones que Marius détruisit presque entièrement près d'Aix, cent onze ans avant notre ère. Cinquante ans plus tard, les restes de la tribu ou ceux qui la remplacèrent se joignirent aux autres Helvétiens, pour pénétrer dans la Gaule, et ils éprouvèrent le même sort. Cette contrée de l'Helvétie fut la première et la dernière occupée par les Romains ; c'est aussi celle où l'on retrouve le plus de vestiges de leur séjour. Elle eut aussi moins à souffrir de l'invasion des barbares, et tout ne fut pas détruit comme dans le reste de l'Helvétie ; une partie des habitans primitifs échappèrent au fer des barbares, et les traces de leur langage se retrouvent encore aujourd'hui dans les noms de beaucoup de localités et dans les divers dialectes du patois romand. Vinrent ensuite les Bourguignons, qui s'emparèrent de l'Helvétie occidentale et formèrent une nouvelle population ; mais ils ne détruisirent point ce qui existait ; ils se contentèrent d'être

les maîtres et de traiter les Gallo-Romains en sujets. Peu-à-peu il s'opéra une fusion entre les peuples et entre les langues de la nation conquérante et de la nation subjuguée. De ce mélange naquit le romand, qui reçut bien des modifications avant de ressembler au français plus ou moins altéré, que l'on parle aujourd'hui dans le canton de Vaud. Attila et les Huns furent plus cruels que leurs barbares prédécesseurs ; ils ne laissèrent après eux que ruines et déserts. Cependant, à la fin du cinquième siècle, l'Helvétie occidentale se trouva de nouveau occupée par les Bourguignons. Déjà long-temps avant cette époque le christianisme avait pénétré dans cette partie du pays ; mais ce ne fut que sous la domination des rois Francs mérovingiens qui mirent fin à la domination des Bourguignons dans l'Helvétie, qu'il s'établit d'une manière officielle et que les mœurs perdirent un peu de leur barbarie. Rodolphe de Strattlingen profita du démembrement de l'empire de Charlemagne pour rétablir le royaume de Bourgogne, dont il fut en 888 le premier roi de la seconde race. En 1032, la souveraineté du royaume de la petite Bourgogne passa à l'empereur d'Allemagne. Après l'extinction de la maison de Zähringen, dont les chefs étaient les représentans héréditaires de l'empereur dans l'Helvétie, le pays de Vaud tomba en partage à une foule de seigneurs, dont quelques-uns sont à peine connus ; les plus considérables étaient les comtes de Gruyère, les comtes de Genève, le comte de Bourgogne, et la maison de Neuchâtel. Pierre de Savoie qui les surpassait tous en puissance et qui possédait déjà des fiefs considérables dans le pays, conquit la plus grande partie du pays de Vaud en 1260. Il lui conserva cependant ses privilèges, parmi lesquels le plus important était celui qui laissait au pays la faculté de convoquer à volonté les états généraux, qui limitaient le pouvoir du prince ; celui-ci représenté par un bailli, qu'il choisissait parmi la nombreuse noblesse du pays. Pendant les guerres de Bourgogne, les Suisses s'emparèrent du pays de Vaud, qui appartenait au comte de Romont, cadet de la maison de Savoie, et qui avait embrassé la cause du duc de Bourgogne. Mais ils restituèrent leur conquête à la maison de Savoie, à l'exception d'Orbe, d'Echallens, de Grandson et de Morat, qu'ils cédèrent en 1484 aux états de Berne et Fribourg, contre la somme de 20,000 florins. Les deux cantons formèrent de ce territoire trois bailliages qu'ils firent gouverner alternativement par des baillis de l'un et de l'autre canton. Le gouvernement d'Aigle tomba au pouvoir des Bernois en 1476. Mais

en 1536 la guerre ayant éclaté entre Berne et la Savoie, les premiers s'emparèrent définitivement du pays de Vaud que le duc de Savoie leur avait hypothéqué. Les Fribourgeois qui étaient aussi entrés en campagne prirent de leur côté Romont, Rue, Vauruz, Châtel St Denis, St Aubin, et quelques autres endroits; ils voulurent même embrasser dans leur conquête Vevey et la Tour, mais les Bernois les avaient déjà prévenus. Après un colloque tenu à Lausanne la même année, la réformation fut aussitôt introduite de gré ou de force dans le pays. Le pays conquis fut administré par des baillis qui furent toujours choisis parmi les patriciens bernois, jusqu'en 1798 où la partie bernoise du pays de Vaud proclama son indépendance.

Le canton de Vaud compte une vingtaine de villes ou de bourgs, et près de 400 villages. 31,194 bâtimens sont portés au cadastre pour la somme de 19,965,100 francs. Depuis le cadastre établi en 1806, il y aurait dans le canton 423,951 poses de terrain, dont 2,158 en jardins, 12,979 en vignes, 117,933 en prés, 148,715 en champs, 117,005 en bois, 25,161 en pâturages, et l'estivage de 19,652 vaches. Les forêts du Pays-d'Enhaut ne sont point comprises dans cette estimation. L'agriculture a fait des progrès remarquables depuis une quarantaine d'années; mais la routine et les préjugés exercent encore une funeste influence sous ce rapport, et la culture des terres n'est pas à comparer à ce qu'elle est dans une partie du canton de Berne et de l'Argovie. La culture des céréales ne suffit point à la consommation intérieure; 7 à 8000 sacs de blé et farine sont introduits chaque année dans le canton. La culture des pommes de terre a pris une grande extension; on en récolte environ 516,263 sacs par an. Les plantes oléagineuses sont cultivées avec beaucoup de succès; le châtaignier est productif et prospère aux environs de Vevey, d'Aigle et de Bex; les arbres à noyaux et à pepins sont assez nombreux. Mais c'est la culture de la vigne qui intéresse le plus particulièrement la population vaudoise, vu que son produit forme l'objet d'exportation le plus important pour elle. La valeur des vignes varie selon la qualité et la quantité de leur produit; entre Lausanne et Montreux le prix moyen d'une pose de vigne est de 6 à 8000 francs, mais quelquefois ce prix s'élève à 12 ou 16 et même à 20,000 francs. A la Côte cette valeur moyenne est de 3 à 5000 francs; et de 1600 à 3000 dans les petits vignobles des districts d'Orbe, d'Yverdon et de Grandson. On a calculé que la culture de toutes les vignes exige le travail de vingt mille vigneron, sans compter les femmes et les

enfans. Malgré la réputation méritée dont jouissent les vins vaudois de bonne qualité, d'importantes améliorations restent à faire dans la culture de la vigne et dans la fabrication des vins. L'exportation de cet important produit varie beaucoup selon les années; en 1820 elle fut de 19,291 chars; en 1822 de 10,455 chars seulement; en 1824 de 19,505; en 1825 de 14,318; en 1828 de 22,705; en 1829 de 23,010; en 1834 de 29,871 et en 1835 de 24,644. L'exportation des bois, pour la France particulièrement, est considérable; en 1836 on a exporté 2,872 moules de cinq pieds carrés; 125,594 plantes de sapin; 409 milliers de liteaux; 206,600 fascines, etc. Mais une très-grande partie de ces bois viennent des cantons de Fribourg et du Valais. Des lois forestières ont été récemment promulguées non-seulement pour les forêts de l'état, mais encore pour remédier à la mauvaise administration forestière des communes et des particuliers, laquelle avait eu pour résultat de rendre la production des bois bien inférieure à ce qu'elle pouvait être.

Le recensement du bétail en 1835 offre les chiffres suivans: 69,866 têtes de l'espèce bovine; 22,487 de l'espèce chevaline; 64,063 moutons; 17,786 chèvres et 20,894 porcs; 10 à 12,000 de ces derniers animaux sont importés chaque année dans le canton. Les animaux sauvages et le gibier sont rares dans le canton: grâce au voisinage de la France, de temps à autre, quelque loup ou quelque ours égaré vient mettre en émoi les pâtres du Jura, ou bien parfois un sanglier vient réveiller l'ardeur d'une légion de chasseurs. Le bouquetin a entièrement disparu des Alpes vaudoises, mais on y rencontre quelquefois le chamois et le lynx, et plus souvent la marmotte, le lièvre blanc et l'hermine. La pêche n'est guère plus productive que la chasse: les espèces de poissons les plus renommées du Léman sont la truite, l'ombre-chevalier, la perche et le féra. Le lac de Neuchâtel est beaucoup plus poissonneux; outre les espèces précédentes on y trouve l'anguille, la lotte, le salut, le brochet, la palée, le barbeau, etc.

Le vaudois est plutôt agriculteur qu'industriel; aussi l'industrie du canton est assez bornée; les professions les plus indispensables pour la vie journalière sont même le plus souvent exercées par des étrangers. Le recensement des diverses industries exercées dans le canton, fait en 1832, présente le résultat suivant: 35 armuriers, 75 bouchers, 172 boulangers, 10 brasseurs, 34 carriers, 20 chandeliers, 42 chapeliers, 458 charpentiers, 282 charrons, 17 chocolatiers, 39 cloutiers, 35 cordiers, 820 cordonniers, 650 aubergistes et cabaretiers,

47 couteliers, 3 fabriques de cotonnes, 19 fabriques de tabac, 6 fabriques de chapeaux de paille, 167 fabricans de vans, fourches et rateaux, 2 fabriques de produits chimiques, 10 filatures de laine et coton, 9 imprimeries, 39 libraires et relieurs, 352 maçons et tailleurs de pierres, 55 marchands de vins en gros et 1000 détailliers, 406 maréchaux et taillandiers, 345 menuisiers, 268 moulins, 51 négocians en gros, 4 papeteries, 54 potiers en terre, 43 sabotiers, 127 scieries, 102 selliers, 97 serruriers, 519 tailleurs d'habits, 83 tanneries, 38 teintureries, 700 tisserands, 53 tanneurs, 56 tuileries et 157 tonneliers. Il faut observer qu'il n'est question ici que des maîtres. Les contrées les plus industrielles sont sans contredit les vallées du Jura, où les dispositions naturelles des habitans ont reçu une impulsion favorable par l'effet du voisinage de l'industrie prospère des montagnards neuchâtelois. Ainsi dans le cercle de Ste Croix, il y a 736 personnes qui s'occupent de la fabrication des dentelles et 164 de l'horlogerie. La vallée du lac de Joux, outre la couellerie, produit les mêmes objets d'industrie.

Parmi les productions naturelles du pays, le sel que l'on extrait à Bex est un des objets de consommation des plus importans; on a l'espérance de pouvoir bientôt extraire la houille dont on a découvert des traces. La tourbe est abondante en plusieurs endroits; le Jura et surtout les Alpes fournissent du marbre; ces dernières montagnes recèlent du soufre natif et du gyps, et le Jorat du lignite. Il y a trois mines d'asphalte dans le canton; le fer en grain que l'on exploite se trouve répandu sur tout le Jura. Cette chaîne de montagnes renferme aussi beaucoup de pétrifications. Plusieurs sources d'eau minérale jaillissent en divers lieux du canton; les plus remarquables sont celles des bains d'Yverdon, de St Loup, de Bex, de Lalliaz et de Lavey. La flore vaudoise ne laisse pas que d'être riche, elle compte 17 espèces de plantes. Les principales importations dans le canton consistent en vins étrangers et liqueurs spiritueuses, tabac, sucre, café, huile, draperie, toilerie, farine, riz, fromages, étoffes en coton, en soie et laine, papier, fer, verreries, cuirs, bœufs, vaches, moutons, porcs et chevaux; elles ont offert en 1836 un total de 180,960 quintaux. Les objets d'exportation consistent en vins du pays, grains, farines, fromages, cuirs, tabac, papiers, bois, bœufs, vaches, chevaux, etc.; total en 1836, 61,130 quintaux. Le commerce de transit a été (en 1836) de 155,566 quintaux.

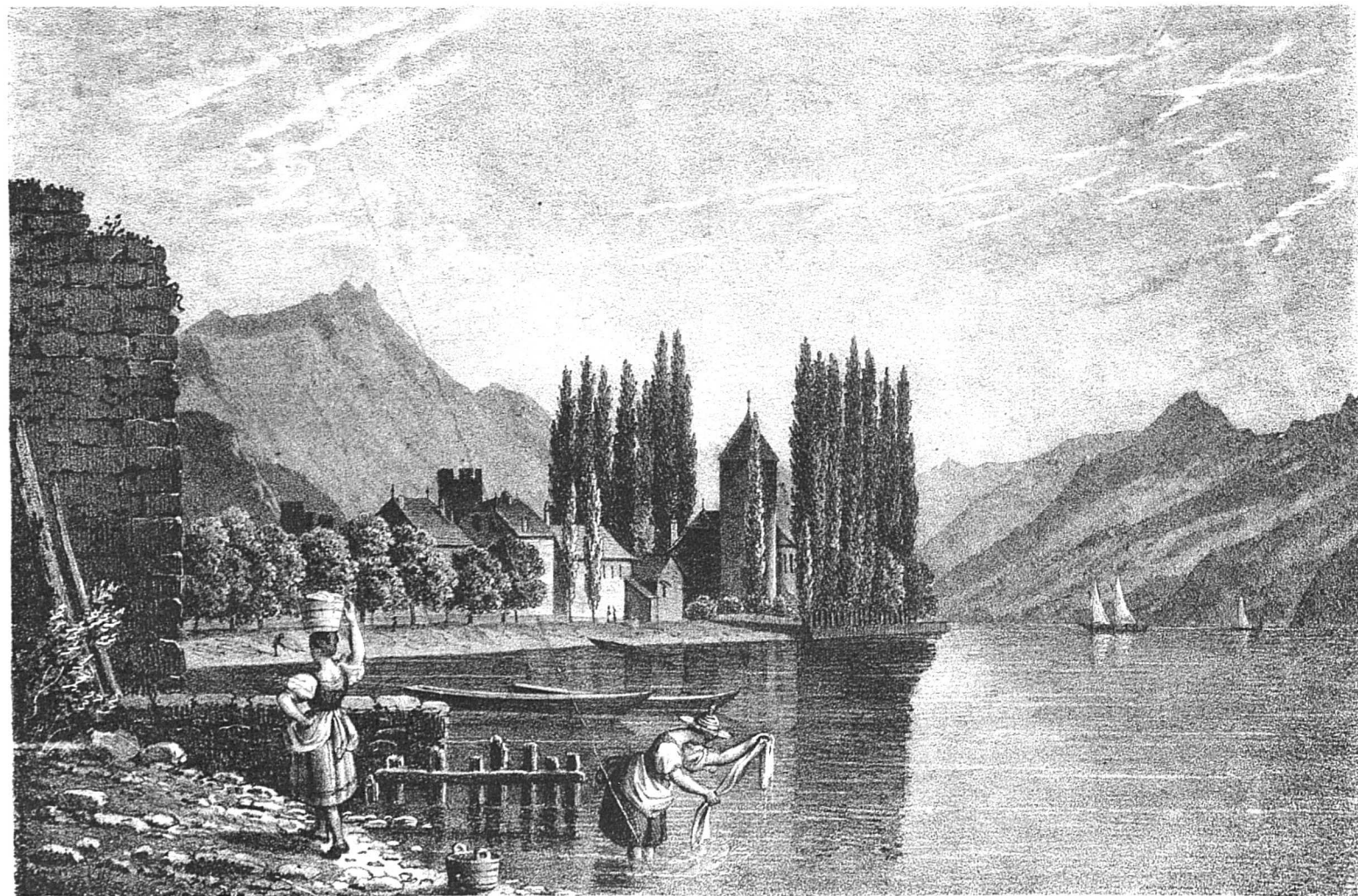
L'instruction publique est en général sur un fort bon pied; les écoles primaires, les écoles in-

dustrielles ou moyennes, les collèges, l'académie et l'école normale présentent un aspect satisfaisant. Il existe 586 écoles fréquentées par 32,563 enfans. La loi sur les écoles primaires de 1834 a fixé le minimum du traitement d'un régent à 320 francs; celui d'un sous-maître et d'une maîtresse d'école à 200: les écoles de petits enfans et les bibliothèques populaires se multiplient tous les jours, et ne manqueront pas d'exercer une heureuse influence sur la propagation de l'instruction. La bibliothèque cantonale se compose de 33,000 volumes; plusieurs villes du canton possèdent aussi des bibliothèques publiques. Le conseil de l'instruction publique est chargé de la direction et de l'inspection de tous les établissemens sous l'inspection supérieure du conseil d'état.

Le canton de Vaud est divisé en soixante cercles et dix neuf-districts. Ces districts sont les suivans: Aigle, avec cinq cercles comprenant 16 communes et 13,747 habitans; Aubonne avec trois cercles, 17 communes et 7,708 habitans; Avenches avec deux cercles, 13 communes et 4,450 habitans; Cossonay avec trois cercles, 33 communes peuplées de 10,314 habitans; Echallens comprenant trois cercles et 28 communes avec 8,569 habitans; Grandson divisé en trois cercles et 20 communes, avec 9,571 habitans; Lausanne divisé en trois cercles et 12 communes renfermant 20,275 habitans, son chef-lieu. Lausanne est la capitale du canton, située à une vingtaine de minutes du Léman, à 1,772 pieds au-dessus la mer (terrasse de la Cité.) Sa commune qui forme le cercle de Lausanne entier, embrasse un grand nombre de hameaux et de maisons éparses et compte (en 1835) 14,738 habitans; la ville seule en renferme 12,030. Le district de la vallée de Joux comprend deux cercles et 3 communes avec une population de 4,567 âmes; Lavaux, divisé en trois cercles et 12 communes avec une population de 8,767 âmes. Morges, divisé en quatre cercles formés par 35 communes, renferme une population de 11,118 âmes; Moudon formé de 33 communes réparties en trois cercles avec 10,123 habitans; Nyon divisé en quatre cercles formant 32 communes peuplées de 9,512 âmes. Orbe comprend quatre cercles et 26 communes et une population de 11,863 âmes; Oron divisé en deux cercles, 23 communes avec 5,870 âmes; Payerne divisé en trois cercles comprenant 20 communes et avec une population de 8,615 âmes; le Pays-d'Enhaut comprend deux cercles et 3 communes avec une population de 3804 âmes; Rolle divisé en deux cercles comprenant 13 communes avec 5168 habitans; Vevey en quatre cercles renfermant 11 communes et 12,789 âmes; Yverdon avec 38 communes réparties en







LA TOUR DE PEILZ.  
au Canton de Vaud.

La Tour de Peilz.  
in Canton Waadt.

quatre cercles renferme 12,347 habitans. Sainte-Croix et les Ormonds, quoique n'étant que des cercles, ont leur préfet particulier.

La population du canton de Vaud, si souvent modifiée et retravaillée depuis sa première origine, ne peut guère présenter un type uniforme de caractère et de physionomie; mais en général elle participe de celui de ses voisins; aussi selon les



localités, on reconnaît les traces de la race savoyarde, bourguignonne ou fribourgeoise. La plus belle population du canton est celle qui habite les rives et les coteaux du lac Léman, depuis la Vaux jusqu'à Montreux, et les environs de Bex et Aigle, où les deux sexes sont d'une taille grande et bien faite, particulièrement chez les femmes. Aux Ormonds et dans le pays d'Enhaut, la race est plus petite et ne ressemble à aucune autre du canton, mais en général les individus y sont forts et robustes. La population du Jorat n'est rien moins que belle, et diffère en tout point de celle du reste du canton. Le Vaudois est plutôt brun que blond, plutôt en dessus qu'en dessous de la taille moyenne. Son costume n'a rien de particulier, il imite autant que possible les usages des villes, et quoique les campagnards se montrent jaloux des messieurs, ils en portent cependant volontiers le titre et l'habit. Il n'y a que les environs de Montreux, Vevey, Aigle et Bex où les femmes portent un costume national, qui tout simple qu'il est, n'en est pas moins gracieux et élégant. Du

reste ce costume est tout-à-fait moderne et n'a rien de commun avec celui que l'on portait il y a soixante à quatre-vingts ans, excepté le chapeau de paille, dont la forme toute particulière paraît être d'une haute antiquité. La coiffe noire que portent les femmes de ces contrées leur sied infiniment mieux que les coiffes blanches que l'on porte dans les autres parties du canton, et qui ne sont guère qu'une ridicule imitation des modes surannées des villes. Le pays d'Enhaut et les Ormonds ont aussi un costume particulier, mais qui n'a rien de remarquable, si ce n'est le grand chapeau de feutre que portent les femmes comme les hommes. Avec le défaut d'être criards et batailleurs, on reproche encore aux populations vaudoises de s'adonner à l'abus du vin. Voici ce que la société d'utilité publique a publié à cet égard. Il y a dans le canton un millier d'établissements où l'on vend du vin; sur 388 communes il y en a 72 où il n'y en a point. La consommation du vin dans ces divers établissemens est de 22,000 chars, et celle des liqueurs spiritueuses 400,000 pots; si l'on ajoute encore 12,000 chars pour ce qui se boit chez les particuliers, cela donne la somme de 16,320,000 pots. Si l'on déduit de la population les enfans, les deux tiers des femmes et peut-être huit à dix mille hommes ne buvant pas de liqueurs spiritueuses, il resterait environ 79,000 personnes buvant plus ou moins de vin ou de liqueurs spiritueuses, ce qui produirait environ par personne 206 $\frac{1}{2}$  pots de vin et 5 $\frac{1}{5}$  pots de liqueurs spiritueuses. On compte qu'il y a 923 personnes reconnues pour ivrognes consommés, parmi lesquels 718 hommes et 205 femmes. Sur 319 communes on en indique 128 où l'ivrognerie diminue plus ou moins, 111 où elle est stationnaire et 80 avec une population de 50,470 âmes où elle est en progrès. L'ivrognerie doit causer 44 faillites par an, apauvrir 1374 familles et 36 individus, et troubler 748 ménages. Ce vice commence dans la jeunesse; il y a tel village où les cabarets sont constamment fournis de buveurs, et ce n'est pas toujours dans les contrées vignicoles. Outre les dimanches, il y a une foule de jours qui fournissent des occasions pour faire des excès de boisson. (La suite au prochain numéro.)

### LA TOUR DE PEILZ.

Cette petite ville, chef-lieu de l'un des quatre cercles du district de Vevey au canton de Vaud, est situé sur la rive septentrionale du lac Léman à

quelques centaines de pas seulement de Vevey. Elle contient près d'un millier d'habitans et 160 maisons. De 670 poses de terres qu'elle possède, 402 sont en vignes. Elle fut bâtie en 1239 par Pierre de Savoie qui voulant fonder une ville fortifiée sur les confins du Chablais, la fit entourer de murs, de tours et d'un large fossé. Ces fortifications existent encore en partie, ainsi que ses deux portes. Dans le but d'assurer la prospérité de la nouvelle cité, ce prince accorda de grands privilèges à tous ceux qui viendraient s'y établir, il leur donna des pâturages, des prés et des bois situés à l'embouchure du Rhône. Mais de grands malheurs arrivés dans la dernière moitié du 15<sup>e</sup> siècle mirent pour long-temps un terme à la prospérité de cette ville. La peste réduisit sa population à soixante ménages. Ces pertes n'étaient point encore réparées lorsqu'arriva la guerre de Bourgogne en 1476. Les habitans de Vevey et de la Tour s'étant avisés de donner passage et d'approvisionner un corps d'Italiens qui allaient joindre l'armée de Charles le téméraire à Lausanne, les Bernois du Simmenthal descendirent des montagnes et vinrent tomber sur les deux villes qu'ils réduisirent en cendres après y avoir levé de fortes contributions et passé au fil de l'épée tous les hommes capables de porter les armes. Mais ce n'est pas son histoire, ni son unique rue, pas plus que son vieux château en partie ruiné, quoique entouré de beaux peupliers et dans une charmante position, ou ses habitans, presque tous cultivateurs, qui donnent le plus d'intérêt à la Tour, c'est bien plutôt sa situation délicieuse, sa proximité des plus beaux et des plus célèbres sites du canton de Vaud, tels que Vevey, Blonay, Clarens, Montreux et Chillon.

## LES DOMINICAINS A BERNE.

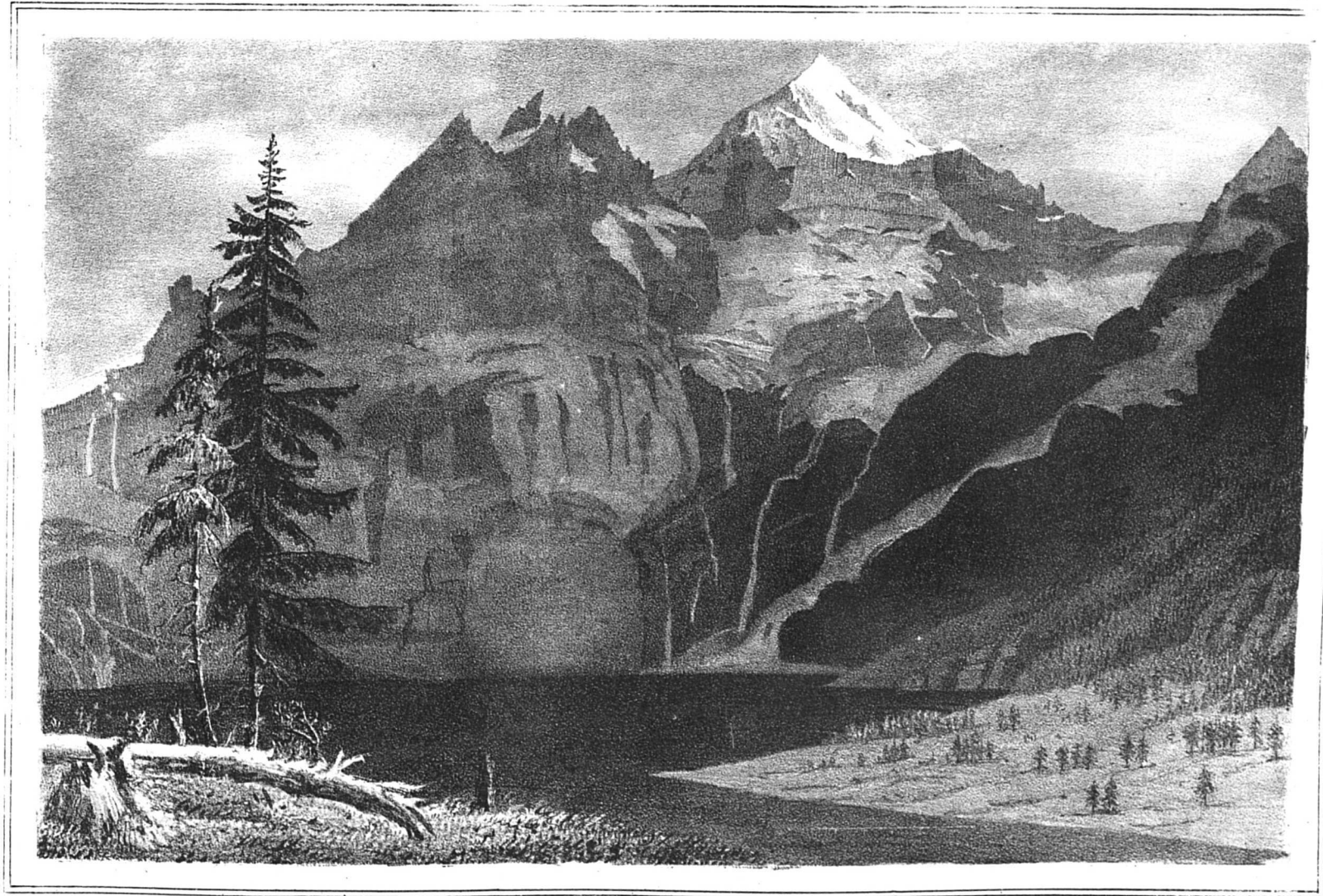
CHRONIQUE DU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE.

Les Franciscains et les Dominicains avaient pris une telle consistance à la fin du quinzième siècle, que chacun des deux ordres occupait plus de quatre mille couvens en Europe. Jalouses de leur puissance respective, les deux confréries rivalisaient dans les moyens de se nuire l'une à l'autre. Les franciscains, oubliant l'humilité du fondateur de leur ordre, ne montraient pas moins d'orgueil et de haine que leurs antagonistes. Ceux-ci qui prétendaient que leur ordre avait été institué par la vierge Marie, étaient loin de vouloir céder. Cependant ces deux congrégations avaient été fondées

à la même époque et dans le même but, de combattre les dissidens par leur prédication. Pour opposer une digue puissante à l'hérésie, le concile de Toulouse établit en 1229 un tribunal, l'inquisition, qui devint en exécution au genre humain. Bientôt les dominicains surpassèrent en zèle les franciscains; leur ordre fournit les plus terribles inquisiteurs; et certes les victimes ne leur manquèrent pas; car toute espèce de doute contre la papauté, toute innovation ou velléité de réforme était taxée d'hérésie. Les bûchers s'allumèrent de tous côtés, des tortures nouvelles et affreuses furent inventées, une foule d'innocens périrent victimes du fanatisme le plus barbare. De pareils services furent récompensés par les papes au moyen de puissans privilèges et de faveurs éminentes. Mais cette prospérité commune aux deux ordres irrita contre eux les autres ordres du clergé, le peuple même se révolta contre ces hommes cruels, qui tout en lui demandant l'aumône, se constituaient les inflexibles arbitres de ses opinions, et il fallut toute la puissance papale pour protéger ces congrégations contre la fureur du clergé et du peuple. Les deux ordres, au lieu de se réunir pour faire face à l'ennemi commun, s'entre déchirèrent avec une fureur égale; les injures, les anathèmes pleuvaient des deux parts. Ils en vinrent même aux coups, comme le prouvent les faits que nous allons rapporter.

Gironimo Savonarola, né à Ferrare en 1452 d'une famille noble, entra en 1474 dans l'ordre des dominicains à Bologne. Il enseigna d'abord comme professeur la physique et la métaphysique; plus tard il s'adonna entièrement à l'étude de la théologie et à la prédication. Son érudition et particulièrement son éloquence entraînant lui acquirent une grande influence sur ses nombreux auditeurs; et il en usa fréquemment pour se mêler des affaires politiques de Florence, mais particulièrement pour déclamer contre les mœurs corrompues du clergé et en particulier celles de la cour de Rome, et contre les abus qui s'étaient glissés dans l'église. C'était plus qu'il n'en fallait pour mériter le bûcher. Il eut encore la hardiesse de vouloir prouver que l'église avait besoin d'une réforme; ce qui lui valut les foudres du Vatican, et un grand nombre d'ennemis. Savonarola brava les uns et les autres, fort de l'appui des dominicains et des citoyens de Florence, qui ayant pris goût aux principes démocratiques qu'il prêchait, avaient destitué leurs magistrats pour en choisir d'autres dans leur sein. Cependant la rumeur et l'irritation devinrent extrêmes; les franciscains fulminaient depuis la chaire l'anathème contre Savonarola et ses adhé-





LE LAC D'OESCHINEN.  
et la Blümlisalp

Der Oeschinen See.  
und die Blümlisalp





rens. Un dominicain, pour le justifier, proposa de subir l'épreuve du feu avec un de ses antagonistes ; l'offre fut acceptée par un franciscain. On convint que le parti de celui qui sortirait intact de l'épreuve devait être proclamé vainqueur. Le jour convenu était le 7 avril 1498. Un échafaud de cinq pieds de hauteur, de dix pieds de largeur, de quatre-vingts pieds de longueur, avait été dressé au milieu d'une place de Florence ; il était couvert de terre et de briques crues, pour le préserver de la violence du feu. Sur cet échafaud on avait élevé deux piles de grosses pièces de bois, entremêlées de fagots et de bruyères faciles à enflammer. Un passage de deux pieds de large était réservé dans toute la longueur du bûcher, entre les deux rangées de combustibles, qui avaient chacune quatre pieds d'épaisseur ; la vue seule en était effrayante. Les deux moines devaient traverser dans toute sa longueur le bûcher enflammé.

Une foule immense attendait avec impatience le commencement et l'issue de ce singulier spectacle. Le franciscain devait le premier courir au travers des flammes ; mais il perdit courage et renonça à son projet ; un autre se mit à sa place, mais la flamme pétillante l'effraya également. Alors un frère laïque plus résolu se présenta pour les remplacer ; mais son adversaire, le dominicain, déclara qu'il ne tenterait l'épreuve que l'eucharistie à la main, ce qui fut rejeté comme un sacrilège par tous les assistants : pendant cette dispute une pluie violente vint baigner le bûcher et les spectateurs, et l'épreuve n'eut pas lieu. Le peuple, irrité de se voir privé d'un spectacle sur lequel il avait compté, témoigna hautement son mécontentement ; et Savonarola qui un instant auparavant était presque divinisé, fut hué et poursuivi par la populace. Le pape (Alexandre VI) profita habilement de ces dispositions des esprits ; quelque temps après il voulut faire arrêter Savonarola dans le couvent des dominicains ; mais ceux-ci opposèrent une vigoureuse résistance : franciscains, dominicains, soldats et magistrats, tous combattaient pêle mêle ; il y eut des morts et des blessés de part et d'autre. A la faveur de l'incendie les adversaires de Savonarola pénétrèrent dans le couvent et s'emparèrent de sa personne ; jugé par ses ennemis, qui eurent recours à la torture pour le contraindre à se déclarer imposteur, il fut condamné avec plusieurs de ses adhérens les plus dévoués, à être étranglé et livré aux flammes.

Des sujets de controverses augmentèrent considérablement l'animosité existante entre les deux congrégations. Les franciscains soutenaient l'immaculée conception de la vierge Marie ; tandis que

leurs adversaires prétendaient le contraire, c'est-à-dire, que la vierge était née dans le péché comme les autres hommes, et que son fils seul en était excepté. Les deux partis avaient beaucoup discuté et écrit pour et contre ; mais les franciscains acquirent une prépondérance décisive ; lorsque le Pape Sixte IV, qui lui-même était de cet ordre, menaça de ses foudres tous ceux qui mettraient en doute l'opinion des franciscains. Dès lors l'ordre des dominicains commença à décliner, d'autant plus que deux de leurs prédicateurs, qui prêchaient dans un sens opposé à la volonté du pape, furent frappés d'apoplexie sur la chaire. Les Franciscains reprochèrent aux dominicains d'avoir empoisonné à Pise l'empereur Henri VII. Pour se venger, l'un de ceux-ci écrivit contre l'ordre de St François un livre outrageant, pour lequel il fut cité à Rome.

Afin de relever leur ordre dans l'opinion publique et de disculper leur frère appelé à Rome, les dominicains tinrent, en 1506, une conférence à Wimpfen, où divers moyens furent proposés pour atteindre ce but ; mais tous furent rejetés comme impraticables. Alors Wernher von Selden, prieur de Bâle, proposa une méthode infaillible de faire des miracles ; ce qui fut agréé par toute l'assemblée. « Il y a dans la ville de Berne, dit un des pères présens à la confrérie, un peuple dévot, brave et vaillant, mais simple, peu instruit et crédule, qui au besoin serait assez puissant pour protéger cet ordre ; nul endroit ne conviendrait mieux que celui-là pour mettre à exécution notre projet. »

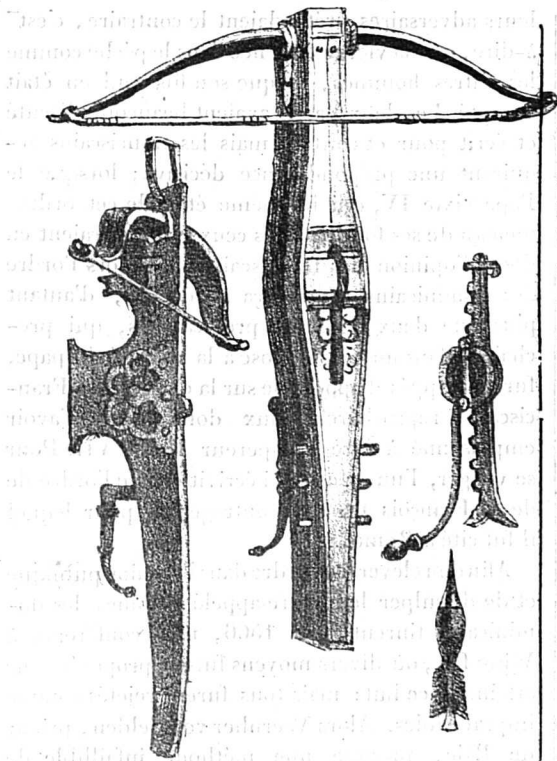
*(La suite au prochain numéro.)*

---

## L'ARBALÈTE.

---

L'origine de cette arme, très en usage parmi les troupes suisses du moyen âge, n'est point connue. Quelques auteurs en attribuent l'invention aux Chinois ; ce qui est certain, c'est qu'elle ne fut connue ni des Romains ni des hordes allemandes qui envahirent leur empire ; et ce n'est guère avant le onzième siècle qu'il en est fait mention dans nos chroniques. Il en fut d'abord de l'arbalète comme de la poudre et des armes à feu ; elle fut considérée comme une invention diabolique, et le deuxième concile de Latran anathématisa cette arme comme odieuse et horrible à Dieu. Les croisés en firent d'autant plus usage contre les Sarrasins, et bientôt, malgré l'interdiction dont elle fut



frappée, l'usage s'en propagea dans toute l'Europe. Comme c'est le cas aujourd'hui chez les carabinières, les arbalétriers formèrent des sociétés et des compagnies privilégiées, qui avaient leurs chefs, leurs réunions et un emplacement où ils s'exerçaient régulièrement au tir. Ils rendaient de grands services à la guerre; on les employa comme troupes légères. Plusieurs d'entr'eux étaient fort habiles : sans parler de Guillaume Tell, on peut classer dans ce nombre un Bernois qui tua Jordan de Burgistein, pendant que celui-ci avait mis le nez à une lucarne au haut de son donjon pour voir ce qui se passait au dehors. Quoique les arbalétriers n'aient jamais été en grand nombre en France, il y avait cependant parmi eux un grand maître; c'était une charge importante.

L'usage des arbalètes se conserva long-temps après l'invention des arquebuses; et cette arme ne fut abandonnée qu'à la fin du 16<sup>me</sup> siècle, lorsque les armes à feu furent rendues plus maniables et plus perfectionnées que dans leur origine. Elles étaient très en usage pendant la guerre de Souabe et les guerres d'Italie. A la bataille de Marignan il y avait dans l'armée française deux cents arbalétriers, dont on fit de grands éloges. Dès lors et encore aujourd'hui, l'arbalète est restée une arme bourgeoise, à l'usage de quelques sociétés qui ont conservé leur existence jusqu'à nos jours.

L'arbalète se composait d'un arc en acier monté sur un affût appelé arbrier, creusé dans toute la partie destinée à recevoir le trait. Une corde attachée aux deux extrémités de l'arc venait s'arrêter dans une noix placée vers le milieu du fût; un ressort de détente placé sous l'arbalète servait à faire tourner cette noix qui, en lâchant la corde, la faisait partir avec une force proportionnée à sa tension. Il fallait un grand effort pour les bander, ce qui avait lieu au moyen d'un rouet ou tourniquet. Les flèches lancées par ces armes avaient beaucoup plus de force et de portée que celles de l'arc, on les appelait des viretons. On se servait aussi des arbalètes qu'on appelait *jalet*, avec lesquelles on lançait des balles en fer ou en plomb et des dards appelés *carreaux*. Les arbalètes variaient beaucoup dans leurs formes et dans leur construction. Il en existait une espèce que l'on employait aux sièges; on les tendait au moyen d'une poulie. Les traits variaient aussi beaucoup dans leurs formes; il y en avait de ronds, de carrés, de triangulaires.

Depuis que l'arbalète est devenue une arme inoffensive, elle a donné lieu à une anecdote assez plaisante. Au tirage à l'arbalète de la société de Guillaume Tell à Altorf, il était d'usage que celui qui remportait le prix allât dans une chapelle voisine y réciter quelques *pater* et quelques *ave*. A l'une de ces réunions, le vainqueur se rendit dans la chapelle, et selon l'usage, suspendit son arbalète encore armée à un clou, pendant qu'il faisait sa dévotion. Sur ces entrefaites entre un pèlerin arrivant d'Italie et se dirigeant vers Notre Dame des Ermites (Einsiedeln). Dévot comme le sont les pèlerins, notre homme se mit à baiser toutes les images qui étaient à sa portée dans la chapelle; il s'approche de l'arbalète, et prenant cette arme sinon pour l'image, du moins pour une relique de quelque saint, il applique fortement ses lèvres sur cet objet inconnu; malheureusement ce mouvement trop brusqué provoqua la détente de l'arbalète appliquée au mur; la noix tourne et laisse échapper la corde qui, sur son chemin, commença par effleurer le bout du nez du dévot pèlerin. « Il paraît, dit-il en essuyant le sang qui coulait de son visage, que les saints de ce pays sont aussi grossiers et aussi rustres que les gens qui l'habitent. »





NICOLAS DE FLUE  
 devant la Diète helvétique.

Nicolaus von Flue  
 von der Eidgenössischen Tagsatzung.



## NICOLAS DE FLUE.



Sur les hauteurs qui dominent à l'est la vallée de Sarnen et son lac romantique, dans le pays d'Unterwalden, on voit disséminées de part et d'autre une multitude de jolies habitations, cachées sous le feuillage d'arbres fruitiers et entourées de prés émaillés de fleurs.

Au milieu de la paisible peuplade qui habite ces rians coteaux, vivait au commencement du quinzième siècle une famille du nom de Lœwenbrugger, qui, comme les autres habitans de la contrée, se nourrissait du produit de ses bestiaux et du fruit de ses vergers. Henri Lœwenbrugger et sa femme Hemmana vivaient dans l'aisance; leur piété était connue, et ils élevaient leurs enfans dans les mêmes sentimens que les leurs. En 1417 il leur naquit un fils qu'ils nommèrent Nicolas. A l'exemple de ses parens, cet enfant manifesta de bonne heure les plus heureuses dispositions; il était sobre, patient et actif; mais on remarqua bientôt en lui un penchant très-prononcé pour la

piété et la solitude. Nicolas se maria fort jeune; il se choisit pour compagne une jeune fille de la contrée dont il connaissait la vertu et la piété; il en eut dans la suite dix enfans, cinq fils et autant de filles. En 1445, il marcha avec ses compatriotes dans la guerre que les Suisses soutenaient contre la ville de Zurich, qui était alliée de l'Autriche. En plusieurs circonstances il donna des preuves de bravoure et d'intelligence; mais loin d'imiter le courage brutal qui ne signala que trop une partie des Suisses dans cette malheureuse campagne, il fut toujours humain et plein de respect pour tout ce qui se rapportait à la religion. — Un corps de Suisses était venu mettre le siège devant la ville de Diessenhofen sur le Rhin, qui avait une nombreuse garnison autrichienne. Tandis que le gros de l'armée passait le Rhin, un détachement se dirigea vers le couvent de Catharinenthal, dans le but de s'emparer de ce poste important. Durant la chaleur du combat, le feu prit aux bâtimens, alors construits en bois; personne ne songeait à secourir les malheureuses nonnes qui jetaient des cris de détresse et qui allaient toutes périr au milieu des flammes. Mais pour leur bonheur, Nicolas, témoin de ce désastre, et qui alors était chef d'escouade (1), eut pitié de l'angoisse de ces pauvres filles, qui imploraient en vain la miséricorde des farouches guerriers, et à force de zèle et de courage il parvint à les tirer de leur asile enflammé et à les mettre en lieu de sûreté. Après la guerre, le digne homme se retira au sein de sa famille; mais ses compatriotes qui honoraient en lui l'homme juste et vertueux, réclamèrent ses services, ils le nommèrent conseiller du pays (landrath). Nicolas habitait avec sa famille une maison bâtie en bois, comme toutes celles du pays, située au-dessus du village de Saxelen dans un lieu appelé auf der Flüe (sur le rocher); d'où vient qu'on lui donna le nom de *Nicolas von der Flüe*. Après avoir, pendant cinquante ans, rempli religieusement tous ses devoirs d'époux, de père et de citoyen, cédant à un penchant irrésistible pour la solitude et la contemplation des choses divines,

(1) Rottmeister, chef d'un détachement de cent hommes.

il prit congé de sa famille pour vivre entièrement au sein de la retraite. Nicolas de Flüe ne savait ni lire ni écrire; la vocation à laquelle il obéissait provenait d'une impulsion intérieure à se séparer des choses du monde; il s'était habitué sans effort à la plus grande abstinence; dès sa jeunesse il jeûnait quatre jours de la semaine et semblait se complaire à oublier le monde extérieur. En quittant son pays, Nicolas alla d'abord se fixer dans une vallée du Jura, près de Liestal; mais n'y ayant point trouvé ce qu'il désirait, il revint à Unterwalden, et après avoir quelque temps habité une alpe située dans le Melchthal, et qui lui appartenait, il s'établit enfin dans une solitude nommée le Ranft, qu'il connaissait depuis son enfance, car elle était à très-peu de distance de la maison de ses parens. Cet endroit retiré était extrêmement sauvage, resserré de toute part par des montagnes couvertes jusqu'à leur base d'épaisses forêts; nul bruit ne pénétrait dans ces lieux, si ce n'est celui de la Melch, qui se frayait en grondant un passage entre les rochers. Notre ermite se construisit une hutte avec des branches et de la mousse et y vécut long-temps, complètement ignoré du monde. Des chasseurs cependant découvrirent sa retraite, et dès lors il reçut de fréquentes visites. Les habitans de la contrée, qui avaient eu tant de preuves de la piété et de la vie austère de l'anachorète, lui bâtirent une cellule en bois et une petite chapelle y attenante, qu'il consacra à la vierge immaculée. Sa cellule était si petite qu'à peine pouvait-il s'y tenir debout ou s'étendre sur sa couche, laquelle se composait d'une planche avec une pierre pour oreiller. Avant midi, tout son temps était employé à la prière et à des méditations religieuses; l'après-midi il allait consoler les malades et les malheureux et soulager les pauvres; tous les dimanches il assistait au service divin dans l'église de Saxelen, et chaque année il faisait le pèlerinage de notre Dame des Ermites. On le voyait fréquemment aller dans le voisinage visiter un gentilhomme allemand, qui avait renoncé au monde pour vivre dans la solitude, où il avait consacré sa vie à Dieu. La réputation de la vie sainte de Nicolas se répandit de près et de loin, les visiteurs arrivaient en foule, soit pour s'édifier au spectacle de cette noble existence, soit pour lui demander des conseils et des consolations. Des magistrats et des hommes d'un rang élevé n'hésitèrent même pas à aller profiter de ses sages leçons. Mais ce qui émerveillait le plus tous ses admirateurs et ce qui donnait au frère Nicolas une grande réputation de sainteté, c'était l'abstinence complète de toute nourriture corporelle dans laquelle il vivait. Du moins les histo-

riens contemporains sont tous d'accord sur ce point-là. A les en croire, Nicolas aurait vécu vingt ans sans prendre aucune autre nourriture que la sainte hostie, qu'il recevait une fois par mois. Le gouvernement d'Unterwalden voulant s'assurer qu'il n'y avait là aucune supercherie, le fit exactement surveiller pendant un mois. Le coadjuteur de l'évêque de Constance, qui avait consacré sa chapelle, le mit à une plus rude épreuve encore: interrogé sur la question de savoir quel était le plus grand des devoirs, frère Nicolas répondit que c'était l'obéissance; alors le coadjuteur lui ordonna au nom de l'église de boire le vin et de manger le pain qu'il lui présentait. Nicolas effrayé le supplia de lui épargner cette épreuve; mais celui-ci ayant insisté, il avala une gorgée de vin et une bouchée de pain, sur quoi il fut saisi de crampes si violentes que le prêtre eut pitié de lui et se repentit amèrement de l'avoir soumis à cette épreuve. Du reste l'anachorète ne se faisait aucun mérite de cette abstinence, il disait que c'était simplement une habitude de son corps.

Mais le saint homme était destiné par la providence à opérer des choses plus grandes encore et qui devaient tourner entièrement au profit de l'humanité.

Après la guerre de Bourgogne, les Suisses, craints et respectés de tous leurs voisins, tournèrent leurs regards vers leurs affaires intérieures. Jusqu'alors Fribourg et Soleure n'avaient été que les alliés des cantons suisses; cependant leur fidélité et leur dévouement, qui avaient surtout brillé dans les dernières campagnes, les rendaient dignes à tous égards de figurer au rang des cantons. Berne en fit la proposition: les autres villes suisses l'appuyèrent; mais les cantons forestiers la repoussèrent vivement, parce qu'ils craignaient que ces villes qui leur étaient déjà supérieures en civilisation, en richesses et en puissance, ne prissent une prépondérance plus étendue. C'est par les mêmes motifs qu'on avait déjà refusé auparavant d'admettre dans la confédération le duché de Bourgogne, dont les états en avaient fait la demande après la mort de Charles-le-Téméraire à la bataille de Nancy. Les villes qui étaient plus exposées à l'agression d'un ennemi extérieur, que les cantons forestiers, conclurent alors entre elles un traité d'alliance pour la défense commune, dans lequel étaient aussi compris Lucerne, Fribourg et Soleure. Cette démarche excita vivement le ressentiment des cantons forestiers, spécialement à l'égard de Lucerne, qui avait un traité particulier avec eux. D'autres motifs vinrent encore augmenter l'aigreur des partis.

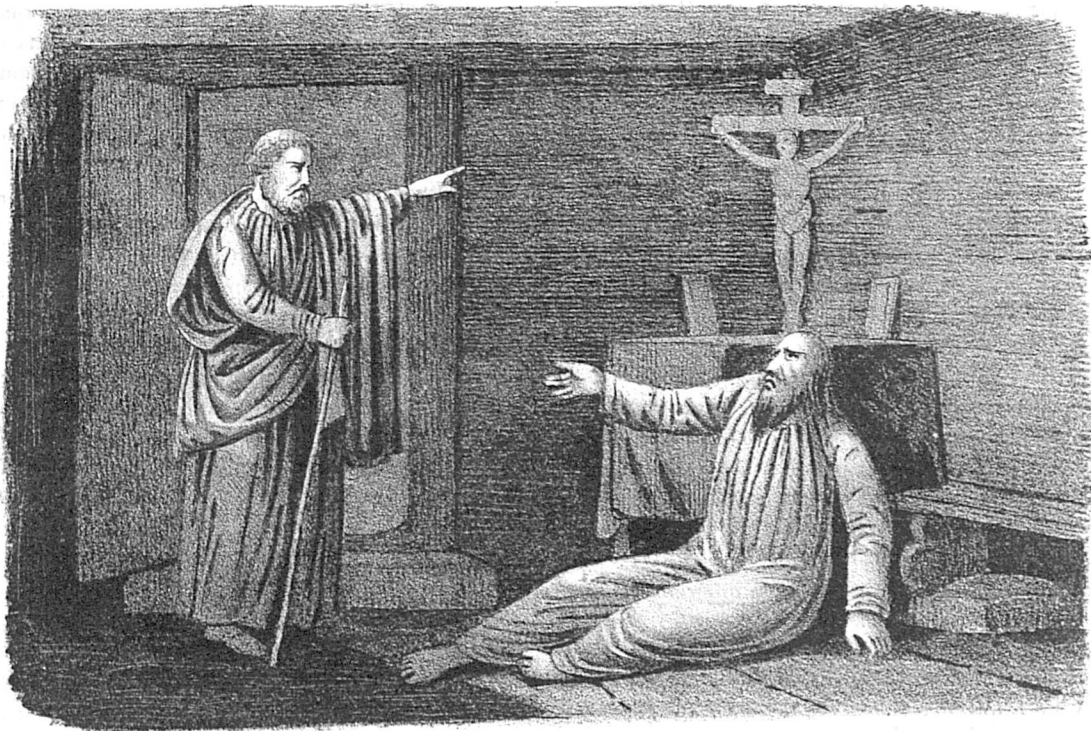
A Escholzmat, dans l'Entlibuch, vivait alors un homme riche et considéré; ses ancêtres s'étaient en plusieurs occasions distingués pour le service de l'état; lui-même avait été capitaine des guerriers de l'Entlibuch à la bataille de Morat, où il s'était fait remarquer par sa bravoure. Cet homme se nommait Pierre Am-Stalden; il était aubergiste et exerçait une certaine influence sur ses compatriotes. Un de ses parens, Henri Burgler, demeurant près du lac de Lungern, était landammann de l'Unterwalden supérieur. Souvent, accompagné de son beau-frère Kuenegger, il traversait les montagnes pour aller visiter Pierre Am-Stalden, pour lequel il avait beaucoup d'affection et d'estime. Là, au sein de l'intimité, le verre à la main, les trois amis conversaient sur les affaires de leur pays. Burgler se plaisait particulièrement à faire des comparaisons sur les divers degrés de liberté dont jouissaient les Lucernois et les habitans d'Unterwalden. Am Stalden qui croyait avoir quelques raisons de se plaindre du bailli d'Entlibuch et de quelques magistrats de Lucerne, accueillait favorablement les paroles de son cousin, quand celui-ci lui dépeignait avec chaleur le bonheur dont jouissait le peuple d'Unterwalden, peuple entièrement libre, en lui insinuant que si les Lucernois étaient libres comme ils l'étaient, lui-même jouerait parmi eux un rôle bien différent. « Qu'avez-vous besoin de bailli? » lui disait-il : « usez-en à leur égard comme nous avons fait avec l'Autrichien Landenberg; secouez le joug; toute la Suisse vous admirera, et vos neveux béniront votre mémoire; vous êtes capitaine des vôtres, qui vous empêchera d'être leur landammann? » Il n'en fallait pas tant pour exciter l'ambition de Pierre Am Stalden. Dès-lors des projets plus extravagans les uns que les autres vinrent nuit et jour occuper son esprit : seulement il trouvait de grandes difficultés dans les moyens d'exécution; car prendre Lucerne de vive force lui paraissait impossible. Mais tandis que sa cervelle s'échauffait vainement à chercher un moyen d'arriver à ses fins, son cousin le landamman vint un jour le tirer d'embarras. — « Les moyens ne sont pas si difficiles à trouver, » lui dit-il, « il n'est point nécessaire de commencer une guerre dont l'issue serait incertaine : Lucerne vient de refuser le droit fédéral que nous lui avons proposé pour terminer nos différens; ainsi cela veut dire qu'elle n'entend plus être Suisse; d'où il résulte que nous n'avons plus de ménagemens à garder avec elle. Il s'agit maintenant de porter un coup hardi, mais inmanquable, et une occasion des plus belles se présente. Le jour de la

St Léger approche; tu sais que ce jour-là il y a grande procession à Lucerne; que de toutes les contrées voisines il y a affluence de monde dans la ville; que, depuis l'avoyer jusqu'au crieur de nuit, tout le monde est en réjouissance; eh bien! nous nous y trouverons aussi avec un bon nombre d'hommes d'Unterwalden et de l'Entlibuch. Tandis que chacun ne songera à autre chose qu'à se réjouir, au milieu de la nuit une troupe nombreuse des nôtres partira d'Alpnach en bateaux et fera une descente dans la ville. A un signal convenu on ira saisir l'avoyer et tous les conseillers, que l'on expédiera de suite dans l'autre monde, puis on enfoncera les portes, on s'emparera des tours, on détruira les murailles, et Lucerne sera un beau village qui, de même que tout le pays, sera libre comme le sont Schwyz et Unterwalden. Alors l'Entlibuch sera élevé au rang de canton, et je connais déjà celui qui en sera le chef. » Pierre Am Stalden était tout oreille; ce plan lui paraissait admirable; toutes les difficultés étaient maintenant levées; il se voyait déjà jouant le maître à Lucerne, pendant et décapitant les conseillers, et s'entendant proclamer landammann . . . . tout le reste n'était que bagatelle . . . . Mais Pierre était plus brave capitaine qu'habile conspirateur : constamment préoccupé de sa future grandeur, il ne put s'empêcher d'en dire quelques mots à l'oreille de ses amis et de ses voisins; d'une oreille à l'autre, d'une bouche à l'autre, certains bruits arrivèrent enfin jusqu'aux oreilles des magistrats de Lucerne. Un jour le bailli d'Entlibuch l'invita à venir avec lui dans la capitale. Pierre qui ne se doutait de rien, y consentit; mais à peine arrivé dans la ville, il fut arrêté et incarcéré dans la tour de l'eau (Wasserthurm). Avant qu'il eût eu le temps de se reconnaître, les premiers magistrats de la ville entrèrent dans sa prison pour l'interroger. A la vue de ces hommes vénérables sous les ordres desquels il avait combattu contre les Bourguignons, le malheureux fut atterré, il sentit toute la folie de ses actes précédens, tout ce qu'avaient de condamnable les projets que lui avaient suggérés les perfides conseils de ses amis et que sa vanité avait caressés et nourris. Alors il découvrit sa poitrine et montra les cicatrices de ses blessures; puis il se jeta à genoux et demanda grâce en faisant l'aveu de sa faute. Cependant le gouvernement d'Unterwalden chercha à se disculper; Kuenegger et le landammann Burgler nièrent d'avoir participé en rien à ce complot; Am-Stalden demanda à être confronté avec eux, mais ils ne parurent point, et le malheureux finit par expier

sur l'échafaud sa crédulité. Dès lors, et en mémoire de cet événement, la fête de St Léger fut célébrée avec plus d'intérêt et de solennité.

La défiance entre les villes et les cantons forestiers n'avait fait qu'augmenter à la suite de ces événements : Lucerne prit des mesures de précaution

lurent généreusement renoncer à leur admission au nombre des cantons, plutôt que d'amener la ruine de la confédération ; mais ce sacrifice n'était point suffisant. Le bruit se répandit aussitôt que les deux partis allaient avoir recours aux armes et que tout l'édifice de la confédération touchait à sa



pour sa défense. Une diète des cantons suisses, à laquelle prirent aussi part Fribourg, Soleure, Appenzell et St Gall, s'assembla à Stanz dans le but de rétablir l'union parmi les confédérés, de discuter le projet de réception de Fribourg et Soleure dans le sein des cantons, de procéder au partage du butin conquis à Grandson et de terminer les différends existant entre Lucerne et les cantons forestiers. Ces derniers qui ne formaient pas la cinquième partie de la population des villes suisses, ne voulurent rabattre sur aucun point de leurs prétentions, qu'ils soutinrent avec emportement, avec des paroles menaçantes et arrogantes. Les députés des villes ne voulant rien céder non plus, l'irritation devint extrême ; après plusieurs séances les députés se séparèrent pour retourner dans leurs foyers, car il semblait impossible de concilier tant d'exigences opposées ; en un mot, la confédération était menacée d'une guerre civile des plus désastreuses dans ses conséquences. Fribourg et Soleure vou-

dissolution. *Ce que n'ont pu ni l'Autriche ni la Bourgogne, la discorde le fera ; le dernier jour de la Suisse est arrivé*, se disait-on dans les rues de Stanz. Cette malheureuse crise se termina d'une manière qui caractérise les mœurs de cette époque. Henri im Grund, curé à Stanz, était un homme pieux et dévoué au bien de l'humanité ; il apprit avec terreur le résultat de la dernière séance de la diète. Le danger extrême qui menaçait l'existence de la patrie lui suggéra une idée qui la sauva. Quoique le soleil fût déjà couché, cet homme de bien prit son bâton et se mit en route pour aller à quatre lieues et demie de distance trouver son ancien ami Nicolas de Flue. La nuit était très-avancée lorsqu'il arriva dans la solitude où habitait le saint ermite : il entre, hors d'haleine, dans sa cellule et s'écrie : « Frère Nicolas, la patrie est près de périr, toi seul peux la sauver ! » Alors il raconta la triste fin des conférences de Stanz et l'animosité qui régnait entre les députés des confédérés ; puis il



le conjura au nom de Dieu et de tous les saints de faire un effort pour prévenir un si grand malheur. Nicolas inspiré par une grande pensée, répondit au curé de Stanz : Mon ami, retourne aussitôt à Stanz, dis aux députés que le frère Nicolas les supplie de différer leur départ, et qu'avec l'aide de Dieu, il se rendra dans la journée au milieu d'eux pour leur communiquer des choses importantes. » Henri im Grund auquel son zèle donnait des forces surhumaines, repartit aussitôt sans s'être reposé pour faire une seconde fois la même route. Il n'y avait effectivement point de temps à perdre, car au moment de son arrivée à Stanz, les députés se préparaient à partir. Sans entrer chez lui il court tout couvert de poussière et de sueur dans les auberges, il se rend auprès de chaque députation, il les conjure au nom du salut général de demeurer encore un jour à Stanz pour attendre l'arrivée du frère Nicolas, et tous restèrent. Après avoir passé une ou deux heures en prières, le saint ermite se dirigea du côté de Stanz ; mais il est facile de comprendre combien la marche d'un homme qui s'était imposé de pareilles macérations, devait être lente.

Tous les députations se trouvaient réunies lorsqu'on annonça l'arrivée de Nicolas de Flue. Son entrée dans la salle fit une profonde impression sur l'assemblée. Sa stature était haute, car elle dépassait six pieds, mais il n'était point courbé par l'âge ; ses traits étaient réguliers, mais d'une maigreur extrême ; sa peau brune ne recouvrait que des os. Ses cheveux étaient longs et noirs ; sa barbe, d'un gris noirâtre, se terminait en deux pointes peu allongées. Ses yeux enfoncés dans leur orbite jetaient un éclat extraordinaire, et toute sa physionomie exprimait à la fois la bienveillance et la gravité. Sa tête et ses pieds étaient nus, un long bâton lui servait de soutien ; pour tout vêtement il portait une longue robe de laine grossière, de couleur brune.

Lorsque l'hermite, semblable à un envoyé de Dieu, s'avança d'un pas lent et plein de dignité jusqu'au milieu de l'assemblée des députés, qu'il salua d'une voix sonore et grave, tous les députés se levèrent spontanément de leurs sièges et se découvrirent la tête : tous ces hommes altiers qui naguères se regardaient avec des yeux qu'embrasait la colère, dont les traits étaient altérés par la passion, tous ces hommes s'apaisèrent et courbèrent humblement leur tête devant un homme pauvre et simple, mais animé par l'esprit de Dieu. « Chers et fidèles confédérés, » dit-il, « je viens auprès de vous, moi vieux et débile, je viens parce que mon frère, mon meilleur ami, est venu dans

ma solitude réclamer mon assistance, en vue du salut de la patrie : n'attendez pas de moi de la science ni des paroles savantes ; je suis un homme simple et ignorant ; mais je vous donnerai ce que je tiens de ce Dieu qui a protégé vos pères dans les momens de détresse et qui vous a donné la victoire aux jours du combat. Confédérés, vous avez fait la guerre, parce que vous ne pouviez l'éviter ; vous avez obtenu la victoire par la puissance de vos bras réunis. Voudriez-vous aujourd'hui la désunion pour l'amour d'un vil butin ? Qu'un fait pareil, chers confédérés, ne parvienne pas à la connaissance des peuples qui vous environnent. Vous, habitans des villes, je vous en supplie, et veuille m'entendre, renoncez à des alliances qui blessent douloureusement vos anciens alliés. Vous, habitans des cantons forestiers, songez donc que Soleure et Fribourg ont maintes fois vaillamment combattu dans vos rangs et qu'ils sont dignes de votre alliance. Recevez-les donc franchement comme membres de votre ligue. Si parmi vous, confédérés, comme cela peut arriver entre frères, il s'élève des difficultés, soyez loyaux, partagez vos différens comme autrefois ; que la même justice existe pour tous. Que les pays conquis soient partagés entre les états en proportion de leur étendue, et que le butin fait à la guerre se partage par parties égales entre les intéressés. Ne sacrifiez pas le bien général à des alliances avec des princes étrangers en vue de leur argent. Evitez de trop étendre vos limites ; évitez de prendre part aux querelles étrangères ; vivez en paix avec vos voisins, et ne soyez redoutables qu'à ceux qui voudraient vous opprimer. Ne vous avilissez pas, je vous le répète, jusqu'à recevoir des fonds de l'étranger au détriment de l'honneur de la patrie : évitez les dissensions, elles causeraient votre perte ; aimez-vous les uns les autres. Confédérés ! que le Tout-puissant continue à veiller sur vous avec sa bonté accoutumée... Maintenant je vous laisse seuls, mais je ne quitte pas ces lieux que je ne sache que vous êtes réconciliés, et que la Suisse est sauvée. »

Ainsi parla le saint ermite, et Dieu donna effet à ses paroles : à peine s'était-il écoulé une heure de temps que tout était pacifié et les esprits réconciliés ; la paix et l'union furent rétablies parmi les pères de la patrie, grâce aux paroles de l'humble ermite et à l'ascendant de ses vertus. Depuis le bourg de Stanz jusques dans les vallées les plus reculées des Alpes, jusqu'au Rhin et au Jura, les cris d'allégresse des populations et le son des cloches répandirent aussitôt l'heureuse nouvelle de la pacification de la Suisse ; la joie éclatait comme au jour d'une grande victoire. Le 22 décembre de l'an



1481, Fribourg et Soleure furent admis définitivement dans la Confédération, en qualité de neuvième et dixième cantons. Les autres points en litige furent résolus avec non moins de facilité. Toutes les alliances particulières furent annulées, on régla les pouvoirs et la juridiction entre les confédérés, ainsi que le mode de partage du butin fait à la guerre, et on adopta divers réglemens relatifs aux affaires ecclésiastiques et militaires. Ce traité, si célèbre dans l'histoire de la Suisse, fut appelé le *convenant de Stanz*. Après avoir rendu à sa patrie un service aussi signalé, Nicolas de Flue retourna dans son hermitage. Presque tous les états de la confédération lui envoyèrent ensuite des témoignages écrits de leur gratitude; et ces lettres étaient ordinairement accompagnées de dons que l'ermite employa à orner sa petite chapelle et à y adjoindre une prébende. On cite la réponse qu'il fit au gouvernement de Berne, pour le remercier, comme un modèle de piété et de sagesse. Le don de Lucerne se renouvelle encore toutes les années et sert à alimenter la lumière qui brûle constamment sur sa tombe, dans l'église de Saxelen. Il reçut aussi de Fribourg un don de cinquante ducats, qu'il refusa. Des étrangers, tels que le duc d'Autriche et l'évêque de Constance lui envoyèrent de même plusieurs fois des dons plus ou moins considérables.

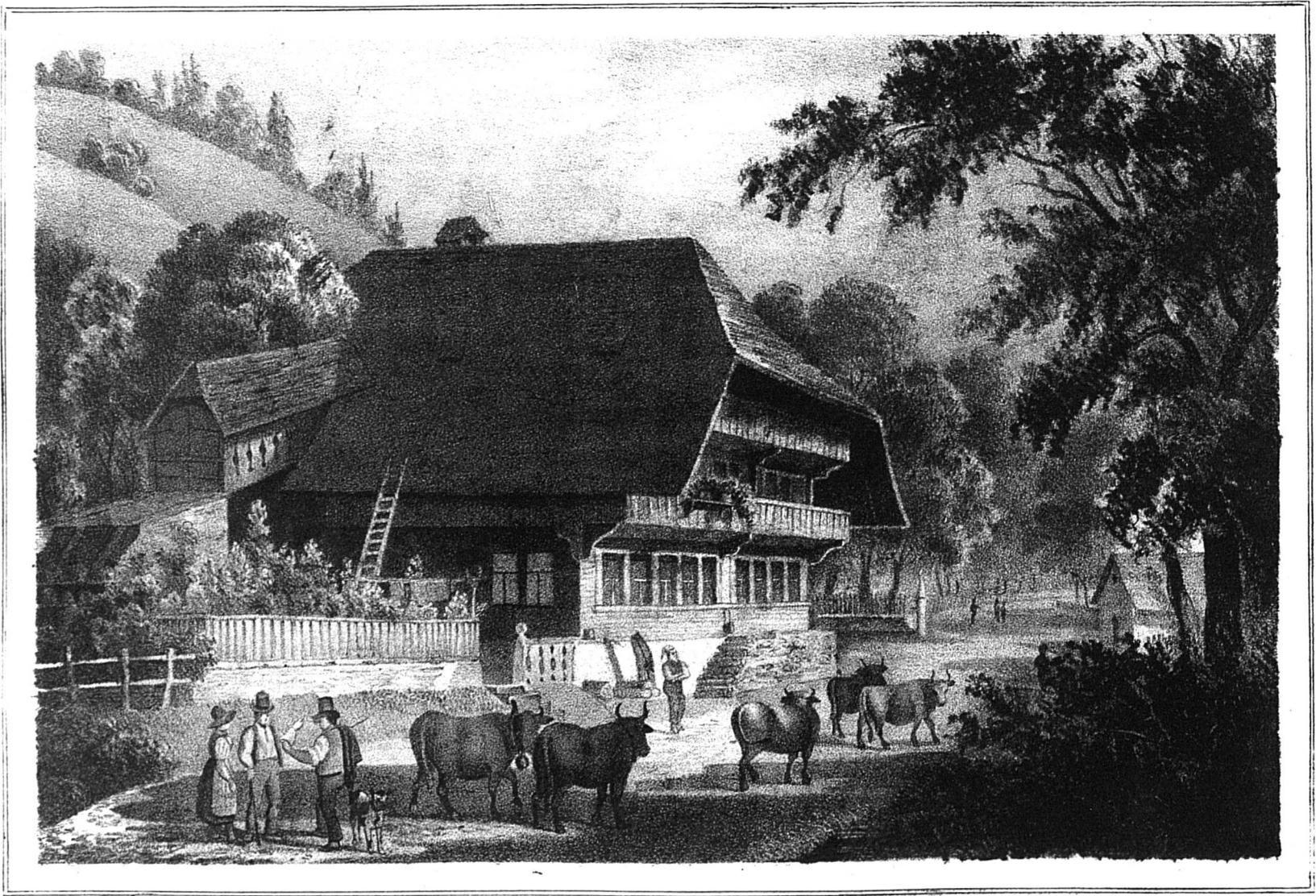
Après la signature du *convenant de Stanz*, Nicolas de Flue vécut encore six années dans sa retraite, se séparant de plus en plus des choses de ce monde et ne songeant qu'à l'éternité; puis il fut atteint d'une maladie douloureuse qui causa sa mort au bout de quelques jours. Il mourut en 1487, à l'âge de 70 ans. Ses derniers instans furent aussi édifiants que l'on pouvait l'attendre d'un homme dont la vie avait toujours été si sainte et si pure. A la nouvelle de cet événement, tous les travaux cessèrent dans tout le pays; la population couvrait tous les chemins pour aller à Saxelen rendre le dernier devoir de la reconnaissance à la mémoire du défunt dont le corps était exposé dans l'église de l'endroit. Comme si une grande calamité eût tout-à-coup frappé le pays, les églises de toute la Suisse se remplirent de monde qui venait prier pour l'âme du trépassé; des services funèbres furent établis en son honneur dans tous les cantons; le duc Sigismond d'Autriche lui-même fit dire cent messes en sa mémoire. Tout ce qu'il possédait fut distribué comme de saintes reliques: sa vieille robe est conservée dans l'église des jésuites à Lucerne; une robe plus neuve est suspendue dans l'église de Saxelen. Son tombeau et sa cellule furent dès lors visités par une foule de péle-

rins; chacun tâchait d'emporter soit un morceau de la pierre sur laquelle il avait reposé sa tête, soit un fragment de la porte de sa cellule, en sorte que ces objets finissaient par disparaître; mais on avait soin de les renouveler de temps à autre. Maintenant que sa cellule est peu visitée, il n'y a plus ni pierre ni porte. En revanche, le jour de la St-Nicolas, l'affluence des dévôts est très-grande à Saxelen, et en particulier des gens du pays. Quoique Nicolas de Flue eût toujours été honoré comme un saint, il n'a cependant été canonisé qu'en 1669 par le pape Clément IX, non sans beaucoup de difficultés. Si pourtant un homme a jamais mérité le nom de saint, c'est bien Nicolas de Flue.

Sa mémoire est toujours restée en vénération parmi les Suisses, tant catholiques que protestans; les historiens, les peintres et les sculpteurs ont maintes fois exercé leurs talens pour transmettre à la postérité l'histoire de sa vie et les traits de sa physionomie. Avant sa mort déjà, le gouvernement d'Unterwalden fit écrire son histoire et rassembler tous les documens qui y étaient relatifs. D'autres historiens ont fait le récit des principaux événemens de sa vie, mais il était réservé au dix-neuvième siècle de voir certains industriels spéculer sur la crédulité des dévôts auxquels ils livrèrent en échange de leurs deniers l'histoire de St-Nicolas, dans laquelle on avait substitué au récit simple et naïf des anciens une foule d'absurdités et de prétendus miracles, écrits en langage moderne. On peut lire, par exemple, dans un petit livre imprimé à Einsiedeln et que l'on vend pour quelques kreuzers, comment St-Nicolas a déjà eu des visions dans le ventre de sa mère, comment il y vit une fois le ciel couvert d'étoiles, parmi lesquelles il y en avait une plus grande que les autres qui éclairait le monde, et comment, une autre fois, il vit, (toujours dans le ventre de sa mère), un rocher si élevé qu'il touchait au ciel. Il fit un jour cesser un terrible incendie, qui consumait le bourg de Sarnen, en faisant le signe de la croix; avec le même signe, il guérit de loin un enfant possédé du démon. Enfin, on n'en finirait pas, si on voulait faire le récit de toutes les visions, des guérisons miraculeuses, de toutes les choses merveilleuses qu'on attribue au saint homme. Mais ce dont on ne fait presque jamais mention, c'est que le pieux ermite, par l'efficacité de ses paroles conciliantes, a empêché la guerre civile d'ensanglanter le sol de l'Helvétie.

De quelque nation, et de quelque religion que soit le voyageur, il ne regrettera certainement point le temps qu'il aura employé à faire une promenade jusqu'au Ranft. Le chemin en est très-pit-





PAYSAGE DE L'EMMENTHAL. | Landschaft im Emmenthal.

toresque, on a une vue charmante depuis la hauteur qui sépare le Ranft de la vallée de Sarnen, dont on embrasse d'un coup-d'œil et son lac romantique et ses beaux environs dominés par le sombre Pilate. Sans doute, le voyageur se sentira ému en entrant dans la petite cellule sombre et étroite où a vécu si long-temps le saint ermite; les souvenirs qu'elle rappelle, joints au site sauvage et mélancolique qui entoure cette humble habitation, ne peuvent que produire une profonde impression sur une âme sensible.

St Nicolas laissa une nombreuse postérité: l'un de ses fils étudia à Bâle et à Paris et devint curé à Saxelen; deux autres occupèrent successivement la charge de landammann. Parmi ses descendants, un grand nombre remplirent de même les charges les plus honorables de l'état, ou utilisèrent leurs talens au service de la confédération; et encore aujourd'hui il existe un grand nombre de membres de cette noble famille.

### L'EMMENTHAL.

Nous venions de parcourir l'Oberland bernois; accablés de tant de scènes grandioses que nous avions vues, nous éprouvions en quelque sorte le besoin de nous repaître d'une nature moins sévère dans ses formes, plus gracieuse et plus calme. Notre projet étant de nous rendre à Lucerne, nous choisîmes la route de l'Emmental sans passer par Berne. C'était par une belle matinée des premiers jours de septembre 1829; nous sortions de Thoun en suivant pédestrement la route de Berne. Tout en parcourant la plaine qui s'étend au nord de cette ville jusqu'au village de Heimberg, nous ne pûmes nous lasser d'admirer le paysage qui nous entourait, dans tout l'éclat de sa splendeur matinale; et surtout depuis la hauteur de Heimberg, où l'on voyait les environs de Thoun s'étaler dans toute leur magnificence: le superbe Niesen, la chaîne dentelée du gigantesque Stockhorn faisaient un effet prodigieux au travers des vapeurs qui les voilaient comme une gaze. Le village de Heimberg est en grande partie habité par des potiers de terre; un ou plusieurs plats cloués contre leur maison leur sert d'enseigne. On y voit de jeunes filles assises au soleil, occupées à orner de peintures des vases de toute forme; l'une fait artistement les fleurs, une autre les armoiries de Berne; une troisième se hasarde même à faire un Guillaume Tell; mais semblables aux Chinois, les

potiers de Heimberg restent fidèles au goût des siècles passés. Au delà de cet endroit le paysage change; la vue est restreinte par des collines et des forêts. A une lieue de Thoun nous quittâmes la grande route pour prendre un chemin à droite. Des pluies d'orage qui avaient eu lieu quelques jours auparavant, avaient tellement gonflé les torrens, que tous les ponts entre Thoun et Berne avaient été ou enlevés, ou fortement endommagés, ensorte que les communications étaient entièrement interrompues entre ces deux endroits. De superbes prairies, bien irriguées; de beaux vergers dont les arbres pliaient sous la quantité de fruits qu'ils portaient, de grandes plantations de pommes de terre, des bouquets d'arbres, des ruisseaux abondans, roulant une eau claire et limpide, tout cela diversifiait agréablement le paysage que nous parcourions. C'était un dimanche: nous rencontrions beaucoup de campagnards endimanchés; d'autres étaient assis devant leurs habitations champêtres; les physionomies, le costume, les maisons, les prairies, les champs, tout avait là le cachet de l'aisance et du bien-être. Mais une autre observation que nous fîmes ne tourna certes point à l'avantage du caractère moral des habitans de la contrée. Nous remarquâmes que la plupart des personnes que nous rencontrions, si ce n'est quelques vieilles femmes, encore imbues de l'esprit du vieux temps, passaient à côté de nous sans nous saluer, et souvent même sans répondre à notre salut quand nous les prévenions. Ce manque d'urbanité chez un peuple qui a la réputation d'en faire une vertu, a évidemment sa source dans l'orgueil. Il serait fâcheux que la régénération politique de 1831 ne portât chez ce bon peuple d'autre fruit que l'arrogance et la fatuité.

Le premier village que nous rencontrâmes sur notre route est Diessbach, qui forme une paroisse les plus populeuses du canton, car on y compte 5,365 habitans et dix écoles. Les environs du village abondent en champs fertiles et en beaux vergers; le Kurzenberg, le Buchholterberg, la Falkenflue aux flancs escarpés, de hautes collines, ferment de toute part la vallée. A quelque distance au sud du village était jadis le château de Diessenberg, que les Bernois détruisirent en 1331. Diessbach est le berceau de la famille de ce nom qui joua un si grand rôle dans les fastes bernois. On se rappelle la longue succession d'hommes d'état et de guerriers que fournit cette famille. Mais aucun d'eux ne s'acquit autant de renommée que Nicolas, qui était chevalier, seigneur de Worb, Diessbach, Signau et Kiesen; qui négocia la paix entre les Suisses et Sigismond d'Autriche; qui, à

l'âge de trente-quatre ans, était déjà avoyer de la république ; qui plusieurs fois fut envoyé à la cour du roi de France , lequel le nomma son conseiller et l'honora du titre de chambellan. Plus tard il se distingua dans la guerre de Bourgogne, où il commandait un corps d'armée ; mais il mourut de la peste, à Porrentruy, avant la fin de la campagne. Ce fut l'un de ses fils, nommé Nicolas, qui, à la bataille de Marignan, où il commandait 6000 Suisses, offrit au roi de France d'attaquer et de battre l'armée impériale avant qu'elle fût rangée en bataille. Son offre fut rejetée ; l'armée française fut battue, François I<sup>er</sup> fait prisonnier, et Diessbach périt avec un grand nombre des siens, après une défense héroïque ; ce qui fit dire au roi en traversant le champ de bataille où il rencontrait beaucoup de Suisses étendus sur le dos à la même place que leurs rangs avaient occupée pendant la bataille : « Si chacun avait combattu comme ceux-ci, je serais vainqueur au lieu d'être vaincu. » Ce fut un autre de ses fils qui acheta, pour la somme de 4,500 florins, le fameux diamant de Charles de Bourgogne trouvé à Grandson, et son épouse s'en étant parée pendant quelque temps, il le revendit pour 7000 florins à un Génois. — A l'époque de la réformation, une branche de la famille de Diessbach s'établit à Fribourg ; néanmoins elles continuèrent toutes deux à fournir pendant plusieurs siècles une pépinière d'hommes qui se distinguèrent dans la carrière des armes et qui souvent parvinrent aux premières dignités de l'état. Presque sur tous les champs de bataille de l'Europe, en Allemagne, en France, en Angleterre, en Flandre, en Hongrie, en Italie, on vit figurer des Diessbach, occupant souvent les premiers grades dans les armées de divers souverains, pour lesquels ils versèrent plus souvent leur sang qu'ils ne le firent pour leur patrie.

Depuis Diessbach, nous prîmes un chemin mauvais et raboteux, qui nous conduisit presque toujours en montant au travers d'une contrée montagneuse, souvent sauvage et solitaire, à Röthenbach. Dans ce trajet de deux heures et demie, nous fûmes frappés de la grande différence qui existait, quant à la fertilité et à la culture du sol, avec celui de la contrée que nous venions de quitter. Röthenbach est plutôt une grande paroisse qu'un village, car toutes les habitations sont extrêmement disséminées ; l'église est à une demi-lieue de là, sur une montagne boisée, dans un site solitaire et sauvage, nommé Würzbrunnen. Des documens du onzième siècle font déjà mention de cette église, qui jadis était un lieu célèbre de pèlerinage, et qui long-temps fut la seule église de l'Emmenthal.

Röthenbach était autrefois une seigneurie dont la famille de ce nom s'éteignit au milieu du quatorzième siècle ; Adrien de Bubenbergh la vendit à la ville de Berne en 1490. La vallée, très-resserrée en ce lieu, est parcourue par un torrent qui porte le même nom, c'est-à-dire le nom de ruisseau rouge. L'étymologie de ce nom provient, dit-on, du fait suivant. Après la malheureuse escapade devant Soleure en 1382 et après la mort du comte Rodolphe de Kybourg, ses deux frères, Berchtold et Hartmann, continuèrent la guerre contre Berne et Soleure. Les Bernois venaient de leur enlever plusieurs places importantes : Berchtold voulut prendre sa revanche ; à cet effet il rassembla ses vassaux de la haute Argovie, s'adjoignit les deux comtes de Thierstein, et remonta secrètement l'Emmenthal, dans l'intention d'aller ravager le territoire bernois entre Berne et Thoune. Cependant les gens de Röthenbach ayant été avertis à temps de leur approche, donnèrent l'alarme dans les environs ; puis ils allèrent se porter dans le défilé où coule le Röthenbach, près du village. Lorsque les comtes ennemis et leurs gens furent arrivés à leur portée, ils tombèrent sur eux à l'improviste, et en firent une telle déconfiture, que le torrent fut rougi de leur sang ; dès lors on lui donna le nom de Röthenbach. — De nouveaux désastres viennent de donner à ce ruisseau une triste célébrité : comme s'il avait voulu se laver du sang qui jadis l'avait souillé, il reçut toutes les eaux de pluie qui, il y a peu de jours, tombèrent à grands flots sur cette contrée. Chaque enfoncement sur le talus des montagnes voisines devint un ruisseau, chaque ruisseau devint un torrent ; le Röthenbach, si pacifique à l'ordinaire, commença à se gonfler et à gronder ; les habitans s'effrayèrent en voyant un torrent impétueux charriant ses eaux bourbeuses entremêlées de grosses pierres et d'arbres déracinés, enlevant les terres cultivées à droite et à gauche de ses rives, détruisant les ponts et les digues. La pluie continuait à tomber en aussi grande abondance ; alors le torrent devint une rivière épouvantable ; enfin la rivière ne fut plus qu'un lac qui marchait et remplissait tout le fond de la vallée d'une montagne à l'autre, enlevant tout sur son passage, maisons, arbres et terres, partout où le sol était incliné, et couvrant de sable, de pierres et de débris les terrains plats. Les habitans se réfugièrent sur les lieux élevés, abandonnant tout à la fureur des eaux. C'est entre Röthenbach et Eggliwyl, à une lieue de distance, où la vallée est plus spacieuse et le torrent moins encaissé, que le désastre fut le plus grand : le sol était jonché de milliers d'arbres dé-



racinés, d'énormes amas de pierres, de sable et de limon; toute trace de culture avait disparu. Les maisons situées près du lit du torrent étaient à moitié en ruines ou avaient été entraînées avec le sol sur lequel on les avait construites; d'autres qui en étaient à une grande distance; étaient entourées jusqu'au toit de sable, de débris, et l'intérieur rempli de limon. Des meubles fracassés, des rouages, des bassins de fontaines, des fragmens de maisons, de digues et de ponts gisaient à moitié ensevelis dans la boue. Quant à la route, il n'y en avait pas vestige : nous marchions ordinairement sur le sable, près du lit large et profond que le torrent s'était improvisé. Plusieurs fois il nous fallut le traverser à l'aide de planches et d'échelles. — Tout ce territoire appartient à la paroisse d'Eggiwyl, déjà si pauvre, que l'on y comptait avant ce désastre 120 ménages assistés. En 1831 déjà elle fut horriblement ravagée par l'Emme; depuis elle fit commencer des travaux d'endiguement et de routes qui furent détruits cette année-là. Nous vîmes une de ces digues, construite avec des troncs d'arbres et de grosses pierres, la seule à-peu-près qui restât debout : elle devait être d'une extrême solidité, car elle était placée dans un endroit où le torrent en contournant venait brusquement se ruer contre elle. On la voyait criblée d'une multitude de gros sapins qui la traversaient de part en part comme des dards; à en juger par la multitude de débris, les eaux avaient de beaucoup dépassé sa hauteur. Nous arrivâmes à Eggwyl, grand village, dans un site pittoresque, et entouré d'une magnifique verdure jusqu'au sommet des montagnes. Si les eaux s'étaient élevées encore de quelques pieds, la plus grande partie du village eût été détruite. C'était le dimanche; l'auberge était pleine d'habitans de la contrée, ce qui nous engagea à ne pas nous y arrêter long-temps : aussi, après nous être rafraîchis, nous poursuivîmes notre route. Nous traversâmes le Rôthenbach, mais sur un pont cette fois, et bientôt nous découvrîmes la jonction de ce torrent avec l'Emme, qui sort d'une vallée étroite et sauvage. Cette rivière, appelée aussi la grande Emme, pour la distinguer de la petite Emme, prend naissance sur les frontières de l'Entlibuch, au pied des montagnes qui s'élèvent au nord du lac de Brienz : après avoir parcouru la vallée à laquelle elle donne son nom, elle se jette dans l'Aar en dessous de Soleure. L'Emme charrie des paillettes d'or que lui amènent divers affluens et qu'on soumet à une exploitation régulière; mais le produit ne peut guère être évalué par jour à plus de dix batz par personne. Elle est sujette

à de fréquens débordemens, qui causent souvent des ravages considérables et nécessitent des dépenses incroyables d'endiguement; et encore les travaux que l'on exécute ne remplissent-ils leur but que partiellement, faute d'un système général et rationnel; car chaque commune ou même chaque particulier élève des ouvrages à son gré, sans s'inquiéter des autres. Le déboisement mal entendu de l'escarpement des rives de la rivière et de ses affluens contribue puissamment à augmenter le mal, en favorisant les éboulemens dans son lit, qui en quelques endroits dépasse la hauteur du sol environnant.

*La suite au prochain numéro.*

## LE CANTON DE VAUD.

*(Suite et fin.)*

Le peuple vaudois parle et entend en général le français; mais il est plus familiarisé avec le patois roman, qui cependant varie beaucoup d'un lieu à l'autre; il dérive en grande partie du celtique mêlé de mots latins et français. Conformément aux mœurs des anciens Bourguignons, on trouve dans le canton de Vaud les habitations réunies en groupes compactes, formant des villes, des bourgs, des villages ou des hameaux; les villes y sont aussi beaucoup plus nombreuses en proportion que dans aucun autre canton de la Suisse; mais les habitations isolées y sont d'autant plus rares, les propriétés beaucoup plus divisées, et il est peu commun de voir un cultivateur réunir ses champs autour de son habitation, comme c'est le cas chez les peuples d'origine allemande.

La nourriture du campagnard Vaudois est en général bonne et abondante : la viande, particulièrement celle de porc, le pain d'une bonne qualité, les légumes, les pommes de terre et le café, ont remplacé le laitage, les lentilles et les fruits, qui jadis étaient presque son unique aliment. Autrefois le campagnard se contentait de milaine pour se vêtir; mais le désir d'imiter les citadins a donné de la faveur aux draps étrangers qui, au moins les jours de gala, remplacent les étoffes indigènes. Les habitations des Vaudois sont aussi confortables que leur nourriture et leurs costumes : les maisons sont assez généralement bien bâties, et ont un aspect qui indique ordinairement l'aisance. Dans les campagnes les habitations sont, excepté sur les montagnes, comme dans les villes, bâties en pierres et couvertes en tuiles; mais elles

n'ont rien de l'aspect champêtre et pittoresque de celles du canton de Berne.

Les citoyens âgés de vingt-trois ans et en sus, réunis dans les cercles, exercent le pouvoir constituant; leurs assemblées nomment les membres du grand conseil qui exerce le pouvoir souverain. Chaque cercle élit un député sur mille habitans, vaudois, suisses ou étrangers; chaque fraction de cinq cents ou plus est comptée pour mille; d'où il résulte que le grand conseil est composé de cent quatre-vingt-quatre membres, nommés pour cinq ans et rééligibles. Il a deux sessions ordinaires par an; il amende, accepte ou rejette les projets de loi proposés par le conseil d'état, qui représente le pouvoir exécutif; il examine la gestion annuelle de celui-ci; il vote les impôts et les dépenses; il nomme les députés à la diète et leur donne leurs instructions. Le grand conseil nomme son président dans son sein; il ne reste qu'une année en fonctions, et n'est point immédiatement rééligible. Le grand conseil élit dans son sein le conseil d'état, composé de neuf membres, nommés pour six ans et rééligibles; il nomme son président pour une année. Le conseil d'état prend part aux discussions du grand conseil, mais sans voix délibérative; il est responsable de sa gestion; il nomme les dix-neuf préfets des districts qui exécutent les lois et surveillent les autorités inférieures. L'autorité du conseil d'état se divise en quatre départemens: justice et police, intérieur, militaire et finances. Chaque département est composé de deux membres, et a un secrétaire en chef et un bureau. Le pouvoir judiciaire est indépendant. Tous les citoyens du canton sont égaux devant la loi; nul ne peut être distrait de ses juges naturels. Le tribunal d'appel, composé de treize membres nommés pour douze ans, et rééligibles, prononce en dernier ressort. Les fonctions de juge d'appel sont incompatibles avec toute autre fonction publique. Dans chaque district il y a un tribunal de première instance, nommé par le conseil d'état siégeant dans le chef-lieu de chaque district et composé chacun de neuf membres, nommés pour neuf ans et rééligibles. Aucun agent du pouvoir exécutif, ou autre employé révocable par le conseil d'état, ne peut être juge de district. Dans chacun des soixante cercles il y a une justice de paix présidée par un juge de paix, et composée de quatre à neuf assesseurs. Chaque commune a un conseil général ou communal qui représente le pouvoir législatif, et un conseil exécutif ou administratif sous le nom de municipalité. Les rapports de ces deux pouvoirs sont analogues à ceux du grand conseil au conseil d'état. Les autorités communales sont sous la sur-

veillance du conseil d'état, qui peut les destituer; c'est lui qui nomme les juges de paix et les assesseurs.

Les agens du département des finances sont les receveurs; il y en a un par district. L'impôt qui produit le plus, est l'impôt foncier, qui est de deux et demi pour mille de la valeur du capital des fonds de terre d'après le cadastre, et deux pour mille du capital des bâtimens. Cet impôt rapporte 331,921 francs par an. Le droit de mutation a produit en 1836 321,029 fr.; le droit de timbre, 69,283; la vente du sel, 248,262 fr.; les péages, 199,241 fr.; l'impôt sur les boissons, 64,241 fr.; les postes, 123,344 fr. Le produit des forêts, la vente de la poudre à canon, les créances, etc., forment le reste de la recette, dont le chiffre a été en 1836, de 1,672,016 fr.: mais le revenu ordinaire du canton peut être évalué à 14 ou 15 cent mille francs. Les principales dépenses sont: pour l'administration générale, 126,400 fr.; pour le département de justice et police, 133,591 fr.; culte, 249,311 fr.; dépenses fédérales, 14,542 fr.; instruction publique, 101,095 fr.; routes, 301,321 fr.; militaire cantonal, 190,177 fr.; gendarmerie, 88,656 fr.; bâtimens, 127,937 fr., etc. Le chiffre total des dépenses s'est élevé à 1,465,895 fr. Le contingent du canton pour l'armée fédérale (1838) est de 5389 hommes et 73,440 francs; l'ancien contingent était de 5928 hommes et 59,280 fr.

L'organisation militaire du canton de Vaud est basée sur le système des milices: tout Suisse, habitant le canton, est inscrit sur les rôles militaires dès l'âge de 16 ans jusqu'à quarante (depuis 1836). La milice est divisée en élite, première et seconde réserve. Les recrues ne sont incorporées dans les compagnies qu'à l'âge de vingt ans. Le canton est divisé en huit arrondissemens militaires dont chacun a son commandant d'arrondissement. Chaque arrondissement est subdivisé en deux sections, et chaque section en autant de contingens qu'elle contient de communes. Les citoyens s'arment et s'équipent à leurs frais. A la tête des troupes vaudoises et de l'état-major général est placé l'inspecteur en chef des milices.

L'église nationale réformée compte cent cinquante-cinq paroisses et cent soixante et onze pasteurs. Les paroisses sont divisées en quatre arrondissemens, appelés *classes*. Les pasteurs de chaque classe forment un corps délibérant sous la présidence d'un doyen. Le culte catholique, garanti par la constitution, a dix communes. La liberté religieuse existe de fait dans le canton, mais non pas dans la constitution. Du reste, l'organisation ecclésiastique du canton doit être refondue en 1841.

## LES DOMINICAINS A BERNE.

(Suite.)

Dès l'an 1255 les franciscains possédaient à Berne un couvent sur l'emplacement où se trouvent actuellement l'académie et le collège. De leur côté les dominicains qui s'installèrent dans cette ville quatorze ans plus tard, avaient leur cloître au nord de la ville, là où se trouve maintenant l'église française et la caserne. Comme partout ailleurs les moines des deux ordres vivaient dans la plus grande mésintelligence. Les dominicains de Berne pensant à l'honneur qui rejaillirait sur leur couvent de quelques faits propres à les mettre en évidence, acceptèrent le rôle qu'on leur proposa de jouer; et bientôt il se présenta une occasion favorable de commencer les miracles qui devaient relever la gloire de leur ordre. Un garçon tailleur, de Zurich, nommé Jean Jetzer, qui travaillait à Berne et qui de temps à autre venait dans le couvent visiter une de ses connaissances, prit goût au genre de vie monacal et sollicita du prieur la faveur d'entrer dans l'ordre, ce qui lui fut refusé. Mais réflexion faite le prieur pensa que cet individu, ignorant et faible d'esprit, pourrait bien servir aux vues des dominicains; d'autant plus qu'il avait fait entendre qu'il ne se présentait pas les mains vides. Il n'y avait au couvent que quatre personnes initiées aux projets de miracles; c'étaient le prieur, Jean de Marbach, le père lecteur (1), Bolshorst d'Offenburg, François Ultschi de Berne, sous-prieur, et l'économe (2) Henri Steinegger de Laupersvyl. On tomba d'accord de faire des ouvertures à Jetzer; et comme on trouva en lui toutes les qualités requises pour croire aux apparitions, il fut agréé comme frère laïque, après un essai de quelques mois, qui confirma les pères dominicains dans leur opinion que Jetzer était propre à jouer le principal rôle dans la comédie projetée. La joie du pauvre homme de se voir admis fut si grande, qu'il donna au couvent cinquante-sept florins et des habillemens en soie; c'était là tout ce qu'il possédait.

A peine Jetzer fut-il installé au couvent qu'il commença à être tourmenté par des apparitions nocturnes. Pendant plusieurs nuits il se fit un

vacarme affreux dans les corridors du monastère, en sorte qu'aucun des moines effrayés n'osa sortir de sa cellule. Jetzer n'était pas moins travaillé par la peur; il le fut bien davantage lorsque toute la meute diabolique se précipita dans sa cellule: c'était une figure humaine au visage noir, portant le costume des dominicains; des chiens noirs couraient autour de ces fantômes. Le pauvre tailleur devint presque fou de frayeur; et il ne voulut plus habiter la même cellule. Peu après il fut atteint de la peste; mais il en guérit. Toutefois il voulut quitter le bâtiment où il avait été si tourmenté par les revenans; il demanda à entrer au couvent de Thorberg où, à l'instigation du prieur des dominicains de Berne, on refusa de l'accepter. Il retourna donc à son ancien gîte; on lui donna une autre chambre où cependant il ne trouva pas longtemps la paix; car une nuit le même démon qui l'avait déjà visité, entra dans sa cellule, faisant un terrible vacarme. Le pauvre ouvrier tailleur épouvanté poussait des cris affreux, appelant à son secours le cuisinier et l'économe qui couchaient près de là. Ceux-ci arrivèrent avec des lumières qu'ils étaient allés chercher dans le chœur de l'église, mais pendant ce temps la fantasmagorie avait disparu. On tâcha de rassurer Jetzer, et dès ce moment on lui accorda une lampe pour la nuit; on mit dans la cellule de l'économe une cloche qui par un cordon correspondait à la sienne; on fit des trous dans la paroi pour voir ce qui s'y passerait, et enfin on lui remit une provision d'eau bénite pour éloigner les mauvais esprits; puis on lui enseigna ce qu'il devait dire au revenant s'il se présentait encore. Ainsi prémuni, Jetzer dormit avec moins de crainte, il retrouva de la tranquillité pendant quelque temps; et déjà il croyait être débarrassé de ses mauvais hôtes, lorsque, dans la nuit de la St. Thomas, il se fit un bruit effrayant dans tout le cloître; on entendait des voix rauques, l'aboiement des chiens et des pierres rouler dans les corridors. Jetzer fut saisi d'un tremblement dans tous ses membres; son corps se couvrit d'une sueur froide, car il s'attendait à recevoir la visite du bruyant spectre. En effet, le bruit approchait de sa porte, celle-ci s'ouvrit bientôt avec fracas; les fantômes culbutèrent tout ce qu'il y avait dans la chambre, ils éteignirent la lumière, renversèrent l'eau bénite, et arrachèrent la couverture du lit de Jetzer. Celui-ci crut voir une multitude de chiens noirs qui passaient et repassaient en hurlant par la porte et par la fenêtre; un être sous la figure d'un dominicain lançait du feu par les yeux et la bouche, et faisait des gestes menaçans; une atmosphère de soufre et de fumée était répandue

(1) Lesemeister.

(2) Schaffner.



autour de lui. Jetzer eut à peine assez de force et de courage pour prononcer la formule indiquée : « Que veux-tu ici ? que Dieu et la vierge Marie t'aident, moi je ne le puis ». — Oui, tu le peux, toi et tes frères, répliqua l'esprit, d'une voix terrible ; dans huit jours je reviendrai ; et il sortit avec grand bruit, laissant derrière lui une odeur de soufre et de fumée. Jetzer tout en poussant des cris, sonna autant que ses forces le lui permettaient ; mais personne ne s'empressait de venir à son secours. Enfin ses voisins arrivèrent disant que la frayeur les avait empêchés de sortir plus tôt de leur cellule. Ils tâchèrent de rassurer Jetzer, qui leur raconta tout ce qu'il avait vu et entendu, ou cru voir et entendre. Ils lui dirent que de cette apparition il pourrait peut-être résulter beaucoup de gloire pour leur ordre, et ils l'exhortèrent à prendre courage et à ne point se laisser dominer par la peur. Puis on le prépara à recevoir la visite annoncée ; il se confessa, jeûna et se flagella pour se rendre digne de vaincre l'esprit malin. On lui enseigna une formule pour exorciser le mauvais esprit, et on lui donna une petite croix faite avec un morceau de la vraie croix ; on ajouta de l'eau bénite et des chandelles bénites.

*La suite au prochain numéro.*

## ORDONNANCES

DU 16<sup>e</sup> SIÈCLE A L'ÉGARD DES GARNISONS.

Cette ordonnance avait pour but de prévenir les abus qui s'introduisaient dans le personnel des garnisons, soit des villes, soit des châteaux.

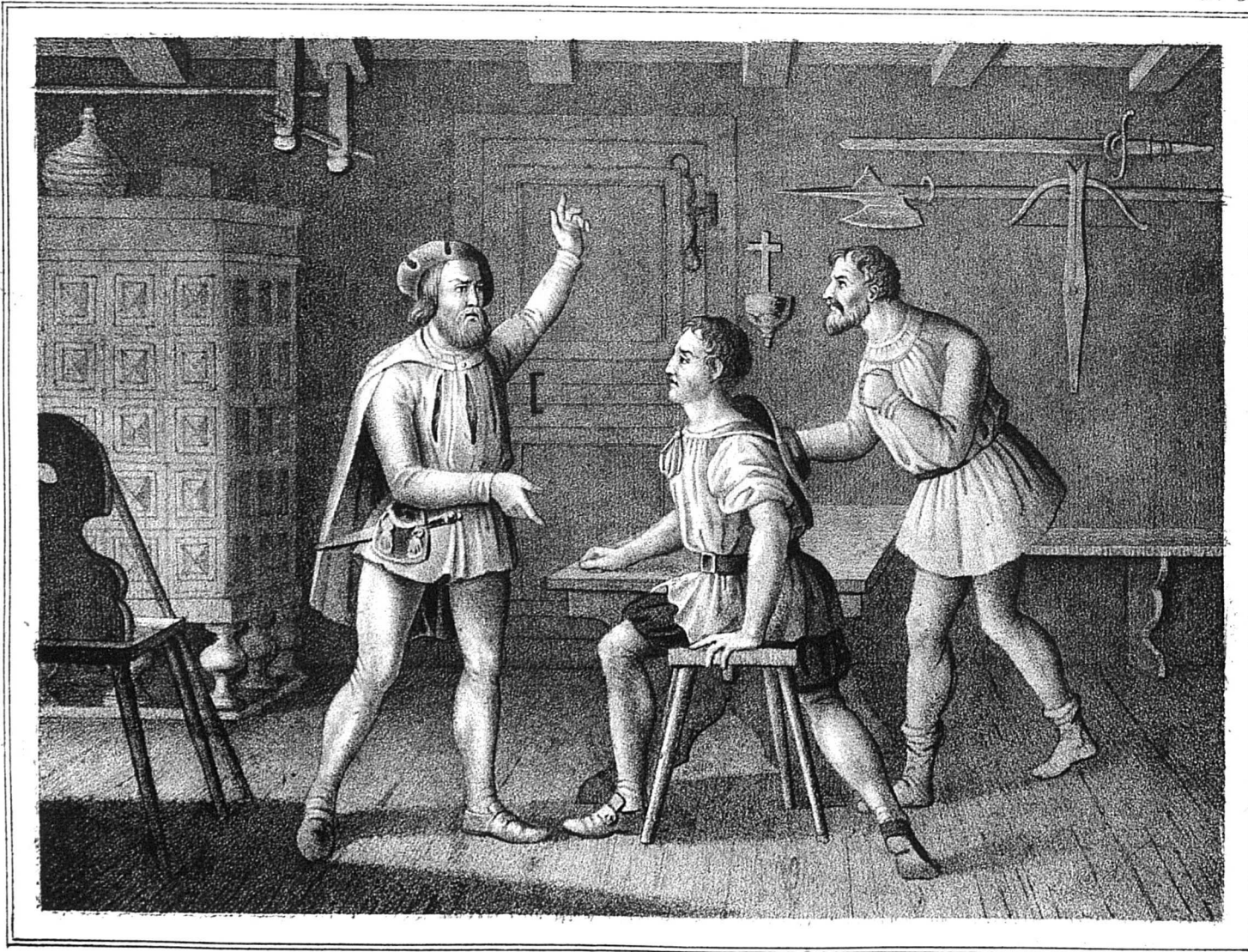
« Dans chaque garnison, selon qu'elle est plus ou moins nombreuse, il doit y avoir deux ou trois cuisiniers avec leur chef de cuisine, dont l'un doit être en état de faire l'office de boucher. Avec eux il faut encore un ou deux sommeliers et un ou deux boulangers ; plus un ou plusieurs tailleurs, munis d'étoffes ; enfin, quelques cordonniers, un maréchal ferrant et son valet, un serrurier.

A l'égard des femmes nécessaires dans une garnison, on doit se pourvoir d'une couturière et de ses aides qui coudront des chemises et autres choses indispensables pour les soldats ; elles doivent raccommoder le linge lorsque le cas arrive. Il faudra aussi que le commandant soit pourvu de toiles, qu'il donnera contre de l'argent comptant, ainsi que de drap et de cuir. Il y aura deux femmes fortes et robustes pour soigner les malades ; deux autres pour aider aux cuisiniers et aux boulangers, et même au boucher ; et si elles n'ont rien à faire d'autre, elles porteront des pierres sur les créneaux et remparts, et en tout cas elles obéiront au commandant. De plus on soldera deux ou trois femmes qui seront là aux ordres d'un chacun ; de cette manière il n'y aura point de jalousie. Le capitaine prendra ces pauvres femmes sous sa protection et les traitera indistinctement comme les autres ; et il ne faudra pas que qui que ce soit ait la prétention d'en avoir une pour lui seul, car il serait injuste de vouloir s'emparer de ce qui appartient à la communauté. A cet effet elles auront un salaire de deux kreutzer par jour, et le commandant leur donnera pour les rations un florin par mois ; et à l'égal de toutes les autres femmes, elles seront entretenues par l'état. Mais les hommes mariés ne doivent avoir aucune part au bien commun, soit à celui des dites femmes, sous peine d'encourir la colère de Dieu. On aura en outre un prêtre et son chapelain, qui prêcheront la parole de Dieu et distribueront aux gens les saints sacrements.

Pour ce qui a rapport aux gardes, l'ordonnance ajoute qu'il faut bien se garder de chasser les cygnes et autres oiseaux aquatiques, non plus que les paons, parce que ce sont de très-bons gardiens. Il en est de même des grenouilles : lorsqu'elles coassent en été et que quelqu'un s'approche d'elles, elles se taisent et sautent toutes dans l'eau, si elles se trouvent sur le bord du fossé ; c'est à quoi l'on doit bien faire attention. Ces petits animaux réveillent et tiennent réveillées les autres gardes. »



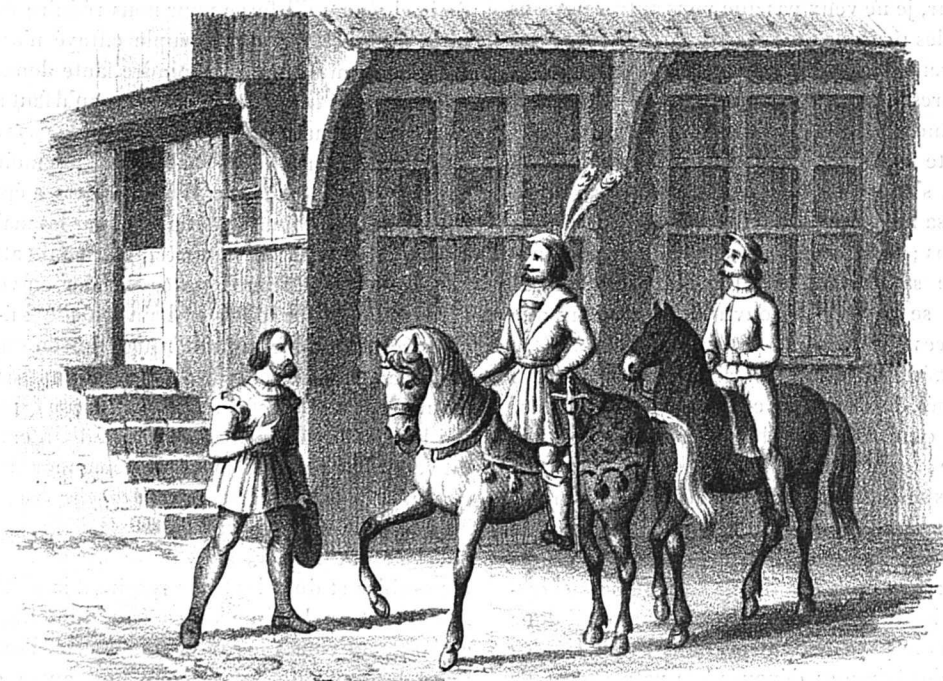




LES TROIS CONFÉDÉRÉS.

Die trey Bundesbrüder.

## LES TROIS CONFÉDÉRÉS.



A l'époque où les Waldstetten gémissaient sous l'oppression des baillis étrangers, où dans le sein de ces vallées, jusqu'alors l'asile de la paix et du bonheur retentissaient des cris d'alarme et de détresse, vivait dans le pays de Schwiz, près de Steinen, un homme considéré, nommé *Werner de Stauffacher*, fils du landammann Rodolphe. Son influence était grande dans le pays, et ses richesses considérables pour la contrée qu'il habitait ; il appartenait à l'une de ces familles que les baillis autrichiens appelaient la noblesse de paysans et qui étaient particulièrement en butte à leurs vexations. Werner venait de se bâtir une belle maison près du pont de l'Aa. Selon l'usage du pays elle était construite en bois et remarquable par la beauté de sa charpente et par la multitude de ses fenêtres ; elle était de plus ornée de sculptures et chargée de sentences. Un jour le bailli Hermann Gessler venant à passer près de là après être sorti de son château de Küssnacht, arrêta son cheval devant la maison de Stauffacher et demanda à quelqu'un de sa suite à qui appartenait cette vaste

habitation. Stauffacher qui par hasard se trouvait présent et que Gessler connaissait fort bien, lui répondit en se découvrant : « Seigneur, cette maison est à l'empereur mon maître et à vous, je ne fais que la tenir en fief. » Puis Gessler se tournant vers



ses gens leur dit : « Peut on souffrir que ces paysans possèdent d'aussi belles demeures ? » Et peu content de la réponse prudente et évasive de Stauffacher, dont il connaissait les sentimens patriotiques, il ajouta d'un ton nargueur : « Eh bien donc, comme je suis ici le représentant de mon maître, l'empereur, je ne veux pas que vous autres paysans bâtissiez des maisons sans ma permission ; du reste vous apprendrez bientôt que vous n'êtes pas vos propres maîtres. » Ces paroles outrageantes affectèrent profondément l'âme de Stauffacher. Sa femme, Marguerite Herlobig, à laquelle son chagrin ne put échapper, s'approcha de lui et l'interrogea sur la cause de sa mauvaise humeur. Stauffacher résista long-temps ; mais enfin vaincu par les douces instances de sa femme, il lui raconta la scène qui venait de se passer. Ils convinrent tous deux que les menaces de Gessler pourraient bientôt être mises à exécution et qu'ils étaient en danger de se voir chassés de chez eux et privés de leurs biens. « Mais à quoi bon te chagriner ainsi ? lui dit sa femme ; cela n'empêchera pas que nous ne soyons des serfs et nos enfans des esclaves, à moins que des hommes courageux ne nous délivrent de cette odieuse tyrannie. Mais combien de temps encore verrons-nous ces baillis étrangers nous opprimer et insulter à nos misères ? N'y aurait-il donc plus, dans le pays de Schwiz, dans Uri et Unterwalden, des hommes dévoués à la patrie ? sont-ils tous résignés à rester sous le joug odieux des Gessler et des Landenberg, ainsi que sous celui de leurs satellites ? » Stauffacher demeura un moment pensif ; puis, sans prononcer une parole, il sortit de la maison. Après avoir traversé le bourg de Schwiz, il marcha seul et pensif jusqu'à Brünnen, où il arriva dans le courant de la soirée. Là il fit prix avec des pêcheurs qui le transportèrent à Fluelen, dans le pays d'Uri. De là il marcha deux lieues plus loin, jusqu'à Attinghausen, où demeurait un de ses amis nommé *Walther Fürst*. Cet homme, issu d'une famille noble et considérée dans la contrée, jouissait de l'estime et de la confiance que ses vertus lui avait acquises parmi ses compatriotes. Il fut fort surpris de l'arrivée inopinée de son ancien ami Stauffacher ; l'heure fort avancée de la nuit, son air soucieux et sombre lui présagèrent quelque sinistre événement ; cependant il ne lui demanda point la cause de sa visite. Lorsqu'ils furent assis, Stauffacher lui conta ce qui lui était arrivé, puis il ajouta : « Je viens dans le pays d'Uri pour savoir s'il ne s'y trouverait pas des hommes qui, las de l'insupportable tyrannie qui pèse sur nous, ne préféreraient pas tout risquer, même leur vie, pour devenir libres. » — Certes

oui, il y en a, s'écria Walther, et aussi bien parmi les nobles que parmi les gens du peuple : le bailli Gessler a mis le comble à l'exaspération en faisant construire par le peuple qu'il opprime un château qu'il appelle Zwing-Uri, dont le nom seul nous remplit d'indignation ; c'est le dernier anneau de la chaîne qu'il forge pour nous réduire dans le plus dur esclavage. Le peuple effrayé n'ose pas même murmurer, et la moindre faute donne lieu aux punitions les plus rigoureuses, qu'il faut même souvent aller subir loin du pays. Dans le pays d'Unterwalden la tyrannie des baillis n'est pas moindre : tu sais sans doute que Wolfenschiess a éprouvé le sort du châtelain de Schwanau, par les mains de Baumgarten d'Alzellen, après avoir voulu attenter à la vertu de la femme de ce dernier en voulant l'obliger d'entrer dans le bain qu'elle lui avait préparé et qui bientôt fut rougi de son sang. Ce Baumgarten s'est réfugié dans cette contrée où il est maintenant en sûreté auprès de quelques amis qui l'ont accueilli. Un autre fugitif d'Unterwalden est venu il y a quelques jours me demander un asile ; c'est mon parent, c'est *Arnold an der Halden* de Melchthal, fils de Henri an der Halden, dont les cheveux ont blanchi dans l'exercice de fonctions honorables et dont les traits respirent la piété. Cet Arnold est un homme de cœur et d'intelligence, entièrement voué à la cause de la liberté. Pour une faute insignifiante, qui, pour tout autre qu'un despote, n'eût été qu'un propos inconséquent, Landenberg, voulant profiter des richesses de son père qu'il envoyait depuis long-temps, envoya, sans autre forme de procès, un valet pour lui confisquer une paire de bœufs. Le vieillard demanda instamment qu'on laissât à son fils le temps de se justifier ; mais l'insolent valet répondit, que si les paysans voulaient avoir du pain à manger, ils eussent à traîner eux-mêmes la charrue : puis il se préparait à se saisir de la plus belle paire de bœufs, lorsque Arnold, indigné d'une pareille audace, le menaça de l'assommer s'il touchait à son attelage. Mais le valet tira son poignard et voulut exécuter de force l'ordre qu'il avait reçu. Alors Arnold ne se contint plus ; d'un bond il saute sur le valet, le terrasse d'un coup de bâton et lui fracasse un doigt. Celui-ci se relève et s'éloigne en hurlant de douleur, l'âme pleine de rage et de vengeance. Effrayé des conséquences de l'emportement de son fils, le vieux an der Halden lui conseilla de fuir par les montagnes dans le pays d'Uri, pour échapper à la vengeance de Landenberg. C'est ce qu'il fit aussitôt, en passant par le Jauchli, Engelberg et les Alpes Surennnes ; il fit le trajet dans la même journée et arriva en ces lieux où il

se tient caché. Impatient et inquiet de connaître les suites du traitement qu'il avait fait subir au valet du bailli, il est parti hier après le coucher du soleil pour aller secrètement dans le Melchthal trouver son père, et je l'attends encore cette nuit même. — « Le trajet est bien long, bien dangereux au milieu des ténèbres, observa Stauffacher ; il pourrait bien ne pas revenir de sitôt. » — « Oui sans doute, répliqua Walther ; mais Arnold ne peut séjourner dans le Melchthal sans se compromettre lui et son vieux père : du reste c'est un homme plein de courage et d'énergie, et maintenant plus que jamais prêt à tout sacrifier pour la bonne cause ; en un mot nul n'est plus digne d'être associé à nos projets ; je dis à nos projets, car moi aussi je suis prêt à donner mon sang pour le salut de notre patrie. » — Dans ce moment un pas qu'appesantissait la fatigue se fit entendre ; on frappa à la porte, Walther ouvrit, et un jeune homme armé d'un énorme gourdin, les traits pâles et altérés, se présenta sur le seuil de la porte. « Arnold ! s'écria Walther Fürst, effrayé de l'altération de son visage, quel nouveau malheur t'est-il arrivé ? » — « Vengeance ! » dit Arnold d'une voix émue, en se jetant sur une escabelle. Après une pause d'un instant pour pouvoir recueillir ses idées, il ajouta : « Ces monstres ne pouvant se venger sur le fils, se sont vengés sur le père, sur un vieillard faible et débile. Landenberg, le tyran, ne pouvant assouvir sa haine sur moi fugitif, fit mander mon père auprès de lui à Sarnen ; là il le somma de lui révéler le lieu de ma retraite ; mon père assura qu'il l'ignorait. Vaine protestation ! le tyran, plein de rage, lui a fait arracher les yeux en sa présence, et lui a confisqué ses biens : oh, mon Dieu ! mon pauvre père ! » — Et le jeune homme, en sanglotant, laissa tomber sa tête entre ses mains. Un instant de silence succéda à cette cruelle scène ; ce fut l'expression profonde d'une muette mais terrible éloquence. Cet instant décida l'enfantement de la liberté de l'Helvétie. « Oh ! c'est horrible ! oui, vengeance, vengeance ! » s'écrièrent à la fois Stauffacher et Walther Fürst ; oui tu obtiendras ce que tu demandes. » — Ces paroles prononcées avec véhémence, avec le sentiment d'une profonde conviction, ranimèrent le malheureux Arnold ; il releva fièrement la tête, les yeux animés d'une indéfinissable expression de satisfaction.

Dans cette même nuit ces trois hommes jurèrent de mourir ou de soustraire leur patrie à la tyrannie des baillis de la maison de Habsbourg. Tous les trois jouissaient d'une égale influence parmi leurs compatriotes. Walther Fürst d'Attinghausen surpassait les deux autres par sa noblesse, par son âge et son ex-

périence des affaires. Il possédait de grands biens patrimoniaux ; comme Stauffacher et an der Halden il était animé par un ardent amour pour la patrie. Chacun d'eux, comme ils en étaient convenus, se mit à sonder les dispositions de ses amis et à chercher des adhérens parmi les hommes les plus importants et les plus courageux. Lorsque le dimanche et les jours de fête la population descendait des montagnes et se rassemblait autour de l'église, chacun se communiquait en secret ses pensées ; Walther Fürst et Stauffacher, parcourant le pays, se mêlaient parmi les groupes, écoutaient et recrutaient les hommes les plus capables de servir la cause qu'ils avaient embrassée. Cependant la méfiance et par conséquent la vigilance des tyrans était extrême, en sorte que toute réunion était devenue dangereuse. Pour lieu de rassemblement on désigna alors le Rüttli. C'est une prairie isolée, entourée d'un côté par les ondes du lac des Waldstetten et de l'autre par un mur de rochers. Là à la faveur des ténèbres, les conjurés tenaient de fréquentes réunions. Walther Fürst et Arnold an der Halden y arrivaient par des sentiers détournés, et Stauffacher dans une nacelle ; chacun y rendait compte de ses succès et de ses espérances. Tous les jours le nombre des affiliés augmentait ; la confiance était entière ; on n'avait qu'une pensée ; les liens cimentés par le malheur commun se resserraient tous les jours davantage. Enfin, comme on en était convenu, dans la nuit du mercredi qui précédait la St Martin, Walther Fürst, Arnold an der Halden et Werner Stauffacher amenèrent chacun dix hommes choisis, dont le dévouement leur était bien connu. Tous animés d'une religieuse inspiration, enthousiasmés par l'amour de leur pays, ils se tendirent la main et jurèrent que, dans ces graves circonstances, nul n'agirait d'après ses propres idées, que nul n'abandonnerait les autres non plus que la cause sainte qu'il promettait de soutenir au prix de sa vie. Ils jurèrent de se maintenir dans la possession de leur antique liberté et de la transmettre intacte à leurs descendants. Ils se promirent encore de ne porter aucune atteinte aux droits de la maison de Habsbourg. Cette liberté qu'avaient possédée leurs ayeux, ils voulaient qu'elle leur survécût brillante et pure. Ces points une fois arrêtés, Walther Fürst d'Attinghausen, Werner Stauffacher et Arnold an der Halden de Melchthal levèrent les mains au ciel, et jurèrent, *au nom de Dieu qui a fait les rois et les paysans et duquel tous tiennent les droits inaliénables de l'humanité, de défendre valeureusement, et par de communs efforts, leur liberté menacée.* A leur imitation les trente confédérés levèrent la





main et répétèrent le même serment au nom de Dieu et de tous les saints; puis après cet acte solennel, chacun retourna chez soi pour s'occuper du soin d'hiverner ses troupeaux.

Sur ces entrefaites Gessler tomba sous la flèche de Tell, gendre de Walther Fürst, avant l'heure indiquée pour la délivrance, sans que le peuple opprimé y eût contribué, et par le seul effet du ressentiment d'un homme libre. Dès la première heure de l'an treize cent huit le grand œuvre de la liberté commença. Dans cette journée tous les satellites de la tyrannie furent chassés et leurs repaires détruits; les châteaux de Sarnen, de Rotzberg, de Schwanaun, de Zwing-Uri et de Gessler n'offraient plus le soir que des ruines fumantes. A Melchthal le vieillard aveugle fut consolé en serrant son fils dans ses bras et en entendant les cris d'allégresse retentir dans la vallée. Conrad de Baumgarten retourna auprès de son épouse fidèle; Walther Fürst, honoré publiquement comme un des libérateurs de la patrie, partagea avec son gendre, l'intrépide archer, la reconnaissance de tout le peuple d'Uri. Quant à Werner Stauffacher et à sa courageuse Marguerite, leur nom est resté en vénération jusqu'à nos jours dans le pays de Schwiz.

Le village de Steinen même est vénéré dans les Waldstetten, parce que c'est là que naquit Stauffacher qui, par sa prudence et son patriotisme, contribua si puissamment à fonder l'indépendance du corps helvétique. La chapelle qui porte son nom fut fondée en 1400, et consacrée à la Sainte-Croix; ce n'est que plus tard qu'elle fut dédiée à la mé-

moire de Stauffacher et de sa femme. Elle est située sur le chemin de Steinen à Schwiz, à-peu-près sur les lieux où était située sa maison, qui fut détruite ou démolie on ne sait à quelle époque ni par quelle cause. Cette chapelle est d'une construction simple et modeste. Elle fut restaurée dans des temps plus modernes; des artistes et des poètes offrirent leurs services pour la décorer d'une manière digne de sa destination. Mais les peintres et les poètes furent obligés de suivre le goût du peuple de Schwiz. Ainsi les vers et les peintures qui décorent l'extérieur de la chapelle sont plutôt dénués de goût que de sentiment et d'énergie: toutes les scènes de la première période de l'émancipation helvétique y sont fidèlement représentées, et ne manquent ni de vigueur ni de vérité d'expression. D'un côté l'on voit Stauffacher parlant à Gessler, puis prenant congé de sa femme; de l'autre le serment des trois confédérés du Grütli. Le lac de Lowerz et ses îles, ainsi que l'événement qui leur donna tant de célébrité, n'ont point été oubliés. La bataille de Morgarten couronne tous les autres sujets. Et certes ces tableaux, tout défectueux qu'ils soient, expriment plus de choses que la plume la plus exercée n'en saurait exprimer.

---

## HOSPITAL.

---

Ce village est situé dans la vallée d'Urseren, au pied du Hühnereck, l'une des sommités du St Gotthard, et au confluent des deux premières sources de la Reuss, à 4549 pieds au dessus de la mer. Il contient trente cinq maisons bâties partie en bois, partie en pierres, une jolie église et une chapelle dédiée à St-Charles, et trois cents habitants qui vivent de l'éducation du bétail et du transit des marchandises. La nouvelle route du St-Gotthard, qui y passe, donne de la vie à l'endroit, dans lequel elle vient aboutir par un beau pont; au sortir du village elle se dirige au sud en nombreux zigzag vers le Gemsboden. Il n'y a plus que deux lieues de là jusqu'au sommet du passage du St-Gotthard. Les rues du village sont sales et étroites; on y voit plusieurs auberges, dont le lion d'or est la meilleure. On y trouve aussi des collections de minéraux du St-Gotthard, dont les étrangers peuvent se procurer des assortimens. Rien de plus nu que la partie de la vallée d'Urseren où est situé Hospital ou Ospital; pas un arbre, pas un buisson ne vient interrompre la monotonie de ce site. Le fond de la vallée est bien





HOSPITHAL.  
sur la route du St Gotthard.

Hospithal.  
an der Gotthardstrasse.



tapissé de verdure, mais le flanc des montagnes jusqu'à leur base est couvert de débris granitiques ou d'une herbe courte et rare. De hautes montagnes entourent ici la vallée; l'une, au nord (le Spitzenberg, 7900 pieds), est remarquable en ce qu'elle porte une multitude d'aiguilles très-pointues, mais qui, vues de près, sont des pointes de rochers isolés gros comme des tours.

Dans le village de Hospital est un rocher qui domine toute la vallée et sur lequel est pittoresquement située une grosse tour sans porte ni autre ouverture pour y entrer. On pense avec raison que c'est un monument des Lombards qui occupèrent cette vallée déjà au milieu du sixième siècle. Tout près de là on aperçoit des vestiges d'autres bâtimens qui sans doute sont les restes du manoir des nobles de Hospenthal qui, au quatorzième siècle, régissaient la vallée d'Urseren au nom de l'empire. Le nom du village vient d'un hôpital fondé dans ce lieu, au commencement du treizième siècle, pour les voyageurs pauvres qui passaient le St-Gotthard; et il paraît que la famille d'Hospenthal en a pris le nom. Un membre de cette famille, qui s'était répandue dans les Waldstetten, a été landammann d'Uri, deux autres landammann de Schwiz, un autre encore ammann de Zug. Au 17<sup>e</sup> siècle une famille de la branche établie à Schwiz, contrainte d'émigrer à cause de ses opinions religieuses, se transporta à Zurich où l'un de ses descendants s'est fait, dans le siècle dernier, une réputation comme professeur et écrivain. Une branche de la famille, établie dans le canton d'Uri, doit avoir pris le nom de Wolleb: ses membres y exercèrent successivement les charges les plus importantes, et il y existe encore de leurs descendants. Une autre branche de cette maison est constamment restée dans la vallée d'Urseren, où elle paraît avoir fort déchu; car en 1737 l'un d'eux, fils du marguillier de l'endroit, partit pour Naples comme domestique d'un officier suisse, puis il s'embarqua sur un vaisseau hollandais pour Surinam, où, après bien des aventures, il devint planteur et acquit une fortune considérable, dont il fit part à sa famille; mais à sa mort rien n'est parvenu de sa succession dans le canton d'Uri.

Le village de Hospital est sur l'embranchement des chemins qui conduisent par la Furca dans le Valais, au St-Gotthard et à Altorf; on y trouve en conséquence des guides et des chevaux. On compte trois lieues et demie jusque sur la Furca, une lieue et un quart jusqu'au pont du diable, et huit jusqu'à Altorf.

## LES DOMINICAINS A BERNE.

(Suite.)

Le soir du huitième jour, tous les religieux prirent de l'eau bénite dans leur cellule et suspendirent une étoile à leur porte, pour se préserver de l'influence des mauvais esprits. Le fantôme fut fidèle à sa promesse: à minuit il annonça son approche par un bruit affreux; il entra comme les précédentes fois dans la cellule de Jetzer et s'approcha de son lit pour lui arracher sa couverture; mais celui-ci muni d'armes spirituelles l'attendit avec plus d'assurance et prononça les paroles puissantes qu'on lui avait apprises pour exorciser les mauvais esprits. Elles ne manquèrent point leur effet; le fantôme, comme effrayé, recula, et chaque fois qu'il voulut recommencer l'attaque il fut repoussé par les seules paroles de Jetzer. « Prends-garde à toi, lui cria-t-il d'une voix terrible, si tu ne peux me vaincre par tes paroles, tu es perdu; car je ne te manquerai pas. Puis il renversa le vase qui contenait l'eau bénite, disant qu'elle ne valait rien, puisque depuis onze ans, le sacristain l'avait toujours mêlée avec de l'eau ordinaire.

Cependant les exorcismes de Jetzer produisirent tant d'effet que les chiens qui paraissaient suivre le spectre pour le tourmenter prirent la fuite, et l'esprit travaillé du dominicain commença à montrer plus de calme. « Frère Jean, dit-il, grâce à ton intercession et à celle de tes frères, il m'est permis de parler; sache donc que de mon vivant j'étais, il y a cent soixante ans, prieur de ce couvent d'où je fus renvoyé à cause de mon inconduite. Je me rendis à Paris pour compléter mes études; mais une nuit que j'étais sorti en habit de bourgeois avec quelques-uns de mes amis, je fus assassiné sur la rue. Dès lors j'ai souffert tous les tourmens du purgatoire; mais enfin il m'a été permis de venir dans ce couvent chercher la fin de mes tortures qui ne sont pas ici moins grandes que dans le purgatoire. » Puis il lui montra son visage noirci, couvert de cicatrices et rongé par les vers. Jetzer lui demanda ce qu'il pouvait faire pour lui. « Il faut, répondit le dominicain que chaque religieux du couvent lise trois messes pour mon âme, que chacun reçoive la discipline chaque jour pendant une semaine, dont trois fois jusqu'au sang; chaque frère laïque récitera un cantique, trois cents pater, autant d'Ave Maria pendant la messe de chaque

jour; toi et les autres frères laïques vous resterez derrière le prêtre la face contre terre pendant tout ce temps, et à chaque pater vous baiserez le sol; alors j'espère que je serai soulagé de mes peines.» Le fantôme prit ensuite la main de Jetzer, qu'il serra si fortement que celui-ci en eut les doigts presque écrasés, et il sortit en disant que dans la huitaine il reviendrait pour lui dire comment il se trouvait. Les religieux entrèrent alors avec de la lumière et lui témoignèrent la grande frayeur qu'ils avaient éprouvée. Jetzer raconta ce qui s'était passé, ce dont les moines parurent fort émerveillés. Chacun ayant consenti de bonne grâce à contribuer de son mieux à la délivrance de l'âme en peine du dominicain, on se mit à l'œuvre; quelques-uns de bonne foi, d'autres en apparence seulement.

Dans la huitième nuit l'esprit du dominicain apparut de nouveau à Jetzer; mais cette fois sans bruit aucun; son visage était jeune et radieux; il s'approcha de son lit et lui dit: «Tu vois, frère Jean, quel changement s'est opéré en moi; je suis délivré maintenant de mes peines depuis que toi et tes frères avez si généreusement fait pénitence pour moi; je viens de lire une messe dans l'église, les anges m'ont transporté de là dans les cieux, où je jouis d'un bonheur ineffable. Exhorte tes frères à maintenir l'intégrité de leur ordre, qui est en haute considération dans le séjour de là haut; qu'ils ne se laissent point décourager par ses destructeurs les Franciscains et qu'ils restent fidèles aux vérités concernant la conception de la vierge Marie. Beaucoup de leurs ennemis sont au purgatoire ou dans l'enfer, entre autres Scotus, qui le premier a prétendu que la vierge Marie était née hors du péché. Il y a aussi des Dominicains qui y sont à cause de leur orgueil et de leur convoitise.» Le Dominicain annonça ensuite à Jetzer que bientôt sainte Barbe irait le visiter et que plus tard la vierge Marie lui ferait le même honneur; il le remercia encore pour ses bons offices et lui promit qu'au paradis il prierait pour lui et pour ses frères. Puis il disparut.

Le sous-prieur avait jusqu'alors joué le rôle de revenant avec un tel succès que le conseil de la quadruple alliance résolut de poursuivre ses miracles sur une plus grande échelle. Un jour le confesseur de Jetzer entra dans sa cellule et lui remit une lettre adressée à la vierge Marie, qui, à ce qu'il lui annonça, lui ferait une visite cette même nuit; il devait lui dire que si elle était effectivement la vierge Marie, elle devait porter cette lettre sur l'autel de l'église. Le père lecteur entra dans la cellule de Jetzer entre dix et onze heures

du soir, déguisé en femme, le visage bien fardé, avec de faux cheveux blonds flottant sur ses épaules; il s'approcha du lit de Jetzer et lui adressa la parole en adoucissant son organe autant que possible: «Frère Jean, élu de Dieu, je suis Sainte Barbe que tu invoquas lorsque tu tombas dans le Rhin et qui t'en a retiré. Je t'annonce que la très-sainte Vierge dont je suis la très-humble servante, viendra chez toi après minuit; je lui remettrai cette lettre dont je connais déjà le contenu et la destination, on la retrouvera à l'endroit que l'on t'a désigné.» Puis la sainte disparut. Jetzer et le sous-prieur se rendirent à l'église où ils trouvèrent toutes les bougies sur l'autel allumées comme par miracle; la lettre était à la place indiquée, mais munie d'un singulier cachet. A une heure après minuit la porte s'ouvrit, et Jetzer vit entrer la vierge Marie accompagnée de Sainte-Barbe et de deux anges. La vierge était habillée de blanc, un grand voile lui cachait toute la partie supérieure du corps. «Frère Jean, ne crains rien, dit-elle, je suis Marie envoyée par mon fils Jésus-Christ qui ne veut point souffrir que sa gloire soit diminuée pour moi, vu que lui seul parmi tous les hommes est né sans péché. Ainsi la doctrine des franciscains est fausse, qui prétend que moi aussi je suis née sans péchés. Voici la lettre que Barbe m'a remise et à laquelle j'ai apposé deux cachets qui font foi des vérités que je t'annonce; je les ai faits avec des fils provenant des langes dans lesquels j'ai enveloppé mon fils à sa naissance; sur chacun il y a une croix faite avec du sang qu'il a répandu étant sur la croix. Tes frères envieront soigneusement enveloppée, et par des messagers fidèles, l'une de ces croix au pape Jules à Rome.» La vierge ordonna encore à Jetzer de dire à ses supérieurs qu'ils devaient en même temps écrire au pape pour l'engager à excommunier les adversaires des Dominicains, et particulièrement Scotus qui devait être rayé du nombre des saints, et donner à ce pontife une exacte relation des miracles qui s'opéraient dans leur couvent à Berne. On devait lui promettre toutes sortes de félicités pour ce monde et pour l'autre, s'il obéissait; mais la damnation éternelle serait son partage s'il était incrédule et désobéissant. Pour se conformer aux instructions de son confesseur, Jetzer dit à la prétendue Vierge Marie que l'on n'ajouterait peut-être pas foi à ses paroles; alors elle lui répliqua qu'elle lui ferait un signe comme aucun saint n'en avait encore eu un. Puis elle lui prit la main et y enfonça rapidement un instrument tranchant. Le pauvre homme poussa des cris lamentables; mais pour toute consolation la vierge lui dit qu'il devait

se réjouir d'être favorisé d'autant d'honneur ; que cette plaie était la même que son fils avait reçue, et que s'il était docile et obéissant, elle le gratifierait aussi des quatre autres plaies. La chronique ne dit pas si Jetzer témoigna une grande joie de cette promesse ; mais il paraît qu'il ne trouva pas toujours fort plaisant le rôle d'un saint martyr. Après l'avoir abondamment aspergé d'eau bénite, la Marie supposée partit avec sa suite. Le sous-prieur entra aussitôt, et lui demanda pourquoi il avait crié ; Jetzer lui répondit bénévolement que c'était de joie. En voyant des taches de sang, le rusé compère feignit d'être effrayé ; mais le pauvre martyr lui ayant raconté ce qui en était, il se jeta à genoux et baisa respectueusement la main blessée. Puis il alla chercher des linges pour bander la plaie. Les autres frères entrèrent aussi ; ils félicitèrent Jetzer et lui baisèrent également la main, avec de grandes marques de vénération. A la vue de la lettre cachetée, et après avoir entendu le récit de Jetzer, ils se prosternèrent tous autour de la table sur laquelle elle était posée, puis ils la portèrent en procession dans la sacristie.

Dès lors les religieux du couvent firent passer l'ignorant tailleur pour un saint. On lui amena de dévôts visiteurs auxquels on donnait comme relique des fragments de linges qui avaient entouré sa main blessée. Le père lecteur proclama déjà le lendemain du haut de la chaire les miracles qui s'opéraient dans le couvent, et invita son auditoire à prier pour que ces miracles concourussent à la gloire de l'ordre des dominicains de la ville de Berne. Jetzer reçut de nouvelles instructions pour la prochaine apparition de la vierge Marie, laquelle ne se fit pas longtemps attendre. Elle entra une nuit chez lui. Après avoir beaucoup loué son zèle, elle l'encouragea à y persévérer ; elle lui dit de croire scrupuleusement tout ce que les pères dominicains lui disaient à l'égard de sa conception, l'assurant que la vérité de leur dogme aurait dès longtemps triomphé, si le franciscain Scotus, aidé du diable, n'avait pas constamment lutté contre eux ; aussi, ajouta-t-elle, est-il condamné au feu éternel. Quant au sang de mon fils, sache qu'il n'en existe de véritable qu'à Berne, à Cologne et à Marseille, dans les cloîtres de ton ordre, quoique d'autres endroits prétendent en posséder des gouttes. Le concile de Bâle qui a abjuré la vérité était incompétent et a été justement condamné par le pape Eugène. »

Les pères dominicains trouvant que leur affaire allait à merveille, envoyèrent le sous-prieur auprès de leur provincial à Ulm, pour l'informer des progrès de l'entreprise. Mais le provincial

présentant la tournure que pourrait prendre l'affaire, leur conseilla de ne point aller plus loin ou du moins d'agir avec toute la prudence possible. Ils envoyèrent en même temps des apôtres dans diverses contrées pour propager le bruit des choses merveilleuses qui s'opéraient chez eux. Pendant ce temps les visions continuaient auprès de Jetzer qui, toujours dupe de sa crédulité, et imbu de sa prétendue sainteté, secondait merveilleusement les vues des dominicains. Il avait cependant à plusieurs reprises témoigné à son confesseur la surprise que lui faisaient éprouver les apparitions de la vierge, à laquelle il trouvait une tournure tant soit peu matérielle ; il aurait cru, disait-il, que la mère de Dieu voltigeait dans les airs sur un nuage et entourée d'anges. La corpulence du père lecteur, sa démarche, sa voix, ses mains ne répondaient guère en effet à l'idéal que Jetzer s'était formé de la vierge ; le père lecteur ne représentait rien moins qu'une image raphaélique. Dès lors les pères résolurent de mettre en œuvre de plus grands moyens pour faire disparaître tous les doutes chez leur néophyte.

Peu de temps après Pâques, arriva le prieur des dominicains de Bâle avec des masques, un manteau pour la vierge et autres objets qui devaient être utilisés dans le drame qu'on jouait. Les chroniques disent que le sous-prieur était un homme très-ingénieux et d'un esprit inventif, en un mot un de ces hommes à ressources qui savent mettre la main à tout, qui tantôt sont mécaniciens, tantôt chimistes ou physiciens. Ainsi, tandis que quelques pères retenaient Jetzer dans une autre partie du cloître, le sous-prieur et ses aides se glissèrent dans sa cellule et y adaptèrent un mécanisme préparé d'avance consistant en poulies, cordes, contrepoids, etc., qui devaient servir à mettre en mouvement une espèce de balançoire. Puis ils portèrent l'ostensoir et une hostie bénite dans la cellule, posèrent à côté un écrit prétendu du dominicain Bernardin de Busti, sur la naissance de la vierge et un autre du prieur des dominicains de Bâle sur le même sujet, mais conçu naturellement dans un sens tout opposé. La nuit suivante, le père lecteur, travesti en vierge Marie, reparut comme les précédentes fois, s'inclina devant le saint sacrement et dit : Ceci est mon fils ; puis il prit d'un air indigné l'écrit de Busti, le déchira en disant à Jetzer : « Tu ne dois point douter de ce qui est vrai. » Ensuite il prit l'ostensoir, et le porta sur l'autel de l'église. Le lendemain les pères, pour éprouver la foi de Jetzer, parurent mettre en doute la réalité de ses apparitions. Ils lui dirent qu'il devait bien s'assurer si



c'était un bon ou mauvais esprit qui venait le visiter ; qu'à cet effet, il devait le conjurer, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et lui faire réciter l'oraison dominicale, un Ave Maria et la confession de foi.

La nuit suivante Jetzer suivit ponctuellement ces instructions, lorsque la vierge Marie vint le visiter. Celle-ci récita tout ce qu'il exigea, et lorsqu'elle en vint au passage : « pardonne-nous nos péchés, » elle s'adressa à Jetzer et lui dit : « Fais bien attention, frère, que si je n'étais pas conçue dans le péché, je ne ferais pas cette prière. » Cette scène avait été concertée, comme cela était évident, pour donner de l'appui à l'opinion des dominicains sur la naissance de la vierge Marie. Pour compléter une manœuvre qui profanait indignement tout ce que le catholicisme avait de plus sacré, Jetzer cracha au visage ou plutôt sur le masque de la prétendue mère de Dieu dans le but d'éprouver si c'était un bon ou un mauvais esprit ; car, lui avait-on dit, si c'est réellement la mère de Dieu, elle supportera cet outrage avec résignation et comme une épreuve ; mais si c'est un mauvais esprit, il s'emportera et se mettra dans une violente colère.

(La suite au prochain numéro.)

## MICHEL SCHUPBACH.

Cet homme extraordinaire naquit à Langnau, dans le canton de Berne, en 1707. Ses parents étaient des paysans, mais Michel avait peu d'inclination pour cet état. En revanche, dès son enfance, il montra un goût des plus prononcés pour les études relatives à la médecine. L'anatomie des corps morts, la recherche des plantes médicinales, l'étude de leurs propriétés, la confection des drogues, telles étaient ses occupations habituelles. Quelques occasions qu'il eut de faire usage de ses lumières, pour la guérison de tel ou tel de ses voisins, lui acquirent en peu de temps une nombreuse clientèle parmi les paysans de la contrée. Ces premiers succès encouragèrent Michel, qui, loin de se lasser, continua ses études avec une persévérance étonnante. Et pourtant toutes ces connaissances il les avait acquises sans sortir de son village ; il ne connaissait d'autres langues que la sienne. Mais si Schupbach n'avait point fréquenté les académies, les universités ou les écoles de médecine, si en conséquence il se vit désavoué et traité de charlatan par la confrérie des médecins patentés, il possédait du moins telles qualités que bien des docteurs en titre, fiers de leur savoir, ne possèdent guères. Un esprit éclairé et judicieux, un

tact sûr, une perspicacité et une sagacité peu communes, et un jugement sain formaient les traits les plus saillants de son caractère. Avec tout cela, il était humain, charitable sans ostentation ; il aimait l'ordre et le travail ; il avait acquis une grande connaissance pratique des hommes, dont il sut toujours faire un usage judicieux.

La réputation de Michel Schupbach s'étendit enfin hors de l'enceinte de sa paroisse, et un grand nombre de guérisons surprenantes qu'il avait opérées lui valurent enfin une renommée qui se propagea bien au-delà des limites de la Suisse. Comme la foule des personnes qui venaient le consulter s'accroissait tous les jours, il se fit construire une vaste et belle maison, à la mode du pays, sur une hauteur près du village de Langnau. Là affluaient des malades réels ou imaginaires de toutes les contrées de l'Europe, soit pour le consulter, soit pour se soumettre, sur les lieux mêmes, à son traitement ; de sorte que sa maison et le village lui-même étaient ordinairement remplis d'Anglais, d'Allemands, de Français et de Suisses. La position de son habitation lui fit donner le nom de *médecin de la montagne* par les étrangers ; dans le village on l'appelait *Michel le barbier*.

Le merveilleux était encore fort en vogue à cette époque ; et les succès étonnants du médecin de la montagne étaient à coup sûr chose surnaturelle aux yeux des ignorans. — Pour céder au torrent, sans doute, Schupbach avait l'habitude d'examiner les urines des personnes qui venaient le consulter ; ce qui augmenta prodigieusement son crédit parmi le peuple. Parvenu à un âge plus avancé, il devint extrêmement corpulent ; sa figure était animée et pleine d'expression, son regard scrutateur et pénétrant. Lorsqu'on venait le consulter, il se plaçait face-à-face de la personne malade, promenait ses regards tantôt sur son visage, tantôt sur la fiole qu'il tenait en main, et toujours en sifflant. Après cet examen, qui durait quelques instans, il donnait son avis sur l'état du malade, lui indiquait la nature de ses souffrances, et rarement il se trompait. Il inspirait une foi si aveugle, que des personnes de haut rang venaient lui demander conseil et se soumettaient sans réserve à son traitement.

Un beau jour un marquis, usé par la débauche, arriva de la capitale pour consulter le médecin de la montagne. Schupbach l'examina attentivement ; mais désespérant de pouvoir le rétablir, et trop prudent pour laisser mourir ses malades à Langnau, il lui conseilla d'aller habiter un climat plus doux, par la raison que celui de son village était trop rude pour lui. Mais notre marquis qui ne se faisait point illusion sur son état, comprit l'inten-



tion du médecin : « Ah ah ! » dit-il, « c'est mon arrêt de mort que vous prononcez là ; eh bien ! n'importe, je puis aussi bien mourir ici qu'ailleurs, et je resterai. » — « Dites à ce fou qu'il parte ! » répartit le médecin en s'adressant à la personne qui lui servait d'interprète. — « Dites-lui donc que dans deux semaines il sera mort, » ajouta Schupbach impatienté. — « N'importe ! ici ou autre part, » répondit encore l'obstiné marquis. Puis enfin pour dernier argument il s'écria : « point d'argent point de Suisse, » et jeta une bourse pleine d'or sur la table. — « Qu'il aille au diable avec son or, ce grigou ! » dit Schupbach en colère, en jetant la bourse à ses pieds. Le Français stupéfait resta un instant muet de surprise, puis il sauta au cou du médecin en s'écriant : « Oh ! mon cher médecin, vous n'êtes pas un homme, vous êtes un Dieu ! » Schupbach finit par rire de l'entêtement du marquis ; il le garda chez lui, où il le guérit contre son attente.]

Schupbach n'avait point cherché la célébrité ; il connaissait les préjugés de son temps, et sans chercher à les propager précisément, il en profitait pour traiter chacun selon son faible. Le monde, on le sait, veut être trompé ; et Schupbach ne se fit aucun scrupule de mettre le proverbe en action ; mais c'était toujours du moins dans un but louable. En voici un exemple : Un riche paysan, atteint de démonomanie, vint un jour le consulter et lui dit qu'il avait sept démons dans le corps. Schupbach examine son homme, lui tâte le pouls et voit bientôt à quel individu il a à faire. « Mon ami, vous vous trompez », lui dit-il. — « Non certes, je ne me trompe pas », répliqua l'autre, « je suis parfait-

tement sûr de ce que j'avance. » — « Mais je vous dis que vous vous trompez, » répéta gravement le médecin, « et si bien que non-seulement vous avez sept démons dans le corps, mais qu'il y en a bien un huitième qui est le chef de la bande et qui ne se laissera pas facilement déloger : cependant je compte bien les faire partir tous dans l'espace de huit jours ; du reste il vous en coûtera quelque chose », ajouta-t-il, « ce sera un louis pour chaque démon et même deux pour le huitième, parce qu'il fera, je vous en préviens, une vive résistance. » — Le paysan consentit avec joie à ces conditions. Le lendemain de bonne heure il était déjà chez son médecin, où, à peine arrivé, il aperçut une machine singulière qui lui était absolument inconnue. Schupbach la mit en mouvement, l'étincelle électrique part et le paysan reçoit une commotion qui lui fait jeter un cri. — « En voilà déjà un de parti, » dit Schupbach ; et le paysan sortit un peu soulagé. Le lendemain et les jours suivans ce fut même opération et même résultat : le bonhomme payait comptant pour chaque démon. Le huitième jour l'esculape avertit son malade qu'il devait se munir de courage parce que ce dernier démon exigeait un redoublement d'efforts ; et en effet la commotion fut si vio-



lente, que le pauvre homme tomba à la renverse. Revenu de son étourdissement, il se déclara complètement guéri, il paya avec beaucoup de remerciemens et partit tout joyeux. Le brave Schupbach qui n'aurait jamais voulu profiter d'aucune occasion de s'enrichir aux dépens de la crédulité, donna aux pauvres les neuf louis que le paysan lui avait payés.

Le tact extraordinaire et la pratique prodigieuse du rustique docteur, les cures merveilleuses qu'il opérait, lui attiraient une telle affluence, que souvent du grand matin jusqu'à la nuit il n'avait

pas un instant de relâche si ce n'est le temps de prendre ses repas. On rencontrait chez lui des excellences, des comtes, des princes, des hommes et des femmes, des riches et des pauvres, des habits brodés d'or à côté de haillons, des citadins et des paysans, des crédules et des incrédules, des chrétiens et des sceptiques, qui assiégeaient constamment sa maison. Mais Michel n'accordait de préférence à personne; il accueillait le pauvre comme le riche, tous étaient égaux à ses yeux dès qu'ils souffraient: la seule différence qu'il établissait entr'eux c'est que non seulement il traitait gratuitement les indigens, mais encore il les secourait et de sa bourse et de ses conseils. Quant aux gens aisés il n'exigeait d'eux que le prix de ses médicamens. Du reste personne ne le consultait sans ajouter quelque chose de plus au total de son mémoire, et ses honoraires montaient dans le cours de l'année à des sommes considérables. Sa femme et ses filles recevaient aussi souvent de riches présens de la part des personnes qui avaient été soulagées par les soins du docteur. Il avait une pharmacie des mieux montées; ses drogues étaient d'excellente qualité; les simples dont il faisait grand usage étaient frais et bien choisis. La confiance sans bornes que les malades avaient en cet homme, le changement de climat, la salubrité de l'air, la distraction et souvent l'usage du laitage contribuèrent puissamment à la guérison de beaucoup de malades qui faisaient un séjour plus ou moins prolongé à Langnau ou dans les environs.

Michel Schupbach n'était pas moins respectable dans son intérieur que remarquable comme médecin. Sa maison était un modèle d'ordre et d'économie. Sa femme surveillait son ménage avec autant d'intelligence que d'activité. C'est elle qui administrait en grande partie les affaires de son mari; comme elle parlait le français, elle lui servait souvent d'interprète, ou même elle lui aidait à préparer ses médicamens. Aussi simple que laborieuse, elle ne porta jamais non plus que ses enfans, d'autre costume que celui des paysans des environs. Schupbach avait pris auprès de lui ses petites-filles qu'il élevait avec la plus grande simplicité. Dans la crainte que l'ainée ne fût accessible à la flatterie des jeunes et beaux messieurs et qu'elle n'eût le désir de faire un mariage au-dessus de son rang, il la maria très-jeune avec l'un de ses aides. Ordinairement il y avait des étrangers à la table de la famille; c'étaient des malades qui suivaient dans sa maison son traitement, ou bien c'étaient des voyageurs qu'une simple curiosité y amenait. Souvent il y invitait des paysans et même des pauvres, auxquels il distribuait toujours de l'argent après le repas.

Son urbanité, l'aménité de son humeur, sa grande bonté, la gaieté de sa famille, tout cela donnait, aux yeux de l'étranger, un charme tout particulier à ces réunions.

Un jour il avait comme de coutume beaucoup de personnes auprès de lui, parmi lesquelles se trouvaient des personnages de distinction et entre autres un prince russe qui était venu le consulter, accompagné de sa fille, jeune personne d'une rare beauté et d'une physionomie des plus intéressantes. Pendant que Schupbach conversait avec quelques personnes, il entra un vieillard portant une longue barbe blanche, lequel paraissait appartenir à la classe indigente. Dès qu'il l'aperçut, le médecin quitta la société pour aller au devant du vieillard, qu'il salua affectueusement en lui prenant la main et lui demandant des nouvelles de sa santé. Au nombre des personnes présentes était un jeune marquis français qui se tournant vers les dames, leur dit; Je parie douze louis, Mesdames, qu'aucune de vous n'ira embrasser ce bon vieux suisse. Aussitôt la jeune russe appelant son domestique, lui ordonna d'apporter une assiette. Le domestique obéit; alors elle mit douze louis dans l'assiette et alla la présenter au dédaigneux marquis en lui disant qu'elle acceptait le pari. Celui-ci n'osant pas reculer, y plaça bon gré malgré ses douze louis; puis la belle russe, avec une grâce infinie, alla au devant du vieillard et lui donna un baiser sur chaque joue, en lui disant: Respectable vieillard, permettez que je vous salue et que je vous apprenne comment dans mon pays on honore la vieillesse, que notre devoir est de respecter: prenez cet argent, il est à vous, acceptez-le comme un souvenir. Des applaudissemens unanimes partirent de tous les coins de la salle, et le marquis lui-même ne put s'y refuser. Personne ne fut plus ébahi que le pauvre vieillard, à qui il fallut expliquer d'où lui venait cette double bonne aubaine.

Schupbach mourut en 1780, à l'âge de soixante et treize ans. Tous ceux qui l'avaient connu le regrettèrent sincèrement. Malgré ses largesses envers les pauvres, il laissa une fortune de plus de cent mille francs. On dit qu'il a rendu la santé à plus de six mille personnes. Aussi a-t-on frappé une médaille pour perpétuer sa mémoire: sur l'un des côtés on a représenté son buste et sur l'autre sa pharmacie. Dans des temps plus modernes on a traité Schupbach de charlatan, d'empirique et d'ignorant; cela se comprend aisément. Néanmoins il est certain qu'il a rendu d'immenses services à l'humanité; et il serait bien à désirer qu'il trouvât plus souvent des imitateurs.

## BALE ET ZURICH EXCOMMUNIÉS.

Lorsque le pape excommunia Louis de Bavière, la plus grande partie des villes et des cantons suisses n'en tinrent compte; ils continuèrent à embrasser sa cause contre la maison d'Autriche en bravant les foudres pontificales. Un légat du pape arrivé à Bâle se préparait à publier dans cette ville l'excommunication fulminée contre l'empereur : mais les bourgeois le menacèrent de le précipiter dans le Rhin s'il exécutait son dessein. Le légat ne s'imaginant pas que l'on osât porter la main sur sa sainte personne, se mit en devoir d'exécuter son mandat. Alors le peuple s'ameuta, saisit le légat et le conduisit sur la terrasse de la cathédrale, d'où on le précipita dans le fleuve, lui et la bulle d'excommunication. Mais il se trouva que l'envoyé du pape était un habile nageur et que, malgré la hauteur du saut, il revint à la surface de l'eau et se mit à nager bravement vers le rivage. Voyant cela, les impitoyables Bâlois s'armèrent de pierres et en lancèrent une grêle au malheureux, qui finit par être assommé. Cette marque de mépris pour l'autorité de l'église n'eut point d'autre résultat si ce n'est que les Bâlois restèrent sous le poids de l'excommunication; ce dont ils parurent fort peu se chagriner, car il ne leur manquait pas de prêtres qui voulussent continuer à lire la messe en dépit des foudres de l'église; tels étaient entr'autres les cordeliers, qui attaquaient alors courageusement le principe de l'infaillibilité du pape.

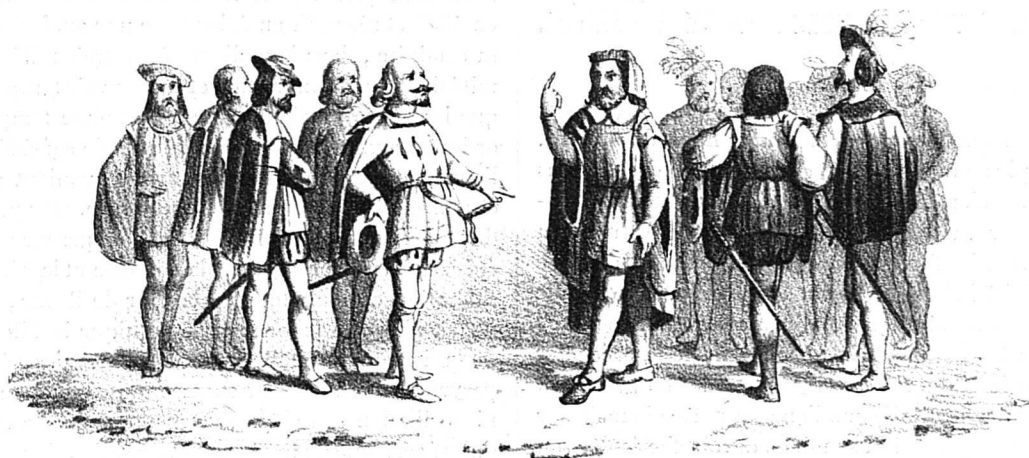
Les Zuricois éprouvèrent de plus grandes difficultés à cet égard. Tous les prêtres, excepté les franciscains, avaient quitté la ville; les églises étaient désertes, et il n'y eut presque pas de service divin. Cependant le pape permit à quelques prêtres de lire la messe et de confesser à huis clos et sans cloches. Mais le conseil de la ville défendit sévèrement aux habitans de fréquenter ces lieux secrets et ordonna aux prêtres, sous peine d'un bannissement perpétuel, d'officier publiquement dans les églises et de distribuer les sacrements comme du passé, avec menaces pour ceux qui mourraient sans avoir reçu le dernier sacrement, d'être privés de la sépulture en terre bénie et d'être enterrés dans les champs comme les bêtes. On obligea les moines et les nonnes, les maîtres d'école et leurs écoliers à fréquenter les églises et à respecter les prêtres qui étaient restés fidèles à leur poste. Beau-

coup d'entr'eux avaient quitté la ville plutôt que de céder; cependant la plupart se ravisèrent et rentrèrent peu-à-peu. L'empereur Louis publia en 1338 et répandit en Allemagne une apologie de sa conduite, dans laquelle il démontrait l'illégitimité de l'excommunication et du pouvoir temporel que les papes s'étaient arrogé. En même temps il ordonna aux prêtres et aux laïques de considérer l'anathème papal comme non avenu, voulant que chacun eût à se conduire en conséquence, sous peine de perdre ses droits et franchises. L'empereur avait été excité à ces mesures par la faiblesse et la déconsidération où était tombée la cour de Rome, qui n'était plus que le jouet de la politique insidieuse de la France, laquelle, à force d'intrigues, était parvenue à rendre infructueuse toute tentative de réconciliation entre le pape et l'empereur. La conduite énergique de Louis de Bavière lui avait acquis la considération de l'Allemagne et de la Suisse, et en particulier celle de la bourgeoisie des villes. Il n'en fut pas ainsi de la haute noblesse qui, toujours inclinant à fomenter les dissensions, comptait dans ses rangs beaucoup d'ennemis de l'empereur Louis. Mais un nouvel orage s'amassa sur la tête du monarque. En 1338 Clément VI succéda au faible Benoît XII sur le trône pontifical. Le nouveau pape, fidèle à la politique de ses prédécesseurs, résolut d'écraser à tout prix son ennemi, et il lança d'abord contre lui et ses adhérens une nouvelle bulle d'excommunication. Jamais pareil anathème n'était sorti de Rome; les termes en étaient tellement extravagans, qu'ils faisaient frémir et approchaient de la démence. Cette bulle cependant produisit moins d'effet que l'apparition du compétiteur que lui suscita le pape sous le nom de Charles IV. Mais Louis prit l'épée, défit ses ennemis et mit en fuite son rival.

Lorsque la nouvelle bulle d'excommunication arriva à Zurich, le conseil interrogea les prêtres, leur demandant s'ils voulaient chanter la messe et prier comme par le passé, ou s'ils préféraient être tous chassés du pays. Pour cette fois ils adoptèrent ce dernier parti, et tout le clergé sortit de la ville après avoir profité d'un terme très-court qu'on lui avait laissé pour faire ses réflexions. Dès lors la ville de Zurich resta dix ans sans aucun culte; beaucoup de personnes naquirent et moururent sans recevoir les saints sacrements et sans être entrés dans une église.

Louis de Bavière mourut en 1347 après un règne de trente-trois ans, après avoir été successivement excommunié par trois papes; et Charles IV se fit couronner pour la seconde fois. Dix-huit ans après que les Bâlois eurent jeté dans le Rhin le légat





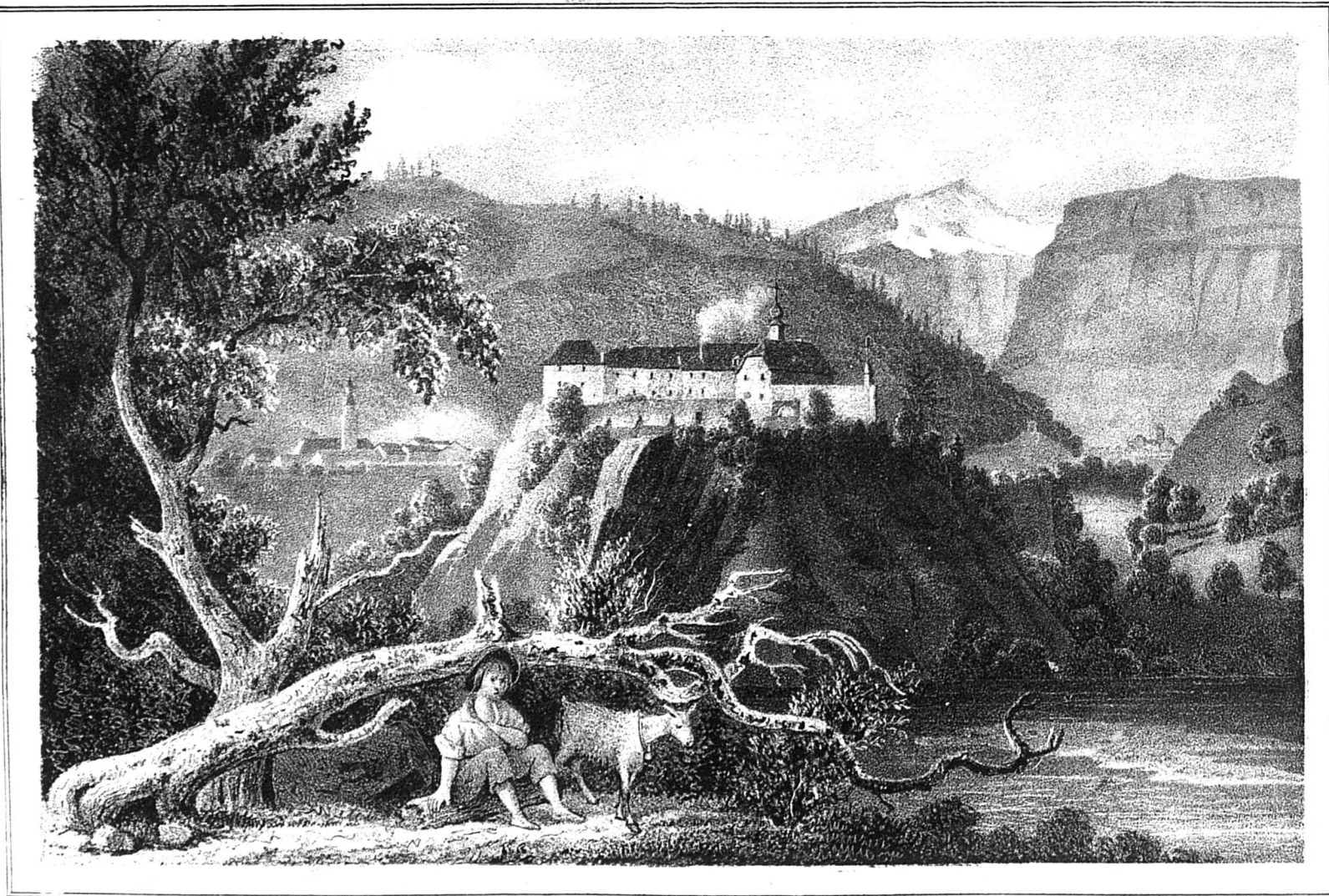
apostolique, Charles IV se présenta devant les portes de la ville qui était encore sous le poids de l'excommunication, vu la fidélité dont elle avait fait preuve jusqu'au dernier moment pour Louis de Bavière. Mais les Bâlois refusèrent au monarque l'entrée de leur ville, à moins qu'il ne les libérât de l'excommunication. Alors l'empereur leur envoya le prévôt de Bamberg, Marquard de Randeck, qui récemment était arrivé auprès de l'empereur muni de pleins pouvoirs de la cour de Rome pour absoudre tous ceux sur lesquels pesait encore l'interdiction. Il déclara aux bourgeois de Bâle qu'il était prêt à absoudre tous ceux qui feraient acte de soumission à l'empereur. Les Bâlois après en avoir délibéré, envoyèrent auprès de l'empereur leur bourgmestre Conrad de Berenfels et le chevalier Conrad Münch. Le premier en s'adressant au prévôt de Bamberg qui figurait à la suite de l'empereur, lui tint le discours suivant : « Sachez, seigneur évêque de Bamberg, lui dit-il, que quant à ce qui concerne les bourgeois de Bâle, jamais ils n'avoueront que le défunt empereur Louis soit un hérétique, et que toujours ils reconnaîtront pour empereur celui qui aura été élu à la pluralité des suffrages des électeurs, et cela sans égard à l'approbation du pape ; car nous sommes et resterons

fidèles aux droits de l'empire, et nous ne permettrons en aucun temps rien qui y soit contraire. Du reste si vous voulez nous absoudre, nous vous ouvrirons nos portes. » — L'empereur fut peu flatté de ce langage ; et l'évêque de Bamberg, un peu interdit, observa aux envoyés qu'au moins, ne fût-ce que pour la forme, ils devraient demander qu'on leur accordât l'absolution. Alors le bourgmestre se tournant vers les bourgeois qui le suivaient, leur dit : « Consentez-vous à ce que nous demandions l'absolution ? » Sur leur affirmative, ils remplirent cette formalité, et l'empereur fit son entrée dans la ville.

Les Bâlois montrèrent la même énergie quelques années après, dans un cas bien différent. Le pape avait accordé le canoniat de la cathédrale de Bâle à Oswald Pfirter ; mais le chapitre des chanoines ne voulut point le reconnaître. Là dessus le pape excommunia tout le chapitre, en sorte que la plupart des églises de Bâle se trouvèrent interdites et que les morts furent enterrés en terre non bénie. Le conseil de la ville avait vainement tenté de faire entendre raison aux chanoines ; mais voyant leur entêtement, il leur ordonna de sortir de la ville dans l'espace de vingt-quatre heures, ce qui les obligea enfin à obéir au pape.







LE CHATEAU DE RAZUNS.  
dans les Grisons.

Das Schloss Razüns.  
in Graubünden.

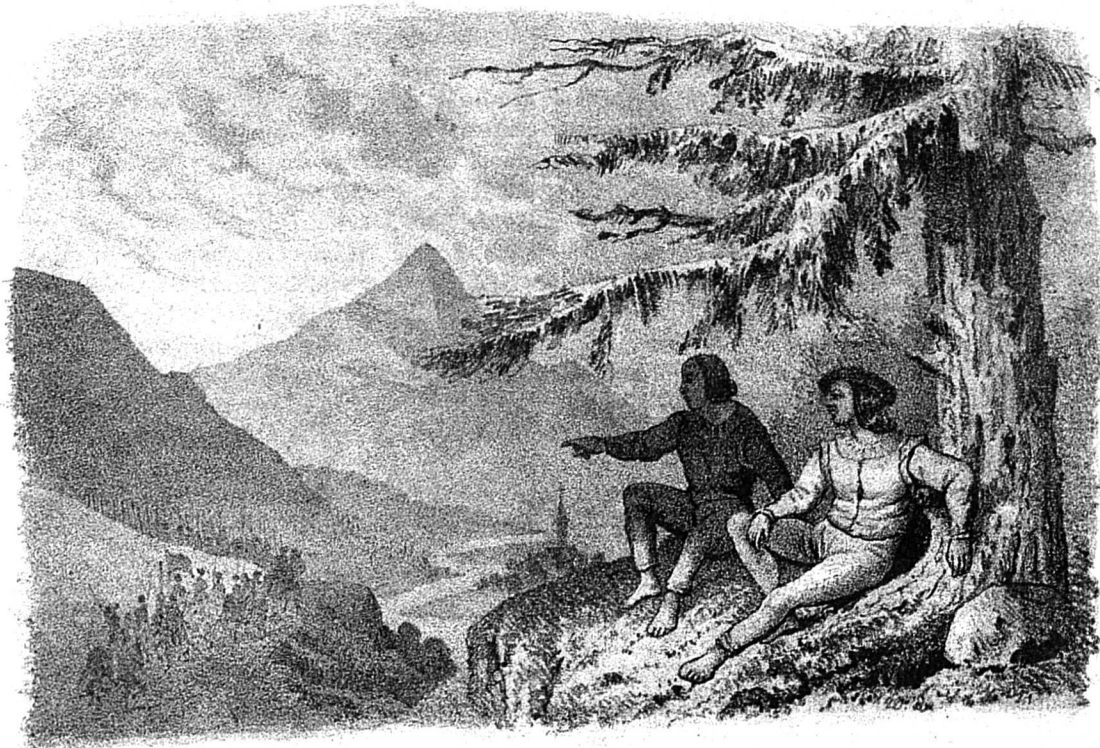




LE SEIGNEUR DE RÆZÜNS.

Der Freiherr von Ræzüns.

## LE CHATEAU DE RÆZÜNS.



Au nombre des châteaux du pays des Grisons dont l'origine remonte dans la nuit des temps, figure celui de Ræzüns (ou Rætzüns) : la tradition dit que son nom lui vient de Rætus, le chef des Tussiens qui surent se conquérir dans cette contrée une nouvelle patrie. Rætus, dit-elle, le construisit il y a deux mille ans. Quoi qu'il en soit, la forte position et la situation importante de ce château à l'entrée de la belle et fertile vallée de Domleschg, près du confluent du Rhin-postérieur et du Rhin-antérieur, font présumer sa haute antiquité. Bâti sur un rocher de grès placé sur la rive gauche du Rhin-postérieur qui en baigne la base, entouré, là où il est accessible, de fossés et d'épaisses murailles, selon l'usage du moyen âge, ce château passait pour être très-fort. Des documens des dixième et onzième siècles parlent déjà du château fort de Rhætium et de ses seigneurs qui étaient des plus puissans de la Rhétie, tant par leurs alliances que par l'étendue de leurs états et le nombre de leurs castels. En 1400 Ulrich de Ræzüns et quelques

autres seigneurs avaient conclu avec les gens de Glaris une alliance perpétuelle qui ne fut pas infructueuse ; car les Glaronais traversèrent plusieurs fois les montagnes pour venir renforcer la force armée de ces nobles seigneurs. Ce fut aussi la première qui eut lieu entre l'un des états de la confédération helvétique et une peuplade de la Rhétie. Dès le commencement elle fut désastreuse pour les ennemis des nobles de Ræziins ; car l'évêque de Coire en ayant pris ombrage, fit enlever, pour se venger, un troupeau de bétail avec lequel des gens de Glaris traversaient ses terres. Mais l'imprudent prélat ne savait pas quel ennemi il s'attirait sur le dos. Les Glaronais qui, peu d'années auparavant, avaient si rudement maltraité à Näfels une armée autrichienne, n'étaient pas assez endurans pour laisser impuni un pareil attentat : aidés de quelques bandes de Schwiz, de l'Entlibuch, d'Appenzell et de Zug, ils vinrent se ruer sur les terres de l'évêque, où ils pillèrent quatre ou cinq villages, et firent chèrement payer aux pauvres



habitans la maladresse de leur chef. Du reste, la paix fut bientôt rétablie; il n'y eut qu'un seul homme, du pays de Gaster, auquel les Appenzelois avaient enlevé tout son beau bétail, qui ne voulut pas entendre parler de paix jusqu'à ce qu'il se fût vengé; aidé de ses amis, il fit la guerre pour son propre compte pendant quatre ans, opérant avec acharnement tout le mal qu'il pouvait, jusqu'à ce que enfin il fut fait prisonnier.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les trois fils du baron Ulrich de Râzuns furent du petit nombre des seigneurs qui firent cause commune avec le peuple et contractèrent une alliance avec lui, en 1424, sous l'érable de Trouns, où ils jurèrent de maintenir leurs libertés et de se prêter mutuellement secours et assistance à l'exemple des Waldstetten. Ce fut de cette première alliance que la Rhétie prit ensuite le nom de *ligue grise*. Mais Henri de Râzuns n'imita pas son père, qui, vingt-six ans auparavant, s'était engagé dans la nouvelle confédération; au contraire il entra dans la ligue des seigneurs qu'avait fondée Henri comte de Werdenberg-Sargans, l'ennemi de toutes les libertés populaires, dans l'intention de renverser à jamais cette confédération si dangereuse pour les seigneurs. Leur alliance s'appelait la *ligue noire*, d'une partie de leur vêtement qui, en signe de ralliement, portait cette couleur. — Un jour Jean de Rechberg, général des forces des seigneurs alliés, partit secrètement du pays de Sargans, suivi d'une nombreuse cavalerie; il enfila les gorges de la Tamina, traversa le passage du Kunkels, puis passant par Tamins et Reichenau, il arriva près de Râzuns, où le baron Henri l'attendait avec les siens; Rechberg avait prétexté une grande partie de chasse pour n'éveiller aucun soupçon. De là la troupe, à la faveur des ténèbres, remonta inaperçue la vallée de Domleschg par des sentiers solitaires, évitant les villages et les lieux habités; elle défila le long du Heizenberg et suivit ensuite le sentier âpre et isolé qui conduisait alors, par des lieux déserts et inhabités, au-dessus des gorges de la Via-Mala dans la vallée de Schams. Le but des chefs de cette entreprise était de s'emparer des défilés qui conduisent dans cette vallée, de la cerner, et de se mettre en communication avec le Milanais; ce qui aurait compromis non-seulement la ligue grise, mais encore la confédération suisse tout entière.

Les premiers rayons du soleil levant commençaient à dorer le sommet aigu du haut Piz-Beverin, dont un prolongement sépare la vallée de Schams de celle de Domleschg, tandis que dans le fond de la vallée les ténèbres luttaient encore avec

la lumière du jour naissant. Deux jeunes bergers d'Andeer conduisaient en sifflant leur troupeau sur les pâturages qui dominent le village au sud. Ils s'assirent sur un rocher détaché couvert de mousse et de racines entrelacées d'un gros mélèze. Au même instant leur attention fut captivée par une scène propre à exciter vivement leur curiosité. Au travers des vapeurs matinales qui s'élevaient du fond de la vallée, on voyait sur les hauteurs qui bordent la rive gauche du Rhin, une longue file de cavaliers qui descendaient un à un, et avec précaution, le talus de la montagne. « Ce sera la grande chasse que le seigneur de Râzuns a annoncée il y a quelque temps », dit le plus jeune des bergers. — « Oui », répliqua l'autre, après avoir regardé attentivement la troupe des cavaliers, « c'est bien une grande chasse, mais ce n'est pas en pareil nombre, bardés de fer, le bouclier au bras et enseignes déployées que l'on va chasser l'ours et le sanglier; certainement il s'agit ici de bien autre chose. » Et ayant dit à son camarade d'avoir soin du troupeau, il courut à toutes jambes au village pour y donner l'alarme. Aussitôt chacun s'arma, tandis que les cloches allaient réveiller les habitans plus éloignés. Mais pendant ce temps-là la troupe, que l'on avait reconnue pour être celle des seigneurs ennemis, avait gagné du terrain; tous les défilés étaient occupés par elle, et les habitans de Schams, cernés de toute part et trop faibles pour se faire jour au travers de ses rangs, n'eurent d'autre ressource, dans ce péril extrême, que de réclamer l'assistance, éloignée il est vrai, de leurs confédérés des vallées voisines. Des messagers partirent donc en toute diligence, par des sentiers détournés, pour les vallées de Savien et Rheinwald. — Cependant les heures s'écoulaient dans une cruelle perplexité; mais l'ennemi, sûr de son fait, ne se pressait point de profiter de ses avantages; il se reposait des fatigues de la marche longue et désagréable qu'il avait faite pendant la nuit. Le soleil avait déjà parcouru la moitié de son cours, et les habitans de Schams ne songeaient plus qu'à vendre chèrement leur vie pour la défense de leur liberté, lorsqu'ils virent accourir du haut des montagnes leurs frères de la vallée de Savien, en même temps que les gorges de la Rosla retentissaient des cris de guerre et du bruit des armes des hommes du Rheinwald qui attaquaient l'ennemi par derrière. Les habitans de la vallée de Schams, encouragés par cet événement, répondirent à ces cris par d'autres cris et tombèrent de leur côté sur leurs agresseurs. Les soldats de Rechberg, l'imagination frappée par les horreurs que la nature déploie dans cette âpre contrée, assaillis de toute part par

des ennemis inconnus qui semblaient surgir des gorges ténébreuses où coule le Rhin et dont les rochers multipliaient les hurlemens farouches, furent saisis d'une terreur inexprimable, comme s'ils eussent eu à combattre les démons de la montagne; ils s'enfuirent de tous côtés en jetant au loin leurs armes. Mais à leur tour ils trouvèrent tous les passages fermés, partout ils entendaient le son des cloches qui se propageait jusqu'aux sources du Rhin, le son lugubre des cornes de guerre et les cris sauvages de nouveaux combattans qui ne cessaient d'arriver; les fuyards rencontraient partout la mort; les uns sur des sentiers trompeurs, d'autres dans des gorges sans issues, dans les abîmes de la Rosla, dans les gouffres de la Via-Mala, ou sous les coups de l'ennemi. Un petit nombre parvint à s'échapper par des endroits presque inaccessibles, et parmi eux était Rechberg. Le seigneur de Ræzuns eut le malheur de ne pouvoir les suivre; son embonpoint l'ayant empêché de fuir, il fut fait prisonnier.

Un jour de l'an 1450 des juges et les guerriers de toutes les juridictions de la ligue grise se trouvèrent rassemblés à Vallendas, près de Tüsis, pour juger le baron de Ræzuns. Les termes de la sentence furent que, comme parjure et traître à la patrie, il avait mérité la mort; la sentence devait être exécutée dans la même journée. Le malheureux baron ne semblait craindre qu'une chose, c'était la maladie du bourreau; mais celui-ci, selon l'ancien usage, s'étant approché pour lui demander pardon de l'office qu'il était obligé de remplir auprès de lui, voulut le rassurer en coupant en deux avec son épée un cheveu suspendu en l'air. Cette preuve sans réplique de l'habileté du bourreau et du tranchant de son épée fit pâlir le pauvre baron; son courage l'abandonna et les terreurs de la mort se répandirent dans son âme. Cependant le vieux domestique, qui avait déjà servi son père, s'empressait à faire dresser des tables que l'on chargeait de vins, de viandes, de pain et de fromage. Lorsque ces apprêts furent terminés, il se tourna vers l'assemblée: Mon maître, s'écria-t-il, reconnaît sa faute et il ne se la pardonne pas lui-même; il honore votre justice et attend tranquillement la mort; mais il a encore une grâce à vous demander, et vous ne voudriez pas la lui refuser, à lui qui a été votre allié. Vous vous rappelez que son père et ses ancêtres déjà ont toujours vécu en bonne amitié avec les braves gens de ces montagnes; qu'ils ont vidé bien des cruches ensemble, tantôt dans le château de Ræzuns, tantôt sous l'ombrage des arbres du manoir; là on était joyeux et la confiance était mutuelle. Le baron

Henri voudrait mourir comme ses pères ont vécu, et son seul désir avant de quitter ce monde est de jouir encore d'un moment pareil. Voici de quoi vous rafraîchir, soyez joyeux, et mon maître mourra content. « La plupart de ces gens avaient fait une marche longue et fatigante; ils trouvèrent que la proposition du vieux serviteur arrivait fort à propos; aussi se mirent-ils à table et firent-ils honneur à la collation qui leur était offerte. Ce brave homme allait de l'un à l'autre, les pressant de boire et de manger, n'épargnant surtout pas le vin. Tout en faisant cela, il leur parlait de son maître, de sa jeunesse, du dévouement de sa famille pour la ligue, de l'astuce et des artifices de l'évêque de Coire qui, par ses intrigues, l'avait attiré dans son parti; il les assurait qu'en lui laissant la vie ils auraient en lui un des seigneurs les plus dévoués à leurs intérêts. Les paroles persuasives du fidèle serviteur, l'à-propos de ses discours, les vins généreux qui les accompagnaient, l'air triste et piteux du pauvre seigneur, tout cela fit un effet merveilleux sur l'assemblée, tous les assistants se levèrent spontanément, mus par un même sentiment de générosité, et lui accordèrent la vie. Alors ses genoux plièrent sous lui, il se sentit prêt à défaillir; il jura fidélité à la fédération, et il fut fidèle à son serment jusqu'alors la mort. Après cela, comme on devait s'y attendre, tout le poids de la colère de la ligue tomba sur la maison de Werdenberg-Sargans et sur l'évêque de Coire: leurs châteaux furent pris d'assaut et renversés; la garnison du château fort de Bärenburg qui fermait le défilé conduisant dans la vallée du Rheinwald, réduite par la famine, s'échappa pendant la nuit au moyen de cordes, et le château fut pris et détruit. Ce château avait de la célébrité à cause de la tyrannie des châtelains qui le gouvernaient au nom de comte de Werdenberg. Pour témoigner leur mépris pour les paysans et amortir, comme ils disaient, leurs idées de liberté, ils les forçaient de manger dans la même auge que les cochons. Mais ces mêmes paysans étant à leur tour devenus les maîtres, n'oublièrent pas de rendre la pareille à ces insolens châtelains. — Enhardis par ces succès, les Grisons sortirent de leurs montagnes et allèrent attaquer leurs ennemis avec tant de vigueur, jusqu'au milieu de leurs états, qu'ils furent enfin obligés d'implorer la paix. Neuf ans après ces événemens, on enterra, avec cuirasse et bouclier, Ulrich, le dernier rejeton de l'ancienne et illustre maison de Ræzuns. La seigneurie passa alors à son neveu, le comte de Zolleren; puis, en 1470, elle fut achetée par l'empereur Maximilien I<sup>er</sup>, et dès-lors elle resta à la maison

d'Autriche, et le château devint la résidence d'un délégué impérial et d'un administrateur. Or, comme les droits politiques de cette seigneurie étaient inaliénables, il en résulta que l'empereur avait le droit d'envoyer un député à la diète de Trouns, ce qui donnait à l'Autriche une grande influence dans les affaires des Grisons. La seigneurie était composée de quatre villages et formait une juridiction particulière. A la fin du dix-huitième siècle elle passa à la Bavière, puis à la France, et à la chute de Napoléon elle revint de nouveau à l'Autriche, jusqu'à ce qu'enfin le congrès de Vienne la céda entièrement aux Grisons. Les bâtimens du château appartiennent aujourd'hui à des particuliers. Ceux qui existent actuellement furent construits sous le règne de l'empereur Léopold, sur les fondemens de l'ancien fort.

Dans la lithographie qui accompagne cet article on voit le château de Ræzuns depuis l'autre côté du Rhin ; à gauche est le village du même nom, entouré de champs fertiles ; à droite se voit le gibet seigneurial ; plus loin le village de Tamins, au-dessus de Reichenau, situé au pied des montagnes neigeuses qui séparent la vallée du Rhin antérieur d'avec le canton de Glaris.

### SEMPACH .

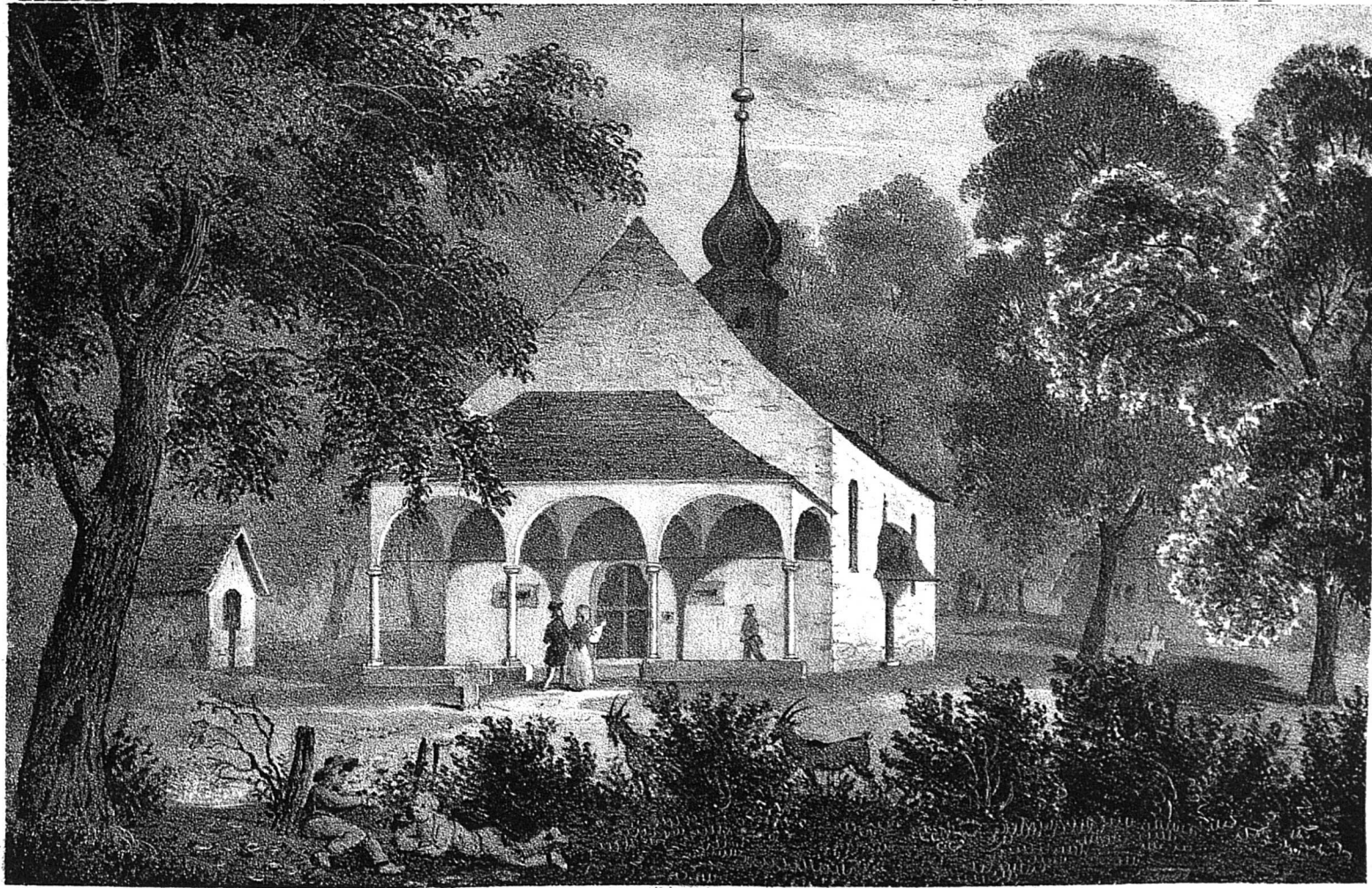
Sempach, chef-lieu du cercle de ce nom, est une petite ville à trois lieues de Lucerne, comprenant environ deux cents maisons et un millier d'habitans. Sa situation sur la rive orientale du lac du même nom, au pied de collines fertiles, est agréable ; mais l'intérieur de la ville n'offre pas le même aspect ; elle est mal bâtie, et on est frappé de son air antique et délabré. Les vieilles murailles qui l'entourent et qui maintenant servent en partie à la clôture des jardins, tombent en ruines, ainsi que les tours, et semblent être les mêmes que celles qui, dans le temps, bravèrent la puissance du duc Léopold. Cette ville possédait autrefois des franchises considérables, qu'elle conserva jusqu'à la révolution. La route de Lucerne à Sursée, qui passait ci-devant par cet endroit, est maintenant dirigée sur l'autre rive ; ce qui a beaucoup nui à sa prospérité. Maintenant Sempach est isolé et délaissé, et si son nom ne réveillait de si grands souvenirs historiques, à peine serait-elle connue. Parmi ses vieilles maisons on remarque son église, édifice moderne qui est à-peu-près le seul qui se trouve en dehors de ses portes : celles-ci ont été

religieusement conservées, ce qui contribue pour beaucoup à donner à l'endroit un air triste et chétif.

L'origine de cette ville n'est point connue : ce furent probablement des pêcheurs qui s'établirent les premiers dans ces lieux et qui, plus tard, pour



leur sûreté, entourèrent d'une muraille leurs cabanes. Ensuite le seigneur de la contrée y bâtit un château, où résidèrent souvent les comtes de Habsbourg, et dont il reste encore une tour. Sempach fut dans l'origine un fief de la maison de Lenzbourg, puis des comtes de Kybourg ; ensuite il parvint à la maison de Habsbourg et par conséquent à l'Autriche. Les vexations de la noblesse déterminèrent les bourgeois de Sempach et d'autres lieux à s'unir aux Suisses par un traité de com-bourgeoisie sans le consentement du duc d'Autriche ; ce qui ne fut pas une des moindres causes de la guerre qui éclata ensuite entre l'empire et les confédérés. La plus grande partie de la Suisse n'avait encore pris aucune part à l'émancipation des divers cantons qui formaient la ligue helvétique ; elle restait sous le joug des seigneurs ou de leurs baillis qui, comme en général les seigneurs engagistes de l'époque, étaient durs envers leurs sujets, pleins d'orgueil et de morgue envers les confédérés, de mépris et d'insolence envers les bourgeois et tous ceux qui n'avaient pas des titres de noblesse. Le peuple le leur rendait bien, il leur vouait haine pour mépris ; mais ce n'était pas dans les campagnes que la haine populaire se manifestait le plus ; c'était parmi les bourgeois des villes libres, où le mercier et l'artisan opulent montraient plus d'orgueil et de jalousie de leurs



LA CHAPELLE SUR LE CHAMP DE BATAILLE  
DE SEMPACH.

Die Capelle auf dem Schlacht felde  
von Sempach.





droits que les bergers des Alpes, qui vivaient libres et contents au milieu de leurs troupeaux, se reposant sur leurs remparts de montagnes et leurs bonnes épées pour réprimer l'insolence des seigneurs.

Le duc Léopold d'Autriche était un preux chevalier, bon, magnanime et valeureux ; il gémissait souvent en voyant l'orgueil insensé de ses barons et disait qu'une fois ou l'autre ils amèneraient la ruine et la destruction sur ses états. Les seigneurs des bords du Rhin et de la Souabe formèrent, à l'exemple des villes, une grande confédération sous le nom de *Ligue du Lion*. Quelques villes s'y joignirent, parmi lesquelles était Bâle. Cinquante et une villes impériales, du Rhin, de la Franconie et de la Souabe demandèrent à former une ligue avec les cantons helvétiques en vue de leur défense commune ; mais Schwiz au nom des quatre cantons répondit par un refus, disant qu'il ne leur fallait pour garder leur indépendance que l'aide de Dieu, de leur bras droit et de leurs défilés. Quant aux affaires d'autrui ils ne voulaient point s'en mêler. En revanche Zurich, Berne, Soleure et Zug acceptèrent cette demande. Une rixe accidentelle qui eut lieu sur le marché de Rapperschwyl et un nouveau péage que le duc avait établi à Rothenbourg, à une lieue de Lucerne, indisposèrent fortement les esprits. Le duc était parvenu à dissoudre la ligue des villes ; ce succès et le refus des Suisses de se liguier avec lui le rendirent froid et réservé ; dès lors ses baillis prirent un langage plus hautain, et les Suisses pleins de méfiance purent facilement prévoir une rupture. Comme il n'avait pas voulu, malgré la requête des Lucernois, abolir le péage de Rothenbourg, un jour une troupe de jeunes Lucernois surprit la petite ville et le château en l'absence du seigneur, en renversa les murailles et en combla les fossés. A la même époque les habitants de l'Entlibuch qui gémissaient sous la tyrannie de Pierre de Thorberg, qui avait reçu en fief cette contrée du duc d'Autriche, firent un traité de bourgeoisie avec la ville de Lucerne, afin des'assurer une protection contre les exactions de leur nouveau Gessler. Mais celui-ci, aussitôt instruit de cette démarche, en fit mettre les auteurs à mort. Dès lors la guerre était inévitable ; les cantons suisses et Zurich s'armèrent ; les Lucernois se mirent les premiers en campagne et détruisirent les châteaux de Pierre de Thorberg et consorts.

D'autre part les barons et seigneurs autrichiens travaillaient sans relâche sur l'esprit de Léopold pour l'exciter contre les Suisses, et ils y réussirent si bien, que lorsqu'il apprit ce qui venait de se passer, sa modération ordinaire l'abandonna, et il

jura de châtier l'insolence des *paysans*. C'était tout ce que demandait la noblesse autrichienne, qui comptait venger ses défaites à Morgarten et à Laupen. Les Suisses eurent bientôt l'occasion d'éprouver combien étaient nombreux leurs ennemis parmi la noblesse et quel était leur acharnement. En moins de douze jours, vingt messagers leur apportèrent les défis de cent soixante-sept seigneurs tant spirituels que temporels, qui prétendaient être autant de souverains. Un messenger de Wurtemberg leur apporta tout à la fois quinze déclarations de guerre ; et le jour suivant ils en reçurent quarante-trois autres. Parmi leurs ennemis, on voyait trois margraves de Baden, puis Eberhard et Ulrich de Wurtemberg, des Kibourg, des Habsbourg, tous ceux qui voulaient effacer les souvenirs de Morgarten et de Laupen, tous ceux qui avaient de l'attachement pour la maison d'Autriche, un nom à transmettre ou le désir de mériter les insignes de la chevalerie. Cependant il y en avait aussi qui trouvèrent indigne de leur gloire de tirer l'épée contre de vils bourgeois et paysans. Toute la noblesse de la haute Allemagne se mit en mouvement. Les confédérés, loin de s'effrayer du nombre de leurs ennemis et de leurs vastes préparatifs, restèrent calmes et fermes et trouvèrent plutôt dans les extravagantes menaces des nobles des motifs de confiance en l'avenir. Ils envoyèrent sur le champ un message aux Bernois pour les engager à leur expédier des secours, en leur rappelant la journée de Laupen. Mais ils reçurent pour toute réponse que la trêve qu'ils avaient conclue pour onze années avec le duc Léopold ne devant expirer que dans quelques mois, ils ne pouvaient prendre part à cette guerre. Les messagers se turent et retournèrent chez eux. La guerre commença alors entre les hommes libres des Waldstetten et les seigneurs de la haute Allemagne. Les Suisses ne se laissèrent point prévenir ; bientôt ils furent en campagne, et avant que Léopold eût rassemblé son armée, ils avaient déjà ruiné bien des châteaux et dévasté bien des terres. Ayant des raisons de croire que le duc tournerait d'abord ses armes contre Zurich, les confédérés envoyèrent au secours de cette ville quatorze cents hommes sous le commandement de l'avoyer Gundoldingen de Lucerne. Pendant ce temps-là Léopold rassemblait ses forces aux environs de Baden dans l'Argovie. Lorsqu'il apprit que Zurich était pourvu d'une bonne garnison, son plan fut de laisser la majeure partie de son armée dans l'Argovie, pour la couvrir, et en même temps pour observer et occuper les Zuricois, puis de marcher lui-même directement sur Lucerne, le boulevard des Waldstetten, avec

le noyau de son armée, avant que les confédérés pussent secourir cette ville depuis Zurich. Chemin faisant il voulait châtier les bourgeois de Sempach qui s'étaient avisés de s'allier avec Lucerne. — Les Suisses s'étaient emparés des deux petites villes de Mayenberg et de Reichensée : grâce à la trahison des habitans de la première de ces villes, cent cinquante Lucernois et Zugois périrent dans une embuscade et l'ennemi s'empara de la ville. Reichensée, en revanche, fut pris par surprise, les habitans de tout âge et de tout sexe massacrés, et la ville brûlée. L'avant-garde des Autrichiens arriva le 8 juillet 1386 devant Sempach ; le lendemain le duc Léopold parut en personne avec le reste de son armée, et aussitôt il se prépara à faire le siège de la place, après avoir établi son camp sur le plateau qui la domine à l'orient. Il avait amené avec lui deux cents faucheurs par lesquels il fit moissonner les champs de blé des environs. En attendant, les chevaliers, caracolant sous les murs de la ville, envoyaient des bravades et des insultes aux bourgeois. L'un d'eux, leur montrant un char chargé de cordes, leur criait : « Voilà pour vous pendre vous et votre avoyer. » Un autre seigneur, le chevalier de Reinach, vint leur demander qu'on envoyât aux moissonneurs à déjeûner. « Les confédérés vont vous apporter un déjeûner si chaud », répliqua un brave bourgeois au fanfaron, « que toi et bien d'autres pourrez bien en laisser échapper la cuiller de vos doigts. » — Ce Reinach fut un des premiers qui tombèrent. Les confédérés qui avaient pénétré le plan de Léopold, avaient laissé la garde de Zurich à ses bourgeois ; ils se hâtèrent de gagner Sempach et arrivèrent dans les environs presque en même temps que l'ennemi, après avoir recruté en route plusieurs détachemens de l'Entlibuch et des villages qui se trouvaient sur leur route. Quant aux Glaronois et aux Zugois, ils étaient restés chez eux pour garder leurs frontières menacées. Les confédérés avaient pris possession d'une forêt sur les derrières de l'armée autrichienne. Léopold, surpris d'apprendre que ces Suisses qu'il croyait à Zurich, étaient si près de lui, ne douta pas que leur intention ne fût de lui livrer bataille ; dès lors il abandonna pour le moment le projet de siège de Sempach, pour lequel il avait amené un grand train de machines, et il rassembla autour de lui les principaux seigneurs de son armée pour les consulter et entendre leur avis. La principale question à débattre était celle de savoir si on accepterait ou si l'on éviterait la bataille. Les chefs les plus expérimentés opinaient pour le dernier avis, et particulièrement le baron de Hasenbourg, chevalier, dont les cheveux avaient blanchi dans

les combats : il venait de voir la position et l'air résolu des Suisses, dont il connaissait fort bien la manière de combattre. Le vieux guerrier disait aux jeunes seigneurs que l'ennemi qu'ils avaient en face ne se laissait pas vaincre par des vaines bravades, et qu'il serait plus prudent d'attendre le corps d'armée de Bonstetten ; mais on se rit de la prudence du vieillard, et aussitôt les clameurs des jeunes chevaliers, leurs cris d'indignation s'élevèrent de toutes parts. Jean d'Ochsenstein, prévôt du chapitre de Strasbourg, l'un des principaux chefs de l'armée, bailli du duc en Alsace et dans le Sundgau, s'écria, en faisant allusion au nom du chevalier : « Château-lièvre, cœur de lièvre (Hasenbourg, Hasenherz.) » — « Nous verrons dès aujourd'hui quel est le cœur de lièvre », répliqua le chevalier. Le prêtre présomptueux se tourna ensuite vers le duc, et lui dit qu'il lui amènerait dans la journée même ces vilains paysans, bouillis ou rôtis. Entraîné par la fougue et le sot orgueil de ses indignes conseillers, le prince se décida aussitôt, et pour son malheur, au combat. Il repoussa les conseils de ceux qui l'engageaient à ne point exposer sa personne : « à Dieu ne plaise, s'écriait-il, que Léopold d'Autriche reste impassible spectateur de la mort de ses braves chevaliers, qui combattent pour lui ; je saurai vaincre ou périr avec vous. »

L'armée du duc commença donc à se ranger en bataille ; elle était composée de quatre mille chevaliers, magnifiquement montés et équipés ; chaque baron conduisant ses vassaux ; chaque avoyer de ville, ses bourgeois ; les serfs et les mercenaires formant l'infanterie. On avait aussi de l'artillerie, qui n'était autre chose que d'énormes arquebuses, montées sur des roues, avec lesquelles on lançait des boulets de pierre ; mais ces misérables machines ne servaient qu'en cas de siège. Les confédérés distinguèrent dans les rangs de la noblesse de l'Argovie et parmi les seigneurs et baillis autrichiens, leurs ennemis implacables, les auteurs de cette guerre : Hermann Grimm de Grünenberg, qui avait à venger la destruction du château de Rothenbourg ; tous les Gessler capables d'endosser une cuirasse, qui venaient assouvir leur haine héréditaire contre le nom suisse ; Thuring et Jean de Hallwyl, influens dans les conseils du prince et vaillans dans les combats ; Ulrich et Egloff d'Ems, chevalier magnanime et valeureux ; enfin le comte de Lichtenstein, suivis d'une foule de chevaliers des pays héréditaires du prince, avec la bannière de l'archiduché ; les comtes de Soultz, de Fürstenberg, de Montfaucon, de Monthéliard, et beaucoup d'au-

tres seigneurs de la haute Bourgogne. Mais nul entre tous ces guerriers n'égalait en éclat et en dignité Léopold d'Autriche, alors âgé de trente-sept ans, aux traits mâles et imposants, les yeux animés d'une ardeur héroïque, impatient de combattre et de se venger. Le duc fit mettre pied à terre à ses chevaliers. Soit que cette mesure lui eût été conseillée par la nature inégale du terrain, peu favorable à la cavalerie, ou qu'il dédaignât des armes inégales, elle n'était certes pas dictée par la prudence; car ces chevaliers, embarrassés dans leurs pesantes armures, étaient presque incapables de se mouvoir, hors d'état de remplacer l'infanterie et encore moins de lutter avec avantage contre un ennemi habitué à combattre à pied et équipé pour ce service. Les chevaliers, persuadés de leur supériorité, ne voulurent point partager la gloire de la journée avec leur infanterie, forte de quatorze cents hommes, et que commandaient Frédéric de Zollerer, le Comte Noir et Jean d'Oberkirch; ils la renvoyèrent sur les derrières de leur ordre de bataille. Les confédérés se trouvaient alors sur la hauteur, couverts par la forêt. Il y avait dans leurs rangs neuf cents hommes des Waldstetten, quatre cents de Lucerne et une centaine de Glaris, Zug, Gersau et de l'Entlibuch. L'avoyer Gundoldingen commandait les Lucernois; chaque contingent était sous sa bannière, conduit par son landammann. Ceux-ci étaient armés à la légère; la plupart avaient des halberdes, d'autres des *morgenstern* ou de grandes épées; quelques-uns portaient, en guise de boucliers, une petite planche attachée au bras gauche. Selon leur coutume, les Suisses s'étaient proposé d'attaquer et de tirer le meilleur parti possible de leur petit nombre; mais tant qu'ils virent les chevaliers montés sur leurs chevaux, il ne leur parut pas convenable de quitter leur position sur la hauteur pour se hasarder à découvrir dans la plaine. Dès que les chevaliers eurent quitté leurs montures et qu'ils les eurent envoyées sur les derrières de l'armée, les Suisses eurent aussitôt pris leur résolution; ils firent leur prière selon l'ancien usage; puis ils formèrent leur ordre de bataille en un triangle dont un des angles était tourné sur l'ennemi. Léopold avait disposé son armée en un carré long, serré et compacte; les archers étaient sur les flancs. Cette phalange, hérissée de piques longues de dix-huit pieds, dont les hommes du quatrième rang pouvaient encore se servir, présentait un front formidable. Il était près de midi; la chaleur était accablante, et les chevaliers, chargés de fer, commençaient à ressentir les effets des dispositions ordonnées par le

duc, tandis que les Suisses qui s'étaient reposés à l'ombre, des fatigues de la marche, traversaient, frais et alertes, la plaine au pas de course, et en poussant de grands cris, dans l'intention d'enfoncer au premier choc la phalange ennemie. Le choc fut terrible, mais meurtrier pour les confédérés; les boucliers des ennemis, serrés les uns contre les autres, formaient une muraille d'airain impénétrable, et les longues lances dont était hérissé leur front de bataille, semblaient devoir rendre toute approche impossible. Les Suisses faisaient de vains efforts pour pénétrer jusqu'aux porteurs de lances. Déjà dès le commencement du combat on avait vu la bannière de Lucerne tomber avec Gundoldingen, son avoyer, mortellement blessé; l'ancien avoyer Henri de Moos et son gendre, Stephan de Sillinen, eurent bientôt le même sort; beaucoup d'autres, et des plus braves, étaient aussi couchés dans la poussière. Alors l'armée des chevaliers se mit en mouvement, au son formidable des armes qui s'entrechoquaient dans la marche; leur intention était de se former en demi-lune pour envelopper les confédérés. Mais cette masse d'hommes lourdement armés, inhabiles à la manœuvre, ne parvint point à exécuter ce mouvement; cependant leurs rangs restèrent serrés et intacts. Soixante Suisses avaient déjà succombé; Bonstetten pouvait arriver d'un instant à l'autre, ou l'infanterie ennemie pouvait profiter des accidents du terrain, et les prendre à dos; le moment était des plus critiques. Tout à coup une voix s'éleva: « frappez sur les lances, elles sont creuses. » On en brisa effectivement quelques-unes, mais elles furent aussitôt remplacées. Dans cette extrémité Arnold Strutthan de Winkelried, d'Unterwalden, chevalier, sortant des rangs, s'écria: *Confédérés, je vais vous ouvrir un chemin; prenez soin de ma femme et de mes enfans!* A ces mots il se jeta sur les piques, les bras étendus, en saisit autant qu'il put, et comme il était gros et fort, il en couvrit de son corps un grand nombre en tombant. Aussitôt ceux qui le suivaient passèrent sur lui, remplirent rapidement la brèche, l'élargirent en frappant de terribles coups de gauche et de droite; d'autres suivirent en serrant leurs rangs, avec une force irrésistible. Les ennemis étonnés se consultaient les uns les autres; pressés par devant par les confédérés et par derrière par les leurs qui suivaient, la terreur et la confusion se mirent bientôt parmi les seigneurs; un grand nombre furent étouffés sous le poids de leur armure, et périrent sans avoir été blessés. Dans ce même moment il arriva du renfort aux Suisses; et dès lors l'issue de la bataille ne fut

plus douteuse. Les chevaliers, incapables de manœuvrer et de rétablir leurs rangs, ne pouvant presque pas faire usage de leurs armes dans cette terrible mêlée, voyaient leur défaite inévitable. Le premier des nobles qui tomba fut le bâtard de Brandis, fils de l'abbé de Reichenau, homme qui, par sa taille et sa force corporelle était la terreur de l'ennemi dans les combats ; près de lui gisait le long Friesshard, qui s'était vanté de combattre à lui seul les confédérés. Les valets et les hommes qui gardaient les bagages voyant que les affaires ne tournaient point à l'avantage de leurs seigneurs, se servirent de leurs chevaux pour prendre la fuite et sauver leur vie. La grande bannière d'Autriche tomba avec Henri d'Escheloh qui la portait, mais elle fut promptement relevée par le chevalier Ulrich d'Arbourg, qui la défendit vaillamment : blessé à mort, il s'écria : « sauvez la bannière d'Autriche ! » Alors le duc se faisant jour jusqu'à lui, reçut cette bannière de sa main défaillante, la releva et la fit flotter, rouge de sang, au dessus des combattans. La bannière du Tyrol venait de tomber aussi, mais sans être relevée ; celle de Habsbourg était de même renversée, sanglante et déchirée, sur les corps de dix-sept nobles chevaliers. Une foule de seigneurs s'étaient ralliés autour de Léopold à la vue de sa bannière ; ils le supplièrent en vain de s'éloigner de cette affreuse boucherie, et Léopold vit tomber près de lui Thuring de Halwyl et son oncle Jean, plus loin les comtes de Lichtenstein, le comte Walleram de Thierstein, étendu sur sa bannière, et Hermann d'Eschenz entre ses deux fils. En vain le margrave de Hochberg et Bade défendit vaileusement son étendard ; il tomba avec lui et cent soixante-dix des siens. Tout près d'eux succombait à son tour sir Otton le Parisien, conseiller du duc, ainsi que le comte d'Arberg avec sa bannière ; plus loin, le loyal chevalier Albert de Mulinen, chéri du prince, et cinq guerriers du même nom venaient de recevoir le coup fatal. — Le noble duc, pénétré de douleur et de désespoir à la vue de tant de désastres, s'écria : « Si tant de vaillans seigneurs ont succombé, je veux mourir loyalement avec eux ; » puis il s'élança au milieu des confédérés. Mais bientôt, renversé dans la mêlée, il se débattit, couché par terre, sa pesante armure l'empêchant de se relever. Or il advint qu'un homme de Schwiz, nommé Félix Faber, homme d'une figure ignoble, le rencontra tandis qu'il faisait de vains efforts pour se relever. Hors d'état de se défendre, le prince lui dit qu'il était le duc d'Autriche ; mais soit ignorance, soit qu'il ne le comprit pas, ou que son âme fût aussi

ignoble que sa figure, il voulut le percer de son épée ; mais ne pouvant y parvenir, il chercha le défaut de sa cuirasse et y plongea son arme. Martin Multerer, qui portait la bannière de Fribourg en Brisgau, étant venu à passer près de là et ayant reconnu le duc à son armure, resta terrifié de douleur ; sa bannière lui échappa de la main, puis il se jeta sur lui pour lui faire un rempart de son corps, et il reçut courageusement la mort. Tout près de lui on vit aussi combattre, jusqu'à la dernière goutte de son sang, Rodolphe de Schœnau, porte-armure du prince.

L'armée autrichienne, privée de son chef, se dispersa dans le plus grand désordre. Les chevaliers, ne songeant plus qu'à la fuite, demandaient en vain leurs chevaux ; un nuage de poussière leur indiquait seul le chemin qu'ils avaient pris. Le carnage continua. Les chevaliers suffoqués de chaleur dans leurs cuirasses, accablés de soif et de fatigue, ne durent plus songer qu'à venger leur maître et à vendre leur vie aussi chèrement que possible. Quelques groupes combattaient encore avec courage, on voyait encore flotter les bannières de quelques villes de l'Argovie et de la Thurgovie, dont les défenseurs paraissaient décidés à ne les abandonner qu'avec la vie. Le valeureux chevalier d'Ems trouva aussi ce jour-là le terme de sa glorieuse carrière ; Othon de Waldbourg, trois Heudorf ; Albert de Hohenrechberg, trois Berenfels, le duc de Castelnu, Jean de Vauxmarcus, Richard de Montbéliard, un Monsterol, trente-cinq nobles du Vinstgau, restèrent sur le champ de bataille. Tous les Reinach périrent, à l'exception d'un seul, lequel, avant l'action, s'était blessé en voulant imiter les autres chevaliers qui avaient coupé l'extrémité crochue du pied de leurs bottes, qui les gênait dans la marche ; ce qui l'obligea à se retirer et lui sauva la vie. Le prudent Hasenbourg avait tenu parole, il était parmi les morts ; mais le fougueux Jean d'Ochsenstein qui avait ri des sages conseils du vieux guerrier, s'y trouvait aussi avec sa bannière et sept cents des siens, parmi lesquels étaient un grand nombre de seigneurs de l'Alsace et du Sundgau. L'avoyer de Neubourg sur le Rhin, et le chevalier Diethelm, avoyer de Schaffhouse, tombèrent aussi sur leur bannière ; ce dernier, avec vingt-huit nobles et bourgeois de cette ville, parmi lesquels Jean de Randeck, deux Stokar, et Jean de Fulach, père de dix enfans. L'avoyer d'Aarau succomba avec quatorze des siens, le banneret de Lenzbourg avec sept hommes et la bannière de la ville. Les bourgeois de Mellingen, reconnaissans des bienfaits que le duc Léopold leur avait généreusement accordés après l'incendie de





leur ville, étaient venus volontairement combattre pour sa cause : après une défense héroïque, ils restèrent la plupart sur le champ de bataille, et leur étendard fut foulé aux pieds. Mais ce furent les bourgeois de Bremgarten qui se distinguèrent en cette journée; leur contingent, fort de

là une partie de cette infanterie que les chevaliers traitaient avec tant de mépris. Pour reconnaître le noble dévouement de ces braves, la maison d'Autriche fit don à chacun des survivans d'un habillement aux couleurs de l'empire, c'est-à-dire blanc avec des manches rouges et de larges culottes rouges doublées de blanc. — Douze bourgeois de Zofingue avaient mordu la poussière; leur avoyer, Nicolas Thut, fut trouvé parmi eux, sa bannière déchirée en mille pièces et son bâton serré entre ses dents. Dès lors chaque avoyer de cette ville, à son avènement, fut obligé de jurer de garder la bannière comme l'avait fait Nicolas Thut. Les confédérés eux-mêmes, harassés de fatigue et las du carnage, ne poursuivirent pas long-temps l'ennemi; ils préférèrent laisser fuir les débris de cette malheureuse armée, pour s'occuper du butin, qui était considérable, surtout en fait d'armes et d'armures magnifiques. L'avoyer Gundoldingen respirait encore; s'oubliant lui-même, ses dernières pensées furent toutes tournées vers le salut de la patrie. « Dites à vos compatriotes, » cria-t-il aux Lucernois qui l'entou-



cent hommes, commandés par leur avoyer, Werner de Schenck, fit des prodiges de bravoure. Bien que cernés de toute part, ils conservèrent leur bannière, toujours combattant, quoique battant en retraite, et quittant le champ de bataille, où ils laissèrent pour mort leur avoyer et un grand nombre des leurs. Tous étaient couverts du sang de leurs ennemis; et dix seulement s'en revinrent chez eux sans blessures. C'était pourtant

raient, « dites-leur que dorénavant ils ne laissent un avoyer qu'une seule année en charge; le bonheur à l'intérieur et la victoire sur le champ de bataille en seront les conséquences. » Puis il expira.

Environ deux mille ennemis étaient restés sur le champ de bataille; parmi eux l'on comptait six-cent cinquante-six comtes, seigneurs ou chevaliers, dont trois cent cinquante portaient des casques couronnés. Les corps de soixante des



principaux seigneurs à-peu-près furent transportés à l'abbaye de Kœnigsfelden, avec celui du duc Léopold. Une vingtaine de seigneurs de l'Argovie furent enterrés dans les tombeaux de leur famille. Les confédérés avaient aussi éprouvé des pertes bien sensibles; ils avaient perdu deux cents de leurs plus braves guerriers, au nombre desquels étaient presque tous les principaux chefs, qui ne s'étaient point épargnés en cette occasion. Parmi les hommes les plus marquans, se trouvaient les deux avoyers de Lucerne, huit des principaux chefs, tous de nobles familles, entre lesquelles Gundoldingen et Henri de Moos; d'Uri, Conrad d'Attinghausen, Hemmann de Moos et Conrad d'Uzingen; de Schwiz, Henri de Steinen et Antoine Betschard; de l'Unterwalden supérieur, Walter Siegrist de Tiefelbach, landammann; de la partie inférieure, Arnold de Winkelried, le sauveur de la patrie, Wildreich de Wolfenschiessen et Antoine de Spihlmatten, qui fut tué le lendemain dans une escarmouche, à Sursée. Les Suisses restèrent encore trois jours sur le champ de bataille, prêts à recevoir le corps d'armée de Bonstetten, s'il lui prenait envie de venir venger la défaite de Léopold; puis, chargés de butin, avec quinze bannières conquises sur l'ennemi, ils s'en retournèrent dans leurs pays en chantant leur victoire. La bannière de Gundoldingen et la cotte de mailles du duc Léopold furent déposées dans l'arsenal, où l'on peut encore les voir. — Ils accordèrent une trêve de trois jours à l'ennemi pour ensevelir ses morts. Une foule de monde arriva avec des chars, et entre autres les serviteurs du duc Léopold, qui eurent beaucoup de peine à retrouver son corps parmi les monceaux de cadavres qui l'entouraient et le couvraient, défigurés qu'ils étaient par le sang et la poussière. Ce fut un bien touchant spectacle pour tous les assistans lorsqu'on releva les restes inanimés de ce prince généralement chéri. Les Suisses eux-mêmes en témoignèrent vivement leurs regrets, et celui qui se vanta de l'avoir tué ne recueillit que des marques de mépris de la part de ses compatriotes. Le corps du duc fut transporté sur un brancard préparé exprès à Kœnigsfelden, avec ceux des principaux seigneurs que l'on trouva autour de lui.

Si cette bataille ne fut pas importante par le nombre des combattans, elle le fut certainement quant à ses conséquences. Les Suisses y acquirent le sentiment de leur force, et leurs ennemis, qu'un sot orgueil avait aveuglés, apprirent à leurs dépens ce que peut un peuple uni par les mêmes intérêts et les mêmes sentimens, décidé à tous les sacrifices pour conserver son indépendance, ainsi que les droits que lui ont transmis ses ancêtres.

Il y eut parmi la noblesse de la haute Allemagne et de l'Alsace une foule de veuves et d'orphelins; des familles, des races entières s'éteignirent; on ne voyait presque plus une seule famille noble dans ces contrées qui n'eût à déplorer la perte d'un parent. Cependant cette grande et importante victoire n'amena point la paix : le jeune duc Léopold, surnommé *superbus*, encore enfant, mal conseillé et excité comme son père l'avait été lui-même, envoya, quelques jours après, sa déclaration de guerre aux Suisses : cinquante grands-barons y joignirent les leurs. Ainsi les hostilités continuèrent, et le parti autrichien n'y gagna rien du tout. — Quant aux Bernois, qui, comme on sait, avaient ouvertement refusé à leurs alliés des Waldstetten de les secourir dans cette lutte, ils ne furent pas assez impolitiques pour laisser succomber des alliés qu'il leur importait tant de conserver. Déjà avant que se livrât la bataille, un corps de Bernois avait pris position près de Willisau, à deux lieues de Sempach. Un démêlé avec la Comtesse de Valangin, qui avait des possessions dans cette contrée, fut la cause apparente de cet armement, et il est très-probable qu'en cas d'un échec, ils auraient empêché le duc de profiter de ses avantages et qu'ils auraient fait une puissante diversion en faveur des Lucernois, pendant laquelle les Waldstetten auraient eu le temps de se rallier et de réparer leurs pertes. Quoi qu'il en soit, dès que la trêve avec l'Autriche fut expirée, les Bernois se mirent en campagne et étendirent leurs conquêtes dans l'Oberland, aux dépens des partisans de l'Autriche, en même temps qu'ils continuaient avec énergie la guerre avec Fribourg. Dans l'Argovie et la Thurgovie, comme dans l'Uchtland, une multitude de châteaux furent détruits, et plus d'une fois les garnisons précipitées du haut des murailles, les tours dévastées, et les malheureux paysans réduits à la dernière des misères. Les confédérés devinrent la terreur des vassaux autrichiens; aussi, après deux mois d'une guerre cruelle et désastreuse pour la noblesse ennemie, l'Autriche accepta-t-elle avec avidité la médiation des villes de l'empire pour le rétablissement de la paix. On convint d'une trêve d'un an et demi, que les confédérés nommèrent la mauvaise paix, parce que tous les jours elle fut violée par les Autrichiens, quoique les confédérés sussent très-bien pourtant leur en faire payer les frais.

Une chapelle fut bâtie sur le champ de bataille de Sempach, sur le lieu même où l'on trouva le corps de Léopold, à une demi-lieue de la ville : mais il en advint de ce monument comme de tous ceux que les premiers cantons confédérés avaient

érigés en mémoire des héros de leur émancipation ; on ne connaît point l'époque de sa construction ; elle eut probablement lieu au quinzième siècle. Du reste elle a été reconstruite en 1695 et restaurée en 1750. Son architecture est simple et sans prétention ; sur les murs de l'intérieur on trouve écrites les circonstances de la bataille, et des peintures représentent le duc d'Autriche, Gundoldingen et Winkelried. Les deux premiers sont séparés par une grande croix, devant laquelle ils sont prosternés à genoux, dans l'attitude de la prière. Le même sujet est peint en dehors, au-dessus de la principale porte d'entrée. Toutes les années, le 9 juillet, on fait dans cette chapelle un office pour le repos de l'âme de tous ceux qui ont péri dans cette mémorable journée, amis ou ennemis. On y tient aussi des discours patriotiques appropriés à la circonstance ; enfin une députation du gouvernement et un grand concours de monde assistent à cette solennité.

Sept ans après la bataille de Sempach, les envoyés des huit cantons, joints à Soleure, tinrent une diète pour fixer des règles précises pour la guerre : ce règlement fut rédigé en une convention qu'on appela *traité de Sempach*, parce que la guerre de Sempach en fut principalement l'occasion : ils avaient enfin reconnu en cas de guerre l'insuffisance du pacte qui régissait leur fédération. On établissait dans le nouveau traité la sécurité des propriétés et du commerce ; on y prévoyait le cas de défense commune ; on y prononçait des peines contre les lâches qui déserteraient leurs drapeaux ; les blessés mêmes devaient rester sur le champ de bataille ; le pillage ne commencerait jamais qu'après la victoire ; ce que chacun trouvait sur le lieu du carnage devait être remis aux capitaines, qui partageraient le butin d'après le nombre des hommes, etc.

## LES DOMINICAINS A BERNE.

(Suite.)

L'ignorance et la superstition étaient alors encore tellement répandues dans toutes les classes de la société, que personne à Berne et même dans le couvent des dominicains, ne doutait de l'authenticité de tous ces miracles, excepté les quatre principaux auteurs et le cuisinier du couvent, qui cependant furent eux-mêmes dupes d'une autre imposture. A cette époque il y avait dans le couvent un certain Lazare d'Andlon, selon la chronique, juif converti, qui s'était fait dominicain et qui plus tard fut brûlé vif. C'était un fameux illuminé, al-

chimiste et sorcier, dit la même chronique. Il faisait prendre à l'hostie une couleur de sang telle qu'aucun mauvais esprit n'avait le pouvoir de la changer et qu'aucun agent chimique ne pouvait l'altérer. Cette couleur s'obtenait en prenant le sang du cœur d'un enfant qui venait d'être baptisé. Pour faire le prétendu breuvage des martyrs, il employait du sang d'un enfant non baptisé. Comme il était possesseur de ces ingrédients, il teignit pour les pères dominicains deux hosties couleur de sang, sans cependant connaître leur destination.

Le 15 avril était le jour désigné où les quatre dominicains comptaient remporter une grande victoire. La plus grande partie de la journée avait été employée par le pauvre Jetzer à se faire confesser, à recevoir les remontrances de ses supérieurs et des instructions sur la conduite qu'il avait à tenir à propos des événements qui le menaçaient. A dix heures du soir, le père lecteur entra dans sa cellule, toujours métamorphosé en vierge Marie, tenant une lumière dans sa main. Il éteignit les trois chandelles qui se trouvaient dans la cellule, et s'éloigna. Un instant après, il rentra avec une petite lampe qu'il éteignit tout de suite ; mais aussitôt cinq autres chandelles s'enflammèrent d'elles-mêmes et éclairèrent d'une vive lumière la cellule de Jetzer. Dans le même moment, il entendit le tintement des clochettes, et il vit apparaître dans toute sa gloire la vierge Marie entre deux anges voltigeant dans les airs. Les trois figures costumées et chamarées comme des figures de carnaval, étincelaient de toutes sortes de bijoux. Obéissant aux instructions qu'il avait reçues, Jetzer dit à la vierge : « Si tu es la mère de Dieu, montre-moi ton fils. » Alors elle prit de l'ostensoir deux hosties, l'une blanche, l'autre rouge, et en lui montrant la première, elle lui dit : Vois, frère Jean, voici mon fils, et pour te convaincre que comme tous les enfans d'Adam je suis née dans le péché et que mon fils seul est exempt de péché, cette hostie va se changer en chair et en sang. » Aussitôt, en habile escamoteur, la prétendue vierge substitua l'hostie rouge à la blanche ; ce dont Jetzer fut tellement émerveillé, qu'oubliant la défense qu'on lui avait faite de bouger de son lit, il se précipita d'un bond vers la vierge. Aussitôt les deux anges éteignirent les lumières qu'ils tenaient à la main ; Marie voulut en faire autant de celles qui étaient placées sur la table autour de l'ostensoir ; mais Jetzer la saisit dans ce moment si brusquement par la main, qu'elle laissa échapper les hosties qu'elle tenait. Jetzer lui mit une lumière sous le nez, et après avoir examiné les deux hosties et vu de près la vierge, les anges et les masques, il ne douta plus qu'on ne l'eût indignement trompé. Alors il se mit

à pleurer de rage et de honte, il apostropha en termes injurieux les acteurs de cette comédie, il leur reprocha de se jouer de la sorte de Dieu et des saints sacrements. Puis il sortit de sa cellule en chemise pour aller raconter la trame qu'il venait de découvrir. Il rencontra dans le corridor le prieur de Bâle qu'il invita à se rendre le témoin de la scène qui se passait; mais celui-ci jugea à propos de s'esquiver et laissa Jetzer se tirer d'affaire comme il pourrait avec les trois personnages masqués. Ceux-ci descendirent de leur balançoire et s'efforcèrent de calmer la colère de Jetzer; mais celui-ci ne voulant rien entendre, ils le laissèrent seul livré à la plus vive indignation. Le lendemain de bonne heure le père lecteur étant entré chez lui, Jetzer le reçut en le traitant d'imposteur et de scélérat. Mais ces injures bien méritées sans doute ne déconcertèrent point le moine; il parvint au contraire à lui persuader que ce qu'ils avaient entrepris la veille avec les autres pères avait été fait dans le but d'éprouver s'il saurait distinguer les vrais miracles d'avec les faux, afin qu'eux-mêmes sussent s'ils devaient ajouter foi à toutes ses précédentes visions: mais maintenant, ajouta-t-il, nous croyons fermement à tout ce qui est arrivé. Cependant, en présence des autres pères, Jetzer se montra entièrement incrédule à l'égard de l'hostie rouge, et il persista à croire que c'était une duperie, et que l'hostie avait été teinte avec du sang. Comme il y allait non-seulement de l'honneur des dominicains, mais encore de la vie des auteurs de cette comédie, ils mirent tout en œuvre pour le persuader: le plus zélé et le plus intéressé parmi eux à atteindre ce but était le père lecteur; il parvint enfin, avec beaucoup de peines et à force de protestations, à regagner en quelque sorte la confiance de Jetzer. Mais pour le convaincre tout-à-fait, les pères apportèrent du sang d'une poule noire, et, en présence de Jetzer, feignant eux-mêmes d'être incrédules, ils en appliquèrent sur plusieurs hosties, qui toutes se fondirent par le contact de l'humidité. On engagea Jetzer à en faire lui-même l'essai; mais ayant également échoué, il parut être enfin pénétré de l'idée que l'hostie de la veille était réellement de la chair et du sang. Cet incident aurait dû faire connaître aux dominicains le danger qu'ils couraient en continuant ce jeu; mais ils ne voulurent point rester en un si beau chemin, et ils résolurent de mener à bonne fin leur comédie. Le prieur et le père lecteur s'étant absentés, ce fut le sous-prieur qui, pendant ce temps-là, se chargea du rôle de la vierge Marie. On était convenu que Jetzer recevrait encore les quatre autres plaies; en conséquence le sous-prieur se rendit un jour du mois

de mai auprès de ce dernier, et lui lava les pieds; car la vierge lui avait déjà annoncé qu'elle reviendrait pour compléter son œuvre. Après lui avoir fait boire un breuvage somnifère et l'avoir aspergé d'eau bénite, le sous-prieur se retira et revint dans la nuit sous la forme de la vierge Marie, et lui dit: « Frère Jean, je suis Marie, qui te protège et qui ne permettra pas que l'on te trompe; cependant tes pères, hommes pieux, ont bien fait de le tenter afin de faire triompher la vérité: pour te récompenser de ta constance, mon fils m'envoie pour te donner les quatre autres plaies; afin que les incrédules croient enfin aux choses merveilleuses que je veux opérer par toi: ainsi accepte-



les avec soumission et patience pour la gloire de mon fils et en témoignage de la vérité.» Jetzer se mit à se lamenter et demanda d'un air piteux à être épargné; mais la prétendue vierge lui ayant dit qu'il fallait obéir à Jésus le sauveur du monde, alors le malheureux se résigna, et elle lui fit des incisions aux pieds, au côté droit et à la main gauche. A chaque incision le patient poussait des gémissements; mais, loin de se lasser, elle l'exhortait à remercier Dieu de la grâce qu'il lui faisait de se confesser et de jeûner; puis elle sortit de l'obscur appartement. Aussitôt le sous-prieur, l'économe et le cuisinier entrèrent et demandèrent au gémissant Jetzer pourquoi il avait tant crié. Il se tut d'abord; mais le cuisinier ayant fait semblant de découvrir par hasard ses plaies, ils se mirent tous trois à genoux devant le lit, et appliquèrent, d'un air dévot, leurs lèvres sur les plaies, qu'ils bandèrent ensuite avec un emplâtre doué de la propriété de les empêcher de se guérir.

(La suite au prochain numéro.)





DÉLIVRANCE DE L'ÉVÊQUE DE LISBONNE. | Befreyung des Bischofs von Lisabon,  
aus der Gefangenschaft.



## RODOLPHE DE HABSBOURG, LES JUIFS, ET LES ARMES DE BERNE.



On ignore à quelle époque les premiers Juifs s'établirent en Suisse. Il est à présumer qu'il y en avait déjà un certain nombre dans les premiers siècles de l'ère chrétienne ; mais ce n'est guère qu'à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, après avoir été expulsés de France par Philippe-Auguste, qu'ils s'établirent en nombre considérable dans plusieurs villes de la Suisse, où ils résidèrent sous la protection de l'Empire, auquel ils payaient une certaine redevance. Les premiers documens qui en font mention datent du XIII<sup>e</sup> siècle, et l'on peut en conclure que, comme partout ailleurs, ils exerçaient déjà alors le métier d'usuriers et de changeurs. En leur qualité de justiciables et de sujets de l'Empire, les empereurs accordaient aux villes des privilèges particuliers tendant à les recevoir dans le sein de leurs bourgeoisies. Ces droits particuliers étaient bornés à un certain temps : tels de ces privilèges duraient d'une à dix années au plus et étaient généralement accordés, moyennant la promesse de se soumettre aux diverses obligations imposées. — Outre la redevance régulière que les Juifs payaient annuellement à l'empereur, ils avaient à faire droit à la bourgeoisie d'une certaine somme pour leur récep-

tion, ainsi que d'une taxe annuelle, prestations qui étaient l'une et l'autre assez considérables. De plus, lorsque le trésor de l'empereur était épuisé, l'empereur leur imposait à son gré des contributions plus ou moins fortes, et les gouvernemens des villes étaient loin de manquer à suivre cet exemple. Il résultait de là que les Juifs étaient une mine inépuisable pour les diverses administrations et très-particulièrement pour les personnes de toutes classes qui avaient besoin d'argent et qui pouvaient donner en gage la valeur quadruple de la somme qu'ils empruntaient, tout en payant un exorbitant intérêt. Cet intérêt était fixé par des réglemens. A Berne et à Zurich, le cours était, au XIII<sup>e</sup> siècle, deux schillings par livre pour une semaine, soit 44 % par an. Ces réglemens n'étaient applicables qu'aux bourgeois ; quant aux étrangers, les Juifs avaient pleine et entière liberté de les rançonner à leur gré ; et l'on doit dire qu'ils en usaient largement. Aussi, bien qu'on les mit si souvent à contribution, il n'était point rare de trouver chez eux des richesses considérables, dont ils se gardaient bien de souffler le moindre mot. Et pourtant, si les individus de cette nation

se voyaient protégés par les gouvernans du pays, il n'en était certes point de même de la masse du peuple qui voyait son argent passer insensiblement dans les coffres-forts de ces vils usuriers. Il résulte de là que les Juifs furent bien souvent persécutés; on leur imputait toute espèce de crimes, on les accusait d'être les auteurs de toutes les calamités publiques, et trop souvent les autorités furent impuissantes pour leur prêter main forte. Plusieurs fois même on vit ces autorités, soit par préjugé, soit dans le but de les punir de leur rapacité, les chasser de leurs états. Et c'est là ce que fit Philippe-Auguste, roi de France, en 1182. On accusait alors les Juifs d'avoir acquis, grâce à leur usure, le tiers des biens du royaume, d'avoir réduit à la misère une multitude de personnes, et enfin, d'avoir commis les crimes les plus horribles. Or, il arriva qu'en dépit de l'opposition des grands, qui profitaient de leur ignoble trafic, le roi leur intima l'ordre d'évacuer le royaume dans l'espace de trois mois : l'acte d'expulsion servit de quittance à tous leurs débiteurs qui étaient fort nombreux, et parmi lesquels on comptait princes, nobles, haut clergé, couvens et paysans. Dans ces siècles de béate ignorance on accusait cette race proscrire de sacrifier, la veille de Pâques, des enfans chrétiens, dans le but de renouveler le sacrifice qu'avaient fait ses ancêtres du corps de Jésus-Christ. Bien plus, on croyait que les Juifs employaient le sang des chrétiens pour certaines opérations magiques et pour certains remèdes. Cette croyance, généralement répandue, attira sur eux toute espèce de désagréments et de persécutions.

Il arriva un jour, que les Juifs, race nombreuse, et protégée particulièrement à Berne, se virent accusés d'avoir fait périr un enfant appartenant à une famille chrétienne. A cette époque, il y avait au bas de la rue du marché, du côté de l'ombre, disent les chroniques, une maison habitée par un juif, nommé Jöli, homme riche et l'un des principaux de sa tribu. Ce Jöli avait attiré dans sa maison un jeune garçon, fils de parens chrétiens, nommé Ruff, ou Rodolphe, et l'avait enfermé dans sa cave, où aidé de ses consorts, il l'avait fait périr après d'horribles tourmens. Cependant, après de longues recherches, les parens du malheureux enfant furent informés qu'il était entré dans la maison du juif; et cette circonstance éveilla tout de suite des soupçons; l'autorité ne tarda pas à faire faire des enquêtes, et l'on finit par découvrir dans la cave le cadavre mutilé de l'enfant. — Les auteurs prétendus de ce forfait, après avoir été mis à la torture, se déclarèrent coupables et expiè-

rent sur la roue leur crime vrai ou supposé, Dieu le sait. Après cela, le conseil décréta que tous les Juifs seraient renvoyés de la ville et que dorénavant il ne serait permis à aucun d'eux d'y fixer le siège de son établissement. — Les Juifs proscrits eurent beau se lamenter; la sentence n'en fut pas moins exécutée avec la plus grande rigueur. Puis, le conseil et le clergé, considérant que l'enfant était mort en martyr, le firent ensevelir à côté du chœur de l'église paroissiale. Cette église ayant été démolie en 1420, on déterra le corps de Ruff et on le plaça dans un cercueil de plomb que l'on déposa plus tard sous le maître-autel de la nouvelle église, qui fut érigée en cathédrale. Cet autel prit le nom de St Ruff, et la cause déterminante en fut que son corps opérait de grands miracles, de sorte que sa tombe fut durant plusieurs siècles visitée par une foule de personnes, tant du pays que de l'étranger, et au nombre desquelles figuraient beaucoup de malades qui se crurent miraculeusement guéris. La farce dura jusqu'à 1528, époque à laquelle les Bernois, décidés à ne plus croire aux miracles, firent déposer dans le cimetière le corps du bon Ruff.

Sur ces entrefaites, les Juifs expulsés s'étaient rendus auprès de l'empereur Rodolphe pour lui faire leurs doléances. L'accueil qu'il leur fit fut des plus favorables, et le monarque ordonna aux Bernois de les recevoir de nouveau dans leur sein. Le conseil de la petite république exposa les faits et fit de très-humbles représentations; mais Rodolphe, qui avait déjà d'autres griefs contre le canton suisse, y mit de la persistance et témoigna de l'humeur. Les Bernois s'obstinèrent, Rodolphe se mit en colère et prit sur lui de soutenir à main armée la cause des Juifs dont il ne pouvait se passer.

A la fin du mois de mai de l'an 1288, Rodolphe vint assiéger la ville de Berne avec une armée de 15,000 hommes. Cette armée était formidable pour la jeune cité, qui comptait à peine quelques milliers de citoyens; mais la bourgeoisie de Berne fut dès son origine animée d'un esprit guerrier et d'un véritable courage; aussi quelque étroite que fût son enceinte, on y trouvait les sentimens les plus patriotiques. Une noblesse nombreuse et vaillante, qui avait le bon goût de se dévouer loyalement au bien général, était à la tête des affaires publiques et marchait la première devant la bannière du canton. — Du reste les Bernois étaient loin de se faire illusion quant aux vues de l'empereur Rodolphe. Ils avaient certes de justes raisons de croire que l'affaire des Juifs n'était qu'un manteau pour ses vues agressives. Successeurs de la maison de Kibourg, les comtes de Habsbourg avaient aussi

hérité de leur haine pour les cités asiles de la liberté qu'avait créées Berthold de Zähringen. C'était lui déjà qui, 22 ans auparavant, avait voulu empêcher les Bernois de construire un pont sur l'Aar, sous prétexte que l'une des rives lui appartenait. Et les Bernois avaient bien fait aussi leur possible pour courroucer l'empereur en profitant de l'inter-règne de 1272 pour abattre le château impérial de Nideck, qui figurait au nombre de leurs villes. Pourtant l'empereur leur pardonna. Mais son principal grief contre la famille bernoise provenait de l'inimitié qu'elle témoignait contre la haute noblesse du pays et de la résistance qu'elle opposait au rétablissement du royaume de la Bourgogne transjurane, dont Rodolphe de Habsbourg voulait faire un apanage pour sa maison. Du reste, les comtes de Habsbourg, en leur qualité de successeurs des comtes de Kibourg et de la maison de Zähringen, considéraient la ville de Berne comme une partie de leur héritage.

Malgré les prétentions de l'empereur, et bien que son armée fût en présence, les Bernois, loin de se laisser intimider, firent bonne contenance. L'empereur avait posé son camp dans la plaine appelée aujourd'hui Kirchenfeld, située au midi de la ville; son armée occupait les environs et la tête de la presqu'île où est située la cité. Toujours prêts à tout événement, les Bernois se rassemblaient dans un lieu situé au centre de la ville, nommé Kreuzgasse, d'où ils se portaient à volonté sur les lieux menacés. Quant à l'empereur, il avait fait construire sur l'Aar un pont à l'Aarzhli, pour que son armée pût librement communiquer d'une rive à l'autre. Malgré tous leurs efforts, les troupes impériales n'obtinrent aucun succès; loin de là, elles furent vigoureusement repoussées dans toutes leurs attaques, de telle sorte, qu'après deux mois d'attente, l'empereur se vit obligé de lever le siège. — Au mois de septembre de la même année, il revint escorté d'une armée plus puissante, mettre le siège devant la cité. Il fit alors charger des bateaux et des radeaux enduits de toutes sortes de matières inflammables, auxquels il fit descendre l'Aar après y avoir mis le feu, dans le but d'incendier le pont, qui était alors en bois, ainsi que les maisons. Son intention était de profiter du désordre résultant de l'incendie pour livrer un vigoureux assaut à la ville qui, deux ans auparavant, avait été à moitié détruite par les flammes et qui n'était qu'à demi reconstruite en bois comme elle l'était auparavant. Le danger était imminent; mais les vaillants défenseurs de la ville avaient tout prévu; des pieux avaient été plantés dans la rivière pour arrêter le cours des bateaux

incendiaires; des hommes courageux, montés sur des bateaux et munis de crocs, s'occupaient à les éloigner des maisons ainsi que du pont; de sorte que le projet des impériaux échoua complètement. — L'empereur voyant qu'il ne pouvait abattre ni les murailles ni le courage des habitants de Berne, prit la sage résolution de lever le siège. Du reste, il manquait d'argent, et par suite de cette pénurie, il lui était impossible de conserver longtemps sous les armes sa milice féodale, peu faite du reste pour de longues campagnes; et ces diverses circonstances réduisirent le plus puissant souverain de l'Europe à lever pour la seconde fois le siège d'une place défendue d'un côté par une simple muraille, et en quelques endroits par une misérable palissade. Du reste, il avait encore une querelle à vider avec le comte palatin de Bourgogne, envers lequel il fut plus heureux devant Besançon qu'au siège de Berne. — Après la retraite de Rodolphe, les Bernois attaquèrent à leur tour les seigneurs qui avaient pris les armes contre eux et que l'empereur avait chargés de continuer la guerre en son nom. Le comte de Gruyères ainsi que les seigneurs de Weissembourg et de la Tour dans l'Oberland, furent les premiers qui éprouvèrent les effets de leur ressentiment: ils détruisirent leurs châteaux et ravagèrent leurs terres.

Au printemps de l'année suivante le banneret Brugger, dont l'habitation était située dans le bas de la ville, près du pont, dont il avait la garde, était assis devant sa maison, lorsqu'il aperçut quelques cavaliers qui parcouraient les hauteurs dominant la ville de ce côté-là. Aussitôt il donna l'alarme dans le quartier où demeuraient entr'autres une famille très-nombreuse qu'on appelait les Neunhaupt. Suivi d'une troupe d'autres bourgeois, ils sortirent de la cité, ayant à leur tête le banneret Brugger, qui avait saisi la bannière du pays pour poursuivre l'ennemi.

L'empereur Rodolphe ayant vu l'inutilité de ses efforts tendant à réduire la ville au moyen d'un siège, avait envoyé son fils Rodolphe, duc de Souabe, avec une armée, pour s'en emparer par surprise. Cette armée, composée en très-grande partie de cavalerie, dans les rangs de laquelle figuraient une foule de seigneurs vassaux du duc ou ennemis déclarés des Bernois, était arrivée inaperçue, après une marche forcée, et nuitamment, sous les murs de la cité, dont elle était séparée par les hauteurs situées à l'est, que l'on nomme la Schosshalden. A cette époque, les abords de Berne, dans cette position, n'étaient point, comme ils le sont aujourd'hui, traversés par de belles routes et couverts de belles campagnes; des rochers de molasse,

des forêts, des terres incultes et quelques pâturages couvraient alors une grande partie du sol situé à l'orient et au sud de la ville.

Au point du jour un détachement de cavalerie fut détaché vers les murs d'enceinte dans le but d'exciter les bourgeois à faire une sortie et de les attirer vers le lieu où était embusqué le principal corps d'armée. Le banneret, suivi des siens, continuait en conséquence à poursuivre l'ennemi, lorsque, soudain, au sortir de broussailles et d'arbres épais, ils se virent en face de soldats nombreux et rangés en bataille. Alors, mais un peu tard, ils comprirent leur imprudence; mais certains que la fuite serait plus désastreuse pour la patrie que la mort, ils restèrent bravement, et engagèrent le combat. Tandis que cette poignée d'hommes déterminés vendaient chèrement leur vie, le tocsin tonnait en ville à pleines volées; les bourgeois se rassemblèrent, et bientôt s'avancèrent en bon ordre, précédés de leur avoyer, ainsi que des bannerets. — Lorsqu'ils arrivèrent sur le champ de bataille, ils virent les leurs cernés de toutes parts par les bataillons ennemis; plus de la moitié d'entre eux avaient succombé. A leur tour les Bernois attaquèrent l'ennemi avec une telle impétuosité, qu'il se vit bientôt réduit à songer à sa sûreté. Un bourgeois, nommé Wals, de Gruyères, ayant aperçu la bannière de la ville entre les mains des assaillans, se jeta au beau milieu de la mêlée, la leur arracha des mains et l'emporta déchirée et toute sanglante. Dès lors, tant lui que ses descendants reçurent l'honorable surnom de *Biderben* (braves ou dévoués).

(La suite au prochain numéro.)

## LES DOMINICAINS A BERNE.

(Suite.)

Maintenant Jetzer était devenu, comme on le lui faisait croire, l'égal de St François; mais cela ne suffisait pas à l'ambition des cinq pères dominicains; il fallait encore d'autres miracles. Le sous-prieur possédait des livres de sortilège et de diableries, qu'il consultait de temps à autre: avec cette aide il composa un breuvage qui avait la propriété de procurer de terribles convulsions à celui qui en buvait. Il en fit prendre une cuillerée avec du vin rouge à frère Jean qui, quelques minutes après l'avoir avalé, commença à transpirer abondamment

par tout le corps; puis ses membres se contractèrent avec de violentes douleurs, et grincant les dents il faisait d'affreuses contorsions; enfin il perdit connaissance et resta immobile, insensible comme un mort, pendant une heure de temps; puis il se réveilla comme d'un rêve. Ceci n'était qu'un essai; plus tard on répéta la comédie en présence des dévots et dévotes qui venaient s'édifier à la contemplation des plaies miraculeuses de frère Jean.

L'auteur d'une chronique de cette époque parle de l'ignorance et de la crédulité qui régnaient alors et dont les moines eux-mêmes n'étaient point exempts; néanmoins il nous débite naïvement une histoire digne de ces temps-là et que lui-même ne paraît point mettre en doute: c'est l'origine du breuvage que l'on fit boire à Jetzer qu'il nous raconte. Le sous-prieur, dit-il, avait acheté d'un certain maître Martin, qui passait pour un grand sorcier et exorciseur, un livre au moyen duquel il apprit à se mettre en communication avec les esprits infernaux. Pour exécuter le projet qu'il mé-



ditait, il convoqua donc le démon, qui lui apparut sous la forme d'un homme noir et lui demanda ce qu'il voulait de lui. Le sous-prieur lui dit qu'il devait lui montrer à confectionner un breuvage qui eût la propriété de faire perdre la raison à Jetzer et de lui faire jouer à son insu la passion de Jésus-Christ. Satan consentit à donner la recette demandée; mais, selon son habitude, il voulut être payé d'avance, et l'on sait du reste à quel prix l'esprit des ténèbres se faisait payer le moindre de ses services. Il ne demandait rien moins que l'âme du sous-prieur, et il exigeait de plus qu'il renonçât à consacrer pendant la messe et qu'il



reniât Dieu. Le sous-prieur promit tout, au moyen d'une obligation qu'il écrivit de son sang et qu'il remit à Satan. Celui-ci ayant pris alors la forme d'un corbeau, le malheureux le baisa sous la queue en signe d'obéissance et de servitude; puis le corbeau, de son bec, lui fit une marque au pouce gauche, laquelle ne pouvait être effacée qu'à l'aide du feu. Alors il lui dicta la manière de composer le breuvage, dans lequel il entra des cierges de Pâques, du sel bénit, des cheveux et du sang d'un enfant non baptisé, du vif argent, etc. Tout cela devait être sanctifié à la lueur de cinq cierges bénits. Pendant deux mois Jetzer prit ce breuvage tous les jours à midi, et le vendredi à onze heures; et on avait soin chaque fois de rafraîchir ses plaies avec des drogues irritantes et de le tatouer avec des signes diaboliques; ensuite on le donnait en spectacle aux dévots ignorans, qui regardaient comme une grande faveur d'obtenir quelque fragment des linges qui avaient touché l'une de ses plaies. Cependant le prieur et le père lecteur arrivèrent, de retour de leur voyage; quelques dominicains allemands qu'ils avaient amenés avec eux, voulurent sonder Jetzer afin de savoir jusqu'à quel point on pouvait compter sur sa foi et sa crédulité. Après s'être entretenus en particulier avec lui, ils le trouvèrent fort incrédule à l'égard de l'hostie rouge; l'apparition de la Vierge et des deux anges suspendus par des cordes avait laissé dans son esprit beaucoup de défiance. On chercha donc à le rassurer; mais n'ayant pu y réussir entièrement, les pères tinrent conseil. Il trouvèrent qu'il était très-dangereux pour eux et pour la réussite de leur projet, de laisser exister cet individu, qui ne fût-ce que par bêtise, pouvait les trahir d'un jour à l'autre. On résolut donc de s'en débarrasser par le poison et de faire croire aux crédules que la Vierge Marie avait enlevé son protégé. Quelques jours après cet entretien, on apporta la soupe dans la chambre de Jetzer, et quelques-uns des complices vinrent lui dire qu'ils voulaient dîner avec lui; mais à peine étaient-ils à table, que l'on vint les appeler et qu'ils laissèrent la soupe sans y avoir touché. — Jetzer qui, malgré leur absence, voulait continuer son repas, se mit à couper des tranches de pain dans la soupe; mais celles-ci prirent aussitôt une teinte verdâtre qui le surprit beaucoup; puis une espèce de poudre jaune, qu'il vit surnager tout autour, lui inspira un tel dégoût, qu'il porta le potage dans la cour, où se trouvaient quelques jeunes loups que le prieur faisait apprivoiser. Ils eurent bientôt vidé la soupière; mais peu après ils commencèrent les uns après les autres à se rouler à terre en poussant des

hurlemens; puis ils périrent tous au milieu de terribles convulsions. — Jetzer ne doutant pas que l'on n'eût eu l'intention de l'empoisonner, alla raconter aux pères ce qui s'était passé. En entendant ce récit et voyant leur coup manqué, le sous-prieur feignit de se mettre dans une violente colère, et dit à Jetzer qu'il devait bien savoir que les épices étaient un poison mortel pour certains animaux, et qu'il ne devait pas s'aviser d'en donner aux lièvres, aux chiens et aux chats qui étaient dans la maison, parce que infailliblement ils en périraient. Jetzer, à moitié convaincu, se plaignit au provincial de l'ordre, qui, quelque temps après, s'arrêta à Berne en venant de Lyon. Il lui promit de faire une enquête sévère sur cette affaire, et le résultat fut l'assurance qu'il donna à Jetzer que les pères n'avaient que de bonnes intentions à son égard et qu'il devait avoir plus de confiance en eux. Le vicaire et docteur, Jean Ammann, de Strasbourg, qui était avec lui, prit une bague en or, la mit à un des doigts de la main de Jetzer, puis la reprit en disant que maintenant il la gardait comme une relique précieuse: le pauvre homme devint plus crédule que jamais, et l'on en profita pour continuer de plus belle les visions.

Une nuit la vierge Marie, accompagnée d'un autre personnage, (le père lecteur, qui était de très-haute taille) entra dans sa chambre et lui dit qu'elle était envoyée auprès de lui par son fils pour l'engager à exhorter ses pères à poursuivre leur œuvre avec courage et persévérance. L'autre personne prit ensuite la parole et lui annonça qu'elle était Ste-Cécile, l'humble servante de la Vierge; puis elle lui adressa quelques exhortations, tandis que Marie ouvrait sa boîte aux onguens et se préparait à panser les plaies de frère Jean. Or, ne voilà-t-il pas que frère Jean reconnaît dans la main qui s'emparait de la sienne, celle du sous-prieur, que, dans sa défiance, il avait peut-être examinée dans une autre occasion: aussitôt il exhala sa colère par des injures, traitant les deux pères de fourbes, de coquins, etc. Mais le sous-prieur lui répondit froidement qu'il avait tort de s'emporter, et qu'ils avaient simplement voulu l'éprouver. Une autre fois la prétendue Vierge l'ayant conduit à l'église pour prier devant l'autel où se trouvait une image de la mère de Dieu, il entendit une voix sortant de derrière l'autel, qui proféra ces paroles: « Ah! pourquoi ne pas vouloir croire! » Jetzer témoignant quelque incrédulité à l'égard de cette voix qui devait représenter celle de la Vierge dont il avait l'image devant lui, fut vivement reprimandé par son confesseur, qui le condamna à la discipline, c'est-à-



dire qu'il fut obligé de se fustiger et de réciter un certain nombre de prières. Afin de convaincre Jetzer, on employa encore un autre moyen. Le sous-prieur, toujours fécond en expédients, peignit des larmes de sang sur le visage de la vierge, et cela avec tant d'art, que c'était à s'y méprendre : on avait encore placé derrière le panneau où figurait l'image, un novice, auquel on avait appris son rôle. De grand matin on vint appeler Jetzer pour le conduire à l'église où, lui dit-on, il s'opérait un grand miracle ; la quadruple alliance suivit nos champions, et chacun se prosterna en voyant les larmes miraculeuses ; mais la surprise fut bien plus grande lorsqu'on entendit les soupirs de la Vierge et qu'on la vit entamer un dialogue avec son fils, qui était représenté assis sur les genoux de sa mère. Puis elle s'adressa à Jetzer et lui dit qu'elle voulait maintenant rendre hautement témoignage de la vérité ; qu'en conséquence il devait découvrir ses plaies, puis se mettre à genoux sur l'autel, et que l'on devait aller quérir deux conseillers de la ville. On suivit ponctuellement ses ordres, et chacun s'éloigna, à l'exception de Jetzer, puis on ferma la grille derrière lui pour faire croire qu'il l'avait franchie en volant par dessus. C'était le sous-prieur lui-même qui était allé appeler les conseillers ; il amena bientôt les deux avoyers, Guillaume de Diessbach et Rodolphe d'Erlach, et deux conseillers, Rodolphe Huber et Lienhard Hubschi, pour être témoins du miracle. Après les avoir conduits sur la galerie de l'église, d'où ils pouvaient voir Jetzer plongé dans un état d'immobilité parfaite, il leur raconta comme quoi, après l'avoir vu priant dans le chœur, il avait disparu à leurs yeux, et que ce n'était qu'après l'avoir long-temps cherché qu'on l'avait trouvé dans la position et dans le lieu où il était à présent, et où très-probablement la Vierge Marie et les anges l'avaient transporté, puisque la grille était restée fermée. Le sous-prieur alla chercher la clef et fit entrer les magistrats dans la chapelle. On donna à Jetzer une hostie et une coupe contenant du fameux breuvage diabolique qui fit son effet ordinaire. Bientôt il fut saisi d'horribles convulsions, à la grande édification des assistants.

Le bruit des miracles que l'on voyait chez les dominicains se répandit en peu de temps dans toute la ville, et il y eut une grande affluence de gens dans l'église. Cependant on vit un chapelain, nommé Tächenmacher, apparemment moins crédule que les autres, monter à l'autel et palper de ses doigts le visage de la Vierge : aussitôt il s'écria que ses larmes n'étaient que le produit de la peinture. Alors il s'éleva un grand tumulte parmi la

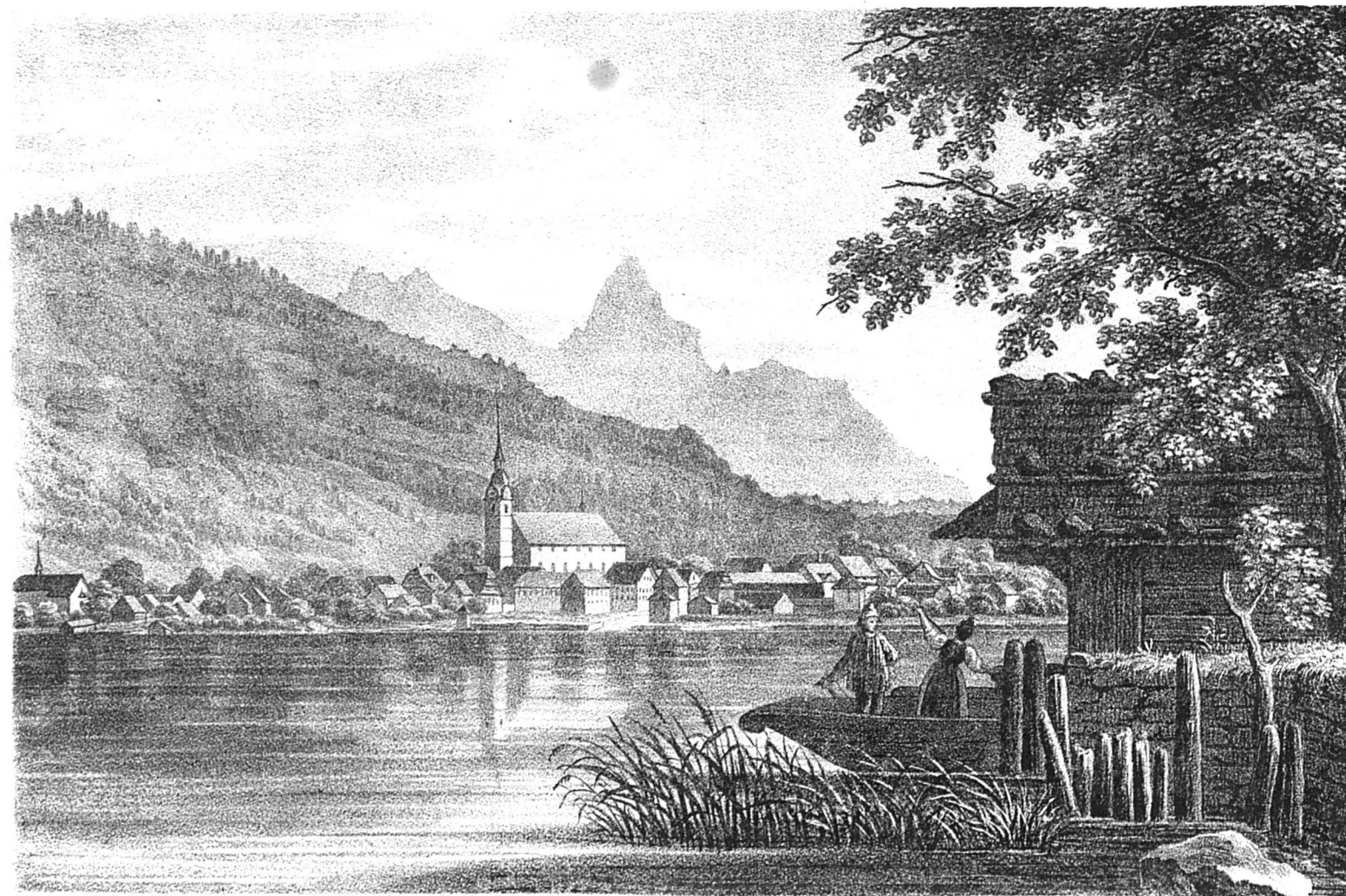
multitude : les uns traitaient le chapelain de sacrilège, les autres vociféraient contre les dominicains, et cette division d'opinions gagna tantôt les autres habitants de la ville, qui prirent le parti des uns ou des autres ; et même parmi le clergé de la cité il y eut diversité d'avis, et l'on disputa chaudement pour et contre.

On ne sait ce qui doit le plus surprendre dans cette affaire, de la grossière ignorance, de la crédulité du peuple et même des magistrats bernois, ou de l'impudence et de l'audacieuse effronterie des quatre dominicains qui en abusaient.

Cependant les autorités résolurent de s'assurer d'une manière authentique de la véracité de ces prétendus miracles : l'avoyer d'Erlach se rendit donc au couvent des dominicains pour y interroger Jetzer, mais surtout pour savoir quel grand malheur menaçait la ville ; car on avait fait dire à l'image de la vierge qu'un grand désastre attendait les habitants de la cité en punition de leur incrédulité. Mais comme on n'avait pas encore eu le temps de préparer Jetzer à cette visite, le premier magistrat de la république fut renvoyé avec la réponse suivante, c'est que Jetzer n'était point dans ce moment en état d'être interrogé. Après en avoir délibéré entr'eux, les pères conduisirent Jetzer dans la chapelle, afin d'apprendre, dirent-ils, si la sainte Vierge avait encore quelque chose à lui communiquer. Le père lecteur avait eu soin auparavant de se placer derrière un panneau, à côté de l'autel, pour faire la conversation avec Jetzer. Pendant qu'il dictait à ce dernier les réponses qu'il devait faire au magistrat, le panneau se mit à bouger, le moine était logé fort à l'étroit derrière. Jetzer feignant de craindre de le voir tomber, voulut aller l'appuyer, mais on l'en empêcha. Mais le panneau ayant remué plus fortement une seconde fois, ce dernier le saisit et l'enleva sans que les autres pères eussent eu le temps de l'arrêter, et lorsqu'il eut découvert et reconnu le père lecteur, il s'emporta et se répandit en invectives contre ses supérieurs, qui parvinrent cependant à le calmer en quelque sorte, en lui disant que la vierge Marie les avait chargés de lui transmettre ses paroles, et qu'ils avaient employé ce moyen pour qu'aucun doute ne s'élevât dans son esprit.

( La suite au prochain numéro. )





ART.  
Canton de Schéviz.

Art.  
in Canton Schöviz.

## PAYSAGES DU VALAIS.

Il en est du Valais comme d'autres contrées de la Suisse ; les touristes routiniers le parcourent d'un bout à l'autre, suivant exactement l'itinéraire que tous leurs prédécesseurs ont suivi, pensant avoir tout vu après avoir contemplé la cascade de Pissevache et le glacier du Rhône, ou le Saint Bernard et le Simplon. Cependant le Valais recèle un grand nombre de vallées latérales qui viennent déboucher dans la grande vallée du Rhône. Ce sont ces vallées, presque inconnues, qu'il faut connaître pour se faire une juste idée et du Valais et du peuple qui l'habite. La grande vallée, dévastée par le Rhône, couverte des alluvions de ce fleuve inconstant et capricieux, sa population si originale et affectée de crétinisme, tout cela n'offre certes pas le même intérêt que ces vallées écartées dont chacune porte un caractère particulier, bien que chacune ait ses glaciers et son torrent, lequel reçoit une multitude de petits torrens, ses tributaires qu'il conduit vers le Rhône. Au lieu d'une grande route aride et couverte de poussière, on parcourt ces agrestes contrées par des sentiers sinueux, tantôt en contournant des rochers inaccessibles, en franchissant des abîmes sur des ponts rustiques, tantôt gravissant de verdoyans pâturages ou descendant au fond d'une gorge obscure où bouillonne un torrent. La population de ces hautes vallées diffère autant des habitants de la vallée du Rhône que ses paysages ; et tant au physique qu'au moral la différence est bien à son avantage.

## ART.

Art ou Arth est un gros bourg du canton de Schwiz, agréablement situé à l'extrémité méridionale du lac de Zoug, à trois lieues de Schwiz, et

de Zoug, et dont la paroisse contient 298 bâtimens et 2,140 habitans. Il est bien bâti, et entouré d'une multitude d'arbres, au dessus desquels s'élance le clocher de la belle église de St Georges, bâtie en 1694. Cette année là le lac de Zoug fut si fortement gelé, que l'on amena depuis Immensee sur la glace les pierres les plus grosses destinées à la construction du nouvel édifice, pour lequel des bourgeois de l'endroit contribuèrent au moyen de sommes considérables ; plusieurs souscrivirent pour une somme de 1000 à 3000 florins. Sept cloches, dont la plus grande pèse soixante et dix-sept quintaux, garnissent le clocher. On conserve encore dans l'église trois vases précieux provenant du butin de la bataille de Grandson. On y conservait aussi des bannières et des armes conquises en différentes batailles ; mais, en 1798, les Français s'en emparèrent et les brûlèrent, puis ils dédommagèrent les habitans d'Art en leur faisant cadeau d'un bel arbre de liberté. L'endroit possède encore un couvent de capucins qui date de 1656, époque où une partie de la population penchait vers la réforme religieuse, que le gouvernement de Schwiz était loin de vouloir tolérer ; aussi prit-il des mesures propres à extirper par leur racine les nouvelles idées ; trois personnes âgées furent décapitées ; d'autres torturées ; d'autres enfin punies par d'énormes amendes, emprisonnées ou bannies, et leurs biens confisqués ; une quarantaine d'entr'eux s'expatrièrent volontairement : tous les descendans de ces dissidens furent exclus, jusqu'à la quatrième génération, de tous les emplois publics. A une époque plus rapprochée, en 1698, un individu d'un nom illustre, Ospenthaler, se rendit coupable d'un crime pareil. On avait vu chez lui des livres hérétiques et on l'accusait d'avoir tenu à Zurich des propos analogues ; aussi fut-il exposé au pilori, puis attaché à une chaîne pour le reste de ses jours dans l'hôpital de Schwiz, et sa maison rasée. Parmi les illustrations historiques d'Art il faut encore citer Pierre Villinger, curé de l'endroit, qui partit en 1565 avec d'autres pèlerins pour la Terre Sainte, et qui, à son retour, éprouva une si terrible tempête, que le vaisseau qui le portait fit naufrage sur les côtes de la Turquie. Ce fut à grande peine que lui et quelques compagnons d'infortune parvinrent à s'échapper dans un canot, et ils eurent encore le malheur de tomber entre les mains des Turcs, qui les vendirent à Constantinople où ils endurèrent le plus dur esclavage. Plusieurs années s'étant écoulées, ses amis ayant eu de ses nouvelles, ils se cotisèrent pour le racheter de sa captivité, et il revint dans sa patrie en

1568. Ses paroissiens allèrent en procession à sa rencontre, et le conduisirent en triomphe dans son ancienne paroisse. On conserve encore dans l'église l'étui, avec les attestations qu'il reçut comme pèlerin, à Jérusalem, Bethléem et autres endroits.

Art est placé entre le Ruffi ou Rossberg, qui est à 3516 pieds de hauteur au-dessus du lac de Zoug, et le Righi qui lui présente ses flancs escarpés au sud-ouest, à 4,356 pieds. Les habitants du pays nomment la première montagne la montagne du Soleil (Sonnenberg) et la seconde la montagne de l'ombre (Schattenberg.) De l'une de ces montagnes à l'autre il y avait anciennement une muraille munie de tours qui fermait de ce côté-là l'entrée du pays; elle avait une longueur d'environ 12,000 pieds et douze de hauteur. Les tours, au nombre de trois, avaient soixante pieds d'élévation, et leurs murs de quatre à six pieds d'épaisseur. On commença à démolir cette construction, dont on ne connaît guère l'origine: au commencement du dix-septième siècle, la dernière des tours, placée au pied du Righi, laquelle fut démolie en 1805, était d'une telle solidité que ce n'est qu'après des peines infinies que l'on parvint à faire écrouler les quatre murailles, qui tombèrent chacune d'une seule pièce. Ce fut par-dessus cette muraille que Hünenberg lança la flèche qui avertit les confédérés de se tenir en garde à Morgarten.

Des documens du dixième siècle font déjà mention de la paroisse d'Arth, qui de tout temps a fait partie du pays de Schwiz. Cet endroit a essuyé bien des calamités depuis son existence. Un incendie qui y éclata en 1719 par un violent vent du sud, réduisit en peu d'instans en cendre toute la rangée de maisons qui se trouvait au nord du lieu où il avait pris naissance. Pendant que le feu dévorait la dernière maison de ce côté-là, le vent changea, et poussa les flammes sur la maison située vis-à-vis, qui s'embrasa et communiqua l'incendie à toutes les maisons placées au sud de celle-ci; en sorte que rien ne fut épargné et qu'en quatre heures de temps soixante et dix-sept maisons furent réduites en cendres. — On voit à Art un grand bassin de fontaine, formé d'une seule pièce de granit, et qui se fendit lors de cet incendie; la chaleur était si considérable que l'eau y entra en ébullition. On fit des collectes en Suisse pour les malheureux incendiés. Les cantons protestans, à la nouvelle de ce malheur, oublièrent la sanglante querelle qu'ils avaient eue sept ans auparavant avec les cantons catholiques; les secours arrivèrent abondamment. Un chirurgien de l'endroit reçut de Berne des dons en argent qui surpassèrent la valeur de sa maison. Ces largesses

provenaient de quelques officiers bernois qui, lors de cette malheureuse guerre de religion de 1712, furent fait prisonniers, l'armée des cantons catholiques ayant surpris un de leurs détachemens au pont de Sins. Quelques hommes d'honneur empêchèrent qu'ils ne fussent massacrés de suite, quoiqu'on leur eût assuré la vie sauve; mais ce sort leur était réservé pour le lendemain par une bande de Schwizois, qui effectivement les auraient égorgés de sang-froid sans la présence du chirurgien d'Art, lequel eut beaucoup de peine à persuader à ces forcenés qu'ils allaient commettre une action aussi infâme que barbare. Ces officiers eurent la vie sauve, et se rappelèrent plus tard, lorsque cette triste occasion se présenta, l'humanité de ce digne homme.

Art eut beaucoup à souffrir en 1798 après l'occupation du pays par les Français. On sait que les Schwizois combattaient victorieusement leurs agresseurs dans les environs de l'endroit. Mais en 1799 les Français étaient maîtres du lieu, et ils le firent durement sentir aux pauvres habitans, car leur présence coûta à ce petit coin de pays plus de 405,000 francs dans l'espace de deux ou trois mois. Pendant ce temps il y eut fréquemment des combats livrés entre les Français et les Autrichiens, dont ils eurent beaucoup à souffrir. Mais on dit que pendant tout le temps qu'ils occupèrent le pays, aucun d'eux ne parvint à y faire une conquête parmi le beau sexe et que jamais ils ne purent y acheter un espion; ce qui a fait faire la remarque qu'il fallait que la haine pour les étrangers fût plus grande ici que partout ailleurs.

La catastrophe la plus terrible qui ait atteint la paroisse d'Art est, sans contredit, la chute de montagne qui détruisit la charmante vallée de Goldau, en 1806. Les environs d'Art portent partout des traces de parcs éboulemens, dont l'histoire ne nous a point transmis le souvenir; des collines entassées les unes sur les autres s'élèvent jusqu'au pied du Ruffiberg, couvertes d'un gazon et d'arbustes verdoyans, là où la dernière catastrophe n'a pu atteindre, et qui cachent d'affreux débris, qui ci et là seulement percent à la surface, comme les ossemens dans un cimetière, pour attester qu'ils ont conquis ce terrain sous lequel gisent peut-être des générations dont l'existence nous est restée inconnue. Quatre cent cinquante-sept personnes perdirent la vie dans cette affreuse débacle. Ce triste événement est célébré toutes les années à Art, le 2 septembre, par un service divin. Dès-lors la montagne, telle qu'un mauvais génie, ne cessa de lancer de temps à autre dans la vallée de ces formidables projec-







BATAILLE D'ARBEDO  
ou St. Paul.



Schlacht bey Arbedo  
oder St. Paul.

tiles pour rappeler des souvenirs de terreur aux habitans de la contrée. Un sentier de trois quarts de lieue de longueur la traverse en conduisant d'Oberart à Steinen, au travers de ces ruines affreuses : comme il longe la base du Ruffiberg, il est exposé, particulièrement au printemps, à être envahi par les éboulemens de rochers qui descendent de la montagne et qui mettent en péril les nombreux pèlerins venant de l'Allemagne ou du nord de la Suisse et qui fréquentent ce sentier pour se rendre à notre Dame des Ermites (Einsiedlen). Cependant

il n'est point encore arrivé d'accident ; tous les nouveaux éboulemens sont tombés sur les débris de 1806. On mesura un de ces petits fragmens de montagne qui arriva en ces lieux en 1824, et on trouva qu'il avait soixante pieds de largeur sur quatre-vingt de longueur.

Art est une des stations d'où l'on part pour monter le Righi, on y trouve une bonne auberge, des guides et des chevaux. Le chemin est un des plus commodes, particulièrement l'après-midi, à cause de l'ombre.



## LA BATAILLE D'ARBEDO.

Bellinzzone, situé à l'entrée de la longue vallée que parcourt le Tessin, et qui aboutit au pied du St-Gotthard, était jadis, par sa position, d'une grande importance pour les pays voisins, et surtout pour les cantons suisses voisins du St-Got-

thard, qui avaient de nombreuses relations avec cette ville à cause du commerce de bétail, de fromage et de blé, qu'ils recevaient de l'Italie. Cette seigneurie appartenait aux barons de Sax, qui la cédèrent à Uri et Unterwalden pour la somme de 2400 florins. Cependant le duc de Milan, qui, depuis long-temps, convoitait cette contrée, et qui avait acquis quelques droits sur elle, reçut avec un vif ressentiment la nouvelle qu'il avait été prévenu par les Suisses. Il leur offrit d'abord de

rétablir le marché; mais, sur leur refus, il songea à d'autres moyens propres à le faire parvenir à son but. Quelques années avant cette époque, les Suisses s'étaient emparés de Domo-d'Ossola, situé au pied du Simplon, dans le but de venger certains dommages faits à des bergers de la vallée de Léventine, sujette d'Uri. — Philippe Visconti, duc de Milan, sachant que les Suisses étaient sur leurs gardes, se tint tranquille pendant un an et demi. Ce temps fut employé par Lothaire Rusca, son vassal, qui, après avoir épousé la fille de Jean de Sax, avait acquis quelques droits sur Bellinzone, qu'il céda au duc pour une somme d'argent, à entretenir des intrigues avec les principaux habitants de Bellinzone et de Domo-d'Ossola. Alors Agnola della Pergola surprit subitement les deux villes et permit à leurs garnisons de se retirer en toute liberté. Les Milanais occupèrent ensuite tout le pays et s'avancèrent dans le val Léventine jusqu'au pied du St-Gotthard. Du reste, les Suisses avaient à s'attribuer eux-mêmes cet échec, après avoir autant tardé à déférer à l'avertissement d'Uri et d'Unterwalden. Cependant ces deux cantons ne doutant pas que le reste de la Suisse ne les appuyât, marchèrent dans la Léventine jusqu'à Giornico, où ils reçurent la réponse des confédérés. Elle portait en substance qu'on leur donnerait assistance jusqu'au Platifer, défilé situé au milieu de la vallée; mais qu'il n'était point question de Bellinzone dans les traités; que d'ailleurs Uri et Unterwalden auraient préalablement à procurer des vivres à l'armée. C'était évidemment de la mauvaise volonté, car les Suisses approvisionnaient ordinairement ceux dont ils exigeaient le service. Uri et Unterwalden apprenant en même temps que les Milanais s'approchaient avec de grandes forces, reconnurent la nécessité de se retirer. Dans une diète qui se tint à Lucerne, le 24 juin, ces deux cantons se plaignirent amèrement de l'interprétation littérale que l'on donnait aux traités : ils soutinrent que jamais leurs pères n'auraient calculé et supputé de manière à ne témoigner de l'intérêt et de la bienveillance que jusqu'au point exact que l'exigeaient les traités; qu'ils auraient mieux compris l'intérêt et la gloire de la patrie, et que jamais ils n'auraient permis qu'ils fussent insultés et que leur nom fût entaché par de lâches et orgueilleux Italiens. Sans doute, ajoutèrent-ils, Bellinzone n'est point compris dans l'enceinte de notre union; mais vous savez fort bien que pour notre sécurité et l'approvisionnement des états suisses, il faut que notre domination s'étende jusqu'aux plaines de la Lombardie et que tous les défilés soient en notre pouvoir. Lu-

cerne n'hésita point : son exemple fut suivi par tous les confédérés, à l'exception de Berne. St Gall et Appenzell donnèrent leurs meilleurs guerriers. L'avoyer de Lucerne, Ulrich Walker, avec la bannière et bon nombre de bourgeois et de campagnards, ordonna qu'on s'embarquât dans sept bateaux, qui, en remontant le lac, rencontrèrent le contingent de Zug, commandé par le banneret Collin. Les soldats d'Unterwalden suivirent de près : les bourgeois de Gersau ne s'étaient pas oubliés. Quatre cents archers zuricois, embarqués à Brounnen, formèrent l'avant-garde. A Fluelen, les gens d'Uri, la bannière déployée, attendaient le débarquement. L'armée remonta le cours de la Reuss, et, parvenue sur le plateau du St Gotthard, elle se rangea en quatre divisions, formant trois mille hommes : les archers marchaient en avant et les hommes de Schwiz et Glaris, qui étaient d'une marche en arrière, formèrent l'arrière-garde. De son côté le duc Philippe Visconti ne resta point dans l'inaction; il envoya par le mont Cenere et le lac Majeur, l'élite de ses troupes, six mille cavaliers et dix-huit mille fantassins, sous la conduite du meilleur de ses généraux, le célèbre Carmagnuola, qui, de fils d'un pauvre paysan de Saluces, était devenu, par sa valeur et ses talents militaires, le soutien de l'état; le duc, qui lui accordait toute sa confiance, l'avait même admis dans sa parenté.

Le comte Carmagnuola connaissant parfaitement la tactique et la valeur des Suisses, jugea convenable en pareille circonstance de dissimuler ses forces; à cette fin, il se renferma, lui et toute son armée, dans la petite ville de Bellinzone, comptant bien à l'avance que les Suisses ne l'y laisseraient pas long-temps oisif. Ces derniers parcoururent sans obstacle toute la vallée de Léventine; mais malheureusement la concorde, qui avait toujours fait leur force, ne marchait point avec eux pour cette fois. Dès long-temps des motifs de jalousie avaient jeté de la défiance parmi quelques cantons, et dans ce moment solennel, où tout intérêt particulier aurait dû disparaître, cette défiance se manifesta par des actes qui eurent le plus fâcheux résultat. Ceux de Schwiz, qui formaient l'arrière-garde semblaient, avec intention, ralentir leur marche; les chefs du gros de l'armée leur en firent de vifs reproches; mais au lieu d'y être sensibles et d'accélérer leur marche, ils restèrent pendant la nuit à Poleggio, sous le prétexte d'attendre les troupes de Glaris. Les autres Suisses, dans l'intention peut-être de combattre sans eux, hâtèrent leur marche en suivant toujours le cours du Tessin, mais en négligeant les mesures de précaution qu'avait nécessitées le retard de l'arrière-garde.

Carmagnuola, trop fin pour ignorer ce qui se passait, envoya un escadron de cavalerie, conduit par des guides sûrs, à travers des sentiers difficiles, de l'autre côté de la Moesa, que les Suisses avaient déjà passée; là ils tombèrent sur leurs bagages et leurs convois de vivres qu'auraient dû partager ceux de Schwiz. Avertis par ce coup hardi, les Suisses virent bien qu'ils avaient à faire à un ennemi rusé, capable de profiter habilement de leurs fautes. Il leur restait maintenant à choisir entre deux mauvais partis; celui d'envoyer une partie de l'armée, déjà si faible, pour fourrager, et de tout risquer de la part d'un ennemi vigilant et prêt à profiter de chaque avantage, ou de livrer bataille sans attendre le reste de l'armée, sans avoir le choix du terrain et du temps. Le même soir Jost Tschudi, qui, depuis trente-huit ans, était le premier parmi les siens, arriva avec le contingent de Glaris auprès de ceux de Schwyz; ne pouvant concevoir leur peu d'empressement ni les déterminer à avancer, voyant que son infanterie ne pouvait plus arriver jusqu'à l'armée des confédérés, il se résolut à partir au galop avec vingt-quatre cavaliers, pour aller partager la gloire et les dangers des Suisses, auprès desquels il arriva au milieu de la nuit.

Le lendemain, le trente juin 1422, les Suisses avec quatre bannières, se rangèrent en bataille dans les champs d'Arbedo, à un quart de lieue de Bellinzzone, les Lucernois en avant, Uri et Unterwalden au centre, et Zug en arrière, la face tournée contre la montagne. Dès que les hommes de Schwiz et de Glaris apprirent que l'on était à la veille d'une bataille, ils se dépêchèrent de rejoindre leurs frères d'armes; cependant la discorde et, par suite, l'indiscipline étaient si grandes dans le camp fédéral, que six cents hommes de Schwiz et de Glaris quittèrent spontanément l'armée sans autorisation pour aller chercher des provisions sur les rives de la Moesa, où ils pillèrent et dévastèrent tout ce qui se trouvait sur leur chemin. La bannière de la ville de Zurich avec Appenzell et St Gall descendait encore le St Gotthard. L'avoyer de Lucerne, investi du commandement en chef, découragé par l'échec de la veille, avait perdu sa présence d'esprit en même temps que la confiance de l'armée; chacun se conduisait d'après les inspirations de l'impatience et du courage personnel; on ne soupçonnait pas même quels pouvaient être et le nombre et les intentions de l'ennemi; le désordre était partout, aucune mesure de précaution n'était prise, la plupart des soldats s'étaient déshabillés à cause de la chaleur. Carmagnuola, informé de tout, se hâta

de mettre ce moment à profit, avant que les Suisses reçussent des renforts et que l'ordre se rétablît sous le commandement d'un autre chef. Agnola della Pergola, avide de gloire et brûlant de combattre, s'avança à la tête de la cavalerie, rangée en bon ordre et formant une masse compacte, dans l'intention de culbuter les Suisses au premier choc. Suivait l'infanterie, divisée en trois corps, qui devait attaquer de tous côtés à la fois, ou bien renforcer successivement les corps engagés. Alors les confédérés ne prirent conseil que de leur valeur, et Pergola s'aperçut bientôt que l'impétuosité du choc de sa cavalerie ne produisait point son effet accoutumé; car sans avoir obtenu le moindre succès de cette manœuvre, il avait éprouvé une grande perte. Les Suisses ne frappaient que les chevaux, sans s'inquiéter du cavalier, qui était couvert de fer et presque invulnérable; mais, dès que celui-ci était à terre, on le tuait sans grâce ni merci. On voyait des hommes saisir le cavalier et le cheval par un pied et les culbuter ensemble, d'autres se glisser sous les chevaux afin de les transpercer. Lucerne fit des prodiges et perdit un grand nombre de ses guerriers les plus distingués. Le banneret de cette ville, désespérant de sa vie, roula son drapeau et le jeta sous ses pieds, déterminé à mourir sur place; puis il combattit avec une nouvelle ardeur, et son exemple fut si bien imité, que les Lucernois prirent la grande bannière de Milan, après avoir sauvé la leur. Carmagnuola voyant enfin que sa cavalerie avait le dessous, fit emmener les chevaux. Mais les Milanais attaquèrent à leur tour avec une infanterie supérieure en nombre, commandée par Zenone di Capo d'Istria, qui vint soutenir les troupes de Pergola. Alors le combat devint terrible; Carmagnuola furieux d'avoir vu tomber le plus cher de ses compagnons d'armes, prit les confédérés en flancs; ceux-ci pour lutter avec moins de désavantage contre cette multitude, se pressaient en arrière, mais en combattant toujours et la face tournée vers l'ennemi, afin de gagner la hauteur; mais déjà le général milanais l'avait fait occuper. Cernés de toute part, les Suisses serraient de plus en plus leurs rangs, et leurs hallebardes elles-mêmes entravaient leurs manœuvres, à cause des crochets fixés au manche qui se prenaient à leurs vêtements. Malgré des obstacles de tout genre, trois mille confédérés soutinrent, de quatre côtés, l'effort de vingt-quatre mille Italiens bien armés, bien équipés, ayant à leur tête l'un des plus célèbres capitaines de son temps; cependant ils n'hésitèrent point, le sentiment d'une mort glorieuse l'emporta sur l'amour de la vie; le premier qui parla de red-



dition fut tué par les siens; ce qui n'empêcha pas l'avoyer de Lucerne et quelques autres de planter leurs hallebardes en terre en signe de reddition. Mais cet exemple ne fut point suivi : les Suisses pensèrent que le plus grand service qu'ils pussent rendre à la patrie était de prouver que rien n'était capable de vaincre leur nation, rien si ce n'est la mort, et que la mort même était impuissante à leur inspirer de l'effroi. Les blessés mêmes employèrent leurs derniers efforts pour se venger, plutôt que de recevoir la merci qu'on leur offrait. Ainsi mourut avec orgueil le landammann d'Uri, Jean Rot, après avoir long-temps servi sa patrie. La bannière d'Uri échappa des mains défaillantes de Henri Püntiner, de Brunberg, qui périt en

combattant; mais elle fut sauvée par les braves d'Uri, qui se serrèrent autour d'elle, et bientôt cette bannière, si souvent victorieuse, flotta au-dessus d'eux. Pierre Collin, ammann et banneret, à la tête des gens de Zug, se montra digne de sa vie passée et donna un noble et digne exemple à ses deux fils qui combattaient à ses côtés : il tomba avec sa bannière; mais aussitôt l'un de ses fils la prit de sa main débile et l'éleva en l'air, dégouttante du sang de son père, qu'il vengea de la sorte, et qui, en expirant, eut la satisfaction de laisser des fils dignes de porter son nom. Mais les Italiens redoublèrent d'efforts : le fils Collin, blessé mortellement, arracha la bannière du bois qu'elle entourait, et, s'en étant en-



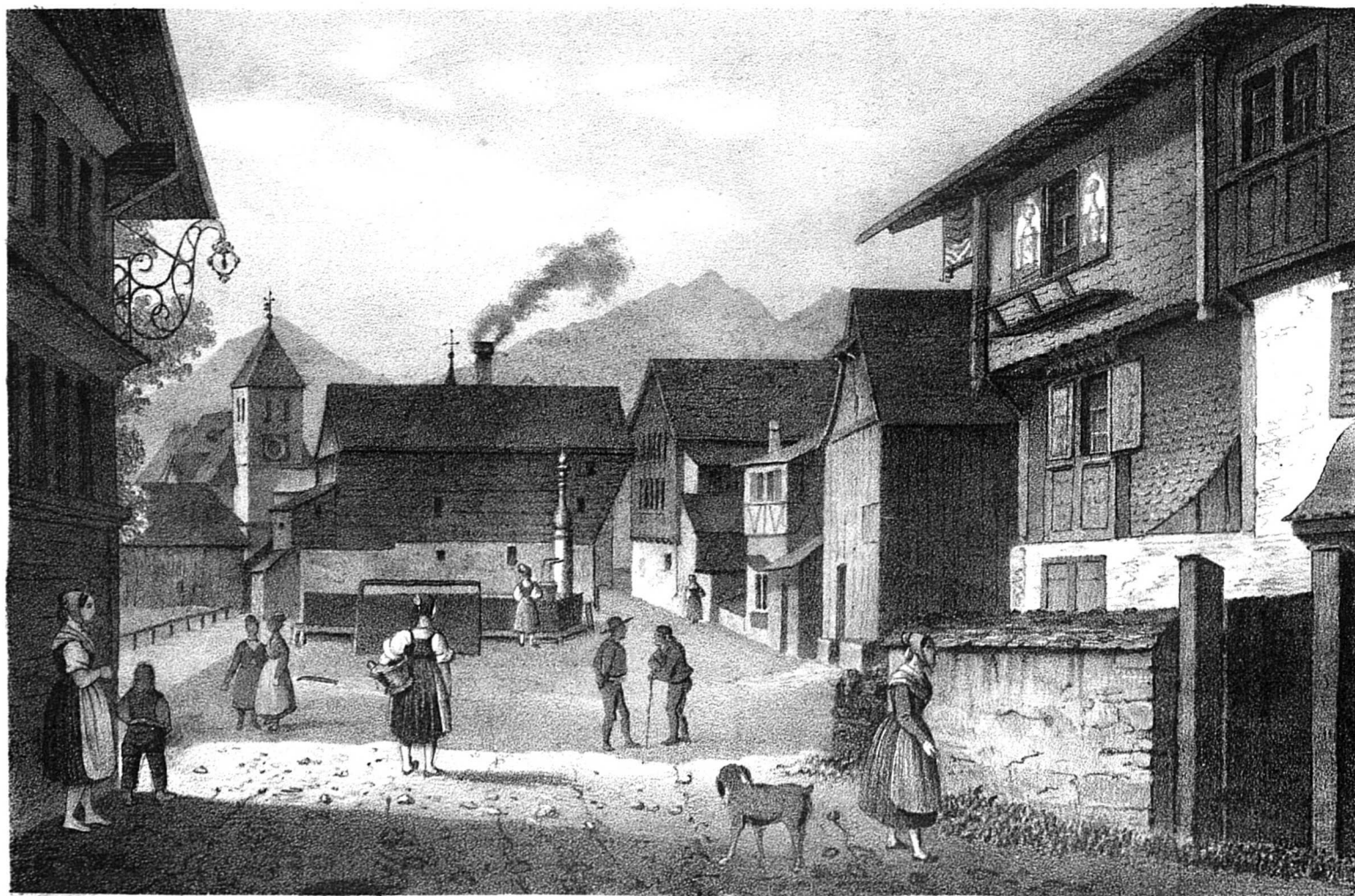
veloppé le corps, il se jeta dans un fossé. Jean Landwing, son ami, s'en étant aperçu, courut à lui, et s'efforça de lui prendre sa bannière, qu'il tenait fortement étreinte en expirant, et bientôt on la vit de nouveau flotter au dessus des têtes des gens de Zug.

Ce combat furieux se livrait sur le talus de la montagne, où les Suisses faisaient les plus grands efforts pour se faire jour et où l'ennemi se montrait le plus acharné. Près de quatre cents confédérés avaient trouvé la mort; les autres avaient renoncé à toute autre espérance qu'à celle de mourir; cependant les Milanais commençaient à se lasser. Carmagnuola comptait douloureusement le nombre des tués qu'il lui en avait coûté pour ne conquérir que des cadavres, lorsque, tout à coup, de grands cris se firent entendre sur ses derrières; les soixante hommes de Schwitz et de Glaris qui s'étaient répandus dans la vallée de Misox pour piller, s'empressaient d'accourir : on crut d'abord

que c'était le second corps d'armée des confédérés. Leur retard provenait de ce que l'ennemi avait rompu les ponts la veille, ainsi que du débordement de la Moesa. C'est seulement après avoir reconstruit un pont, qu'ils avaient pu, vers la fin du jour, rejoindre l'armée. Quoique ce renfort inattendu ne pût plus amener un effet décisif, Carmagnuola, peu jaloux de soumettre son armée à de nouvelles épreuves, mit fin à un combat où il n'y avait rien à gagner pour lui, et se retira à Bellinzzone, comptant douze cents hommes et quatre cents chevaux de moins que lorsqu'il en était sorti. Ce combat, qui avait commencé à neuf heures du matin, et duré jusqu'à sept heures du soir, prit aussi le nom de bataille de St Paul, à cause d'une chapelle consacrée à l'apôtre St Paul, que l'on construisit sur le champ de bataille.

(La suite au prochain numéro.)

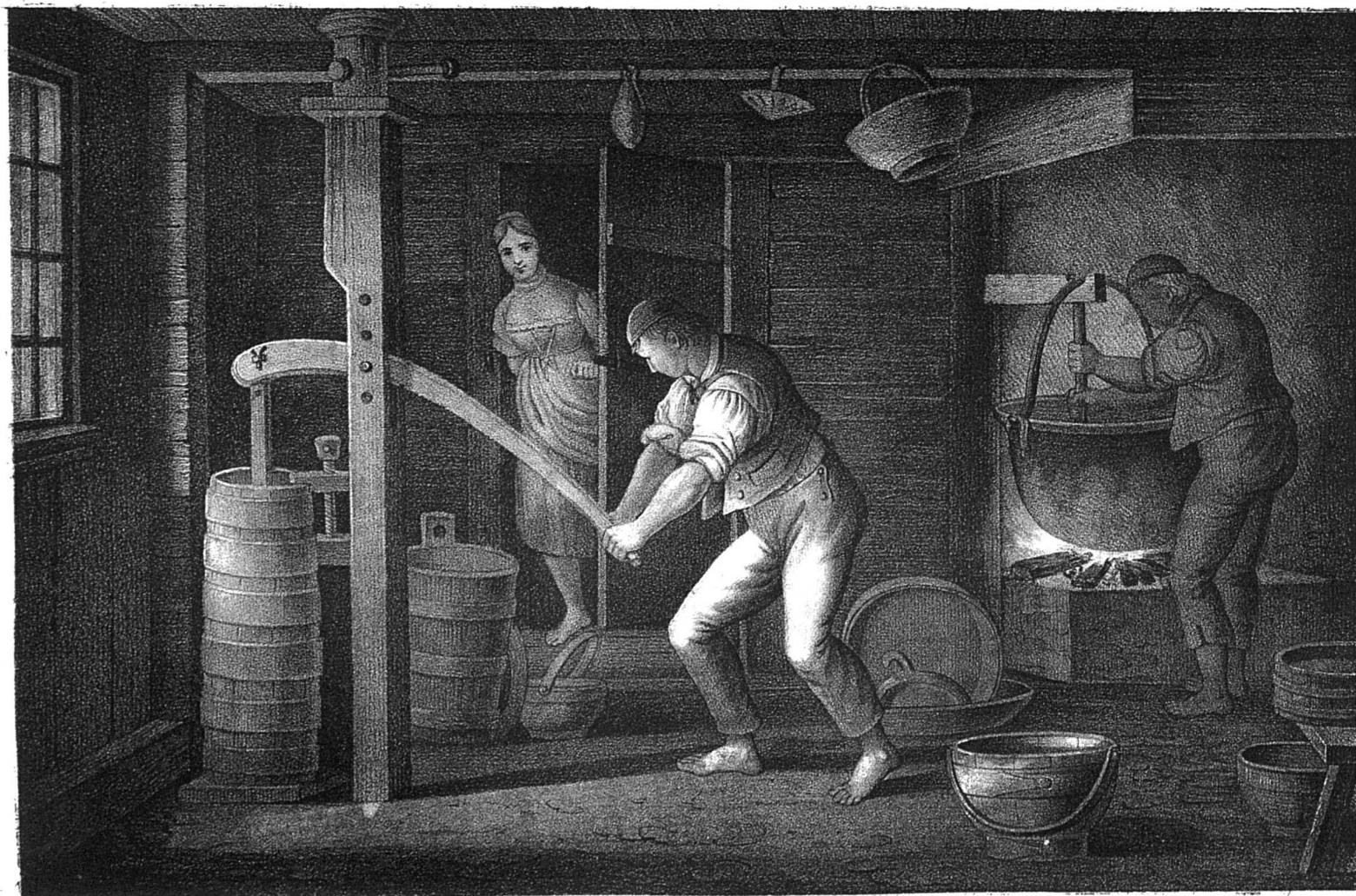




APPENZELL.

Appenzell.





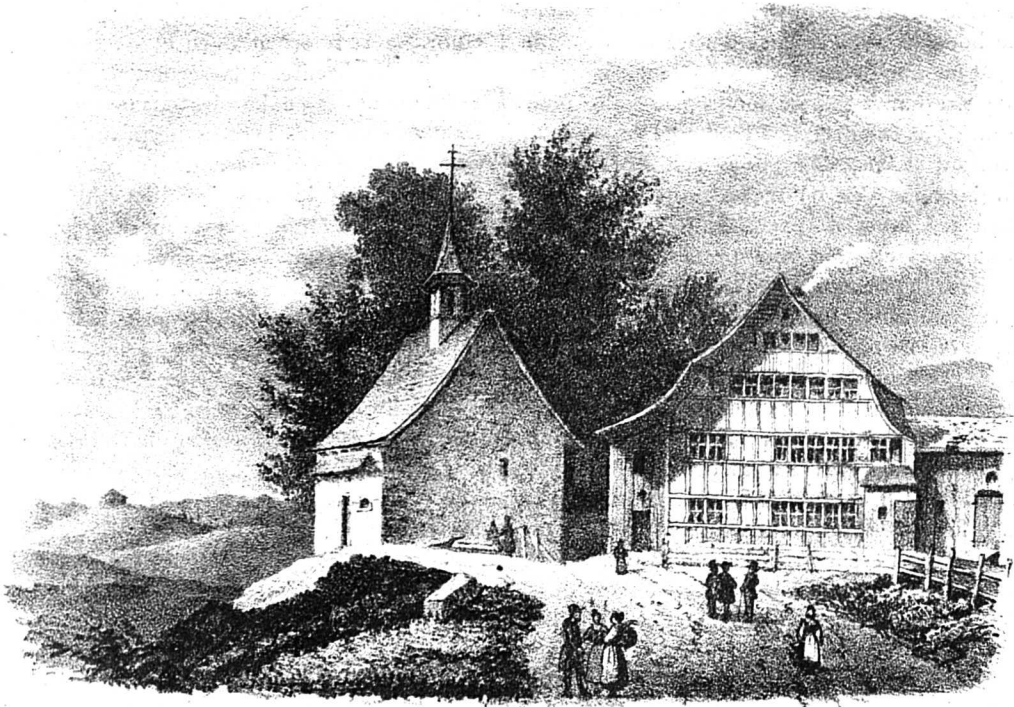
INTÉRIEUR D'UN CHALET  
du Cant. d'Appenzell.



Sennhütte  
im Cant. d'Appenzell.



## COURSE A APPENZELL.



Quel est celui qui a vu Lindau, cette Venise du lac de Constance, sans être ébloui par son admirable panorama, par l'aspect de ses paysages qui réunissent tout ce que la nature peut offrir de plus grandiose et de plus gracieux ? Qui de même ne se sentit pas pénétré des plus délicieuses sensations à la vue du lac de Constance, qui, de toute part, entoure la ville, et déploie en avant à perte de vue sa nappe si tranquille et ses rives sur lesquelles l'imagination autant que les yeux ont assigné bien vite une place à une multitude de villes, de villages, de manoirs et de délicieuses campagnes qui leur servent d'ornement ? La vue qui s'étend sur la rive opposée, celle de Suisse, est surtout d'une beauté ravissante. Au-dessus des coteaux arrondis qui s'avancent jusque près du lac, au sud, on aperçoit les montagnes d'Appenzell, qui élèvent majestueusement leur tête dans les airs, et parmi lesquelles le Sântis et l'Alte-Mann dessinent leur croupes neigeées sur l'azur des cieux.

3<sup>me</sup> ANNÉE.

Désireux de connaître de plus près ces montagnes qui si souvent avaient fait le sujet de notre admiration et mis notre imagination en doux émoi, nous partîmes de Lindau par une belle matinée d'automne. Le trajet que nous avions à faire par eau pour arriver à Bregenz, n'est que d'une lieue et demie. Cette ville, l'ancienne Brigantia des Romains, est située à l'extrémité orientale du lac, au pied d'une montagne, et au débouché d'un défilé important, par lequel la Souabe communique avec la vallée du Rhin. Bregenz, avec son aspect antique, n'offre rien de plus remarquable que la vue dont on jouit sur toute la longueur du lac de Constance, à une distance de plus de vingt lieues, où l'on découvre distinctement la montagne qui porte la forteresse de Hohentwyl. Après avoir dirigé notre route par terre sur un terrain entièrement plat et qui, jadis, était évidemment recouvert par les eaux du lac de Constance, nous quittâmes les états autrichiens et

entrâmes en Suisse en traversant le Rhin sur un bac. Bientôt nous eûmes perdu de vue le lac de Constance, et après deux heures de marche nous entrions dans Altstetten, qui fait partie du canton de St-Gall. C'est au pied de coteaux fertiles et cultivés avec le plus grand soin qu'est située cette petite ville, dont les industriels habitants jouissent d'une honnête aisance. Rien d'assez remarquable n'ayant pu nous retenir dans ce lieu, nous ne nous y arrêtâmes que le temps nécessaire pour faire un repas confortable à l'auberge de la poste. En sortant d'Altstetten, nous commençâmes à gravir la pente des montagnes qui, de ce côté, limitent le canton d'Appenzell. Le chemin que nous suivions est une voie praticable pour les chars, mais le plus souvent très-roide. Cette route, dont la pente aurait pu être adoucie considérablement, si on lui eût fait suivre une direction plus sinueuse, se dirige brusquement vers les lieux les plus escarpés. Quelquefois elle n'est qu'un chemin creux qui traverse quelque partie de forêts, ou des prairies en talus. C'est par cette même route qui, autrefois, n'était qu'un sentier très-couvert, qu'en 1405, le duc d'Autriche eut la malencontreuse idée de pénétrer dans le canton d'Appenzell avec son armée. Une entière défaite fut la résultat de cette entreprise, et il ne pouvait guère en être autrement. Après une heure de marche nous atteignîmes la hauteur, près de la chapelle d'am Stoss, que les Appenzellois érigèrent en mémoire de vingt de leurs braves qui scellèrent de leur sang cette mémorable victoire. De l'autre côté de la route se trouvent une ferme et une auberge. Bientôt nos regards se portèrent vers les contrées que nous venions de laisser derrière nous. Ce fut un véritable délice que de contempler ce lointain si ravissant, dont la vallée du Rhin et les montagnes du Vorarlberg et des Grisons sont les parties les plus saillantes. Poursuivant notre voyage nous descendîmes en trois quarts d'heure à Gais, par une assez bonne route, qui parcourt des prés de montagne. On est d'abord surpris de trouver dans cette contrée un village aussi beau. En effet, Gais est orné de plusieurs beaux hôtels, qui ne le cèdent en rien à ce qu'il y a de mieux en Suisse dans ce genre. On peut citer, entre autres le Bœuf et la Couronne. Ce village des Rhodes-Extérieures d'Appenzell se compose de quarante-deux maisons. Construites avec goût et simplicité, un grand nombre sont vastes, et toutes se font remarquer par une très-grande propreté. Outre les deux hôtels déjà nommés, les principaux édifices du bourg sont l'église, reconstruite après l'incendie de 1780, le séminaire, l'institut des filles et la

maison des orphelins. Nulle part nous n'avons vu autant de paratonnerres. Gais possède une caisse d'épargne, quatre bonnes écoles primaires et une société de lecture. La population de cette commune est évaluée à 2550 habitants. Tout y respire l'aisance et le bonheur. En 1405, elle eut la part la plus active à la victoire du Stoss. Comme elle embrassa la réformation en 1524, elle échut aux Rhodes-Extérieures à la séparation de 1597. En 1820, un ouragan enleva les toits de presque toutes les maisons depuis le Stoss jusqu'au village. Gais est renommé pour les cures de laitage que l'on vient y faire pendant les mois de juillet et d'août; alors l'affluence des étrangers est souvent si grande, que les auberges ne peuvent y suffire; mais, en revanche, des particuliers aisés peuvent leur offrir des logements propres et agréables. Le prix de la table n'est point élevé, même dans les premiers hôtels, et on est sûr d'y rencontrer une agréable société. Quoiqu'il y ait aux alentours quelques promenades fort intéressantes, entre autres le Gâbris, sommité peu éloignée, d'où l'on jouit d'une vue fort étendue, les environs de Gais n'offrent après tout que des prairies en partie marécageuses. L'ombrage manque partout, si ce n'est sur les hauteurs, qui sont couronnées de quelques bouquets de sapins.

Pour arriver au bourg d'Appenzell, nous eûmes à faire une forte lieue, à travers une contrée assez monotone. — Il était presque nuit lorsque nous arrivâmes à l'auberge du Brochet; elle nous avait été recommandée, et ce fut aussi la première que nous rencontrâmes, quoique nous n'eussions pu en reconnaître l'enseigne. Nous nous fiâmes à la bonne mine du bâtiment, et nous fûmes servis à merveille. Le bienveillant accueil que nous fit l'hôtesse, un souper confortable et de bons lits ne contribuèrent pas peu à réparer nos forces.

Le lendemain, nous n'eûmes rien de plus empressé que de faire la reconnaissance de l'endroit; il nous tardait de voir ce ci-devant chef-lieu de tout le pays, qui donne son nom au canton, ce lieu d'où surgirent ces héros bergers qui expulsèrent si rudement de leur sol natal les nombreux ennemis qui venaient l'envahir. C'était précisément un jour de foire, ce qui nous fournit l'occasion de mieux examiner cette population, chez laquelle nous pûmes reconnaître encore des hommes simples, d'une trempe forte et vigoureuse, et que la corruption n'a point abâtardis. Nous arrivâmes sur une grande place, dont le sol inégal et raboteux était foulé par une quantité de monde et de bétail. Nous apprîmes que c'est là que s'assemble toutes les années la landsgemeinde des Rhodes-Intérieures ou catholiques. Cette place, qui sert aussi au

marché, est ornée d'un gros tilleul, et entourée de bâtimens en bois. Nous n'eûmes pas le loisir de faire de nombreuses observations, tant nous fûmes obsédés par des mendiens de tout âge et de tout sexe; force fut bien de battre en retraite et de retourner dans notre auberge pour prendre notre déjeuner. Appenzell est un grand bourg qui, comparé à Gais, n'a absolument rien d'attrayant; cependant il est assez bien bâti et on y compte 204 maisons, presque toutes en bois, d'un brun noirâtre, et 1400 habitans. Parmi les principaux édifices, on remarque l'église paroissiale, dédiée à St-Maurice, fondée en 1061, par l'abbé de St-Gall Northert, et restaurée de 1824 à 1826. Elle est remarquable par ses vastes proportions; mais sa mesquine décoration, toute composée de statues de bois, ridiculement taillées, et plus ridiculement peintes, de colonnes de toutes les dimensions, d'ornemens de tous les genres, nuit beaucoup à l'effet de l'édifice, qui contraste encore singulièrement avec son vieux clocher. Nous n'oublîâmes pas de visiter la chapelle des morts, où l'on voit des crânes qui portent les noms de ceux auxquels ils ont appartenu. La chapelle de la sainte croix doit être le plus ancien édifice chrétien du pays. Les autres curiosités de l'endroit sont la maison de ville, vieil édifice enfumé, et le couvent des capucins, d'où la discorde se répandit autrefois sur le pays. Il y a aussi un couvent de femmes, un arsenal, une source d'eau minérale et des bains. Dans le bâtiment des archives, on conserve les bannières conquises sur l'ennemi, parmi lesquelles on remarque celles du duc d'Autriche, du Tyrol, de Gênes, de Venise, de Constance, etc. Dans les premiers temps où cette contrée fut habitée, on l'appelait Neugreut. Son nom actuel lui vient d'un oratoire ou d'une cellule qu'un abbé de St-Gall y avait fait ériger au dixième ou onzième siècle, pour le service de quelques bergers qui habitaient cette contrée sauvage. Appenzell ne possède que quelques branches d'industrie insignifiantes, surtout si on la compare aux Rhodes-Extérieures. N'y cherchez pas cet ordre, cette propreté, cette industrielle activité et l'aisance que l'on trouve partout chez les habitans de cette dernière partie du canton. Leurs villages, leurs habitations trahissent l'état de pauvreté de leurs habitans, qui préférèrent rester dans l'état d'ignorance que leur ont légué leurs pères, gréver leurs terres de dettes, et laisser au paupérisme son libre cours, plutôt que d'imiter leurs voisins des Rhodes-Extérieures, qui jouissent d'un bien-être qu'ils doivent aux lumières de la civilisation.

Notre intention était de nous élever jusqu'aux

plus hautes régions des montagnes qui faisaient le but de notre course; mais une neige récente étant venue couvrir les plus hautes sommités, tandis que des brouillards se traînaient à leur base, nous jugeâmes que le moment n'était pas favorable. En attendant mieux, nous fîmes une promenade jusqu'aux bains de Gonten, à demi-lieue d'Appenzell. Ne fallut-il pas qu'un grand nombre de mendiens, en venant sans cesse nous assaillir, nous enlevassent une grande partie des jouissances de cette course? Ils ne nous empêchèrent cependant pas d'observer combien les environs d'Appenzell sont agréables et champêtres. Des collines couvertes d'une brillante verdure se succèdent à l'infini, s'abaissent pour former une multitude de petits vallons, puis s'élèvent en ondulations légères qui deviennent plus loin des montagnes. Ces vallons, profonds quelquefois, sont fermés par des escarpemens; au fond coule un ruisseau ou un torrent; des ponts de toutes les dimensions, dont les plus grands sont couverts, conduisent d'une rive à l'autre, partout où aboutit un sentier. L'uniformité de la verdure des prairies est coupée par des arbres, dont les teintes d'automne sont encore relevées par la couleur sombre des sapins; et des habitations rustiques, qui ne déparent point le paysage, sont parsemées çà et là entre les collines. — Les bâtimens des bains de Gonten, rebâti il y a peu d'années, ont une belle apparence; mais l'endroit est plus fréquenté comme lieu de réjouissance et comme auberge que pour ses eaux minérales, qui ont perdu de leur réputation. Ce que ces bains avaient surtout d'attrayant pour nous, c'est l'histoire du malheureux landammann Suter: il était aubergiste dans ce lieu quand il commença sa carrière politique. L'histoire de cet homme est un triste exemple de l'abus du pouvoir et des excès des passions populaires.

On sait généralement quelle est la part que les aubergistes prennent aux affaires politiques. Cela est surtout frappant dans les cantons démocratiques, où il y en a peu ou point qui ne fassent partie de la magistrature. Tout dépend de leur popularité, et de leur manière de savoir, tout en débitant leur vin, s'insinuer dans les bonnes grâces du peuple souverain. Antoine Joseph Suter n'avait, sous ce rapport, pas plus d'ambition que d'autres qui exerçaient le même état, mais il en avait sa bonne part. L'aménité de ses manières avec ses hôtes, le prix modique de son vin et de ses denrées attiraient chez lui un grand nombre d'habitans de la contrée qui, du reste, l'estimaient aussi bien à cause de sa droiture et de sa probité qu'en considération de la manière franche et familière avec



laquelle il parlait avec eux des affaires du pays. Quelquefois un vigoureux Appenzellois, animé par le vin, s'écriait, dans son énergique jargon et en frappant du poing sur la table à tout faire trembler : « Sepli, (comme ils l'appelaient dans leur langage familier) il faut pardieu que tu deviennes bailli ; c'est moi qui le dis ! » Les autres donnaient alors leur assentiment tacite par un signe de tête et en clignotant des yeux. Alors, au travers du nuage de fumée qui remplissait la chambre, on voyait Suter sourire et s'éloigner, puis revenir avec un grand pot d'étain, rempli de vin. C'était précisément les Rhodes-intérieures d'Appenzell qui, l'année suivante, devaient pourvoir la place de bailli du Rheinthal, selon le droit qu'Appenzell avait acquis conjointement avec Zurich, Berne, Lucerne, Uri, Schwiz, Unterwalden, Zug et Glaris (son tour revenait tous les trente-deux ans). A la prochaine landsgemeinde, les amis de Suter se rappellent leur promesse ; au moyen des cabales fort en usage en pareil cas dans les cantons démocratiques, Suter fut élu bailli du Rheinthal (vallée du Rhin). Les candidats étaient au nombre de cinq, parmi lesquels se trouvait le landammann Geiger, qui comptait avec quelque raison sur cette place, et qui dès-lors devint l'ennemi mortel de Suter. Cette charge de bailli était fort recherchée par les chefs de l'état, et était toujours pour celui qui l'obtenait un signe de la faveur populaire. Il est vrai que la durée de ces fonctions-là n'était que de deux années ; mais ce laps de temps suffisait à un Appenzellois pour s'acquérir une petite fortune, qui pouvait être plus ou moins considérable selon que le bailli avait su extorquer de l'argent à ses sujets à force de vexations et d'oppression. C'étaient le plus souvent les

baillis envoyés par les cantons démocratiques qui usaient le plus despotiquement du pouvoir presque illimité qui leur était accordé. En 1780, Suter échangea donc sa maison de bois contre le château seigneurial de Rheineck, et au lieu de commander à quelques garçons et filles d'auberge, il se trouva le représentant, ou même le souverain de 13 à 14 mille sujets. Si Suter ne montra pas toujours une dignité, des connaissances et une expérience qui fussent à la hauteur de sa charge dans le maniement des affaires et dans l'exercice de la justice, on ne s'en est pas mis en peine. On s'est peut-être encore moins occupé des bienfaits qu'il aurait pu répandre sur ses sujets. Ce qu'il y a de probable, c'est qu'il s'acquitta de ses fonctions aussi bien que ses prédécesseurs. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y fit pas la même fortune, parce que ses compatriotes, qui le considéraient comme leur éternel débiteur, et qui comptaient sur sa reconnaissance, venaient le visiter si souvent et en si grand nombre, que ses revenus suffisaient à peine pour maintenir le liquide de ses tonneaux à une hauteur toujours rassurante pour le nombre des visiteurs. Ceux-ci, toujours reconnaissans pour leur hôte généreux, s'écriaient souvent, le verre à la main : « à votre santé, monsieur le bailli (ce n'était maintenant plus *Sepli*) ; quand vous ne serez plus bailli, nous boirons à la santé de notre landammann » ; et le bailli souriait en hochant la tête. Ordinairement on accordait le bailliage du Rheinthal au landammann du pays, en reconnaissance de ses services passés. C'est pour cette raison que le landammann Geiger, qui avait si bien compté sur le bailliage, se trouva tellement désappointé, qu'il voua à Suter une haine qui devait lui devenir si fatale. Cette





fois ce fut l'inverse : Suter devint landammann, après avoir été bailli; mais il n'y avait rien là d'il-légitime, c'était la volonté du peuple ! Suter voulut se montrer digne de la charge que lui avaient confiée ses compatriotes, en se signalant par quelques services importants. Il proposa, entre autres choses, que les obligations de 70 à 80 florins, au lieu de payer le cinq, ne payassent qu'à proportion du cinq pour cent d'intérêt. La mesure était sage et convenable, mais inopportune; car elle lui attira la haine des riches, qui profitaient de leurs capitaux aux dépens des petites fortunes. Les Rhodes-Intérieures possédaient dans un temps très-reculé un pâturage nommé la Sântis-Alp, qui avait été ou engagé ou vendu à la commune d'Oberried dans le Rheinthal. Suter entreprit de faire ensorte que ce pâturage redevînt la propriété des gens d'Appenzell. En conséquence il proposa au landrath (conseil du pays, conseil général) d'en prendre possession, selon le droit du pays, dans le cas où ce pâturage aurait été vendu ou engagé à des étrangers par la commune d'Oberried; ce à quoi chacun consentit. Quelque temps après, Suter prétendit que la commune d'Oberried avait engagé ses droits de pâturage de la Sântis-Alp à un juif, et le conseil d'Appenzell se considérant comme seul juge compétent dans cette affaire, chargea Suter, sans autre forme de procès, de prendre possession, au nom du pays, du pâturage en litige. Mais la commune d'Oberried protesta, et en appela au jugement des huit cantons. Alors, le conseil d'Appenzell, craignant que l'affaire ne prît mauvaise tournure, se retira du procès, et chargea Suter de le continuer à ses périls et risques, moyennant des cautions qu'il fournirait. Le landammann accepta imprudemment cette proposition. Il se rendit à la diète helvétique comme député des Rhodes-Intérieures, où il défendit sa cause au nom de ses commettans. Mais il fut condamné, sauf à recommencer, si, jusqu'à la St-Martin, il pouvait produire des documens mieux fondés à l'appui de ses droits prétendus; sinon, les frais du procès qui se montaient à 1500 florins tomberaient à sa charge, et le pâturage en litige serait définitivement la propriété d'Oberried. Jusqu'alors les biens des Rhodes-Intérieures dans le Rheinthal devaient rester sous séquestre. Suter, en rendant compte de sa mission au conseil, n'entra dans aucun détail à l'égard de ce procès, qu'il considérait maintenant comme son affaire particulière; seulement il dit que ce ne serait qu'à la St-Martin qu'il serait définitivement jugé. Mais presque aussitôt le bruit se répandit que le procès était perdu. Alors les ennemis de Suter jugeant que le moment favorable

pour le perdre était arrivé, commencèrent à agir en secret. Ce n'était qu'avec peine qu'ils avaient pu jusqu'alors contenir leur haine et leurs projets de vengeance, auxquels il ne manquait qu'une occasion favorable pour se faire jour. Un prêtre se présenta chez un des membres du conseil, qu'il savait être un des ennemis de Suter, et lui dit confidentiellement que maintenant il se présentait une belle occasion de se défaire du landammann Suter et qu'il ne fallait pas la négliger. « Très-bien, répliqua le conseiller, mais qui voudra porter devant le landrath une accusation contre Suter sans être sûr d'être suffisamment soutenu? » — « Quant à cela, répondit le prêtre, je m'en charge; mais à une condition, c'est que l'on mette de côté le premier pasteur d'Appenzell, et que l'on me donne sa place. » On convint que sous le prétexte de terminer les différens avec la commune d'Oberried, on convoquerait extraordinairement le conseil général. Le prêtre donna dans sa maison, et pendant la nuit, un rendez-vous aux membres du conseil qui étaient parens ou amis du landammann Geiger, ou qui, pour quelque autre motif, étaient ennemis de Suter. Là, il leur communiqua son plan, qui fut aussitôt approuvé à l'unanimité. L'un des membres fut chargé de porter l'accusation, et tous les autres jurèrent de le soutenir de tout leur pouvoir.

(*La suite au prochain numéro.*)

---

## LA BATAILLE D'ARBEDO.

(*Suite et fin.*)

Le champ de bataille présentait l'aspect le plus douloureux; chacun cherchait parmi les morts un parent, un ami. Au nombre des morts il y avait quatre-vingt-quatorze bourgeois et cinquante-trois campagnards de Lucerne, cinquante-six hommes d'Uri, quatre-vingt-dix d'Unterwalden, quatre-vingt-deux de Zug, trois de Glaris, et dix-huit du Val Lévantine. On y voyait Pierre Collin et son noble fils; plus loin le brave Puntiner, d'Uri; et malgré le sang qui les couvrait, on voyait se dessiner, mâles et vigoureux, les traits de leur visage. Les reproches se mêlaient aux regrets; on accusait Schwiz de cette nuit funeste perdue à Pollegio; Schwiz à son tour se plaignait de la précipitation et de l'imprudence des alliés à leur passage par la Moesa: mais le regret l'emporta sur l'aigreur, et, voulant venger tant de braves



immolés, ils insistèrent pour que l'on ne retournât pas dans ses foyers sans avoir fait pâtir Carmagnuola. Dans ce but ils passèrent et repassèrent sous les murs de Bellinzone, appelant au combat et provoquant avec dédain les Milanais; mais le prudent Carmagnuola ne jugea pas convenable de sortir. Les Suisses étaient, du reste, absolument dépourvus du matériel nécessaire pour entreprendre un siège. Les Schwizois se contentèrent alors de s'emparer de Domo-d'Ossola. Le Val Lévantine resta en la possession des Suisses, et personne n'osa les inquiéter dans leur retraite. Cependant des bruits sinistres s'étaient répandus dans quelques cantons sur les pertes qu'avaient éprouvées les confédérés à la bataille d'Arbedo. Et lorsqu'on apprit à Lucerne que les soldats qui s'étaient embarqués dans sept bateaux en remplissaient à peine deux, les magistrats, craignant une manifestation trop vive d'une douleur peu digne d'une bourgeoisie qui devait savoir montrer la même dignité dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, défendit d'attendre les arrivans sur le port non plus que dans les rues. Là où la vue donnait sur le lac, les habitans observaient, dans une cruelle perplexité, l'arrivée des bateaux du haut des édifices : on vit flotter la bannière de la ville, mais déchirée et percée de trous; quant à celle de Milan, elle n'excita l'orgueil de personne, le deuil était trop grand. Lorsque le peuple apprit ce dont on accusait l'avoyer, peu s'en fallut que, dans sa colère, il n'allât saccager sa maison. Mais le conseil prévint ces excès en promettant de le juger. Trois mois après, une sentence intervint, portant qu'il était à la vérité un homme dénué d'intelligence et de courage, mais non coupable, et que ceux qui l'avaient élevé à cette dignité méritaient plutôt que lui d'être punis.

La bannière que Pierre Collin défendit au prix de sa vie est conservée à Zug; on y voit encore les taches de sang du père et du fils, et, durant trois cent soixante-seize ans, la dignité de banneret n'est sortie qu'une seule fois de la famille de ces héros : ce fut au milieu de troubles intérieurs qu'on la conféra à un Landwing.

## RODOLPHE DE HABSBOURG,

LES JUIFS ET LES ARMES DE BERNE.

(Suite et fin.)

Le combat dura quelque temps encore avec un égal acharnement jusqu'à ce que les ennemis se

fussent enfin retirés à plusieurs lieues de la ville. Les Bernois avaient éprouvé de grandes pertes dans cette sanglante affaire; ils avaient perdu plus de cent de leurs plus dignes bourgeois; aucun des vaillans Neunhaupt n'avait survécu, et la famille s'éteignit par la mort d'un jeune rejeton de cette race, qu'on enterra quelques années après. En mémoire du sang qui avait été répandu, la ville de Berne adopta dans ses armoiries le champ de gueule rayé de jaune autour de l'ours. Jusqu'alors la bannière bernoise était blanche avec un ours noir (\*).

De son côté, l'armée impériale avait éprouvé d'immenses pertes. Parmi la quantité de chevaux richement caparaçonnés qui y périrent, on apercevait beaucoup de nobles seigneurs, qui restèrent sur le champ de bataille. De ce nombre était le comte Louis de Homberg, seigneur de Hettingen, et plusieurs autres personnages illustres, mais dont les noms sont perdus. Cette même année on parvint à conclure un traité de paix. L'empereur jugeant par la réception qui avait été faite à son fils, qu'il ne gagnerait rien à continuer les hostilités, ne mit d'autres conditions à cette paix que l'obligation pour les Bernois de faire dire une messe, tous les ans, dans le couvent de Wettingen pour l'âme du comte de Homberg. Quant aux Juifs, il n'en fut pas fait mention, et ils ne retirèrent aucun avantage de cette guerre. Toutefois, plusieurs années après la mort de l'empereur Rodolphe, de puissans protecteurs, parmi lesquels étaient l'évêque de Bâle, ayant intercédé en leur faveur, l'avoyer et les conseillers de la ville consentirent à les recevoir de nouveau dans leur sein, sous la condition qu'ils payeraient la somme de mille marcs aux bourgeois et de cinq cents à leur avoyer, Pierre de Kienburg, en indemnité des pertes qu'ils

(\*) Une tradition fort répandue, relative à l'origine des armes bernoises, rapporte que le duc de Zähringen, embarrassé de donner un nom à la nouvelle cité qu'il allait fonder, avait suivi le conseil de ses courtisans, qui l'engageaient à lui donner le nom du premier animal qu'il tuerait à la chasse. Cet animal fut un ours. Un marbre brut, qui sert de piédestal aux chambranles du portique d'un ancien cimetière, situé à quelques cents pas de la ville, porte l'inscription : ERST BER HIER FAM, inscription qui en a remplacé une plus ancienne, et qui a beaucoup contribué à accréditer cette tradition. On sait aujourd'hui que cette inscription ne servait qu'à indiquer les premières limites, qui s'étendaient jusque-là. Du reste il est presque ridicule d'ajouter foi à une semblable tradition; car si le noble duc eût rencontré un lièvre, le nom de la cité aurait peu répondu au but qu'il se proposait.

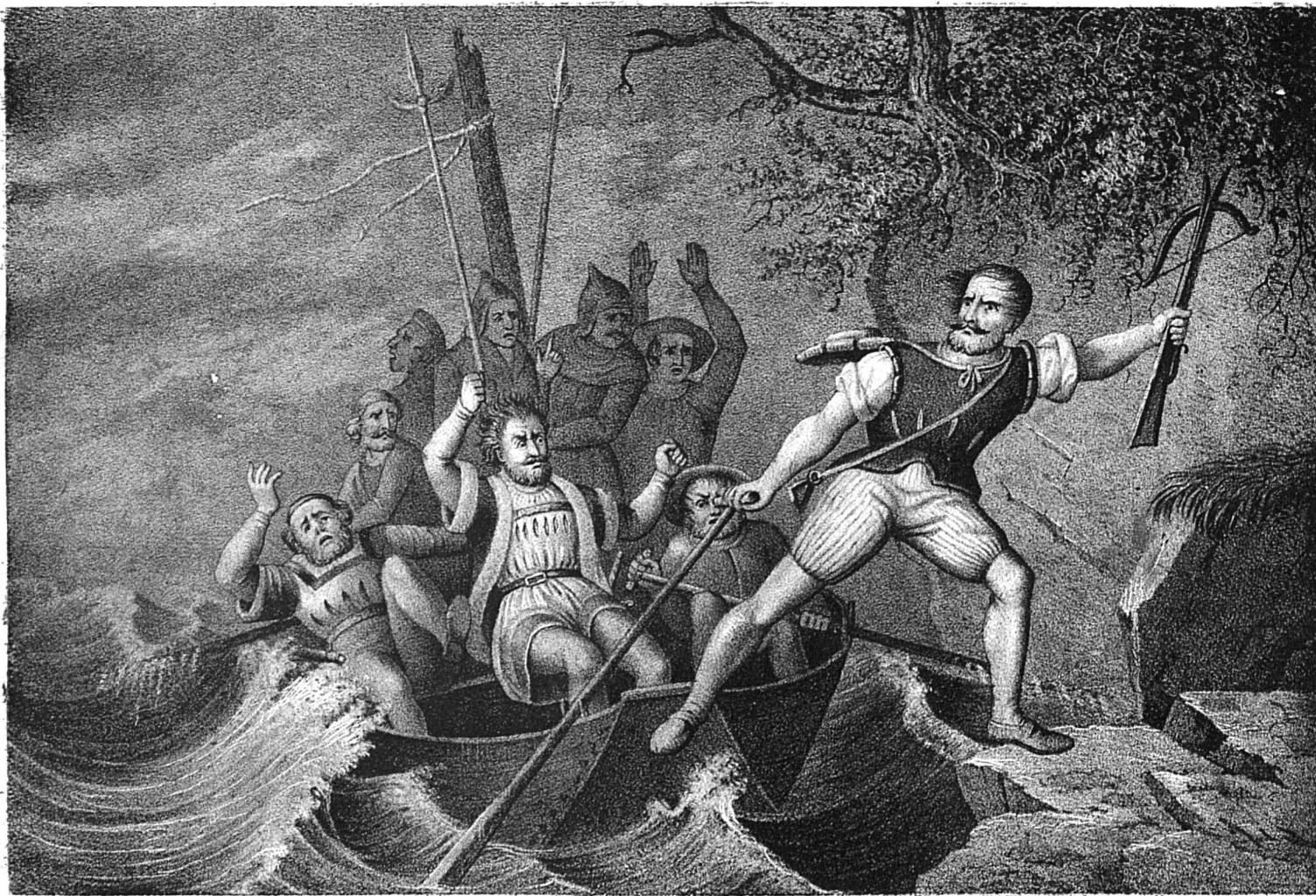




LA CHAPELLE DE TELL.  
au Lac des quatre Cantons.

Tells Capelle  
am Vier Waldstodter-See.





GUILLAUME TELL:  
sautant sur le rivage.

Willhelm Tell  
aus dem Schiff springend.



avaient occasionnées. Mais ils ne purent recouvrer la liberté dont ils avaient auparavant joui, et furent relégués dans la rue la plus écartée et la plus sombre de la ville. A certains jours et après le coucher du soleil, il ne leur était point permis d'en sortir. A chacune des extrémités de cette rue se trouvaient deux portes qui étaient régulièrement fermées tous les soirs. Bien que cette rue ait été plus d'une fois entièrement consumée par les flammes et qu'il n'y séjourne plus de Juifs, elle a conservé jusques aujourd'hui le nom de *Rue des Juifs*.

L'usure n'était permise qu'aux gens de cette nation, ainsi qu'aux Lombards; du reste, dans toute la Suisse, elle était sévèrement défendue à tous chrétiens, à l'exception pourtant de ces Lombards, qui n'étaient guères plus estimés que les Juifs et qui joignaient à leur métier d'usurier, celui de courtiers et de changeurs. Lorsque les Juifs étaient expulsés d'un endroit, c'étaient les Lombards qui les remplaçaient ordinairement. Il est même à présumer que ces derniers furent connus en Suisse antérieurement à la rage judaïque; car, aux septième et huitième siècles déjà, il s'en trouvait dans plusieurs villes.

## LE ROCHER ET LA CHAPELLE

### DE TELL.

Il est difficile de rencontrer une nature plus imposante que celle qui se déploie dans la partie du lac des Waldstetten que l'on appelle golfe d'Uri. Le silence solennel, le calme qui règne dans ce bassin, où se reflètent les masses obscures des énormes montagnes qui l'entourent, les traits hardis et les couleurs magiques que la nature a partout prodiguées en ces lieux, cet ensemble forme un tableau dont l'impression est d'autant plus profonde, que c'est dans ces lieux que s'élevèrent les premiers autels de la liberté et de l'héroïsme helvétique. Ce sont surtout les montagnes de la rive orientale qui se présentent sous l'aspect le plus sauvage, et c'est avec un sentiment de terreur que l'on navigue à leur base. A 5,340 pieds au dessus du lac s'élève l'Achsenberg, dont les parois, horriblement crevassées, descendent dans le lac comme une muraille presque verticale, et vont s'ensevelir à une

profondeur de six cents pieds au dessous de la surface des eaux. De ce rivage dangereux et effrayant pendant la tempête s'avance bien en avant dans le lac un quartier de rocher, le seul qui, dans ces parages, présente une saillie accessible aux bateliers. Sur ce rocher s'élève une chapelle, pittoresquement située entre des touffes d'arbres et de buissons; des degrés formés des débris du roc conduisent du sein des eaux à la chapelle, qui est ouverte du côté du lac. La voûte et les murailles en sont chargées de peintures de la plus mauvaise exécution, représentant les principales scènes de la vie de Tell et de la liberté helvétique. Partout où la place le permet, les murs sont couverts d'inscriptions et de noms d'individus de toutes nations, de tout âge et de tout sexe.

Le despotisme des baillis de l'empereur Albert était parvenu à son comble dans les cantons forestiers, mais personne encore n'avait osé le braver ouvertement. Gessler poussant la défiance et les soupçons jusqu'à la démence, avait, comme on le sait, obligé chacun à s'incliner devant le chapeau ducal qu'il avait fait élever sur une perche au milieu de la place d'Altdorf. Guillaume Tell ayant passé fièrement sans s'incliner, on l'arrêta. « Tell, dit alors le bailli à l'arbalétrier, on connaît ton adresse; eh bien! l'arc dont tu es si fier va faire ton supplice. Je te fais grâce de la vie, si ta flèche perce cette pomme placée sur la tête de ton fils. » La pomme fut emportée sans toucher un des cheveux de l'enfant. — « Tell avait raison, dit Gessler, de compter sur son adresse; mais dis-moi, cette autre flèche cachée sous ton pourpoint, à qui la destinais-tu? » — « A toi, répondit Tell, si j'avais tué mon fils. » — Gessler le fit aussitôt saisir et charger de chaînes; mais craignant un soulèvement dans le pays d'Uri, il ordonna, pour plus de sûreté, qu'on le conduisit au delà du lac dans son château de Küssnacht. Le tyran se mit lui-même dans le bateau, sur l'arrière duquel on avait placé le prisonnier. Le temps était magnifique, le vent favorable; les bateliers levèrent la voile, et le léger bâtiment glissa sur le miroir du lac. Cependant, malgré ces heureux présages, il y avait quelque chose de sinistre dans cette barque, où l'on n'entendait d'autre bruit que le murmure des ondulations que la barque laissait dans son sillage. Le bailli était plongé dans ses réflexions; peut-être méditait-il quelque nouveau crime, peut-être quelque remords troublait-il ses esprits. Soldats et bateliers respectaient son silence; ces derniers accomplissaient à contre-cœur leur manœuvre et jetaient de temps à autre un regard de douleur sur le captif. Cependant Tell paraissait impassible; seu-

lement ses yeux s'élevaient parfois vers les hautes montagnes d'Uri, où l'on voyait, derrière les sommités qui forment la base du St Gotthard, se dessiner leurs arêtes festonnées sur un nuage d'une blancheur éblouissante, qui grossissait à chaque instant. Pendant quelques minutes le calme avait succédé à la brise; mais la voile commença à s'enfler de nouveau. Cependant l'eau, sans être agitée par le vent, frissonnait et se ridait par bouffées; de petites vagues couronnées d'écumes s'avançaient avec rapidité de Flüelen, sans dépasser pourtant certaines limites, au delà desquelles le lac restait parfaitement calme. Les bateliers échangèrent entre eux un coup-d'œil d'intelligence: «C'est le *fœn*, dit l'un d'eux à voix basse; il serait prudent d'abaisser la voile.» — «Non pas,» dit le pilote, «il nous est favorable, et il n'y a pas encore de danger.» — Mais bientôt le vent souffla par rafales du haut des montagnes; les nuages blancs s'étendirent d'une chaîne à l'autre, et le lac, d'azuré qu'il était, prit une teinte d'un vert noirâtre. — A bas la voile, s'écria le pilote; à bas la voile, répétèrent les bateliers; mais soit maladresse, soit trop de précipitation, la manœuvre ne put s'exécuter sur le champ: la barque, surprise par le vent, s'inclina sur le côté; la voile, prodigieusement enflée, était prête à se déchirer ou à faire chavirer la frêle embarcation, lorsque le pilote ayant coupé le cordage qui la retenait, elle tomba dans le bateau, qui aussitôt se redressa et reprit son équilibre. Aux cris des bateliers, Gessler était sorti de sa rêverie, et comprenant aussitôt le danger, il leur demanda d'un air inquiet s'ils croyaient en être quittes pour cette bourrasque. Les bateliers répondirent que cela n'était guère probable, qu'ordinairement le *fœn* augmentait d'intensité jusqu'après le coucher du soleil, et que cet ouragan était le précurseur d'une violente tempête. Alors le bailli se livra à un terrible accès de colère, vomissant un torrent d'imprécations contre le pilote et les bateliers, qui ne l'avaient pas prévenu à temps du danger; puis il finit par les menacer de les faire pendre à son arrivée à Küssnacht, s'ils ne parvenaient aussitôt à le déposer à terre. Les rameurs firent tous leurs efforts pour aborder à un endroit accessible de la rive occidentale, qui leur présentait moins de danger; mais le vent redoublant de fureur, descendit des gorges de la Reuss et des montagnes d'Engelberg; les vagues poussées et repoussées dans des directions contraires, commencèrent à bouillonner, et l'esquif semblait à chaque instant être prêt à s'abîmer dans les profondeurs du lac. Les bateliers luttèrent inutilement; le vent et les flots poussaient rapidement le bateau vers les affreux rochers du Hacken-

messer, surplombant à une effrayante hauteur au dessus de l'élément en furie, qui venait se briser en blanche écume contre ses parois. Les hommes d'armes puisaient avec leurs casques l'eau qui entraînait dans le bateau, et néanmoins à chaque instant, le danger augmentait. «Nous sommes perdus,» s'écrièrent les rameurs, en cessant de ramer. — «Comment, lâches que vous êtes, s'écria Gessler, n'y a-t-il donc aucun moyen de nous sauver?» — «Il y en a un seul,» répondit le vieux pilote. — «Eh bien! coquin, qu'attends-tu? nous allons nous briser contre ce rocher, et jamais on ne retrouvera vestige de nos cadavres.» — Le pilote répliqua que cela ne dépendait pas de lui, mais que le seul être qui, après Dieu, fût capable de les tirer de ce danger imminent, était Tell. «Eh bien! qu'on le délivre à l'instant de ses liens,» s'écria Gessler. Un léger sourire de triomphe passa sur les lèvres de Guillaume Tell, qui, aussitôt qu'il sentit ses membres libres, saisit le gouvernail de son bras vigoureux et força le bâtiment à obéir à sa volonté. Surpris en quelque sorte par cette brusque manœuvre, l'esquif hésita un instant, puis il obéit bientôt à l'impulsion que venait de lui imprimer le gouvernail. Les bateliers se mirent à ramer avec une nouvelle vigueur, en suivant aveuglément les ordres de Tell qui, en homme habile, dirigea la barque vers un rocher avancé, où il y avait possibilité de débarquer. Aussitôt qu'ils furent arrivés près de ce dangereux rivage, Tell se dressa comme s'il eût voulu faire un dernier effort pour s'en approcher; mais à l'instant même, plein du sentiment de ses forces, il saisit son arbalète et s'élança sur la rive en repoussant d'un pied vigoureux l'embarcation au milieu des flots. Stupéfaits d'une action aussi hardie, Gessler et sa suite restèrent muets d'étonnement, sans que personne songeât à faire le moindre mouvement pour poursuivre le fugitif, qu'ils virent s'élancer d'un rocher à l'autre à l'aide des branches des buissons, parcourant des sentiers impraticables pour tout autre que pour l'opprimé courant à la vengeance. De temps à autre, on le voyait disparaître dans quelque crevasse ou derrière les saillies du roc, puis reparaitre à une hauteur et sur un pan de rocher dont la vue donnait le vertige, et s'arrêter un instant pour lancer un regard menaçant au dessous de lui, pareil à l'aigle qui plane fièrement au-dessus d'une proie qui ne peut lui échapper. Gessler écumait d'une rage impuissante: heureusement le vent se calma, et le tyran enfin put débarquer à Brunnen, d'où son intention était de se rendre par terre à son château de Küssnacht. Mais Tell, animé par la vengeance et la crainte que le vil despote ne fit tomber son ressentiment sur sa femme et ses en-

fans, par une marche prodigieuse l'avait déjà devancé, et l'attendait dans le chemin creux de Küssnacht. Une flèche vole et frappe Gessler au cœur. « C'est la flèche de Tell, » dit ce dernier en expirant.

Dès lors, le rocher sur lequel Tell s'était élancé pour s'enfuir, a porté le nom de *Tellenplatte* (rocher de Tell). Trente et un ans après sa mort, ses compatriotes érigèrent une chapelle dans ce lieu, ainsi qu'à Bürglen où il était né (1). L'an 1388, le vendredi après le jour de l'ascension, on célébra pour la première fois la fête du héros dans la chapelle du rocher de Tell; et il se trouva parmi les assistans centquatorze personnes qui l'avaient connu. Toutes les années on a coutume d'aller processionnellement d'Altdorf à la chapelle, où on lit une messe en mémoire du sauveur du pays. Autrefois le conseil et les principaux de la contrée assistaient à la cérémonie; maintenant cela a changé, et la fête paraît être devenue simplement une partie de plaisir pour les jeunes gens.

Il ne faut pas oublier que depuis cette chapelle on jouit des points de vue les plus intéressans sur les rives occidentales du lac et sur les montagnes avoisinantes, parmi lesquelles on distingue le Rothstock, les Alpes Surennnes et la Blümlis-Alpe.

---

## L'EMMENTHAL.

(Suite et fin.)

Le paysage que nous parcourions était paré des formes et des couleurs les plus variées, et souvent fort pittoresque. Ici le lit de la rivière est très-large, et par conséquent les traces de dévastation moins considérables; le sol est très-entrecoupé et souvent boisé; les arbres renversés n'étaient pas en grand nombre, mais on en voyait beaucoup qui étaient pelés jusqu'à huit ou dix pieds au-dessus du sol et avaient leurs branches inférieures chargées de débris. A une lieue d'Eggiwyl, nous traversâmes la rivière à Horben, sur un pont de bois récemment construit et d'une grande solidité, car il avait résisté à la débâcle; en revanche, une demi-lieue plus loin, le pont qui conduisait à Signau était entièrement détruit. Arrivés dans cet endroit, nous étions indécis sur le chemin que nous de-

vions prendre, et tout en attendant une direction, nous nous reposâmes dans un site charmant, au bord de la rivière, sur un banc ombragé par un groupe d'arbres touffus. Quelques maisons situées au pied d'une colline étroite laissaient à peine apercevoir leur faite au-dessus d'une forêt d'arbres fruitiers qui les ombrageait. Un ruisseau clair et limpide sortait près de nous d'une gorge profonde et allait, en murmurant et serpentant entre les arbres, se confondre avec les eaux de la rivière. Une jeune fille de dix-huit à vingt ans sortit du milieu d'un bosquet, portant quelques outils aratoires sur son épaule; je l'abordai et lui demandai le chemin le plus court pour aller à Langnau. Sans paraître surprise ou intimidée par notre présence, elle répondit de suite à ma question en me tutoyant. Sur ses indications, qui se composaient d'une quantité de noms de fermes et de champs par où nous devions passer, nous nous enfonçâmes dans la gorge d'où sortait le ruisseau dont j'ai parlé plus haut; bientôt nous trouvâmes son lit à sec, rempli de cailloux roulés de toutes les couleurs, parmi lesquels nous vîmes du jaspe, du porphyre, du marbre de diverses couleurs et de la serpentine. Après cela, nous gravîmes une pente très-rapide et nous entrâmes dans une forêt de pins. De tous les noms que m'avait indiqués la jeune fille, je ne me rappelai que celui de Beckenberg, parce que c'est le nom d'un château en ruines qui existe dans les environs, mais dont nous ne découvrîmes aucun vestige. Ayant nommé cet endroit à un jeune garçon, il me désigna une grande ferme qui était posée sur le sommet de la montagne, à une petite distance. C'est encore en me tutoyant qu'il m'indiqua le chemin que nous avions à suivre. Cette manière de parler n'est point extraordinaire dans les endroits du pays qui ne sont pas fréquentés par les étrangers, et où tout les paysans, riches et pauvres, jeunes et vieux, se tutoient entre eux. Puis nous arrivâmes dans le beau vallon où est situé le village de Langnau; nous traversâmes, sur un pont couvert, l'Ilfis, l'affluent le plus considérable de l'Emme, et au bout de quelques minutes nous entrâmes dans l'auberge de Langnau portant l'enseigne du lion. — Mais il est temps que nous disions un mot de l'Emmenthal en général, car il mérite bien d'être connu.

L'étendue de cette vallée est de huit à dix lieues du nord au sud, et de cinq lieues, y compris les vallées latérales qui débouchent dans la vallée de l'Emme, car cette vallée même a

(1) Voyez les numéros 16 et 34 de la 1<sup>re</sup> année.

rarement un quart de lieue de largeur. Elle comprend aujourd'hui deux préfectures, celle de Signau et celle de Trachselwald; sa population est de 40,300 âmes. Toute cette contrée forme un vaste labyrinthe de larges montagnes et de collines entrecoupées d'une multitude de vallons et de gorges. C'est une variété infinie de champs cultivés, de villages, d'habitations éparses, de forêts, et de pâturages sur lesquels on élève une multitude de bêtes à cornes et de chevaux; ses fromages sont des plus répandus et des meilleurs de la Suisse. L'exportation des bois est considérable; la culture du lin y est très-développée, et en général les terres y sont cultivées avec un esprit d'ordre et d'économie admirable. Nulle part dans le canton l'industrie manufacturière, jointe à l'agriculture, n'a produit un état de prospérité aussi prononcé; la fabrication des toiles et des rubans est le produit principal de son industrie. La population se distingue par sa belle taille, et particulièrement les hommes, qui peuvent à juste titre se vanter de leurs formes athlétiques; aussi sont-ils, comme leurs voisins de l'Entlibuch, grands amateurs des exercices gymnastiques. Leurs maisons et leurs chalets, quoique construits la plupart en bois, sont grands et bien bâtis. Ces habitations, aussi grandes que commodés, réunissent à la propreté intérieure et extérieure toutes les commodités en rapport avec les mœurs et l'aisance des habitans, sans abandonner pour cela les agrémens extérieurs. Il est de règle qu'une habitation confortable de l'Emmenthal ait, à côté ou au-devant de ses nombreuses fenêtres, une fontaine abondante, un jardin où brillent des fleurs de toutes couleurs et un rucher; tout auprès la maison à lessive; le tout ombragé par de beaux arbres fruitiers: souvent un ruisseau d'une eau limpide vient animer la brillante verdure qui entoure l'habitation champêtre. L'habitant de l'Emmenthal, tout flegmatique et indifférent qu'il paraisse, comparativement à l'Oberlandais, sait, par son active industrie, se procurer toutes sortes d'aisances et pourvoir non seulement à ses besoins, mais bien au-delà; car dans cette contrée, les fortunes qui dépassent cent mille francs sont loin d'être rares et vont même souvent beaucoup plus haut: or ces richesses ne se trouvent pas chez l'habitant de l'Oberland. On trouve dans l'Emmenthal des commerçans, des artisans et des artistes dans tous les genres, qui fréquemment excellent dans leur partie. L'Emmenthal est encore régi par des lois et des statuts particuliers; ainsi les grandes

propriétés ne sont jamais morcelées et échoient toujours au plus jeune des fils; le reste de cette nombreuse population se voue à l'industrie ou loue en même temps de ces propriétaire un logement et du terrain. Un grand nombre d'entr'eux émigrent, et c'est surtout dans le Jura vaudois et neuchâtelois que l'on rencontre cette multitude de familles de l'Emmenthal qui y soignent le bétail et fabriquent le fromage.

Langnau, situé près de l'Ilfis, est l'endroit le plus considérable de l'Emmenthal; on est frappé en y entrant de l'air de prospérité que l'on y rencontre. Beaucoup de maisons sont bâties avec élégance, sans qu'on y ait adopté l'architecture monotone des villes. On compte dans cette commune 5150 habitans et huit écoles. Il s'y tient un marché hebdomadaire et plusieurs foires très-fréquentées. Les habitans jouissent d'un haut degré de civilisation; ceux qui habitent les endroits élevés de la paroisse s'occupent de l'éducation du bétail et de la fabrication du fromage; ceux des parties inférieures, de la culture des champs, du commerce et de diverses branches d'industrie, particulièrement de la fabrication et du commerce des toiles, qui y font régner une grande activité industrielle. On y trouve des gens de tous les métiers, peintres, horlogers, doreurs, relieurs, tanneurs, chapeliers, mécaniciens, etc.; il y a aussi trois bonnes auberges. Langnau est placé sur la route de Berne, tendant vers l'Entlibuch et Lucerne, ce qui contribue aussi à lui donner de la vie et du mouvement. Malgré son élévation (2124 pieds au-dessus de la mer), le village et ses environs offrent un aspect des plus attrayans: une multitude d'habitations disséminées sur les coteaux animent le paysage, et au fond de la vallée s'étend une brillante végétation entretenue par une culture soignée et bien entendue. Entr'autres bâtimens remarquables, on trouve l'hôtel de la préfecture et une nouvelle prison. Il ne faut point oublier de faire mention de l'hospice de Langnau, situé à une demi-lieue du village, sur la route de Lucerne. C'est un bâtiment entièrement construit en bois, probablement le plus grand du canton dans ce genre. Des charpentiers de Langnau en sont les architectes; on y compte 350 fenêtres sur trois étages. Ce palais de bois peut contenir cent orphelins et trois cents pauvres et sert en même temps de maison de travail. Un domaine de la valeur d'environ 150,000 francs y est annexé. Un bâtiment aussi somptueux témoigne honorablement en faveur des sentimens qui animent les préposés de la paroisse; mais les motifs qui ont présidé à son plan de construction



attestent qu'ici comme ailleurs, chacun n'est pas également favorisé par la fortune.

Le lendemain, dès l'aube du jour, nous étions en route, nous dirigeant vers la partie basse de l'Emmenthal. Notre route nous conduisit le long des bords de l'Ilfis jusqu'à son embouchure dans l'Emme à une demi-lieue de Langnau; puis nous suivîmes cette rivière pendant une heure de temps, montant et descendant alternativement. A chaque instant nous rencontrions des hameaux et des fermes isolées; partout de l'ombrage, des ruisseaux et des fontaines. Nous remarquâmes plusieurs fois en jetant un coup-d'œil dans l'intérieur de ces habitations que leurs habitants aimaient à faire parade de leur cuisine, où tout était reluisant de propreté; tous les objets en métal étaient brillants comme s'ils étaient neufs, et surtout ces longues files de plats et d'assiettes d'étain dont les râteliers étaient garnis. Vis-à-vis de nous, de l'autre côté de la rivière, nous avions en perspective les ruines de l'ancien château de Wartenstein, qu'il ne faut point confondre avec le château du même nom, situé dans le canton de St-Gall. Il est posé sur l'arête étroite d'un rocher entouré de sapins, à-peu-près à égale distance des deux villages de Lauperswyl et de Ruderswyl. Des nobles du même nom en étaient les possesseurs au quatorzième siècle. Ils étaient vasseurs des comtes de Kybourg, et durent naturellement partager leurs revers lorsque les Bernois firent à cette maison, vers la fin du quatorzième siècle, une guerre d'extermination. Le château fut assiégé, et malgré sa forte position, malgré l'épaisseur de ses murs, le seigneur de Wartenstein fut bientôt réduit aux abois; mais en homme de cœur il ne voulut tomber ni mort ni vivant entre les mains de ses ennemis; il ne voulut pas non plus leur laisser ses trésors ni sa fille qu'il avait avec lui, ni même son cheval. Lorsqu'il vit qu'il n'y avait pas moyen d'échapper, il jeta tous ses trésors dans le puits vaste et profond du château, puis il monta à cheval, prit sa fille en croupe et disparut. Dès lors, dit-on, le chevalier et sa fille sortent de temps à autre de leur tombeau pour se promener sur les ruines de leur manoir, ce qui n'empêche cependant pas que maintes fois on n'ait fouillé le sol pour découvrir ces richesses.

Nous nous trouvâmes bientôt sur une élévation assez considérable, d'où nous jouîmes de la vue d'une partie de l'Emmenthal et des montagnes de l'Oberland bernois. Trachselwald que nous atteignîmes bientôt, n'est qu'un petit village; cependant c'est le chef-lieu du district de ce nom qui

renferme 18,600 habitants, et la résidence du préfet. Il est situé sur une hauteur et est dominé lui-même par un ancien château solidement bâti, réputé pour être habité par de mauvais esprits. De là nous descendîmes à Sumiswald, situé dans une vallée latérale, sur la route de Berne à Lucerne. C'est une grande paroisse de 5140 âmes. Ce village ne le cède en rien à celui de Langnau sous le rapport de l'industrie et de l'aisance; on peut s'en faire une idée par l'énumération de ses principaux artisans et artistes. On y compte quatre établissements de bains, huit boulangers, un sculpteur, deux relieurs, neuf tourneurs, trois fabricans de pompes à feu, trois buanderies pour le fil, trois traiteries, trois auberges, neuf fondeurs et ceinturiers, deux graveurs, deux potiers de terre, dix-neuf marchands, huit forgerons, vingt fabriques de toileries, sept cloutiers, trois tanneurs, onze menuisiers, trois cordiers, deux orfèvres, six fabriques de chapeaux de paille, sept fabriques de tabac, deux horlogers, trois facteurs d'instrumens, quatre fabricans de fourches et rateaux, deux fabricans de limes, trois distillateurs, quatre couteliers, un facteur d'orgues, trois teintureries en rouge, trois charcutiers, huit charrons, cinq maréchaux ferrans, etc. Il est bien entendu qu'il n'est ici question que des maîtres. Tout dans ces lieux a un air d'ordre et de propreté, les champs comme les maisons; tout atteste un haut degré de prospérité. Parmi les artisans et les artistes de l'endroit, il y en a qui font preuve d'un talent et d'une habileté remarquable. Ces industriels ont établi une exposition permanente de leurs produits, où l'étranger peut le mieux se former une idée de leur capacité. A une petite demi-lieue de Sumiswald se trouve le château du même nom, qui autrefois avait ses seigneurs particuliers. Ainsi que le village et ses dépendances, il parvint, par donation, en 1225, à l'hôpital allemand de la Vierge Marie à Jérusalem. Berne l'acquît en 1698 et en fit la résidence d'un bailli. Enfin la commune l'acheta en 1812 pour en faire un hôpital et une maison de pauvres. Cet établissement, très-bien organisé, contient plus de 200 individus, dont une partie s'occupent de la fabrication des chapeaux de paille. Il y a aussi à Sumiswald une caisse d'épargnes qui fait l'office de banque.

Une chronique manuscrite du 16<sup>e</sup> siècle, qui se trouve à Sumiswald, fait un tableau bien différent de celui que présente de nos jours cette contrée. En 1434, dit-elle, il y eut une si grande mortalité à Sumiswald, que ceux qui survécurent purent tous s'asseoir autour d'une table ronde. A Ruderswyl il ne restait plus qu'une jeune fille, un





paysan et son domestique. Le paysan étant allé ramasser du foin, se sentit atteint de la contagion et perdit toutes ses forces. Le domestique fut en conséquence obligé de décharger le char déjà rempli de foin, pour y placer son maître, afin de le ramener chez lui, et la mort ne tarda pas à arriver : alors les récoltes pourrissent sur les champs et sur les prés, faute de bras pour les récolter. — En 1449 il tomba une grêle si serrée, que l'on ramassa près de Trachselwald des glaçons qui pesaient sept livres. — En 1510 on commença à bâtir l'église de Sumiswald ; alors on payait pour la journée d'un maître maçon 6 heller (8 faisaient un kreutzer), et pour celle d'un ouvrier quatre heller. Il y avait alors dans toute la paroisse un seul char dont les roues fussent cerclées en fer ; avec le dit char on transportait les pierres destinées à la construction de l'église depuis le Nideggknubel. A cette époque le muid de douze mesures de seigle valait quatre plaparts (un plapart valait un peu plus d'un demi-batz), et un muid d'épautre 8 schellins (ou trois batz) ; un pot de vin coûtait cinq heller ; une livre de beurre cinq, et une mesure de quartiers de fruits secs, dix stuber (très-petite monnaie).

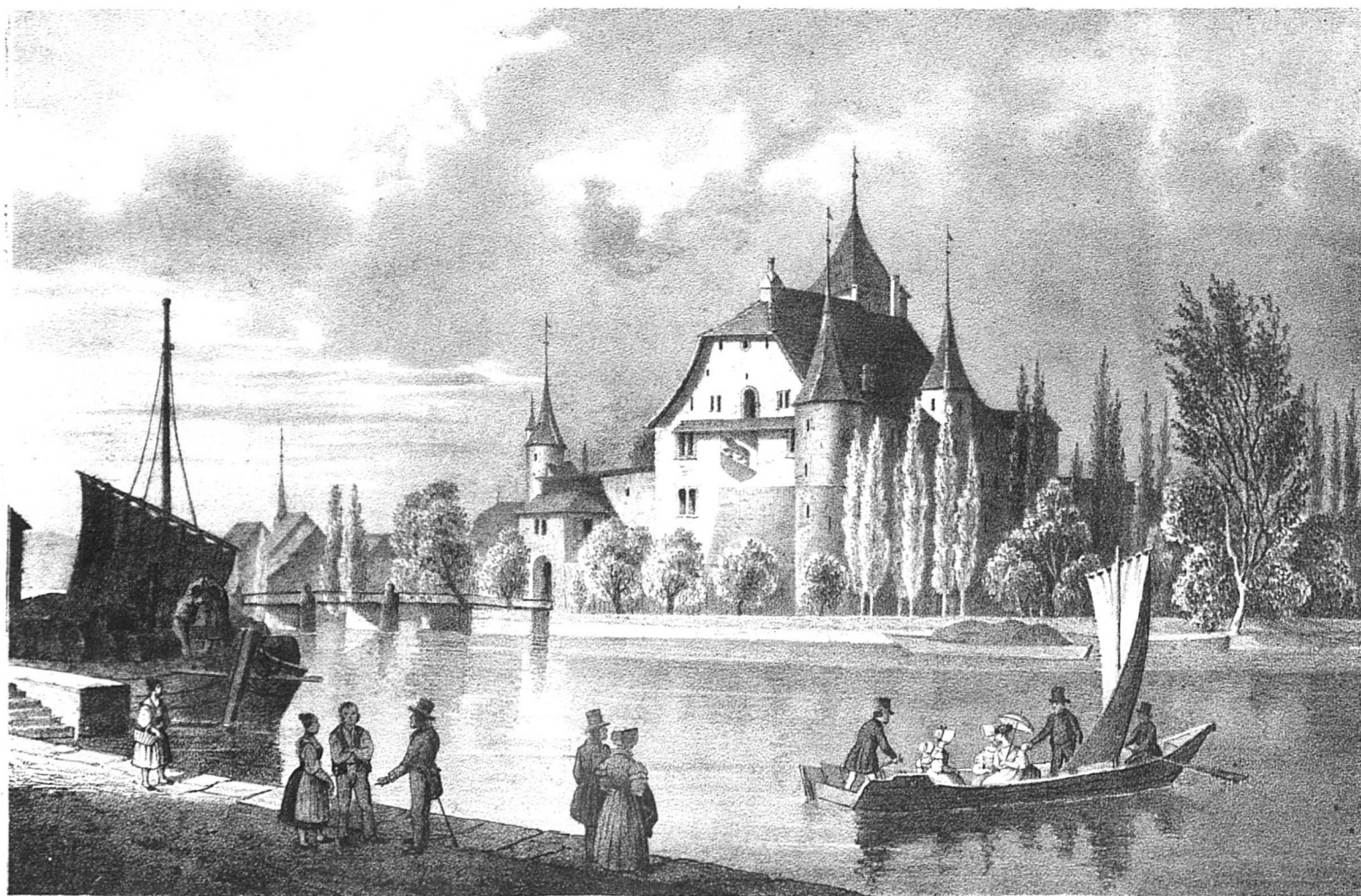
Depuis Sumiswald au nord-ouest, l'Emmenthal s'ouvre toujours davantage, à mesure que les montagnes et les collines s'abaissent, et il finit par se confondre au nord avec les plaines de l'Argovie. La culture des terres prend aussi plus d'extension, et des champs magnifiques ne sont pas une des moindres richesses de cette nombreuse population. Les bêtes fauves sont très-rares dans l'Emmenthal ; la chèvre elle-même a été obligée de céder le terrain aux modernes principes d'économie rurale.

Dans une contrée où, depuis des siècles, on n'avait point vu d'ours, on fut fort effrayé lorsqu'en 1802 un de ces animaux, d'une grosseur prodigieuse, vint faire acte de présence en dévorant une chèvre. Aussitôt on lui fit une chasse à mort ; l'animal fut tué, puis transporté en triomphe à Berne, où sa chair ne se vendit pas moins de quatre batz la livre, et encore chacun n'eut-il pas l'honneur d'en goûter. On n'a jamais pu savoir comment ni par où cet animal était parvenu au milieu de cette vallée populeuse. Pendant l'hiver de 1817 un loup fugitif vint aussi se montrer dans l'Emmenthal, mais il eut le même sort que l'ours, avec cette différence cependant, c'est qu'on ne mangea pas sa chair.

A Sumiswald nous montâmes dans la diligence qui va de Berne à Lucerne. Ce genre de véhicule peut faire le charme d'un commis-voyageur, mais certes il ne peut être du goût de celui qui voyage pour observer et pour s'instruire.

Nous ne dirons plus qu'un mot sur la petite ville de Huttwyl, située à huit lieues et demie de Berne, et qui est le dernier endroit de l'Emmenthal et du canton que l'on rencontre dans la direction de Lucerne. Cette ville qui était autrefois sous la domination des comtes de Kibourg, enceinte de murailles, de tours et de fossés, avait un extérieur assez respectable, mais l'intérieur ne renfermait que des maisons de bois. Les Bernois la prirent d'assaut en 1370, et la réduisirent en cendres. Elle fut de nouveau consumée par les flammes, en 1537, puis aussi mal rebâtie qu'auparavant. Dès lors sa prospérité alla déclinant de jour en jour ; cependant l'endroit, si misérable qu'il fût, ne voulut point abandonner son titre et ses prérogatives de ville ; il conserva son avoyer et ses magistrats. En 1834 la foudre tomba sur une grange, et au bout de deux heures la ville de Huttwyl n'existait plus. La caisse d'assurance bernoise eut à payer la somme de 202,000 francs. 377 personnes, à la suite de ce malheur, s'étaient trouvées sans abri ; 63 ménages avaient perdu tout leur mobilier. Maintenant Huttwyl est un lieu ouvert ; au lieu de ses vilaines baraques toutes noires, on a construit de jolies maisons en pierre, bien alignées, sur un plan tout nouveau. L'endroit est situé sur un passage très-fréquenté et dans une situation avantageuse pour le commerce et l'industrie. Le temps viendra peut-être bientôt où les bourgeois de Huttwyl auront lieu de ne pas regretter la perte des portes de leur ville et de leurs vieilles baraques en bois.





LE CHATEAU DE NIDAU

Schloos Nidau

## LE CHATEAU DE NIDAU.



Nidau, chef-lieu d'un district du Seeland, dans le canton de Berne, est une petite ville bien bâtie; ses quatre-vingt-deux bâtimens bien alignés et d'une construction soignée, ne forment qu'une seule rue, mais large et droite, aboutissant à chacune de ses extrémités à une porte et à un pont. Elle contient 530 habitans. Sa situation à la sortie de la Thièle du lac de Bienne, sa proximité du Jura et de cette dernière ville, prêtent un véritable intérêt à ses environs, quoique la contrée soit une plaine basse, souvent inondée; d'où lui vient son nom : la vue du lac, de la Thièle et des nombreux canaux qui la divisent, compensent en temps ordinaire ce désagrément.

L'édifice le plus remarquable de Nidau est son antique château, situé en dehors de la ville, près du pont jeté sur la Thièle. Il est entouré d'eaux profondes de tous les côtés, fortifié dans le style du moyen âge, dominé par une haute tour carrée, et flanqué d'autres tours rondes. On ne connaît

3<sup>m</sup>e ANNÉE.

pas l'origine de cette ancienne résidence des puissans comtes de Nidau; l'histoire en fait mention pour la première fois vers le milieu du douzième siècle. Dans le siècle suivant, le comté de Nidau, ainsi que tout le pays environnant, échut à une branche cadette de la maison de Neuchâtel. Rodolphe V fut le dernier de cette branche. Lorsque le sire de Coucy entra en Suisse avec ses bandes, le comte lui ouvrit traîtreusement les passages du Jura; mais il fut bientôt puni de son imprudence; les Armagnacs saccagèrent la ville de Buren qui lui appartenait, et lui-même y fut tué par une flèche ennemie pendant qu'il avait la tête à une lucarne. Alors les comtes de Kybourg et de Thierstein, qui avaient épousés ses deux sœurs, se mirent en possession de son héritage; mais accablés de dettes, ils cédèrent les comtés de Nidau et de Buren au duc d'Autriche, qui, à son tour, en fit cession au sire de Coucy. Ce dernier y mit une garnison sous le commandement de Jean de Rosay

et d'un bon nombre de seigneurs savoisiens et bourguignons, parmi lesquels étaient plusieurs vaillans hommes d'armes, tels que Vivian de Merlo, Rodolphe de Pitigné, Alleaume de Vigny, Humbert Ross de St Rambert en Bresse, Gaspard de Duens, Ulrich d'Avenches, Gaspard d'Allaume, Henri Rindre, Jean Portun, d'Yverdon, et d'autres hommes d'armes.

C'était à la fin d'un des premiers jours du printemps de l'an 1388 : la nature se réveillait de son sommeil de glace ; un air tiède avait fait disparaître la neige jusqu'à une hauteur considérable sur les pentes du Jura. Une troupe d'hommes armés chevauchait sur un chemin extrêmement raboteux, formé de grosses pierres et de pièces de bois qui lui donnaient assez d'élévation au-dessus de la plaine marécageuse pour qu'il ne pût être atteint par les eaux qui inondaient et rendaient inaccessibles les avenues de la ville et du château de Nidau. Les puissans seigneurs de ce nom auraient sans doute pu, s'ils l'eussent voulu, rendre cette voie plus commode ; mais comme la difficulté de l'accès faisait la principale force de leur forteresse, ils s'étaient jusqu'alors contentés de cette route incommode, qui n'était praticable que pour des chevaux et des hommes aux membres vigoureux. En tête de la troupe dont on vient de parler, deux hommes qui paraissaient la commander, se distinguaient par leur mine guerrière et la beauté de leurs armures. A la suite de la petite armée on voyait une dizaine de chevaux chargés de paquets et d'autres objets, puis quelques pièces de gros bétail. Si ce n'eût été l'appareil évidemment guerrier de cette troupe, si elle avait cheminé sur tout autre chemin que celui-ci, on aurait pu croire que c'était une bande de marchands qui, selon l'usage d'alors, voyageaient, pour leur sûreté, en nombreuse compagnie, dans le but de se rendre à quelque foire.

« Vous croiriez donc, sire Ulrich, dit l'un des chefs à l'autre, que nous devrions nous humilier devant ces vils paysans, ces mécréans de bourgeois, qui prétendent impunément s'emparer de nos terres, séduire nos vassaux et nous faire la loi ? »

— « Non, par le ciel ! ce n'est pas là ce que j'entends, brave Alleaume, s'écria son compagnon : tant que je mériterai les éperons, que j'ai bien gagnés, je crois, tant qu'une goutte de noble sang coulera dans mes veines, Ulrich d'Avenches ne demandera jamais merci à ces misérables paysans ; mais ce que je dois dire, et ce qui est un fait, c'est que plus nous faisons d'efforts pour écraser cette vermine, plus elle se multiplie, plus elle devient entreprenante et orgueilleuse. Avez-vous donc ou-

blié déjà les malheureuses journées de Laupen et de Sempach, tant de puissans barons qui se sont ruinés ou qui ont succombé dans ces guerres ? »

— « Il n'est que trop vrai qu'un essaim de guêpes peut faire beaucoup de mal à force de répéter ses piqures ; mais une fois devenue plus prudente, la noblesse saura réprimer l'insolence de ces nouvelles bourgeoisies, et, avec l'aide de la sainte vierge et de nos bonnes lances, nous trouverons moyen d'apprivoiser ces chiens. »

En parlant ainsi, les deux cavaliers et leur escorte arrivèrent devant la porte du château de Nidau, après avoir passé la Thièle sur le pont couvert qui y conduisait. L'un des cavaliers sonna du cor, et aussitôt le pont-levis s'abaissa ; puis toute la troupe entra sous la voûte obscure qui conduisait immédiatement dans la cour du château. L'arrivée de la noble bande attira bientôt quelques chevaliers qui cherchaient à trouver quelque aliment à leur désœuvrement. — « Quel butin amenez-vous là, sire Alleaume ? je crois par ma foi que vous avez charitablement débarrassé de leur superflu les paisibles habitans de quelque monastère, ou peut-être avez-vous allégé de son bagage quelque saint évêque allant à Rome conquérir le chapeau de cardinal ? En tout cas je ne doute pas que ce ne soit une bonne prise. » — Il n'en est point ainsi, répliqua Alleaume de Vigny ; nous avons fait cette capture sans charger notre conscience d'aucun remords pour l'avenir ; des enfans d'Israël nous ont abandonné de fort bonne grâce les trésors que vous voyez, car dès qu'ils nous ont vus courir sur eux, les chiens non baptisés ont disparu au milieu d'un nuage de poussière : en attendant leur retour, nous aurons soin de tout cela. Quant à ces bestiaux, personne ne nous a contesté le droit de les emmener pour augmenter les provisions du château. »

Dans ces siècles de féodalité, où les usages reçus faisaient de la guerre la principale et la plus honorable occupation de la noblesse, n'importe sous quelle forme, il n'y en avait que trop qui ne se faisaient aucun scrupule, faute d'autres occasions, d'exercer leur bravoure à faire le métier de brigand sur les grandes routes, à détrousser les voyageurs et les marchands et à piller les pauvres paysans. Et même lorsqu'il n'y avait pas guerre ouverte, les garnisons des châteaux exerçaient souvent ces brigandages par forme de passe-temps. La garnison de Nidau, fidèle à la coutume, faisait de fréquentes incursions sur les terres voisines ; elle poussa même l'imprudence jusqu'à dévaliser et piller des voyageurs et des paysans sur le territoire de la ville de Berne ; ce qui ne pouvait manquer de lui attirer le ressentiment de cette républi-



que, dont les armes, dans ce moment, triomphaient de la noblesse autrichienne, sans qu'aucun outrage fût pardonné.

Effectivement, l'un des premiers jours du mois d'avril, un héros dont l'habillement était moitié rouge et moitié noir, portant sur sa poitrine une plaque en métal sur laquelle était peint l'ours de Berne, vint sonner du cor devant la porte du château de Nidau. On abaissa le pont-levis et on fit entrer l'envoyé dans une grande salle située dans le donjon. Une énorme cheminée qui avançait de cinq à six pieds dans l'appartement et d'où l'on voyait un feu, suffisant pour rôtir un bœuf, lancer des flammes comme la bouche d'un cratère, était le meuble le plus apparent de cette pièce, dont les deux fenêtres, placées en face l'une de l'autre et presque cachées dans l'énorme épaisseur des murs, ne laissaient pénétrer qu'une faible clarté rendue plus lugubre encore par la boiserie en bois de chêne noirci par le temps et la fumée. Dans ce moment même les chefs et les chevaliers qui faisaient partie de la garnison, étaient réunis dans cette salle, livrés tout entiers à une bruyante orgie : « Que veut cet oiseau de mauvais augure ? » s'écria l'un des chevaliers, en voyant entrer le messager bernois portant une lettre au bout de son bâton ; « par St Denis ! il faut qu'il ait rudement envie qu'on lui torde le cou pour qu'il ose ainsi se présenter devant nous avec les couleurs de l'ours de Berne. » — « La lettre que je vous apporte répondra mieux que moi à vos discours arrogants, dit alors le messager, en remettant la lettre à celui qui lui parut être le chef de l'assemblée. — « Chien que tu es, exprime-toi avec plus de respect en notre présence, ou tu me forceras à traiter ton vil cadavre d'une manière indigne de moi, » s'écria celui-ci avec colère. — Jean de Rosay jeta un coup-d'œil sur la lettre en la retournant en tout sens, puis il la remit à son voisin : « le vieux tondue qui a voulu m'apprendre à lire, dit-il, ne m'a jamais fait voir pareil griffonnage, auquel je ne puis rien comprendre. » La lettre passa de mains en mains sans pouvoir être déchiffrée, et la difficulté venait plutôt de l'extrême ignorance des assistants que de ce qu'elle était écrite en langue allemande. Parmi les hommes d'armes qui se trouvaient dans le château, il y avait plusieurs chevaliers allemands sujets de l'Autriche ; or heureusement l'un d'eux, plus instruit que les autres, parvint à comprendre le sens de la lettre, dont voici à-peu-près la teneur :

« Nous les Advoyers, conseils et bourgeoisie de la noble ville de Berne, à vous seigneur Jean de Rosay et autres chevaliers et hommes d'armes tenant la ville et le château de Nidau, savoir fai-

sons à tous : qu'attendu que, sans motif aucun, et par votre propre volonté, et contre le droit des gens, vous avez endommagé en corps et biens des sujets de la noble bourgeoisie de Berne, attaqué et détourné sur terre et sur eau de dévots pèlerins, des marchands et autres gens voyageant en paix et sous notre sauve-garde ; nous demandons et requérons que vous délivriez aussitôt tous ceux que vous retenez injustement prisonniers, intacts de corps et de biens, et que vous nous remettiez la dite ville et château de Nidau, ainsi que toutes choses appartenant à nos fidèles sujets ; faute de quoi, nous vous déclarons félons, traîtres et brigands, et nous vous défions et déclarons la guerre par ces présentes, vous admettant que nous emploierons nos efforts, à l'aide de Dieu, de vous dommer par siège, combat et de toute autre manière, et ferons tout ce qui sera en notre pouvoir et dommageable à vos corps et biens. Sur ce, nous réservant avoir bien pourvu à notre honneur, que Dieu vous ait en sa sainte garde. »

Les chevaliers écoutèrent jusqu'au bout la lecture de cette pièce. — « Voilà un cartel bien en règle, dit Humbert Ross, et assez insolent pour que celui qui en est le porteur mérite d'être pendu aux créneaux du château, afin que ses maîtres sachent le cas que nous faisons de leurs menaces ; de par la messe ! qu'ils viennent ces paysans ! nous saurons bien rabattre leur orgueil avec le tranchant de nos épées. — « Si c'est là votre seule réponse, l'occasion ne tardera pas à se présenter, » répliqua le Bernois : quand vous aurez fait connaissance avec leurs épées, nous verrons ce que vous en direz. » — « Sors d'ici, effronté coquin, s'écria Humbert, rouge de colère ; ne prononce pas un mot de plus, ou je trouverai des gens qui t'enlèveront à coups de fouet le cuir qui recouvre ta chair ; car un vil roturier comme toi n'est pas digne que je le touche du pommeau de mon épée. » — « Sire chevalier, lui dit le messager d'un air digne et d'un ton significatif, en s'approchant de quelques pas de lui, du seuil de la porte sur lequel il s'était tenu jusqu'alors, sire chevalier, sans doute je ne porte point de titre de noblesse ; on me nomme tout bonnement maître Kilian, et je suis armurier de profession ; mais j'espère vous voir en un autre moment où vous aurez occasion d'apprendre si le bras d'un homme libre vaut ou ne vaut pas le pommeau de votre épée. » — Là-dessus il sortit sans attendre l'effet qu'avait dû produire son audace.

Les chevaliers les plus expérimentés connaissaient assez l'ennemi qu'ils avaient provoqué pour ne négliger aucun moyen de mettre le château dans le meilleur état de défense possible ; ils étaient

encore tout entiers à ces soins lorsqu'un beau jour un soldat, couvert de sang et de poussière, accourut au château de Nidau, porteur de la nouvelle que les Bernois s'étaient présentés en force devant la ville de Buren et qu'aussitôt ils avaient lancé une grande quantité de flèches enflammées dans l'intérieur; que la ville qui, depuis deux ans, était à peine relevée de ses cendres, avait pris feu sur tous les points; qu'au même instant les Bernois lui avaient livré un si furieux assaut, que la garnison, sentant l'impossibilité de résister, avait offert de capituler; ce que l'ennemi ayant refusé, la ville avait été emportée et tous ses défenseurs passés au fil de l'épée, à l'exception du damoiseau Hans Ulrich de Tattenried, de Fribourg, commandant, qui

avait été fait prisonnier, et du porteur de ces nouvelles, qui avait été laissé pour mort. Il ajouta que le bruit s'était répandu la veille que le duc d'Autriche venait d'essuyer une grande défaite à Nafels, où un grand nombre de nobles avaient perdu la vie. Ces nouvelles répandirent la consternation parmi la garnison de Nidau; les bravades, les fanfaronades des ardents chevaliers cessèrent tout d'un coup, et ce fut alors aux plus vieux à ranimer le courage des plus jeunes.

Le septième jour du mois de mai les gardes de la grosse tour du château annoncèrent que l'on voyait descendre des hauteurs de Bellmund une troupe nombreuse dont les armes brillaient au soleil et qui était suivie d'un grand nombre de cha-



riots. A peine eut-on reconnu la bannière de Berne que l'on vit une autre troupe, moins nombreuse, s'avancer du côté de l'est; elle déployait la bannière de Soleure. Et dès que les deux troupes furent réunies près de la ville, leurs arbalétriers commencèrent à escarmoucher avec la garnison, tandis que le reste de l'armée travaillait à dresser le camp, à élever les machines de guerre et à transporter de grosses pierres. Au bout de quelques jours les travaux du siège prirent une grande activité. Bien munis de toutes sortes de machines, les Bernois lançaient continuellement contre la ville de grosses pierres qui faisaient des brèches aux murailles et inquiétaient la garnison. Mais les défen-

seurs de Nidau étaient braves et résolus, et il fallut tous les efforts des assiégeans pour vaincre leur courageuse résistance. Enfin, après treize jours de siège, les murs de Nidau étaient si profondément ébranlés, que les assiégeans résolurent de livrer l'assaut. Divisés en différens corps, ils s'approchèrent des murailles les uns sur des bateaux ou des radeaux et d'autres par terre. Tandis que l'on comblait les fossés avec des fascines et des pierres, les arbalétriers avec leurs traits chassaient l'ennemi du sommet des murailles. Le combat devint des plus acharnés sur différens points à la fois; rien ne put résister à l'impétuosité des assiégeans escaladant les brèches: leur ardeur était telle, qu'un

bateau chargé de trente hommes pesamment armés coula à fond sans que l'on eût songé à les secourir. Les assiégés voyant qu'ils ne pourraient se maintenir plus long-temps dans la place, y mirent le feu, après avoir décapité plusieurs bourgeois qu'ils accusaient d'avoir entretenu des intelligences avec l'ennemi. Puis ils se retirèrent vers le château ; mais cette retraite ne se fit pas sans difficultés : pareils à un torrent impétueux, les assiégeans avaient pénétré dans la ville, criant *ville gagnée, vive Berne*, et renversant tout ce qui s'opposait à leur passage.

Parmi les assaillans était un guerrier d'une haute stature, aux formes athlétiques, qui maniait avec dextérité une pesante hache d'armes, dont il portait des coups si terribles, que tous ceux qu'il pouvait atteindre roulaient dans la poussière pour ne plus se relever : il cherchait ainsi à s'approcher d'un groupe de chevaliers qui combattaient vaillamment pour protéger la retraite d'une partie des leurs. — « Si Humbert Ross de St Rambert est parmi vous, sires chevaliers, cria-t-il de loin, voici maître Kilian l'armurier qui vient dégager sa parole. » — Aussitôt un des chevaliers s'élançant vers lui l'épée haute, répliqua : « Eh bien oui, chien que tu es ; mais je vais te punir de ton insolence. » Alors il lui porta un coup terrible, qui sans doute aurait suffi pour fendre le casque et la tête de l'armurier, si son épée ne s'était brisée en éclats sur la hache d'armes avec laquelle celui-ci avait habilement paré le coup. — Humbert Ross était désarmé ; mais, prompt comme l'éclair, il sauta de trois pas en arrière en se couvrant de son bouclier et arracha une épée des mains d'un soldat mourant. Dans ce moment-là le tumulte et la confusion causés par le combat et l'incendie, le fracas des maisons qui s'écroulaient étaient si grands, que les deux champions se trouvèrent tout à coup séparés sans pouvoir se rejoindre. Les débris de la garnison étaient parvenus à gagner le château ; quelques détachemens seulement combattaient encore dans certains ouvrages avancés où les assiégeans cherchaient à pénétrer. Kilian s'avança sous une voûte où il avait vu se précipiter quelques fuyards ; mais l'ouverture en était obstruée par des décombres et des pièces de bois qui paraissaient y avoir été amoncelés à la hâte pour barrer le passage. Grâce à sa hache d'armes, l'armurier se fit jour au travers de tous ces obstacles ; la voûte retentissait sous ses coups redoublés, lorsque, soudainement, il se vit attaqué par un guerrier armé de pied en cap, qu'il reconnut aussitôt pour être sire Humbert. Se mettre en état de défense fut pour lui l'affaire d'un instant ; cependant il eut

beaucoup à faire pour parer les premiers coups du chevalier qui l'attaquait à l'improviste, au milieu de ces débris qui gênaient ses mouvemens ; mais ayant reculé de quelques pas, il asséna sur la tête de son adversaire un coup que celui-ci para avec son bouclier. Le coup fut si violent, qu'il brisa l'arme défensive et qu'il lui enleva la partie gauche de son armure. Plein de rage, Humbert redouble d'efforts ; mais Kilian, conservant tout l'avantage que lui donnait son sang-froid, saisit le moment où le chevalier lui ayant porté un faux coup qui glissa sur son haubert, il lui porta à son tour, de sa pesante hache d'armes, un coup si violent sur le cimier de son casque, qu'il en fut terrassé.

« Rends-toi, sire Humbert », s'écria l'armurier en se penchant vers lui et en appuyant son poignard sur la visière de son casque ; « rends-toi, ou tu es mort. » Mais sire Humbert ne répondit pas ; il avait été frappé si violemment, que sa tête en avait été fracassée.

Dans cette mémorable journée les deux partis opposés essayèrent des pertes considérables : sans compter les noyés et ceux qui périrent en combattant, les Bernois eurent à déplorer la perte de dix à douze hommes qui, soit en se livrant au pillage, soit en poursuivant l'ennemi, furent écrasés sous les maisons qui s'écroulaient. Dès lors le siège prit un caractère plus sérieux : les assiégeans eurent à combattre les plus grandes difficultés pour attaquer avec succès le fort, qui était entouré d'eaux profondes et de marais. Cependant ils étaient parvenus à dresser cinq engins, dont l'un lança dans le château deux cents pierres pesant douze quintaux chacune. Mais, le 26 mai, les assiégés, pleins de rage, firent une violente sortie, ils coupèrent les cables des machines et en endommagèrent quelques-unes. Quelques jours après, les soldats bernois, montés sur un grand bateau, vinrent attaquer le pont couvert du château, dans l'intention de le brûler ainsi que la galerie construite dans la rivière pour le protéger ; mais les assiégés, du haut du pont, jetèrent sur la barque de l'huile, du savon et de la poix enflammée, et y mirent le feu ; puis ils prirent le grand bouclier de cuir que les Bernois avaient placé à la proue du bateau et sur lequel ils avaient peint leur écusson avec l'ours, et le pendirent, pour les narguer, les pieds en haut, à l'une des tours du château. De leur côté les Bernois voulant tirer vengeance d'un pareil outrage, infectèrent le château en y lançant avec leurs machines des tonneaux remplis d'excrémens humains. Cependant la position des assiégés devenait de plus en plus précaire ; leur nombre avait considérablement diminué ; la brèche était

faite en plusieurs endroits ; quelques tours étaient à moitié ruinées ; les secours qu'avaient promis le sire de Coucy et le duc d'Autriche n'arrivaient pas, et de plus la famine s'était introduite dans le château, en sorte que ses défenseurs se voyaient réduits à manger la chair de leurs chevaux. Bien sûrs à l'avance que si la place était enlevée de vive force, ils seraient tous passés au fil de l'épée, ils offrirent de la remettre dans le terme de six semaines s'ils n'étaient point secourus avant ce terme-là, sous condition qu'ils pourraient en sortir avec armes et bagages ; ce à quoi les assiégeants, fatigués par tant d'efforts, acquiescèrent volontiers. Le terme convenu étant expiré sans que personne se fût montré pour secourir Nidau, Jean de Rosay et ses compagnons sortirent enfin du château, dont les Bernois prirent aussitôt possession.

Comme on se doutait bien qu'il se trouverait quelques malheureux captifs dans les prisons, on s'empressa d'en ouvrir les portes : or, parmi les malheureux qui durent leur délivrance aux vainqueurs, on trouva, au fond de l'une des tours, gisant sur de la paille pourrie, deux vieillards, qui faillirent perdre connaissance lorsqu'ils revirent la lumière et qu'ils respirèrent le grand air. Leurs vêtements en lambeaux, leur chevelure en désordre et leur longue barbe attestaient qu'il y avait longtemps qu'ils étaient privés tout à la fois de la lumière du jour et de la liberté. L'un était l'évêque de Lisbonne, l'autre, le prieur d'Alcaçova. En revenant de Rome, ils avaient été attaqués par des brigands entre Soleure et Bienne, lesquels, après les avoir complètement dépouillés, les avaient conduits captifs au château de Nidau, espérant que, pour prix de leur liberté, on parviendrait à leur extorquer une riche rançon. Les deux prélats furent conduits à Berne, où ils reçurent tous les soins, tous les égards dus au malheur. On leur donna des chevaux, des habits, de l'argent, en un mot tout ce qui leur était nécessaire pour pouvoir continuer commodément leur voyage ; et tout cela occasionna à la ville de Berne une dépense de plus de trois cents ducats. Lorsqu'ils furent de retour dans leurs foyers, les prélats renvoyèrent à leurs bienfaiteurs la valeur de ce qu'ils en avaient reçu, avec mille ducats pour indemniser les Bernois de leurs frais de guerre ; tout en leur témoignant leur reconnaissance pour le service signalé qu'ils leur avaient rendu et les assurant en outre de l'estime de leur nation, bien que jusqu'alors peut-être leur nation n'eût jamais entendu parler d'eux ni de leur ville.

Berne et Soleure restèrent en possession de Buren et de Nidau ; ils confirmèrent les franchises

de leurs bourgeoisies et y instituèrent des baillis, dont le premier fut Pierre Balmer, brave et digne bourgeois de Berne, qui, ainsi que ses successeurs, établit sa résidence dans le château de Nidau. Plus tard Soleure céda sa part à Berne. — Quant au château, il a subi dès lors bien des changemens ; cependant il a conservé, dans ses diverses parties, les caractères de l'architecture du moyen âge.

---

## COURSE A APPENZELL.

(Suite et fin.)

---

En attendant, on prépara le peuple à un coup d'état, en minant sourdement le crédit de Suter, et en le désignant comme un imposteur. Le conseil s'assembla le jour pour lequel il avait été convoqué, et Suter fut accusé, comme il en avait été convenu entre les conjurés. La plupart des conseillers ignorant le fond de l'affaire, et intimidés par les menaces des meneurs, se turent ; Suter lui-même ne fut point écouté. Il fut condamné à remettre sa charge de landammann à Geiger son ennemi et à payer les 1500 florins pour frais du procès. Il fut en outre décrété qu'il serait à jamais défendu, sous la foi du serment, de proposer dorénavant Suter pour landammann. Ce jugement inique ne fut pas plus tôt connu qu'il se manifesta une grande fermentation parmi le peuple. A l'assemblée suivante du conseil, Suter, suivi de deux cents hommes des plus notables des environs, se présentait à la maison de ville, et demandait, avec le ton de l'indignation, depuis quand le conseil avait le droit de destituer un homme d'une charge qui lui avait été conférée par l'assemblée du peuple, et de quel droit aussi il défendait au peuple d'exercer son droit de votation à son égard. Les conseillers, intimidés à leur tour, trouvèrent bon de céder à l'orage pour le moment ; ils cherchèrent à se disculper, et promirent de remettre les choses sur leur ancien pied. Mais ils convinrent ensemble qu'il ne fallait pas que Suter pût demeurer en charge jusqu'à la prochaine landsgemeinde, qui était encore très-éloignée, qu'il était urgent de provoquer cette assemblée dans un court délai, et qu'on travaillerait en attendant à augmenter le nombre de leurs partisans et à diminuer celui des amis de Suter. Ainsi fut fait ; les plus infames manœuvres furent mises



en œuvre pour arriver à ce but. Le concours du clergé était nécessaire ; il ne fut pas difficile de l'obtenir, et même les capucins de l'endroit fulminèrent hautement du haut des chaires contre les partisans de Suter, qu'ils déclarèrent partout être des traîtres à la patrie, des amis de la tolérance et des hérétiques, des damnés voués à l'enfer. On alla même jusqu'à leur refuser l'absolution, et on ne craignit pas d'assurer au peuple que si Suter redevenait landammann à la prochaine assemblée, la religion et la liberté seraient dans le plus grand danger. Un curé de campagne, non content de ces moyens si propres à fanatiser les peuples ignorans, alla même jusqu'à enrôler un corps de deux cents hommes vigoureux parmi ses paroissiens, pour s'opposer par la force à la réélection de Suter par la landsgemeinde. Cette assemblée eut lieu au mois d'août 1775 ; elle fut tumultueuse dès le commencement. Les partisans de Suter prétendaient que, comme landammann en charge, ce dernier devait présider l'assemblée. Le parti de Geiger s'y opposa, et obligea violemment Suter à quitter le siège du président, où il était monté dans l'intention de se justifier. Cependant on vota, malgré le tumulte et la confusion, et le statthalter Fässler, un ennemi de Suter, obtint en apparence la majorité ; au moins s'empara-t-il du siège du président. Après cet événement, Suter partit pour Einsiedeln, dans l'intention de se concilier le clergé par ce pèlerinage. Pendant ce temps, ses ennemis travaillèrent sans relâche à consommer sa perte et à ruiner aussi ses partisans, dont plusieurs furent persécutés et emprisonnés. Pour compléter cette œuvre inique on profita de son absence pour rassembler le landrath et le faire condamner. Les détracteurs de l'infortuné avaient si bien pris leurs mesures, que cette condamnation eut lieu sans beaucoup d'opposition. Sans pouvoir se défendre ni se justifier, et après n'avoir eu d'autres juges que ses accusateurs, qui ne purent pas produire un seul chef d'accusation, Suter fut déclaré rebelle, ennemi de la liberté, de la paix et de la religion ; son nom fut cloué au gibet, ses biens furent confisqués, et lui-même fut banni du pays et de la Suisse ; on fit une défense générale, et par serment, de communiquer avec lui, et on promit cent écus à celui qui le livrerait mort ou vif. Ce n'est pas tout ; il fut encore déclaré banqueroutier, quoiqu'il fût dans l'aisance et que son beau-père, qui ensuite fut banni, offrit de payer tout ce qu'il pouvait devoir. Ce jugement, aussi arbitraire qu'inique, eut lieu à la fin du dix-huitième siècle, dans un pays civilisé et chrétien, au milieu d'un peuple qui se croit le plus libre du

monde ! Les amis de Suter ne furent pas épargnés. Les uns furent bannis, d'autres payèrent de fortes sommes d'argent, enfin, plusieurs furent destitués de leurs charges. Un curé qui, depuis trente ans, remplissait avec dignité et honneur les devoirs de sa charge, fut destitué sous le prétexte qu'il avait des communications avec les adhérens de Suter. Un conseiller, pour avoir insinué qu'on devait en user avec un peu moins de rigueur envers Suter, fut déposé de sa charge pour cinq ans et condamné à payer cinquante thalers.

La faction des Geiger, comme on l'appelait, étant maintenant parvenue à écraser ses adversaires, crut pouvoir tout oser envers eux, et on ne leur ménagea ni persécutions ni insultes. Dans les procès civils, celui qui n'était pas ouvertement du parti des Geiger était sûr de perdre sa cause, quelle qu'elle fût. Cette manière de procéder répandit la division, la haine et l'anarchie dans tout le pays, et jusqu'au sein des familles.

Pendant ce temps, Suter vivait tranquillement à Constance, où il était secrètement assisté par ses amis. Espérant enfin que les haines s'émousseraient et que le jour de la vérité et de la justice lui viendrait enfin pour lui, il envoya en 1778 une requête au conseil général, qu'il fit imprimer à un grand nombre d'exemplaires. Dans cette requête il demandait un sauf-conduit pour se rendre à Appenzell, afin d'y être jugé par la landsgemeinde ou par un tribunal impartial, devant lequel il pût défendre sa cause et se justifier. Mais la requête fut brûlée par la main du bourreau et on défendit à sa femme, qui était restée dans le pays, de considérer dorénavant Suter comme son mari, sous peine des plus sévères châtimens. L'année suivante, il renouvela sa demande sans plus de succès. Ces actes d'une atroce tyrannie révoltèrent tous les esprits qui conservaient encore quelques sentimens de justice. Soixante et dix hommes de la commune de Gonten se réunirent secrètement, et convinrent d'intercéder auprès du conseil, pour que l'on fit droit à la requête du malheureux Suter. Mais avant qu'ils eussent eu le temps de mettre à exécution leur projet, ils furent dénoncés au tribunal inquisitorial d'Appenzell. Plusieurs d'entre eux furent arrêtés, et tous subirent un interrogatoire. On employa les plus terribles menaces pour les détourner de leur projet, mais ils ne se laissèrent point intimider ; ils protestèrent avec fermeté contre les actes arbitraires du conseil, déclarant qu'il n'appartenait qu'au peuple souverain, dont il avait usurpé les droits, de destituer le landammann Suter, et que les rebelles qui avaient semé l'anarchie dans le pays étaient ceux qui avaient



sapé dans sa base la loi fondamentale du peuple, en condamnant le landammann Suter. Puis ils insistèrent pour que Suter fût entendu par un tribunal impartial, et non par le conseil qui, contre toute espèce de droit, s'était érigé en juge, au mépris de toutes les formes de la justice. Pour toute réponse, le conseil institua aussitôt un tribunal criminel, composé de ses créatures, qui eut mission de condamner à mort quatre de ces braves gens. Tous les autres furent frappés dans leur honneur ou dans leurs biens. On commua cependant la sentence de mort prononcée contre les quatre premiers et on se contenta de flétrir leur honneur en les fustigeant sous le gibet, après leur avoir fait endurer les horreurs de la torture.

Le landrath administra dès lors le pays avec un arbitraire et un despotisme sans frein ; il ménagea même si peu les droits les plus chers au peuple, qu'enfin beaucoup de personnes commencèrent à sortir de leur stupeur, et que même beaucoup des partisans de Geiger commencèrent à ouvrir les yeux. Une réaction allait devenir inévitable, et une crise favorable à Suter et à son parti devait en être le résultat immédiat, lorsqu'il arriva un incident dont la faction Geiger profita avec une habileté infernale pour terrasser de nouveau ses adversaires, et pour porter le dernier coup au parti de Suter. Un nommé Baptiste Ræss avait été condamné à une amende de cinq cents florins et déclaré incapable d'exercer aucun emploi dans le pays, parce qu'il était un des amis de Suter. Pour empêcher l'effet de son ressentiment, on l'obligea, comme on l'avait fait avec d'autres, à jurer de ne jamais se plaindre du châtement qu'on lui avait fait endurer. Mais l'indignation l'emporta sur l'obligation imposée par un serment forcé, et Ræss, pour se soustraire à la vengeance de ses persécuteurs, fut obligé de prendre la fuite. Après plusieurs années d'absence, croyant que les quelques paroles qu'il avait dites légèrement seraient oubliées, il revint à Appenzell, où il fut aussitôt saisi et incarcéré. Soit par la terreur, soit par d'autres moyens, on lui arracha l'aveu que, dans une auberge des Rhodes-Extérieures, Suter avait révélé le projet de surprendre Appenzell à l'aide d'un grand nombre d'habitans de la contrée, de s'emparer des bâtimens publics, et de sommer le peuple de défendre ses libertés. On se hâta de répandre partout le bruit de cette prétendue découverte, en ajoutant que l'intention de Suter était de réduire en cendres le bourg d'Appenzell. On fit même semblant de prendre des mesures de défense pour un cas pareil, afin de mieux séduire les esprits. Ce stratagème réussit au gré de la faction Geiger, dont les

adversaires furent plus que jamais persécutés et réduits à l'impuissance. Il aurait été très-facile à Suter de se justifier de cette nouvelle accusation. C'était justement là ce que ses ennemis craignaient le plus. Tant que l'infortuné vivait encore, leur triomphe n'était pas assuré. En conséquence, ils résolurent de terminer leur œuvre par un meurtre juridique. Un homme infâme, aubergiste à Wald, dans les Rhodes-Extérieures, entraîné par la cupidité, s'offrit à livrer Suter à ses bourreaux, moyennant les cent thalers qui avaient été promis. Le marché fut conclu. Pour pouvoir mieux attirer Suter auprès de lui, le perfide lui fit savoir qu'il avait des choses importantes à lui révéler. Mais quoique le pauvre proscrit allât assez souvent dans les Rhodes-Extérieures, il ne répondit point à son appel. On employa un autre moyen pour le convaincre. Il avait une fille mariée à Appenzell, que les scélérats eurent l'atroce cruauté de choisir pour instrument de leur honteuse perfidie. Ils lui insinuèrent qu'il s'agissait de la grâce de son père, sous certaine réserve cependant, et qu'à cet effet l'aubergiste de Wald pourrait lui être d'une grande utilité, attendu que le conseil désirait que les premières démarches se fissent secrètement. On l'engagea donc à écrire à son père, pour le déterminer à se rendre auprès du dit aubergiste, qui était en état de lui donner de précieux renseignemens. La fille de Suter, ne se doutant nullement de la perfidie de ce conseil, tomba dans le piège et fit comme on le lui avait insinué. Le père, en voyant l'écriture de sa fille, ne douta plus que de grands changemens ne se fussent opérés en sa faveur, et son âme s'ouvrit enfin à l'espérance. Malgré l'extrême rigueur de la saison, il se mit aussitôt en route, et arriva chez l'aubergiste de Wald, qui ne négligea aucun artifice pour l'abuser et lui inspirer une confiance illimitée. Le crédule vieillard ne prêta que trop l'oreille aux discours de cet imposteur. Presque à l'extrémité orientale du canton d'Appenzell est la paroisse d'Oberegg, qui appartient aux Rhodes-Intérieures, mais qui est entièrement enclavée dans les Rhodes-Extérieures, si ce n'est d'un seul côté où elle touche au Rheinthal. L'aubergiste dit à Suter qu'un conseiller d'Oberegg était à même de lui donner les renseignemens les plus précis. Il ajouta que les habitans de cet endroit étaient ses amis les plus dévoués, qu'il ferait bien d'aller les trouver et que même il l'accompagnerait. Suter pouvait d'autant mieux ajouter foi à la véracité de cet homme, que les habitans d'Oberegg s'étaient soulevés naguère avec tant d'énergie contre les envahissemens despotiques du landrath, que ce conseil effrayé avait retiré un décret



qui restreignait la liberté du peuple. Mais, dans le fond, Suter n'avait nulle part des ennemis plus acharnés que dans cette paroisse. Ainsi donc sans aucune méfiance, Suter se laissa conduire par le Judas jusqu'à Oberegg. Mais il ne fut pas plus tôt entré dans la maison du susdit conseiller que des hommes qui l'attendaient le saisirent et le garrottèrent sur un traîneau pour le conduire à Appenzell, où il arriva après avoir essuyé les plus indignes traitemens. Il fut aussitôt interrogé par trois examinateurs choisis parmi ses plus cruels ennemis. Mais les faux témoignages et les menaces n'ayant amené aucun aveu de sa part, on se prépara à user d'un moyen plus efficace, moyen favori des barbares et déjà alors abandonné par les nations civilisées. Trois fois dans une journée il fut mis à la torture, et il supporta les supplices les plus atroces avec une telle fermeté, qu'ils ne purent lui arracher un aveu. La majorité du landrath, composé de plus de cent personnes, le condamna néanmoins à la mort comme rebelle et traître à la patrie. Une vingtaine de conseillers des plus jeunes, ne connaissant pas le fond de cette affaire, demandèrent les actes de la procédure et les preuves de la culpabilité de Suter; mais comme on ne put produire ni les uns ni les autres, ils refusèrent de voter et protestèrent formellement contre les résultats d'un jugement auquel ils n'avaient pris aucune part. Deux heures après la sentence rendue, le malheureux Suter fut conduit à l'échafaud : sa contenance était ferme; mais les tortures morales et physiques dont on l'avait accablé rendaient sa marche extrêmement pénible; il avait les pieds déchirés et une main disloquée. L'infortuné

vieillard ne prononça pas une parole pour exciter le peuple à la révolte, et sa tête tomba sans qu'un murmure s'élevât en sa faveur. C'était le 4 mars 1784. Du reste, le landrath avait pris ses précautions; il avait été défendu, sous peine de mort, de rien entreprendre pour disculper l'accusé ou empêcher l'exécution; quelques centaines d'hommes armés avaient été appelés sur le lieu du supplice pour prêter, en cas de besoin, appui à cette ordonnance, car les bourreaux craignaient non seulement la colère de leurs compatriotes, mais aussi celle des habitans des Rhodes protestantes et des populations de la frontière. Mais tout se passa avec calme, si ce n'est que ceux qui avaient fait partie de la force armée, ayant passé sur le territoire des Rhodes-Extérieures, pour s'en retourner chez eux, furent cruellement maltraités par les habitans de cette partie du canton. On avait poussé la barbarie jusqu'au dernier soupir de Suter, en empêchant que les consolations de la religion lui fussent données par une voix amie, car il fut assisté dans ses derniers instans par un de ses ennemis les plus cruels.

Et c'est au sein d'un pays libre que l'arbitraire, la barbarie et l'injustice osèrent ainsi exercer impunément leur pouvoir. Il n'est guère possible d'imaginer un assemblage aussi monstrueux d'ignorance, de turpitude, d'anarchie et de despotisme populaire. Sans doute les flèches de Tell auraient été brisées là où les Gessler fourmillaient. Cependant l'indignation fut générale en Suisse à l'ouïe de tant d'iniquités; et néanmoins, lorsque les amis de Suter implorèrent l'intercession des autres cantons, il leur fut répondu qu'Appenzell était un pays souverain et qu'ils ne pouvaient ni ne devaient se mêler de cette affaire.

On pourrait s'imaginer que de pareils forfaits ne durent pas rester long-temps impunis et que le jour de la justice ne tarda pas à luire. Et pourtant tous les meurtriers de Suter moururent sans être recherchés par aucune autorité; une génération succéda à l'ancienne génération, et la victime resta ensevelie sous le gibet pendant quarante-cinq ans, sous le poids d'un jugement infamant : tout ce qu'on fit pour lui, ce fut de faire lire un grand nombre de messes pour le repos de son âme; ce qui rapporta aux capucins d'Appenzell une somme de plusieurs centaines de florins. Enfin, en 1829, Suter fut réhabilité dans tous ses droits et honneurs, après la révision de son procès, et ses restes mortels furent transportés en terre bénite, dans le cimetière d'Appenzell. Un de ses amis, le meunier Fässler, âgé de quatre-vingt-cinq ans, existait encore cette année-là; il avait été l'un de ceux qui, dans le

temps, après avoir été mis à la torture, avaient été fustigés et persécutés pour avoir demandé qu'on laissât à Suter les moyens de se justifier. Le bon vieillard mourut de joie en apprenant qu'enfin justice était rendue à la mémoire de son ancien ami. Quant à l'aubergiste de Wald, qui avait livré Suter à ses persécuteurs, il paya chèrement les cent thalers qu'il avait reçus pour sa trahison; déclaré infâme et déchu de tous ses droits civils et politiques, il traîna sa vie dans l'opprobre et dans l'ignominie.

Nous rencontrions en grand nombre de ces pâtres Appenzellois à l'allure fière et hardie, aux formes hautes et athlétiques; mais nous avions de la peine à associer leur maintien noble, leur contenance mâle et leur physionomie franche et ouverte avec la déplorable histoire du landammann Suter: il nous semblait impossible qu'un peuple qui paraissait si paisible, quoique jouissant d'une liberté si absolue, ignorant, à la vérité, mais connu par son bon sens, pût se laisser abuser à ce point et s'abandonner à de si fréquents retours de vengeance populaire, trop souvent empreints de férocité. — Les gens que nous rencontrions étaient tous proprement vêtus; les longs gilets rouges des hommes, leur calotte de cuir noir sur la tête, leur donnaient un air tout particulier. Cependant nous ne remarquâmes nullement, comme cela a été plus d'une fois raconté, que les femmes d'Appenzell, par leur air martial et par leur port, ressemblaient à leurs vigoureux époux: au contraire, les jeunes personnes du moins nous parurent avoir les traits bien plutôt fins que grossiers, les membres bien proportionnés, plutôt minces que forts, et nous ne rencontrâmes pas un seul individu de l'un ni de l'autre sexe qui eût des membres disproportionnés, lourds et épais, ou de ces figures grossières comme on en voit dans les pays de plaines; mais ce que nous remarquâmes de commun aux deux sexes, c'est leur physionomie tout à la fois gaie et maligne, c'est leur penchant à vous lancer une épigramme.

Le paysage que nous parcourions était animé par une multitude d'habitations isolées les unes des autres, ensorte que chacune d'elles occupait une petite colline qui formait son domaine. Ces maisons, d'une construction à-peu-près pareille, sont répandues dans toutes les directions, sur une foule d'éminences couvertes d'un tapis d'un vert uniforme, interrompu seulement par des bouquets de noirs sapins. Nous gravâmes une de ces collines, dont le sommet était, comme les autres, occupé par une de ces habitations rustiques. Arrivés devant

la principale façade de la maison occupée par plusieurs rangs de fenêtres, nous aperçûmes derrière les vitres une foule de têtes de jeunes filles rieuses qui paraissaient fort occupées à commenter le motif de notre arrivée dans ces lieux, et plusieurs de ces têtes vinrent même s'encadrer dans l'ouverture de petits guichets pour nous examiner plus à l'aise. Mais comme nous aussi nous voulions les examiner de plus près, nous entrâmes dans la maison. Après avoir traversé une espèce de vestibule où étaient déposés toute sorte d'ustensiles, nous passâmes dans une cuisine où se trouvaient deux hommes encore jeunes, occupés aux travaux de la laiterie; ce qui nous fournit un excellent prétexte pour motiver notre visite. Ces braves gens nous rendirent notre salut avec cordialité, et lorsque nous leur eûmes expliqué que le désir de voir leur habitation et de connaître leur manière de préparer le laitage nous avait attirés chez eux, ils continuèrent leur travail en nous donnant toutes les explications que nous pouvions souhaiter. L'un était occupé de la fabrication du beurre avec une machine usitée en Allemagne, qu'on appelle pompe, parce que en effet son mécanisme ressemble assez à celui d'une pompe. L'autre, placé près d'une chaudière qui était sur le feu, se préparait à faire du fromage maigre avec le lait dont on avait enlevé la crème pour faire le beurre. Rien de plus simple que cette manipulation; et probablement elle est telle aujourd'hui qu'elle l'était il y a huit siècles. On prend la partie séreuse du lait, que l'on met dans un vase de bois muni d'un trou pour laisser s'échapper ce qu'elle peut encore contenir de petit lait; après quinze jours de fermentation, on sale le fromage en le mettant à la cave, et voilà l'opération terminée. Ce fromage est immangeable pour celui qui n'y est pas habitué. Sa couleur est verdâtre, sa consistance molle, avec très-peu de trous; son odeur est désagréable, sa saveur âcre et très-salée: il se vend un batz la livre. Ces fromages ne pèsent guère plus de dix à douze livres. On fait aussi, dans le pays, des fromages gras avec du lait naturel, lesquels pèsent de quinze à vingt livres. Mais malgré la beauté de la race du bétail d'Appenzell et l'excellence de ses pâturages, ce fromage ne peut être comparé à aucune espèce de ceux des cantons de Berne, de Fribourg et de Schwitz, ni même du Jura: il se vend trois batz. Une livre de ce fromage exige quatre à cinq pots de lait. Mais les Appenzellois tirent un meilleur parti de la fabrication du beurre, qu'ils vendent dans les pays voisins cinq à six batz la livre, et pour chaque livre de beurre il faut environ huit pots de lait, qui fournis-

sont encore deux livres de fromage maigre; aussi fabrique-t-on peu de fromages gras. Le petit lait se vend avantageusement jusqu'en Allemagne. Si la fabrication du fromage est encore dans l'enfance chez les Appenzellois, ils ne sont guère plus avancés quant à l'amélioration de leurs prairies, dont la brillante verdure est plutôt de nature à satisfaire la vue que les besoins de la population.

Pendant que nous étions à parler de fromage avec nos deux pâtres, une porte latérale s'ouvrit doucement, et nous fit entrevoir furtivement l'extrémité d'un visage qui sans doute appartenait à l'une des riantes jeunes filles, laquelle, d'après les apparences, n'avait pu rester plus long-temps maîtresse de sa curiosité. L'un de nos nouveaux amis nous ayant invités à entrer dans la chambre, nous ne nous le fîmes pas dire deux fois. La pièce où nous entrâmes était grande; elle recevait le jour par six ou sept fenêtres de front; dans le fond était un poêle aux dimensions respectables. Cet appartement servait à la fois de salon, de chambre à manger et de travail; la cloison était composée de panneaux; l'ameublement, qui était fort simple, mais propre, comme tout le reste, consistait en une table, quelques escabeaux, un buffet bigarré de peintures, un horloge en bois et quelques tablettes, sur l'une desquelles étaient rangés symétriquement des assiettes et des plats de fayence. Sur la même ligne que les fenêtres était un banc, aussi long que l'appartement, sur lequel étaient assises et adossées contre les vitres sept à huit jeunes filles, dont chacune avait devant elle un métier à broder (1). Presque toutes avaient les jambes ainsi que les pieds nus, et c'était avec les pieds qu'elles affermissaient leur métier en appuyant sur le marche-pied. Toutes étaient penchées sur leur ouvrage, elles ne levaient pas les yeux et faisaient semblant de ne point s'être inquiétées le moins du monde de notre arrivée. Du reste, elles répondirent avec modestie à nos questions. L'une d'elles, la plus habile sans doute, ou celle qui avait le plus d'expérience, était chargée de l'inspection et de la direction du travail commun. Un fabricant de Hérisau leur fournissait la mouseline et recevait leur ouvrage par l'entremise d'un tiers qu'il paie d'ordinaire selon que le travail est plus ou moins bien soigné. En nous éloignant de la maison, nous vîmes de nouveau tous les jeunes et frais visages collés contre les vitres; seulement les guichets ne s'ouvrirent pas. Nous ne commîmes pourtant point pour tout cela l'injustice de mal augurer de l'application à l'ouvrage des brodeuses d'Appenzell, qui ont si rarement l'occasion de voir

des étrangers arriver près de leurs demeures isolées; et l'on doit convenir qu'habituees à ne voir que leurs compatriotes, notre accoutrement devait leur paraître assez bizarre pour que l'on pût leur pardonner un moment de distraction.

Le temps, quoique beau, continuait à ne pas être favorable pour l'ascension des hautes montagnes, à cause des brouillards, qui restaient immobiles et collés contre leurs flancs: nous remîmes donc notre projet à une autre saison, et nous prîmes le chemin le plus direct pour nous rendre à St-Gall, distant de trois lieues et demie. A Lank, nous traversâmes, sur un pont de bois couvert, la Sitter, principale rivière du canton d'Appenzell. Un sentier sinueux, montant et descendant continuellement, nous conduisit de là par une contrée agreste et montueuse, mais bien peuplée, à Teufen, premier village des Rhodes-Extérieures, l'un des plus grands et des plus beaux de cette partie du canton. Le passage du bourg d'Appenzell dans ce dernier endroit est des plus frappans; les habitations de Teufen nous parurent des palais en comparaison des maisons enfumées du bourg. On voit qu'ici tout est animé par l'industrie, que l'aisance y est indigène, et que les habitans connaissent les jouissances de la civilisation et savent en profiter. Non seulement les maisons sont bâties commodément et avec luxe, mais on voit des champs, des vergers et des jardins cultivés avec intelligence, ainsi que des routes excellentes; bien plus, on y trouve des institutions de bienfaisance et des établissemens littéraires qui pourraient servir de modèles dans d'autres pays. C'est ainsi que Teufen possède une maison d'orphelins, parfaitement bien dirigée, un hospice pour les pauvres, une papeterie, des bains publics, une bibliothèque, celle de la société d'émulation patriotique, et d'autres établissemens qui font honneur aux lumières de ses habitans et à leur activité d'esprit. — Bientôt nous quittâmes les environs si intéressans, si agréables, de Teufen pour entrer dans le canton de St-Gall, dont la frontière est à une très-petite distance, ainsi que son chef-lieu, d'où un omnibus nous transporta à Rorschach; puis nous attendîmes le bateau à vapeur, qui en peu d'instans nous conduisit à Lindau.

---

## LES DOMINICAINS A BERNE.

(Suite.)

L'autorité renouvela cependant ses investigations, et Jetzer fut interrogé. Ses aveux diffèrent essentiellement du récit des dominicains, mais on l'attribua à la difficulté qu'il avait à s'exprimer. Le

(1) Voyez la dixième livraison de la seconde année.





couvent fut alors visité chaque jour par une foule de dévots de toutes les parties de la Suisse. Les quatre imposteurs croyant désormais leur succès assuré, ne se donnèrent plus la peine de déguiser leur jeu ; pouvant compter au nombre de leurs dupes les premiers hommes de l'état, ils pensèrent pouvoir d'autant mieux faire fonds sur la crédulité du peuple. Pour donner plus d'authenticité à leurs miracles, ils invitèrent un certain nombre de personnes notables pour être témoins du merveilleux spectacle. On acquiesça à leur demande, et, le dimanche suivant, un grand nombre de personnes se rendirent à l'église, où l'on fit donner à Jetzer une représentation de l'histoire de la passion au moyen du fameux breuvage ; puis on montra à l'assemblée une chandelle qui s'allumait d'elle-même, la cassette miraculeuse apportée par la Vierge, l'hostie rouge, et d'autres objets que l'on conservait dans la sacristie. Ensuite eut lieu une procession, où tous ces colifichets furent montrés à un nombreux public. Plusieurs paroisses se préparaient à se rendre processionnellement chez les dominicains. En attendant, tous les dévots n'arrivaient pas les mains vides, et les cadeaux pleuvaient sur le couvent. Cependant le conseil de la ville de Berne ne sachant que décider dans une affaire aussi obscure et qui paraissait quelque peu suspecte, fit avertir le provincial de l'ordre de veiller à ce qui se passait chez eux. Celui-ci envoya deux délégués pour s'informer des faits ; mais comme ces derniers étaient déjà au courant de ces événements,

ils se contentèrent de dire aux quatre complices d'cesser leurs jongleries, qui pourraient à la fin avoir des suites fâcheuses pour eux. Quant à Jetzer, il lui firent aussi de sérieuses remontrances, mais dans un sens tout différent : ils l'exhortèrent à avoir une confiance aveugle en ce que faisaient ses supérieurs, l'assurant que tout ce qui s'était passé était véritable, et que, s'il en doutait, il encourrait les peines que l'ordre infligeait aux frères récalcitrants. Mais Jetzer n'ayant pu retenir ses murmures et ses plaintes, l'un des dominicains s'impatienta et lui jeta au visage un paquet de clefs qui en fit jaillir le sang. Puis on le força, par un serment terrible, à jurer qu'en aucune occasion, même malgré les douleurs de la torture, il ne révélerait rien qui pût compromettre le couvent, et qu'il confirmerait par son témoignage la vérité des visions qu'il avait eues. De plus, pour consolider sa foi, fortement ébranlée, on résolut d'avoir recours à une nouvelle apparition. Le prieur endossa par dessus ses habits un scapulaire bien blanc, sur le devant duquel était peinte une rose ; puis il se glissa dans la chambre de Jetzer. « Frère Jean, ami de Dieu, lui dit-il, je suis saint Bernard, qui a été persécuté pour avoir rendu témoignage à la vérité relativement à la naissance de la Vierge ; je suis envoyé pour te fortifier dans la foi et t'exhorter à obéir. » Après avoir ainsi parlé, il ouvrit la fenêtre comme s'il voulait s'envoler ; mais son but était de passer de la fenêtre de Jetzer à celle de l'économe qui était placée à côté. Tandis qu'il montait sur l'entablement de la fenêtre, Jetzer, qui était aux aguets, s'aperçut que l'esprit, à l'exception de sa chemise, était costumé comme un simple dominicain, qui n'avait nullement l'air de sortir de la tombe. Aussitôt il saute à bas de son lit, saisit Saint-Bernard par sa chemise, au moment où il était arrivé sur la fenêtre et où il allait franchir le passage périlleux. Chacun d'eux tirait de toutes ses forces, chacun en sens inverse, l'un pour sortir, l'autre pour faire rentrer son mystificateur. Or ils tirèrent si bien qu'enfin la chemise se déchira et resta entre les mains de Jetzer ; mais la secousse fut si violente, que celui-ci tomba à la renverse et que saint Bernard fut précipité dans la cour, où les autres pères vinrent le ramasser tout meurtri et ensanglanté. Jetzer n'eut rien de plus pressé le lendemain que de se faire des mouchoirs avec la dépouille du moine ; mais son confesseur, craignant que ces morceaux de linge ne menassent à quelque découverte, s'en empara bien vite.

( La suite au prochain numéro. )







L' AVALANCHE.

Die Lawine.

## L'AVALANCHE.



La fin de l'année 1808 a laissé de terribles souvenirs, par les désastreux effets des avalanches qui se précipitèrent en si grand nombre dans toutes les vallées de la chaîne des Alpes.

Du 10 au 12 décembre il avait prodigieusement neigé. Le 12 au soir, un vent chaud du sud-est vint à souffler avec violence, ébranlant des masses énormes de neige. Il tomba des avalanches là où l'on n'en avait point vu depuis des siècles. Des familles entières périrent ; un nombre considérable de maisons et de chalets furent détruits, avec tout le bétail qu'ils contenaient, et des forêts même disparurent du sol.

A Bürglen, dans le canton d'Uri, s'ouvre, dans la direction de l'est, une vallée de cinq à six lieues de longueur, le Schächenthal, entourée de toutes parts de très-hautes montagnes et parcourue par le

3<sup>me</sup> ANNÉE.

Schächen, torrent impétueux et dévastateur. Dans la partie supérieure de la vallée était une maison isolée, comme elles le sont toutes, bâtie en bois, avec une rangée de petites fenêtres et un toit de bardeaux chargés de grosses pierres ; l'eau limpide et abondante d'une fontaine jaillissait devant la maison, et malgré quatre ou cinq pieds de neige, on pouvait distinguer aussi une palissade qui entourait un petit jardin. A vingt pas de là était une étable contenant les vaches, les porcs et les chèvres du propriétaire. Une famille, composée du père et de ses quatre enfans, était réunie dans une chambre basse de cette maison, où un poêle, construit en pierres brutes du pays et entouré de bancs, occupait presque le quart de l'appartement. On n'avait jamais vu de lavanges se diriger de ce côté ; néanmoins la famille n'était pas sans inquiétude ;

car la tempête ne cessait de gronder : de temps en temps un bruit semblable à celui d'un tonnerre lointain se faisait entendre, et ce bruit annonçait la chute d'une avalanche. Quelquefois la secousse était si violente que les vitres de la chambre répondaient par de longues vibrations. — « Il est à craindre qu'il n'arrive de grands malheurs cette nuit », dit le père Jost, assis sur une des marches du poêle ; « jamais je n'ai vu une nuit si terrible ; sans excepter celle où j'aidai à tirer de la neige mon beau-frère Tanner dont la femme fut trouvée écrasée près de lui ; cette nuit-là n'était pas aussi menaçante. Nous serions bien, Jean, d'aller voir si nos bêtes ne s'effraient pas ; pendant ce temps, Anna préparera le souper. » Jean était son fils aîné, jeune homme de dix-sept ans, plein de force et de santé. Deux autres enfans encore en bas âge dormaient sur le poêle. Anna se leva en poussant de côté son rouet, pour se rendre à la cuisine ; mais au même instant un jeune homme entra : à l'expression de franchise et de bonhomie que portait sa physionomie, se joignait l'empreinte de l'accablement. Une légère rougeur colora le front de la jeune fille lorsqu'elle aperçut le nouvel arrivé : « Bon soir, Arnold », lui dit-elle ; « mais au nom de la Vierge, que t'arrive-t-il ? ta mine m'effraie. » « Il ne m'arrive rien autre », répondit Arnold en jetant un coup d'œil mélancolique autour de la chambre, « sinon que j'ai pris un parti, celui de prendre du service à l'étranger ; car tu vas être obligée de céder à ton père et d'épouser le riche Zum-Berg ; alors il n'y aura plus de bonheur ici pour moi. » — « Non, jamais, » s'écria Anna, « jamais ce vilain avare ne sera mon mari, et mon père m'aime trop pour vouloir forcer mon consentement. » Arnold secoua la tête d'un air incrédule, et tous les deux restèrent un moment absorbés dans de pénibles réflexions ; quelques larmes s'échappèrent des paupières de la pauvre Anna, mais elle cherchait à les dérober avec son tablier. Alors entendant les pas de son père, elle se sauva dans la cuisine. Lorsque celui-ci aperçut Arnold, son visage prit un air d'humeur ; cependant il le salua cordialement en lui serrant la main, car au fond il estimait ce jeune homme, dont il avait été le tuteur et qu'il connaissait depuis son enfance.

Le père Jost passait pour un homme aisé, car il hivernait ordinairement une dizaine de vaches et possédait un bon nombre de menu bétail. Veuf depuis quelques années, il affectionnait particulièrement l'aînée de ses filles, qui soignait le ménage et l'éducation des plus jeunes enfans. Son visage si joliment arrondi, la fraîcheur de son teint, son enjouement, sa candeur lui valaient les attentions des

jeunes gens qui le dimanche la rencontraient sur le chemin qui conduisait à l'église. Mais ni les compliments ni les tendres œillades ne firent impression sur le cœur d'Anna, car elle avait déjà donné sa foi à son ami d'enfance. Arnold était le plus proche voisin de son père ; il avait dès long-temps perdu ses parens, dont il n'avait reçu pour héritage qu'une chétive maison, un plantage et un petit pré qui suffisait à peine pour nourrir ses deux ou trois chèvres pendant l'hiver. En été il cueillait des plantes médicinales, ou quelquefois il conduisait les voyageurs par le passage du Clausen à Glaris. Il mettait soigneusement de côté le produit de son industrie, dans l'espérance de pouvoir un jour acheter un pré et une vache, comptant bien qu'alors il n'y aurait plus d'obstacle au plus cher de ses desirs. Mais son trésor s'accumulait avec tant de lenteur, qu'il commençait à désespérer de jamais parvenir à son but. Le père Jost n'avait qu'un seul reproche à faire à son jeune voisin ; il avouait que c'était un brave garçon, actif et laborieux ; mais il était pauvre, et c'était à ses yeux un défaut capital. Arnold ne lui avait jamais parlé de sa fille, parce qu'il connaissait parfaitement ses opinions et qu'il n'ignorait pas non plus l'empressement avec lequel il avait accueilli la demande que lui avait faite le riche marchand de bétail qui de temps en temps venait dans la maison, et qu'il était d'autant plus porté à hâter ce mariage, que l'intelligence des jeunes gens ne lui avait point échappé.

Les choses en étaient là lorsque Arnold, ne consultant que son désespoir, était venu communiquer à Anna son projet d'expatriation. Après quelques minutes d'une conversation contrainte, Arnold prit congé de ses voisins, serra silencieusement la main d'Anna en passant dans la cuisine et retourna près de son foyer solitaire. Il jeta quelques bûches dans le feu presque éteint, puis appuyant sa tête sur ses deux mains, il s'abandonna tout entier à ses tristes réflexions. Absorbé comme il l'était, il n'entendit pas mugir le vent, gronder le tonnerre des avalanches et bruire les torrens qui bondissaient dans la vallée. Cependant un bruit plus rapproché vint l'arracher à ses rêveries ; on venait de heurter à sa fenêtre ; il se hâta de l'ouvrir à une jeune fille d'environ onze ans, à demi vêtue, dont les forces venaient de céder au froid et à la fatigue ; il la porta près du feu et lui fit prendre quelques gouttes d'eau de gentiane, pour la ranimer. Mais ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'elle put répondre aux questions d'Arnold et lui raconter une partie des malheurs qui venaient d'arriver. Le récit que nous plaçons ici est celui

qu'elle en fit le lendemain à un parent éloigné qui vint réclamer la pauvre orpheline : Ma mère, dit-elle, venait de coucher mes deux plus jeunes frères, et j'allais aussi me mettre au lit lorsque tout à coup nous entendîmes au-dessus de nous un bruit épouvantable : au même instant notre maison fut emportée par dessus nos têtes avec un horrible fracas, et nous-mêmes nous fûmes lancés bien loin, bien loin dans la neige ; alors nous criâmes de toute la force de nos voix réunies, et nous vîmes un homme sortir de la neige et venir à nous ; c'était notre voisin, dont la maison venait d'être emportée en même temps que la nôtre, avec lui, sa mère, ses deux frères, sa femme et son enfant. Il nous dégagea de la neige et des débris de toute espèce qui nous entouraient ; mais transies par le froid et froissées comme nous l'étions, nous ne pouvions presque pas nous remuer, et le plus petit de mes frères manquait encore. Notre malheureux voisin recommença à fouiller dans la neige, et bientôt il découvrit les corps sans vie de ses deux frères, puis, après des efforts inouïs, ceux de sa femme et de sa mère, mortes également. Alors il nous transporta tous trois à quelque distance de là, dans l'intention de nous mettre en lieu de sûreté ; mais épuisé lui-même par le désespoir et les efforts qu'il avait faits, il tomba sur la neige, puis se relevant un instant après, il s'enfuit comme un insensé. Alors ma mère nous dit : « Mes chers enfans, il n'y a plus de secours pour nous que dans le ciel, il nous faut prier Dieu et nous préparer à mourir » ; et nous avons prié tous les trois bien long-temps ; mais ma petite sœur ne priait plus, elle ne faisait que gémir sur les genoux de ma mère qui cherchait en vain à la réchauffer ; bientôt elle se tut, elle était morte. Peu de temps après ma mère laissa pencher sa tête sur sa poitrine, puis elle se laissa tomber en arrière sur la neige ; je voulus la relever, mais je n'en eus pas la force ; alors je me mis de nouveau à prier avec ferveur. Voyant bien que ma pauvre mère était morte aussi, je me levai et je regardai autour de moi dans les ténèbres ; hélas ! j'étais toute seule, je ne savais où me diriger, ni ce que j'allais devenir. Je crus enfin remarquer quelque chose qui ressemblait à un arbre ; je m'en approchai avec beaucoup de peine ; là je montai sur une grosse pierre d'où il me sembla reconnaître le toit d'une étable ; je m'y trainai dans la neige, c'était la maison du bon Arnold. »

Nous avons dit qu'en proie à son désespoir, notre jeune homme n'avait rien entendu jusqu'à l'arrivée de la pauvre petite ; il la réchauffa, lui fit un lit avec du foin de montagne et une couverture de laine, et elle ne tarda pas à s'endormir. Puis

dans l'espérance de sauver quelques victimes, ou peut-être même de partager leur sort, il prit un long bâton et se dirigea du côté où il présumait que le désastre avait eu lieu. Il découvrit bien les traces de l'avalanche, mais toutes ses recherches pour découvrir ceux qui avaient péri furent inutiles ; probablement ils avaient été jetés dans une direction toute différente de celle où il les cherchait ; du reste l'avalanche avait une telle étendue, la neige était si haute et si molle, que la fatigue et les ténèbres l'obligèrent à discontinuer ses recherches. Il s'en retourna donc avec un redoublement de tristesse qui, joint à la solitude, le rendit tout entier à l'horreur de sa propre situation : il sentait son courage faillir à l'idée de se séparer de celle qui était son amour et sa vie. Mais bientôt la fierté de son cœur se réveilla ; il ne pouvait se faire à l'idée d'implorer le père d'Anna, comme elle le lui avait insinué, au risque d'être refusé comme un mendiant : « Non non, jamais ! se disait-il ; mille fois mieux prendre le mousquet ! » Mais un bruit affreux se fit entendre tout-à-coup : un vent furieux semblait ébranler le sol depuis le haut de la montagne jusqu'au fond de la vallée avec un craquement effroyable ; puis après quelques secondes tout rentra dans le silence : on n'entendait plus que le mugissement lugubre du vent et le roulement lointain des eaux furieuses. Arnold s'arrêta un instant, pressentant un grand malheur ; puis rassemblant ses esprits, il hâta sa course. A sa grande surprise il trouva sa cabane encore debout ; mais c'était peu pour lui ; bientôt il fut obligé de s'arrêter avec un horrible battement de cœur ; la maison du père Jost avait disparu : à sa place il ne vit plus qu'un énorme amas de neige, et le silence de la mort régnait là où peu d'heures auparavant il avait encore entendu la douce voix d'Anna. Le jeune homme sans forces contempla le désastre d'un air hébété. Peut-être serait-il resté long-temps dans cette position s'il n'avait vu près de lui la neige se mouvoir et un homme faire de pénibles efforts pour en sortir et se débarrasser de son enveloppe glacée. C'était le vieux Jost, qui avait eu le bonheur d'être poussé sur le bord de l'avalanche et de ne pas être blessé. Avec l'aide d'Arnold il fut promptement sur pieds ; puis il jeta un regard de désespoir sur ce glacier qui couvrait ses quatre enfans et toute sa fortune. Arnold le comprit : « Voisin, lui dit-il, ne perdons pas courage ; nous avons des bras et l'aide de Dieu ; peut-être tout n'est-il pas perdu. — « Tu as raison, Arnold, » dit Jost d'une voix sourde, » travaillons. »

L'espèce de lavanges qui pendant cette terrible





nuit répandit l'épouvante dans la vallée de Schächen était de celles que l'on appelle poudreuses (Staub-lauinen) et qui se voient en été sur les hautes montagnes où la neige séjourne toute l'année; et comme elles tombent dans cette saison sur des lieux inhabités, elles sont sans danger pour les hommes et pour les bestiaux; aussi font-elles l'admiration des touristes lorsque, semblables à un torrent argenté, elle se précipitent de rochers en rochers, de gradins en gradins, accompagnées d'une nuée, d'une poussière subtile et éblouissante, et du tonnerre que répètent et prolongent les échos des rochers. Quoique appelées improprement avalanches d'été, elles se produisent aussi fréquemment en hiver lorsque, sur la neige récente et profonde, le vent du sud souffle avec violence. Alors cette neige tombe subitement en masses considérables et se réduit en poussière à cause de son peu d'adhérence. La rapidité de la chute de ces masses produit une telle pression sur l'air, que rien de tout ce qui se trouve sur son passage ne peut lui résister; des forêts entières, des villages disparaissent en un instant. Mais s'il est impossible d'échapper aux avalanches poudreuses, on a fréquemment l'espoir d'en sauver les victimes : on cite même des personnes qui, après avoir été ensevelies pendant plusieurs jours, en ont été retirées vivantes. Ce ne fut donc pas sans espoir que Jost et Arnold commencèrent à fouiller la neige : à peine eurent-ils travaillé une demi-heure, qu'ils virent paraître sain et sauf le fils aîné de Jost : ce jeune homme fort et robuste leur devint un puissant auxiliaire, et le travail recommença avec une nouvelle ardeur. Cependant la plus grande

partie de la nuit s'écoula sans que leurs peines fussent couronnées de nouveaux succès. Arnold ne songeant qu'à son amie, avait travaillé comme un géant, mais il était au bout de ses forces : ils allaient donc céder à la fatigue et au découragement, lorsqu'en remuant des décombres ils entendirent des gémissements; on suivit la direction d'où partaient les sons plaintifs, et l'on découvrit les deux plus jeunes enfans de Jost grièvement blessés, mais encore en vie. On les transporta avec précaution dans la hutte d'Arnold qui leur céda son lit. Après leur avoir donné les soins pressans que pouvait permettre la localité, on retourna chercher Anna que l'on désespérait de retrouver vivante, car on avait tout lieu de craindre qu'elle n'eût été écrasée sous la charpente de la maison. Les efforts se dirigèrent là où l'on trouvait le plus de décombres. Arnold, le désespoir dans le cœur, les habits déchirés et les mains ensanglantées, se glissait péniblement sous la neige entre les pierres et les poutres brisées, il fouillait partout; efforts inutiles! on ne découvrit aucune trace de la jeune fille. Déjà une pâle lueur apparaissant au-dessus de l'arête du Clausen, annonçait la fin prochaine de cette longue et douloureuse nuit; avec elle un peu d'espoir vint ranimer le cœur de ces trois hommes exténués. « Nos efforts ne suffiront pas, dit le père Jost, pour remuer toute cette masse de neige, et nous ne parviendrons jamais jusqu'au sol où gît peut-être morte ma malheureuse fille; maintenant que le jour paraît et que la tempête a cessé, nous pourrions peut-être avoir quelques secours : Jean, mon garçon, cours aux hameaux les plus proches annoncer notre malheur. »

Les chemins étaient partout interrompus et encombrés; aussi malgré toute la diligence qu'on y mit, s'écoula-t-il plus d'une heure avant que les premiers secours arrivassent; mais alors une foule d'hommes vigoureux, munis de tous les instrumens nécessaires, se trouvèrent réunis et recommencèrent les fouilles d'une manière plus méthodique : on ouvrit des tranchées jusqu'au sol, en suivant la direction dans laquelle l'avalanche avait lancé la maison; mais le soleil dont les rayons avaient dissipé la nuageuse enveloppe, avait fait déjà plus de la moitié de sa course, sans que tout ce travail eût amené le moindre résultat. Cependant on ne se lassa pas encore. Quoique épuisé par le chagrin, la fatigue et l'inanition, Arnold retrouvait toujours de nouvelles forces dans son amour et son courage. A l'extrémité d'une tranchée il parvint à un endroit où il y avait beaucoup de débris de pierres et de mortier provenant du four de la maison qui avait été chauffé la veille;

les pierres en étaient encore chaudes, et la neige avait fondu tout autour. Sans que cette circonstance eût fait naître en lui la pensée qu'il pût être conduit par là à quelque découverte, il se mit à déblayer cette place en jetant les pierres d'un autre côté. A peine avait-il commencé cet ouvrage, qu'il crut voir l'extrémité d'un vêtement de femme : l'émotion faillit le suffoquer ; ne sachant s'il devait craindre ou espérer, c'est en tremblant et avec le plus violent battement de cœur qu'il enleva encore quelques pierres, et vit deux pieds immobiles ! D'après leur position, le corps devait être renversé sur un plan très-incliné ; d'ailleurs il était entièrement caché par les débris. Perdant alors tout espoir, ses genoux fléchirent sous lui, et il s'écria avec l'accent d'une douleur déchirante : Oh ! elle est morte !... Mais une voix étouffée répondit presque aussitôt : « Non, Arnold, je ne suis pas morte ! » Le pauvre garçon, à cette voix chérie qui sortait comme d'un tombeau, faillit perdre la raison de saisissement et de joie. Avec la plus imprudente précipitation il commençait à jeter les pierres de côté et d'autre ; mais heureusement les travailleurs les plus rapprochés avaient entendu son exclamation et arrivèrent à temps pour procéder à cet ouvrage avec toute la circonspection, toute la prudence qui seule pouvait en assurer le succès. On enleva toutes les pierres avec précaution ; alors on découvrit plusieurs pièces du bois de la charpente appuyées les unes contre les autres, et qui avaient préservé le buste de la jeune fille de la pression des autres débris, qui l'auraient infailliblement étouffée. Après l'avoir tirée de cette horrible situation, dans laquelle elle avait passé environ douze heures, on la plaça sur un brancard formé de deux pièces de bois et de branches de sapins ; puis on la transporta dans la cabane d'Arnold, le seul refuge qu'il y eût dans les environs. Pendant que les plus intéressés à la chose soignaient les blessés, d'autres continuèrent à travailler pour sauver une partie du mobilier et le bétail de Jost ; mais toutes ses belles vaches qui se trouvaient malheureusement attachées dans l'étable au moment de la catastrophe, avaient péri ; on trouva seulement quelques moutons encore vivants.

Anna n'avait pas reçu de blessures bien graves, mais tout son corps était froissé et couvert de contusions ; elle eut une fièvre ardente qui se dissipa au bout de quelques jours ; mais plusieurs semaines s'écoulèrent avant qu'elle fût entièrement rétablie. Il est facile de penser qu'Arnold lui prodigua tous les soins possibles ; il avait cédé sa maisonnette à ses hôtes, et lui-même s'était procuré

un gîte dans son étable à chèvres. Quant à la pauvre Anna, elle raconta plus tard ce qu'elle avait éprouvé pendant la catastrophe à laquelle toute sa famille avait si miraculeusement échappé. « Mon père, dit-elle, mes frères et sœurs, inquiétés par le bruit de la tempête, hésitaient à aller se coucher ; ils étaient tous assis autour du poêle, où mon père fumait sa pipe. Non moins inquiète qu'eux, je pris la lampe placée sur la table et me rendis à la cuisine pour m'assurer si le feu était au moins bien couvert. A peine y étais-je entrée que j'entendis du côté de la montagne, au-dessus de notre maison, un bruit semblable à celui du tonnerre ; je voulus aussitôt rentrer dans la chambre, mais je n'en eus pas le temps : tout-à-coup je sentis la maison s'ébranler, un craquement terrible se fit entendre dans toute la charpente, tous les ustensiles de cuisine tombèrent sur le plancher, il semblait que la terre allait s'entr'ouvrir pour tout dévorer. Je fus en même temps jetée violemment de l'autre côté de la cuisine, où était le four ; alors je me sentis emportée par une force irrésistible pendant que la maison se brisait avec un bruit affreux.... Puis je perdis tout sentiment, et lorsque je revins à moi, je me sentis renversée sur le dos, la tête en bas : autour de mes pieds et de mes jambes il y avait une chaleur incommode, mais qui diminua graduellement ; je n'avais de libre que la tête, et mes autres membres étaient tellement serrés, qu'il m'était impossible de les mouvoir ; plus tard j'éprouvai de grandes douleurs en plusieurs endroits du corps. Dans cette horrible position, je me mis à appeler aussi fort que je le pus, mais aucun son ne me répondit ; alors je me persuadai que le jour du jugement était arrivé et que j'allais sortir de ces ténèbres pour voir une lumière ineffable dans le séjour de l'éternelle félicité. Puis je priai la Sainte Vierge de me prendre sous sa protection, et je m'armai de patience. Il me semblait que j'étais depuis un siècle dans cette tombe, lorsque j'entendis du bruit au-dessus de ma tête. Quelques instans après, je sentis qu'on enlevait l'objet qui couvrait mes pieds et qu'un faible rayon de lumière pénétrait jusqu'à mes yeux. Je ne pouvais me rendre compte de ce qui se passait, mais j'avais la certitude que le moment de ma délivrance était arrivé, lorsque l'exclamation d'Arnold me rendit à la réalité. »

Le père Jost supportait son malheur avec une apparente impassibilité, quoique, dans le fond, il en fût vivement affecté. Sitôt que la grande rigueur de l'hiver fut passée, il s'occupa à rebâtir sa maison ; on débaya d'abord le terrain, on coupa

des arbres dans la forêt et on les équarrit. Mais il fut obligé d'emprunter de l'argent pour faire face à ses dépenses et se procurer quelques pièces de bétail pour le printemps; c'était là un surcroît de soucis. Zum-Berg, le prétendant de sa fille, ne s'était pas montré depuis la catastrophe; Jost fit ses réflexions, mais il ne les communiqua à personne. Arnold était le plus heureux de toute cette famille dont il semblait faire partie. Le malheur rapproche les infortunés, la différence de fortune entre Anna et lui était bien réduite, ce qui lui donna de l'assurance et un espoir qu'il n'avait jamais eu jusqu'alors. Toute la journée il aidait dans ses travaux le père Jost qui n'avait point songé à refuser ses services; aux heures des repas et le soir il revenait dans sa cabane, où le doux sourire d'Anna le récompensait de toutes ses fatigues.

A la fin du printemps la nouvelle maison de Jost était déjà habitable, et le jour où la famille devait y faire son entrée avait été fixé d'avance; mais plus ce moment approchait, plus Arnold redevenait triste et préoccupé. Depuis la chute de l'avalanche il avait oublié son projet de service étranger, mais il y pensait de nouveau, lorsque la veille du jour où il devait prendre possession de son nouveau domicile, le père Jost vint se placer à côté de lui. Le jeune homme était assis à l'ombre d'un vieux cerisier, du petit nombre de ceux que l'âpreté du climat avait laissé subsister à cette hauteur; il paraissait regarder fixement l'écume blanche du torrent qui serpentait au fond de la vallée; mais en réalité il ne voyait ni n'entendait rien. Jost lui frappa doucement sur l'épaule et lui dit d'un ton amical: « Arnold, depuis quelque temps je te dois beaucoup; mais je crois que, vis-à-vis de toi, je ne suis pas un débiteur insolvable; tu as agi noblement envers moi et ma famille; je ne puis donc mieux récompenser ton dévouement qu'en te donnant ce que j'ai de plus cher au monde: si Anna te plaît encore, prends-la pour femme, je suis certain que tu la rendras heureuse.... Eh! bien, mon garçon, cela t'arrange-t-il? » Arnold stupéfait ne put proférer une parole; la joie et la surprise semblaient lui étouffer la gorge, ses idées bourdonnaient dans sa tête et il ne put parvenir à en formuler une seule; tout ce qu'il put faire fut de serrer la main de Jost, à lui en laisser des marques; et Jost le comprit.

Deux mois après, par une belle matinée d'été, on vit sortir de la petite église d'Unterschächen un nombreux cortège, à la tête duquel cheminaient un jeune homme et une jeune fille qui venaient de recevoir la bénédiction nuptiale. Ils se tenaient par la main. Une indicible expression de bonheur était

peinte sur ces deux figures. Anna, car c'était bien Anna avec Arnold, Anna cachait modestement ses beaux yeux bleus sous ses longues paupières abaissées; les teintes purpurines répandues sur son visage, et l'agitation du bouquet de roses et d'œillets qu'elle portait sur le devant de son corsage, décelaient une émotion qui ne faisait qu'ajouter à l'intérêt particulier qu'inspirait sa candide physionomie. Son père n'avait pas l'air d'être le moins heureux de tous ceux qui composaient le joyeux cortège.

Aidé de ses braves enfans, non seulement Jost eut en peu d'années réparé ses pertes, mais sa pieuse famille, si miraculeusement protégée par la main de Dieu, parvint à un état d'aisance dont il n'y a qu'un petit nombre des habitans de cette vallée qui puissent jouir.

## LES DOMINICAINS A BERNE.

(Suite.)

Cependant, sur la requête du gouvernement, l'évêque de Lausanne se rendit au couvent des dominicains, accompagné de plusieurs membres du clergé et de quelques conseillers, pour dresser une enquête sur ces prétendues apparitions. Le prieur était encore au lit, malade de sa chute, lorsque l'évêque entra. Sur la sommation qu'on lui fit d'avouer la vérité, il répondit fièrement qu'il n'avait aucun compte à rendre à l'évêque, qu'il ne reconnaissait point pour son supérieur, et que, du reste, il obéirait à la Vierge, qui avait défendu aux pères de révéler leur secret, si ce n'est au pape. Quant à Jetzer il répondit comme on le lui avait enseigné: qu'il était trop simple pour pouvoir faire le récit de ce qui s'était passé et que l'on devait s'adresser au prieur, qui avait tout écrit au fur et à mesure. Afin de n'éveiller aucun soupçon, les pères avaient fait démolir la cellule que Jetzer avait jusqu'alors habitée, ainsi que les deux cellules au plafond et aux parois desquelles il restait des traces qui pouvaient les compromettre. L'évêque se contenta de ce qu'on avait bien voulu lui dire et repartit. Cependant Jetzer était devenu de plus en plus défiant, et il ne voulut même plus boire du breuvage fabriqué par le sous-prieur ni laisser bander ses plaies, qui se fermèrent peu de temps après; ce qui le confirma dans ses soupçons. On essaya les voies de la persuasion et des menaces

pour lui faire changer d'avis; tout fut inutile. Alors ils ne trouvèrent d'autres moyens pour se tirer d'embarras que de faire de lui leur complice; ce qui leur réussit à souhait, en convenant d'une partie de leurs supercheries et en lui faisant comprendre tout l'avantage qui résultait pour leur ordre de leur fourberie. La crainte de devenir l'objet du mépris et de la risée publique contribua aussi pour une bonne part à persuader le pauvre homme. Les dominicains répandirent dès-lors le bruit que la Vierge, offensée de l'incrédulité des hommes, avait subitement fermé les plaies du frère Jean, et que probablement elle retirerait aussi les autres objets qu'elle avait donnés au couvent comme preuve de son affection. Ils firent faire un coffre doublé et garni de fer, avec quatre clefs; puis, en présence de plusieurs membres du conseil de la ville, parmi lesquels étaient le chancelier et trois bannerets, ils placèrent dans le coffre l'hostie rouge, la boîte, la chandelle miraculeuse et autres reliques, puis ils le fermèrent et en donnèrent les clefs aux personnes présentes, afin que si ces objets disparaissaient, on ne pût les accuser de les avoir soustraits. En s'en retournant chez lui, le chancelier Thüring Frickhart rencontra le trésorier de Wattenwyll, auquel il raconta tout ce qui venait d'avoir lieu. Le trésorier se prit à rire et dit qu'il était facile aux moines d'avoir autant de clefs qu'ils le jugeaient à propos. Le pauvre chancelier, rougissant de sa bonhomie, se hâta de renvoyer sa clef au couvent, et les autres en firent de même. D'abord interdits, les dominicains trouvèrent cependant un autre moyen pour se tirer d'embarras. Ils demandèrent au conseiller Hübschi qu'il voulût bien apposer son cachet sur le coffre; mais celui-ci s'y étant refusé, ils s'adressèrent au chanoine Wölflin, qui se montra plus complaisant. Or, à peine eurent-ils tourné le dos que l'économe se mit à imiter artistement le cachet, pour en faire usage selon le besoin.

Constamment travaillé pour qu'il continuât le rôle qu'il avait commencé, Jetzer resta inébranlable: alors on lui demanda si ses doutes tomberaient au cas que Ste Catherine de Sienne, qui était de leur ordre et qui avait aussi porté les cinq plaies, vint à lui apparaître. Sur sa réponse affirmative, on le prépara aussitôt à cette entrevue au moyen de la confession. — A minuit, le sous-prieur, sous la forme de Marie, et le long économe, sous celle de Ste Catherine, entrèrent dans la cellule de Jetzer; le dernier portait une cuvette remplie d'eau bénite. Après en avoir convenablement aspergé le pénitent, la Vierge lui présenta Ste Catherine, qui confirma tout ce qu'avait coutume de dire sa compagne en

pareil cas. Mais Jetzer ayant reconnu les deux visiteurs à leur voix, tira de dessous son oreiller un grand couteau qu'il y tenait caché, et en donna un coup si rude dans la cuisse de Catherine, que celle-ci laissa tomber l'eau bénite en poussant un cri lamentable; alors Marie s'écria: «Cet individu est possédé du démon; frappez-le au milieu du visage, Catherine»; et Catherine, animée par la vengeance, lui porta un coup de poings si vigoureux, que le pauvre homme en fut un instant tout étourdi et en eut pendant huit jours le visage enflé. Catherine chercha ensuite à lui arracher son couteau; mais Jetzer se défendit, et, pendant la lutte, il saisit un petit marteau qui était sur la table, et lui en asséna un coup si violent sur la tête, qu'elle tomba sur le plancher. Marie saisit alors un pot d'étain assez lourd, pour lui briser le crâne quelque dur qu'il fût, et le lui jeta avec colère à la tête; mais frère Jean sut habilement esquiver le projectile qui, après avoir brisé huit à dix vitreaux, alla s'aplatir sur le sol pierreux de la cour. Jetzer n'avait guère envie de continuer le combat, les forces étant aussi inégales; il s'esquiva lestement et courut chercher le prieur et le père lecteur. «Voilà le grand miracle que vous m'avez annoncé hier,» leur dit-il en ouvrant la porte. Les deux pères restèrent stupéfaits en voyant le piteux état dans lequel se trouvait Ste Catherine, le sang répandu sur le plancher et toute la chambre en désordre. Cependant Marie avait déjà bandé la blessure de Catherine, et toutes deux nièrent effrontément tout ce qui venait d'avoir lieu. Dès-lors les miracles et les apparitions cessèrent tout-à-fait, et il y eut guerre ouverte entre le frère Jean et les quatre misérables moines. Le premier, exaspéré par tant de mauvais traitements, ne songeait plus qu'à témoigner sa haine et son mépris à ses supérieurs qui, de leur côté, pensaient à se débarrasser à tout prix d'un individu qui ne pouvait plus servir à leurs projets, mais qui, au contraire, pouvait, d'un instant à l'autre, les mettre dans le plus grand péril. Prévoyant le cas où ils se verraient obligés de fuir, ils dépouillèrent de tous ses ornemens et pierres précieuses une image de la Vierge qui était dans leur chapelle; puis ils en offrirent quelques fragmens à Jetzer, pour le compromettre en cas de besoin; mais celui-ci les refusa. Plus tard il en acheta une partie à vil prix, ne connaissant pas lui-même la valeur de ces objets. Il avait l'intention d'en faire un présent à sa sœur; mais avant qu'il l'eût envoyé à sa destination, le chanoine Wölflin étant un jour venu le visiter, vit entre ses mains un magnifique rosaire: surpris de voir un objet d'un tel prix chez un pauvre tailleur, il lui demanda d'où il lui venait; Jetzer, qui avait appris à



mentir, répondit que c'était un cadeau de sa sœur. Les pères prirent note de cette réponse pour en faire usage plus tard et pour pouvoir le convaincre d'avoir volé le trésor du couvent. Cependant les quatre dominicains persistant à vouloir à tout prix relever l'éclat de leur ordre, ne purent se résigner à abandonner leur œuvre commencée avec tant de succès ; ils renouvelèrent leurs instances auprès de Jetzer, s'efforçant de lui persuader que l'honneur qui en résulterait pour leur ordre rejaillirait aussi sur lui et qu'il en serait largement récompensé. Jetzer, à moitié convaincu, promit de faire ce que l'on exigeait de lui, sous condition qu'on lui fit un récit fidèle de tous les moyens qu'on avait employés pour le séduire ; ce à quoi l'on consentit. Mais lorsqu'il apprit que l'on avait fait plusieurs tentatives pour l'empoisonner, une terreur invincible s'empara de son esprit, et il refusa positivement de se prêter plus long-temps à cette imposture. — Ce refus causa une grande anxiété aux quatre coupables, qui résolurent alors de le contraindre par la force à leur obéir ou à garder le silence.

Un autre événement vint augmenter l'animosité des deux parties. Plusieurs fois déjà, Jetzer avait remarqué que l'économe portait, furtivement et de nuit, dans la chambre du prieur, des plats chargés de mets exquis et des bouteilles qui ne pouvaient contenir que des liqueurs précieuses. Frère Jean, qui doutait fortement de la sainteté de ses supérieurs, voulut s'assurer quelle espèce de convives ils pouvaient recevoir à leurs festins ; le parfum et la quantité des mets lui faisant présumer qu'ils n'étaient pas seuls. Pour s'en convaincre, un soir il entra brusquement dans la chambre du prieur ; mais grandement fut-il ébahi en y apercevant, en outre du prieur, le père lecteur, le sous-prieur et l'économe, vêtus de pourpoints de soie, chapeau emplumaché, culottes de soie verte et l'épée au côté, et chacun d'eux en compagnie d'une femme ou fille assez peu décemment costumée. Mais ce qui l'indigna surtout, ce fut de voir sur la tête du prieur la barrette rouge, sur son corps le pourpoint de damas, à ses côtés l'épée damasquinée, qu'il avait déposés au couvent en y entrant. Du reste, des mets recherchés et des vins de choix étaient étalés en abondance sur la table. En apercevant frère Jean, le père lecteur se hâta de lui dire qu'il ne devait point se scandaliser, ces dames étant leurs sœurs. Jetzer ayant surpris une seconde fois ses supérieurs en flagrant délit, mais dans une compagnie féminine différente de la première fois : « Que faites-vous là, leur dit-il ; êtes-vous possédés du diable ? ah ! si nos messieurs de Berne savaient cela ! » — Alors le prieur s'emporta et l'accabla d'injures : « Maudit

imbécile, lui dit-il, ne pouvons-nous donc être en sûreté devant toi ? comment oses-tu venir nous surprendre ainsi ? Ce que nous faisons ici ne regarde ni toi ni nos messieurs de Berne. » — Jetzer les surprit une troisième fois en aussi noble compagnie ; mais cette fois-ci les femmes qui étaient présentes portaient tout bonnement le costume que les courtisanes étaient obligées de porter à cette époque : alors il les menaça d'aller les dénoncer, ce qui lui valut un torrent d'injures ; et le prieur jura que ces dames étaient les femmes de leurs amis. — Les pères ne se lassèrent point ; ils tentèrent encore de gagner Jetzer ; on lui lut une bulle du pape qu'ils avaient fabriquée, et qui les autorisait à canoniser tous ceux qui rendraient de grands services à leur ordre ; mais notre homme resta insensible à tous ces moyens de séduction. Alors ils résolurent de recourir à la violence pour que la conviction s'opérât. Jetzer se refusant obstinément à les entendre, son confesseur, le père lecteur, le condamna à se frapper devant l'autel à coups de chaîne, puis à entourer son corps de cette chaîne et à aller se coucher dans cet état. Mais les douleurs qu'il en éprouva furent si violentes, que, pendant la nuit, il jeta loin de lui l'instrument de son supplice. Le lendemain, de grand matin, les autres moines entrèrent chez lui pendant qu'il était encore au lit ; ils recommencèrent leurs instances pour lui faire encore une fois accepter les cinq plaies et boire du breuvage accoutumé. Mais les menaces furent aussi inutiles que les prières ; le malheureux ne pouvait plus entendre parler sans frémir des souffrances qu'il avait endurées ; aussi dit-il à ses bourreaux qu'il préférerait mourir plutôt que de recommencer. Alors les scélérats le saisirent et lui entourèrent le corps de la chaîne qu'il avait déjà portée, et la fixèrent au moyen de deux cadenas ; puis ils le laissèrent seul en le menaçant de le bâillonner s'il essayait de crier. Notre martyr souffrait horriblement ; à chaque mouvement qu'il faisait la chaîne lui entamait les chairs, et il lui était aussi impossible de goûter un instant de repos que de remuer son corps. On eut la cruauté de le laisser trois jours et trois nuits dans cette position ; de temps à autre on venait lui demander s'il voulait se soumettre, mais il persista dans son refus. Voyant enfin que leurs mauvais procédés ne pouvaient vaincre sa résistance, les dominicains le débarrassèrent de la chaîne, après lui avoir fait jurer de garder un silence éternel sur tout ce qui s'était passé. — Les chroniqueurs ajoutent encore ici une épisode digne de l'époque. Le prieur, l'économe et le père lecteur, jaloux de la science du sous-prieur, lui ayant demandé sa





recette, il leur répondit que sa science venait du diable, et qu'ils ne pouvaient l'acquérir qu'aux mêmes conditions que lui, c'est-à-dire, de renier Dieu, Jésus-Christ et la Vierge Marie, et de donner son âme au prince des ténébres. D'abord effrayés, ajoute la chronique, les pères finirent cependant par consentir à ces conditions, et le sous-prieur leur fit répéter la formule d'abjuration. Ce n'était pas tout ; il fallait que frère Jean entrât aussi dans la ligue diabolique ; mais il n'avait pas plus envie de s'associer avec Satan qu'avec ses supérieurs. Pour l'y déterminer, le sous-prieur prit son livre et invoqua une demi-douzaine d'esprits infernaux ; ce dont Jetzer fut si épouvanté, qu'il arracha le livre des mains du conjurateur, le jeta au loin, et les esprits disparurent.

La langue de Jetzer était liée par les plus terribles sermens ; cependant les quatre dominicains étaient dans des transes continuelles qu'il n'allât bêtement trahir leur secret. Ils résolurent donc de faire une nouvelle tentative pour l'empoisonner (c'était la cinquième ou sixième fois) ; un crime de plus ne les effrayait pas. Un soir ils entrèrent tous les quatre dans la chambre du patient ; le prieur, marchant en tête, portait dans un vase l'hostie rouge qui avait déjà joué précédemment un grand rôle : il lui dit que cette hostie, après avoir été précieusement gardée parmi les reliques du couvent, lui était destinée par la Vierge Marie, qui lui ordonnait de la manger pour qu'elle ne tombât pas

aux mains des incrédules. Mais le temps était passé où le trop crédule frère Jean ajoutait foi à ces discours hypocrites ; il refusa positivement de toucher l'hostie, qu'il supposait être empoisonnée. Alors ils le saisirent, le jetèrent à terre, et tandis que le prieur et le père lecteur le tenaient fortement, le sous-prieur et l'économe lui déchirèrent plusieurs parties du corps avec des tenailles et le brûlèrent cruellement avec un fer rouge ; puis ils le menacèrent de lui verser du plomb fondu dans la bouche s'il n'avalait l'hostie. Mais le malheureux resta inébranlable ; alors ils lui ouvrirent de force la bouche et après y avoir mis l'hostie avec une clef, ils la lui tinrent fermée jusqu'à ce qu'ils supposèrent qu'elle dût être fondue. Mais aussitôt qu'il fut libre, frère Jean vomit l'hostie tout entière sur un tabouret ; l'un d'eux la releva avec le calice, mais la place qu'elle avait touchée resta, tout en conservant la forme de l'hostie, rouge comme du sang, et rien ne put l'effacer. A cette vue ils furent tous terrifiés ; le prieur se prit à pleurer de désespoir ; mais le père lecteur leur suggéra l'idée de faire du feu dans le poêle et d'y brûler le signe accusateur. Aussitôt l'économe fit un grand feu, et on y jeta le tabouret et l'hostie ; mais à mesure que le sacrement se consumait, on entendit un bruit épouvantable dans le poêle : c'étaient des détonations effrayantes, comme si toute la maison fût prête à s'écrouler. Saisis d'une terreur panique, les moines prirent la fuite, chacun de son côté :

quant à Jetzer, abandonné à lui-même, il aurait bien voulu en faire autant, mais ses persécuteurs l'avaient mis dans un si pitoyable état, qu'il lui était impossible de se tenir sur ses jambes. Cependant les quatre scélérats étaient au désespoir de voir encore une fois échouer leur tentative d'empoisonnement. Le 10 septembre, ils se réunirent dans la chapelle de la Vierge pour délibérer secrètement sur ce qui lui restait à faire : les opinions étaient très-divisées, ils n'étaient d'accord que sur un point, celui de faire périr leur malheureuse victime. Le sous-prieur promit de cuire un potage qui, avant trois jours, l'enverrait dans l'autre monde; mais auparavant ils résolurent de faire encore une tentative pour convaincre Jetzer au moyen d'une apparition de la Vierge, puis ils se séparèrent après s'être juré mutuellement de ne jamais se trahir. Ils croyaient avoir tenu leur conférence bien secrète, et pourtant elle eut un témoin, et ce témoin était frère Jean qui, soupçonnant que ses supérieurs tramaient quelque chose de nouveau, avait épié leurs démarches et était allé se cacher dans un endroit obscur de la chapelle, d'où il pouvait tout entendre. Son aversion pour ces hommes vils aurait encore augmenté, si son dégoût et sa haine n'eussent déjà été portés à leur comble. Dès lors il ne goûta d'aucun mets préparé pour lui seul, et il se tint sur ses gardes le jour comme la nuit. — Quelque temps après, les pères se rendirent auprès de lui, et tâchèrent, par des discours insidieux, de lui faire croire que tout ce qu'ils avaient fait ne pouvait déplaire à Dieu, puisqu'ils avaient toujours agi par amour pour la vérité et pour le bien de l'ordre : ils ajoutèrent que leur intention était que plusieurs d'entre eux se rendissent à Rome pour faire au St Père un rapport de tout ce qui s'était passé dans le couvent, et que, quant à lui, il devait se conduire déceimment, si la Vierge lui apparaissait dans toute sa gloire.

Le même soir, son confesseur l'entretint en particulier et lui recommanda spécialement de ne pas négliger les matines, vu que tous les pères et frères seraient présents, ainsi que deux chanoines de leurs amis, qui viendraient prier la Vierge d'être favorable aux pères qui allaient partir pour Rome ; et il l'assura que si Marie apparaissait, il n'y aurait aucune tromperie. Frère Jean fit semblant d'être convaincu, et se rendit pour les matines dans la chapelle. Les pères étaient réunis et avec eux se trouvaient les deux chanoines Jean Dubi et M. Wölflle. Le prieur alla déposer sur l'autel du milieu le saint sacrement, et les assistans entonnèrent le chant des matines. Aussitôt après on vit la Vierge

Marie descendre le petit escalier qui conduisait de l'orgue à la galerie : pour cette fois, frère Jean serait certainement tombé dans un saint ravissement s'il n'avait été prévenu d'avance que tout cela n'était qu'un nouveau mensonge. La prétendue Vierge qui n'était autre que le directeur des novices (Paulus de Francfort), portait sur sa tête une couronne magnifique, étincelante d'or et de pierreries. Sa longue chevelure flottait sur ses épaules, recouverte d'un voile de gaze ; sa robe était d'une blancheur éblouissante ; sur sa poitrine elle portait un grand *agnus dei*, et dans sa main une chandelle allumée divisée en cinq branches. Son visage rose et blanc rayonnait de jeunesse et de gloire. En passant elle bénit l'autel, puis les assistans ; ensuite elle s'approcha de Jetzer, et lui dit : « Cher frère Jean, je suis Marie, dans toute sa majesté, envoyée par son fils pour que tu reconnaisse pour véritable tout ce que tes pères ont fait en mon nom ; ils doivent partir pour Rome pour en rendre témoignage, et je les assisterai, avec l'aide de Dieu. »

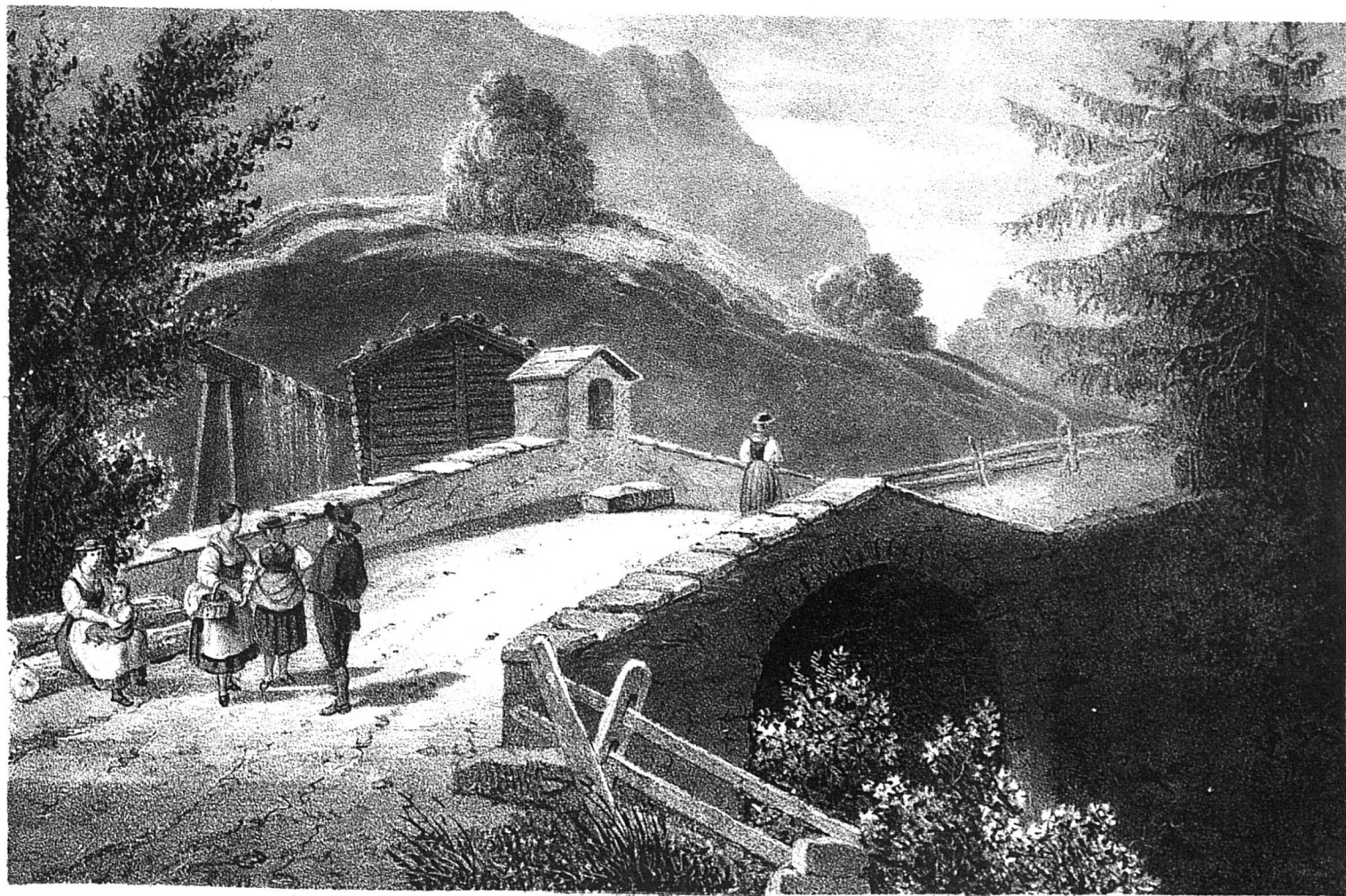
( La suite au prochain numéro. )

---

## SOUVENIRS DU VALAIS.

---

Contre notre attente, la poste nous conduisit en beaucoup moins de temps que nous ne l'avions supposé, de Thoun à Frutigen, où nous comptions prendre nos quartiers pour la nuit. Comme nous avions au moins encore une heure de jour et qu'un ciel sans nuages nous promettait une belle nuit, nous n'hésitâmes pas à nous mettre en route pour Kanderstäg, après nous être rafraîchis à l'auberge. Ce serait une vraie injustice que de quitter la charmante vallée de Frutigen sans en dire un seul mot. Riant, fertile, et couverte d'une multitude de jolies habitations et de châteaux où fourmille une nombreuse population, où l'on rencontre partout des bestiaux d'une grosseur et d'une beauté remarquables, elle peut rivaliser avec les plus belles vallées de la Suisse. Le village de Frutigen lui-même, chef-lieu de la vallée et du district de ce nom, a toujours passé pour l'un des plus beaux et des plus riches bourgs du canton de Berne, bien qu'il ait été deux fois entièrement détruit par le feu dans l'espace d'un siècle. Le bourg comprend plus de mille habitants, mais on en compte 4185 dans la paroisse, où l'on trouve seize écoles bien dirigées. — Nous quittâmes donc Frutigen et ses jolies habitations bien blanches



PONT DANS LA VALLÉE D'HÉRENS.  
dans le Valais.

Brücke im Eringer Thal.  
im Valais.



et couvertes en ardoise, pour nous enfoncer dans la vallée de la Kander. Pendant une heure de marche nous parcourûmes une vallée assez spacieuse et très-peu inclinée; nous laissâmes sur notre droite le château de Tellenburg, ancien manoir féodal, et nous passâmes sur la rive droite de la Kander. Le soleil avait disparu derrière les hautes sommités qui ensermentent la vallée des deux côtés; le chemin devenait plus montueux, quoique toujours excellent; la Kander faisait entendre son mugissement; nous hâtons nos pas; enfin, une heure et demie après notre départ de Frutigen, la nuit nous avait entièrement enveloppés de ses ombres, et, dans la gorge étroite où nous marchions, nous nous serions trouvés dans la plus complète obscurité si la lune, qui venait de se lever, n'eût répandu dans l'atmosphère cette lueur transparente qui indique sa présence, quoiqu'elle fût encore invisible à nos yeux. Tout-à-coup, dans un endroit des plus sauvages de la gorge, nous découvrîmes, sur notre gauche, une haute tour ronde, éclairée par un rayon de la lune qui se glissait au travers d'une profonde échancrure de la montagne. Semblable à un fantôme chargé de la garde du défilé, cette tour, reste de l'ancien château de Felsenburg, était collée contre les rochers sombres et menaçans qui la dominaient à une hauteur effrayante. Bientôt nous aperçûmes dans le lointain quelques sommités dont la neige, éclairée par la lune, reflétait sa clarté argentine. Tout à fait pareilles à des spectres immobiles et voués au silence, ces cimes élevées semblaient regarder dormir la plaine par-dessus le noir rideau de montagnes qui cachait leur base. Au milieu de tous ces fantastiques enchantemens de la nuit, le mugissement toujours croissant de la Kander, qui nous annonçait que la pente devenait de plus en plus rapide, était le seul bruit qui parvint jusqu'à nous; mais ce torrent fougueux, profondément encaissé au fond de l'abîme où il roule ses ondes écumantes, ne se montrait point à nos yeux. Ici nous trouvâmes une énorme voiture attelée de huit ou dix chevaux, qui cheminait lentement sur la voie tortueuse conduisant, par une rampe longue et rapide, à la vallée de Kanderstæg. Les voituriers nous apprirent qu'elle appartenait à l'hospice de l'Île à Berne, et qu'elle était destinée à aller à Kanderstæg chercher les malades que cet hôpital envoie toutes les années, à ses frais, aux bains de Louèche. Ils nous prièrent en même temps d'annoncer leur arrivée à l'auberge, afin que l'on vînt à leur aide; ce que nous ne manquâmes pas de faire. Enfin nous cessâmes de monter, la Kander ne se faisait plus entendre; mais des rumeurs inconnues, plaintives et

lugubres, produites par le bruit des glaciers, des cascades et de la brise qui passait dans les cimes des sapins, nous annoncèrent que nous nous étions approchés du centre de la région alpine. Au bout d'une demi-heure nous arrivâmes à l'auberge de Kanderstæg, où nous trouvâmes en même temps de quoi satisfaire notre appétit et le besoin que nous avions de repos.

Le lendemain, de bonne heure nous étions sur pied et nous nous dirigeons vers la vallée et le lac d'Oeschinen, distans de cinq quarts de lieues de Kanderstæg, et dont nous avions entendu vanter les beautés alpestres. Le sentier que nous suivîmes n'était rien moins qu'agréable, car souvent il était escarpé, pierreux et même coupé en certains endroits. — Le lac d'Oeschinen est situé à l'extrémité supérieure de la vallée, au milieu d'une enceinte d'énormes montagnes couvertes de neige et de glaciers. Parmi les sommités les plus élevées, la Blumlisalp présentait majestueusement sa cime et son flanc occidental, couvert de glace et de neige à une hauteur de plus de 6000 pieds au-dessus du lac, qui lui-même est à 4830 pieds au-dessus de la mer. La base de ces montagnes est si rapprochée du lac, qu'il serait impossible d'en faire le tour. Nous côtoyâmes, non sans beaucoup de peine, une partie de son rivage, découpé par des golfes et des promontoires dont les rochers étaient couverts d'une fraîche verdure et ombragés par des sapins dont les branches s'étendaient sur ses ondes. Le silence absolu qui régnait dans cette enceinte solitaire et séparée du monde, n'était interrompu que par le lointain bruissement d'une multitude de cascades, dont une partie tombaient directement dans le lac et contrastaient, par leur blanche écume, avec la teinte sombre de ses eaux dans lesquelles elles se réfléchissaient. Nous étions en extase à contempler ce tableau, tout à la fois imposant et romantique; aucun bruit ne venait troubler nos méditations; nous essayâmes de réveiller par le son de nos voix les échos de cette solitude, mais notre peine fut inutile; car, au même instant, un bruit terrible, longuement prolongé et répété par mille échos, nous laissa bouche béante. Nos regards se dirigèrent bien vite sur les flancs couverts de glace de la Blumlisalp, pour y chercher la cause de ce bruit inaccoutumé; mais il s'écoula un long moment avant que nous pussions découvrir certain filet argenté qui s'échappait d'un glacier situé sur les flancs du Doldenhorn. Peu d'instans après tout mouvement cessa, et le silence se rétablit. Mais, quelques secondes plus tard, nous aperçûmes de nouveau le cordon argenté, qui nous parut grossir à chaque instant et qui prit l'aspect de l'écume



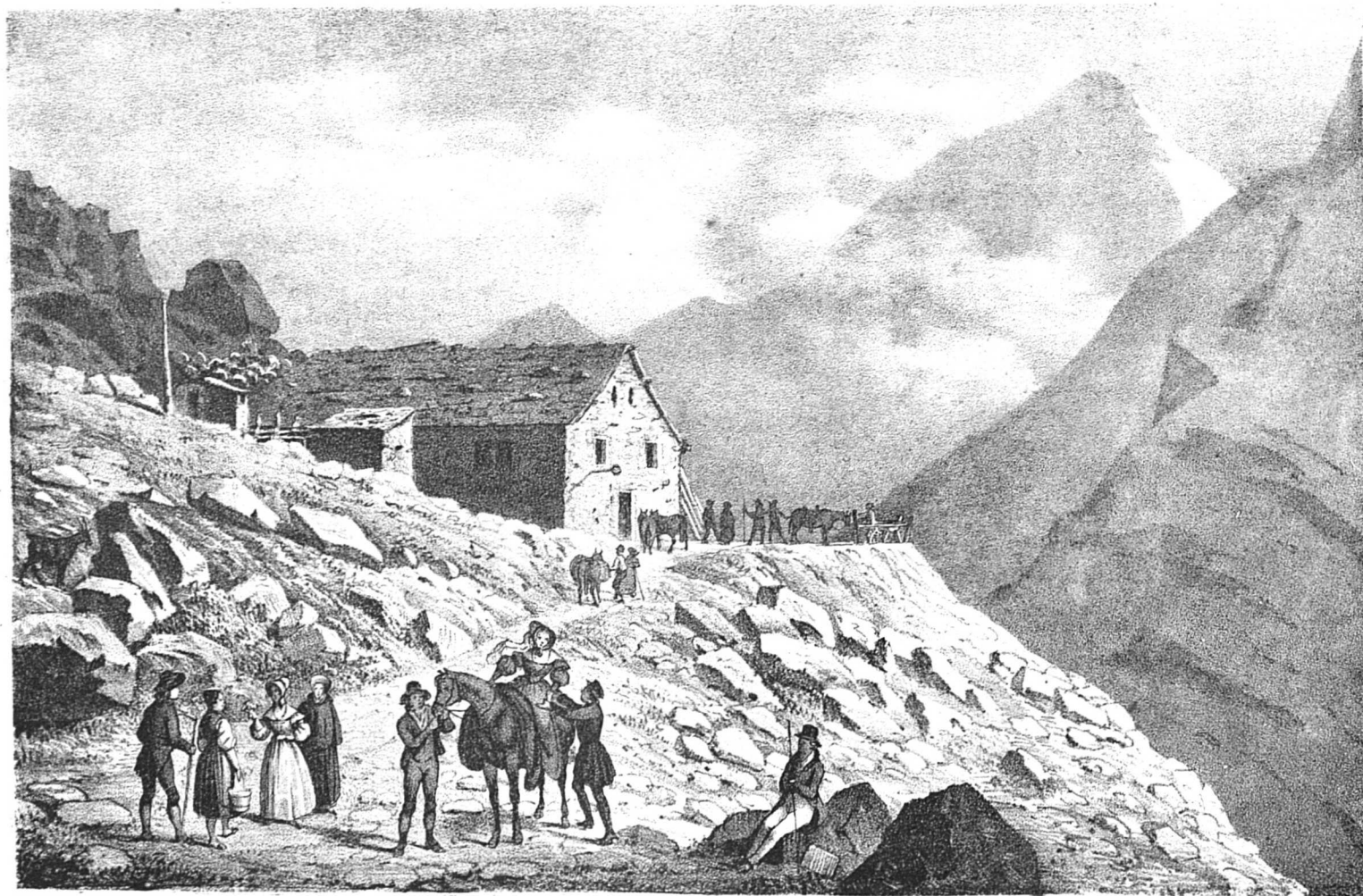
d'une cascade : aussitôt le bruit se renouvela, mais plus fort qu'auparavant. C'était une avalanche. Rendue quelquefois invisible par quelques saillies des rochers, elle reparaisait quelques instans après, brisée, réduite en poussière, et lancée dans une nouvelle direction. Le tonnerre de l'avalanche augmentait d'une manière effrayante, aussi bien que son volume, et tout cela cependant n'était qu'apparent ; car en s'approchant du bas de la montagne et par conséquent de la position que nous occupions, elle devait nous apparaître toujours plus volumineuse. En général, pour celui qui parcourt les montagnes, l'œil est singulièrement trompé sur les distances. Cette avalanche qui nous paraissait si proche, avait pris naissance au moins à quatre ou cinq mille pas du lieu où nous étions ; ce dont nous pûmes juger par son retentissement prolongé et l'intervalle qui eut lieu entre la chute et le bruit, et mieux encore au moyen de notre longue-vue, avec laquelle nous reconnûmes que cette poussière liquide se composait d'énormes glaçons, dont un seul aurait parfois suffi pour écraser une maison. Toujours trompés sur les distances, nous ne mettions pas en doute qu'au dénouement de cette étrange scène nous ne vissions cette masse de glaces se précipiter d'une grande hauteur dans le lac ; mais il n'en fut point ainsi : tous ces débris roulèrent quelque temps sur une plage qu'il nous fallut presque deviner, puis ils s'arrêtèrent et s'accumulèrent sur ce rivage sans avoir touché le lac ; ce dont nous nous convainquîmes avec la lunette d'approche. Le phénomène avait duré de dix à quinze minutes. Jamais je n'avais vu une avalanche d'été aussi formidable, et dans une localité aussi favorable pour en examiner les effets. Ce qui d'abord nous paraissait une poignée de neige aurait suffi pour ensevelir tout un village. Nous nous serions volontiers approchés du lieu où s'était terminé cet imposant spectacle ; mais la peine que nous nous donnâmes pour atteindre ce but n'aboutit qu'à nous convaincre que la chose était absolument impossible à cause des rochers qui, plongeant perpendiculairement dans le lac, interdisaient le passage, lequel du reste aurait été fort dangereux.

Les scènes dont nous venions d'être témoins avaient si vivement excité notre attention, que nous oubliâmes les besoins les plus pressans de la vie et que nous nous aperçûmes alors seulement que la journée était très-avancée et que nous étions en proie à une faim dévorante. Après avoir observé que ce lac, qui peut avoir une lieue de tour, n'a point d'écoulement visible, mais que plus bas on voit partout surgir des sources plus ou moins considérables, nous fîmes trêve à toute contem-

plation, et nous redescendîmes en toute hâte à Kanderstæg, où nous trouvâmes une grande rumeur dans l'intérieur de l'auberge, rumeur causée par l'arrivée d'une famille anglaise, qui paraissait à elle seule absorber les soins de tous les gens de la maison ; de sorte que nous autres, pauvres hères, fatigués et à jeûn dès les six heures du matin, il nous fallut attendre jusqu'à ce que les gentlemens fussent rassasiés ; ce qui certes nous parut être une tâche fort difficile à remplir pour les gens de la maison, en attendant que l'on nous servît notre modeste repas. Le lendemain, de très-grand matin, nous cheminions, en suivant le cours de la Kander, vers le fond de la vallée, que l'on peut encore parcourir en char, à la distance d'une demi-lieue ; alors on commence à gravir les premiers gradins de la Gemmi. Notre guide nous fit observer sur notre droite un beau pâturage auquel on n'arrivait qu'au moyen d'échelles posées dans les crevasses des rochers. Quant au bétail, il ne pouvait y parvenir qu'en faisant un détour de plusieurs lieues. — Après avoir grimpé pendant une longue heure sur une rampe boisée et agréable, puis sur des pâturages, nous arrivâmes aux premiers châlets qui déjà se trouvent sur les limites du Valais. Depuis la hauteur nous jetâmes un dernier regard sur la charmante vallée de Kanderstæg, dont la vue doit faire une impression des plus agréables sur ceux qui viennent de traverser les déserts de la Gemmi. Tout le fond de la vallée paraît couvert d'un tapis de la plus belle verdure : elle est élevée de 3280 au-dessus de la mer : c'est l'ensemble de ses soixante maisons, disséminées de droite et de gauche, dont l'auberge et une petite église sans clocher constituent le centre, qui porte le nom de village de Kanderstæg. Le pasteur de Frutigen vient toutes les trois semaines y célébrer le service divin. — Après avoir encore marché un quart d'heure à-peu-près, nous aperçûmes la vallée de Gaster, qui nous parut encore plongée dans les ténèbres. A partir de là, l'aspect des montagnes devient de plus en plus imposant : de nouveaux pics, de nouvelles sommités apparaissaient incessamment à nos regards avides. Le chemin lui-même changeait continuellement de formes ; tantôt il traversait des pâturages couverts de bestiaux, tantôt des éboulemens de terrains montagneux et des escarpemens quelquefois fatigans. — Enfin nous aperçûmes l'auberge hospitalière du Schwaribach, que nous atteignîmes en trois heures de marche depuis notre départ de Kanderstæg.

( La suite au prochain numéro. )





SCHWABENBAU  
sur la Gemmi.

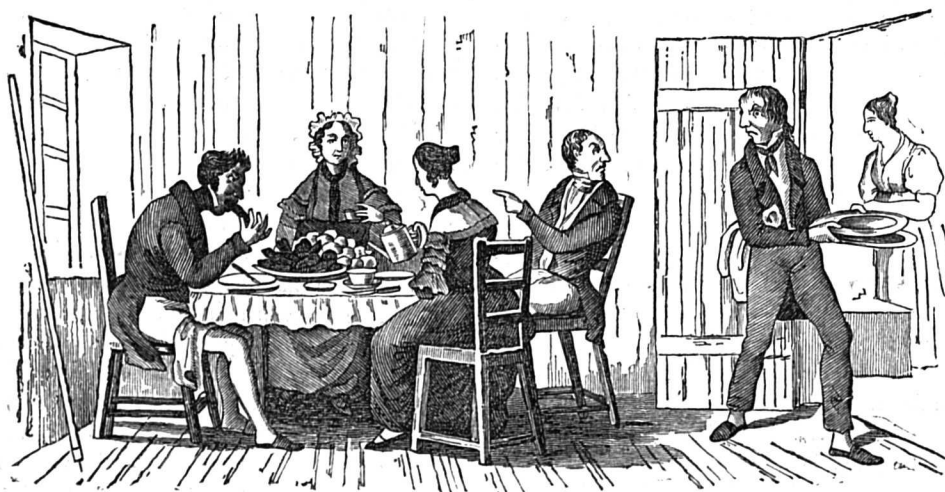
Schwabach,  
auf der Gemmi.

## SOUVENIRS DU VALAIS.

(Suite.)

Pour entrer dans la petite auberge du Schwabach il nous fallut nous faire jour à travers une foule de voyageurs, de guides et de quadrupèdes, qui leur avaient servi de monture. Dans l'intérieur c'était pis encore; car au grand désappointement de nos estomacs, nous reconnûmes aussitôt la famille anglaise qui, la veille, nous avait affamés à Kandersteg. Trois heures auparavant nous avions admiré leur brillant appétit matinal; car c'est à peine si toutes les provisions de chocolat, de beurre, d'œufs et de crème, de l'hôte de Kandersteg, avaient pu suffire à les rassasier. Pendant la route nous avions vu plusieurs fois leur caravane cheminer devant nous, et il y avait peu d'instans qu'elle venait d'arriver. Les questions multipliées que firent à l'hôte les gentlemen sur l'état de ses provisions furent pour nous de fort mauvais augure, car il était forte-

ment à craindre que leurs besoins ne surpassassent ce que l'hôte avait à offrir; circonstance qui aurait été très-fâcheuse pour nous, qui n'avions pas pris les mêmes précautions qu'eux à Kandersteg. Aussi nous nous hâtâmes d'exprimer à l'hôte le vœu qu'il nous réservât quelque chose. La famille anglaise, qui se composait de quatre personnes, dont deux paraissaient être le père et la mère des deux autres, un jeune homme et une demoiselle, venait de se reconforter avec deux douzaines d'œufs, du thé en abondance, du beurre et de la crème; aussi avions-nous droit d'espérer que leur repas était terminé et que notre tour allait enfin venir, car l'hôte et ses aides avaient été jusqu'alors si occupés, que nous nous étions résignés à prendre patience. Cependant nous avions mal présumé de l'appétit des Anglais, car bientôt la voix aigre du plus jeune des deux



messieurs se fit entendre : « Garçon, des côtelettes ! » et aussitôt tout le monde de la cuisine fut en l'air, les casseroles en pleine révolution, et les côtelettes ne tardèrent pas à arriver. A peine eurent-elles passé dans l'estomac des quatre insulaires que la même voix se fit entendre de nouveau : « Garçon, nous avons faim, encore des côtelettes » ; et on entendit de nouveau le bruit des casseroles et le pétilllement du feu. Mais cette fois-ci nous n'y tîmes plus ; nous voulûmes décidément avoir notre part de côtelettes pendant qu'il en restait encore ; il était hélas ! déjà trop tard, on préparait le dernier morceau pour les Anglais, et quoiqu'il y en eût au moins pour huit personnes, nous y renoncâmes de bonne grâce en faveur d'un morceau de chamois en venaison que nous offrit l'hôte. Mais craignant de devenir une seconde fois les victimes de la voracité anglaise, l'un de nous se plaça en sentinelle à la cuisine ; et la précaution n'était certes pas inutile, car la robuste famille ayant demandé pour la troisième fois des côtelettes, l'hôte leur dit qu'il n'y en avait plus ; ce qui parut beaucoup les contrarier. Après une courte consultation, ils redemandèrent pour le troisième service, des œufs, de la crème, du beurre et du thé. L'hôte parut bouleversé ; la sueur ruisselait sur son visage ; probablement il craignait que ces hôtes voraces ne quittassent la maison que lorsqu'il n'y aurait plus rien à manger : cependant, sans mot dire, il apporta deux douzaines d'œufs et les autres victuailles demandées. Quant à nous, qui tenions notre morceau de chamois entre les dents, nous ne nous inquiétions pas trop de la détresse de notre hôte, non plus que du départ des insulaires, car nous savions qu'il y avait assez d'hôtels à Louèche pour ne pas craindre d'y être de nouveau affamés par eux. Nous pensions que l'aubergiste se ferait au moins payer largement par ces dignes touristes ; mais il n'en fut point ainsi, et nous crûmes réellement que la terreur avait tourné la tête au brave homme lorsque nous l'entendîmes leur demander pour eux tous ce qu'il aurait pu en bonne conscience exiger d'un seul. Cependant on est obligé de tout amener de très-loin dans cet endroit ; le bois même y est transporté à dos de cheval d'une distance de deux lieues.

L'auberge du Schwarebach, située à 5,840 pieds au dessus de la mer, n'est guère qu'une hutte imparfaitement formée des débris qui l'entourent et ensevelie sous la neige pendant huit mois de l'année ; aussi n'est-elle habitée qu'en été : un affreux désert l'entoure de tous côtés ; une chambre et une cuisine en occupent la partie supérieure, au dessous est une écurie pour les chevaux et les chèvres.

Cependant aucun palais du monde ne pourrait offrir un aspect plus ravissant au voyageur fatigué ou battu par la tempête, que ce toit solitaire, où il est sûr de trouver un bon accueil. Comme il est à égale distance de Kanderstæg et de Louèche, et que c'est le seul endroit de la route à parcourir où l'on puisse se rafraîchir, on y trouve ordinairement un grand nombre de voyageurs qui, venant d'un côté ou de l'autre, s'y rencontrent le plus souvent à la même heure, entre neuf et dix heures du matin, parce que l'on préfère gravir la Gemmi avant la grande chaleur du jour, et que, selon le règlement, les guides et les conducteurs de chevaux sont payés davantage dès que l'on part après six heures du matin de Kanderstæg ou de Louèche, parce qu'ils n'ont plus le temps alors de retourner chez eux le même jour. L'espace est si restreint dans l'auberge du Schwarebach que lorsqu'il y a sept à huit personnes dans la chambre, on ne peut plus s'y remuer : il n'est même pas question d'y déposer son bagage ; cependant dans une petite chambre contiguë il y a deux lits où quelques voyageurs peuvent passer la nuit en cas de besoin, ce qui arrive assez fréquemment. De tout temps l'hôte qui la dessert a été un bernois : il arrive ici au mois de mai et s'en retourne au mois de novembre, emmenant avec lui tous ses effets ; car il passe en ce lieu toute espèce de gens, parmi lesquels il y en a qui ne pourraient pas toujours avoir les meilleures intentions ; témoin le tragique événement qui arriva en 1807. Au mois de mai de cette année l'aubergiste avait, comme de coutume, profité des premiers beaux jours où les chemins fussent praticables pour conduire ses effets de Kanderstæg au Schwarebach. Dans son premier voyage, outre quelques aides, il avait emmené avec lui sa fille, jeune personne de dix-huit à vingt ans, qu'il laissa seule dans la maison pour mettre en ordre les objets apportés par lui, et il s'en retourna à Kanderstæg dans l'intention de faire encore un voyage dans la même journée. Effectivement la mère de la jeune personne revint le soir avec les conducteurs du bagage. Elle fut d'abord frappée du silence qui régnait dans la maison, où sa fille, ordinairement si active, ne pouvait manquer de se faire entendre : agitée d'une vive inquiétude, elle se hâta d'entrer dans l'auberge, elle ouvre la porte de la chambre, et bientôt le spectacle le plus affreux, le plus déchirant, se présente aux yeux de la pauvre mère ; sa fille gisait sur le plancher, sans vie et baignée dans son sang. Elle avait été assassinée à coups de couteau ; le désordre qui régnait dans l'appartement et dans ses vêtements, le sang dont étaient tachés les objets environnans, attestaient qu'elle





avait opposé la plus vive résistance à ses meurtriers : on trouva même encore dans ses mains et sur le plancher des touffes de cheveux noirs. On ne put jamais découvrir les meurtriers qu'on supposait être deux italiens vagabonds que l'on avait vus passer à Kandersteg en toute hâte, venant de la Gemmi. Le souvenir d'un pareil événement dans un lieu qui, par lui-même, inspire une sorte d'horreur, ne peut manquer de produire une profonde impression sur les voyageurs. Cependant ce crime ne paraît point intimider les habitants du lieu, car les deux filles du précédent aubergiste, n'étant âgées que de quinze à vingt ans, restaient fréquemment seules, pendant des journées entières, dans cette habitation solitaire.

Plus bas que l'auberge, on voit le lit très-profond d'un ancien lac. Le bâtiment paraît être à l'abri des avalanches; mais il n'en est pas ainsi des environs, qui offrent partout les affreux débris d'un monde bouleversé. De mémoire d'homme, en 1782, une énorme avalanche, qui n'avait pas moins de deux lieues d'étendue, se détacha du Rinderhorn, haute montagne couverte de glace, située à l'est, et vint se précipiter sur les pâturages valaisans placés entre le Schwarebach et la limite bernoise; tous les hommes, tout le bétail, qui se trouvèrent dans ce rayon, y périrent. On voit encore beaucoup de traces de cette avalanche.

Au moment où nous allions nous mettre en route, un homme vint auprès de nous et nous offrit ses services comme guide. Sur notre réponse que nous en avions assez d'un, il observa que le chemin était si affreux, si dangereux, que

nous n'en aurions pas trop de deux; mais nous connaissions assez les dangers de la route pour ne pas nous laisser intimider par les assertions mensongères de notre importun, qui, voyant que nous ne voulions pas de ses services, se mit à mendier. C'est encore là un exemple qui prouve qu'il faut se méfier des guides ou de ceux qui se donnent pour tels.

Nous continuâmes à cheminer sur le dos de la Gemmi, au travers d'affreux débris de montagnes. De toute part on a sous les yeux le hideux spectacle d'une éternelle destruction; à chaque pas on reconnaît les traces des horribles convulsions de la nature; partout le sol est hérissé de débris mutilés, fracassés par la foudre et les éléments les plus contraires. Après une demi-heure de marche nous aperçûmes, au milieu de ce domaine de la désolation, le lac appelé Daubensée. Ce lac qui a une demi-lieue de longueur, loin d'animer ce site, semble plutôt encore en augmenter les horreurs. Ses eaux troubles ont une teinte grisâtre et lugubre. Tout ce qui a vie a disparu dès long-temps de ses rives désolées; aucun animal n'a jamais agité ses ondes, aucune verdure n'y distrait l'œil fatigué de la monotonie des teintes des rochers. Il est singulier comme les voyageurs varient dans leurs relations à l'égard de ce lac : les uns prétendent qu'il est d'une profondeur insondable, d'autres qu'il est gelé pendant neuf mois de l'année; mais des personnes mieux instruites assurent qu'il ne gèle jamais, parce qu'à la fin de l'automne n'étant plus alimenté par les eaux du glacier de Lammern, dont la fonte vient alors à cesser, il s'écoule peu-à-peu par des canaux souterrains et reste à sec jusqu'au printemps. Sa profondeur est presque également partout de 20 pieds seulement. Il n'a point d'écoulement visible; ses eaux s'échappent au travers des couches de rochers schisteux qui composent son fond; mais comme les couches de la montagne sont inclinées du sud au nord, l'écoulement s'opère à travers la masse la plus considérable de la montagne vers la vallée de Gastern. Depuis l'autre extrémité du lac, dont nous suivîmes la rive orientale, on monte sur l'arête la plus élevée de la montagne, que l'on nomme Daube, et qui est élevée de 300 pieds au-dessus du lac et de 7000 pieds au-dessus de la mer; 415 pieds de plus que le col de la Grimsel, 660 de plus que le St-Gothard, 826 de plus que le Simplon, et 548 de moins que le St-Bernard. Nous n'avions rencontré de la neige qu'en quelques rares endroits. On rencontre partout des perches qui servent à indiquer le chemin aux voyageurs qui traversent la montagne en hiver; elles ne sont même pas inutiles en été, car souvent le sentier est à peine reconnaissable.

ble au milieu de l'énorme quantité de débris de montagnes. Depuis la Daube nous avons une superbe échappée sur les montagnes situées à l'opposite qui séparent le Valais du Piémont, parmi lesquelles le Mont-Rose s'élève fièrement à une hauteur de 14,740 pieds. D'autres pics, tels que le Mont-Cervin, la Dent-Blanche, l'Angsthorn, groupés à l'entour, s'élèvent à une hauteur de 13200 à 13800 pieds; on distinguait même dans l'éloignement le mont-Blanc et le Mont-Combin. Il est vrai de dire que nous étions favorisés par un temps magnifique; le ciel était d'un bleu sans taches et l'atmosphère d'une pureté remarquable. A notre droite nous avons la vue du glacier de Lammern qui autrefois s'avancait beaucoup plus qu'aujourd'hui. On suppose même que la croupe de la Gemmi était anciennement recouverte d'un glacier, mais que plusieurs cimes qui dominaient son revers méridional s'étant abîmées, et le glacier n'étant plus alimenté par leur neige et se trouvant plus exposé à l'action du soleil, finit par disparaître entièrement. Des enfoncemens singulièrement contournés, la surface aplatie du rocher, ses angles arrondis et polis, indiquent assez l'action longue et continue de la glace. Etant resté quelques pas en arrière à examiner ces singularités, je vis venir à moi un moine mendiant, accompagné d'un homme du Valais : il m'adressa la parole je ne sais dans quel baragouin, mais je compris qu'il demandait une aumône. Dès qu'il vit que je tirais ma bourse de mon gousset, il se jeta à genoux et porta sa main à ses lèvres; mais indigné de sa bassesse, je lui jetai à terre la monnaie que je lui destinais et lui tournai le dos.

Rien d'aussi saisissant que l'aspect qui se présente subitement à vous, lorsque vous arrivez au bord des parois de rochers qui dominent les bains de Louèche, situés à 2600 pieds au dessous de vous. Il semble que le rocher est perpendiculaire jusque près des bains et que l'on pourrait y jeter une pierre; cependant il en est encore éloigné d'une demi-lieue depuis sa base. C'est d'abord avec inquiétude que l'on cherche l'issue qui doit vous conduire au fond de cet affreux précipice; mais en avançant on se rassure, car le sentier est même au commencement large et commode. Cependant tout le monde n'y passe pas sans crainte : beaucoup de voyageurs qui se rendent aux bains se font porter à bras d'hommes; il y en a qui se font bander les yeux ou qui se font descendre à reculons, ou qui même se font lier comme des veaux sur leur monture. D'autres restent à cheval; on voit même des femmes le faire, et ce sont là les moins prudents; car ces animaux ont l'habitude de suivre le bord

du précipice, et il faut être bien prémuni contre le vertige pour supporter la vue de l'abîme sur lequel on est suspendu. Notre guide nous raconta qu'un étranger qui avait l'intention de se rendre aux bains, étant arrivé au bord de cet abîme, fit brusquement volte-face, sans qu'aucun raisonnement pût le convaincre qu'il n'avait aucun danger à courir; cependant il n'était pas éloigné de plus d'une lieue des bains; mais saisi d'une terreur panique, il préféra retourner sur ses pas et faire un détour de soixante lieues plutôt que d'avancer d'un seul pas vers cet abîme. Un citoyen valaisan eut plus de courage que ce dernier. On voit sur la route un sapin rabougri, seul et unique de son espèce, quide l'une des corniches de la paroi de rocher penche vers le précipice. Ce Valaisan, à la suite d'une gageure d'une chétive valeur, monta sur le sapin et en cueillit avec le plus grand sang-froid le rameau le plus élevé. — Ce sentier a été taillé de 1736 à 1741, aux frais du canton de Berne et du Valais, par une société de Tyroliens; il y avait auparavant un sentier périlleux, mais plus court, qui conduisait au même but; des hommes hardis le suivent encore quelquefois en hiver; ils abrègent leur route des trois quarts; mais c'est au risque de leur vie qu'ils le font; car plus d'un est arrivé mort au bas de la montagne. Dans cette saison une énorme quantité de neige cache les inégalités du sol et forme une paroi presque perpendiculaire, qui s'appuie contre les rochers; ce n'est qu'avec des efforts inouis que l'on parvient à gravir cette pente; mais la descente est plus dangereuse encore: on n'en vient à bout qu'en s'appuyant sur son bâton de montagne, en s'inclinant fortement en arrière et en raidissant ses pieds tendus en avant. Dans cette posture on se laisse glisser, et on arrive avec une incroyable rapidité au bas de la montagne. Mais malheur à celui qui n'a pas l'habileté d'éviter les écueils, car il ne manquerait pas d'aller se briser contre les rochers qui, de droite et de gauche, forment des angles rentrants ou saillants. Il peut aussi arriver que toute une couche de neige se détache et se précipite sur le téméraire, qui reste alors enseveli sous la neige jusqu'à ce que le soleil du printemps vienne la faire fondre. Malgré ces dangers un messenger part toutes les semaines de Frütigen, pour porter les dépêches, en traversant la Gemmi. Le sentier actuel, quoique assez raboteux, n'est pas si rapide qu'on pourrait le croire; il a ordinairement quatre pieds de largeur, et est pourvu d'un parapet en pierres sèches: on voit donc qu'il y a là de quoi rassurer l'homme le moins aguerri. Il semble d'abord qu'il doit être semblable à une échelle. Loin de là: tel qu'un serpent, il se

replie tantôt à gauche, tantôt à droite; puis il contourne l'extrême saillie du rocher, où il est suspendu sur l'abîme; tout à coup il paraît s'arrêter, comme si l'espace lui manquait; il semble demander une nouvelle saillie pour s'y appuyer; mais brusquement il se replie sur lui-même, il décrit une courbe nouvelle et s'enfonce dans une profonde échancrure de la paroi de rocher, pour reparaître, un instant après, à l'extrémité extérieure du roc. Impossible de deviner quelques minutes à l'avance où le sentier va vous conduire; plus difficile encore serait-il de vouloir reconnaître l'espace que l'on a parcouru, car on n'en aperçoit aucun vestige parmi ce dédale de rochers entassés les uns sur les autres. — Il y a deux endroits que l'on appelle les galeries, grande et petite, parce que le sentier est entaillé dans le rocher de manière à ce que celui-ci surplombe au dessus de lui. Depuis la grande galerie, à une demi-lieue environ avant d'arriver au bas du rocher, on voit contre une paroi, séparée de celle-ci par une profonde échancrure, les restes d'une longue échelle qui aboutit à un enfoncement où l'on rencontre quelques restes de charpente. On dit que ce sont les restes d'un ermitage; mais ne serait-ce pas plutôt un poste d'observation que les Valaisans auraient établi pour leur sûreté?

Enfin, nous arrivâmes au pied du rocher et de ce singulier sentier, accablés par une chaleur suffocante, les rayons du soleil dardant perpendiculairement sur les rochers nus et arides. La hauteur perpendiculaire du rocher est de 1600 pieds, et le petit chemin, taillé dans le roc, a une longueur de 10,110 pieds de France. — Depuis la base de la Gemmi jusqu'au village de Louèche, nous avons encore une forte demi-lieue à parcourir sur les énormes amas de débris formés par les pics de la montagne, qui se sont abîmés et qui recouvrent son pied à une grande hauteur et sur une vaste étendue. Cette partie du chemin n'est pas la moins pénible, car la pente est rapide et garnie de pierres mouvantes. Mais pourtant nous atteignîmes les maisons de bois du village, maisons noires et enfumées, et, suivant des rues étroites et tortueuses, nous arrivâmes à l'hôtel de la Maison blanche, situé à son extrémité. L'heure du dîner était écoulée depuis longtemps, car on dîne à onze heures du matin à Louèche; mais nous y trouvâmes pourtant de quoi nous reconforter; et certes quel est celui qui a traversé la Gemmi sans avoir senti ce besoin d'une manière pressante? En entrant à l'hôtel, nous nous informâmes aussitôt de la famille anglaise que nous avions rencontrée à Kanderstæg et Schwarebach; mais fort heureusement pour nous et pour ses

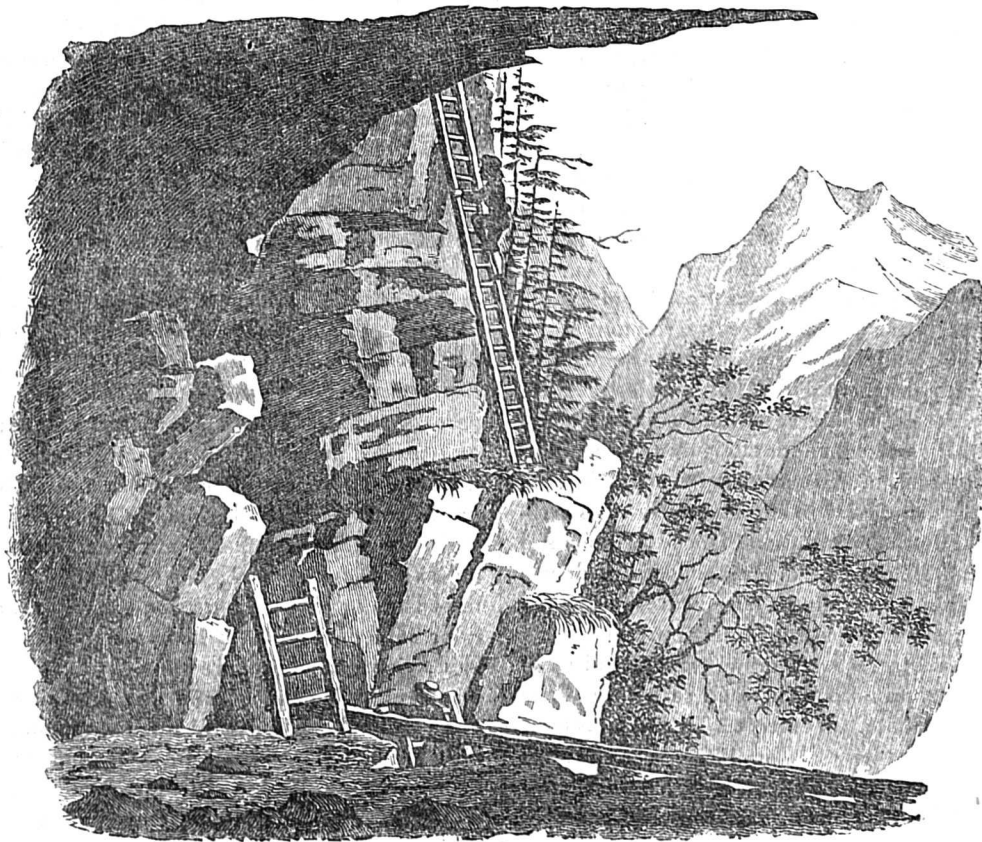
autres habitants, les insulaires n'y avaient point abordé; cette douce pensée eût bientôt rassuré nos estomacs.

La vallée où sont situés les bains de Louèche est des plus remarquables à bien des égards. Situé à 4410 pieds au-dessus du niveau de la mer, le village du même nom est entouré d'une nature sauvage, mais imposante, et présentant les plus singuliers contrastes. A côté d'une végétation expirante, au pied des glaciers, on voit jaillir du sol une douzaine de sources d'une chaleur suffisante pour durcir des œufs. La plus considérable d'entr'elles, celle de St-Laurent, sort de terre, entre les bâtimens des bains et des auberges, et est assez abondante pour former un ruisseau considérable et alimenter les bains destinés aux *mes-sieurs*, aux *grands seigneurs*, et aux *pauvres*. L'enceinte de montagnes qui ferment la vallée de trois côtés forme une muraille presque verticale, dont les saillies, semblables à d'énormes bastions, sont crénelées et sillonnées par les orages. Cependant le fond de la vallée n'est point dépourvu d'agréments: légèrement ondulé et couvert d'un brillant tapis de verdure, tout parsemé qu'il est d'habitations, de bouquets d'arbres et d'arbustes, on y trouve plusieurs buts de promenade, qui peuvent tous offrir des jouissances particulières. Depuis plusieurs années les bains de Louèche ne ressemblent plus en rien à la description que l'on en faisait naguère. Plusieurs hôtels ou pensions, où l'on trouve tout le confort désirable, s'élèvent maintenant autour des bains, au sud du village, où se trouvent réunis tous les bâtimens modernes de l'endroit: car autrefois personne ne se hasardait à bâtir dans cette localité, et cela parce que, plus d'une fois, des avalanches, descendues des montagnes voisines, avaient détruit les bains et tous les bâtimens qui se trouvaient placés de ce côté; soixante personnes y périrent en 1719. Il y a peu de temps que l'on a construit une belle avenue qui part des bains et aboutit à une forêt voisine; elle est bordée d'une rangée de sorbiers, parfaitement nivelée, et assez large pour que la multitude des promeneurs de toutes les nations de l'Europe qui y affluent puissent en jouir sans gêne. Avant neuf ou dix heures du matin, elle est presque déserte; mais alors on voit arriver les baigneurs qui, après avoir subi de cinq à six heures la jouissance du bain, viennent ici prendre leurs ébats, affublés de manteaux et de pelisses, afin de maintenir autant que possible la température que leur a communiquée l'eau thermale. A onze heures tout ce monde disparaît: c'est l'heure du dîner; elle est fixée d'une manière invariable, parce que à deux heures

recommence une seconde infusion, qui, cette fois-ci, ne dure que trois ou quatre heures et qui est suivie d'une seconde promenade, si le temps, ou plutôt la température, le permet; car, à Louèche, les matinées et les soirées sont extrêmement fraîches, sinon froides, même par le plus beau temps. Souvent l'air se refroidit tellement, surtout après quelques jours de pluie, que les promenades restent longtemps désertes. Cette année-ci il y avait une affluence extraordinaire d'étrangers, dont les deux tiers étaient Français, qui étaient venus à Louèche pour y chercher un soulagement à leurs infirmités. A peine pûmes-nous obtenir des lits pour une nuit. Mais vingt-quatre heures après, il en fut tout autrement. Déjà dans la soirée du jour de notre arrivée, le ciel se couvrit, un vent froid commença à souffler, et une pluie plus froide encore lui succéda. Le lendemain, la température était si rafraîchie, que chacun cherchait à s'approcher de la cheminée, où le mélèze pétillant répandait une bienfaisante chaleur. Dans l'après-midi, nous vîmes défiler de nombreuses caravanes, composées d'individus de toutes les nations, de tout sexe et de tout âge, avec mulets, chevaux et bagage, qui tous se hâtaient d'aller trouver un climat plus doux; de

sorte que, le soir du même jour, notre table d'hôte ne comptait plus que la moitié, tout au plus, de ses convives de la veille. Nous aussi, nous partîmes le surlendemain de notre arrivée, non pas précisément à cause du changement de température, auquel nous avons eu mainte occasion de nous habituer, mais plutôt parce que la saison était trop avancée pour voyager dans les Alpes: nous voulions profiter des beaux jours qui nous restaient.

Notre intention était de nous rendre d'abord à Sierre, sur lequel les évènements politiques actuels du Valais jetaient un intérêt tout particulier; mais désireux de voir le fameux passage des Echelles, nous n'hésitâmes point à faire un détour considérable pour atteindre ce double but. — Nous partîmes de grand matin: l'air était piquant et froid; une rosée abondante couvrait les plantes des belles prairies que nous parcourions. Bientôt le sentier, à l'entrée d'une forêt, devint plus raboteux et difficile; il nous fallait grimper à chaque instant sur des troncs d'arbres renversés ou sur des rochers déracinés par les eaux et les tempêtes, et il devint enfin si étroit, si dangereux, que nous ne pouvions avancer qu'en usant de beaucoup de précautions. A notre droite la Dala se perdait sous nos pieds





avec un fracas horrible ; de temps en temps seulement nous pouvions l'apercevoir entre les sapins qui écumaient à une grande profondeur. Après une heure de marche, nous arrivâmes au pied d'une épouvantable paroi de rocher, et nous pûmes considérer la voie pratiquée pour en escalader la cime. Huit échelles, dont la plupart d'une longueur démesurée, grossièrement façonnées, sont appliquées l'une au dessus de l'autre sur des saillies du roc, presque imperceptibles depuis la station où nous nous trouvions. Nous grimpâmes péniblement jusqu'à la première échelle, qui ne compte qu'une douzaine d'échelons et qui conduit à une caverne assez spacieuse, laquelle semble être placée là pour que le voyageur, peu familiarisé avec un pareil chemin, puisse se reposer après ce premier essai et contempler à son aise l'affreuse voie qui lui reste à parcourir.

Nous désirions fort voir monter ou descendre quelqu'un avant de continuer notre escalade, afin de nous faire une idée exacte de la manière dont se fait ce trajet. Nos souhaits ne tardèrent pas à être aussitôt accomplis, car nous entendîmes au-dessous de nous des voix féminines et nous vîmes successivement apparaître trois jeunes filles valaisannes. La première parut assez contrariée en nous apercevant ; elle demanda des épingles à celles qui la suivaient et qui se mirent bientôt à éclater de rire ; elle-même finit par en faire autant, et toutes trois continuèrent leur route sans paraître s'embarrasser de notre présence. A peine eurent-elles disparu à nos yeux que nous vîmes descendre plusieurs hommes chargés de lourds fardeaux, qui ne les empêchaient point de fumer leur pipe tout en descendant d'un pas ferme et assuré. C'était un dimanche, et notre guide nous apprit que ce jour-là les échelles étaient très-fréquentées par les habitants d'Albinen auxquels elles servent de voie de communication pour se rendre aux bains, où ils vont porter leurs denrées. Bientôt des robes blanches attirèrent nos regards vers le pied du rocher : c'étaient trois jeunes dames valaisannes que la curiosité amenait au pied des échelles. Comme elles voulurent bien accepter notre aide, nous leur tendîmes la main pour leur aider à monter jusqu'à la caverne. Si ce n'eût été leur pâleur, deux de ces jeunes personnes auraient été fort jolies et d'une tournure qui aurait fait envie à beaucoup de nos citadines. Leur costume était calqué sur celui des villes ; mais selon l'usage reçu parmi les personnes de leur rang, elles avaient conservé le petit chapeau valaisan qui leur allait à merveille. Ces dames retournèrent par où elles étaient venues, et nous continuâmes notre ascension périlleuse. La seconde

échelle que nous escaladâmes était la plus longue de toutes et suspendue directement au-dessus de l'abîme, sur lequel nous nous gardions bien de jeter les yeux ; mais nous pouvions juger de sa profondeur par le bruit de la Dala, dont le sourd mugissement avait peine à parvenir jusqu'à nous. Les échelles ne se suivent pas immédiatement ; de l'une à l'autre il y a une distance plus ou moins grande, et il faut en conséquence marcher sur une saillie du rocher pour atteindre la suivante. Ces échelles sont solidement fixées au moyen de pièces de bois fichées dans les fentes du rocher. Quelques-unes sont en mauvais état ; cependant il n'arrive jamais d'accidens. Hommes et femmes, jeunes et vieux, chargés souvent d'un lourd fardeau, se hâsardent, telle est la force de l'habitude, quelquefois même de nuit et dans un état d'ivresse, sur cette voie périlleuse. Enfin nous arrivâmes au haut du rocher, et ce fut seulement alors que nous nous hasardâmes à laisser plonger nos regards sur le chemin que nous venions de parcourir et au fond de l'affreux abîme où la Dala n'était plus à nos yeux qu'un léger filet d'écume.

(La suite au prochain numéro.)

---

## LES DOMINICAINS A BERNE.

(Suite et fin.)

Au lieu d'aller se prosterner, Jetzer s'élança contre la Vierge en criant : « Tu n'es point ce que tu dis être, mais le diable. » Aussitôt la belle dame se mit à fuir du côté de l'orgue ; Jetzer tenant dans ses mains un couteau et un bâton, s'élança à sa poursuite ; mais il ne put l'atteindre. Tout en fuyant, elle avait laissé tomber ses chandelles, et l'un des pères ferma au verrou la porte par laquelle elle venait de s'échapper. — Son confesseur accourut aussitôt, et lui dit : « Oh ! frère Jean, la Ste Vierge nous est apparue ! » « Oui, s'écria Jean en colère, elle m'a échappé ; votre sainte, c'est le diable, et vous, vous êtes des fourbes. » Le confesseur lui reprocha son impiété et lui ordonna d'en taire ; puis, voyant que Jetzer continuait à murmurer entre ses dents, il lui enjoignit de se rendre dans sa chambre, où il le suivit pour tâcher de le convaincre de la réalité du fait. Mais Jetzer persistant à tenir le même langage, il le condamna à aller sur le champ devant le maître-autel, le haut du corps nu, pour se donner la discipline à coups de fouet. Alors le père lecteur conduisit les deux chanoines auprès de



l'infortuné, pour qu'ils fussent témoins de son zèle et de sa piété. Les deux chanoines ne manquèrent pas de dresser aussitôt procès-verbal des choses dont ils venaient d'être témoins oculaires. Peu après cet événement, le sous-prieur et le père lecteur partirent pour Rome, au nom de leur couvent, munis d'un journal circonstancié de tous les événemens prétendus miraculeux qui avaient eu lieu depuis l'arrivée de Jetzer. Ce journal était accompagné d'une multitude de témoignages de particuliers de Berne, Fribourg et Soleure, qui avaient vu de leurs yeux les grimaces et les contorsions de Jetzer. Les deux envoyés étaient chargés de faire un rapport au vicaire général de leur ordre, qui résidait à Rome, des choses extraordinaires qui avaient eu lieu dans le couvent. Cependant l'absence des deux pères ne fut point favorable à la cause des dominicains : beaucoup de personnes qui n'avaient point été dupes de leurs artifices et de leur fourberie, commencèrent à parler tout haut contre de pareils abus ; et comme c'étaient des hommes considérés et influens, le conseil se détermina à faire arrêter Jetzer, qui de suite fut envoyé à son chef spirituel, l'évêque de Lausanne. Le 8 octobre, Jetzer parut pour la première fois au château de Lausanne par devant un tribunal institué par l'évêque. D'après les questions qu'on lui adressa, il raconta une partie des visions qu'il avait eues à Berne, puis il confirma la vérité de ce qu'il avait dit, en posant la main sur l'Evangile. Un second interrogatoire eut lieu le 15 du même mois : il jura qu'il croyait que tout ce qui lui était arrivé était vrai ; puis on lui demanda si la Vierge Marie lui était aussi apparue depuis qu'il était à Lausanne ; il répondit affirmativement et dit que plusieurs fois elle lui était apparue, et même la nuit précédente. Jetzer pouvait parfaitement croire dire vrai ; car son imagination, exaltée peut-être par tant de tribulations, pouvait bien lui faire apparaître en rêve les mêmes images que ses directeurs lui avaient tant de fois présentées. On lui demanda ensuite ce qu'elle lui avait communiqué : « Elle m'a dit, repliqua Jetzer, que, pendant son séjour sur la terre, elle n'avait pas eu un jour de bonheur et qu'un grand nombre de ses journées s'étaient écoulées dans l'affliction ; mais que depuis qu'elle habitait le ciel, elle jouissait d'une béatitude infinie : elle avait ajouté qu'il en serait ainsi de lui ; que sur cette terre il souffrirait pour la justice, mais qu'un jour il serait compté au nombre des saints du paradis. » Plus tard il demanda à être délié du serment qu'il avait prêté au provincial afin de pouvoir faire d'autres communications. Dès que l'évêque eut rempli cette formalité, Jetzer ra-

conta la circonstance de l'image de la Vierge répandant des larmes de sang dans la chapelle ; ce à quoi il parut fermement croire. D'autres interrogatoires eurent encore lieu, mais ils ne produisirent rien de nouveau.

Cependant le gouvernement de Berne trouvant que l'on ne travaillait pas assez sérieusement à compléter cette procédure, envoya un commissaire à Lausanne pour l'activer. Il en résulta que le malheureux fut mis à la torture et qu'il fit le récit de tout ce qui s'était passé lors de la dernière apparition de la Vierge. Ce gouvernement, qui mettait maintenant autant de zèle à cette affaire qu'il avait précédemment montré d'irrésolution, craignant qu'afin d'étouffer ce procès désagréable, on ne se défit de Jetzer, fit revenir ce dernier sous bonne garde à Berne. En revanche, l'évêque de Lausanne envoya secrètement à la cour de Rome une relation de toute l'affaire, afin d'obtenir des instructions précises pour un cas aussi délicat, qui pouvait compromettre une foule de personnes plus crédules que coupables. — Au commencement de l'an 1508, arrivèrent à Berne les supérieurs de la section allemande de l'ordre des dominicains. Dans une de leurs assemblées ils proclamèrent Jean Jetzer indigne de faire partie de leur ordre et déclarèrent qu'il devait en être exclus. Quelques jours après, les parties furent interrogées par le conseil : Jetzer confirma tout ce qu'il avait dit à Lausanne, et de plus il raconta comment il avait trouvé ses pères en costume mondain et en société de femmes de mauvaises mœurs. Le prieur et l'économe nièrent tout, ils traitèrent Jetzer d'imposteur et l'accusèrent à leur tour d'avoir dérobé des objets précieux appartenant à leur église. Ce dernier fut mis sous bonne garde et les moines renvoyés dans leur couvent. Huit jours après, le sous-prieur et le père lecteur étant revenus de Rome, un nouvel interrogatoire eut lieu. Jetzer traita ses pères avec le plus profond mépris ; il raconta de nouveaux faits, et entre autres le combat avec Ste Catherine de Sienne. Enfin, l'affaire paraissant devenir toujours plus grave, le conseil ordonna que l'on mit Jetzer à la torture. Au moyen de cet expédient on n'eut pas de peine à faire avouer au malheureux tout ce qu'il savait : il allégua pour raison de ne pas avoir d'abord tout avoué, les sermens par lesquels on l'avait lié, et il ajouta qu'en mettant à la question ses supérieurs, on obtiendrait certainement la vérité. Lorsque le bruit de cet événement se répandit dans la ville, l'indignation populaire éclata par de terribles menaces, et peu s'en fallut que ce peuple, naguère si crédule, ne se soulevât pour aller assaillir le couvent. Cependant le conseil jugea la

chose si grave, qu'il fit mettre aux fers les quatre individus, qui furent gardés jour et nuit, chacun par deux sergens de ville. L'évêque de Lausanne fut aussitôt mandé, et l'université de Bâle invitée à envoyer quelques savans jurisconsultes pour aider à éclaircir une affaire aussi extraordinaire. Et ce ne fut pas seulement à Berne, mais aussi dans le reste de la Suisse et à l'étranger, que cette singulière procédure fit sensation.

Le conseil de la ville de Berne était effectivement dans une grande perplexité. Autant les Bernois d'alors étaient habiles à manier l'épée et les affaires politiques de leur pays, autant ils étaient ineptes en matière de sorcellerie et d'intrigues monacales. Aussi ne faut-il point s'étonner si, en cette circonstance, ils cherchèrent du secours au dehors. L'évêque de Lausanne avait envoyé son vicaire, en présence du chanoine Laubli, ainsi que de tout le conseil et d'autres personnes notables. Après l'avoir muni du procès-verbal dressé en dernier lieu et de la procédure, on envoya à Rome ce chanoine pour obtenir des instructions ultérieures de la part du pape. Il partit le 13 mars et fut déjà de retour le 21 juin; ce qu'à cette époque on appelait voyager avec une grande célérité. Il était porteur d'un ordre de la cour de Rome pour les évêques de Sion et de Lausanne et le provincial de l'ordre des dominicains à Strasbourg de se rendre incontinent à Berne pour y dresser de nouvelles enquêtes. Par leur ordre les quatre dominicains coupables furent transportés au prieuré, bâtiment qui occupait l'emplacement situé à côté de la cathédrale, nommé Stif (bâtiment des chanoines.) Jetzer fut interrogé de nouveau, et il confirma tout ce qu'il avait dit précédemment; mais les moines astucieux repoussèrent effrontément les aveux de leur victime. Voyant alors qu'il ne leur restait plus d'autre moyen, les juges se décidèrent à essayer les effets de la torture. On commença par le père lecteur, qui souffrit patiemment sans rien avancer; les trois autres en firent de même et protestèrent de leur innocence; chacun resta stupéfait d'un pareil endurcissement. Huit jours après, on recommença l'opération de la torture, malgré la protestation des coupables contre la compétence des juges. On voulut commencer par le père lecteur; mais celui-ci promit d'abord de tout avouer, et il demanda ce qu'il fallait pour écrire. Puis il remplit quatre pages d'écriture pour faire le récit des principaux événemens qui faisaient le grief de l'accusation. Mais en comparant ses aveux avec ceux de Jetzer, on jugea qu'il n'était point sincère et qu'il cachait les faits les plus importants: alors on le remit à la torture et l'on redoubla le supplice; mais l'intensité de la douleur

n'amena aucun aveu nouveau. L'économe tint bon long-temps, mais enfin il fit un aveu complet. Le prieur fut celui qui fit le plus de résistance: ayant été confronté avec Jetzer et l'économe, il les traita de menteurs et de lâches, et en dépit des plus cruelles douleurs, il ne cessa de proclamer son innocence. Alors l'évêque de Sion lui parla en termes énergiques de la colère de Dieu, qu'il avait encourue par ses péchés et qu'il augmentait encore par son opiniâtreté à refuser l'aveu de sa faute pour éviter des peines temporelles, tandis que, par un repentir sincère, il pouvait encore mériter la miséricorde divine. Enfin, le prieur qui, dès-long-temps, n'avait point songé à Dieu et à son avenir, fut tellement pénétré de l'admonition de l'évêque, qu'il tomba la face contre terre en gémissant et en réclamant la miséricorde divine ainsi que celle de ses juges temporels. Le sous-prieur, qui avait d'abord commencé par des dénégations, ne supporta pas long-temps les douleurs de la question; il avoua ses méfaits. Cet homme qui avait été si habile à torturer un pauvre garçon tailleur, pâlit à l'aspect des instrumens du supplice. — Cependant on aurait été disposé à réduire leur peine à un simple bannissement; mais leur iniquité et leur opiniâtreté à vouloir accabler sous le poids de leur infamie le malheureux Jetzer, éteignit tout sentiment de pitié parmi les juges et la population. Les coupables protestèrent, par la voix de leur avocat, contre la légalité de ce procès et en appelèrent au pape. Alors on envoya à Rome tous les actes de la procédure, écrits en langue latine sur 130 feuilles de papier. L'envoyé bernois, porteur de ces actes, supplia le pape d'expulser de leur ordre les quatre criminels et de les faire exécuter à Berne même. Mais le pontife répondit qu'un cas aussi inouï demandait un mûr examen, et qu'il ne pouvait agir qu'avec la plus grande circonspection. Déjà les dominicains les plus influens à Rome avaient suggéré au pontife l'idée de ne pas trop écouter les Bernois dans cette affaire, vu qu'ils étaient sans doute influencés par les franciscains, qui étaient les ennemis des dominicains. L'issue du procès devenait ainsi fort incertaine, car les dominicains avaient de puissans protecteurs, ce qui alors exerçait souvent plus d'influence auprès des juges que l'énormité du crime: cependant le pape promit que justice serait faite. Le provincial de l'ordre des dominicains, qui avait été obligé de siéger parmi les juges, lui qui avait figuré comme l'un des auteurs du complot, fut tellement affecté de la fin tragique que prenait l'affaire de Jetzer pour son ordre, qu'il en mourut bientôt de chagrin.

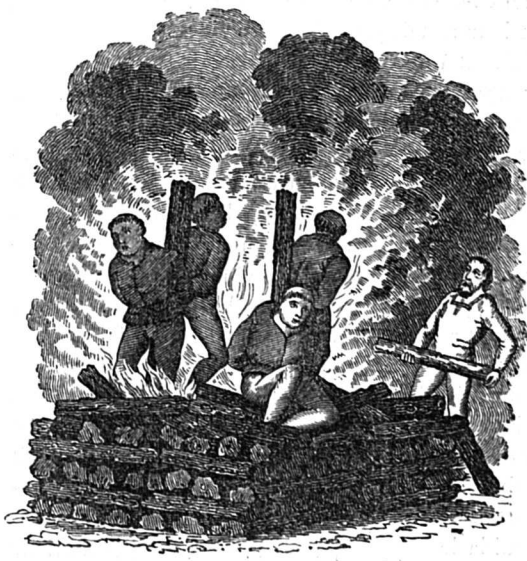
Cependant le procès se poursuivait à Rome; le

cardinal de Senogallia, général de l'ordre des franciscains, homme d'un grand savoir, fut chargé de rédiger un rapport sur cette procédure. Il démontra avec tant d'éloquence tout ce qu'il y avait d'odieux et de criminel dans la conduite des dominicains, que, malgré l'opposition de quelques cardinaux et de puissans protecteurs, le pape se décida à envoyer un commissaire à Berne, muni de pleins-pouvoirs pour juger le procès. Son choix tomba sur Achille de Grassis de Banonia, évêque de Castel. Il arriva à Berne au mois d'avril 1509, en même temps que les évêques de Lausanne et de Sion avec leurs conseils. Ce tribunal de prélats, présidé par l'évêque de Castel, s'assembla dans le bâtiment de la prévôté, le 2 mai. Jetzer fut interrogé le premier; mais il ne fit que répéter ses premières déclarations: les dominicains en firent de même, à l'exception du sous-prieur, qui dit avoir fait son premier aveu sous l'influence de la torture, protestant qu'il était innocent; cependant il se ravisa bientôt et avoua la vérité. Un grand nombre de docteurs, de légistes et de notaires assistèrent à cette séance; parmi les noms que l'on a conservés, on remarque ceux de Jean Albi de Sion, Umberto de Praroman de Fribourg, Balthasar de Cathaneis, tous trois docteurs; Baptiste d'Aicandis, chanoine à Lausanne, Jean Grand, de Sion, chanoine, le doyen Läubli, Thuring Frikhardt, Pierre Magni, de Sion, etc., étaient procureurs du tribunal. Une foule de témoins furent entendus.

Le 19 on accorda encore trois jours aux coupables pour préparer leur défense, après laquelle le jugement définitif devait être prononcé. En même temps les notaires affichèrent sur l'une des portes de la cathédrale de St Vincent, ainsi qu'à la maison du prévôt, au couvent des dominicains et à la Kreuzgasse, une sommation de la part du pape à tous les complices, présens ou absens, de comparaître à la dite journée. Le 23, à six heures du matin, les coupables furent jugés et condamnés à être dégradés et remis entre les mains des juges civils. La sentence les déclarait coupables de sacrilège, d'empoisonnement, de s'être donnés au diable et d'avoir communiqué avec lui, etc. Elle était signée par l'évêque de Castel, par Aimon de Montfaucon, évêque de Lausanne, et par le fameux Matthieu Schinner, évêque de Sion. A l'endroit nommé Kreuzgasse, on avait élevé un échafaudage couvert de riches tapis et de velours; d'un côté étaient assis les trois évêques, de l'autre côté on voyait l'avoyer Rodolphe de Scharnachthal, le trésorier, les bannerets et quelques membres du conseil; sur les côtés siégeaient les docteurs, les notaires, procureurs et autres membres du tribunal. A

huit heures du matin, on amena les coupables de l'abbaye des Gentilshommes, alors appelée *l'abbaye du fou*, où on les avait déposés. Le prieur s'avança le premier sur l'estrade, revêtu du costume et des ornemens du prêtre prêt à officier devant l'autel, tenant en mains le calice: il s'agenouilla devant l'évêque de Castel, qui se leva de son siège et lui enleva ses ornemens pièce par pièce en prononçant la formule usitée en pareil cas; ensuite il le repoussa du pied pour le livrer au pouvoir civil; puis on lui rasa la tête, et au lieu des habits de son ordre, on le revêtit d'un habit fait du gros drap gris que portaient les paysans; puis on le reconduisit dans sa prison. On en fit de même envers les trois autres coupables. Cet appareil eut lieu au milieu d'un immense concours de monde.

Le même jour, Jetzer fut aussi jugé: reconnu coupable d'avoir dissimulé la vérité, d'être devenu un objet de risée et de mépris public, il fut condamné à être banni de la Suisse à perpétuité, après avoir été promené par les rues de la ville avec un bonnet de papier sur la tête et avoir été ensuite exposé sur une échelle pendant une heure, devant la maison de la prévôté. Le 31 mai, les quatre coupables furent de nouveau conduits devant l'estrade, à la Kreuzgasse, où siégeaient cette fois les juges civils, qui prononcèrent leur sentence définitive en les condamnant à être brûlés vifs. De là on les conduisit sous bonne et nombreuse escorte, par la porte de l'Aarziele au bord de l'Aar, d'où ils furent transportés en bateau au lieu nommé Schwellenmättelein, où on avait dressé le bûcher. Puis ils furent attachés deux à deux à des poteaux: malheureusement un fort vent qui s'éleva vint augmenter cruellement leur supplice en poussant de



côté la flamme et la fumée, de sorte qu'ils eurent les pieds et les jambes carbonisés sans que le haut du corps eût eu à souffrir. Le bourreau voulut remédier au mal en jetant du bois sur le bûcher pour aviver la flamme; mais plusieurs bûches allèrent frapper les victimes, ce qui accrut leur agonie. Le prieur qui était le plus exposé à la fumée, expira long-temps avant les autres. Les évêques et les autres membres du tribunal étaient spectateurs de cette triste scène depuis le bâtiment de la prévôté, où ils s'étaient rassemblés. On murmurait hautement contre la maladresse du bourreau; mais l'évêque de Castel dit à ceux qui l'entouraient que ce châtiment n'était point trop rude pour de pareils forfaits. Cependant le bourreau fut reprimandé et perdit son emploi, honorable alors. Le concours de monde était extraordinaire ce jour-là à Berne; il y avait plus de trente mille spectateurs, et la prophétie des dominicains s'accomplit en quelque sorte, lorsqu'ils disaient que les boulangers de Berne ne pourraient pas cuire assez de pain pour tous ceux qui viendraient assister aux miracles de leur couvent.

La petite presqu'île formée par les alluvions de l'Aar, où les quatre dominicains expièrent si cruellement leur crime, était alors inculte et couverte de broussailles, que l'on détruisit; mais les poteaux où avaient été attachés les criminels restèrent debout en mémoire de l'événement, jusqu'à ce que l'évêque de Lausanne pria qu'on enlevât ces témoins d'une aussi tragique aventure. Aujourd'hui cette même presqu'île est devenue un lieu très-pittoresque et bien cultivé, où l'on voit quelques habitations champêtres, occupées par le maître des digues et des écluses de la rivière: un bac y conduit depuis la ville. Dans la belle saison les habitans de la capitale y viennent en foule respirer la fraîcheur que répand l'Aar; des bandes joyeuses vont y fouler le gazon verdoyant et les cendres des malheureux dominicains.

Il nous reste encore à parler du principal acteur de ce drame, du malheureux garçon tailleur, dont on avait voulu faire un saint malgré lui. Le conseil de la ville de Berne avait cassé le jugement prononcé par le tribunal ecclésiastique, et une majorité inclinait pour prononcer contre lui la peine capitale et faire jeter son corps sur le bûcher. Cependant on revint à des sentimens plus humains; plusieurs membres trouvèrent que les tortures qu'il avait déjà endurées méritaient bien de lui être comptées: son jugement fut différé, mais, en attendant, on le garda en prison. Deux mois après, sa mère, qui avait obtenu la permission de lui apporter du linge, lui remit un paquet contenant

quelques outils et des vêtemens de femme. Grâce aux premiers, il parvint à ouvrir la porte de son cachot, puis après avoir endossé les vêtemens féminins, il descendit l'escalier avec un pot d'étain à la main. La porte extérieure l'arrêta; mais comme l'heure approchait où la servante de l'huissier devait lui apporter son souper, il attendit patiemment. Lorsqu'elle entra, il se plaça derrière la porte, en sorte qu'elle passa outre sans l'apercevoir: aussitôt il sortit, et en passant par la rue actuelle de l'arsenal, où était le couvent des dominicains, et la rue des bouchers, il enfila des ruelles obscures qui, de là, conduisaient au couvent des franciscains, où il arriva sans accident et où il fut bien reçu, quoiqu'il eût été choisi par leurs ennemis pour devenir l'instrument de leur ruine. Il resta trois jours au milieu d'eux, et pendant ce temps-là on fit des recherches minutieuses pour découvrir sa retraite. Ces trois jours écoulés, les franciscains lui aidèrent à franchir les murs de la ville, qui étaient au pied de leur couvent. Craignant d'être découvert, le fugitif se hâta d'entrer dans une maison habitée par deux sœurs qui l'accueillirent charitablement et le tinrent caché dans leur grange pendant huit semaines. Puis enfin les perquisitions ayant cessé, il parvint à sortir du canton. Trois ans après on le découvrit à Baden, où il vivait marié; on l'arrêta, et on le mit à la disposition du gouvernement de Berne, qui le fit interroger par le bailli de Baden. Mais ses aveux étant parfaitement conformes aux précédens, on le relâcha, à condition que jamais il ne mettrait le pied sur le territoire de la république. Le malheureux, dont la santé était sans doute altérée par tant de souffrances, mourut quelques années après. Ces événemens, qui eurent lieu à une époque où les questions de réforme étaient vivement agitées, ne contribuèrent pas médiocrement à ébranler la foi des Bernois.

Il nous reste à compléter l'histoire des principaux faits qui signalèrent l'existence des dominicains à Berne. Le bâtiment qu'ils occupèrent dès leur installation, en 1265, était situé, comme nous l'avons dit, à l'endroit où sont maintenant l'église française et une caserne. Alors cette localité se trouvait hors de l'enceinte de la ville, et les bâtimens, y compris les jardins, y occupaient un espace beaucoup plus vaste qu'à présent: l'arsenal et le magasin à blé n'existaient pas; de vastes fossés naturels fermaient leur possession à l'est et à l'ouest. En 1280, ils firent construire un pont à leurs frais pour pouvoir communiquer directement avec la ville. Ce pont, dont un des frères, nommé Humbert, fut l'architecte, passait pour un chef-d'œuvre; il était en pierres et formait une seule

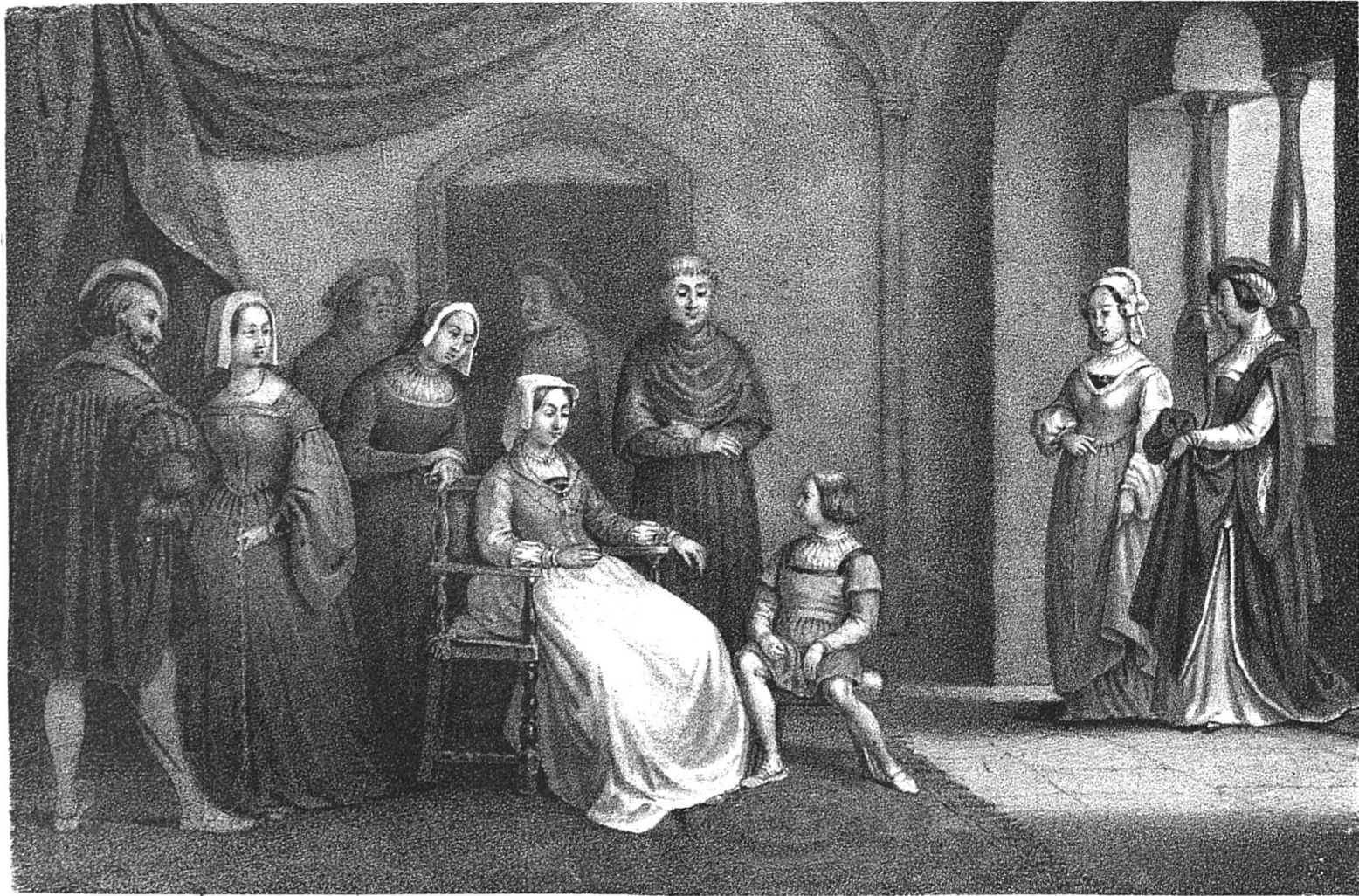


arche de 125 pieds d'ouverture. Après le grand incendie de 1405, le fossé qu'il traversait fut comblé par les décombres, et le pont est maintenant enseveli sous le payé de la vaste place du grenier. L'église française actuelle était l'église des dominicains; mais l'édifice se prolongeait du côté de l'arsenal, où était le cimetière du couvent. Sur le côté intérieur d'une longue muraille servant de mur d'enceinte, était peinte la célèbre danse des morts par Nicolas Manuel. L'église était fort riche et s'était rendue célèbre par une image miraculeuse de la Vierge, qui attirait un grand concours de dévôts : on a vu long-temps deux ouvertures à côté de l'endroit où était placée cette image, et qui servaient aux supercheries des moines. On y voyait un grand nombre d'autels richement dotés par plusieurs familles patriciennes bernoises, dont les noms étaient gravés sur deux tables placées sur la galerie. Il existe aussi dans un endroit très-obscur de l'église deux tableaux couverts d'inscriptions indéchiffrables; on y distingue cependant le millésime de 1295, et l'on croit qu'ils représentent les arbres généalogiques de la Vierge et de St Dominique. Le pape Martin V établit pour cette église des pénitenciers ayant plein-pouvoir d'absoudre les péchés réservés. Du reste, elle éprouva bien des changemens : à l'époque de la réformation, elle devint une espèce de succursale; en 1623, on y établit le culte réformé français, qui fut interrompu en 1798, époque à laquelle elle servit de caserne à un régiment français; les soldats en brûlèrent les bancs et y commirent toute sorte d'excès. Enfin, en 1821, on y plaça le maître-autel du culte catholique. — Quant au couvent, il eut aussi à subir d'étranges vicissitudes : à l'époque de

sa puissance il eut plusieurs fois l'honneur de loger des grands de la terre. En 1309, l'empereur Henri VII, allant en Italie, s'y arrêta pendant quinze jours avec l'évêque de Mayence, le duc de Flandre, le comte de Sarbourg et une foule de seigneurs : plus de mille chevaux formaient la suite du monarque. Trois ans après, le même empereur revint y loger pendant dix jours avec son épouse. L'an 1365, l'empereur Charles IV s'y rendit aussi avec une nombreuse suite, où figuraient les évêques d'Augsbourg, de Strasbourg et de Salzbourg. En 1414, l'empereur Sigismond y demeura pendant trois jours. Le pape Martin V, en 1418, y séjourna de même quelque temps, en compagnie d'une vingtaine d'évêques et de cardinaux. Enfin, en 1440, l'empereur Frédéric IV se rendit également chez les dominicains; mais ce fut le dernier prince qui entra dans cette enceinte. — Vingt ans auparavant on avait déjà été obligé de faire une réforme parmi ces moines, qui menaient une vie si licencieuse, que les femmes honnêtes n'osaient plus entrer dans leur église. Comme ils continuaient leur vie scandaleuse, on fit venir d'autres prédicateurs, en 1441. Les scènes sacrilèges de 1507 achevèrent de leur faire perdre toute considération. La réformation arriva, et le couvent fut converti en hôpital. En 1686, on y installa les réfugiés français qui fuyaient les persécutions dirigées contre eux pour cause de religion : ces réfugiés y établirent divers genres de manufactures, et c'est de là que la maison prit le nom de *maison de commerce*; ce qui dura jusqu'en 1798, époque où le bâtiment qui avait logé les plus grands monarques de l'Europe, fut enfin converti en caserne.







HEDWIGE DE SOUABE.  
et Eckard, moine de S. Gall.

Hedwig von Schwaben  
und Eckard Mönch von S. Gall.

## HEDWIGE DE SOUABE ET ECKARD, MOINE DE ST-GALL.

L'empire de Charlemagne, déjà démembré au neuvième siècle, devint dans le siècle suivant la proie de hordes barbares et de l'ambition des grands vassaux. L'anarchie se répandit dans toute l'Allemagne ; les querelles à coups de poing retrouvèrent leur ancienne vigueur, et l'Europe retomba dans l'ignorance et la barbarie, dont elle avait commencé à sortir. Dans ces temps malheureux, où tous les liens sociaux étaient brisés par le despotisme d'une foule de petits tyrans, où le régime féodal réduisait à l'esclavage la plus grande partie du peuple, il n'est point surprenant que le clergé acquit alors une puissance, une prépondérance étonnantes. Des consciences timorées ou poursuivies par les remords, la politique des rois, la magnificence des grands, contribuèrent puissamment à peupler et à enrichir les cloîtres. Les immenses contrées jusqu'alors restées sans culture et souvent sans nom, qu'ils reçurent de la magnificence des empereurs, se couvraient rapidement d'une population florissante ; car les serfs des moines étaient infiniment mieux traités et protégés que ceux des nobles, qui, toujours guerroyant, ne connaissaient d'autres lois que la force brutale. Il est donc facile de concevoir qu'en ces temps de ténèbres et d'ignominie, un état qui seul possédait encore quelques parcelles de savoir, pût facilement acquérir sur tous les autres une supériorité véritable et non contestée, et que les cloîtres dussent devenir le dernier asile des sciences. Les moines appartenaient le plus souvent à des familles nobles, ruinées par la guerre, ou qui venaient chercher l'absolution de quelque crime dans les pratiques austères des ordres monastiques. Dans le nombre des cloîtres de l'Allemagne et de l'Helvétie, celui de St Gall brillait d'un vif éclat au milieu des ténèbres répandues sur tout le pays : nul n'avait encore produit une telle succession d'hommes illustres par leur naissance et leur savoir ; plusieurs sortaient même de la famille impériale, et ses puissans abbés surent, tant à l'aide de l'épée qu'à celle de l'arme apostolique, maintenir leur domination. Mais trop souvent aussi ils abusaient de ces moyens pour satis-

faire leur ambition et maintenir des intérêts aussi mondains qu'injustes.

Bourcard, duc de Souabe, avait passé la plus grande partie de sa vie à guerroyer : ses bandes avaient ravagé une partie de l'Helvétie et de l'Allemagne ; il n'avait même pas épargné le monastère de St Gall, qu'il avait dépouillé, sous forme d'emprunt, de ses richesses et de ses magasins de vivres. Cependant la vieillesse et les infirmités vinrent modérer son ardeur belliqueuse ; à l'âge de quatre-vingts ans il songea à se remarier, et son choix tomba sur Hedwige, fille de Henri de Bavière. Dès sa première jeunesse, cette princesse avait manifesté une aptitude particulière pour l'étude, occupation qu'elle préférait à toute autre jouissance : aussi témoignait-elle peu de goût pour les liens du mariage. Et pourtant elle avait été promise par son père à l'empereur de la Grèce, qui lui avait envoyé de Constantinople des savans pour l'instruire dans la langue et la littérature de la nouvelle patrie qu'elle allait adopter. Cependant, à peine sortie de l'enfance, la princesse éprouvait une grande répugnance pour ce mariage ; mais comment résister à l'inflexible volonté d'un père habitué à voir tout fléchir autour de lui ? Aussi n'essaya-t-elle point les supplications, et espérait-elle plus le succès d'une ruse qu'elle imagina. Elle se fit peindre secrètement, ou plutôt elle fit peindre une figure qui n'était point la sienne, car elle était d'une beauté ravissante, et l'image qui devait la représenter était d'une laideur à rebuter l'amant le moins difficile. Elle envoya ce portrait à son futur époux, qui, dupe de ce stratagème, se hâta de retirer sa parole, en lui rendant la sienne, se croyant trop heureux d'en être quitte au moyen de la perte des riches présens qu'il lui avait envoyés. Mais le malheureux ne savait pas hélas ! quel trésor il perdait. Hedwige n'était pas seulement une beauté accomplie ; elle était de plus vertueuse, charitable et bienfaisante. Une grande piété s'unissait aux grâces de son esprit, que l'étude et la méditation disposaient parfois, au gré de ses admirateurs, à trop de sérieux. Réunissant à tant de qualités la

richesse et une haute naissance, elle ne put manquer de trouver des prétendants. Plusieurs maisons princières de l'Allemagne recherchèrent cette alliance, mais aucun de ces partis ne lui agréa; peut-être trouvait-elle tous ces princes trop ignorans; peut-être craignait-elle qu'en perdant sa liberté, elle se vît obligée d'abandonner ses études favorites, ou d'en être distraite par de nouveaux liens. On dit même qu'elle avait fait vœu de célibat : quoi qu'il en soit, elle accepta la main surannée et décrépite du duc de Souabe, et sans doute elle ne crut point trahir son cœur en l'épousant, vu que, par ce moyen, elle se débarrassait des importunités de ses adorateurs.

Hedvige soigna la vieillesse du duc de Souabe avec la plus tendre affection; mais ce n'était pas à un époux qu'elle prodiguait tant de soins, c'était bien plutôt à un père : aussi le duc, reconnaissant d'un si noble dévouement, la laissa-t-il, à l'époque de sa mort, qui arriva quelques mois plus tard, seule héritière de tous ses états. Les états des ducs de Souabe ne s'étendaient pas seulement sur la Souabe proprement dite, telle qu'elle existe aujourd'hui, mais encore sur une grande partie de l'Helvétie septentrionale, qui forme maintenant les cantons de Schaffhouse, de Thurgovie, d'Appenzell, de St Gall et de Zurich, ainsi qu'une partie du Tyrol et de la Rhétie. Elle hérita même du titre de vicaire du St Empire, qui lui donnait, dans ces contrées, le droit de juger sans appel tous les délits et crimes, à l'exception de celui de lèse-majesté. Sa résidence ordinaire était au château de Hohentweil, situé sur une haute colline, à l'extrémité septentrionale du lac de Constance, d'où l'on domine toute la contrée environnante, le beau lac de Constance, la Thurgovie et une partie de la Souabe. — Elle faisait administrer la justice par ses lieutenans, qui portaient le titre de comtes, mais elle jugeait elle-même en dernier ressort. Après les soins de son gouvernement, Hedvige consacrait tout son temps à des actes de bienfaisance et à l'étude des belles-lettres, particulièrement des classiques latins. Elle savait le grec, chose rare à cette époque, de manière à pouvoir traduire en cette langue les hymnes de l'église. Depuis son veuvage, plusieurs princes avaient aspiré à sa main, mais le cœur de la belle Hedvige resta insensible aux séductions de l'amour; c'est tout au plus, pour parler mythologiquement, si ses traits vinrent l'effleurer, car jamais elle n'en fut blessée. Fréquemment elle communiquait avec les moines de St Gall, avec lesquels elle dissertait sur les auteurs grecs et latins. Mais ces entrevues furent loin de lui suffire;

elle désirait essentiellement avoir auprès d'elle un homme capable de la diriger dans ses savantes recherches. Alors il y avait au couvent de St Gall un moine, nommé Eckard, doyen de la communauté, jeune encore, mais homme spirituel, érudit et d'un grand savoir. Ce fut lui qu'Hedvige choisit pour son précepteur. Sous prétexte de faire ses dévotions, elle se rendit un jour avec sa suite au couvent de St Gall, où l'abbé Bourcard, dont elle était proche parente, la reçut avec tous les égards dus à son sexe et à son rang. Hedvige le salua affectueusement et lui demanda des nouvelles de quelques religieux qu'elle connaissait, et très-particulièrement d'Eckard. Après avoir fait ses dévotions, elle prit à part l'abbé et lui communiqua le véritable but de sa visite. Bourcard fut désolé de cette demande, car Eckard était non-seulement très-aimé du couvent, mais encore homme nécessaire pour les écoles, dont il était le directeur. Cependant il n'osa ni refuser ni laisser voir son chagrin; il se borna à faire connaître à la duchesse de quelle utilité Eckard était au couvent; mais Hedvige insista, et l'abbé fut obligé de lui accorder sa demande. Eckard monta donc sur un cheval amené tout exprès pour lui, et ne quitta pas les côtés de sa belle écolière jusqu'à Hohentweil, où ils furent à peine arrivés, qu'elle le conduisit dans sa chambre d'étude, où ils restèrent à commenter Virgile jusqu'à une heure avancée de la nuit. Les jours suivans se passèrent en grande partie de la même manière : une des femmes de la du-



chessé était constamment là pour leur apporter les livres nécessaires, et les portes de la chambre d'étude restaient toujours ouvertes. Dans son ardeur studieuse, elle lui avait donné une chambre contiguë à la sienne afin d'avoir sous la main cet homme

dont elle appréciait le savoir, sans songer à autre chose. Quelquefois elle faisait assister à ces savantes discussions les gens de sa maison ; son chapelain, ses pages, ses écuyers, souvent même des étrangers, des princes et des comtes qui venaient pour la voir, furent témoins de ces entretiens. Eckard passait pour être bel homme, bien que légèrement boîteux des suites d'une chute de cheval : ses beaux yeux noirs, ses traits réguliers, sa voix douce et insinuante, ses manières agréables, auraient pu en faire un objet de séduction pour bien des femmes ; mais l'austère vertu d'Hedwige la mettait à l'abri des faiblesses de son sexe et de l'atteinte des traits de la calomnie. L'écolière était même si sévère envers son maître, que celui-ci qui, selon toute apparence, n'était pas aussi insensible aux charmes de la belle écolière qu'elle l'était envers lui, pensant au fond n'être qu'aimable, lui tint quelques propos tant soit peu galans. Aussitôt Hedwige, indignée, fit appeler ses pages et leur ordonna de dépouiller le moine de son manteau, de l'attacher à une des colonnes de son lit et de lui



donner la discipline ; ce qui fut exécuté sur le champ : pourtant elle lui fit grâce du dernier article de la sentence, à condition cependant qu'il serait plus respectueux à l'avenir. Si Eckard éprouvait quelque agrément auprès d'Hedwige, il n'en regrettait pas moins sincèrement le couvent, où il vivait avec moins de faste, il est vrai, mais plus heureux et d'une manière plus paisible. Cependant on lui permettait de temps à autre d'y retourner, et il ne partait jamais sans être porteur de riches présents soit pour lui-même soit pour le monastère. C'étaient tantôt de belles robes de soie, ou des étoles ; tantôt des capes brodées de la main de la duchesse, des tentures brochées en or, ou des ornemens d'au-

tel de la plus grande richesse : une fois ce fut une dalmatique d'un magnifique travail, qu'elle reprit au couvent quelques années après, avec beaucoup d'adresse, parce que l'abbé Immon lui avait refusé un livre dont elle désirait orner sa bibliothèque.

Un jour Eckard s'en retournait à Hohentweil, emmenant avec lui l'un de ses cousins nommé Bourcard, âgé d'environ seize ans, écolier à St Gall, qui, désireux d'avancer ses études, déjà fort avancées, avait sollicité son parent de l'introduire auprès de la savante duchesse, dont il avait tant entendu parler. Frappée de la bonne mine, de la belle figure, de l'air intelligent du jeune homme, elle le remarqua aussitôt parmi les personnes qui l'entouraient, et demanda ce que désirait ce joli garçon. « Il aimerait apprendre un peu de grec auprès de vous, » répliqua Eckard. Sur cette réponse l'écolier s'inclina respectueusement et lui exprima en vers latins son désir de connaître cette langue. Charmée de l'impromptu, Hedwige sourit, le prit par la main, le fit asseoir sur un tabouret, à ses pieds, puis elle lui donna un baiser sur le front en l'invitant à lui réciter encore quelques vers. Le jeune improvisateur, dont le visage s'était couvert d'une vive rougeur, répondit de nouveau en latin sans aucune hésitation ;

Ma muse que captive un baiser aussi doux,  
Se trouble et ne peut faire un vers digne de vous.

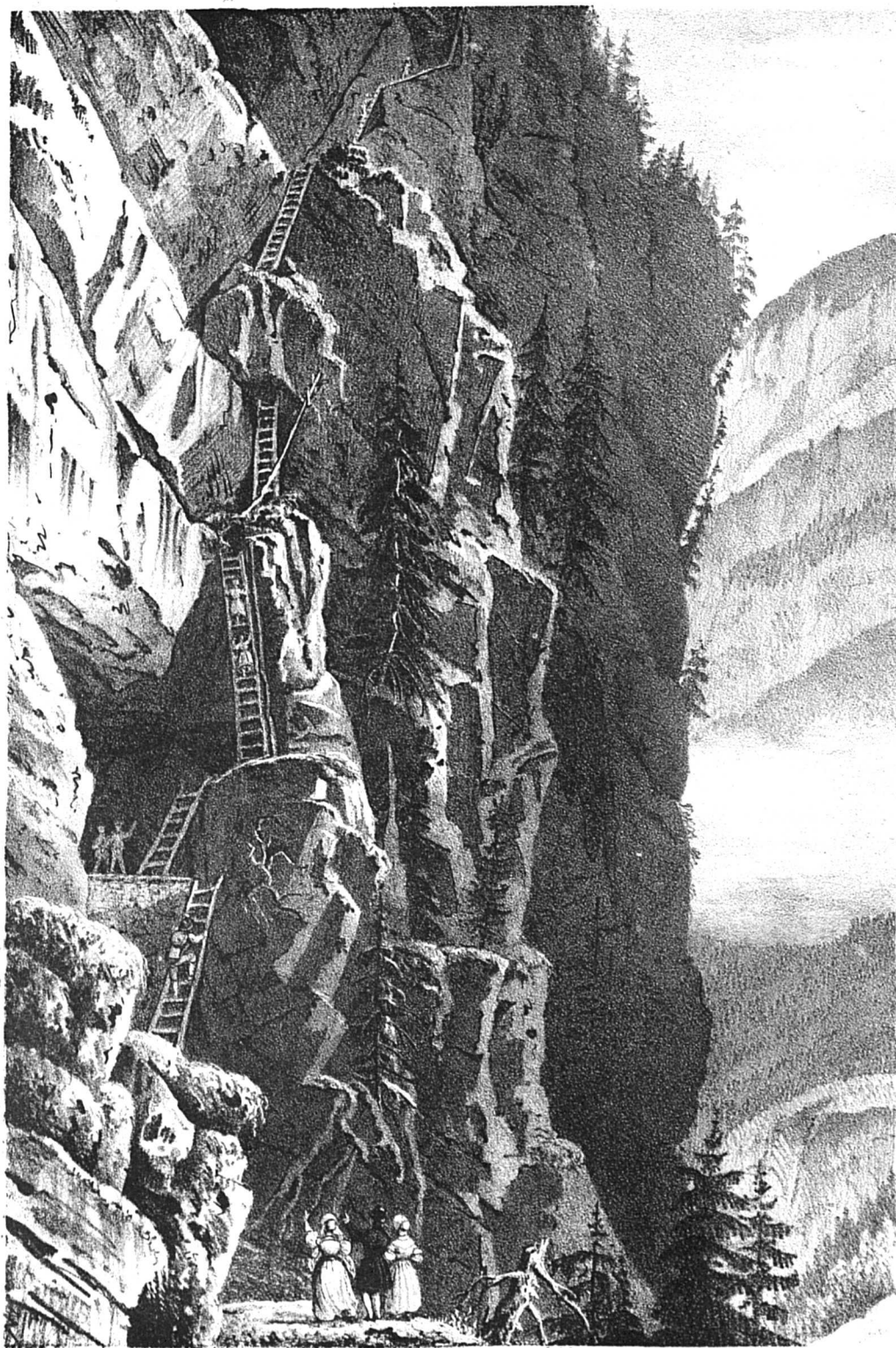
A ces mots une teinte légère qui semblait être le reflet de l'incarnat colorant les joues du jeune homme, passa rapidement sur le visage d'Hedwige, qui, ravie d'avoir acquis un pareil écolier, voulut le garder auprès d'elle. Cependant le jeune Bourcard dut continuer ses études à St Gall ; mais tous les jours de vacance dont il pouvait disposer, il allait les passer auprès de la duchesse, qui lui enseignait le grec, ou chantait avec lui les hymnes qu'elle avait traduits dans cette langue. Quoique le jeune écolier fût devenu le favori de la noble dame, Eckard ne perdit rien de ses bonnes grâces et continua à étudier en sa société, lorsque, peu de temps après, il fut redemandé. La duchesse offrit alors à l'abbaye un grand espace de terrain couvert de vignes, situé sur les rives du lac de Constance, et cela en échange du docte religieux, qu'elle désirait garder auprès d'elle. Mais c'était un homme trop précieux à grand nombre de personnes pour qu'il consentit à user sa vie à occuper les loisirs d'une femme savante. Et, en effet, il ne tarda pas à jouer un rôle plus digne de son caractère et de son savoir. Sa protectrice l'avait chaudement recommandé à l'empereur Othon-le-Grand, qui l'appela à sa cour et lui confia l'éducation de son fils.



Avant son départ, Hedvige témoigna de la manière la plus éclatante qu'elle n'entendait pas raillerie à l'égard de ses liaisons littéraires et scientifiques avec Eckard. — A l'extrémité inférieure du lac de Constance est une île dans laquelle est un cloître, qui porte le nom de Reichenau : comme St Gall il faisait partie des états de la duchesse de Souabe ; c'était même en ce lieu que reposaient les cendres de son époux Conrad. A cette époque Rudimann, homme vindicatif, aussi despote qu'intrigant, était le chef de cette abbaye. Jaloux de la préférence qu'accordait Hedvige aux savans religieux de St Gall, cet homme s'efforçait, en usant des armes de la calomnie, d'attaquer la réputation de ces respectables religieux. Un jour donc, comptant que Eckard, dont il redoutait la vigilance et surtout l'intimité avec la duchesse, était à Hohentweil, il monta à cheval et se dirigea vers St Gall, dans le but d'épier ce qui se passait dans le couvent, espérant faire quelque découverte qui pût lui fournir l'occasion d'accuser ou de calomnier ces religieux. Il arriva à St Gall, à la tombée de la nuit, et après être descendu de cheval, il commença son œuvre diabolique en rôdant autour du cloître, dont il connaissait toutes les issues, tous les recoins. N'ayant rien découvert de particulier, il entra dans l'église et ayant traversé le dortoir, il passa par l'endroit où les frères se réunissaient d'habitude ; mais jugeant par le silence qui régnait autour de lui, que le sommeil s'était emparé d'eux, il alla dans la cuisine, s'y accroupit dans un coin et s'endormit presque aussitôt. Cependant sa présence avait été remarquée. Eckard était venu faire un séjour à St Gall : étendu sur son lit, il avait entendu quelqu'un se glisser depuis le dortoir devant sa cellule, dont la porte était ouverte. Désireux de savoir qui se glissait si furtivement vers son réduit, il se lève aussitôt et suit l'individu, qui déjà ronflait dans la cuisine. Ayant appelé un des frères, qui bientôt apparut avec une lumière, il reconnut son hôte nocturne, dont les mauvaises intentions ne pouvaient être méconnues ; il posa sa lanterne à ses côtés, et attendit son réveil en faisant signe aux autres frères de se tenir à l'écart. L'abbé de Reichenau, fatigué de son mauvais lit, ne tarda pas à s'éveiller et fut fort effrayé en voyant de la lumière et en ne se trouvant pas seul ; cependant il fit bonne contenance et suivit Eckard, qui l'invitait du geste à le suivre. Il le conduisit dans l'auditoire du couvent, le pria poliment de prendre un siège, tandis qu'il allait avertir ses supérieurs, afin qu'ils eussent le plaisir de faire connaissance avec un hôte aussi distingué. Mais les autres frères, guidés par la

curiosité, arrivèrent dans le moment même et poussèrent un cri d'indignation en reconnaissant l'abbé de Reichenau : l'un d'eux s'empara d'un gros fouet et se préparait à lui administrer ce qu'il méritait, lorsque les supérieurs et les pères survinrent pour empêcher des voies de fait. Notker, médecin, peintre, musicien et poète, surnommé grain de poivre, à cause de sa sévérité, aborda Rudimann, les yeux flamboyans de colère, et s'écria d'une voix de tonnerre : « Misérable ! c'est pour ton malheur que tu t'es glissé en ce lieu, dans les ténèbres, pour y faire tes œuvres sataniques ; tu vas voir que tu es entre bonnes mains. » L'abbé, qui jusqu'alors avait gardé une contenance assez fière, et qui avait exhorté les moines à respecter sa personne sacrée, pâlit en entendant les paroles de cet homme redoutable ; il se jeta à terre, joignit les mains et promit de se réconcilier avec eux et de ne plus jamais les molester. La plupart des religieux n'étaient nullement disposés à laisser échapper impuni ce moine astucieux ; mais Eckard intercédait si vivement pour lui, qu'enfin on le laissa partir en paix. Eckard l'accompagna jusque vers ses gens, qui l'attendaient au dehors ; et en prenant congé de lui, l'abbé promit d'envoyer au couvent deux tonneaux de vin, qui effectivement arrivèrent peu de temps après à Steinach, et il lui fit promettre qu'en retournant à Hohentweil, il irait le trouver à Reichenau. Eckard tint sa promesse ; quelques jours après il était auprès de l'abbé de Reichenau, qui, par toutes sortes de cajoleries, tâcha de le gagner à lui ; en partant il lui fit même cadeau d'un beau cheval, et tout en l'accompagnant, il lui lança quelques mauvaises plaisanteries sur ses liaisons littéraires avec Hedvige, et lui dit à l'oreille : « Tu es trop heureux, mon frère, de pouvoir enseigner la grammaire à une aussi belle écolière ! » Ces paroles accompagnées d'un rire moqueur, indignèrent Eckard, qui se hâta de s'éloigner. Arrivés près de Hohentweil, Eckard et sa suite rencontrèrent la belle duchesse qui allait à vêpres : le bruit de l'aventure nocturne de l'abbé de Reichenau étant parvenu jusqu'à elle, aussitôt qu'elle l'aperçut, elle lui dit : « Oh ! c'est toi, mon maître, qui éclaires si bien de la lanterne le loup qui entre dans la bergerie. — « Oui certes, par la vie d'Hedvige, répondit Eckard, qui ne jurait pas autrement, oui certes, si on avait brisé les côtes à cet intrus, ce n'est pas moi qui les aurais raccommodées. » Alors il lui raconta tout ce qui s'était passé, mais il eut soin de cacher à ses chastes oreilles les dernières paroles de l'abbé. Ce n'est que plus tard qu'elle en fut informée par lui. Jusqu'alors elle avait différé de châtier la fourberie de

125-



LES ECHELLES  
Près des bains de Louèche?

Die Meitern.  
beim Leukerbad.

ce prélat, grâce à l'intercession de l'évêque de Constance ; mais alors elle n'hésita plus ; après l'avoir cité à son tribunal, elle le fit censurer par l'évêque de Constance, et ne le reçut en grâce qu'après lui avoir fait payer une amende de 100 livres d'argent.

Othon, de plus en plus satisfait du savant précepteur de son fils, le nomma son chapelain et son secrétaire et lui donna entrée dans son conseil privé, en le comblant de ses dons et de ses bienfaits ; mais Eckard n'usa de sa bonne fortune et de son crédit que pour faire du bien à son couvent, qu'il n'oublia jamais.

## SOUVENIRS DU VALAIS.

(Suite.)

Le village d'Albinen, Albignon en français, où nous arrivâmes bientôt, est de quelques centaines de pied plus bas que les bains ; il est entouré de belles prairies. Nous fûmes frappés de trouver ses maisons de bois, noires comme la suie, entièrement désertes. Aucun être vivant n'animait ses rues sales et étroites ; il semblait que la peste avait passé par là. Mais notre surprise cessa lorsqu'on nous dit que tous les habitants avaient suivi leurs bestiaux dans les montagnes. Près d'Albinen est un autre village appelé Dorbe, bâti sur un terrain tellement en pente, que les maisons semblaient posées les unes sur les autres : on nous assura même que l'on était obligé d'y ferrer les poules, pour les empêcher de glisser dans les précipices. Mais nous n'allâmes point vérifier le fait. Depuis Albinen il nous fallut redescendre par une pente longue et escarpée dans le ravin de la Dala, que nous traversâmes sur un pont fort pittoresque ; puis nous remontâmes de l'autre côté vers le village d'Inden, situé sur un plateau qui se trouve dans la gorge même de la Dala. Quoique cet endroit soit encore à une élévation de 3580 pieds au dessus de la mer, on y trouve une magnifique végétation, et parmi beaucoup d'autres arbres fruitiers, on remarque, dans sa partie inférieure, des noyers qui, par leur beau port, prouvent que le climat ne leur est en rien défavorable. — Au lieu d'entrer dans ce village, nous tournâmes brusquement à gauche, pour prendre le chemin de

Sierre, par les fameuses galeries. La contrée redevient des plus sauvages : vis-à-vis de nous, de l'autre côté du ravin, nous avions en perspective le village d'Albinen, ses prairies et ses pâturages verdoyants, qui s'élevaient presque jusqu'au sommet du Cherbenon. A notre droite apparaissaient des rochers d'une hauteur effrayante, et, en face, la vallée du Rhône, dont les montagnes qui la bornent au sud nous présentaient leurs flancs sillonnés par les avalanches et de nombreux torrens. — Puis nous descendîmes quelque temps au travers d'une forêt jonchée de débris de rochers, d'arbres renversés et brisés : mais voilà que tout-à-coup l'espace manque, la montagne plonge verticalement jusqu'au fond du ravin de la Dala ; alors le sentier, taillé dans la masse du rocher même, serpente au dessus d'un précipice effroyable pour échapper à l'abîme. C'est cette partie du chemin que l'on nomme les galeries. En plusieurs endroits il est recouvert par un toit très-solide, pour garantir les voyageurs de la chute des pierres qui tombent fréquemment de la paroi de rocher située sur la droite. Sur la gauche le précipice est effrayant ; c'est à peine si l'on peut encore entendre le mugissement de la Dala. Ce passage s'appelait autrefois *les Echelles*, parce qu'avant que l'on eût taillé un sentier dans le rocher, il fallait le franchir au moyen de cet instrument. C'est en ce lieu qu'en 1799 les Français cherchèrent à pénétrer pour traquer les Valaisans qui s'étaient réfugiés dans cette vallée, dans l'espoir d'y défendre leur liberté contre les bandes armées de la république française une et indivisible. Mais les Valaisans gardèrent soigneusement le passage, où ils placèrent un avant-poste, et, pendant plusieurs semaines, les Français firent d'inutiles tentatives pour pénétrer en avant. Du côté opposé ils étaient bien parvenus à escalader les rochers qui dominent les galeries, et d'où ils firent tomber une grêle de pierres et de tisons enflammés sur les toits qui abritaient les Valaisans. Mais ceux-ci tinrent bon et n'abandonnèrent point leur poste. A la faveur de la nuit, ils escaladèrent des rochers presque inaccessibles et tombèrent sur le dos des Français, dont ils tuèrent une bonne partie à coups de crosses, tandis qu'un grand nombre furent jetés dans les affreux précipices de la Dala. Les Valaisans reprirent alors l'offensive et pénétrèrent jusqu'à Sierre. Mais les Français, secondés par des troupes helvétiques, revinrent bientôt en beaucoup plus grand nombre : les Valaisans avaient bien aussi reçu un renfort de quelques cents Autrichiens, qui avaient passé le Simplon, mais qui ne contribuèrent qu'à leur perte ; car ils furent na-

turellement obligés d'abandonner le commandement à leurs alliés, dont la tactique n'était point calculée sur les localités, qu'ils ne connaissaient pas. Le résultat fut qu'après avoir combattu avec un courage héroïque, ils furent repoussés, ainsi que les Autrichiens, jusque dans les endroits les plus inaccessibles des montagnes.

Entièrement cernés de tous les côtés, les Valaisans n'avaient plus d'autre alternative que de périr de faim, ou de traverser les solitudes glacées qui étaient derrière eux et où jamais homme n'avait pénétré. Les chances étaient également terribles : quoique l'on fût au milieu du mois de mai, la neige couvrait encore les hautes vallées et les montagnes. Cependant ils adoptèrent ce dernier parti. Ils gravirent avec des peines et des dangers inouïs les glaciers de la Dala et du Lœtscher pour traverser, derrière la Jungfrau et le Finsteraarhorn, l'immense mer de glace d'où s'élèvent ces énormes pics neigeux que l'on voit de tout le nord de la Suisse. Puis par les glaciers d'Aletsch et de Viesch qui en sont les écoulemens au midi, ils redescendirent heureusement dans la vallée du Rhône. Le succès des Français fut suivi par le meurtre, le pillage, l'incendie, et des cruautés inouïes.

Dès que nous eûmes dépassé la dernière corniche de ce passage, ce fut comme un nouveau monde qui s'ouvrait devant nous. Après avoir quitté la sombre gorge que remplit la Dala, on est saisi d'un inexprimable sentiment d'admiration à la vue de la vallée du Rhône, qui se présente à vos yeux étonnés, dans une grande étendue, ainsi que la multitude de pics hérissés de glaciers qui la séparent de l'Italie. Il est presque impossible de voir sur une étendue de huit à dix lieues une plus grande variété d'objets. Sur les deux côtés du Rhône, qui serpente tantôt sur la droite, tantôt sur la gauche de la vallée, on voit une multitude de villages, d'églises, de chapelles, de châteaux en ruines, de chalets étagés sur les montagnes. Quelle admirable confusion régnait parmi tous ces objets ! comme ces rochers, ces bois, ces groupes d'arbres parmi lesquels rampait la vigne, encadraient bien ces riens tableaux, qui se terminaient à l'ouest dans un lointain brumeux par les rochers de Sion, couronnés de leurs vieilles forteresses ! Au bout d'une demi-heure, nous atteignîmes le village de Varon, bien rebâti depuis 1799, époque où il fut détruit par les Français. Au dessus du village, on voit l'emplacement d'une forêt complètement détruite par le feu, ce qui n'est point rare dans le Valais. D'ici nous descendîmes à Sierre, en suivant la pente doucement inclinée de la montagne, chargée de villages, de maisons isolées brillantes de culture

et d'une admirable végétation. La cigale, que l'on ne trouve que dans le Valais en Suisse, faisait entendre ses cris assourdissans sur les noyers qui ombrageaient notre chemin. Nous traversâmes aussi le village de Salgues (Salgetsch, en allemand), entouré de vignes, et ombragé d'une multitude d'arbres. A mesure que l'on approche de Sierre, la culture et le nombre des habitations augmente ; mais en même temps la chaleur devenait suffocante : il est vrai qu'il était une heure après midi. Cependant nous avons fait le trajet des Bains de Sierre, qui est de cinq fortes lieues, par les échelles d'Albinen, sans nous arrêter et sans songer à la fatigue, tant les objets si variés, qui s'étaient constamment présentés à nous, avaient absorbé toutes nos facultés. Cependant, malgré la chaleur, nous n'hésitâmes point à faire notre entrée à l'auberge portant l'enseigne du Soleil, dans laquelle, à notre grande satisfaction, nous trouvâmes un bon dîner, prêt à être servi ; car on n'attendait plus que quelques messieurs qui, comme nous l'apprîmes bientôt, étaient des membres du fameux Conseil d'état du Haut-Valais ; ce qui nous réjouit fort, nous qui avons fait tout exprès ce détour pour voir les chefs de ce nouvel état, dont l'existence occupait tant les esprits et qui menaçait dans ce moment de bouleverser toute la Suisse. Il nous fallut attendre plus d'une heure, ce qui était bien dur ; mais, vu la circonstance, nous prîmes le mal en patience et nous y gagnâmes une bonne dose d'appétit.

Mais enfin les convives arrivèrent, et on nous servit un très-bon dîner, auquel ces messieurs prirent une large part ; ce qui nous fit présumer des intentions pacifiques, auxquelles répondaient leurs allures et le ton de leur conversation, qui se tenait en allemand. Dans l'après-midi nous fîmes une promenade dans le bourg et ses environs. Il n'y a guère d'endroit dans le Valais mieux bâti et mieux situé que Sierre ; aussi l'appelait-on autrefois Sierre l'agréable. On y remarque plusieurs beaux bâtimens entourés de terrasses et de jardins ; ils appartiennent aux premières familles du Haut-Valais, telles que aux de Preux, de Monthéolo, Lovinaz, de Courten, dont, depuis 150 ans, dix individus ont occupé des grades d'officiers généraux au service de France. L'un des membres de cette dernière famille est président du conseil d'état du Haut-Valais et grand baillif ; il cumule en sa personne une foule d'emplois, tant dans l'administration que dans la partie gouvernementale ; aussi son influence sur les affaires du pays est-elle très-grande, comme on peut le penser. Mais c'est de tous ses collègues celui qui paraît avoir le plus de capacité et d'énergie, et peut-être aussi d'opiniâtreté.



C'est un homme de petite stature, mais d'une grande vivacité; il porte ses cheveux en queue, et en général son extérieur autant que l'expression de sa physionomie offre la fidèle expression de l'homme absolu, de l'homme qui maintient les anciens droits et qui ne cédera sur aucun point. Nous vîmes passer dans la rue un membre du conseil d'état; aussitôt toutes les têtes se découvrirent et se courbèrent presque jusque dans la poussière avec les signes de la plus profonde humilité. Est-ce là ces anciens Sédunois qui faisaient trembler les Romains, ces Valaisans si fiers, si jaloux de leur liberté, qui portaient la masse à celui qui avait eu le malheur d'encourir leur courroux, qui, à la moindre infraction portée à leurs droits, chassaient leur évêque ou les nobles qui voulaient les opprimer? Aujourd'hui, ceux qui font partie du gouvernement s'appellent collectivement les messieurs; c'est une caste à part; ce sont eux qui gouvernent, qui administrent, qui se donnent les emplois, sans être obligés de rendre compte de leur gestion; car le peuple du Haut-Valais ne s'enquiert nullement de ces choses; pourvu qu'aucune innovation quelconque ne s'introduise dans le pays, il paraît être content de tout.

Ce qui dépare Sierre, c'est le grand nombre de crétins que l'on y rencontre; on y voit même assez rarement une figure tant soit peu agréable, au moins dans les classes inférieures. A des traits communs, sans caractère propre, à des tailles courtes et écrasées, les femmes joignent ordinairement certaines protubérances autour du cou, (et il y en a quelquefois cinq à six éditions) qui certes sont loin de leur donner de la grâce. Les hommes sont un peu mieux partagés; leurs traits sont plus prononcés; mais leur teint brun, leur barbe négligée et rarement coupée, leur costume brun foncé, aussi sale et délabré que celui des femmes, leur donnent un aspect disgracieux. On dit qu'à Sierre les eaux sont malsaines, mais ce n'est guère là la cause de ces difformités.

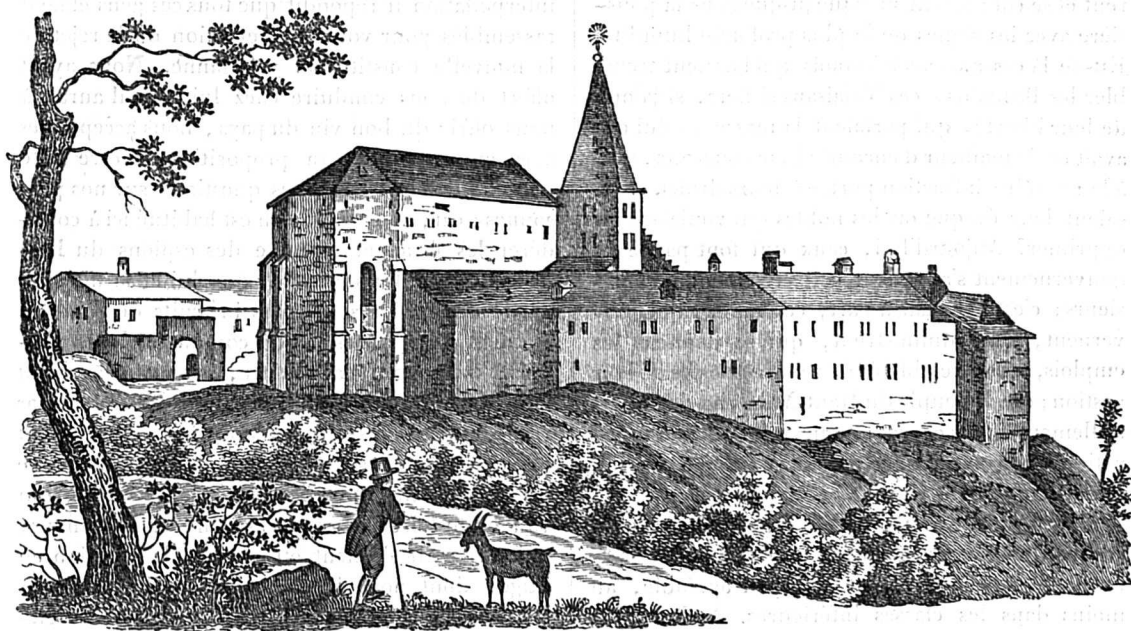
Nous continuâmes notre promenade, en nous élevant sur les hauteurs situées au nord de Sierre; nous traversâmes plusieurs villages pittoresquement situés au milieu d'un paysage extrêmement varié; puis nous arrivâmes à un village, placé dans une magnifique situation, entouré d'arbres, de champs et de vignes, d'où la vue s'étendait sur une grande partie du Valais. Nous apprîmes que c'était Ventone. Un grand tumulte qui s'élevait sur une grande place, au milieu du village, attira tout d'abord notre attention. Il y avait là un grand rassemblement et un monsieur élevé au-dessus de la foule, qui tenait un papier écrit à la main, qu'il

se préparait à lire; mais chaque fois qu'il élevait la voix, des clameurs assourdissantes s'élevaient de toutes parts et l'empêchaient de continuer. Cependant beaucoup d'individus, et il nous sembla même que c'était le plus grand nombre, restèrent calmes et silencieux au milieu de cette scène tumultueuse: nous nous approchâmes de l'un de ces derniers, qui se tenait à l'écart, et sur notre interpellation il répondit que tous ces gens étaient rassemblés pour voter l'acceptation ou le rejet de la nouvelle constitution valaisanne. Nous ayant offert de nous conduire chez lui, où il aurait à nous offrir du bon vin du pays, nous acceptâmes avec empressement sa proposition. Notre hôte nous fit d'abord quelques questions sur nos personnes; car, nous dit-il, on est habitué ici à considérer les étrangers comme des espions du Bas-Valais; puis il nous apprit que lui et la majeure partie des habitans les plus instruits de l'endroit auraient été disposés à voter comme les Bas-Valaisans; mais que, par crainte, beaucoup auraient voté dans un sens contraire, ou n'auraient pas voté du tout. Du reste, ce jour-là, il n'y eut point de vote, et la constitution fut rejetée de fait, parce qu'on ne voulut point laisser parler le baillif, qui voulait en faire lecture à l'assemblée. Pour nous, qui étions absolument étrangers à la question en litige, dont nous ignorions même les premiers élémens, nous eûmes beaucoup de plaisir à entendre raisonner notre hôte, qui fit preuve d'un bon sens et d'une instruction assez rares dans cette partie du Valais. Du reste, l'air de propreté et d'ordre qui régnait dans cette maison nous surprit moins lorsque nous apprîmes que son propriétaire avait quelque temps habité le canton de Vaud. Mais en général il nous parut que la population de cet endroit est, comme sa position, au physique et au moral, d'un échelon plus élevé que celle de Sierre; nous ne vîmes point de crétins. Toutefois nous ne discuterons pas l'assertion d'un auteur valaisan, qui dit que les habitans de Ventone ainsi que ceux de Sierre sont honnêtes, prudents, civils et polis, et de plus pacifiques et affables, parce qu'ils vivent à l'exemple des messieurs qui habitent parmi eux. — Le vin de notre hôte était excellent, comme l'est en général celui des environs de Sierre, et particulièrement le vin muscat et la malvoisie, qui pourraient satisfaire le palais de vrais gourmets. Nous ajouterons qu'on trouve à Ventone une jolie église et les restes du château qui porte ce nom. Plus haut encore, au dessus d'un délicieux coiteau, on voit l'église et la cure de St Maurice des lacs, d'où la vue doit être plus belle encore.

C'est à Sierre que commence la langue alle-

mande, qui se parle dans tout le reste du Haut-Valais. Il y a autour du bourg plusieurs châteaux en ruines, entre autres celui d'Alt-Sieders, le vieux château de Sierre, siège des évêques de Sion, et celui de Beauregard, qui appartenaient à Wichard de Raron. Tous deux furent détruits en 1414 par les Valaisans. Il y a encore celui des

nobles de Platea, dont il reste une tour assez bien conservée. Entre le Rhône et Sierre, sur un rocher qui domine le fleuve, est la chartreuse de Géronde, bâtie en 1330 par Aimon de la Tour, évêque de Sion. Des carmélites succédèrent aux chartreux en 1428. Trois siècles plus tard on y établit un séminaire, puis elle servit de retraite à des trapistes



français ; maintenant il y a un fermier qui y exploite l'ancien domaine du couvent. Plus bas on voit des grottes qui servaient d'asile aux premiers religieux qui s'établirent en ce lieu. Sierre, chef-lieu du dixain de ce nom, renferme plus de 900 habitants, deux églises et aussi quelques vieux édifices qui appartenaient à d'anciennes familles nobles de l'endroit. On y fabrique du smalt avec le cobalt exploité dans le val d'Anniviers.

La distance de Sierre à Brigue, où nous voulions nous rendre, est de huit lieues et demie. Au sortir de Sierre, on passe le Rhône sur un pont de bois, et de là on suit constamment la rive gauche jusqu'à Brigue. On trouve le village et la forêt de Fringe, qui semble occuper l'emplacement d'un éboulement de montagne. Nous vîmes aussi les restes des retranchemens qu'avaient élevés les Valaisans pour arrêter les Français, et qu'ils avaient pourvus de quelques pièces de canon ; mais bien qu'ils combattissent avec un courage héroïque, ils furent obligés d'abandonner le terrain à un ennemi plus nombreux et mieux aguerri. — Après trois petites lieues de marche, on arrive en face

du bourg de Louèche, placé sur la hauteur, à l'autre bord du Rhône, vers les restes de ses deux vieux châteaux, détruits en 1414. Quelques bâtimens de belle apparence donnent de loin à ce bourg un aspect qui ne répond nullement à celui de son intérieur sale et misérable. — Du haut de la Gemmi, nous avions vu en face de nous, au midi, un torrent qui descendait d'une montagne, dans le flanc de laquelle il s'était creusé un ravin profond et inabordable, d'une longueur de plus de deux lieues, jusqu'au Rhône. Son cours est si rapide et si peu sinueux que, depuis sa naissance jusqu'au fleuve, il offre sans interruption l'image d'un filet argenté, visible dans toute sa longueur.

Alors nous nous trouvions à l'extrémité inférieure de ce torrent, qui porte le nom de Ill-Graben ou Hüll-Graben (torrent infernal) ; et certes il mérite bien cette dénomination, car il serait difficile de trouver ailleurs une expression plus frappante de la puissance de l'élément qui l'anime avec tant de fureur. La vallée du Rhône est ici, pour ainsi dire, entièrement comblée par les alluvions de ce torrent formidable. Ces alluvions s'adossent contre la

montagne, à une hauteur de cinq à six cents pieds, et s'étendent du côté de Finge et de Tourtemagne, en formant un demi cercle de plus de deux lieues d'étendue, se confondant avec la plaine. Cette surface est en grande partie couverte d'une forêt et en partie cultivée. Le Rhône a été entièrement refoulé vers l'autre côté de la vallée : calme et paisible plus haut, il gronde et combat avec furie les obstacles qui dans ces lieux encombrant son lit. Du reste, ce combat est continu : à la fonte des neiges, et après de grandes pluies, le torrent entraîne de nouveau une énorme quantité de débris, qui menacent d'arrêter le fleuve dans son cours. Mais le Rhône, grossi par les mêmes causes, puissant des tributs qu'il vient de recevoir, combat son adversaire avec une furie inexprimable et finit par rester vainqueur.

La route passe, sur l'extrémité de ces débris, immédiatement sur la rive du Rhône, où l'on peut voir les diverses couches d'alluvions qu'il a déchirées, et dont l'une, qui est une couche inférieure, est entièrement jaune. Le pont que l'on traverse sur le lit du torrent, où pour le moment il n'y avait pas une goutte d'eau, par la raison qu'elle se perdait plus haut, n'est qu'un pont d'attente et essentiellement provisoire, parce qu'il est fréquemment enlevé, de même que la route. On passe ensuite devant le pont couvert en bois, qui conduit au bourg de Louèche. Plus loin on traverse le champ des Soupirs, qui a pris ce nom d'un combat que les Valaisans livrèrent en 1318, à la noblesse du Valais et de l'Oberland, qui fut taillée en pièces. A droite de la route, on voit un somptueux et vaste édifice entouré de fossés et de murailles, flanquées de tours : c'est le château des anciens nobles de Maggern. Ces bâtimens paraissent abandonnés et tombent en ruines. Nous fîmes une halte à Tourtemagne, village distant de deux lieues de Louèche, et où l'on trouve deux bonnes auberges placées sur la grande route. Puis nous allâmes voir une cascade qui n'est pas très-connue, parce qu'elle n'est pas sur le chemin battu, sans en être pour cela l'une des moins belles de la Suisse. Le ruisseau qui la forme vient de la vallée de Tourtemagne, d'où il sort en se précipitant d'une façon pittoresque du haut d'un rocher de 80 pieds de haut. Le château fort des anciens seigneurs de cette vallée (*Turris magna*) est maintenant transformé en modeste chapelle. Depuis Louèche, et même avant, le fond de la vallée du Rhône présente un aspect assez monotone ; mais elle le devient plus encore depuis Tourtemagne. Elle est plate, spacieuse et marécageuse ; son aspect varie peu ou point. L'escarpement des

monts s'y soutient à une hauteur à peu près égale, et s'y montre sous des formes sauvages, hardiment découpées ; du reste, nulle part, si ce n'est du côté de la Furca, on ne peut apercevoir les sommités neigeuses des hautes montagnes qui séparent le Valais du Piémont, d'un côté, et du canton de Berne, de l'autre. Nous nous félicitons de nous voir transportés au loin, grâce à un bon attelage ; car le ciel se couvrait de nuages menaçans, et la vallée ravagée, abîmée par le Rhône, offrait trop peu d'attraits au voyageur pour qu'il ne désirât pas de franchir aussi rapidement que possible cet espace.

L'ancienne route suivait presque toujours la base de la chaîne de montagnes du sud ; mais celle que le gouvernement français a fait construire pour arriver au Simplon, suit, à quelques exceptions près, le milieu de la vallée. La première route était quelquefois dangereuse, à cause des avalanches et des éboulemens ; quant à la seconde, elle est sujette à être inondée et endommagée par le Rhône, auquel on aurait dû la faire servir de digue.

Enfin après avoir longé quelque temps la base de la montagne, on voit une vallée s'ouvrir tout à coup sur la droite, et l'on trouve devant soi, assis sur la hauteur, un bourg dominé par deux églises et des clochers, avec leurs flèches élancées dans les airs. Rien de plus pittoresque que ce coup-d'œil. Ce bourg, c'est l'antique Viège (*Visp*), chef-lieu du dixain de ce nom, situé à l'entrée de l'intéressante vallée du même nom. A l'instar de presque toutes les localités du Valais, ce bourg n'est point, à l'intérieur, ce qu'il paraît être extérieurement. Ses rues sont étroites et tortueuses ; mais elles ne nous parurent pas si sales que les itinéraires ont soin de l'indiquer. L'aspect inattendu du Mont-Rose, tout éblouissant de blancheur, le magnifique amphithéâtre de montagnes qui se groupent alentour, comme un centre unique sur lequel se détachent les vieux édifices de Viège, tout cela forme un tableau du plus haut intérêt.

L'église de St Martin est remarquable par son clocher, le plus beau et le plus élevé du Valais. La Viège qui roule ses eaux troubles au pied du rocher sur lequel est bâti la partie supérieure du bourg, possède une masse d'eau au moins aussi considérable que le Rhône ; et l'on peut juger par là de l'étendue de la vallée de Viège et des énormes glaciers qu'elle renferme.

L'origine de Viège se perd dans la nuit des temps : ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle joua un grand rôle au moyen âge, époque à laquelle on

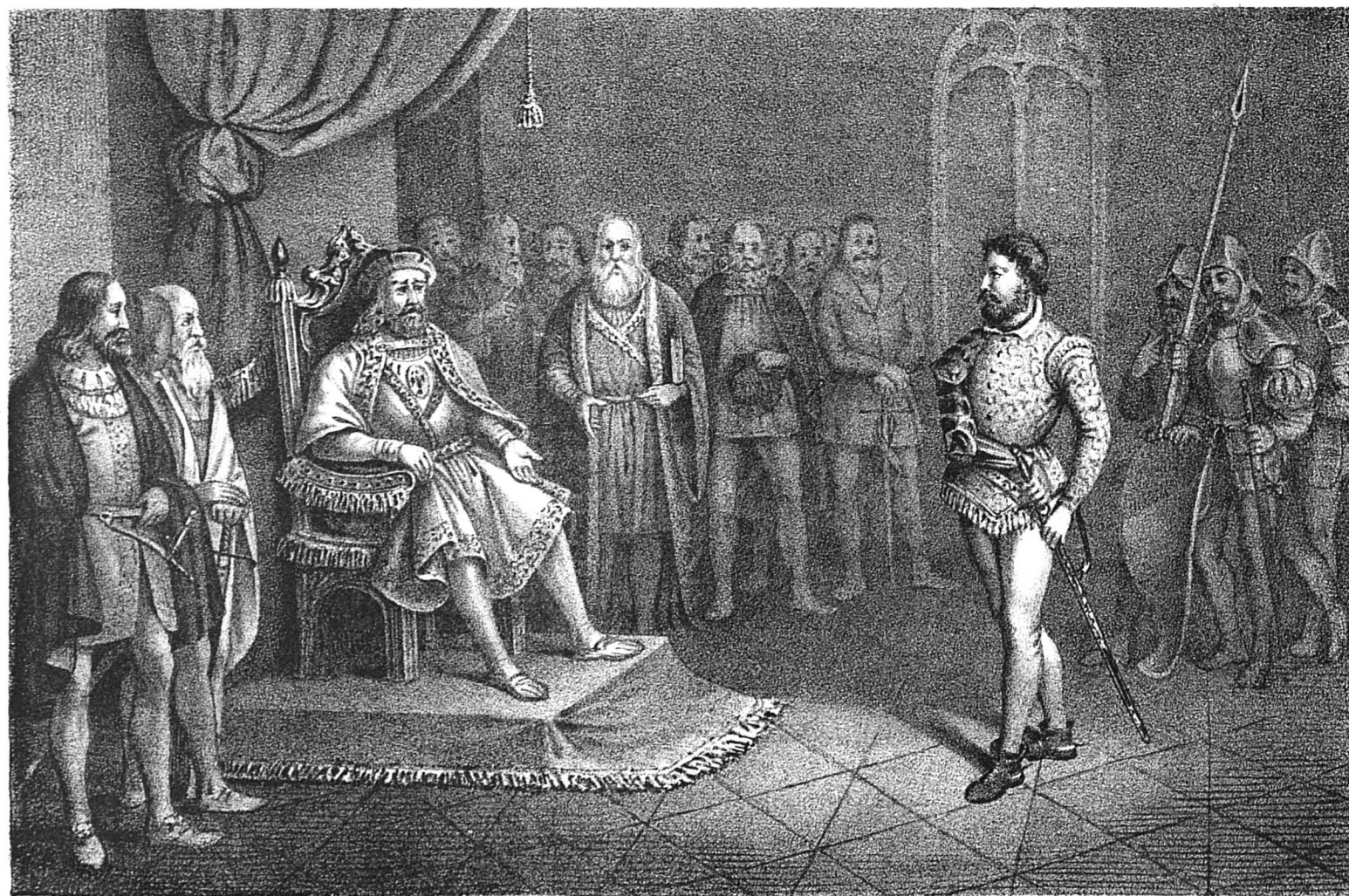
l'appelait *la noble*, à cause de la nombreuse noblesse qui y faisait sa demeure : on pouvait citer entre autres les comtes de Blandra, les comtes de Viège, les Ulrich, les Silinen, les Riedmatten, les Burgener, les Kalbermatt, les Plater, les Stella, etc. Viège est aussi la patrie des Venetz, qui lui ont été plus profitables que cette puissante et inutile noblesse qui, pour ne pas se trouver en contact avec les vilains et manans, se fit construire une église à son propre usage. — La famille de Riedmatten a donné six évêques au Valais, et celle des Blatter, deux. — Au dessus du bourg était autrefois le château de Hubschberg, manoir du comte de Viège et Blandra. C'est dans la plaine voisine que les Valaisans, sous les ordres de Pierre de Rarogne, défirent l'armée du comte de Gruyère, forte de huit mille hommes, qu'il avait tirés de la Savoie, du pays de Vaud et de la Gruyère, et dont quatre mille furent taillés en pièces ou jetés dans le Rhône. Le but du comte de Gruyère était de s'emparer du Haut-Valais, comme le comte de Savoie s'était emparé du Bas-Valais. Après cette victoire les Valaisans firent une guerre des plus rudes aux châteaux des nobles, leurs ennemis, et le fort de Hubschberg fut un des premiers qui éprouva l'effet de leur colère, car il fut détruit de fond en comble pour ne plus se relever jamais. Il avait déjà été détruit une fois par le comte Pierre de Savoie, mais reconstruit peu de temps après. Viège eut beaucoup à souffrir de la part des Français, en 1799, les Valaisans y ayant fait une vigoureuse résistance. On y voyait ci-devant, à la maison de ville, de magnifiques cristaux ; mais les soldats français eurent soin de les enlever, comme tout ce qui avait quelque prix.

En sortant de Viège, le chemin se rapproche du Rhône et du milieu de la vallée qui s'élargit considérablement ; puis il contourne l'extrémité inférieure des énormes alluvions de la Gamsa, qui sort au midi de la vallée de Nanza. Il est inconcevable qu'un torrent aussi insignifiant dans ce moment et qui, dans cet endroit, n'a presque pas de lit, ait pu charrier une pareille quantité de débris, au point de faire reculer le Rhône jusqu'au pied des montagnes du nord de la vallée. Il paraît que l'on n'a jamais essayé de creuser un lit et de maintenir par des digues ce torrent vagabond qui, à la fonte des neiges, roule ses flots dévastateurs tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, menaçant ainsi toute la contrée voisine. Lorsque le torrent est en fureur, lorsqu'il enlève des terres, des bâtimens appartenant au petit village voisin de Gambsen et qu'il couvre tout de fange, de fragmens de pierres et de bois, ces bonnes gens emploient ou plutôt

employaient autrefois (car depuis le séjour des Français dans cette contrée ils ont appris qu'il y avait des voies plus sûres pour arriver à ce but) un moyen plus commode que celui de remuer le sol, de traîner les arbres de la montagne et de soulever les pierres que le torrent avait amenées sur les lieux, pour élever des digues : ils envoyaient des prêtres, pour exorciser ce terrible voisin et l'obliger à suivre une direction convenable. Mais, comme on le voit, le torrent indomptable resta indocile et ne tint compte de l'anathème prononcé contre lui ; et voulant décidément suivre les lois de la gravité, il se précipita plus que jamais sur les terres situées à plus de cent pieds plus bas que la direction qu'on lui ordonnait de suivre ; en sorte que souvent les communications se trouvèrent interceptées. Au delà de ce torrent on voit les restes d'une muraille flanquée de tours semi-circulaires, qui, depuis le Rhône, s'étend jusqu'au pied de la montagne sur une étendue de près de 5000 pas. Comme de coutume, les savans ne consultant que les théories par eux adoptées dans leur cabinet, interprétèrent diversement l'origine de cette muraille. Quelques-uns prétendent que ce furent les Romains qui l'élevèrent pour se défendre contre les invasions des indomptables Vibériens qui habitaient la contrée comprise entre la Saltine qui descend du Simplon et les sources du Rhône, et dont Brigue était la capitale. Mais il n'y a qu'à prendre le plus simple manant pourvu de bons yeux : en voyant ces restes de tours semi-circulaires, tournées vers l'ouest et défendues de ce côté, aussi bien que la muraille, par un fossé, il vous dira sans hésiter que ce mur était destiné à défendre cette partie du Haut-Valais contre des ennemis venant de la partie inférieure, que ce fussent les Romains ou les seigneurs qui, dans les temps féodaux, habitaient les environs de Viège. Quoi qu'il en soit, ce monument porte le nom de mur des Vibériens. — Bientôt on arrive au petit village de Gliss, remarquable en ce que c'est là que commence la route du Simplon proprement dite, qui s'élève par une pente continuellement la même et fort peu sensible jusqu'au haut du passage, distant de six lieues, pour redescendre à Domo d'Ossola, et présentant un développement de 65,670 mètres. Gliss tire son nom de son église (ecclesia) l'une des plus anciennes et des plus belles de la contrée. Dans la chapelle de St-Anne, qui fait partie de cette église, on voit un tableau représentant George de Supersax, sa femme, ses douze fils et ses onze filles. Ce valaisan fameux dans l'histoire, chef de parti français et fauteur des troubles qui agitérent si long-temps le Valais au commencement du seizième







LE COMTE PIERRE DE SAVOIE,  
auprès de l'Empereur Richard

Graf Peter von Savoyen.  
vor dem Kaiser Richard

siècle, fut obligé de fuir devant la *masse* après avoir fait exiler son adversaire le cardinal Schinner, et mourut à Vevey dans l'exil en 1519. Une belle avenue conduit en quelques minutes de Gliss à Brigue. Ce bourg resplendissant de l'éclat argentin des schistes micacés dont ses maisons sont couvertes, et des grands globes de fer blanc dont sont surmontées un grand nombre de tours, offre presque de loin l'apparence d'une ville d'Orient. Ici la vallée s'élargit au pied du Gliss-Horn et du Mæder-Horn; mais au-delà elle ne présente plus que des gorges sombres et étroites, aboutissant de toutes parts à des glaciers. Néanmoins la contrée est très-fertile, et quoique la partie la plus basse soit située à 2,180 pieds au-dessus de la mer, on y voit croître non-seulement la vigne, mais le mûrier et beaucoup d'autres arbres fruitiers. Malheureusement beaucoup de terrain qui pourrait être rendu à l'agriculture est la proie du Rhône, qui le convertit en marécage. D'autre part la Saline qui sort des gorges du Simplon, et qui passe à côté du bourg, ne manque pas dans l'occasion d'exercer ses ravages sur les terres situées entre lui et le Rhône, distant d'un quart de lieue, et même de menacer les alentours. Parmi les bâtimens remarquable de Brigue on voit le collège des Jésuites, fondé en 1662, avec une église richement ornée et une bibliothèque; le couvent des Ursulines qui date de la même époque; la maison Stockalper, flanquée de tours et fortifiée comme un vieux château; enfin trois hôtels, celui de Londres, celui de la Poste et celui du Simplon, dans lequel nous étions logés. Le dixain de Brigue est le moins peuplé de tous; le bourg même ne contient guère plus de 600 habitans. On attribue cette dépopulation à la grande peste de 1465 à 1469, qui enleva 2400 personnes dans ce dixain: maintenant il est peuplé de 3000 âmes. Ce bourg fut maltraité par la guerre en 1789, mais il se releva plus tard, grâce au transit de la route du Simplon; maintenant l'industrie et le commerce y sont presque nuls. Nous allâmes visiter les bains auxquels on donne indifféremment le nom de Brigue ou de Glyss, de l'autre côté du Rhône, à une lieue de distance. Nous traversâmes le fleuve au delà de Glyss sur un mauvais pont en bois; et nous suivîmes quelques temps un mauvais sentier entre des rochers et la rive droite du fleuve. A un endroit où il y avait eu un grand éboulement des rochers supérieurs, on nous montra une baraque que nous prîmes d'abord pour une étable à chèvres; mais quand nous eûmes vu deux caisses représentant des baignoires, nous devinâmes sa destination. Tout à côté est une caverne basse et étroite, fermée par une porte et

formée par un entassement de quartiers de rochers entassés les uns sur les autres. Le fond de cette caverne, à quelques pieds au-dessous du sol, forme un bassin rempli d'une eau limpide d'une chaleur de trente à trente-cinq degrés, dit on. Au fond de cet antre obscur nous aperçûmes quelques figures humaines, dont nous pûmes distinguer le sexe, mais qui certes n'étaient pas des Nayades; c'étaient tout au plus des Faunes. Immédiatement à côté de cette caverne on voit sortir du rocher une source froide très-abondante, qui, réunie à celle qui sort de la caverne, va se jeter dans le Rhône dont le niveau est presque égal au leur.

Autrefois ces bains étaient mieux organisés. En 1471 déjà on fit des travaux pour conduire, au moyen de tuyaux, l'eau thermale dans des baignoires. En 1521 ces travaux furent augmentés: plusieurs bâtimens furent construits pour la commodité des baigneurs; alors c'était un endroit très-agréablement situé, entouré de vignes, d'arbres et de jardins; mais un éboulement survenu quelques années plus tard détruisit complètement tout l'établissement. Voici ce qu'en dit une chronique du 16<sup>m</sup> siècle.

«Troiscanaux conduisaient l'eau chaude dans trois baignoires; dans chacune il pouvait entrer quinze à seize personnes: l'eau est à sa source aussi chaude que le corps humain peut l'endurer. Tout auprès est une source froide. La veine chaude est sulfurée, ayant la propriété de guérir toutes les plaies extérieures, toutes les érosions ou chancres: aussi est-elle très-salutaire aux oreilles sourdes et à celles qui bruissent, aux spasmes, aux tremblemens et aux paralysies et à toute espèce de catharres. Elle profite aux galeux, à ceux qui ont des ulcères, et aux femmes stériles. Ceux qui ont la tête débile comme ceux qui ont les reins et le foie chauds et qui sont sujets à la fièvre, ne doivent pas user de ce bain.» Le propriétaire actuel de cette source salutaire, que l'on dit égaler celle de Louèche, M. Stockalper, paraît ne point vouloir rétablir ces bains ni en faire la concession à d'autres.

(La suite au prochain numéro.)

---

## LE JUGEMENT DE DIEU.

---

L'an 1503, dit la chronique d'Etterlin, il y avait, dans le village lucernois d'Etiswyl, un jeune homme, nommé Jean Spies, soldat de pro-

fession, faisant la guerre, comme beaucoup de Suisses d'alors, pour le compte de celui qui payait le mieux. Malgré sa vie vagabonde, l'envie de se marier se manifesta bientôt chez lui : ce fut l'ennui qui le décida, non l'ennui du célibat, car il avait en tous lieux des maîtresses qu'il fréquentait et qui étaient rémunérées par lui comme il l'était par le prince le plus généreux. L'envie lui en vint dans un moment d'hypocondrie provenant de l'inaction forcée où il se trouvait, parce que aucun prince ne voulait pour cet instant de ses services, et cela, faute d'argent comptant; car Jean Spies ne se contentait guère de simples promesses. Or donc, ne pouvant batailler, il resta dans son village où, par forme de passetemps, il fit la cour aux jeunes filles de l'endroit. L'une d'elles, douce et fraîche, attira particulièrement son attention. Elle s'appelait Marguerite. Ayant agréé la proposition de mariage du jeune soldat, la noce suivit de près. Tant que la paix dura et qu'il y eut à boire et à manger, tout alla au mieux dans le jeune ménage. Or, cette félicité conjugale ne fut pas de longue durée : un jour Jean prit sa hallebarde et décampa; mais après une courte campagne, il revint dans son village pour y dissiper ce qu'il avait amassé à la guerre; du reste, il paraissait avoir complètement oublié qu'il eût une femme, car la malheureuse était délaissée et en proie à la plus affreuse misère. Ses larmes et ses supplications ne le touchèrent point; il passait les nuits et les jours à boire et à manger dans des lieux mal famés, s'inquiétant fort peu de ce que devenait la pauvre Marguerite. — Un jour elle prit sur elle de faire une dernière tentative pour le ramener à ses devoirs : elle alla donc le trouver et fit tant par ses larmes et ses prières, qu'obsédé plutôt qu'attendri, il promit qu'à dater de ce jour-là il irait vivre avec elle. La pauvre femme, toute joyeuse d'un succès aussi inespéré, courut raconter à ses voisines le bonheur qui lui arrivait; puis elle prépara un repas aussi confortable que le lui permit son indigence. Dans la soirée, le mari infidèle arriva et fut reçu par sa femme avec toutes les marques de la plus vive satisfaction. Le lendemain matin on vit sortir de la maison Jean Spies, et chacun félicitait à part soi la pauvre Marguerite, dont la situation avait si brusquement et si heureusement changé. Cependant la jeune femme, qui était ordinairement si matinale, ne paraissait point; quelques voisines en firent la remarque, et entrèrent dans la maison, où régnait le plus profond silence: elles pénétrèrent dans la chambrette dans laquelle couchait ordinairement Marguerite, et la trouvèrent sans vie dans son lit. Aucun indice ne put faire conjecturer

quelle avait été la cause de sa mort; aucune blessure, aucune trace de violence ne put faire supposer qu'elle eût été la victime d'un assassinat. Spies fit une absence de quelques jours, et pendant ce temps on ensevelit la défunte dans le cimetière d'Ettiswyl. Mais bientôt une sourde rumeur, de vagues soupçons accusèrent Spies d'être le meurtrier de Marguerite. Un jour qu'il fut rencontré sur le territoire lucernois, qu'il paraissait du reste éviter, l'autorité le fit saisir et conduire dans la prison de Willisau, où on le mit à la torture; mais il endura tous les degrés de la souffrance sans vouloir rien avouer. Cependant comme les préventions étaient très-fortes, on ne voulut point le relâcher. On le menaça même de faire exhumer sa femme et de le forcer à affirmer, devant son cadavre, son innocence par un terrible serment : il y consentit. Comme rien ne pouvait ébranler l'accusé et que le tribunal avait épuisé toutes les ressources en son pouvoir, on convint de procéder au *jugement de Dieu*. A cet effet on devait déterrer la morte; l'accusé devait se rendre nu auprès d'elle, poser sa main droite sur son corps, et jurer, en invoquant Dieu, la Vierge et les Saints, qu'il était innocent. Si alors le cadavre faisait un signe quelconque, il serait reconnu coupable; sinon il devait être déclaré absous. Le corps de Marguerite, qui reposait en terre depuis vingt jours, fut donc exhumé et transporté à Ettiswyl, le jour même où devait avoir lieu la cérémonie. L'accusé fut amené sur les lieux et déshabillé devant neuf témoins assermentés, afin qu'on pût s'assurer qu'il n'emploierait ni maléfice ni sortilège; puis le bourreau lui attacha une longue corde autour du pied pour qu'il ne pût échapper. Ensuite on le fit avancer, les mains jointes, vers le brancard sur lequel reposait le corps de sa femme; mais à peine eut-il fait quelques pas en avant, que la bouche de celle-ci commença à écumer, et plus il avançait, plus l'écume devint abondante. Arrivé devant le cadavre, il voulut réciter la formule du serment; mais alors le corps de la défunte commença à suer du sang en telle abondance, que le sang transsudait sous la bierre. A cette vue, le misérable se jeta à genoux, et avoua que, pendant la nuit, il avait étouffé sa femme avec un oreiller, et qu'ensuite il avait bien arrangé son corps dans le lit, afin de détourner tous les soupçons. Jean Spies expia son crime sur la roue, après avoir témoigné beaucoup de repentir.

## PIERRE DE SAVOIE OU LA CONQUÊTE DU PAYS DE VAUD.

Après la mort de Rodolphe III, roi de la petite Bourgogne, qui légua son royaume à l'empire d'Allemagne, le pays de Vaud resta pendant cent vingt ans sous la domination des empereurs ; mais pendant cette période ses habitants ne jouirent jamais pour long-temps des bienfaits de la paix : les incursions des Hongrois ou Sarrasins, le régime féodal et les attaques ambitieuses des seigneurs savoyards désolèrent souvent la contrée. La beauté, la richesse du pays excitait depuis long-temps l'envie des comtes de Savoie, qui y possédaient déjà plusieurs fiefs. Ils firent plusieurs tentatives pour leur donner de l'extension, et plus d'une fois les Savoyards traversèrent le lac Léman pour envahir les côtes fertiles du pays de Vaud. Les Vaudois fortifièrent leurs villes riveraines et tentèrent, non sans quelque succès, de repousser leurs agresseurs ; mais enfin leurs efforts échouèrent contre ceux de l'impétueux comte Pierre, septième fils du comte Thomas de Savoie. Ne pouvant espérer de jamais hériter des états de son père, ce jeune prince, doué des vertus chevaleresques du temps, homme d'un esprit ardent et entreprenant, mais destiné à l'état ecclésiastique, échangea le froc contre l'épée et la cuirasse, et ne songea plus qu'à se créer un apanage au moyen de ses armes. Son ambition se tourna d'abord sur le pays de Vaud, où il obtint quelques fiefs de son frère Aimé, et il prit le nom de comte de Romont. En 1240, des arbitres lui adjugèrent le château des Clées. Puis il passa en Angleterre, à la cour de Henri III, qui avait épousé sa nièce, Léonore de Provence. Ce monarque, appréciant la sagesse et les talents du comte Pierre, lui témoigna toute son estime en l'appelant dans son conseil et le nommant comte de Richemont et seigneur d'Essex et de Douvre. Après neuf ans de séjour en Angleterre, il revint en Savoie, pour suivre ses anciens plans, favorisé pour le moment par les troubles et les querelles qui tendaient à démembrer l'empire après la mort de l'empereur Frédéric. Un schisme survenu dans le chapitre de Lausanne fut la première occasion dont il profita pour paraître en armes dans le pays de Vaud. Son frère Philippe avait été nommé au siège épiscopal,

par une partie du chapitre, tandis que l'autre avait arrêté son choix sur Jean de Cossonay. Les habitants de Lausanne prirent parti de différente manière ; ceux de la ville pour Jean de Cossonay, ceux de la cité, partie supérieure de la ville et lieu de résidence de l'évêque, pour Philippe. En vain essayait-on de négocier la paix ; la guerre civile sévit avec fureur ; les habitants de la ville haute se battirent dans les rues contre ceux de la ville basse ; le sang coulait partout, et toutes les maisons construites en bois au pied du rocher de la cité, furent entièrement consumées par les flammes. Mille hommes de Berne et de Morat vinrent, au nom de l'empire, prendre fait et cause pour Jean de Cossonay et se postèrent à la porte de Saint Marius. Pierre de Savoie, de son côté, pénétra dans la ville à la tête de six mille hommes : le pillage, le sang et la dévastation étaient partout. Cependant l'autorité impériale et le parti de Jean de Cossonay l'emportèrent ; Pierre se retira avec son frère, mais non sans avoir vendu la paix à ce dernier, au prix de beaucoup d'anciens droits, entre autres la moitié de ses revenus, justices et droits de la ville et faubourg de Lausanne. Ainsi, le comte Pierre étendit son influence et sa puissance dans le pays de Vaud et les contrées voisines. A la faveur des désordres qui étaient venus troubler le règne de Guillaume de Hollande, il fit plusieurs expéditions guerrières qui étendirent sa renommée : Payerne, Vevey et Morat recherchèrent sa protection ; il n'est pas jusqu'à Berne, faible encore, qui crut ne pouvoir dans ces temps difficiles, trouver de meilleur appui.

Dans ce temps le comte Pierre donna une nouvelle preuve de son énergie et de sa puissance. La vallée d'Aoste et le Chablais étaient alors administrés au nom de l'empire par des gouverneurs ; « entre lesquels (dit la chronique) une fois s'en trouva un du pays d'Allemagne, qui fut si difficile, rogue et de mauvaise nature, qu'à trop grande fâcherie et difficulté pouvait-on traiter des affaires avec lui. Et de sorte qu'un jour le comté Amé de Savoie ayant dépêché aucun de ses ambassadeurs pour les envoyer par devers ses frères à Rome, ainsi qu'ils descendaient, aval le mont Jouet,



(mont Joux, St Bernard) furent outrageusement prins et arrêtés par les gents du gouverneur susdits, lesquels avec trop grande rigueur et violence, leur mettaient à sus et les accusaient d'avoir transgressé les édits et rompu le péage de l'empereur; et sous tel prétexte et couverture, les menèrent rudement à leur maistre, lequel aussi bon que ses suivans leur tint mine de mesme, et propos autant gracieux que sa morgue, entremeslant en iceux certains termes outrageux, et chargeans l'honneur du comte de Savoie. Et qui fut pis, pour autant qu'ils lui répondirent magnaniment, se sentant tant en bon droit que soutenant fidèlement l'honneur et droit de leur seigneur, ce mauvais et mal conseillé gouverneur les fit étroitement resserrer, et tenir si cruellement en ses prisons, que l'un d'entre eux y vint à mourir de misère, et les autres sur ce mis à grosses rançons. Ce qu'étant parvenu à la notice du comte Amé, et aussi de Pierre de Savoie son frère, l'on ne pourrait estimer le desplaisir qu'ils en reçurent et si avant en entrèrent en courroux, que soudainement se promettant d'en avoir réparation en une sorte ou par autre, firent tantôt gents de toutes parts, lesquels divisés qu'ils les eurent en deux armées, s'en alla le comte Amé avecque l'une par la Tarentaise pour se jeter en la Val d'Oste par colonne Jou, et le seigneur Pierre de Savoie son frère avecque l'autre en Chablais: ce qu'il fit aussi adonc tant promptement, que le comte Amé n'était arrivé encore à Colonne Jou, que son dit frère séjournait déjà à l'entrée de Chablais. De la venue duquel estant le gouverneur adverti, manda diligemment à Guarin (Boso de Gradetz) lors évesque de Sion, pour avoir gents de secours: lequel fit réponse, que ce n'était son mestier que de faire la guerre, et porter les armes, ains seulement de prier Dieu, et annoncer sa sainte parole, estans les armes d'un prélat chrétien spirituelles, et non charnelles: à cette raison le pria qu'il le tinst pour excusé.»

A cette époque il existait dans le haut Valais un seigneur de Mangepan qui comptait probablement parmi les prérogatives de ses titres et de sa naissance celle de tyranniser et de traiter ses sujets comme de vils esclaves. Logé dans son château, situé sur un haut rocher, il n'entendait pas les plaintes des malheureux, et pouvait sans crainte braver les menaces. Les gens de Mœril, ses sujets, trop faibles pour se faire justice eux-mêmes, appelèrent à leur aide le comte Pierre, dont la renommée avait pénétré jusqu'à eux. Le comte de Savoie, toujours prêt à saisir chaque occasion qui pouvait étendre son influence, accueillit favorable-

ment la demande des gens de Mœril. Cependant la plupart des dixains du Valais et même l'évêque ne trouvèrent pas convenable de laisser pénétrer chez eux une armée ennemie, et ils résolurent de s'y opposer. Les Valaisans occupèrent un défilé fortifié, situé près de l'embouchure du Rhône dans le lac Léman, appelé le Boveret. Tous les efforts des Savoyards pour pénétrer sur ce point furent inutiles; ils furent constamment repoussés. Alors le comte Pierre fit marcher une partie de son armée derrière les montagnes d'Abondance pour prendre à dos les Valaisans.

Dès que ceux-ci se virent tournés, ils abandonnèrent le Boveret et prirent la fuite avec tant de précipitation et de désordre, que les Savoyards en firent un grand carnage, particulièrement aux environs de Port-Valais. Le gouverneur impérial d'Aoste qui se trouvait parmi eux et qui probablement les commandait, fut tué dans la retraite. Les Valaisans ne songèrent plus à se défendre et ils abandonnèrent à l'ennemi les passages les plus importants qui conduisaient dans leur pays. Ainsi le comte Pierre s'empara de tout le Chablais jusqu'à Vevey; puis suivant le défilé de St Maurice, il pénétra par Martigny, sans éprouver de résistance, jusqu'à Sion dont il fit abattre les portes et une partie de murailles. «Puis ce fait, continue le chroniqueur, vint à Luche (Louèche le bourg), et la print d'assaut taillant en pièces ceux qui avaient fait résistance. De là, passant le pas de Tortemaigne, (Tourtemagne) il vint se camper en Viège et print d'assaut le château de Blandras; puis entra par force dans le Serrail. Finalement venant au val de Brigue, mit le tout en sa puissance. Restaient encore le Chastelier, Monastier, Conches et Araignon, lesquels ne se voulurent rendre, ains envoyèrent gens à Varres, pour défendre le pas d'icelle ville, à fin que les Savoyens ne pussent passer outre. Toutefois messire Pierre de Savoie, n'estimant rien inaccessible à sa vertu et à la hardiesse de ses soldats, fit ranger ses gents un matin, et en belle ordonnance les fit monter le contremont, si asprement, et d'un si grand cœur, qu'ils vainquirent toutes les difficultés et traverses que les ennemis leurs avaient dressées, si bien qu'ils se firent maistres du pas, et en chassèrent les Valésiens, dont onques puis il n'y eut ordre de faire aucune résistance contre l'armée de Savoye, ni l'empêcher de marcher jusques au bout du pais de Valais et jusqu'à la source du grand fleuve du Rhosne, au mont de la Fourche. Ainsi demeura le comte de Savoie seigneur de Vaux et de Chablais, par l'aide et moyen de son frère messire Pierre de Savoie, et à raison aussi de la mauvaisté et méchanceté de ce rogue et au-



dacieux gouverneur, lequel par trop mauvais gouvernement, faisant perdre le bien de son maistre, se perdita aussi corps et biens. Ceci se passa l'an 1236». Après avoir châtié le seigneur de Mangepan, détruit son château et beaucoup d'autres, le comte Pierre revint sur ses pas. A Saint-Maurice il trouva les prélats assemblés avec l'évêque de Sion et Jean de Cossonay, évêque de Lausanne, et reçut des mains de l'abbé de Saint Maurice l'anneau du saint martyr chef de la légion thébaine. Le comte ordonna que cet anneau resterait toujours en la possession de l'ainé de ses descendants. Pour s'assurer de ses conquêtes, le comte Pierre fit bâtir, de 1239 à 1244, le château de Chillon, admirable par sa position, le château d'Evian et celui de la Tour de Peilz, enfin le château appelé aujourd'hui la Batie, au-dessus de Martigny, et qui étonne encore de nos jours par la hardiesse et l'extrême solidité de ses constructions. Dans le même temps il reçut la foi et l'hommage du comte de Gruyère et d'Ulric d'Aarberg, de la maison de Neuchâtel, pour divers fiefs qu'ils tenaient de lui. Il imposa une amende de vingt mille marcs d'argent à Rodolphe comte de Genève, qui avait tardé ou refusé de lui rendre hommage, et pour plus de sûreté il s'empara de ses châteaux.

(\*) Après que le comte Boniface de Savoie fut ainsi mort en prison de Turin, continue la chronique, la succession d'icelui comte par la droite ligne vint à messire de Savoie son oncle : or on lui apporta nouvelles, que Richard nouveau empereur eslu était courroucé contre lui, parce qu'il avait occis et mis à mort le gouverneur de Chablais et d'Oste et qu'il avait prins et approprié le pays à lui sans autorité : et desjà avait fait l'empereur un des princes d'Allemagne son capitaine, c'est savoir le duc de Cheplungréen, (\*\*) lequel était seigneur en partie du pays de Vaulx et ceste chose fit le dit et empereur pour reconquérir les marches du pays de Chablais et d'Oste. Doncques, pour ceste cause, se partit adonques de Turin le comte Pierre de Savoie, et avec sa compagnie s'en alla passer le Mont-jou pour incontinent entrer au pays de Chablais ; mais il ne fut pas si tost venu, qu'il sceut et entendit que le predict duc avait desjà mis le siège devant le chastel de Chilliong du côté du pays de Vaulx : pourquoi le comte Pierre prit le chemin

de Chilliong si couvertement que ses ennemis ne le pouvaient voir ni ouïr ; et quand il fut là parvenu, il monta incontinent sur la haute tour d'icelui Châtel ; duquel lieu il put bonnement choisir et adviser tous ses adversaires ; lesquels il vit logés et escartés les uns des autres, sans tenir forme de siège, par la confidence qu'ils avaient de prendre aisément le chastel. Congnoissant doncque le comte Pierre les gens auxquels il avait à faire, allait joyeusement et en grande hastiveté devers ses gens, lesquels il avait laissés en la Villeneuve, et quand ses gens le virent rire, lui demandèrent : mon seigneur ! quelles nouvelles ? Bonnes, fit-il, ne vous souciez : vos ennemis seront tous nostres, et ne savent rien de nostre venue, et pource qu'il est présent tard, logeons-nous pour ceste nuit jusqu'à demain qu'irons les trouver où ils sont ; et par ainsi se logèrent pour icelle nuit, et le lendemain à l'aube du jour, sans sonner trompette ni faire de bruit, furent tous montés à cheval, et passèrent outre le pas (\*) de la forteresse de Chilliong et tous en armes entrèrent de dans les logis (\*\*) ou ils trouvèrent les gens du predict duc presque tous désarmés : parquoi ils en firent grand massacre et eurent beau marché de chair, comme bon leur sembla et fut prins le dict duc de Choppinguen (ou Choppingen), duquel on eust bon marché, car on ne lui donna le loisir d'avoir recours aux armes : chose qui doit servir d'exemple à ceux qui suivent le métier des armes, lesquels ayant aucunes fois opinion qu'ils sont les plus forts méprisent tous leurs ennemis, qu'ils ne daignent armer ny tenir sur leurs gardes, ains s'accoustrent comme s'il n'estaient nouvelles d'ennemis : et tels gensdarmes s'en trouve quelquefois de bien estrillés. Avec le duc furent prins le comte de Nidoue (Nidau), le comte de Gruyères, le comte d'Aleb (Aarberg) et ensemble les barons de Granzon, de Montfaulcon, de Cossonay et de Montagnies, avecques aussi plusieurs gentilshommes d'obscur mémoire, lesquels il distribua tous par ses forteresses de son pays de Savoie pour plus sûre garde d'iceux. Les Savoyards se voyant avoir la victoire, pillèrent les riches pavillons, beaux meubles, armes et chevaux de ces princes prisonniers ; desquels meubles il y avait grand'foison, car ce duc était venu de son pays d'Allemagne avec grande braverie et comme représentant un empereur duquel il était lieutenant. Et est bien à

(\*) Fragment de la grande chronique de Savoie par Symphorien Champier.

(\*\*) Guillaume Paradin dans sa chronique de Savoie l'appelle duc de Coppingen, gouverneur de ces contrées au nom de l'empire. L'un et l'autre n'était peut-être que le comte Hartmann de Kybourg, qui pouvait avoir hérité du dernier duc de Zähringue l'advocatie de la Suisse occidentale.

(\*) Le défilé entre le château de Chillon et la montagne qui alors était très-étroit, et seulement praticable pour les gens à pied et les chevaux.

(\*\*) Les tentes ou les huttes qui formaient le camp des assiégés.

présumer que si l'empereur n'eust eu de la besogne ailleurs, qui étoit mal aisée à démesler, qu'il eût donné de l'affaire au comte de Savoie.

Or, quand le comte Pierre de Savoie vit que, par bonne fortune, il avoit desconfit ses ennemis, et qu'au pays de Vaulx nétoient demourés aucuns barons ni chevaliers qui bonnement pussent porter armes contre lui, il renforça son ost (son armée) de gendarmes et d'engins de guerre, et à grande force et en bonne compagnie se mist en voye pour venir gagner tout le pays de Vaulx; et premièrement chevaucha à Moudon, et d'arrivée print la ville d'assaut, et quelques-uns s'estant retirés en la grosse tour firent quelque résistance: mais ce ne fut rien: car eux voyant les engins appliqués, pour ruer pierres et faire batterie, se rendirent incontinent, craignant aussi le traict des briolles (sorte de baliste): autant en firent les soldats qui tenaient le Bourg de dessus (du haut de la ville). Après cela le comte Pierre se partist de Moudon, et print droict son chemin devant la ville de Romont, où ceux de la ville firent refus de se rendre; mais ayant fait le comte dresser engins contre les murs et jecter grosses pierres de faix sur les maisons de la ville, si dru epesement, ce dont elles étoient entièrement ruinées et accrauantes (écroulantes), et ceux qui dedans estoient, tellement qu'en peu de jours fut fait grand meurtre: et quand ceux de la dicte ville de Romont qui ne s'estoient voulus rendre, se virent ainsi mal menés et traictés, et travaillés de si durs assaulx prendre par force le capitaine de la ville qui tenait le parti contraire au comte, et le livrèrent entre les mains du dit seigneur avec les clefs de la ville de Romont contre leur vie saulve, et adonques le comte entra dans icelle ville, où il fit faire un petit chastel (donjon) et un mur tout le long des cantons (de l'enceinte) de la ville: et après qu'il eut mis bon ordre dans la ville, il chevaucha droit à Murach (Morat), là où ceux de la ville se rendirent à lui, et puis il fit faire un donjon à l'une des portes de la ville. Près du milieu de la rivière de la Broye il fit édifier une bonne grosse tour, c'est à savoir entre ceste ville de Murach et le lac de Neuchâtel (la tour de Broye). Cela fait le comte tira à une ville nommée Yverdon où les habitans faisaient bonne garde et se défendirent fort et ferme: car avant que le comte eust eu le loisir de faire des munitions à son camp, et le fortifier de fossés et de douves (palissades), les Iverdonois firent saillies (une sortie) sur les gents du comte travaillant à l'assiette (aux ouvrages) du siège et en tuèrent plusieurs, dont le comte fut en si grande cholère, qu'il jura de ne se partir de ce lieu, qu'il n'eust la

ville, pour en faire ainsi qu'il entendrait, tellement que tous les jours il faisait donner à la dite ville quelque assaut en alarme, avec continuelle batterie à la muraille, par gros engins, comme testes de beliers et autres, dont ils jectoient la muraille par terre et faisaient bresche, aussi il faisait applanir les fossés, ruer pierres et ordures dedans pour les remplir, dont toutes fois rien ne valait, car ceux d'Iverdon, qui se doutaient, que s'ils estoient prins qu'ils seraient payés content, faisaient de merveilleux efforts pour la deffence de leur ville, et reparaient de nuit les bresches que leurs ennemis faisaient de jour, et ne cessaient de jecter force pots et lances à feu, sur les fagots et bois dont le comte avait fait combler les fossés, faisant tel feu, qu'il n'y avait homme qui osast se présenter à la bresche pour combattre. Le Comte voyant que par la force ne les pouvait prendre fit assiéger tous les lieux d'où leur pouvaient venir vivres, délibérant les avoir par famine, sous perte de ses gents. Et tellement temporisa, qu'il les contrains de se rendre à lui leurs vies et bagues sauves, fors et excepté douze personnages dont il donna un rolle, lesquels se viendraient rendre à sa grace et disgrâce, et en ordonnerait à son bon plaisir. Ces choses ainsi faictes, les bannieres du comte de Savoie furent incontinent levées en la ville, et les portes ouvertes. Les douze personnages emmenés en Savoye, sur bonne garde, parce que cestoient les principaux qui avoient suscité cette guerre au comte de Savoye, et s'estoient retirés dans Iverdon, comme en la ville la plus tenable et inexpugnable: et furent tenus ces douze prisonniers jusqu'à la mort du comte Pierre. Le comte étant de cette magnière entré dedans la ville d'Iverdon il fit faire et ordonner dessus la rivière de Toylle une moulte forte tour. Adonque icelui Pierre fit mander les prisonniers, qui avaient été pris à la bataille de Chillion: puis les fit tous amener en sa présence l'un après l'autre, et usa d'une grande humanité et honnesteté envers eux, leur faisant à tous grace de vie, et leur remettant et quittant leur rançon, à la charge qu'ils lui feroient hommage et serment de fidélité et que ce faisant il les délivrerait de prison et s'en iroient tous francs et quites: et alors les barons, chevaliers et escuyers du pays de Vaulx furent moult joyeux de ouir si bonnes nouvelles; car ils avaient moult grand désir d'estre mis hors de captivité. Quant au duc de Coppingen, il fit cession du droit prétendu au païs de Vaulx au Comte Pierre de Savoie, pour lui et ses hoirs quelconques, sans jamais y demander ni quereller aucune chose: et furent les articles de cest appoinement couchés par écrit, et signés d'une part et



d'autre. Les Comtes de Gruyère et d'Albrecht (d'Arberg) et les seigneurs de Granson, de Cossonay et de Montaigni, étant quittes de leurs sermens, qu'ils avaient paravant faits et prestés au duc de Coppingen, pour le respect du païs de Vaulx, en essayant ce traicté de paix, firent nouvelle fidélité au comte de Savoie; lui promettant que de là en hors, ils seraient feables et loyaux à la maison et au comte Pierre de Savoie, lequel ils doubterent, aimèrent et honorèrent pour sa grande valeur et sa promesse, et aussi il demoura moult volontiers depuis en iceluy païs de Vaulx tant pour obvier aux rebellions et nouvelletés, qui ont accoustumé de se marchander (tramer, cabaler) en contrée de nouveau conquises, que pour la beauté et aménité du païs où il se délectait grandement.

Le comte Pierre institua Hugo de Palésieux premier bailli du pays de Vaud. Il fit encore l'acquisition de quelques seigneuries dans le Valais et il reçut les hommages des comtes de Gruyère, de Neuchâtel et de Genève pour les fiefs qu'ils possédaient dans le pays de Vaud; et les seigneurs de Montfaucon, de la Tour-Châtillon, de Montagny, et beaucoup d'autres seigneurs de la Bourgogne transjurane le reconnurent pour leur seigneur suzerain. Il entra dans les intérêts et dans la politique de Pierre, s'il voulait maintenir sa conquête, de ménager les petits seigneurs du pays et de conserver les privilèges des villes. La domination de la maison de Savoie n'embrassa cependant pas d'abord le pays de Vaud tout entier; beaucoup de villes, de bourgs, de châteaux, et ou entre des districts plus ou moins étendus, étaient encore la propriété féodale des petits seigneurs. La souveraineté des princes de Savoie s'étendit peu-à-peu, et sous leur protection le pays de Vaud jouit d'une

liberté aussi grande qu'il était possible de l'obtenir dans ces temps-là. Du reste il était peu de villes, de bourgs ou de villages qui n'eussent leurs libertés et franchises particulières. De temps à autre les états du pays de Vaud s'assemblaient par devant le bailli de Moudon, pour délibérer sur les affaires du pays, pour les soumettre à la sanction du souverain et donner leur assentiment aux ordonnances du prince.

Le comte Boniface étant mort en 1263, sans laisser de postérité, son oncle Pierre hérita de ses états de Savoie, qu'il réunit à ses possessions du Chablais et du pays de Vaud; puis, la même année, il alla en Angleterre visiter sa nièce. Le comte de Genevois, envieux de la puissance et de la gloire du comte Pierre, profita de son absence pour usurper une partie de ses états, pour molester ses sujets et lui susciter des troubles. Ayant fait répandre le bruit que le comte Pierre était mort en Angleterre, il parvint à faire entrer dans ses intérêts plusieurs seigneurs du pays de Vaud; mais en général le peuple et la plus grande partie de la noblesse demeura fidèle à Pierre. Animé par la vengeance, le comte de Genevois ordonna aux garnisons qu'il tenait dans les châteaux des Clées, de Rue et autres places fortes, de ne point ménager les outrages et les vexations aux sujets du comte de Savoie. Ce qui fut fidèlement exécuté. Quelques châteaux furent surpris, leurs garnisons chassées, des voyageurs furent détournés ou tués, et les paysans dépouillés de ce qu'ils possédaient. Le bailli du pays de Vaud informé de ces hostilités de la part du comte de Genève, envoya en toute hâte en Angleterre un gentilhomme pour en informer le comte de Savoie.

« Tant ayant marché et chevauché, » dit la

chronique de Savoie, le messenger du baillif de Vaultx, qu'il arrivait à Londres et trouva le comte Pierre en la chambre de sa nièce, la reine d'Angleterre, ou, par passe temps avec elle, et avec les autres Dames, jouait à un jeu féminin, auquel l'on met sur le dos de celui qui tient le jeu, un oreiller, ou une escabelle, ou quelque autre chose semblable, et ne cesse de lui charger les épaules de choses diverses, jusques à ce qu'il ayt deviné ce qu'il porte sur le dos, ayant les yeux fermés ou bandés. Et incontinent que le comte Pierre ayant vu le messenger du baillif de Vaultx, il se retira avec lui et prit les lettres qu'il avait, et en les lisant il commença à rougir de grief et de courroux, mais sans faire autrement semblant il se retourna vers les Dames, lesquelles luy mirent sur le dos un oreiller en plume et puis lui demandèrent: que portez-vous sur le dos? » Je porte Rouve et les Clées en Vaultx (Rue et les Clées au pays de Vaud.) — « Vous ne répondez pas bien, bel oncle, dit la royne », et les dames lui demandèrent encore: « que portez-vous sur le



dos? » — « Rouve et les Clées en Vaultx; » et ne voulut autrement répondre. — A doncques la royne, qui était saige dame, cognust que son oncle avait eu des nouvelles dont il était courroucé; elle le tirast peu à part et lui demanda: « quelles nouvelles avez, bel oncle? dites-le moy, je vous en prie. — « Madame, » dit le comte, « la vérité est que le comte de Genève et moi étant jeunes enfans et jouant ensemble aux échecs, nous primes de querelle; je lui donnai du poing par le visage, et il me frappa la tête de son tablier: depuis ce temps nous ne nous sommes guères aimés, et j'apprends que ceux de Vaultx ne l'ont point voulu prendre pour seigneur d'aucune forterresse qu'il a en ses marches; pourquoi il fait grande oppression et dommages à mes bonnes gens de Vaultx, lesquelles je porte mal

patiemment sur le dos, comme j'ai répondu en jouant. Or donc, chère nièce, qu'il vous plaise dire au roi, dans un moment opportun, qu'il me veuille aider secrètement de ses gens d'armes, afin que puisse arriver par delà, à l'insu du comte de Genève, qui, sans cela, aurait le temps de garnir ses forterresses. Faites de telles magnières, je vous prie, qu'il m'accorde ma demande. » — « Laissez faire à moi, » répondit la royne en riant; « je pourvoyrai envers mon mari pour toute cette affaire. Quant vint la nuit et la royne estant couchée auprès de son époux, elle saisit l'occasion favorable pour lui parler des affaires survenues à son oncle et lui présenter sa demande. Le lendemain, le roi Henri fit querir le comte et lui dit: — Pourquoi, bel oncle, me faites vous informer de vos affaires par des femmes? Cela ne sied point, et pour elle ne ferai rien; mais pour vous je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir. Le comte, à cette gracieuse réponse, s'agenouilla et remercia le roi. Ayant rassemblé gens d'armes, archers et gens de guerre au nombre de quatre mille, le comte prit humblement congé du roi, de la royne et de la cour, et s'en fut dans son pays en grandes journées, si bien et si secrètement, qu'un jour, de grand matin, il arriva devant Rue et les Clées, après avoir partagé sa troupe de manière à investir les deux places à la foi, avant que l'on eût le temps de renforcer leurs garnisons et de les pourvoir de vivres.

Dès que l'arrivée du comte Pierre fut connue, on vit arriver dans son camp une multitude de gens de guerre, qui accouraient de la Savoie et du Piémont, ensorte que après quinze jours de siège, les deux places étaient serrées de si près et tellement battues par les machines de guerre, que la garnison ne voyant arriver aucun secours et manquant de vivres et de munitions, proposa de capituler: mais le comte refusa et pressa le siège plus vivement encore. Alors les deux garnisons se rendirent presque en même temps à la merci et miséricorde du comte, qui leur pardonna, en exceptant toutefois les deux commandans qu'il fit pendre aux créneaux de son château.

Puis le comte Pierre partit avec son armée pour aller à la rencontre du comte de Genevois entre Gex et Nyon; mais avant que l'on en vint aux mains, quelques seigneurs parvinrent, par leur médiation, à conclure un traité de paix entre les deux comtes, d'après lequel Pierre garda Rue et les Clées. Après la paix, le comte festoya grandement les chevaliers, archers et écuyers qu'il avait amenés du pays d'Angleterre, et les renvoya dans leur pays, leur disant qu'il mercyoit le roi et aussi la royne d'Angleterre pour l'envoy et bons secours



de si vaillans gens tels comme ils étaient : — Or, advint un jour que le dit comte chevauchait sur la rive du lac près Lausanne; il choisit un lieu qui lui parut très-plaisant et agréable, et en ce lieu il fit bâtir une belle forteresse, et depuis il fit encore faire une ville bien close de murs, laquelle il appela Morges. »

Après avoir ainsi pourvu à la sûreté du pays de Vaud, le comte de Savoie songea à obtenir l'investiture de l'empereur pour les terres qu'il avait conquises dans le Chablais, le val d'Aost et le pays de Vaud. La chose n'était guère difficile : deux compétiteurs, Richard d'Angleterre et Alphonse de Castille, se disputaient l'empire d'Allemagne, et pour le moment aucun d'eux n'avait les moyens suffisans non plus que le loisir de reconquérir ce que le comte Pierre s'était approprié, pour venger la mort du gouverneur d'Aost et la défaite du comte de Kybourg. Du reste, ils avaient des questions bien autrement importantes à démêler. Pierre se rendit donc avec une suite brillante à la cour de Richard frère du roi d'Angleterre, qu'il savait lui être favorable et qu'il avait reconnu comme empereur, tandis que les comtes de Kybourg avaient pris le parti d'Alphonse de Castille : il se rendit à la cour pour lui rendre hommage des terres qu'il tenait comme fief de l'empire. Le jour de la cérémonie le comte Pierre parut devant l'empereur et sa cour dans un accoutrement qui frappa les yeux de tous les assistans. Le côté droit de son costume était en soie, richement rehaussé par du drap d'or et des broderies. L'épaule et le bras du côté gauche étaient garnis d'acier doré. La renommée et les qualités personnelles du comte Pierre lui valurent la considération de l'empereur et de sa cour; après lui avoir rendu hommage pour les contrées qu'il tenait de ses ancêtres, le comte demanda au monarque l'investiture des contrées qu'il avait conquises dans le Piémont, le Chablais et le pays de Vaud; ce que Richard lui accorda sur le champ, en ordonnant à son chancelier de lui en délivrer des lettres en forme authentique. Le chancelier ayant reçu du comte les titres que les empereurs avaient accordés à ses prédécesseurs, pour en produire de semblables, lui demanda s'il n'en avait point concernant le val d'Aost, le Chablais et le pays de Vaud. Sur quoi le comte, frappant sur la garde de son épée, répliqua que jamais il n'en avait eu d'autres que celle-là, et qu'elles avaient été scellées en bonne compagnie; ce qui fit beaucoup rire les princes et l'empereur, qui lui demanda pourquoi il avait choisi ce singulier accoutrement. Pierre lui dit qu'il portait le drap d'or sur sa droite pour faire honneur à sa majesté, et

que l'acier placé sur la gauche signifiait qu'il était prêt à combattre tous ceux qui voudraient lui contester les droits qu'il avait acquis grâce à ces deux métaux. Or, l'empereur, qui avait une grande estime pour le comte de Savoie, non-seulement lui octroya tous les droits, titres et biens que possédait le comte Hartmann, le cadet des Kybourg, mais il l'investit encore du rectorat de la Bourgogne transjurane.

Le comte Pierre fut atteint d'une longue et douloureuse maladie, dont il mourut au château de Chillon, en 1268, à l'âge de soixante-huit ans. Lorsque son frère Philippe, archevêque de Lyon et évêque de Valence, apprit sa maladie, il se hâta de se rendre auprès de lui. Pierre le nomma son successeur et lui légua l'anneau de St-Maurice en lui recommandant de le porter toujours sur lui et qu'il devînt en outre l'héritage permanent du comte régnant de Savoie. Avant la mort de son frère, Philippe avait renoncé aux dignités archiepiscopale et épiscopale, et s'était marié avec la comtesse palatine de Bourgogne : alors il échangea la mitre contre la couronne de comte, la crosse pastorale contre l'épée, et le pallium contre la cuirasse; mais son apostasie ne lui porta point bonheur, il fut malade pendant les dix années de son règne et fort malheureux à la guerre.

Rodolphe de Habsbourg, parvenu en 1273 au trône impérial, nourrissait le projet de rétablir le royaume de la petite Bourgogne et d'en faire un apanage pour son fils Hartmann. Philippe de Savoie, prince puissant maintenant, voulant soutenir les droits de sa sœur Marguerite, veuve du comte Hartmann de Kybourg, prit les armes dans l'intention de porter la guerre dans l'Argovie; mais Rodolphe de Habsbourg le prévint en s'emparant de Burgdorf, Guminen, Laupen, Morat et Fribourg; il le battit deux fois, entra dans le pays de Vaud, qu'il dévasta jusqu'à Lausanne, où la paix fut conclue sous la médiation du roi d'Angleterre. Le jeune Hartmann qui, dans cette guerre, s'était distingué par sa valeur et son courage, eut le malheur de périr dans le Rhin, ce qui fut cause que Rodolphe renonça à rétablir le royaume de la petite Bourgogne. Mais une seconde guerre s'alluma entre les deux princes à cause de la résistance de Philippe aux arrêts de l'empereur. L'armée impériale s'empara de ses états jusqu'à Payerne qui fut assiégé et réduit par la famine. Philippe fut obligé de se soumettre et obtint la paix en sacrifiant une partie de ses états du pays de Vaud. Rodolphe institua à Lausanne Richard de Corbière pour gouverneur impérial du pays de Vaud. Quant à Philippe, il mourut peu de temps après, en 1285.



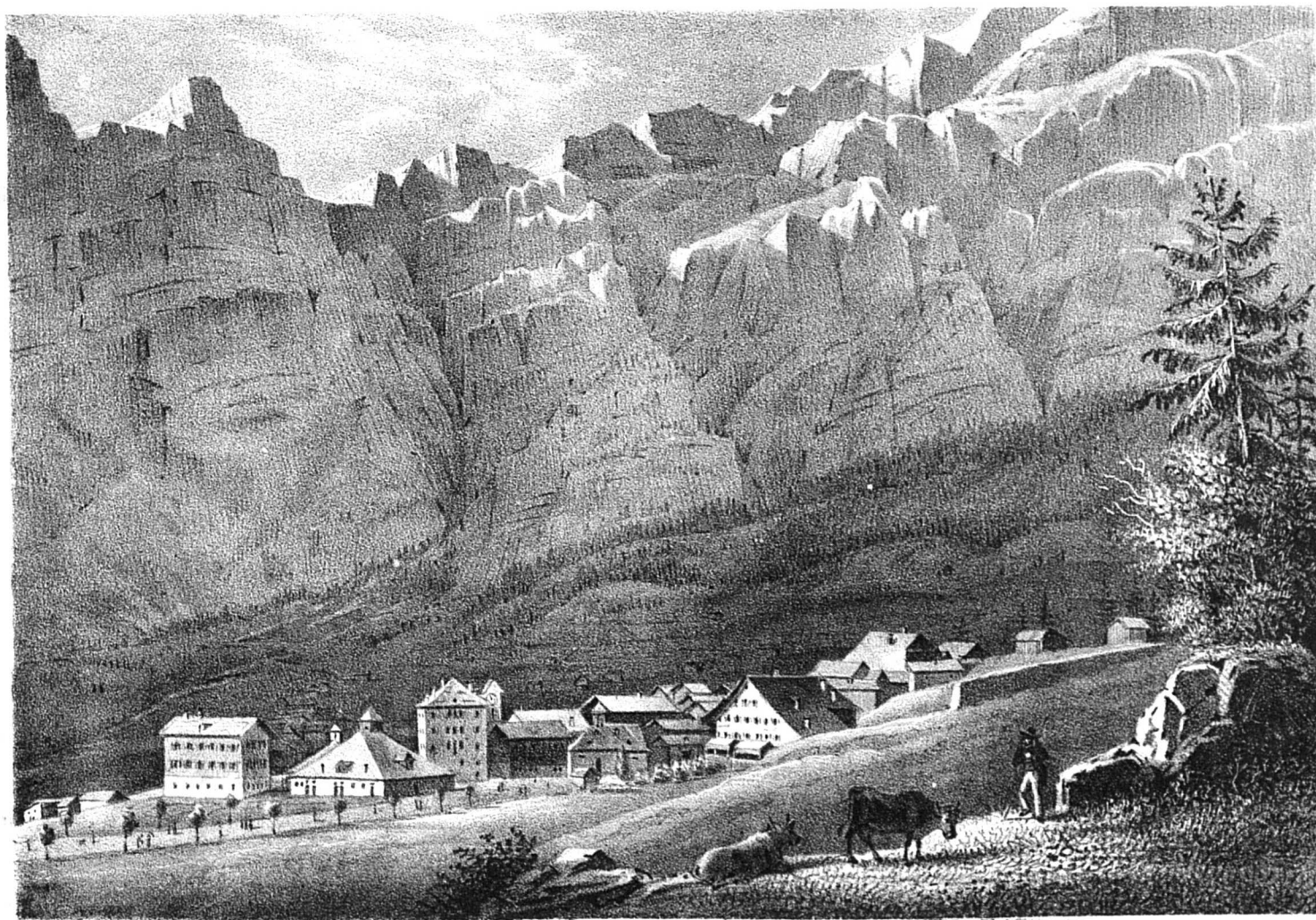
## SOUVENIRS DU VALAIS.

(Suite.)

Après avoir quitté Brigue, nous traversâmes bientôt le Rhône sur un vieux pont de bois, et nous nous assîmes sur l'autre rive, sur un tertre à l'ombre d'un beau marronnier, pour contempler le beau coup-d'œil dont on jouit de ce site sur le bourg de Brigue, sur la route du Simplon que l'on voit serpenter sur les flancs escarpés des montagnes jusqu'au haut du passage. Nous vîmes bientôt arriver à nous un homme qui en marchant décrivait une ligne tellement sinieuse qu'à chaque instant nous craignions qu'il n'allât se jeter par dessus la chétive barrière du pont. Cependant il arriva près de nous sans autre accident que celui d'avoir roulé quatre à cinq fois sur l'herbe; puis nous le vîmes qui, toujours trébuchant, s'avancait vers les rochers qui étaient derrière nous, et où il disparut entre les arbres et les buissons, sans avoir fait attention à nos personnes. Un quart d'heure après, ne voyant point reparaitre cet homme, qui pouvait fort bien avoir fait une chute malheureuse entre les rochers où se trouvait probablement un sentier, je suivis ses traces. Il y avait effectivement là une espèce de sentier extrêmement tortueux et difficile, tracé sur les rochers par la main de la nature, mais plutôt pour des chamois que pour des hommes. Je continuai à grimper dans ce labyrinthe sauvage, où il n'y avait d'autres traces du passage des humains que les saillies du rocher usées et polies par le frottement souvent répété des souliers ferrés. Bientôt j'arrivai à une paroi légèrement inclinée, où un banc de rocher formait une saillie d'un pied de largeur environ, que je suivis. Après avoir avancé à-peu-près d'une centaine de pas, sa largeur se réduisit à six pouces, puis à trois pouces, et encore le roc était-il si poli par le frottement, qu'il était très-difficile de s'empêcher de glisser. N'ayant aucune raison de continuer à suivre ce sentier périlleux, je songeais au retour; mais impossible de trouver une place pour tourner sur mes talons; il fallait aller à reculons ou avancer: je pris ce dernier parti comme étant le moins dangereux. Pour mon bonheur, après quelques pas je trouvai une place un peu plus large, où je pus manœuvrer de

manière à pouvoir faire une conversion en pivotant sur la droite, et bientôt je me trouvai hors de ce périlleux passage. En descendant par dessus les énormes débris qui sont accumulés au pied de cette paroi de rochers, je rencontrai un jeune homme qui de tout loin s'écria: « Ah! vous voilà! que diable faisiez-vous donc là-haut? j'accourais à votre secours; car depuis le petit champ que vous voyez là-bas, où j'arrachais des pommes de terre, il me semblait que vous ne dansiez que sur un pied. — « Merci, l'ami, » répondis-je, piqué de l'à-propos, « sans avoir eu la moindre envie de danser, j'ai su retrouver mon chemin tout seul, comme vous voyez. » — « Oui, oui! c'est vrai; » répondit mon farceur, « mais tout de même on aurait dit là-bas que vous ne trouviez pas la route assez large. » — « Fort possible, répliquai-je; » mais je voulais seulement savoir si elle était assez large pour un de vos compatriotes que j'ai vu monter de ce côté il y a peu d'instans, et qui me paraissait être fort exigeant quant à l'espace. — « Ah oui, je sais, mais soyez sans crainte; celui-là a passé sans accident comme tous les autres. » — « Comment donc! » m'écriai-je, « cet homme qui ne pouvait maintenir en équilibre sur ses épaules sa tête avinée, cet homme dont les jambes s'entortillaient à chaque instant l'une dans l'autre, il ne peut certes jouer le rôle de danseur de corde. — « Mais voyez, c'est une habitude chez nous autres; il y a là haut plusieurs hameaux et villages, tels que Eggersberg, Mund, Bell-Alp et autres, qui possèdent des pâturages excellens, lesquels s'étendent jusqu'au glacier d'Aletsch, et où paissent de nombreux troupeaux de vachés. » — Ah! ah! vous voudriez sans doute encore me faire croire que les vaches passent par le même chemin en marchant sur deux pieds seulement. » — « Non pas, Monsieur, il y a un autre chemin pour le bétail qui passe au-dessus de Naters; mais voyez-vous, les Valaisans n'aiment pas les détours; ils s'embarrassent peu des dangers de la route; pourvu qu'elle abrège, c'est tout ce qui leur en faut; et comme les habitans des villages de là haut sont obligés d'aller très-souvent à Brigue, ils suivent toujours ce sentier, et, en remontant chez eux, ils ont habituellement la tête plus pesante qu'en descendant: cependant il n'est jamais arrivé d'accidens, et tenez, cet homme que vous avez vu tout à l'heure, je l'ai vu moi-même, après qu'il eut dormi quelques minutes sous cet arbre, franchir ce passage avec la plus grande assurance. » — Ce propos était sans réplique.

Après quelques minutes de marche nous fîmes à Naters, grand bourg sur la rive droite du Rhône, bâti en bois, dans une situation pittoresque et sur



LES BAINS DE LOUËCHE.

Das Senkerbad.



un sol fertile ; car on y cultive la vigne , le safran , les châtaigniers et autres arbres à fruits. Les deux antiques châteaux de Supersax et de Weingarten ornent les hauteurs situées derrière le bourg. Les rues de Naters sont si tortueuses , si étroites et si sales , que nous nous y égarâmes ; mais une vieille femme que nous rencontrâmes nous eut bientôt remis sur la voie. — Depuis cet endroit la vallée du Rhône prend un tout autre caractère : au lieu de couvrir la plaine , le fleuve est profondément encaissé , et , jusqu'à sa source , ce n'est plus qu'un torrent des plus impétueux ; en outre les montagnes se rapprochent tellement , que la vallée n'est plus , à proprement parler , qu'une gorge profonde au fond de laquelle mugit le Rhône. En sortant de Naters nous étions entrés dans le dixain de *Conches* (en allemand *Gombs*) , qui a de onze à douze lieues de longueur jusqu'à la Furca , mais qui ne compte guère plus de 3,800 habitans. Sur notre gauche nous avions , à une distance de deux lieues seulement , bien qu'invisible pour nous , le formidable glacier d'Aletsch , qui descend du revers méridional de la Jungfrau sur un espace de 9 à 10 lieues. A une lieue de Naters nous trouvâmes une église bâtie sur un rocher constam-



ment battu par l'écume du Rhône , et laissant à peine de la place pour la route entre elle et une énorme paroi de rocher qui s'élève sur sa gauche. Cette église , qui est un lieu de pèlerinage , est

consacré à Notre-Dame-des-sept-Douleurs ; l'endroit s'appelle Hautes-Roches. Une demi-lieue plus loin on trouve Mœrel , village qui a horriblement souffert de l'inondation de 1834. Il y avait en cet endroit les restes d'un pont à deux arches , que le Rhône avait enlevé avec quelques bâtimens. Non loin de là nous passâmes sur la rive gauche du fleuve , où nous suivîmes une route tout nouvellement construite : il est probable qu'autrefois elle suivait la rive opposée , sur laquelle on rencontre quelques traces de chemins épargnés par les éboulemens. Après avoir traversé Grengiols , nous passâmes de nouveau le Rhône sur un pont de pierre , d'une seule arche , et très-étroit , à l'entrée d'une gorge resserrée , où le fleuve bouillonne à une grande profondeur. Après avoir grimpé pendant long-temps , nous parvînmes près d'un petit groupe de maisons , où un brave homme nous offrit de la manière la plus hospitalière du laitage et du pain. Comme il faisait très-chaud , nous acceptâmes le laitage avec empressement ; il était excellent : après en avoir bu copieusement , nous voulûmes payer notre hôte avec quelques pièces de monnaie ; mais nous ne pûmes le décider à accepter que sous condition qu'il pourrait à son gré en donner la valeur en laitage à quelques pauvres voyageurs.

A Lax , où il y a une auberge , cesse le chemin à chars , et les voyageurs se pourvoient de chevaux : quant à nous , fort contents de nos jambes , nous continuâmes jusqu'à Viesch , village situé à l'ouverture de la vallée de ce nom , célèbre par le grand glacier qu'elle renferme , et qui , s'étendant jusqu'au pied du Finsteraarhorn et de la Jungfrau , va même se réunir au glacier de Grindelwald. On sait qu'au commencement du 17<sup>e</sup> siècle un sentier conduisait depuis Viesch à Grindelwald ; mais le glacier de Viesch a pris dès lors une telle extension , après avoir envahi beaucoup de terrain cultivable , que le sentier est devenu tout à fait impraticable. Le torrent qui sort de cette vallée est très-considérable et sert de mesure pour apprécier l'étendue des glaciers qui l'alimentent. En entrant dans la petite auberge de l'endroit , nous entendîmes un grand bruit de voix dans la chambre de l'auberge ; et pourtant tout s'y passait paisiblement : c'étaient tout bonnement le curé et trois de ses paroissiens qui jouaient aux cartes ; mais comme nous paraissions beaucoup les gêner , on nous donna bien vite une autre chambre. — En quittant le village , nous eûmes le plaisir de voir la partie inférieure du glacier de Viesch , qui descend très-bas dans la vallée. De l'autre côté du Rhône nous aperçûmes Aernen , lieu de naissance de l'évêque Walther de

Supersax ou von Flüc, qui sut énergiquement défendre, contre la tyrannie des grands, les libertés de son pays. On y voit encore les restes du manoir des sirs d'Aragro. Un peu plus loin on nous montra le petit hameau de Mullibach, où naquit le fameux cardinal Schinner, dont les intrigues firent couler le sang des Suisses à Marignan. Nous suivîmes alors un sentier très-agréable, au travers d'une forêt dont l'épaisseur nous cachait le Rhône, qui coule ici à une grande profondeur. Puis nous traversâmes plusieurs villages dont toutes les maisons, sans exception, noires comme de la suie, étaient construites en bois de mélèze. En général, ce n'était pas seulement le pays qui avait changé d'aspect depuis Brigue, mais bien aussi la population et ses demeures; et il nous parut que tout avait en ces lieux beaucoup plus de rapport avec la vallée du Rhin postérieur ou celle d'Urseren, qu'avec la partie inférieure du Valais. Ici point de crétiens, ni d'êtres méfaits; aucune apparence de misère, de cette lèpre qui accable au moral et au physique une grande partie de la population de la partie inférieure de la grande vallée du Rhône. Les maisons sont vastes et bien bâties; les hommes sont robustes, bien membrés, et portent sur leur visage l'expression de la franchise et de la bienveillance. Leur amour pour leur pays et pour leur liberté, qu'ils surent toujours maintenir intacte, est connu dans leur histoire. — La nuit approchait; heureusement nous entrions alors dans une partie plus découverte de la vallée: les montagnes n'étaient plus si rapprochées et se terminaient en pentes peu inclinées, couvertes d'un tapis de verdure jusqu'au Rhône. Les villages étaient à peu de distance les uns des autres: l'un d'eux nous parut très-considérable, et nous pensâmes que c'était Munster, où nous avions l'intention de passer la nuit. Malgré l'obscurité nous distinguions une masse compacte de maisons plus noires encore que les ténèbres qui les environnaient; mais aucun indice d'êtres vivans, pas la moindre rumeur, pas une seule lumière, n'indiquaient que cet endroit fût habité.

Depuis quelque temps nous éprouvions les premières atteintes de la fatigue et de la faim: assis sur un arbre couché près d'une église qui était à notre droite, nous attendions en silence que quelque lumière vînt guider nos pas, ou quelque autre événement fortuit qui vînt nous tirer de notre incertitude et de notre longue attente; mais ce fut en vain. Nos langues se délièrent enfin; chacun commença, à sa manière, à commenter notre position mutuelle et à exhaler sa mauvaise humeur. — « Ne dirait-on pas que la peste a passé par ici? »

dit l'un d'une voix mélancolique. — « Moi, je crois que toutes ces maisons noires sont habitées par l'esprit des ténèbres et sa famille, car ceux-là n'ont pas besoin de lumière, » dit un autre. — « Vous n'y êtes pas, mes amis, » ajouta un troisième, qui voyait l'événement sous un jour plus plaisant que les autres, « c'est un tour du fameux enchanteur Merlin, qui nous envie notre gloire de touristes; dans un moment vous allez voir des lumières apparaître à toutes les fenêtres. » Puis, après un instant de silence, il se leva brusquement: « Messieurs, » dit-il, « il faut en finir; je ne crains ni Merlin, ni le diable; je me sacrifie pour vous tous, si dans trois jours... » — Ah! ah! c'est Don Quichotte et la lance; où donc est Sancho Pança? » s'écria-t-on. — Mais notre aventureux compagnon marchait déjà d'un pas résolu vers la partie du mystérieux village, dont les maisons paraissaient entassées les unes sur les autres. Nous l'eûmes bientôt perdu de vue dans l'obscurité; mais à peine une demi-minute s'était-elle écoulée, que nous entendîmes un bruit semblable à celui que produit un corps lourd qui tombe dans un liquide qui n'est pas de l'eau, mais plutôt un borborygme. Ce bruit fut suivi d'un jurement des plus énergiques, qui nous fit tous accourir de ce côté, et nous ne tardâmes pas à apercevoir notre infortuné héros qui, loin d'avoir eu la gloire de briser une lance, se débattait comme un furieux dans une mare, d'où nous nous empressâmes de le tirer. Dans ce moment même une jeune fille vint à passer: loin d'être effrayée de nos clameurs, elle s'arrêta pour répondre à nos questions multipliées, et cela avec le plus grand calme. A notre grand désappointement, nous apprîmes que ce village n'était pas Munster, mais Biel, et que nous avions encore à marcher une heure de temps pour arriver à notre but. Nous désirions aussi savoir pourquoi le village paraissait ainsi privé d'habitans et de lumières, et l'on nous apprit que tout le monde était couché à cette heure-là (or il était environ huit heures du soir), et qu'elle allait chercher des drogues pour sa mère qui était malade. Il fallut donc se résigner à se remettre en route. Nous traversâmes encore trois villages, mais aucun ne répondant aux renseignemens qu'on nous avait donnés, nous poursuivîmes en silence notre chemin; ce qui était une preuve évidente de lassitude et de mécontentement. Il y avait plus d'une heure et demie que nous marchions dans les ténèbres, lorsque, au milieu d'un assez bon chemin, nous nous trouvâmes devant une masse très-considérable de ces bâtimens noirs pareils à ceux dont nous avions déjà rencontré un si grand nombre,



et où il n'y avait nulle apparence de vie ni de lumière. Cette fois nous ne pouvions, on le conçoit, passer outre sans faire une reconnaissance. En conséquence, nous nous mîmes à suivre une voie fort pierreuse, sans pouvoir découvrir si c'était le lit d'un ruisseau ou un chemin; ce qui, dans ce pays, revient à peu près au même; et peu après nous entendîmes des voix vers lesquelles nous nous dirigeâmes: c'étaient trois vieilles femmes, à en juger d'après le timbre de leur voix, lesquelles causaient sur le seuil d'une porte. Les trois vieilles nous indiquèrent l'endroit où était située l'auberge, mais ce ne fut qu'après des peines infinies, après avoir trébuché cinquante fois contre des pierres, des pièces de bois et toutes sortes d'objets invisibles, que nous parvînmes jusqu'au bâtiment indiqué, où nous crûmes découvrir une espèce d'enseigne. Ce ne fut qu'après avoir redoublé nos coups que nous vîmes paraître une lumière, et bientôt après l'aubergiste à moitié endormi et à demi vêtu. Nous ne tardâmes pas à avoir un souper passable pour des gens fatigués et affamés comme nous l'étions, et nous ne fîmes point, on le conçoit, les difficultés à l'égard des lits.

Le lendemain matin, nous fûmes de bonne heure en route, après avoir pris un déjeuner de précaution. Alors nous pûmes nous faire une idée du pays que nous parcourions. Tout le terre-plain de la vallée était tapissé d'une belle verdure; mais nous ne découvrîmes plus aucune espèce d'arbres fruitiers, quoique l'on nous assurât qu'il y en avait quelques-uns dans le jardin de la cure, dont les fruits ne parvenaient cependant pas toujours à maturité; ce qui n'est pas étonnant, si l'on songe que Munster est à plus de 3,600 pieds au-dessus de la mer. L'air, dans ces hautes régions, était si froid, qu'il nous fallut hâter notre marche pour nous réchauffer. Cependant on cultive encore ici avec succès des pommes de terre, des navets, des choux, de l'orge, de l'avoine, du seigle et du lin. Il n'y avait d'autres arbres que quelques aunes, près du Rhône, des sapins et des mélèzes sur les hauteurs. Près de St-Ulrichen, nous vîmes dans un pré deux croix de bois, sur l'une desquelles on lit ces paroles, gravées en vieux allemand: *Ici le Duc Berthold de Zähringen a perdu une bataille en 1211.* Ce qui a rapport à l'expédition de Berthold, qui avait traversé le Grimsel avec une petite armée, pour châtier les Valaisans qui s'étaient alliés avec le comte de Savoie, avec lequel il était en guerre. Ayant trouvé une vive résistance, il fut obligé de repasser précipitamment les montagnes après avoir éprouvé des pertes. Sur l'autre croix il est écrit: *Ici les Bernois ont perdu une bataille le 29 septembre*

1419. Voici l'origine de cette inscription. Une année avant l'époque indiquée ci-dessus, l'évêque de Sion et son grand baillif, ou capitaine général du pays, (*Landeshauptmann*), avaient accordé le passage par le Valais aux troupes savoyardes qui devaient aller s'emparer de Domo-d'Ossola au pied méridional du Simplon, et qui était alors occupé par les cantons de Lucerne, Uri, Schwiz, Unterwalden, Zug et Glaris. Le grand baillif, Gitschard de Raron, était bourgeois de Berne; mais il n'en était pas moins l'ennemi des Suisses; car non-seulement il leur livra le passage, mais il passa les montagnes avec un corps de Valaisans pour aller seconder les Savoyards, qui réussirent à déloger les Suisses. Ceux-ci se plaignirent au peuple valaisan de sa participation à cette guerre; mais les Valaisans répondirent que leur évêque et leur grand baillif avaient agi sans les consulter; et quant à ce dernier il répondit avec hauteur que s'il avait eu l'occasion de combattre les Suisses, pas un n'aurait échappé. Alors le mécontentement des Valaisans se manifesta par des actes hostiles envers Guitschard de Raron: ils désarmèrent et dépouillèrent quelques bandes de Savoyards qui revenaient de la vallée d'Ossola par le Simplon; le grand baillif voulut les châtier: mais alors les habitants du dixain de Brigue se soulevèrent et ils eurent recours à la *matze* pour exciter le pays à suivre leur exemple. Ils taillèrent un morceau de bois en forme de figure humaine, ils l'entourèrent d'épines, et cette figure devint le symbole du faible opprimé. Chacun de ceux qui s'engageaient à porter secours enfonçait un clou dans cette pièce de bois. La nuit on alla l'attacher à un arbre voisin de la route, et dès le matin lorsque la foule fut rassemblée, ses défenseurs écoutaient les discours des curieux. Tout-à-coup un homme intrépide prend la masse et la porte sur la place publique; et l'on demandait: *Matze, de quoi te plains-tu? Matze, pourquoi es-tu là?* La Matze gardait le silence: puis on demanda si un homme de courage, ami de son pays, voulait être l'avocat de la Matze et parler pour elle. *Ils veulent te secourir*, s'écria celui-ci, en s'adressant à la Matze; *désigne-nous l'homme que tu crains: serait-ce Sillinen?... Asperling?... Henggarten?* Toujours même silence. A chaque nom on articulait un nouveau genre d'oppression dont on supposait que la Matze pouvait se plaindre. Enfin l'homme s'écria: *Te plains-tu des Raron?* et la Matze s'inclina profondément en signe d'assentiment. Et bientôt la nouvelle se répandit que la Matze en voulait au grand baillif, à l'évêque et à tous les Raron. Les dixains supérieurs se levèrent en masse; et y prirent porter la Matze à l'évêque et

à Guitschard qui n'eurent que le temps de s'enfuir pour sauver leur vie. Mais la colère d'un peuple irrité et jaloux de sa liberté ne s'apaise pas aussitôt. La matze fut portée devant les maisons et les châteaux des Raron et de leurs adhérens, et l'on y commit toute sorte d'excès. Pendant ce temps Raron se rendit à Berne pour renouveler son traité de bourgeoisie, qu'il avait compromis quelques années auparavant en refusant aux Bernois de faire la guerre au comte de Savoie. Ayant été assez mal accueilli dans cette ville, il se rendit à Fribourg, où il rencontra plus d'intérêt pour sa cause; car les Fribourgeois parvinrent à obtenir d'abord une trêve, puis l'assurance que Guitschard de Raron resterait paisiblement en possession de ses châteaux et de ses terres, à condition qu'il abdiquerait sa charge de grand baillif; ce qu'il accepta aussitôt. Mais la paix ne dura pas long-temps; des meneurs insinuèrent au peuple du Haut-Valais qu'il était dangereux pour sa liberté de tolérer dans la contrée un homme de cette trempe qui était prêt à vendre le pays s'il ne pouvait s'en emparer, et qui avait la faculté de braver le peuple, en s'abritant derrière les murs de ses châteaux forts. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller d'anciennes haines et exciter la fureur d'un peuple crédule. Les Hauts-Valaisans se rassemblèrent bientôt en masse et fondirent sur les possessions de Guitschard de Raron; ils lui enlevèrent son bétail, détruisirent de fond en comble son château de Sierres, et en firent autant de celui de Louèche, ainsi que de celui de l'évêque, situé dans le même endroit. Raron s'était plu à meubler richement cette demeure, où il aimait à séjourner; mais rien ne fut épargné, rien n'échappa à l'aveugle fureur de cette populace effrénée.

*(La suite au prochain numéro.)*

## UNTERSEEN.

Unterseen est une petite ville du district bernois d'Interlaken, situé entre les lacs de Thoune et de Brienz. L'endroit en lui-même est d'une chétive apparence, et cela grâce aux bâtimens en bois et enfumés dont il est en grande partie formé. La seule rue dont se compose Unterseen est aussi large que longue; au milieu est un grand bâtiment, le plus beau de l'endroit qui sert en même temps de douane, d'auberge et d'hôtel de ville.

L'Aar, sur la rive droite de laquelle elle se trouve, la sépare d'Aarmühle, qui communique avec elle au moyen d'un pont en bois, et qui en est en quelque sorte le faubourg. Le barrage établi sur l'Aar pour faire mouvoir diverses usines, fait faire à cette rivière une belle chute. Cette ville est très-vivante dans la belle saison, à cause de l'affluence des touristes de toutes nations qui s'y rencontrent; mais on conçoit aisément que ce n'est pas pour admirer ses maisons enfumées qu'on y accourt; car on les oublie bien vite à l'aspect des sites magnifiques qui l'entourent de tous côtés. Unterseen est un centre agréable d'où l'on peut visiter en peu de temps les contrées les plus intéressantes de l'Oberland bernois, telles que la vallée de Lauterbrunnen, Grindelwald, Brienz et Meyringen; ce qui, du reste, doit aussi être porté en compte à Interlaken, distant d'un quart de lieue. De quelque côté que l'on dirige ses pas, on rencontre les paysages les plus variés et les plus délicieux; mais quand nous parlerons d'Interlaken, nous aurons encore l'occasion de les faire connaître. La lithographie qui accompagne cet article représente Unterseen du côté de l'est; dans le fond on voit la chaîne du Niesen et les hauteurs qui bordent le lac de Thoune au sud-est. A droite les rochers menaçans du Harder dominant la ville à laquelle ils présentent leur flanc le plus escarpé et le plus sauvage. Cette montagne a été fatale à plusieurs personnes: il y a quelques années qu'un jeune homme du canton de Vaud y perdit la vie, et dernièrement encore une jeune anglaise fut brisée au fond de l'un de ses précipices. — L'espace qui est entre la base de la montagne et l'Aar, et qui porte le nom de Goldey, offre un but de promenade solitaire et mélancolique; mais ici encore le Harder vous menace de ses rochers; car la quantité de blocs épars que l'on trouve sur le sol et dans le lit de la rivière, où ils forment plusieurs îles couvertes de verdure, attestent qu'il y a parfois danger à s'approcher de cette redoutable montagne.

Unterseen forme une paroisse de 1115 âmes, dans laquelle est aussi compris Interlaken. La ville a conservé ses portes, quelques restes de fossés et des murs d'enceinte. Son ancien château fut détruit par les flammes en 1470: l'année suivante, la ville, entièrement construite en bois, éprouva le même sort. Pas un seul bâtiment ne fut épargné. Le gouvernement de Berne fit bâtir le château actuel, qui servit de résidence aux baillis jusqu'en 1798.



UNTERSEEN

Unterseen.









SIERRE

Sieders

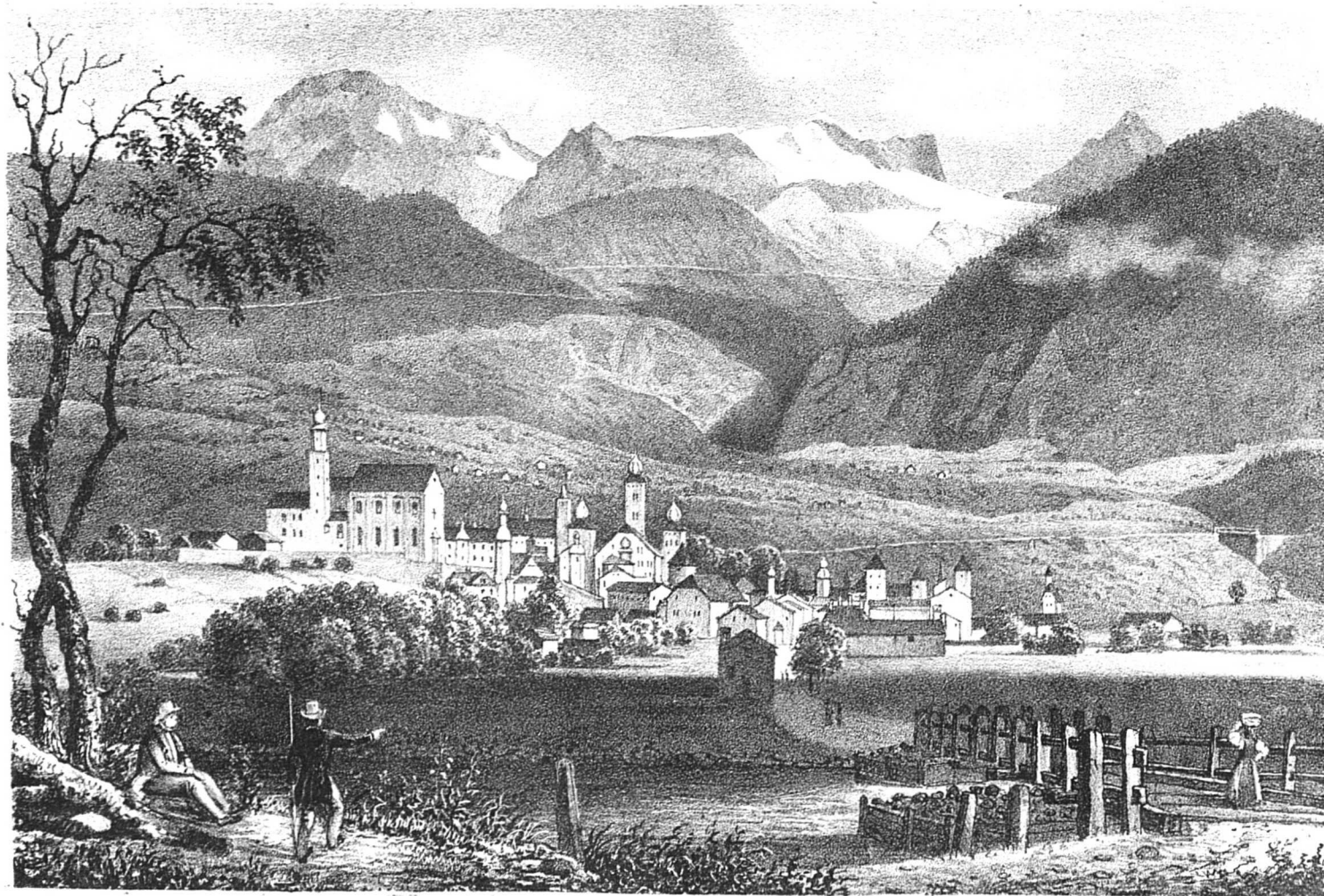




VIÈGE.

Visp.





BRIGUE

Brig



## SOUVENIRS DU VALAIS.

(Suite.)

Guischard possédait un château fort, réputé imprenable, placé sur un rocher très-élevé à l'entrée de la vallée d'Anniviers : à raison de sa position élevée, on lui avait donné le nom de Beau-regard. Guischard y avait jeté une garnison, composée de ses plus braves guerriers; mais ayant compté sur l'inconstance des passions populaires, il avait négligé d'approvisionner suffisamment ce fort; aussi fut-il en peu de temps réduit par la famine et détruit de fond en comble.

Raron qui avait supporté patiemment les premiers désastres, recourut de nouveau à Berne; mais cette cité, uniquement occupée alors de l'Argovie et du duc Frédéric, ne put l'écouter: alors il prit le parti de s'adresser au duc de Savoie, l'éternel ennemi des Valaisans, qui lui accorda sa protection, fort content qu'il était d'avoir trouvé cette occasion de laver plusieurs affronts qu'il en avait reçus. Amédée de Challant, gouverneur du Chablais, vint aussitôt avec un corps de troupes prendre possession des châteaux de Montorge, de Majoria et de Tourbillon, près de Sion. Raron réunit une troupe d'hommes d'élite, dont le dévouement lui était assuré, et il en forma la garnison de son château de Séon, placé sur le sommet d'un haut rocher près de Sion. Il en fit réparer les fortifications et l'approvisionnement de tout le nécessaire pour soutenir un long siège; puis il y envoya sa femme, dame Marguerite de Râzuns, l'évêque Guillaume et tous ceux de sa famille dont l'âge ou le sexe ne leur permettait pas de pourvoir eux-mêmes à leur sûreté; enfin il y joignit tout ce qui lui restait de ses richesses. Cependant les derniers actes de Guischard de Raron avaient exalté l'esprit des Valaisans jusqu'à la fureur; le tocsin sonnait dans tout le pays; des cris de vengeance retentirent d'une montagne à l'autre, et toute la population accourait en armes. Et même beaucoup de ceux qui avaient vu avec déplaisir la haine injuste de leurs compatriotes envers Raron, se joignirent alors à eux pour la défense commune.

Le sire de Challant voyant cette résolution, cette unanimité, ne se crut pas en force pour faire face à tant d'ennemis; sans tenir compte des intérêts

de Raron, il conclut une trêve avec eux, remit les châteaux au chapitre de Sion, et se retira du pays. Mais les Valaisans, se moquant de la trêve et du chapitre, s'emparèrent des châteaux et les réduisirent entièrement en cendres, à l'exception de celui de Séon, contre lequel leur fureur vint se briser inutilement. Néanmoins la paix se conclut avec la Savoie, et Raron se voyant si honteusement abandonné par le duc, implora encore une fois le secours des Bernois. Dépouillé de tous ses biens, proscrit et fugitif, cet homme qui naguère avait accompagné à ses frais l'empereur en Italie avec 700 chevaux, parut avec une noble et touchante dignité devant les conseils de Berne. Raron n'était ni méchant, ni tyran; s'il eut des défauts, ils furent infiniment grossis par la malveillance. Peut-être ne sut-il pas assez cacher son mépris pour les préjugés et l'ignorance de ses compatriotes, tout comme son penchant pour la maison de Savoie. Néanmoins on connaît de lui des actes qui prouvent qu'il avait une grande sollicitude pour le bien public. A Sion il avait employé toute son influence pour engager le conseil et la bourgeoisie de cette ville à faire ensorte que chaque habitant ou bourgeois de la ville fût tenu de pourvoir à ce que le canal qui traverse la ville ne fût pas obstrué par des ordures qui, en empêchant l'écoulement des eaux, occasionnaient des inondations; qu'il fût défendu de laver des vêtements infects ou des intestins d'animaux dans les eaux dont les gens et les animaux vivans faisaient usage pour leur boisson; que pour l'honneur de la ville, il fût interdit d'avoir des tas de fumier devant les maisons et qu'au moins la principale rue fût balayée une fois par semaine; que les poissons gâtés que l'on apporterait en ville fussent saisis et brûlés; que pour subvenir aux dépenses publiques, on établit un impôt sur le sel et les harengs, etc. Peut-être fit-on alors un crime à Raron de ses sages réglemens; du moins n'ont-ils guère été mis en vigueur que quatre siècles après.

Ce n'est pas comme un homme accablé par le malheur que Guischard de Raron se présenta par devant le sénat de Berne, mais avec toute la

dignité qu'inspire une infortune non méritée, avec toute la noblesse d'une âme au-dessus des coups du sort. « Nobles Bernois, » dit-il, « vous voyez devant vous un rejeton d'une race illustre et puissante, qu'un sort malheureux a plongé dans la dernière infortune. Songez que les vicissitudes de ce bas monde pourraient vous frapper aussi. Si j'ai eu une fois la folie de vous préférer la faveur d'un prince, j'en ai été sévèrement puni, et j'ai racheté ma faute par une cruelle adversité. Berne la généreuse n'abandonna jamais les malheureux ; Dieu nous pardonne nos fautes ; oubliez donc le passé, et, pour l'amour de Dieu, admettez-moi de nouveau parmi les vôtres, et que Guischard de Raron, après avoir tout perdu, abandonné de chacun, puisse au moins dire qu'il est Bernois. » — Les sénateurs de Berne ne purent résister aux paroles éloquentes du baron ; ils le reconnurent de nouveau pour leur bourgeois, et le congédièrent plein d'espérance.

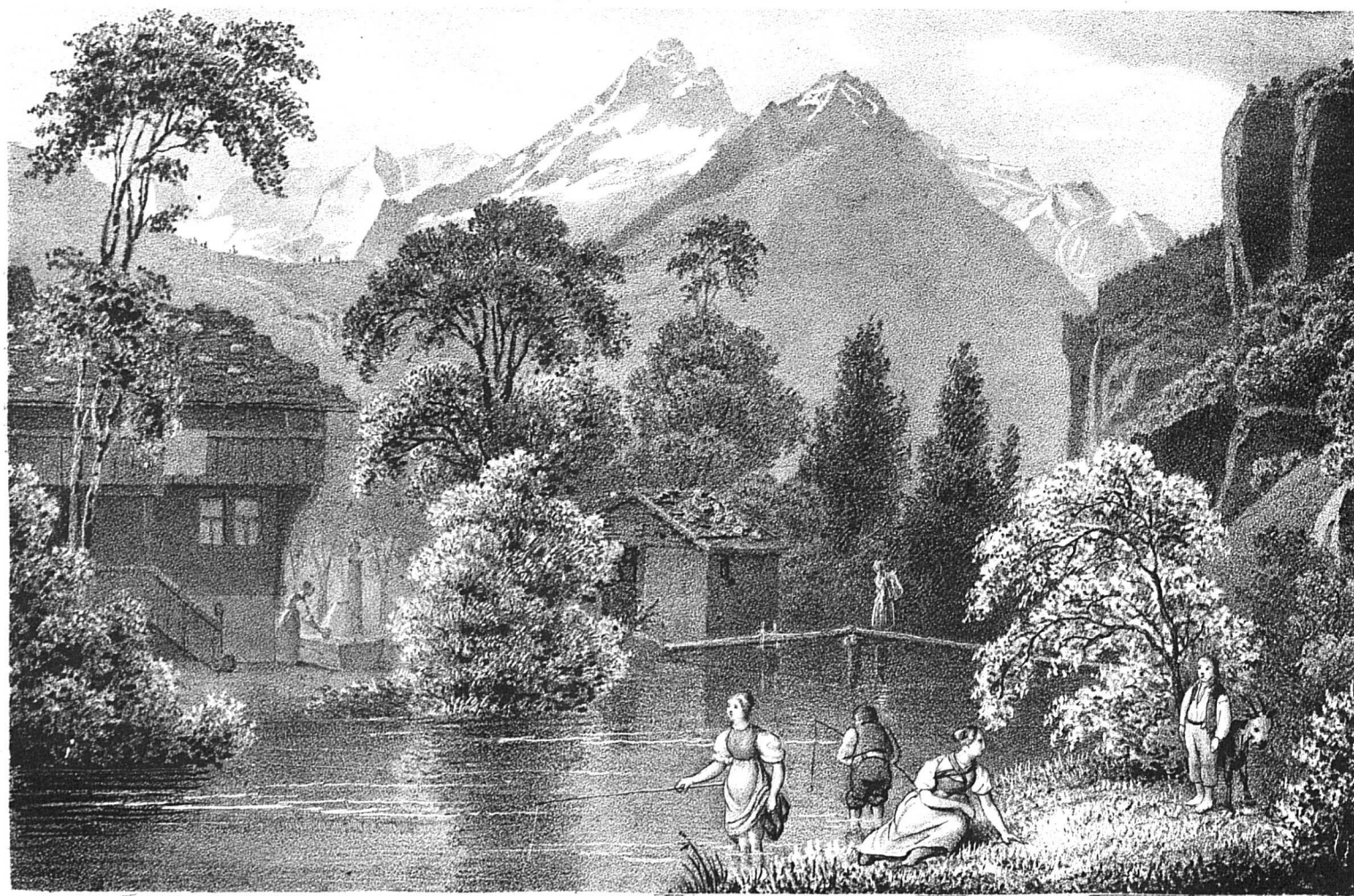
Cependant les Valaisans du dixain de Conches, près des sources du Rhône, eurent bientôt connaissance de l'appui que Berne avait promis à Raron, et ils pensèrent à en neutraliser l'effet.

Cette contrée âpre et sauvage, labourée en tous sens par les avalanches et les rocs éboulés, parmi lesquels le Rhône roule avec fracas ses ondes écumeuses, cette contrée n'est parée que des teintes uniformes des pâturages alpestres, où paissent de nombreux bestiaux, et habitée par des pâtres aussi rudes que leur pays. Un vif amour de la patrie, un esprit d'indépendance qui jamais ne céda, rendaient ces montagnards dignes du voisinage et de l'amitié des Waldstetten ; c'est de ce côté qu'ils tournaient leurs regards. Ils dirent qu'ils avaient repoussé Raron parce qu'il avait appelé l'étranger et qu'il avait excité la Savoie à la conquête du Val d'Ossola. « C'est aux hommes libres, » ajoutèrent-ils, « qu'il appartient de se donner de mutuels secours ; en dépit des Bernois, les Valaisans du dixain de Conches aideront aux Waldstetten à reconquérir le Val d'Ossola, et les Waldstetten leur donneront secours contre tout ennemi qui viendrait les attaquer. » Ces cantons accédèrent à la proposition des Conchois, et y firent consentir Lucerne. Ainsi fut juré un traité d'éternelle alliance, qui, sans compromettre en rien l'indépendance des contractans, stipulait encore d'autres avantages réciproques : il fut aussi décidé que les différends entre Berne et le Valais seraient terminés par le droit fédéral. Les Waldstetten, alors en état de venger l'affront qu'ils avaient reçu à Domo d'Ossola, n'attendirent pas seulement que le traité fût écrit et signé : les bannières d'Uri et Unterwalden, les troupes de Lucerne, et par en-

trainement celles de Zurich et de Schwyz, franchirent le St Gotthard, tandis que les Valaisans de Conches escaladaient le col de l'Albrunn. Le comte de Carmagnola gardait le Val d'Ossola pour Milan et la Savoie. On prit Domo d'Ossola, on renversa Matarello, on chassa Carmagnola, et la bannière ducal conquise fut portée en triomphe par un homme d'Unterwalden dans l'église de son village. Cependant un corps d'armée milanais était encore sur le derrière de la troupe des confédérés, à l'entrée du Val Divedro, issue mystérieuse du Simplon, immense fissure entre d'incommensurables montagnes, d'où s'échappe en bondissant et blanche d'écume la Doveria. Tout-à-coup on vit dans cette gorge profonde flotter les bannières de Zurich et de Schwyz, et l'on entendit leurs cris de guerre répétés par mille échos. Les Italiens, bien qu'effrayés, ne voulurent cependant pas céder le terrain ; mais bientôt culbutés par le choc terrible des Suisses, ils se débandèrent et cherchèrent leur salut dans la fuite. Le duc de Savoie aurait bien voulu secourir son allié ; mais les Valaisans lui disputèrent si bien tous les passages, qu'il fut obligé d'y renoncer. Sur ces entrefaites, on vit arriver dans le Valais une députation de Berne qui, en termes très-modérés, engagea les dixains à restituer à Guischard de Raron, leur combourgeois, les biens dont il avait été dépouillé par la violence ; et ils déclarèrent en même temps que l'empereur Sigismond leur ayant vainement recommandé cet acte de justice, avait chargé les Bernois d'exécuter ses volontés. Cette démarche ayant été infructueuse, ceux-ci résolurent d'en venir à d'autres moyens. D'abord ils séquestrèrent à Frutigen des marchandises destinées pour le Valais. Mais cette mesure eut un effet tout contraire à celui que l'on en attendait. Les dixains de Brigue et de Viège se joignirent à celui de Conches et à l'alliance d'Uri, d'Unterwalden et de Lucerne. Puis ayant réuni leurs forces, ils vinrent mettre le siège devant Séon, résolus à détruire tout ce qui tenait ou dépendait des Raron. Une bande armée traversa le passage alors difficile de la Gemmi et vint à Frutigen s'emparer des marchandises qu'on leur retenait.

Pendant ce temps une diète orageuse se tenait à Lucerne, dans laquelle après des débats très-animés et qui menaçaient la Suisse d'une guerre civile, on résolut d'arrêter le cours des hostilités. A cet effet on envoya dans le Valais, comme médiateurs, des députés d'Uri, Unterwalden et Fribourg. Mais ce ne fut qu'avec des peines infinies qu'ils obtinrent un accommodement par lequel la dame de Raron sortirait librement du château de Séon, elle, ses enfans et sa suite, en conservant ses





PAYSAGE  
dans la vallée de Meyringen

Landschaft  
im Meyringen Thal.



biens sans qu'il lui fût fait aucun mal, et le château serait remis entre les mains du chapitre de Sion. Alors le pont-levis s'abaissa : la dame de Raron, hautement placée dans l'estime et l'affection du sire de Rüzuns, l'épouse du plus puissant baron de la haute Helvétie, sortit ayant à ses côtés l'évêque Guillaume dont les cheveux et la barbe blanche attestaient un grand âge ainsi qu'une vie de pénibles labeurs. Les enfans de Raron se pressaient contre leur mère, cherchant sous son égide une protection contre cette cohue d'hommes aux gestes à la fois menaçans et moqueurs, qui semblaient avoir soif de leur sang. Les femmes et les fidèles serviteurs, résolus à partager l'infortune de leur seigneur, terminaient ce triste convoi, escortant les bagages, restes bien chétifs hélas ! d'une opulence si cruellement éclipsée. L'épouse du baron de Raron s'éloignait de son dernier asile avec un maintien qui donnait un démenti formel à la faiblesse de son sexe et à l'incertitude de sa position. Mais hélas ! cette dignité dans le maintien, ce regard fier et hautain ne servaient qu'à déguiser les plus cruelles angoisses qui puissent atteindre le cœur d'une mère. Connaissant la fureur aveugle de ses ennemis, elle savait bien que la foi des traités serait une faible garantie pour la protéger elle et ses enfans contre la haine de ceux auxquels elle était obligée de confier son sort. En effet, le

cortège n'avait pas encore franchi la dernière enceinte du château, qu'une bande armée de torches allumées se précipita en hurlant dans l'intérieur de l'édifice, et bientôt des tourbillons de flammes et de fumée annoncèrent que le dernier manoir appartenant au seigneur de Raron était voué à la destruction. Une autre bande vint se ruer sur les effets des malheureux fugitifs, dont elle dispersa l'escorte. Mais ce n'était pas là ce qui inquiétait la dame de Raron ; au contraire voyant ses ennemis occupés autour de ses bagages, elle espérait ainsi échapper à leur fureur. Elle descendit le Valais par Martigny, traversa le pays de Vaud et vint à Berne avec ses enfans, accablée de douleur, pour implorer la protection de cette ville. Les Bernois émus de compassion à la vue d'une si grande infortune, résolurent d'intervenir avec énergie dans cette affaire, en commençant par faire de vives représentations à Uri, Unterwalden et Lucerne. Raron lui-même ne resta pas oisif ; animé du désir de se venger, il sut se faire des amis parmi les montagnards bernois de Frutigen, du Siebenthal et de Gessenay, dont une troupe déterminée le suivit dans le but de tenter une expédition dans le Valais : mais au moment où ils allaient franchir la frontière, un messenger du gouvernement bernois leur défendit de passer outre, l'autorité envisageant comme un acte téméraire de



s'exposer dans un pays ennemi avec une poignée d'hommes. Berne en empêchant la perte de ses braves, voulait agir par des voies plus lentes, mais plus sûres aussi. Guischard se retira, mais il tourna ses pas vers Gessenay, qui appartenait au comte de Gruyère, et de là il traversa le col du Sanetsch, surprit et dispersa une troupe de Valaisans, et leur enleva leur bétail.

Après beaucoup de discussions inutiles, les confédérés convoquèrent une diète à Oberhasli, devant laquelle Guischard de Raron comparut. ainsi que ses adversaires. Les Bernois y appelèrent les délégués de toutes les villes et des districts qui étaient sous leur dépendance pour qu'ils pussent apprécier la justice de leur cause. Ils offrirent le droit à leurs adversaires, demandant essentiellement que les choses fussent d'abord remises en leur ancien état. Mais les Valaisans s'y refusèrent obstinément. En vain Zurich fit de vives instances, déclarant que la partie qui refuserait le droit n'aurait à prétendre à aucun secours de la part des autres états. Berne somma alors les confédérés de protéger Raron, son concitoyen. On indiqua un nouveau rendez-vous à Kienholz sur le lac de Brienz, et, l'on y appela les alliés des Valaisans, que l'on prétendit être obligés de marcher avec Berne en vertu de leur ancienne alliance. Mais ils répondirent que le Valais n'était justiciable de personne, et que nul n'avait le droit d'entraver l'exécution des décisions des communes. Tout resta donc en suspens. Zurich continua à faire des efforts pour prévenir une rupture; mais Raron qui sentait le besoin de la vengeance plutôt que celui de la réconciliation avec ses compatriotes, retourna dans le Sibenthal et engagea sans peine une troupe de la jeunesse guerrière de cette vallée, de Frutigen et de Gessenay, à s'associer à lui pour faire une expédition dans le Valais. Après s'être assemblés secrètement à Gessenay, ils partirent un soir de cet endroit, et passant par le Châtelet (Gsteig), ils arrivèrent, à l'aube du jour, près des cascades où la Sarine, jeune encore, quitte les froides régions du Sanetsch pour se précipiter dans la vallée. Ils suivirent l'âpre sentier qui traverse cette montagne et descendirent dans le Valais. C'était entre onze heures et midi : les bourgeois de Sion, retirés dans leurs maisons, prenaient leur repas au sein de leur famille, lorsque soudain on entendit dans les rues, tout à l'heure désertes, des cris de guerre et le retentissement des armes. Les bourgeois saisirent en toute hâte leurs armes pour se rendre au lieu du rassemblement; mais il était trop tard : partout des bandes ennemies interceptaient les passages et dispersaient les bourgeois qui accou-

raient et tuaient ceux qui voulaient opposer résistance. Alors commença le pillage des maisons les plus considérables de la ville, d'où l'on enleva un riche butin; et, quelques heures après, on vit les flammes s'élever en différens endroits, et bientôt la plus grande partie de la ville offrit l'aspect d'un épouvantable brasier. La bande des téméraires resta trois jours dans les environs de la ville, sans être aucunement inquiétée : cependant il eût été facile de leur couper la retraite, si quelques hommes résolus eussent seulement occupé un point du défilé par lequel ils devaient passer pour s'en retourner. Ayant appris enfin que les Haut-Valaisans se mettaient en mouvement, ils se retirèrent par Savièse et Chandolin, qui furent pillés et sacagés, ainsi que d'autres villages qui eurent le malheur de se trouver sur leur passage. Ils passèrent de nouveau le Sanetsch, moins lestement que la première fois, car ils emmenaient un énorme butin, sans avoir éprouvé de pertes sensibles. Berne n'avait ni favorisé, ni empêché cet acte audacieux; mais il annonça que la guerre civile allait éclater. « Les bannières de Berne sont prêtes à commencer une guerre juste et légitime, écrivaient les Bernois à Uri et Unterwalden, pour réintégrer Raron dans les droits et les biens que ses ancêtres possédaient avant que le Valais fût constitué en état indépendant, et dont il a été dépossédé par la violence, sans aucun jugement porté contre lui. » Aussi invitaient-ils leurs anciens confédérés à se joindre à eux. » Uri et Unterwalden répondirent à leurs envoyés que leur ligue avec Lucerne précédait de vingt ans celle qui les unissait à Berne, et qu'ils avaient promis à Lucerne leurs secours contre Raron. Les Bernois furent indignés de cette duplicité. Le danger était imminent; les cantons neutres tentèrent un dernier effort : malgré la neige qui couvrait déjà les passages des Alpes, ils envoyèrent des messagers dans le but de déterminer les Valaisans à accepter l'arbitrage de quatre cantons désintéressés, comme le demandait Berne : ils y consentirent enfin. Les débats s'ouvrirent à Zurich et durèrent cinq semaines. Raron y fut attaqué par l'archevêque André, administrateur de Sion, qui était l'envoyé du chapitre, et qui avait de bonnes raisons pour chercher à plaire aux Valaisans. Raron répondit avec une touchante dignité; ses réfutations étaient concluantes. Il fut jugé qu'avant toute chose il serait réintégré dans ses biens et que les Valaisans lui payeraient six mille livres d'argent et qu'ensuite il donnerait satisfaction à tous les griefs. Les chefs de parti dans le Valais se voyant condamnés ne surent autrement se tirer d'affaire qu'en excitant le peuple

crédule à des voies de fait pour brouiller de nouveau les affaires.

Pendant qu'on attendait à Zurich leur chef d'accusation contre Raron, les Valaisans tombèrent inopinément dans l'Oberhasli et y enlevèrent six cents moutons. Deux semaines après ils en enlevèrent sept cents autres. Alors les Bernois résolus de ne plus garder aucun ménagement envers eux, rassemblèrent leurs forces, qu'ils augmentèrent de quelques cents hommes de leurs alliés de Fribourg, Neuchâtel, Valangin, Bienne et Soleure. Les vaillans hommes de Gessenay, combourgeois de Berne, se joignirent au contingent du Siebenthal et passèrent de nouveau le Sanetsch, dévastèrent tout ce qu'ils purent et revinrent avec trois mille moutons enlevés par eux. Un autre corps de cinq mille hommes passa le même jour par Frutigen et Kandersteg, laissant à droite le chemin de la Gemmi; il suivit la sauvage vallée de Gastern, gravit l'âpre Elsiken et la hauteur du passage qui conduit dans la vallée de Lœtsch. Là les Bernois rencontrèrent deux bannières du Valais, qui furent aussitôt attaquées et mises en fuite. Mais comme la nuit approchait, on ne put les poursuivre, et il fallut que la petite armée passât la nuit sur la hauteur du passage, au pied d'un glacier et près des neiges éternelles. C'était la première fois que le bruit des armes retentissait dans cette sauvage solitude. Mais on eût dit que les esprits de la montagne, courroucés de la hardiesse de ces hôtes étrangers, avaient résolu de s'en venger. Pendant la nuit il s'éleva une furieuse tempête, les vents déchaînés hurlaient horriblement parmi les rochers déchirés et les gorges de la montagne; des tourbillons de neige venaient les suffoquer; le tonnerre des avalanches, accompagné du sifflement aigu de l'ouragan, étouffait les sons de la voix humaine et semblait devoir pour toujours mettre un terme à l'ardeur guerrière de cette troupe exposée à toute la furie des élémens, sans feu et sans abri. Cependant avec les premières lueurs du jour la tempête s'apaisa; les guerriers secouèrent la neige qui les couvrait et se hâtèrent de rendre quelque mouvement à leurs membres engourdis par le froid, en descendant dans la vallée de Lœtsch. La peuplade qui habite cette vallée isolée et ignorée de tout le monde, était sujette, par droit de conquête, des dixains du Haut-Valais; or, n'ayant rien à perdre au change, elle se soumit sans résistance aux Bernois, qui se contentèrent de lui imposer une légère contribution. Une troisième colonne ayant refoulé dans la vallée les Valaisans qui occupaient la Grimsel, les Bernois rentrèrent dans leurs foyers. Zurich et Schwyz se donnèrent encore beaucoup de

peine pour faire cesser les hostilités; mais Berne répondit qu'elle ne mettrait bas les armes que lorsque le Valais aurait accepté la sentence prononcée à Zurich par les arbitres; puis, convaincue comme elle l'était, de l'inutilité de toute espèce de négociations ultérieures, elle prépara une nouvelle expédition, qui ne se composait pas de moins de treize mille hommes, parmi lesquels étaient les contingens de Fribourg, Soleure, Neuchâtel, Valangin, Bienne, et de plus de trois cents hommes de Schwyz. Sans se laisser arrêter par de nouvelles négociations, malgré la promesse de Lucerne, Uri et Unterwalden, de faire accepter aux Valaisans le jugement des arbitres de Zurich, l'armée bernoise se mit en marche vers la Grimsel. Les Oberlandais dans ce moment même firent une expédition par le col des Ravins, dans le Valais, et ils pillèrent les environs de Sion et de Sierres.

Lorsque des villages supérieurs du dixain de Conches on vit défiler les longues bandes de l'armée bernoise, chacun fut effrayé, car jamais dans cette haute vallée on n'avait vu un pareil nombre d'hommes armés. Cependant cette invasion n'était point inattendue, car les Valaisans étaient continuellement sous les armes, et ils avaient tout organisé pour se porter sur tous les points menacés. Or, aussitôt qu'on aperçut l'armée bernoise, les cloches s'ébranlèrent, et leur son lugubre se répéta de villages en villages, répercuté par les échos des rochers; car au même instant les gens de Gessenay et du Siebenthal étaient descendus du Sanetsch et avaient répandu l'alarme dans les environs de Sion et de Sierres. Ainsi en même temps que le tocsin se faisait entendre depuis les sources du Rhône vers la partie inférieure de la vallée, il résonnait depuis Sion en remontant la vallée jusque dans le dixain de Conches, sur une étendue de seize lieues. Ober-Gestelen fut le premier village qui servit de signal à la destruction; ses maisons, comme toutes celles de la contrée, bâties en mélèze, furent en un instant réduites en un brasier ardent. Oberwald, situé à une demi-lieue des sources du Rhône, éprouva le même sort, ainsi que Niederwald et Unterwassern; personne ne songeait à résister. C'était un triste spectacle à contempler que tous ces villages où l'on avait ignoré jusque là les calamités de la guerre, livrés au pillage et à la destruction, où l'on voyait des femmes et des enfans s'efforcer de sauver quelques hardes ou quelques pièces de bétail, tandis que les hommes, occupés d'autres pensées, se retiraient à l'écart par groupes armés, portant sur leurs traits l'empreinte d'un morne désespoir. Ces groupes se concentrèrent sur une

colline près du village d'Ulrichen, colline qui leur présentait pour le moment une position presque inexpugnable. Bientôt une bande détachée de l'armée bernoise, avide de butin et en désordre, se présenta à eux, marchant vers le village d'Ulrichen. Tout-à-coup vient se révéler l'existence d'un héros, quoique berger. Thomas in der Bündt, couvert d'une peau d'ours en guise d'armure, exhorta ses compatriotes à tenir ferme. « Est-il donc vrai, leur dit-il, que nous devons rester oisifs spectateurs du pillage et de l'incendie de nos habitations, des cris de détresse de nos femmes et de nos enfans ? ces insolens étrangers doivent-ils impunément enlever tout notre bétail, notre seule richesse, et dévaster nos possessions ? Il ne nous manquerait plus que de nous laisser lier comme de vils esclaves ou de nous laisser assommer comme des brutes. Souvenez-vous qu'en ce même lieu nos ancêtres battirent l'armée du duc de Zæringen. Que ceux donc qui estiment plus leur liberté que leur vie me suivent ! » Les sentimens d'Ulrich in der Bündt étaient ceux de tous ces braves ; il ne leur manquait que cette impulsion, cet entraînement que donne par son exemple un être supérieur par son courage et son intelligence. L'élan patriotique donné par Ulrich se communiqua comme l'étincelle électrique parmi ses compagnons : un cri terrible, répété par les échos des montagnes, se fit

entendre au même instant, et toute la troupe s'élança après l'intrépide Ulrich au milieu de l'ennemi. Quoique en désordre et chargés de butin, les Bernois habitués à vaincre, se formèrent aussi promptement que possible pour résister à cette brusque attaque. In der Bündt et ses compagnons combattaient comme des lions ; mais ils avaient à faire à des ennemis trois fois plus nombreux, et qui n'avaient jamais reculé.

Le combat devint terrible ; mais les héroïques Valaisans allaient succomber, lorsque fort à propos il leur arriva du secours. Jacques Minichon, chapelain de l'église de Munster, ayant appris le noble dévouement de Thomas in der Bündt, fut enflammé du désir de l'imiter. Il rassembla quatre cents hommes qui accoururent au son du tocsin, les excita à se dévouer pour la patrie, à secourir et à imiter leurs frères qui combattaient pour ce qu'ils avaient de plus cher au monde ; puis ils coururent à l'ennemi, résolus de vaincre ou de mourir. Ce renfort changea la tournure des affaires : malgré leur courage habituel, les Bernois ne purent résister long-temps à ce fougueux élan. Déjà quarante des plus braves avaient mordu la poussière, et à chaque instant leur position devenait plus difficile, lorsque, fort heureusement pour eux, leur principal corps d'armée s'étant approché, ils reçurent des renforts ; c'était la bannière



de Schwyz. Les Valaisans firent des prodiges de valeur; mais les forces étant devenues trop inégales, ils furent à leur tour obligés de céder du terrain, laissant cinquante des leurs sur la place. Parmi eux se trouvait le brave in der Bündt, qui laissa à la postérité un nom à jamais glorieux. Cinq cents hommes, qui n'avaient plus rien à perdre, car leurs maisons étaient brûlées, tous animés par la vengeance, escaladèrent, en suivant des sentiers inconnus, les hauteurs de la Grimsel et se tinrent cachés parmi les rochers, attendant le retour des Bernois. Obligés de reprendre leur ancienne position sur la colline, les Valaisans observèrent l'ennemi. Les Bernois s'avancèrent jusqu'à Ulrichen, qu'ils livrèrent aux flammes; mais ce fut le dernier de leurs exploits: le temps était devenu mauvais; ils apprirent que la neige étant tombée en abondance sur la Grimsel, leur cavalerie non plus que leurs munitions ne pouvaient avancer. La position de l'armée devint ainsi très-critique. On était alors arrivé aux derniers jours de septembre, et l'on avait ainsi peu d'espoir d'un changement de température; bien au contraire, d'un jour à l'autre les passages de montagnes pouvaient se trouver entièrement fermés par les neiges et rendre le retour impossible. Se faire jour par la partie inférieure de la vallée, en suivant le cours du Rhône, sur une longueur d'une trentaine de lieues, était chose tout-à-fait impossible. Les Valaisans venaient de donner la preuve qu'ils ne céderaient pas un pied de terrain sans une résistance désespérée, et, dans un pays où il n'y a que des sentiers et des défilés ardu, où une poignée d'hommes résolus peuvent arrêter une armée, il aurait été de la plus grande témérité d'en faire la tentative: du reste, l'armée manquait déjà de vivres et souffrait beaucoup de l'intempérie de la saison, dans cette haute vallée où l'on ne compte que quelques mois d'été. La retraite fut donc décidée. Sans songer à pénétrer jusqu'au grand village de Münster, qui n'est qu'à une demi-lieue d'Ulrichen, sans faire la moindre tentative pour déloger les Valaisans de la position où ils s'étaient retranchés, et où ils faisaient mine de vouloir se défendre jusqu'à la dernière extrémité, le 3 octobre l'armée commença sa marche rétrograde, trois jours après avoir passé la Grimsel; mais cette retraite ne se fit point paisiblement: constamment harcelés, tantôt en tête, tantôt sur leurs flancs ou sur leurs derrières, les Bernois étaient obligés d'acheter au prix de leur sang chaque pas qu'ils faisaient en avant. — Les Valaisans avaient reçu de nombreux renforts, dont ils envoyèrent une partie sur la Grimsel pour venir en aide à ceux qui déjà y attendaient le passage des

Bernois. L'armée parvint enfin, après des peines et des fatigues inouïes, sur les hauteurs du passage couvert de plusieurs pieds de neige; de là elle parvint sans autres obstacles vers l'hospice, à une lieue du col. Elle avait déjà franchi le premier pont sur l'Aar, et arrivait à un endroit nommé le Ræderichsboden, où, au sortir d'un affreux défilé, l'Aar mugissante se fraie un passage. C'est ici qu'on trouve les premiers chalets, et, quoique excessivement sauvage encore, la nature y présente, comparativement aux environs de l'hospice des environs de la Grimsel, un aspect qui repose la vue et l'imagination, grâce au spectacle nouveau de vie et de végétation qui s'offre à vos regards.

Le gros de l'armée se réjouissait d'être sorti de ces lieux inhospitaliers et d'être débarrassé de ces ennemis acharnés. Mais il n'en était pas ainsi de l'arrière-garde, composée de 500 hommes d'élite. Arrivée au-dessous de l'hospice, elle fut tout-à-coup assaillie par 800 Valaisans, qui s'étaient tenus cachés parmi les rochers des environs. Leur attaque était si inattendue, elle fut si furieuse et en même temps si bien combinée, que ce détachement fut aussitôt séparé du reste de l'armée, ensorte que aucun d'eux ne put même aller avertir leurs compagnons. Les Bernois combattaient avec leur valeur ordinaire; mais le désavantage de leur position, leur fatigue, l'infériorité de leur nombre ne leur donnaient aucune espérance de succès. Déjà plusieurs avaient succombé, et tous auraient probablement eu le même sort, si la fortune ne fût venue à leur aide: la bannière de Schwyz n'était pas encore très-éloignée; l'Aar, qui, à cette saison, est très-basse, leur permit d'entendre le bruit du combat et les cris des combattants que répétaient les échos des rochers. Aussitôt les Schwyzois rebroussèrent chemin et vinrent attaquer les Valaisans par derrière. A leur tour ceux-ci furent obligés de songer à leur salut, après avoir combattu avec un incroyable acharnement; ils furent repoussés sur la Grimsel, et l'armée bernoise arriva sans autre accident, mais harassée de fatigue, dans la vallée de Hasli. — Cette expédition n'obtint pas sans doute le succès que l'on en avait attendu: celle qui eut lieu en même temps par le Sanetsch eut le même résultat: les Oberlandais, à la vérité, brûlèrent quatre villages valaisans, emmenèrent force butin, désolèrent un grand nombre de familles et se retirèrent poursuivis par l'ennemi; mais les Valaisans n'étaient pas encore à bout de compte. Si, d'un côté, ils avaient éprouvé des pertes, de l'autre ils s'étaient acquis l'estime et l'amitié de leurs anciens confédérés, par leur courage et leur dévouement.



Les conférences recommencèrent ; mais les Valaisans s'en tinrent à leur première détermination, et Berne agit avec une fermeté qui enfin amena la paix. Déterminé à faire exécuter l'arrêt des arbitres, elle prépara une nouvelle expédition qui, cette fois, devait avoir lieu par le Bas-Valais ; les Zuricois étaient appelés à y prendre part, et le duc de Savoie leur avait déjà accordé le passage par ses états. Les cantons neutres, cependant, travaillaient avec tant d'ardeur à la conclusion de la paix, que Berne consentit à une suspension d'armes. Les états neutres, qui voulaient la paix à tout prix, n'importe d'où elle vînt, proposèrent le duc de Savoie pour médiateur ; les parties acceptèrent cette offre, et les conférences s'ouvrirent en même temps à Evian et à Zug. Enfin, le 25 janvier 1420, les arbitres siégeant à Evian prononcèrent l'arrêt définitif par devant les parties intéressées, à l'exception du dixain de Conches, qui ne s'était point fait représenter. Raron devait être réintégré dans toutes les possessions qui lui appartenaient avant la guerre ; les Valaisans furent condamnés à payer 25,000 florins de contribution, savoir : 10,000 florins au seigneur de Raron, 10,000 aux Bernois, 400 à l'évêché de Sion, et 1000 pour les frais de la procédure. — Cette sentence fut acceptée par toutes les parties, le dixain de Conches excepté, qui ne voulut pas en entendre parler, et qui, loin de tendre la main aux propositions de paix, fit égorguer, hors de son territoire, des sujets bernois inoffensifs. Les dixains inférieurs, qui, les premiers, avaient à craindre une nouvelle invasion des Bernois et du duc de Savoie, l'archevêque administrateur de Sion et les cantons neutres ou alliés des Valaisans, se donnèrent long-temps toutes les peines imaginables pour les y déterminer : ce ne fut qu'au mois d'avril suivant qu'enfin ils consentirent à souscrire à la paix.

Ainsi se termina une guerre qui n'ajouta rien à la gloire des Suisses, mais qui faillit briser leur confédération. La cause des amis de la liberté succomba sous celle de la justice. Raron vécut encore dix-huit ans et mourut loin de sa patrie. Quoique réintégré dans ses domaines, sa puissance ne se releva jamais ; ses titres de noblesse, sa richesse, ses alliances, ses qualités chevaleresques, ne purent compenser le seul bien qui lui manquât, le plus nécessaire de tous, au reste, l'amour de son peuple.

Le sanglant épisode que rappelle ce site ; l'aspect mélancolique de cette vallée, veuve de toute végétation, si ce n'est de son vert gazon et de quelques groupes de sapins ; ces villages rapprochés les uns des autres, dont les maisons noires offrent l'apparence de masses carbonisées ; l'absence totale d'ha-

bitations isolées, tout cela jette sur cette contrée un intérêt tout particulier.

Le premier village que nous rencontrâmes après Ulrichen était Obergesteln, appelé en français Haut-Châtillon, où il y avait autrefois un manoir appartenant au seigneur de ce nom, qui servait à défendre le passage par la Furca et la Grimsel. — Quoique situé à une certaine distance des montagnes, cet endroit est néanmoins extrêmement exposé aux avalanches : l'une d'elles, en l'an 1720, détruisit presque entièrement le village, et plus d'un tiers des habitants y périrent. — On rencontre encore le village d'Oberwald, qui est le dernier, et le plus élevé de la vallée, à 4,300 pieds au-dessus de la mer, et à une lieue de distance du glacier du Rhône. C'est dans ce lieu que les voyageurs ont l'habitude de prendre des guides et des mulets pour traverser la Grimsel ou la Furka. Du reste, nous n'y abordâmes pas depuis Obergesteln ; nous primes plutôt le chemin de la Grimsel, qui, de ce côté, est rude, peu intéressant et stérile. Après trois longues heures de montée, nous arrivâmes enfin sur le col de la Grimsel, où nous trouvâmes d'énormes amas d'anciennes neiges qui, dans certains endroits, avaient encore de huit à dix pieds de hauteur. Nous passâmes près du lac des morts, ainsi nommé à cause de l'immobilité et de la couleur bleu-noirâtre de ses eaux, qui contrastent avec la blancheur des neiges qui l'entourent. — Puis nous ne fîmes qu'une courte halte à l'hospice, et nous nous hâtâmes de descendre dans la délicieuse vallée d'Oberhasli, qui acquiert un charme nouveau lorsqu'on vient de quitter les sauvages solitudes du Haut-Valais ainsi que les affreux déserts de la Grimsel.

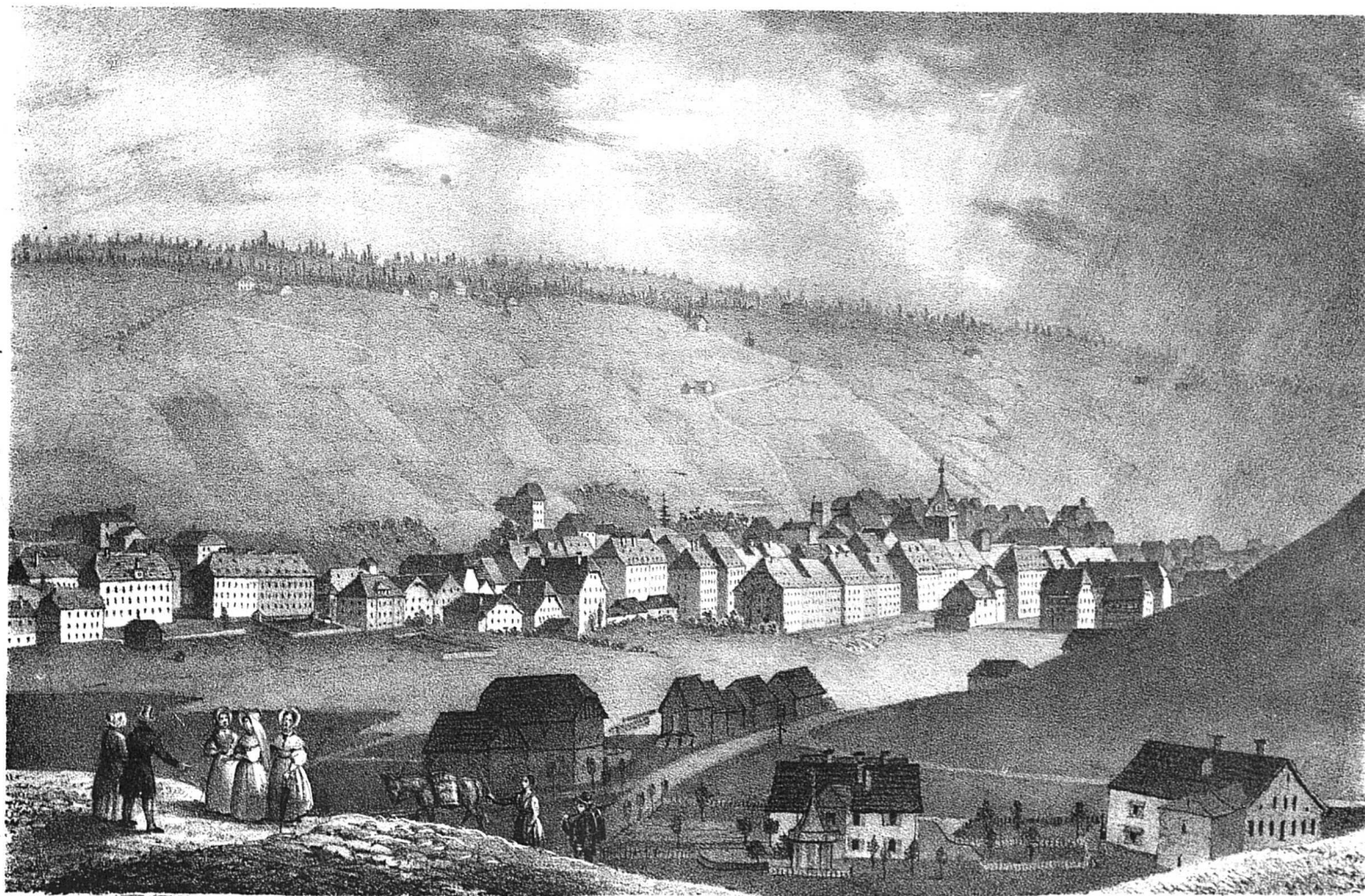
---

## LE LOCLE.

---

Du côté de la Suisse, le Jura se voit assez régulièrement arrêté par une chaîne méridionale, qui se présente de loin comme un long rempart non interrompu ; tandis que, du côté de la France, les chaînes parallèles de ce système de montagnes s'abaissent graduellement. Cependant dans le développement de cette chaîne, qui fait face aux Alpes, entre le Seyon, qui s'est frayé un passage profond dans la base occidentale de la montagne de Chaumont, et la montagne de Boudry, à l'ouverture du Val-de-Travers, on remarque une espèce de solu-





LE LOCLE.

Vore.

152

tion de continuité, ou une interruption de la chaîne de montagnes, qui est remplacée par un large coteau que l'on nomme *la Côte* et qui s'abaisse en pente douce vers le lac de Neuchâtel. Cette côte, qu'animent un grand nombre de villages, est presque couverte, jusqu'à sa base, d'un vaste et excellent vignoble, qui, depuis Neuchâtel, est traversé par une grande route, laquelle s'élève graduellement jusqu'à la région des forêts au pied de la Tourne. Cette montagne, remarquable par ses couches singulièrement renversées et contournées, semble avoir en cet endroit fermé l'entrée du Val-de-Travers et avoir été déchirée et bouleversée par quelque grande catastrophe. Pour pénétrer de ce côté dans les vallées supérieures du Jura, il existe un seul et unique passage; c'est la belle route construite dans le siècle passé, qui traverse cette montagne. Par des contours bien calculés, elle franchit tantôt une profonde vallée, tantôt l'escarpement des hauteurs, pour venir en définitif aboutir à son plateau, qu'on aurait cru d'abord inaccessible. A une demi-lieue de distance de la route, au sommet de la Tourne, on a la vue de tout le Val-de-Travers, de ses nombreux villages et du profil de ses montagnes diversement découpées. Un peu plus bas, le rocher forme une saillie que l'on nomme *la Tablette*, localité fréquentée par les amateurs de beaux points de vue, qui viennent y admirer le magnifique amphithéâtre des Alpes et toute cette étendue de pays qui les sépare du Jura. Au delà du plateau de la Tourne se trouvent la vallée des Ponts et celle de la Sagne, vallées froides et incultes, dont le fond est entièrement marécageux et inhabitable: en revanche, la lisière qui suit la base des montagnes du côté du nord de la vallée, est bordée d'une succession d'habitations qui s'étendent à perte de vue sur une distance de plusieurs lieues, et parmi lesquelles on remarque cependant deux groupes de maisons plus compactes, à deux lieues de distance l'un de l'autre; l'un s'appelle les Ponts de Martel, l'autre la Sagne. Chacun de ces endroits forme une paroisse séparée, la première a 1400 habitants et la seconde 1700. Des bâtimens vastes et bien construits forment le noyau de ces villages, au sein desquels tout annonce le bien-être. La plus grande partie des habitants de ces deux localités s'occupent de quelque branche d'horlogerie. La plaine tourbeuse qui remplit le fond du vallon n'est cependant pas tout-à-fait perdue pour les habitants de la contrée; elle fournit beaucoup de tourbe et du bois, mais ce n'est pas à la surface du sol que l'on exploite le bois, c'est plutôt en-dessous, à plusieurs pieds de profondeur. Il est à supposer qu'à la suite de quelque

grande catastrophe, les forêts qui couvraient le fond de la vallée se seront abîmées; les arbres ont dû être brisés, et, bien des siècles après, ces débris sont arrachés du sol pour servir de combustible aux habitans de ces froides vallées. Or, ce combustible n'est point à mépriser, car, grâce à l'imprévoyance des gens de l'endroit, leurs forêts ne pourraient actuellement fournir assez de bois pour pouvoir braver la rigueur d'un climat où l'on chauffe les poêles pendant près de neuf mois de l'année.

Ces marais sont parcourus par plusieurs ruisseaux, dont les sources ne sont guères connues; car ce n'est que l'écoulement des eaux du marais: mais aucun ne sort de la vallée, quelque abondantes que soient les pluies et la fonte des neiges; ils se perdent dans le sol, on ne sait où; cependant un ruisseau assez abondant parcourt le marais situé en dessous des Ponts, et, après avoir fait tourner les roues d'un moulin, il va se perdre sous terre dans les cavités du rocher. Afin de n'avoir pas à risquer de voir sa maison inondée, le meunier est obligé de nettoyer de temps à autre cette ouverture. On dit qu'un jour l'un des propriétaires de l'établissement ayant eu la curiosité de voir ce que devenait l'eau du moulin, pénétra dans la profondeur du rocher, et parcourut ces lieux souterrains pendant un quart d'heure, ayant le marais sur sa tête. Autrefois, et même encore dans le siècle passé, lorsque les marais étaient couverts de neige, les habitans des villages voisins se donnaient le plaisir de faire la chasse aux loups qui s'y rassemblaient; mais maintenant, vu l'absence de ce gibier vorace, cette chasse n'a plus lieu du tout. Il n'est pas douteux que cette contrée sauvage ne fût encore, il y a quelques siècles, couverte de forêts impénétrables. Son nom de *Ponts-de-Martel* résulte probablement du nom d'un homme entreprenant, du nom de Martel, qui établit sur ces marais la première voie de communication, en construisant, à force de branchages et de bûches, une espèce de chaussée élevée, qui, d'espace en espace, revêtait la forme de ponts, pour que l'on pût franchir les fondrières, les ruisseaux et les fossés remplis d'eau stagnante. Cette étymologie paraît au moins plus naturelle que celle de quelques bonnes gens qui vous assurent bénévolement que Charles Martel, se rendant en Italie, passa par cette contrée, où il fit construire des ponts sur les marais, pour en faciliter le passage à son armée.

La vallée des Ponts et de la Sagne a fourni bon nombre d'hommes distingués dans les arts mécaniques, et l'on est vraiment étonné de la fécondité de leur génie en songeant au peu de ressources qu'ils ont à leur disposition. Mais, celui qui, parmi tous,

mérite le plus d'être signalé, j'oserais même dire immortalisé, c'est certainement Jean Daniel Richard, de la Sagne, qui, en introduisant, en 1689, l'horlogerie dans cette partie de la Suisse, y répandit une source de bien-être inconnu jusqu'alors. Une grande partie de la population de la Sagne s'occupe de l'éducation du bétail, parce qu'elle possède de nombreux pâturages. — Avant de quitter les Ponts, il ne faut pas oublier de citer ses institutions de bienfaisance, qui font le plus grand honneur à ses habitants. En 1792 une société se forma sous le nom de Comité de charité : son but était de réprimer la mendicité. Plus tard cette association prit plus de consistance, et, pendant les temps malheureux de 1817, plus malheureux pour cette contrée qui ne produit rien, l'association ne se découragea pas. Les exigences du moment étaient sans doute au-dessus de ses moyens; mais les pères de famille préférèrent faire des emprunts plutôt que d'abandonner leur entreprise. Actuellement le but de l'association est atteint; la mendicité a presque totalement disparu.

En quittant le village des Ponts pour se rendre au Locle, on traverse une montagne, nommée *la Joux*, dont les excellents pâturages nourrissent plus de 200 vaches; elle appartient à la ville de Neuchâtel. De là on redescend dans une autre vallée, bordée de hauteurs couronnées par des sapins, mais dont le fond est absolument dépourvu d'arbres. Cette vallée solitaire et uniforme est traversée dans toute sa longueur par une route bordée des deux côtés d'une file de maisons isolées, qui semble ne jamais finir: elle s'appelle *la Chaux-du-Cachot*, et ne forme qu'une seule paroisse avec la Chaux-du-Milieu, où il y a 275 maisons et 1756 habitants, et dont le temple est placé au centre, entre les deux extrémités de la vallée. Ses habitants s'occupent avec activité des diverses branches de l'horlogerie. Ici, comme dans la vallée de la Sagne, les eaux n'ont aucun écoulement extérieur ou visible; aussi y a-t-il bien des terrains marécageux.

En sortant de cette vallée, on entre dans celle du Locle, qui est plus vaste, plus ouverte et plus basse; mais ce n'est qu'après une longue descente, au bas de laquelle on trouve quelques groupes de jolies maisons, formant une espèce de faubourg, et, après avoir contourné la base d'une colline, que l'on est agréablement surpris par l'aspect du Locle, où l'on entre aussitôt. Là, vous suivez des rues larges, parallèles, bien alignées et bordées de maisons vastes et régulières, bâties dans le goût de celles des villes, quoique d'une architecture assez simple. Une population nombreuse, affairée et active anime ses rues, où l'on voit étalés dans de

beaux magasins tous les objets de luxe des cités. Il est certain que le Locle a bien plutôt les allures d'une ville que celles d'un village ou d'un bourg. Les maisons du centre du village, alignées et serrées les unes contre les autres, hautes de trois, quatre, et même cinq étages, paraissent toutes neuves, et le sont effectivement, car elles ne datent que de 1833, où un grand incendie dévora une quarantaine de maisons dans ce quartier. Auparavant on y voyait beaucoup de vieilles maisons, dont une partie étaient bâties en bois, couvertes en bardeaux et chargées de pierres, comme on en voit encore dans les quartiers plus éloignés, tels qu'au Verger, où la plupart des maisons sont encore construites de la même manière qu'elles l'étaient il y a trois ou quatre siècles: il en est de même de toutes celles des montagnes neuchâteloises, avec leurs toits à deux faces, l'une tournée vers l'orient et l'autre vers l'occident. — Parmi les bâtimens remarquables du Locle on distingue l'hôtel-de-ville, la maison d'éducation, où la jeunesse est instruite par des instituteurs salariés convenablement au moyen de contributions volontaires des particuliers, ainsi que son école supérieure et son école de dessin auxquelles le souverain a fait don d'une collection de beaux modèles. Un hospice dont la fondation est plus remarquable encore que celle de l'édifice qui sert d'asile aux pauvres et aux infirmes, a été fondé en 1824. \*)

(La suite au prochain numéro.)

---

## LE PARRAIN DE L'AMÉRIQUE.

---

Chacun sait que l'Amérique fut découverte par Christophe Colomb, en 1492; on sait quelle supériorité de talent et quel courage ce grand homme déploya dans cette mémorable entreprise, qui changea la face du monde. Mais ce que chacun ne sait

\*) Déjà en 1713 un nommé Huguenin légua sa fortune pour fonder une chambre de charité dont les fonds se sont dès-lors considérablement accrus par des legs et des dons volontaires. L'hôpital a non-seulement été bâti au moyen de contributions particulières, mais il est encore entretenu et les pauvres assistés par le même moyen. Les dames du Locle ne restent point en arrière en fait de charité, soit en payant de leur personne, soit en soulageant la vieillesse infirme par des offrandes charitables.

pas, c'est l'origine du nom d'Amérique et pour-quoi ce nouveau monde ne porte pas le nom de celui qui en a fait la découverte; et moins encore est-il de notoriété publique que ce soit un Suisse qui ait été le parrain de l'Amérique. Pendant son séjour à Séville, Colomb avait fait la connaissance d'un Florentin, nommé Amérigo Vespucci, attaché à une puissante maison de cette ville. Ce jeune homme, d'une famille noble mais pauvre, avait reçu une excellente éducation : inspiré par les conversations de Colomb et par l'esprit de cette époque, il conçut un ardent désir de s'illustrer à son tour par quelques découvertes. Or, sept ans après que Colomb eut, pour la première fois, touché le sol de l'Amérique, une occasion favorable se présenta à lui pour donner libre essor à son ambition. Alonso de Ojeda venait de recevoir la permission d'armer quatre navires pour exploiter les parages du nouveau continent. Plusieurs jeunes gens de bonnes familles, dévorés de cette fièvre d'aventures et d'entreprises lointaines qu'avait fait naître la découverte du Nouveau-Monde par Christophe Colomb, voulurent prendre part à cette entreprise, et parmi eux figurait Amérigo Vespucci. Pourvu des documens fournis par Colomb, Ojeda aborda, en 1500, à la terre ferme d'Amérique, parcourut une grande étendue de côtes et revint l'année suivante en Espagne. Amérigo quitta le service d'Espagne pour celui de Portugal; puis il fit un voyage au Brésil en 1501, et un second en 1503. Deux ans après, muni d'une lettre de recommandation de Christophe Colomb, il se présenta à la cour d'Espagne pour trouver de l'emploi. Ses services furent agréés; mais l'expédition projetée n'ayant pas eu lieu, Amérigo fut nommé principal pilote à Séville. Cependant son nom serait resté plongé dans la plus profonde obscurité, ou du moins confondu avec ceux d'une foule d'aventuriers de cette époque, s'il n'eût écrit ses voyages sous forme de lettres, dont les trois premières furent adressées à Laurent de Médicis et la quatrième au duc René de Lorraine. Plus tard des argumens qui paraissent bien fondés ont été mis en avant contre la réalité des trois premières de ces lettres, et en particulier contre la première, dans laquelle Amérigo Vespucci, par une transposition de date, cherche à faire croire qu'il a vu le continent américain avant Christophe Colomb; ce qui est pure imagination.

Le duc René II de Lorraine, qui avait combattu avec les Suisses, à Morat, contre Charles de Bourgogne, et qui, grâce à leur secours, avait reconquis son patrimoine, devait naturellement affectionner cette nation et protéger les Suisses qui s'établissaient dans ses états. Depuis la chute de

Charles-le-Téméraire, ce prince employait ses loisirs à encourager les études géographiques qui, à cette époque de grandes découvertes maritimes, offraient sans cesse un nouvel aliment à son active curiosité. Une découverte récente, d'une importance incalculable, vint encore stimuler le zèle de ce prince. L'imprimerie, dans son enfance alors, commençait à prendre son essor; à la fin du quinzième siècle, il y avait six ou sept imprimeries en Suisse, d'où le premier établissement de ce genre fut introduit en France par Gering. Un autre Suisse, nommé Martin Waldseemüller, s'établit, sous la protection de René, à St-Dié, en Lorraine. Selon l'usage du temps, il avait grécisé son nom et s'appelait Hylacomylus : fort savant, comme tous les imprimeurs de son temps, cet Hylacomylus avait établi une librairie à Saint-Dié, où il professait au collège la géographie. Enchanté du récit, vrai ou supposé, des voyages d'Amérigo Vespucci, il voulut faire partager aux autres son enthousiasme, en se faisant éditeur de ces quatre voyages, racontés dans la lettre adressée à René. Dans cette première édition, publiée en 1507, il proposa déjà de désigner le nouveau monde sous le nom d'Amérique; c'était un an après la mort de Colomb et cinq ans avant celle d'Améric. Le livre de l'imprimeur de Saint-Dié obtint bientôt l'honneur de plusieurs éditions, qui répandirent dans toute l'Europe l'admiration d'Hylacomylus pour Améric Vespuce. Il dressa même une carte du nouveau monde pour accompagner une des dernières éditions, et dans laquelle, pour la première fois, on vit le nom d'America appliqué à ce vaste continent. Bientôt le nom d'Améric Vespuce fut connu en Belgique, en France, en Allemagne et en Italie; et c'est de la librairie de Martin Hylacomylus que surgit la célébrité d'Amérigo, qui, vers l'époque de la mort du voyageur, servit à désigner généralement le nouveau monde découvert par Christophe Colomb. Améric Vespuce était incontestablement un homme du plus grand mérite. Colomb, qui mourut avant d'être témoin de l'injustice que lui faisait son siècle, témoigna toujours beaucoup d'estime pour lui. Ainsi l'abandon dans lequel Colomb avait passé les dernières années de sa vie, pour prix de tant de tribulations, de tant de fatigues et d'humiliations, s'attacha même à sa mémoire pendant la première moitié du seizième siècle, et, par un des plus singuliers caprices de la fortune, ce fut à une illustration factice que fut accordé l'honneur d'imprimer un nom au nouveau continent.



## L'ABBÉ DE KEMPTEN.

Kempton est une célèbre abbaye, située dans l'Allgau, à une quinzaine de lieues du lac de Constance, et appartenant aujourd'hui à la Bavière. En 1460, George Beck, sommelier de l'abbaye, fut envoyé par l'abbé Gerwig en Alsace pour acheter du vin. Après s'être acquitté de sa mission, il retourna auprès de son maître pour lui rendre compte. Mais celui-ci prétendit qu'il avait été frustré de 30 fl. par son sommelier, qui protesta de son innocence. Néanmoins le noble prélat refusa de lui donner satisfaction et de lui rembourser ses avances en le traitant de voleur et de coquin. Le pauvre homme porta plainte auprès de l'empereur; mais il ne fut pas écouté; il porta ensuite ses doléances devant la chambre impériale de Rothwyl, mais sans plus de succès; le pape fit aussi la sourde oreille; et même le redoutable tribunal secret de Westphalie ne parut pas vouloir s'occuper d'une pareille affaire. L'abbé spoliateur se vengea sur le père de Beck des plaintes que celui-ci avait osé porter contre lui; après lui avoir cherché quelque chicane, il le fit mettre en prison. Exaspéré par cette dernière perfidie, le malheureux Beck eut la pensée de s'adresser aux Suisses, qui s'étaient déjà signalés en redressant bien des torts. Il parcourut quelques cantons voisins et raconta à qui voulait l'entendre les injustices qu'il avait à souffrir de la part de l'abbé de Kempton. Il avait frappé juste en comptant sur l'intégrité des Suisses: une bande de trois cents jeunes gens se réunit en peu de temps pour aller châtier l'abbé de Kempton. Les gouvernements ne prêtèrent point leur appui à cette escapade; mais les aventureux champions de la justice pensèrent qu'ils n'en avaient pas besoin et ils entrèrent aussitôt en campagne, commandés par Henri Eberli d'Einsiedeln. Il y avait parmi eux un homme dont le nom devint célèbre dans la suite: c'était Jean Waldmann, qui porta le cartel à l'abbé; de son côté, son frère Henri porta le drapeau. La petite armée arriva à Rorschach, où elle apprit que l'abbé avait rassemblé tous les vassaux de l'abbaye dans l'Allgau et qu'il se préparait à les bien recevoir; on leur conseillait de renoncer à une entreprise aussi téméraire; mais les Suisses, loin de se laisser intimider, se hâtèrent de continuer leur route. Le sommelier, auteur de la guerre, effrayé des conséquences qui allaient résulter de cette affaire, perdit courage et renonça à son droit; mais

les Suisses, qui ne voulaient pas revenir en arrière, s'emparèrent de lui, afin qu'il ne pût entraver le succès de l'entreprise. Ils marchèrent sur Lindau où ils furent reçus à bras ouverts, puis à Isny, dont le bourgmestre avait fait de vains efforts pour apaiser les deux parties: « mais les gens de l'abbé, dit-il, sont trop fiers, ils veulent suivre le chemin le plus rude; soit: » puis il fit le signe de la croix et bénit les Suisses. Cependant la petite armée approchait du lieu où étaient embusqués les gens de l'abbé, au nombre de huit cents; un corps de six cents hommes était demeuré en réserve. Tout le pays était couvert d'une épaisse couche de neige, le chemin avait été long et fatigant; aussi les guerriers suisses avaient-ils besoin de se restaurer avant de combattre. Ils firent halte à Buchenberg; mais l'aubergiste de l'endroit, craignant pour ses caves, avait fermé et barricadé son auberge. Indignés de ce procédé, les Suisses ne se firent alors point scrupule de s'en emparer de vive force et de regarder comme une bonne prise ce qu'ils n'obtenaient pas de bonne grâce et contre leur argent. Les soldats de l'abbé étaient moins bien partagés; ils étaient encore à jeun; car leur seigneur leur avait dit qu'ils devaient aller gagner leur déjeuner, comptant épargner la part de ceux qui seraient tués: « Vous serez trois contre un ennemi, ajouta-t-il; si vous ne revenez pas victorieux, Dieu veuille qu'aucun de vous n'en revienne! » Bientôt les Suisses se trouvèrent en face de trois cents arquebusiers, qui firent aussitôt une terrible décharge; ils se baissèrent et, telle fut l'habileté des tireurs, qu'aucune balle ne les atteignit; sans attendre une seconde décharge, ils se précipitèrent sur l'ennemi, rompirent ses rangs à coups de hallebarde et d'épée et le mirent en déroute en quelques momens. Le sire de Hohenek, qui commandait les troupes de l'abbé, tomba avec 117 des siens; c'était un chevalier d'une noble figure, à peine sorti de l'adolescence. La mort vint trancher le fil de ses jours, et c'était triste de voir sa longue chevelure dorée, souillée de sang, étalée sur la neige. Aussitôt que les gens de l'abbé virent tomber leur capitaine, ils se débandèrent et prirent la fuite; les plus lestes à la course se sauvèrent à la faveur d'une forêt voisine et des ombres de la nuit. L'abbé, par lâcheté comme par mauvaise conscience, avait déjà pris les devants. Les Suisses lui dictèrent la paix, qui fut conclue à Lindau; il leur paya 800 flor. pour frais de la guerre; Beck reçut 900 flor. et l'abbé fut obligé de lui faire une pleine et entière réparation, et de résigner ses titres par une abdication, ayant perdu l'estime de chacun.





LES MOULINS DU CIL DES ROCHES  
près du Locle.

Die unterirdischen Mühlen.  
bey Locle.

## LE LOCLE.

(Suite.)

Le Locle est abondamment pourvu d'eau de source, ce qui est rare sur le Jura; outre un grand nombre de fontaines, un ruisseau formé par la réunion de plusieurs sources, traverse le fond de la vallée, dans toute sa longueur et va se perdre dans deux cavités, l'une naturelle, l'autre artificielle, des rochers qui bornent la vallée à l'ouest, et distant de quarante minutes du bourg. Ce quartier s'appelle *les Roches*; on y voit, au pied des rochers, un groupe de bâtimens dont l'un est un moulin; mais ni au dehors ni dans l'intérieur du bâtiment vous n'apercevez de traces d'eau ou de rouages et encore moins de vapeur: aussi le visiteur qui n'est pas prévenu, ne conçoit-il pas quel est le moteur qui fait tourner le moulin. Vous vous affublez d'une blouse et vous couvrez votre chef d'un bonnet blanc; une lampe à la main, vous suivez le meunier, pourvu comme vous d'une lampe et qui vous sert de guide. Vous passez d'abord le seuil d'une porte, pour descendre dans une vaste caverne qui se trouve à une quinzaine de pieds au-dessous du sol. Une fenêtre donne encore du jour dans cette première cavité, dont la voûte, qui a 46 pieds de hauteur, se perd dans l'obscurité: elle a cent et dix-sept pieds dans sa plus grande longueur et 38 pieds en largeur. Il y avait autrefois en ce lieu deux moulins qui, depuis quelques années, ont été transportés dans le bâtiment; dans le fond existait un battoir, dont l'arbre, d'une cinquantaine de pieds de longueur, reposait perpendiculairement sur ces rouages. Cette caverne est naturelle, mais elle a été agrandie et nivelée. D'ici on descend par des degrés, taillés dans le roc, à une profondeur de quarante pieds; mais avant d'y arriver, on est tout-à-coup frappé au milieu de ces ténèbres par l'éclat de la lumière du jour que l'on aperçoit à l'extrémité d'une trouée de 160 pieds de longueur, dans laquelle se meut un arbre composé de deux pièces de bois, dont l'une de 104 pieds de longueur, qui fait mouvoir une scierie, laquelle se trouve près du bâtiment des moulins. On arrive ensuite dans une chambre dont la main de l'homme a fait les plus grands frais; ici aussi il y avait autrefois des

moulins. On entend des sons confus et inaccoutumés; vous traversez un étroit passage, puis vous continuez à descendre et le bruit augmente; c'est le fracas d'une chute, ce sont les cris aigus et les sons rauques des rouages qui se frottent l'un contre l'autre. La cavité devient plus étroite, l'escalier humide et glissant; enfin d'étage en étage, d'escalier en escalier, on arrive vers une porte d'où l'on descend encore quelques marches couvertes d'eau et de boue. C'est ici où s'arrête la curiosité du voyageur; en effet nulle envie ne peut lui venir de pénétrer plus loin; à ses pieds est un gouffre où se précipite un torrent qui disparaît par trois ouvertures et qui sort au-dessus de votre tête, on ne sait d'où. Le mugissement de cette eau, les ténèbres et les sombres parois de rochers qu'éclairent à peine la lueur blafarde de vos lampes, l'étrangeté de ce site et même l'aspect du meunier saupoudré de farine, qui vous sert de guide, et qui a un peu l'air d'un



spectre, le singulier accoutrement de vos compagnons, tout vous inspire un sentiment indéfinissable de terreur, en même temps qu'un étonnement mêlé de surprise à la vue des secrets de la nature et de l'audacieuse persévérance de l'homme, qui a osé et su vaincre tant d'obstacles, qui s'est mis aux prises avec la nature, qui a su profiter de ses bizarreries pour l'asservir à ses besoins. Dans cette dernière cavité, à quatre-vingt-dix pieds au dessous de la première caverne, l'espace est devenu très-étroit; cependant de temps à autre on est obligé de descendre au fond du gouffre pour nettoyer les fissures dans lesquelles l'eau se perd et que l'on a munies de grilles; mais alors on a soin de détourner l'eau du Bied qui arrive à ces moulins.

Dans tout ce trajet on reconnaît le travail étonnant de la patience humaine, et c'est un simple particulier qui a eu la pensée hardie et le courage de l'exécution pour parvenir à un but aussi grand qu'utile à ses compatriotes.

Entre le Locle et les rochers qui dominent ces moulins est une plaine qui, avant que les eaux qui alimentent le Bied eussent pratiqué une issue suffisante à leur écoulement, formaient un lac profond, qui probablement s'étendait, dans des temps reculés, jusqu'au Crêt du Locle, au moins à la fonte des neiges et après de longues pluies, car l'entonnoir naturel sur lequel sont bâtis les moulins était alors un gouffre qui se terminait par une fissure insuffisante pour l'écoulement des eaux du lac lorsqu'elles étaient hautes. Cependant c'était la seule issue que trouvaient les eaux de la vallée; peut-être que peu à peu elle s'agrandit et que le niveau du lac s'abaissa. Un particulier du Locle, le lieutenant *Jonas Sandoz*, comprenant l'avantage que l'on pourrait tirer de ces circonstances dans une contrée où il y a disette d'eaux courantes, obtint, en 1653, moyennant une redevance annuelle de 48 batz, l'autorisation d'établir six rouages dans ce lieu souterrain (\*). Avec une patience et des peines inouïes, il agrandit ces cavités, tailla des escaliers, vida le rocher pour y faire des chambres, puis il y dévala des rouages qui furent solide-

(\*) L'acte d'accensissement, comme il est appelé, écrit sur une feuille de parchemin, de quatre pieds carrés, est de 1652; il a été donné au nom de Henri II, comte de Neuchâtel et de Staway, comte de Mollondin, pour un cens de 12 livres faibles. Cependant il existait déjà en 1549 des moulins, dont la concession fut accordée par René de Challand, comte de Valangin, ce qui prouve qu'ils étaient situés plus en avant sur le marais, dans le territoire du comte de Valangin; tandis que ceux établis en 1652 étaient alors dans la mairie de Rochefort, dans le comté de Neuchâtel.

ment établis et il creusa dans le roc un canal de 200 pieds de longueur sur trois de large et cinq de hauteur, pour diriger les eaux sur ces rouages; trois autres canaux, de cent cinquante pieds de longueur, servirent de lien de communication entre les rouages et les moulins; enfin il bâtit la maison que l'on voit encore aujourd'hui et qui cache entièrement la caverne et le gouffre où se trouvent les rouages. Dès lors cet établissement a subi plusieurs changemens; c'est le propriétaire actuel, homme simple, mais d'une rare intelligence dans les arts mécaniques, qui a établi la scie, simplifiée et en même temps perfectionnée le mécanisme des rouages. Il y en a maintenant trois l'un sur l'autre et autant de chutes d'eau; les deux premiers font mouvoir les moulins et le dernier la scie. Près de ces moulins, du côté du nord, on voit une profonde échancrure dans l'arête du rocher qui ferme la vallée de ce côté, que l'on nomme le *Cul-des-Roches*, et qui peut avoir une hauteur de cinq à six cents pieds. Cette échancrure n'atteint qu'à la moitié de cette hauteur; pour y arriver il faut gravir une pente rapide et difficile, formée par un amas de débris qui cachent la base du rocher. Parvenu au sommet, où l'échancrure n'a qu'une vingtaine de pieds de largeur, on est largement récompensé de sa peine par l'aspect d'une partie du département du Doubs et de la rivière elle-même, qui coule paisiblement en serpentant dans une verte vallée, laquelle, relativement à celle du Locle et du point où l'on se trouve, est à une grande profondeur. A vos pieds vous avez un précipice, dont la pente, couverte d'arides débris, se termine en une gorge profonde et sauvage que l'on appelle *Rançonnière* et qui est parcourue dans toutes ses mystérieuses sinuosités par un torrent dont la source n'est autre que le Bied. Après s'être perdu dans des cavités naturelles ou artificielles (comme nous allons le voir), le Bied reparait de ce côté de la montagne pour servir de limite jusqu'au Doubs, sur une distance d'une lieue, entre la France et la Suisse. L'aspect du paysage que l'on voit sur la droite de cette gorge ou du côté de la Suisse, est infiniment plus attrayant que celui du côté opposé. Quoique très-montueuse encore, cette partie est beaucoup moins sauvage; partout on aperçoit des traces de culture et des habitations disséminées çà et là. Près du Doubs on entrevoit une partie du village des Brenets, gracieusement groupé sur la pente d'un charmant coteau, dont la brillante verdure et les maisons aux formes et aux couleurs variées se reflètent comme dans une glace dans les ondes calmes de la rivière. De l'autre côté du Doubs, on voit distinctement les coteaux de la



Franche-Comté qui s'élèvent par des plans prononcés et riches de culture, mais qui n'ont rien d'abrupte, couverts dès la base au sommet de vergers, de champs, de pâturages, d'habitations et de forêts. Ce site offre un but fréquent de promenade aux habitants du Locle; et certes cela témoigne en faveur de leur bon goût; car rien n'est plus beau pour les habitants de cet étroit vallon que l'échappée dont on jouit depuis cet endroit, et surtout par une belle soirée d'été, au moment où le soleil couchant répand sur l'horizon ses derniers rayons étincelans de riches couleurs. Un peu au-dessous de cette station, sur la gauche du précipice, on croit apercevoir les traces d'un écusson ou d'armoiries, qui doivent être celles d'Espagne; elles pourraient bien avoir été sculptées à l'époque où la Franche-Comté appartenait à cette couronne. Ce rocher forme le sommet d'un angle aigu qui est l'extrême limite de la France de ce côté-là. En partant de cette station, que l'on appelle le *Cul-des-Roches*, vous prenez un sentier placé dans une direction opposée à celle des moulins, pour redescendre dans la vallée; puis vous arrivez à un pont de pierre, sous l'arche duquel coule le Bied, qui, à quelques pas de là, va se perdre dans une ouverture taillée dans le rocher: c'est l'écoulement artificiel de ce ruisseau. Malgré l'issue que les eaux de la vallée avaient trouvée aux moulins des Roches, elle était sujette à de fréquentes inondations, et il n'était point rare, au printemps, d'en voir toute la partie, située entre les Roches et le village du Locle, transformée en lac. On se rappelle que de jeunes imprudens, montés sur un bateau, périrent dans ses ondes. Ce lac, autrefois très-poissonneux, a cessé de l'être, dit-on, depuis que l'on a commencé à laver des toiles peintes dans le Bied. Il était de la plus grande importance pour les habitants du Locle de trouver le moyen de faciliter l'écoulement de ces eaux, et qui les en préservât pour l'avenir. Dans le courant du siècle dernier on fit une tentative pour percer la base du rocher où se trouve l'échancrure du *Cul-des-Roches* qui, bien qu'elle se trouve maintenant à quelques centaines de pieds au-dessus de la vallée, pourrait bien avoir été, dans un temps éloigné, la seule voie par laquelle s'écoulaient les eaux du lac. L'entreprise échoua et fut abandonnée jusqu'au commencement de ce siècle, et l'on commença à creuser la galerie que l'on voit actuellement, galerie qui a 900 pieds de longueur. Cette fois les travaux, exécutés d'après un plan meilleur et mieux dirigé, eurent un plein succès. On avait miné le rocher des deux côtés, et lorsque les travailleurs se rencontrèrent, toute la popula-

tion poussa des cris de joie. Le 16 août 1805 fut un jour de fête dans tout le vallon; les autorités se rendirent sur les lieux; les milices étaient sous les armes, toute la population de la contrée se pressait autour d'elles. Les autorités, parmi lesquelles il y avait plusieurs conseillers d'état de Neuchâtel, la musique militaire en tête, et suivies d'une foule de curieux, parcoururent processionnellement la galerie éclairée par des lampions. La cérémonie achevée et à un signal donné, on ouvrit les écluses qui retenaient le ruisseau du Bied; puis, au bruit des pétards, de la mousqueterie, des fanfares de la musique et de plusieurs milliers de voix s'harmonisant en chœur, les eaux se précipitèrent par cette nouvelle voie dans la gorge de la Rançonnière. Une plaque en marbre, placée dans le rocher, au-dessus de l'ouverture de la galerie, indique ses dimensions et les noms des personnes qui avaient pris une part active à cette entreprise, parmi lesquels figure celui du lieutenant Huguenin, qui avait dirigé les travaux avec autant d'intelligence que d'habileté, et qui est mort loin de sa patrie. Il est maintenant question d'un projet dont les résultats ne seront pas moins utiles; c'est de percer les rochers qui ferment la vallée de ce côté et d'établir une route plus directe et plus facile que la route actuelle pour communiquer avec les départemens voisins. Cette entreprise, déjà projetée il y a un siècle, se ferait aux frais du gouvernement français et d'actionnaires du pays.

Le vallon du *Locle*, qui sans doute a pris son nom du petit lac dont nous avons parlé, a la figure d'un bassin, dont les bords, assez escarpés, se terminent par des hauteurs couronnées de sapins; mais tout le sol, du reste, est couvert de pâturages, sauf quelques petites parcelles de terrain, où l'on cultive la pomme de terre, de l'avoine, de l'orge et quelques légumes. On n'y voit presque point d'arbres, excepté sur les hauteurs, où il y a même dans plusieurs endroits favorisés des arbres à fruits. Le climat du vallon, situé à 2780 pieds au-dessus de la mer, est naturellement rude et froid; aussi les habitants tirent-ils presque tous leurs vivres de Neuchâtel ou du département du Doubs. La paroisse du Locle, forte de 6000 habitans, est très-disséminée: outre une foule d'habitations isolées, qui animent les pentes de ses monts, et le bourg proprement dit, qui entoure l'église, il y a plusieurs groupes de maisons qui forment des hameaux ou des quartiers, désignés par des noms spéciaux. On y compte près de 600 maisons, presque toutes assez vastes pour contenir plusieurs, et même quelquefois cinq à six ménages.

L'histoire du Locle ne remonte pas à une haute antiquité. Et qui eût voulu habiter cette contrée froide et inconnue, couverte de forêts et de marais inabordables, seulement fréquentée par les bêtes féroces? En vain y chercherait-on des traces des Celtes qui habitèrent la Gaule et l'Helvétie; en vain voudrait-on y trouver des restes du passage des Romains qui, comme on sait, ont laissé partout des traces de leur domination. Au 5<sup>m</sup>e siècle, les Bourguignons eux-mêmes, quelque puissans qu'ils fussent, après avoir envahi tout le pays environnant, n'eurent pas l'idée de pénétrer dans ce désert.

Une tradition, assez généralement répandue, attribue les premiers défrichemens de cette contrée à Jean Droz, de Corcelles, qui vint s'y établir en 1303, en vertu d'un privilège de Jean et Thierry, seigneurs de Valangin: on désigne même encore aujourd'hui un endroit, au pied du *Crêt*, où il établit sa demeure et qu'il nomma le *Verger*. Cependant dans un acte de l'abbaye de Fontaine-André, de l'an 1151, il est fait mention de la vallée du Locle\*), qui, sans doute, n'était pas tout-à-fait déserte alors; car dans ces temps-là les moines étaient laborieux; ils défrichaient et cultivaient eux-mêmes leurs terres, si ce n'est de leurs mains, du moins surveillant et dirigeant ces travaux avec beaucoup de soin et d'intelligence. De cette manière ils augmentaient leurs revenus en mettant leurs terres en valeur. Mais leurs domaines étendus, dont ordinairement ils connaissaient à peine les limites, exigeaient l'établissement de colonies ou de succursales dont un ou plusieurs religieux étaient les directeurs. C'est ainsi que les moines de Fontaine-André exploitaient une partie de leurs possessions de la vallée du Locle. Une tradition appuyée par des documens historiques fait mention d'un moultier dans la vallée du Locle, qu'il ne faut pas prendre pourtant pour un monastère, mais simplement pour une métairie ou ferme, dirigée par un ou plusieurs religieux, qui portaient le titre de *præpositus*. Nul doute que cet inspecteur n'eût un autel, où il célébrait le culte divin pour ses gens et quelques bergers des environs. On n'est point d'accord sur l'emplacement de ce prétendu monastère, mais l'on conjecture que cette propriété de Fontaine-André, qu'on appelait les *près d'Amens*, était située depuis les *Billaudes* et les *Jeannerets* dans la direction du *Cul-des-Roches*, de la

(\*) Cet acte est une espèce de reconnaissance ou d'inventaire des donations faites à l'abbaye depuis 1143 jusqu'en 1151 et dans lequel il est fait mention de la donation des *près d'Amens* dans la vallée du Locle par Renaud de Valangin et son fils Guillaume.

*Combe et des Calames*\*). Peu-à-peu la population de cette colonie augmenta; mais il est pourtant possible que pendant longtemps il n'y eut d'autres habitans dans la contrée que des familles dépendant de l'abbaye de Fontaine-André. Dans ce cas la tradition concernant Jean Droz ne serait pas sans fondement; car il se pourrait que cet homme et sa laborieuse famille aient été les premiers particuliers qui reçurent du seigneur du pays un acte de concession pour s'établir dans cette contrée solitaire et sauvage et pour y défricher et cultiver des terres sans maître et sans valeur. La localité qu'il défricha fut nommée le *Verger*, ce qui indique clairement que par là on désignait un endroit où il y avait des plantations. Ce quartier du Locle est aussi le plus ancien, et longtemps le village ne s'étendit guères au-delà. Conduites par le malheur ou par un esprit entreprenant, et attirées par des concessions favorables, des familles y accoururent de toutes parts (\*\*) et la population que l'on appelait les *Francs-habergeans*, s'accrut rapide-

(\*) Du moins les terres de ce quartier sont chargées d'un cens tout particulier, inconnu dans le reste de la contrée, et qui ressemble bien à un cens de monastère; elles doivent annuellement 616 livres de fromages. Si cette conjecture est fondée, la *Molière* pourrait bien avoir été le centre de l'exploitation des terres qui appartenaient aux Moines Blancs de Fontaine-André.

(\*\*) Un grand nombre de ces familles, venues de divers endroits du pays et de la Franche-Comté, se sont perpétuées jusqu'à aujourd'hui. On peut citer les Droz de Corcelles, les Sandoz de Neuchâtel, les Matthey qui conservèrent ou adoptèrent le nom de leur village dans le Montbéliard, ainsi que les Montandon celui du leur près de St Hyppolite. D'autres familles, par contre, donnèrent leur nom au sol ou à la propriété qu'elles occupaient; ainsi les *Calames* et les *Jeannerets* ont donné leur nom à deux quartiers du Locle.

La grande franchise du Locle et de la Sagne, accordée par Jean d'Arberg, date de l'an 1372. Elle fut donnée à tous les habitans, présens et à venir de la contrée. Les francs habergeans auront le droit d'hériter, d'accenser, échanger et donner leurs terres, de les vendre et engager, en payant le lods de douze livres une, de se marier et aller demeurer où il leur plairait, en vendant leur héritage. Si un bard ou chef de famille reste dans la maison, le seigneur n'a rien à prétendre; si tous s'en vont, ce qu'ils laissent lui est acquis.

Il doit leur maintenir bonne justice en chaque village; s'il a contestation avec ses sujets, c'est le juge qui prononcera. Aucun ne pourra être pris de corps que par sentence de justice, à moins qu'ils ne soient pris en flagrant délit. Ils pourront chasser à toutes bêtes, en lui délivrant le droit accoutumé; ils auront la jouissance de ses cours d'eau et de ses Joux; seulement ils ne pourront établir des rouages sur les cours d'eaux et ils ne pourront

ment. Jean d'Arberg, seigneur de Valangin, voulant donner une existence à cette colonie naissante, commença, en 1351, par acheter au moyen d'une rente de dix muids de blé, tous les droits que Fontaine-André possédait au Locle et il éleva ce lieu au rang d'une communauté. Le culte public cessant par la retraite des religieux prémontrés, on y construisit une chapelle, appelée longtemps *le Moûtier du Creux*, et qui fut consacrée à Ste Marie-Madelaine, en 1372. Hugues Barbier y fut placé comme curé, et le seigneur de Valangin, qui en était collateur-patron, lui assura le quart des dîmes du lieu et quelques autres droits, pour son entretien et pour celui de la chapelle. Toutes ces montagnes entre le Doubs, la combe de la Sombaille et les crêtes qui dominent le Val-de-Ruz, de St-Nicolas des Verrières aux limites de l'évêché de Bâle, devenues une terre de liberté, ne formaient qu'une seule paroisse dont le Locle était le centre et d'où partaient trois grandes routes, qui conduisaient aux Brenets, à la Sagne et à la Chaux-de-Fonds, qui alors commencèrent à se peupler. Toutes ces vallées dépendaient encore de la juridiction du châtelain de Valangin.

A mesure que le pays se peupla, il se forma plusieurs autres paroisses : ainsi la Sagne se détacha

convertir ses joux en champs et en prés, ni se les approprier sans son consentement, en lui payant quatre deniers par faux à l'estimation d'un faucheur ordinaire et la dîme des champs de douze gerbes l'une. Le seigneur doit leur maintenir des moulins à ses frais ; le droit du meunier est la vingt-quatrième partie du muid. Ils doivent deux aides, l'un à l'avènement d'un nouveau seigneur et l'autre au mariage de la première de ses filles ; l'aide est fixée à trois livres bonnes par feu. Ils doivent le suivre, en cas de guerre, un homme par feu ; mais si c'est pour autrui, ils ne le suivront qu'à ses frais.

C'est ainsi que cet acte, si remarquable pour cette époque, renferme tous les élémens de la véritable liberté, la garantie de la propriété, la liberté d'en disposer, de se choisir une patrie, la fixité des impôts et des tribunaux pour rendre la justice, même contre le seigneur. Ses franchises furent encore augmentées dans la suite par différens actes. En 1378, Jean d'Arberg exempta les jeunes mariés du septier de vin qu'ils lui devaient. En 1382 il donna à la commune la joux aujourd'hui appelée le Communal, situé au midi du Locle. En 1408, les habitans du Locle sont exemptés du péage pour l'entrée de toutes choses à l'usage de leurs ménages. En 1502 Claude d'Arberg admet dans la bourgeoisie de Valangin plusieurs familles du Locle et de la Sagne pour 1780 livres petite monnaie : celles des Brandt, des Jacot, des Montandon, des Huguenin, des Jean-Richard, des Bourquin, des Robert, des Petit-Jean, et en 1506 la famille Sandoz.

du Locle en 1499, la Brévine en 1615, les Planchettes en 1702, la Chaux-du-Milieu en 1716. Cependant la chapelle de Marie-Madelaine devint trop petite pour la population croissante du Locle ; on l'agrandit déjà en 1409, et on y consacra deux autels particuliers à Ste Agathe et à St Renobert. De 1520 à 1525 on construisit le clocher qui existe actuellement et qui renferme cinq cloches. En 1758 l'ancienne église fut démolie et remplacée par un nouvel édifice (\*).

L'histoire du Locle offre peu d'épisodes de quelque intérêt ; la tradition nous en a conservé un qui mérite d'être sauvé de l'oubli. La guerre de Bourgogne avait éclaté : le comte Rodolphe de Neuchâtel, que de nombreux liens attachaient au duc de Bourgogne, auprès duquel se trouvait son propre fils, ne savait quel parti prendre à l'occasion de cette guerre ; mais ses propres sujets le tirèrent malgré lui de son indécision et du danger où il se voyait exposé d'être traité en ennemi par les deux partis. Les Neuchâtelois, dévoués aux Suisses de tout leur cœur, ne voulurent entrer pour rien dans la neutralité de leur seigneur : en dépit de ses défenses, leurs bandes suivirent les confédérés dans toutes leurs expéditions en Bourgogne et combattirent bravement à leurs côtés, à Héricourt. Cependant l'orage s'approchait de toutes parts, terrible et menaçant, et le pays de Neuchâtel allait se trouver exposé à ses coups. Alors le peuple se prononça hautement contre son seigneur ; les bourgeois de Neuchâtel et de Valangin, le Val-de-Ruz, le Locle, la Sagne, ligüés ensemble, se révoltèrent et prétendirent faire la guerre sans l'aveu du comte. Rodolphe céda et se mit lui et son peuple sous la protection de ses alliés de Berne. Alors les Neuchâtelois s'armèrent et marchèrent avec les Suisses à la défense de leur pays. Lorsque, peu de jours après, Charles-le-Téméraire, désireux de pénétrer en Suisse par le pays de Neuchâtel, se présenta avec toutes ses forces devant la Tour-Bayard pour forcer ce défilé, ils con-

(\*) Farel, le réformateur de Neuchâtel, arriva le 22 juin 1532, au Locle, dans l'intention d'y prêcher la nouvelle doctrine : il fut reçu à la cure par Etienne Bezancenet, curé, prévôt de Valangin, chanoine de St-Imier et chevalier du St-Sépulcre, qui lui offrit une collation. Mais Guillemette de Vergy, douairière de Valangin, qui se trouvait alors au Locle, lui refusa la permission de prêcher dans l'endroit. Néanmoins les habitans adoptèrent la réforme, et la dernière messe fut chantée au Locle le 25 mars 1536. Etienne Besancenet étant demeuré fidèle à l'ancien culte, se retira à Morteau et fut remplacé par Antoine Royet, de Lyon, qui fut le premier pasteur du Locle.

coururent si bien avec les Bernois à la défense de ce poste, commandé par le capitaine Henri Matter, de cette ville, que Charles fut repoussé et obligé de chercher un autre passage pour son armée. Après la bataille de Morat, les Suisses continuèrent la guerre, en dévastant la partie des états du duc qui était le plus à leur proximité, et surtout la Franche-Comté. Mais les sujets bourguignons de cette contrée voulurent prendre leur revanche, et leur vengeance devait naturellement tomber sur les Neuchâtelois, leurs plus proches voisins. Ils formèrent un corps de 800 hommes sous les bannières de plusieurs villes de la Franche-Comté, et se mirent en marche vers le Doubs, dans le but de surprendre les habitants de la vallée du Locle et des environs. Mais cette marche n'avait pu être tenue si secrète, que les Loclois, faisant bonne garde sur leur frontière, n'en fussent avertis à temps : aussitôt on alluma les signaux placés sur les hauteurs ; les cloches s'ébranlèrent et répandirent l'alarme, et en peu d'instans on vit accourir les braves de la Sagne, des Éplatures et de tous les environs. Jean Droz, du Locle, qui avait déjà fait ses preuves de bravoure, se mit à la tête de cette troupe armée ; mais la population de ces contrées était si faible encore, les contingens d'hommes si peu nombreux, que cette petite armée avait à compter plutôt sur son courage et son dévouement que sur le nombre de ceux qui la composaient. Jean Droz jugea qu'il fallait ôter à l'ennemi l'avantage du nombre, en l'attaquant à l'improviste dans un endroit qui lui fût désavantageux. Il prit donc un chemin détourné, dans l'espoir de tomber sur les Bourguignons dans la vallée de la Rançonnière. Le Locle était abandonné par tous les hommes capables de porter les armes ; il n'y restait que les femmes, les enfans et les vieillards. Aussi la terreur de cette population, faible et timide, fut-elle extrême, lorsqu'on vit des bandes ennemies descendre la montagne qui sépare le Locle des Brenets, poussant des cris sauvages, pillant et mettant le feu aux habitations.

On ne pouvait concevoir ce qu'était devenu Jean Droz avec toute sa troupe ; des soupçons accablans vinrent encore augmenter la détresse de ces femmes tremblantes. Cependant le premier moment de frayeur une fois passé, elles comprirent qu'il n'y avait qu'un seul moyen de détourner le péril qui les menaçait, car il n'était même plus temps de fuir. Quelques femmes courageuses se saisirent des premières armes qu'elles trouvèrent sous leurs mains et se postèrent d'un air menaçant à l'entrée du village. Cet exemple fut aussitôt imité par toutes les autres, les cris de détresse

cessèrent, de toute part on vit accourir des filles et des femmes armées de toutes sortes d'armes ; elles se rassemblèrent sur une colline qui domine le reste du village et où on ne pouvait arriver que par un chemin rapide, resserré entre les maisons dont il était bordé. Bientôt arrivèrent les Bourguignons, tumultueusement et en désordre, comptant ne trouver aucune résistance et ne songeant qu'au pillage. Aussi furent-ils stupéfaits en voyant toutes ces femmes armées et menaçantes qui ne semblaient nullement les craindre : mais ce fut bien pis encore lorsque cette armée d'amazones se mit à fondre sur eux, poussant de grands cris, frappant à coups de piques et de hallebardes, si fort et si dru, que les ennemis voyant qu'on en voulait tout de bon à leurs membres et à leur vie, tournèrent, tout confus, le dos à ces adversaires en cotillons et commencèrent à jouer des jambes ; si bien qu'en un instant ils eurent tous disparu, sauf ceux qui avaient été occis dans le combat et dont l'histoire ne nous dit pas le nombre, laissant sur leur chemin quantité d'armes et une partie de leur butin. Les femmes du Locle terminèrent ici leur courte, mais glorieuse campagne : contentes d'un succès aussi inespéré, elles ne songèrent pas à poursuivre un ennemi aussi alerte ; d'ailleurs il leur manquait de la cavalerie, ce à quoi elles n'avaient sans doute point songé dans le premier moment de trouble inséparable d'une attaque aussi inattendue. Néanmoins les Bourguignons n'en furent pas quittes à si bon marché ; après avoir pillé çà et là dans le vallon et incendié quelques maisons, ils se réunirent et se hâtèrent de retourner sur leurs pas, car ils n'étaient pas sans inquiétude ; la circonstance seule qu'ils n'avaient rencontré nulle part des hommes valides devait naturellement éveiller leur méfiance. Et en cela ils avaient raison, car Jean Droz, qui n'avait pu trouver l'ennemi, au lieu de rebrousser chemin et d'engager un combat dont l'issue était incertaine, préféra abandonner à son sort le vallon du Locle et attendre les Bourguignons à leur retour pour leur faire payer chèrement leur agression. Il se posta à cet effet au bas du vallon de la Rançonnière, qui, à ce qu'il semblerait, aurait tiré son nom de cet événement, dans un endroit étroit et resserré, où l'ennemi devait nécessairement passer. En effet, les Bourguignons, emmenant avec eux un énorme butin, parmi lequel se trouvaient vingt-deux vieillards prisonniers et beaucoup de bétail, tombèrent dans l'embuscade que leur avait préparée Jean Droz. Subitement attaqué de toute part, l'ennemi en désordre songea plutôt à fuir qu'à résister ; la défaite fut complète ; un grand nombre furent taillés







LE BUTIN DE LA BATAILLE DE GRANDSON | Die Beute der Schlacht bey Grandson.

en pièces ; d'autres se noyèrent dans le Doubs ; tout le butin fut abandonné, ainsi que les prisonniers, une grande quantité d'armes et une bannière. Les vainqueurs s'en retournèrent chez eux, portant en triomphe la bannière conquise, signe de leur victoire, et qui fut placée dans l'église du Locle. Ce fut sans doute un touchant spectacle, lorsque les braves du Locle rentrèrent en vainqueurs dans leur village et qu'ils apprirent les exploits de leurs femmes, de leurs sœurs et de leurs filles, qui venaient à leur rencontre en poussant des cris de joie. La colline où les femmes du Locle combattirent avec tant d'héroïsme s'appela dès lors le *Crêt vaillant* et a conservé ce nom jusqu'à aujourd'hui. Ce fait mémorable eut lieu au mois de septembre de l'an 1476. En reconnaissance de l'héroïsme des habitants du Locle et de la Sagne, les Bernois leur décernèrent un acte par lequel ils leur assuraient protection contre tous ceux qui leur causeraient quelque dommage par pillage ou incendie.

(La suite au prochain numéro.)

## LE BUTIN DE LA BATAILLE DE GRANDSON.

Charles le Hardy, duc de Bourgogne, résolu de châtier les Suisses, vint au mois de février 1476 avec une puissante armée mettre le siège devant Grandson. Son camp, qui couvrait presque toute la contrée, située entre Baume, Bonvillars, le Jura et le lac de Neuchâtel, ressemblait à une ville opulente, habitée par des princes et des seigneurs occupés de leurs plaisirs. Charles de Bourgogne, afin de donner une grande idée de sa puissance aux princes et seigneurs qui l'accompagnaient, avait déployé une magnificence sans égale. Il menait à sa suite des équipages, qui, par leur splendeur, rappelaient ceux de ces rois d'Orient dont parlent les auteurs anciens. Sa tente, devant laquelle était son pavillon et autour de laquelle des pages et des archers, aux habits éclatants de dorures, faisaient le service, dressée sur une colline, tout près de Grandson, était entourée de quatre cents tentes, où logeaient tous les seigneurs de sa cour et les serviteurs de sa maison. Plus loin on voyait une quantité innombrable de tentes, de maisons et de baraques, parmi lesquelles fourmillaient une multitude composée de toutes sortes de nations et d'états. Outre cinquante mille soldats, il y avait là trois mille femmes et autant de marchands d'étoffes,

d'épiceries, de clinquans, de vivres, de vin, d'hypocras, et enfin de tout ce que l'on aurait pu trouver au milieu d'une grande ville : rien ne manquait pour satisfaire les besoins et les plaisirs de cette multitude, dont le bruit retentissait jusque dans les vallées du Jura.

Parmi le groupe de tentes sur la colline qui dominait le camp, on en voyait une, dont l'épais tissu était en soie richement brodée d'or. Cette tente était ornée de l'écusson aux armes de Bourgogne, formée d'une mosaïque de perles, de saphirs et de rubis, tendue de velours rouge, broché d'un feuillage courant d'or et dont les branchages étaient en perles. Des vitraux coloriés, enchâssés dans des baguettes d'or, laissaient pénétrer une lueur magique dans l'intérieur, où l'on voyait des armes, des tapis et divers meubles et objets d'un prix inestimable. A l'entrée de cette tente entr'ouverte on voyait un homme d'une taille moyenne, enveloppé dans une riche fourrure : il était dans la force de l'âge ; son teint était basané ; ses cheveux noirs, son nezaquilin, sa physionomie d'une expression mâle et austère. Son œil perçant semblait contempler avec distraction cette multitude qui se mouvait au dessous de lui ; mais ses lèvres serrées, dont une légère contraction exprimait le dédain, indiquaient assez qu'il était inaccessible aux plaisirs de cette foule. Cet homme, c'était Charles de Bourgogne, qui contemplait sa puissance avec orgueil, mais dont l'ambition se trouvait vivement froissée par la résistance vigoureuse de la petite garnison de Grandson, de ces braves Suisses que, peu de jours après, il fit tous indignement périr, en violant la foi jurée. Mais le jour de la vengeance était arrivé : le 3 mars, au matin, Charles rassembla son armée et sortit de son camp bien fortifié, en y laissant une bonne garde, et marcha du côté de Neuchâtel. Quelques heures après, on entendit plusieurs décharges d'artillerie dans le lointain ; puis tout redevint calme, et chacun, dans le camp, continua ses occupations, sans s'inquiéter de ce qui se passait au dehors. Mais, l'après-midi, le canon tonna de nouveau, à une distance beaucoup plus rapprochée ; les détonations se succédaient sans interruption et le bruit approchait ; puis entre trois et quatre heures du soir on entendit le bruit d'une furieuse bataille et, par intervalles, les sons lugubres d'instrumens de guerre inconnus. On vit même des hommes débandés qui fuyaient en dessous du camp du côté de Grandson : c'étaient des Bourguignons, à n'en pas douter. Alors l'inquiétude commença à se répandre dans le camp et l'anxiété augmenta à mesure du nombre des fuyards et de l'approche du bruit du combat.

Alors les femmes se hâtèrent de faire leur pacotille et les marchands et vivandiers de charger leurs chariots ; mais il était déjà trop tard ; une nuée de fuyards, accourant d'un autre côté, se jetèrent sur le camp, le traversèrent sans s'arrêter, culbutant et entraînant tout ce qui se trouvait sur leur passage : marchands, femmes, filles et soldats, tous confondus dans la même cohue, se ruèrent, semblables à un torrent débordé, par toutes les issues hors du camp. La terreur panique qui s'était emparée de tout le monde, était si grande, que personne ne songeait à emporter la moindre des choses de tant de richesses. Cependant l'ennemi n'était pas encore là ; le camp était déjà désert que Charles faisait encore des efforts inouïs pour empêcher la déroute entière de son armée ; mais en vain : la terreur était universelle. Entraîné par le tourbillon, il prit lui-même la fuite, en jetant un dernier et douloureux regard sur ses 400 pièces de canon et sur les richesses de son camp qu'il fallait abandonner. Il fut un des derniers à fuir(\*). Les Suisses poursuivirent les Bourguignons jusqu'à la tombée de la nuit(\*\*) ; puis, de retour sur le champ de bataille, ils se jetèrent à genoux pour remercier Dieu de cette victoire ; et après cela seulement ils s'occupèrent de l'immense butin, dont ils ne soupçonnaient nullement la valeur. Fatigués d'une pareille journée de combats, ils tombèrent d'abord sur les vivres, dont il y avait grande abondance. Au lieu de fromage et de lait, les bergers des Alpes se délectèrent des mets les plus exquis, à eux inconnus, tels que des fruits du midi et des confitures de toute espèce : au lieu de l'eau pure des sources des Alpes ou du cidre, ils burent

(\*) Charles aimait à se faire lire l'histoire d'Alexandre ; mais son héros de prédilection, c'était Annibal, auquel il aimait à se comparer. Dans le petit nombre de personnes qui le suivaient dans sa fuite était son bouffon, qui galopait sur son petit cheval et criait d'une voix comique et lamentable à la fois : Oh ! monseigneur, monseigneur, quelle retraite ! et comme nous voilà annibalés !

(\*\*) En cette défaite, dit un chroniqueur, perdit le duc biens infinis, et par spécial un des plus beaux et riches pavillons du monde. Les Suisses, qui pour lors n'étaient que lourdaux et gents simples, pillèrent les riches meubles et bijoux du Duc, et en firent assez mal leur profit, ne pouvant pas discerner l'argent d'avec l'étain : car ayant la vaisselle d'argent du Duc, ne vendaient les plats d'argent que deux sols la pièce, estimant que ce fust estain. Son gros diamant qui était le plus gros de la Chrétienté, où pendait une grosse perle, fut levé par un Suisse, et puis remis en son estuy et rejeté sous un chariot, d'où depuis le vint requérir, et l'offrit à un prestre pour le prix d'un teston. Ce prestre l'envoya aux seigneurs suisses qui lui en donnèrent trois francs.

les vins délicieux d'Espagne et de France ; au lieu d'écuelles en bois d'érable, ils mangèrent, sans s'en douter, dans des plats d'argent et burent dans des gobelets de cristal, d'or ou d'argent. Les Suisses procédèrent ensuite régulièrement au pillage du camp. On nomma des officiers surveillants ; les soldats furent assermentés, afin que rien ne fût recelé et que le partage se fit par portions égales. Mais les Suisses ne reconnurent pas d'abord la valeur de leur prise, si ce n'est celle des canons et des engins de guerre : ils prenaient les diamans et les perles pour du verre, l'or pour du cuivre et l'argent pour de l'étain ; les tentes de velours, les draps d'or et de damas, les dentelles d'Angleterre et de Malines furent partagés entre les soldats, puis coupés à l'aune comme de la toile, et chacun en emporta sa part. Quant aux boutiques des marchands, dont il y avait plus de mille, il fut plus difficile d'en faire le partage, vu l'énorme quantité d'objets dont on ne pouvait faire l'évaluation. Dans les magasins on trouva deux mille tonneaux de harengs, plusieurs milliers de tonneaux de morue et autres poissons et de viandes salées, trois mille sacs d'avoine, de la farine, du riz, du vin, etc., à proportion. Le butin que l'on fit en fait d'armes et de machines de guerre n'était pas moins considérable ; car on trouva quatre cent vingt canons, huit cents arquebuses, ce qui était inouï pour ce temps-là ; plus de trois cents tonneaux de poudre, quatre mille masses d'armes, dont le sommet, garni de quatre livres de plomb, était hérissé de pointes en fer, et qui étaient de taille à assommer un bœuf. Le nombre des autres armes, telles que piques, épées, arbalètes, haches d'armes, etc., était incalculable. On trouva entre autres un gros tonneau rempli de cordes avec des nœuds coulans, destinées sans doute au même usage que le duc en fit à l'égard de la garnison de Grandson, et d'autres tonneaux remplis de flèches, de fabrique anglaise, dont une partie était empoisonnée.

Mais tout cela n'était rien encore : en approchant des quatre cents tentes des princes et seigneurs qui entouraient celle de Charles, on découvrit bien d'autres richesses ; mais des pillards avaient déjà enlevé une grande quantité d'objets précieux. Cependant ce qui en restait était de nature à prouver que beaucoup de ces seigneurs s'étaient ruinés pour enchérir de magnificence les uns sur les autres, afin de flatter celui qui leur faisait espérer de faire rejaillir sur eux quelques parcelles de sa gloire et de sa puissance. Mais les tentes, la chapelle et le pavillon de Charles surpassaient de beaucoup tout le reste en richesses et en magnificence : parmi ses

équipages était sa chapelle, dont tous les vases sacrés étaient d'or, et qui contenait les douze apôtres en argent, une châsse de St-André en cristal, un magnifique chapelet du bon duc Philippe, son père, un livre d'heures couvert de pierreries et un ostensor d'un merveilleux travail et d'une richesse extraordinaire. Son superbe reliquaire attira particulièrement l'attention et la pieuse vénération des vainqueurs; il était d'or massif et orné de six perles et de six rubis de toute beauté. Le chroniqueur Thiébaud Schilling, de Berne, qui fit les campagnes de Bourgogne, nous a laissé un inventaire de son contenu, qui, sans nul doute, témoigne de l'extrême piété de Charles; ce qui ne l'empêcha pas de forfaire à l'honneur et de violer la foi promise en faisant égorger cinq cents Suisses qui s'étaient fiés à sa parole. Il y avait, dit notre chroniqueur, un morceau de la vraie croix, un fragment de la couronne d'épines de notre Seigneur, un autre fragment de la lance qui lui perça le flanc, une tige de la verge avec laquelle il fut martyrisé, puis un fragment de sa tombe, un lambeau de sa robe et un autre du manteau écarlate qu'Hérode lui fit poser sur les épaules, plus un autre lambeau de la nappe qui servit à la sainte Cène, un morceau de la table des dix commandemens de Moïse et beaucoup d'autres objets, parmi lesquels on admirait un superbe rosaire en or. Dans une tente de toute beauté on trouva son trône d'or massif, du haut duquel il recevait les ambassadeurs des rois. Il y avait aussi des armures et des armes d'une incomparable richesse; ses épées et ses poignards étincelaient de saphirs, de rubis et d'émeraudes; ses lances, dont le fer était d'or, avaient des manches d'ébène ou d'autre bois précieux, incrustés d'argent ou d'ivoire. Son chapeau ducal était chargé de perles et de pierres précieuses; son collier de la Toison, mais surtout la poignée de son épée de parade attiraient les regards et frappaient chacun d'étonnement; on y voyait 7 gros diamans, autant de rubis, plusieurs saphirs, hyacinthes, et 15 des plus belles perles; la lame en était du plus fin acier de Damas. Cette épée fut alors estimée à-peu-près à 10,000 florins, ce qui aujourd'hui ferait une somme de 150,000 livres de Suisse. Dans une autre tente était la chancellerie, où l'on prit entre autres choses le sceau du duc, qui pesait une livre d'or, et celui du bâtard de Bourgogne, en argent doré: quant aux papiers, livres, parchemins, dont on voyait un nombre considérable, tous furent livrés aux flammes sans autre examen. De là on passa dans la tente servant au duc de salle à manger: on s'y empara de sa vaisselle, composée d'une prodigieuse quantité de

bocaux, d'assiettes, de plats, de gobelets et de toutes sortes de vases, d'or, d'argent, dorés ou en cristal, parmi lesquels se trouvait une tasse merveilleuse, faite d'une seule pièce d'onyx. La garde-robe du duc ne fut pas oubliée: elle était renfermée dans quatre cents caisses. Il serait impossible de décrire la magnificence des costumes et des étoffes que l'on y trouva; les tissus les plus fins et les plus riches, les velours, les tissus d'or et d'argent, une énorme quantité d'étoffes en soie remplissaient ces caisses. Le tissu d'une partie de ces vêtemens ainsi que les tentes, les pavillons et les drapeaux, étaient tellement chargés de broderies, relevées d'or ou d'argent, que ces objets devaient être d'une pesanteur fort incommode pour ceux qui les portaient. Il se trouvait aussi parmi les équipages du duc des tapis, des tentures, des tapisseries brodées représentant des sujets historiques ou tirés de l'histoire des saints, travaillés dans le goût du temps, et qui excitent aujourd'hui plus que jamais l'admiration des curieux et des connaisseurs. En effet, malgré le pillage de 1798, il nous reste encore des pièces des dépouilles de Charles-le-Téméraire, que l'on peut voir de temps à autre dans le chœur de la cathédrale de Berne, et qui sont une preuve vivante que les chroniqueurs n'ont pas menti. On doit naturellement penser que pour opérer le transport de tant d'objets contenus dans le camp des Bourguignons, il fallut un certain nombre de véhicules; et en effet, on trouva dans le camp dix mille chevaux de trait et deux mille chars de transport, sans compter une multitude de chariots, de vivandières et de marchands. Comme il a été dit, les étoffes, de quelque prix qu'elles fussent, furent mesurées à l'aune et réparties entre les soldats; mais l'argent monnayé fut mesuré dans des casques, et l'or à la poignée; quant aux autres objets, ils furent distribués aussi équitablement que possible. Mais les Suisses firent en général aussi peu de cas de ces riches étoffes que de la vaisselle d'argent des Bourguignons; n'estimant l'argent qu'au taux de l'étain, ils revendaient pour quelques sous les plats d'argent qui leur étaient échus en partage, afin de se débarrasser plus facilement de ce lourd et inutile métal.

Après que chaque homme eut reçu sa bonne part du butin, les états alliés qui avaient pris part à cette guerre partagèrent entre eux le reste: d'abord on envoya par eau 180 pièces de canons de gros calibre dans les places frontières: le reste, ainsi qu'une grande quantité d'armes de toute espèce, fut aussi partagé; le plus petit état de la confédération eut son lot. Quatre quintaux d'argenterie



furent transportés à Lucerne et partagés entre les états confédérés. La distribution des reliques, que l'on ne pouvait naturellement pas estimer au poids, occasionna beaucoup de débats. Enfin on convint de faire dix parts, que l'on déposa sur l'autel de Notre-Dame à Lucerne; puis, après une grande messe, on les distribua par la voie du sort aux divers états, tous représentés à cette solennité par une députation dont un prêtre faisait partie. Ces reliques furent transportées en grande pompe à leur destination et reçues dévotement par des délégués des gouvernemens, qui allèrent processionnellement à leur rencontre. Une princesse de Wurtemberg envoya une ambassade à la diète helvétique réunie à Zurich pour demander le magnifique livre d'heures du duc de Bourgogne, offrant en échange une somme énorme, suffisante pour fonder un hospice ou tout autre établissement de charité; mais les Suisses agirent selon l'esprit du temps; ils refusèrent le livre d'heures à la princesse et le donnèrent au pape.

Un fait mémorable de la bataille de Grandson, c'est l'histoire de plusieurs diamans appartenant au duc de Bourgogne. L'un, de la grosseur d'une petite noix, était le plus grand que l'on connût alors; Charles l'estimait à l'égal d'une province; ce fut lui qui, le premier, fit tailler les pierres précieuses. Un des Suisses qui poursuivait les Bourguignons en déroute, ayant aperçu sur le chemin un étui, qui, tant par son travail que par ses ornemens, lui paraissait digne d'être ramassé, s'en empara. Il est probable qu'un des serviteurs du duc voulant sauver cet objet, l'avait emporté et l'avait ensuite laissé tomber en fuyant. Le Suisse ouvrit l'étui, qui renfermait le fameux diamant, ainsi qu'une perle du plus grand prix; mais les deux bijoux étant dénués d'ornemens, il crut tout bonnement que c'était du verre, et de dépit de s'être laissé arrêter par une chose de si peu de valeur, il jeta le tout sous un chariot que les fuyards avaient laissé sur la route, et il allait continuer sa course, lorsque la réflexion lui vint que si ces objets n'avaient aucun prix, on ne les aurait pas enfermés dans une si belle boîte. Il les mit donc en lieu de sûreté. Craignant sans doute d'être raillé par ses camarades, il ne leur parla point de sa trouvaille; mais, le lendemain, il alla trouver le curé de Montagny. Sans se douter le moins du monde de ce qu'il avait entre les mains, le bon curé fit la même réflexion que le soldat, car il vit bien que cet étui avait été fait exprès pour ces deux objets; ils devaient donc au moins avoir plus de prix que l'enveloppe. Il se décida à en offrir un florin à notre homme, valeur qui équivaldrait au-

jourd'hui à un louis ou à peu près. Celui-ci accepta sur le champ le marché; il prit l'argent et se hâta de décamper, dans la crainte que le curé ne vint à se repentir. Ce dernier ayant offert le diamant et la perle à des officiers bernois, qui étaient alors, parmi les Suisses, les plus capables d'apprécier et de payer de pareilles choses, il en reçut deux couronnes, c'est-à-dire, plus de trois fois la valeur de ce qu'il en avait donné, et certes lui aussi croyait avoir fait un excellent marché. Le troisième acquéreur fut Bartholomé May, de Berne, riche patricien, qui, grâce à sa parenté et à ses fréquentes relations avec l'Italie, avait appris à faire la différence du verre d'avec le diamant. Plusieurs amateurs s'étaient présentés, mais May gagna la faveur de l'avoyer Guillaume de Diesbach, au moyen d'un cadeau de 400 florins, environ 4000 livres d'aujourd'hui, et le diamant lui fut adjugé pour la somme de 5000 florins. Il le revendit à des marchands génois pour la somme de 7000 florins; puis il passa à Louis Moro Sforza, régent du duché de Milan, pour 15,000 florins (à peu près 150 à 160,000 francs de Suisse). Après la mort du duc de Milan et la chute de sa maison, Jules II l'acheta pour la somme de vingt mille ducats, et, après avoir contribué à la fortune de tous ceux qui l'ont possédé, après Charles de Bourgogne, il brille aujourd'hui, comme un ornement inutile, à la tiare du pape, et il est estimé deux millions.

Le second des diamans de Charles de Bourgogne, trouvé dans son camp, pouvait rivaliser avec le précédent, si ce n'est par ses dimensions, au moins par sa beauté et la richesse de son entourage. Ce diamant, qui faisait partie du collier du duc, était placé entre trois superbes rubis, que l'on appelait *les trois frères*, et quatre des plus belles perles d'orient. Un riche marchand, nommé Jaques Fugger, acheta ce diamant, ainsi que le chapeau du duc, pour la somme de 47,000 florins: il refusa de le vendre à Charles-Quint, parce que l'empereur lui devait déjà près de 500,000 francs, qu'il ne lui payait pas, ainsi qu'à François I, qui n'avait pas d'argent, et au sultan Soliman, qui explorait toutes les parties du monde alors connu, pour y faire l'acquisition d'un diamant digne de sa couronne; Fugger ne voulait pas qu'il sortit de la chrétienté. Enfin, après la mort de Jacques Fugger, son héritier le vendit, au milieu du seizième siècle, à Henri VIII d'Angleterre, et sa fille Marie l'apporta en dot à Philippe II d'Espagne. Depuis ce temps-là il est resté dans la maison d'Autriche.

Un troisième diamant, qui ne valait pas les deux premiers, fut vendu, seize ans après la bataille,







RUINES DE REALTA.

Hoch-Realta.

à Thiébaud Glaser de Lucerne, pour la somme de 5000 florins. Glaser fit exprès le voyage de Portugal et le vendit à Emmanuel-le-Grand, qui était alors l'un des princes les plus riches de la chrétienté. Lorsqu'en 1762 les Espagnols envahirent le Portugal, Antonio, prieur de Cerato, dernier descendant de la famille détrônée, émigra en France, où il mourut, laissant ce diamant parmi les objets précieux de sa succession. Nicolas de Harley, sieur de Sancy, l'acheta et le revendit, après lui avoir donné son nom. Il fait aujourd'hui partie des diamans de la couronne de France; il est estimé dix-huit cent mille francs de France. — Les ornemens qui décoraient le chapeau de Charles de Bourgogne en furent enlevés et vendus en partie à Maximilien d'Autriche, pour mille florins. Tout le butin de la bataille de Grandson fut évalué à 3,000,000 de florins, non compris une multitude d'objets précieux, qui furent perdus ou distraits avant le partage, et dont on n'a jamais pu estimer la valeur. Cette somme, représentée en monnaie d'aujourd'hui, serait au moins de quarante-cinq ou cinquante millions de francs de Suisse ou de soixante à soixante et dix millions de francs de France.

L'acquisition soudaine de tant de richesses ou plutôt de tant d'argent ne produisit en Suisse qu'un aliment à la discorde; elle excita la cupidité du peuple, en augmentant le prix de toutes choses; les pauvres n'en furent que plus pauvres, et ceux qui avaient acquis des richesses ne furent que plus avides d'en acquérir davantage. Sans doute les soldats suisses durent faire des envieux en retournant dans leurs familles chargés de dépouilles, l'un affublé d'un pourpoint de soie, l'autre de hauts-de-chausses en drap d'or, ou d'une écharpe en den-

telles de Malines, ou bien tel un autre portant un casque avec une couronne de comte ou de baron, tous ayant un sac d'écus sonnante et d'autres dépouilles sur le dos, quelques-uns même un plat d'argent sous le bras. Cependant l'argent fut bientôt dissipé et les riches vêtements tombèrent en lambeaux; mais les Suisses avaient appris à connaître le prix de l'or et de l'argent: la cupidité s'éveilla; on ne songea plus qu'à se procurer de nouvelles richesses si facilement gagnées: à cette époque commença la décadence des mœurs simples des Suisses, et la méfiance et la désunion se mirent entre leurs gouvernemens.

### LES RUINES DE REALTA.

L'extrémité méridionale de la pittoresque vallée de Domleschg, dans les Grisons, est entièrement fermée par de hautes montagnes et des rochers inaccessibles. Le Rhin seul s'est creusé une profonde fissure, une gorge affreuse, qu'il traverse pour arriver tout écumant dans cette vallée. A l'entrée de cette gorge, sur la rive droite du Rhin, est une colline de 700 à 800 pieds de hauteur, dont trois côtés sont tout-à-fait inaccessibles: celui du côté du Rhin présente une seule paroi de rocher qui surplombe sur la rivière. Un seul sentier rapide et difficile conduit au sommet de la colline, qui forme un plateau, couvert d'un tapis de verdure, et la partie élevée est couronnée par les ruines de quatre grosses tours, dont trois sont à moitié ruinées, et la quatrième, encore debout, est lézardée du haut en bas. Des restes d'épaisses murailles, d'enceinte et de terrasses attestent l'étendue et la force de ces anciennes constructions, qui portent le nom de *Hoch-Realta*, ou *Hohen-Rhätien*, *Rhéauta*, dans la langue du pays (*Rhætia alta*). Voici ce qu'en dit la tradition. Lors-Rhætus, l'un des principaux chefs des Toscans qui furent obligés d'abandonner leur patrie, 587 ans avant la naissance de Jésus-Christ, parvint en fugitif dans cette contrée, avec ses compagnons, il choisit cette forte position pour y établir une place forte. Si l'on veut s'en rapporter à cette tradition, ces ruines existaient depuis 2427 ans, et serait le plus ancien monument qui existât en Suisse, à l'exception du château de Rhæzuns, situé à l'autre extrémité de la vallée, et qui doit avoir la même origine. Quoi qu'il en soit, ces ruines ne portent pas de traces de constructions romaines, mais elles sont certainement de la plus haute antiquité. Tout près de ces ruines sont celles de l'an-



cienne église de St-Jean, qui fut longtemps le seul temple chrétien de la vallée, malgré son difficile accès. Au commencement du 15<sup>me</sup> siècle on y venait fréquemment encore ensevelir les morts; elle est évidemment d'une construction plus récente que les autres ruines, et il est facile de voir qu'elle a été restaurée à diverses époques. Ce qui est assez remarquable, c'est que le château est tombé de vétusté, et non, comme tant d'autres, par la violence; il était encore habité au milieu du 15<sup>me</sup> siècle. Cependant une tradition rapporte que son dernier seigneur étant étroitement assiégé par ses sujets et voyant qu'il n'y avait plus de salut pour lui, monta à cheval, s'élança vers l'abîme qui domine le Rhin et s'y précipita. Des actes du onzième siècle font déjà mention de seigneurs de Realta, et, à présent encore, il existe une famille noble de Hoch-Realta, dont un membre est propriétaire de ces ruines ainsi que du terrain environnant, et qui compte dans sa lignée bon nombre d'hommes célèbres. La superstition s'est plus tard emparée de ces ruines pour y supposer et y chercher des trésors cachés, et l'église, aussi bien que les autres ruines, a été fouillée et exorcisée maintes fois. Cependant on assure qu'au milieu du siècle passé, un mineur, appelé Michel Putscher, le chanoine Caduf de Sturvis, confesseur du couvent de Kätzis, et un paysan de ce dernier endroit, s'associèrent pour exploiter les trésors de Realta. Ils travaillèrent la nuit, et nul ne sait ce qu'ils ont trouvé; cependant le mineur disparut quelque temps après, le chanoine Caduf et sa famille se trouvèrent bientôt dans l'opulence; le pauvre paysan de Kätzis acheta des terres, puis il acquit des emplois honorables et plus tard des titres de noblesse.

Mais ces ruines si pittoresques et si riches en souvenirs offrent encore un autre intérêt. C'est la vue délicieuse que l'on a depuis la station située au pied de la tour qui se trouve le plus au nord. Après avoir jeté un regard sur l'effrayant entassement de montagnes et de rochers, déchirés jusqu'à leur base pour donner passage au Rhin dans les sombres gorges de la *Via-mala*, et qui, au midi, terminent l'horizon, puis sur la cime aiguë du Piz-Béverin, qui domine toutes les autres, l'œil se hâte de se porter sur le tableau plus riant qu'offrent l'aspect de la belle vallée de Domleschg, ses vingt-deux villages, et autant de châteaux ruinés ou encore debout, ses collines verdoyantes, couvertes de bouquets d'arbres, de terrasses, de jardins, ses montagnes aux pentes tantôt abruptes et déchirées, tantôt doucement inclinées et couvertes de forêts, de pâturages parsemés de chalets et d'habitations. Mais ce beau paysage se change

subitement en un désert au fond de la vallée, qui se présente comme un ruban blanchâtre, large quelquefois de près d'une lieue, et offre l'image d'une affreuse stérilité. Le Rhin, semblable à un filet d'eau bleuâtre, serpente tantôt au milieu, tantôt d'un côté ou de l'autre de cette plaine, dont il a enlevé les terres en laissant à leur place ses stériles alluvions.

## LE NOYÉ RESSUSCITÉ.

En 1485, Jean Steffan, accusé d'avoir volé le saint sacrement dans l'église de Buren, fut condamné à être noyé; ce qui était une peine fort en usage. La sentence fut exécutée à Buren. Après avoir convenablement lesté le délinquant avec une grosse pierre, on le plongea dans l'Aar, jusqu'à ce que l'on jugeât qu'il avait assez bu d'eau pour avoir cessé de vivre. Ensuite on le retira de l'eau pour l'ensevelir; mais alors on s'aperçut qu'il respirait encore et qu'il tenait dans sa main une branche de verdure. Dès qu'il fut en état de parler, le ressuscité raconta qu'étant descendu au fond de la rivière, il avait imploré Notre-Dame d'Oberburen, et que, grâce à sa protection, il n'avait rien éprouvé de pénible pendant qu'il était à barboter au fond de l'eau, et qu'il avait tout entendu ce que disaient le bourreau et son valet; puis il répéta le tout devant eux. La première chose qu'il fit fut d'aller rendre grâce à l'image de Notre-Dame d'Oberburen, qui était alors en grande considération et qui faisait beaucoup de miracles en faveur des enfans mort-nés, des noyés et des malades de tout genre, quoique, dit la chronique, beaucoup de personnes et même l'évêque se montrassent incrédules à l'égard de ces miracles. Mais il paraît que les magistrats de Berne n'en étaient pas logés là; car ils donnèrent à Jean Steffan un certificat en bonne règle de l'événement miraculeux qui le concernait, muni du sceau de la ville et écrit en latin, sous la protection duquel il fit un pèlerinage à Rome et à Notre-Dame de Compostelle, pour se laver de ses péchés.

La même chose arriva quelque temps après, à Rothwyl, à Jean Tillgast, qui, accusé d'avoir blasphémé, fut aussi noyé et ressuscita de même, après avoir invoqué Sainte-Barbe. Après avoir fait un pèlerinage, il se rendit à Bâle, où, ayant commis quelque crime, il fut condamné à mort. Mais les Bâlois, mieux avisés que les Bernois, lui firent trancher la tête, afin de l'empêcher d'implorer Sainte-Barbe; et cette fois-ci il fut bien et dûment trépassé.







LES FEMMES DU LOULE  
au Crêt caillaut.

Die Weiber von Loule  
am Crêt caillaut?

## LE LOCLE.

(Suite.)

Depuis la défaite des Bourguignons, les habitants du Locle ne furent plus inquiétés, si ce n'est à l'époque de la guerre de trente ans, pendant l'occupation de la Franche-comté par les Suédois, alors que des bandes des deux partis franchissaient quelquefois la frontière. Un jour la femme d'un colonel Suédois allant au prêche au Locle, fut surprise dans le vallon de la Rançonnière par une troupe de Francs-Comtois qui, après l'avoir horriblement torturée et mutilée, la laissèrent sans vie sur le chemin ; ses restes furent recueillis et ensevelis dans l'église du Locle. Si le Locle fut épargné par les désastres de la guerre, il ne le fut pas par l'incendie. En 1683 un incendie consuma 23 maisons sur 37 qui composaient le village, au nombre desquelles étaient la maison de ville et la cure, dans laquelle périt la fille d'Isaac Sandoz, pasteur de la Sagne. On eut beaucoup de peine à sauver le temple. Le village fut rebâti, mais comme auparavant, en bois, avec une couverture en bardéaux. L'incendie de 1833 fut le plus désastreux de tous ; le feu prit dans le même quartier qu'en 1683 ; 45 bâtimens furent détruits et 515 personnes délogées ; la perte fut évaluée à 900,000 francs de Neuchâtel. Mais le Locle s'est relevé de ce désastre comme par enchantement ; reconstruit sur un nouveau plan, orné d'une belle place publique et agrandi par plusieurs rues nouvelles, ce quartier offre maintenant le plus beau coup-d'œil. Le Locle doit en grande partie sa prospérité à la révocation de l'édit de Nantes en 1685, époque à laquelle plusieurs familles françaises, échappées à leurs fanatiques persécuteurs, vinrent s'établir dans les vallées du Jura, où elles transportèrent avec leur industrie l'aisance, le bien-être et des mœurs exemplaires : mais c'est principalement à l'introduction de l'horlogerie dans le pays que le Locle et les montagnes neuchâteloises doivent leur grande prospérité.

Daniel Jean Richard dit Bressel, né à la Sagne en 1665, homme doué d'une intelligence extraordinaire pour les ouvrages mécaniques, avait, quoique jeune encore, donné des preuves de son talent en exécutant certains ouvrages des plus

compliqués à l'aide de son seul génie. Un jour un marchand de chevaux, nommé Pierre, ayant rapporté d'Angleterre une montre qui s'était dérangée en route, crut, après avoir vu les ouvrages de Jean Daniel, pouvoir lui en confier la réparation. Le jeune homme ayant parfaitement réussi, se demanda si lui aussi ne pourrait pas faire une montre. Les difficultés étaient bien grandes, comme on peut se l'imaginer, car tous les outils nécessaires lui manquaient. Mais cela ne le découragea point ; après un an d'un travail opiniâtre, il eut ce qui lui manquait, et six mois après il avait une montre qui était en entier son ouvrage, boîte, ressort, rouages, dorure, cadran, etc. Chacun dans le pays fut émerveillé de ce prodige ; et effectivement il y avait de quoi l'être, si l'on songe à la multitude de branches qu'embrasse actuellement l'horlogerie et à la complication des outils que l'on emploie. Bientôt Richard ne pouvant plus suffire aux demandes qu'on lui faisait, enseigna à deux de ses frères diverses branches de l'horlogerie. Tout d'abord il avait compris l'imperfection de ses outils, et il travailla constamment à chercher de nouveaux moyens de les perfectionner ; mais il avait encore beaucoup à faire.

Il apprit qu'à Genève il existait une machine inventée pour fendre les roues. La résolution de ce problème était si importante pour lui qu'aussitôt il partit pour Genève. Mais arrivé là, on lui fit un mystère de l'objet de ses desirs, et il fut contraint de s'en retourner sans rien avoir appris de nouveau. Sans être le moins du monde découragé par cet échec, Richard, abandonné à ses seules ressources, de retour chez lui, se mit aussitôt à l'œuvre. Grâce à un examen attentif des roues divisées avec la machine de Genève, il suivit le principe mathématique de son mécanisme, et bientôt il parvint à en faire une qui réunissait toutes les qualités requises. Dès-lors ses travaux acquirent une plus grande importance ; il prit pour collaborateur Jacob Brandt, dit Gruyerin, de la Chaux-de-fonds, et vint se fixer au Locle, où il mourut en 1741. A cette époque les quatre

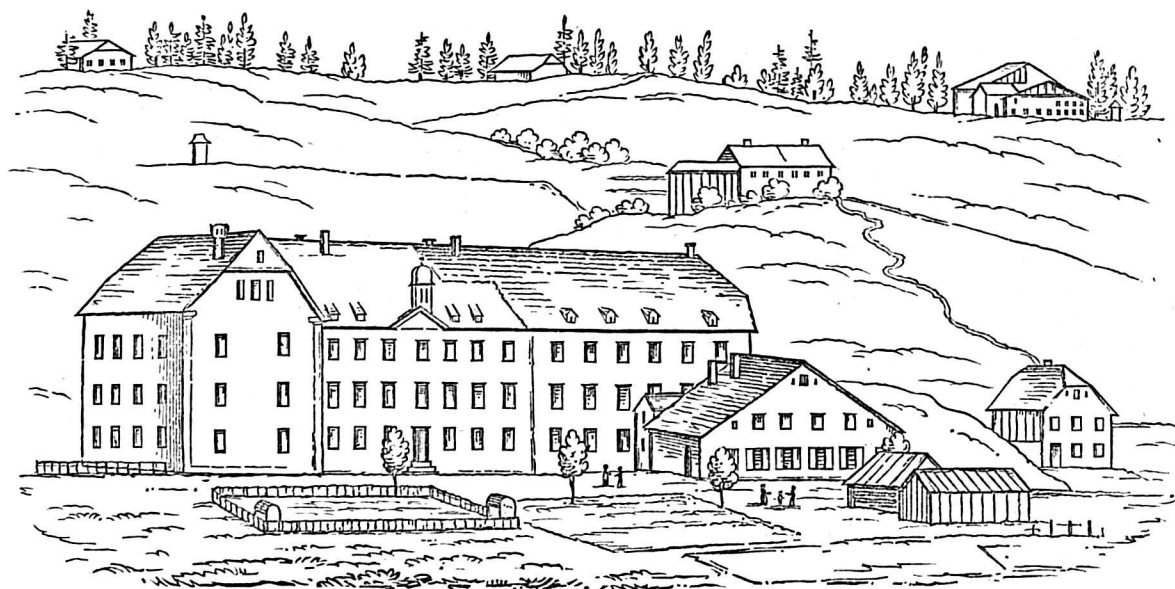
fils de Richard, un Favre et un Prince, du Locle, étaient avec Jacob Brandt les seuls horlogers du pays ; ils fabriquaient par an deux ou trois cents montres ou petites pendules simples n'ayant que les aiguilles à heures. Jusqu'alors l'industrie principale des habitans des montagnes, outre les soins de leur bétail, était la fabrication des dentelles, des bas et la bijouterie. Mais l'horlogerie présenta bientôt de si grands avantages, c'était une branche d'industrie si conforme à l'esprit inventif des habitans de cette localité, que ses succès futurs ne furent plus douteux. Onze ans après la mort de Jean-Daniel Richard, on comptait déjà dans le pays 466 ouvriers, qui s'occupaient des diverses branches de l'horlogerie. Et en 1764, sur 3095 habitans que l'on comptait dans la vallée du Locle, il y avait 331 horlogers, 726 dentellières, 78 orfèvres et 15 fabricans de bas. En 1780 on exportait du Locle et de la Chaux-de-fonds 40,000 montres en or et en argent. Dès-lors l'horlogerie a reçu un immense développement dans les montagnes de Neuchâtel, et un bon nombre d'hommes s'y sont à jamais illustrés par d'ingénieuses inventions. En 1839 on poinçonna au Locle 15,047 boîtes en or et 22,653 en argent, et en outre 3,481 pièces de bijouterie et orfèvrerie.

Tout est activité au Locle ; enfans et hommes, tant jeunes que vieux, jeunes filles et femmes, tous s'occupent presque exclusivement de quelque branche de l'horlogerie : les autres états qui ne s'y rapportent pas sont presque tous abandonnés aux étrangers. Au rez-de-chaussée de toutes les maisons des environs, même dans les endroits les plus éloignés, les plus écartés, on voit derrière les fenêtres un long établi auquel travaillent plusieurs personnes. Là on fait des ressorts, là des clefs de montre, là des boîtes ; ailleurs ce sont des verges, des pignons, des roues de rencontre : de jeunes filles font des chaînes de montre, polissent ou gravent. Beaucoup de personnes s'occupent encore de la fabrication des dentelles. Mais, dans la belle saison, lorsque les travaux de la journée sont terminés, et surtout le dimanche, on voit sortir des ateliers une foule de jeunes dames en belle parure, et de jeunes élégans qui s'en vont au dehors prendre leurs ébats et se distraire des travaux de la semaine.

Sur la place publique du grand village, là où aboutissent ses plus belles rues, on voit une élégante fontaine à quatre bassins et au milieu une colonne portant quatre goulots d'où jaillit une eau limpide et abondante. Au dessus de la colonne, un peu courte à la vérité, on a placé une urne en bronze. Sans doute bien des personnes auraient préféré y voir la statue de Daniel-Jean Richard.

Il nous reste à parler d'un établissement de charité bien remarquable, fondé aux Billodes, près du Locle. Marie-Anne Calame, née au Locle en 1775, femme douée d'une piété active et sincère, proposa en 1815 à quelques amies de sa société de se réunir pour prendre soin de quelques enfans délaissés et livrés à la mendicité. Le projet fut accepté : elles se formèrent en comité et recueillirent cinq jeunes filles abandonnées, que l'on mit en pension chez diverses personnes. Au bout de sept mois il y en avait déjà seize. Alors, pour plus d'économie, on les réunit dans une petite maison qu'on loua dans le lieu dit aux Billodes, à quelques pas au dessus de l'établissement actuel ; le nombre des élèves allait en augmentant, et le local s'étant bientôt trouvé trop petit pour les besoins du moment, quelques personnes s'entendirent pour acheter, par actions de 25 louis chacune, une vieille maison avec un peu de jardin et une fontaine à côté : depuis lors ces actions ont été presque toutes données ou léguées à l'établissement. Les bienfaitrices associées ayant peu à peu cessé de prendre une part active à la direction de l'établissement, Mlle Calame se trouva enfin seule directrice de cette œuvre commencée sous d'heureux auspices.

Alors elle donna plus d'extension à l'asile en y admettant aussi des garçons. Une souscription d'un kreutzer par mois avait été ouverte afin de multiplier les dons et de les mettre à la portée des plus petites bourses ; les kreutzer affluèrent sans doute de toute part ; mais dans les malheureuses années de 1816 et 1817, ces dons ne suffirent plus, et il y eut des momens de pénurie. Alors la confiance en Dieu n'abandonna pas d'un instant les directeurs. Grâce au don d'une personne pieuse on put élever un vaste bâtiment auprès de l'ancien ; une donation testamentaire faite par une autre personne fournit une rente annuelle de cent louis à l'institut. En 1835 le roi lui fit un don de 4,000 francs, et les dons de diverses autres personnes qui se succédèrent permirent d'agrandir encore le bâtiment, qui fut enfin occupé en 1837. Cependant Mlle Calame mourut le 22 octobre 1834, à l'âge de cinquante-six ans. Ce fut une époque bien critique pour l'établissement des Billodes, dont l'existence fut même alors mise en question ; mais le comité décida qu'il serait continué sur les mêmes bases et dirigé par une digne amie de Mlle Calame, qui n'avait cessé de la seconder dans sa tâche pieuse avec un zèle et une charité infatigables. L'œuvre commencée par Mlle Calame trouva du retentissement dans tous les cœurs ; chacun s'empressa d'apporter son offrande, de sorte que l'on put organiser l'éta-



blissement sur des bases solides. Le principal bâtiment vient d'être agrandi d'une aile, il contient maintenant deux dortoirs pour les filles et un pour les garçons, une grande salle pour le culte, où M. le pasteur du Locle vient officier tous les dimanches, une autre salle, qui peut contenir toute cette grande famille, une boulangerie, des ateliers de tailleurs et de tailleuses, de lingères, de cordonniers, de menuisiers. Autour de la maison sont des jardins et des plantations cultivés par les élèves.

L'établissement de bienfaisance des Billodes a pour but l'amélioration de la famille humaine, en élevant les enfans malheureux d'une manière chrétienne. Quatre institutrices et quatre maîtresses pour les ouvrages du sexe, et deux instituteurs, sont attachés à l'établissement, où l'on enseigne la lecture, l'écriture, les langues française et allemande, l'arithmétique, la géographie, l'histoire, le dessin, le chant sacré; la maison possède même un piano. Les élèves sont maintenant au nombre de 230 à 240; il y en a de l'âge de trois à vingt ans; l'enseignement est proportionné aux facultés de chacun, et on ne cherche à développer que celles que la Providence a départies à chaque élève. Une foule d'élèves sont sortis de l'institut pour occuper des places à l'étranger, en qualité d'institutrices, de bonnes d'enfans, domestiques, ouvriers, etc. La plupart des maîtresses actuelles ont été élevées dans la maison. Cet institut, qui repose sur la base inébranlable de la foi chrétienne, car il subsiste sans

autres moyens que les bienfaits de la Providence et les petites pensions que paient quelques bienveillans protecteurs à leurs protégés, marche maintenant dans la voie du plus heureux succès.

---

## HEDWIGE DE SOUABE

ET ECKARD MOINE DE ST-GALL, 2<sup>e</sup> article.

---

Bourcard de Saint-Gall, depuis dix ans abbé, était fatigué de cette charge pénible, qu'il avait exercée dans des temps si orageux. D'ailleurs il devenait vieux et infirme, et se ressentait entre autres d'une chute de cheval, noble animal dont sa cousine Hedwige lui avait fait présent : il en resta boiteux toute sa vie, et fut même obligé de se servir de béquilles. Résolu d'abdiquer sa dignité, il proposa pour lui succéder Notker, neveu de l'abbé Cralon et du fameux Notker, à la fois poète, peintre et médecin, surnommé le *Grain de poivre*, à cause de sa sévérité. Les religieux de Saint-Gall ayant approuvé ce choix, il fallait encore le faire confirmer par l'empereur Othon I et son fils Othon II avec lequel il avait partagé le pouvoir. Le nouvel élu, muni d'une lettre de Bourcard pour l'empereur et accompagné de neuf religieux, se mit en route pour la cour, qui siégeait à Spire. Eckard, l'ancien favori de Hedwige



et maintenant celui de l'empereur, vint à leur rencontre et leur apprit que le monarque destinait l'abbaye à un moine de Saint-Pantaléon, près de Cologne, nommé Sandrat, qui l'avait sollicitée. Néanmoins la députation de Saint-Gall se présenta à la cour. Othon le jeune, qui dans ce moment parlait à un seigneur, les aperçut, et se tournant vers Eckard, son ancien gouverneur, il lui dit : « Maître ! qui sont ces pères ? » — « Mon prince, ils sont de Saint-Gall, et ils auront grand besoin de votre protection lorsqu'ils se présenteront devant sa majesté l'empereur. » Et il lui expliqua le sujet de leur venue. « Dieu, qui tient les cœurs des rois en sa main, » dit-il, « veuille vous rendre mon lion, c'était ainsi qu'il appelait son père, doux et traitable ! » Puis s'inclinant vers l'oreille d'Eckard, il lui demanda lequel d'entre eux était élu ? — « Celui qui marche le premier, » répondit-il. — « Impossible ! » s'écria le prince ; « ce jeune homme si chétif, à la mine si délicate ! jamais l'empereur mon père ne voudra y consentir ; pourquoi ne pas demander l'investiture pour un de ces vieillards à barbe blanche plutôt que pour cet adolescent ! Croyez-moi, tenez conseil, ravisez-vous, car je n'oserais présenter à l'empereur ce jouvenceau. » Eckard répliqua que les privilèges qu'ils tenaient de Charlemagne ne leur permettaient pas de procéder à une élection, vu qu'ils étaient en minorité ; que du reste le nouvel élu était le neveu de Notker, qui avait rendu tant de services à la maison impériale, et qui certes n'aurait pas été élu à l'unanimité s'il n'en était pas digne. Othon se rendit à ces raisons et promit d'intercéder pour eux ; mais il ajouta qu'avant toute chose il voulait remettre la lettre de Bourcard à l'empereur pour le prévenir en leur faveur ; puis il invita Eckard à se rendre auprès de lui après le repas du soir pour la présenter à son père, si le moment était favorable. En effet, au sortir de table il demanda à l'empereur et à l'impératrice un entretien particulier. Une fois entré dans la salle du conseil, Eckard s'approcha de l'impératrice et la sollicita à voix basse d'être favorable à ses frères de Saint-Gall ; il lui dit qu'il avait appris que Sandrat avait exposé cette affaire d'une manière astucieuse à l'empereur, afin d'obtenir pour lui-même ce que demandaient les moines de Saint-Gall. Alors Othon le fils dit à son père : « Monseigneur ! il y a ici des députés de votre neveu Bourcard de Saint-Gall, maintenant très-infirmes par la volonté de Dieu ; veuillez leur demander ce qu'ils désirent. » — « Je sais qu'ils sont ici depuis ce matin, » répliqua l'empereur ; « mais j'ignore pourquoi ils ont évité ma présence ; quelques-uns des miens

m'ont assuré qu'ils n'étaient pas arrivés ici avec des vues droites et loyales, car celui qui marche en intégrité marche en assurance. » — « Malheur à ces hommes pervers, » s'écria Othon le fils, « qui cherchent par leurs sourdes menées à vous détourner de faire le bien ! » L'impératrice prit ensuite la parole : « Prenez garde, mon très-aimé seigneur ! prenez garde, » dit-elle, « de donner inconsidérément votre confiance aux hommes dont parle votre fils ; car déjà nous avons chagriné ces serviteurs de Dieu par la visite impériale que nous avons fait faire dans leur couvent. » — « Vous les connaissez bien, mon père, » reprit Othon le fils ; « il y a parmi eux des hommes vénérables que votre neveu Bourcard, près de sa fin, vous envoie. Ils m'ont demandé d'être admis en votre présence, ce que je leur ai promis pour demain ; voici la lettre dont ils sont porteurs pour vous ; vous verrez par son contenu qu'ils ne cherchent point à se cacher. » Puis il prit la lettre, en détacha le sceau, qui portait l'empreinte abbatiale de Saint-Gall, et l'ayant examiné, il dit, visiblement ému, qu'il avait cru voir le visage de son fils le pauvre abbé de Saint-Gall.

Le jeune Othon lut ce qui suit : « Bourcard, abbé de Saint-Gall, arrivé au terme de sa vie, souhaite un long règne aux empereurs Othon, ses premiers supérieurs après la majesté souveraine de Dieu. Miné par les années et dans un état de caducité, je sollicite de votre grâce, mes souverains seigneurs, de ne pas laisser mon troupeau sans pasteur, et mes enfans sans père. Je vous envoie donc, afin qu'il me succède de mon vivant, mon cher Notker, élevé par de bons maîtres à l'école des bonnes œuvres, lequel, je l'espère, sera agréable à Saint-Gall et à vous-mêmes. Je vous députe avec lui neuf témoins dignes de foi, qui vous attesteront le choix que j'ai fait de lui, pour qu'il reçoive de vous la confirmation de son investiture ; vous envoyant le bâton abbatial, et me recommandant à votre indulgence. Que le Seigneur des seigneurs conserve et fortifie votre règne impérial ! Amen ! » Othon le fils, qui avait traduit cette lettre écrite en latin, intercédait encore vivement en faveur des moines de Saint-Gall. Eckard prit aussi la parole et assura le monarque que ni lui, ni Notker le médecin n'auraient voulu recommander le nouvel élu s'il n'en était pas digne. — « Eh bien ! » s'écria l'empereur, « qu'ils viennent demain matin, et après les avoir entendus, je me déciderai. » L'homme regarde au visage, » dit le jeune Othon, « mais Dieu regarde au cœur ; sans doute celui qui vous est recommandé n'est pas homme aussi respectable que mon mai-



tre Eckard que voilà, mais il n'est pas si méprisable que votre Sandrat. » — « Plût à Dieu, mon fils, » répliqua l'empereur avec humeur, « que tous nos religieux fussent des Sandrat ! » Craignant que l'empereur ne prît ombrage des paroles véhémentes de son fils, Eckard fit signe à celui-ci de ne pas pousser les choses plus loin ; puis il alla auprès des religieux de Saint-Gall pour leur rendre compte de la volonté de l'empereur. Après avoir dit leur office pendant la nuit, ceux-ci se rendirent au point du jour à la résidence impériale où, selon l'usage, Eckard, en qualité de chapelain de la cour, lisait les prières du matin aux deux Othon, avec Palzon, évêque de Spire, l'un des hommes les plus savans de ce siècle.

Eckard, qui écrivait tout ce qui se passait de remarquable à la cour, nous a transmis ces détails ainsi que le dialogue suivant : L'évêque de Spire ayant fait signe au fils d'Othon que les religieux attendaient dans l'antichambre, celui-ci voulut aussitôt se rendre auprès d'eux ; mais devinant son intention, l'empereur le retint, en souriant, par le pan de son manteau.

*Othon le jeune* : « Jamais yeux n'ont été plus perçans que les vôtres, ô mon lion ! »

*Eckard* : « Cela n'est pas surprenant, car on dit que le lion dort les yeux ouverts. »

*Palzon* : « C'est dans ce sens que l'époux dit à l'épouse : *je dors, mais mon cœur veille*. Du reste, mon gracieux prince, je dois vous avertir qu'il y a en dehors d'ici des gens qui savent mieux prier en dormant que nous ne prions éveillés. »

*L'empereur* : « Et d'où les connaissez-vous si bien ? »

*Palzon* : « Comment ne reconnaitrais-je pas ceux qui m'ont élevé, et desquels j'ai appris le peu que je sais de bon ? »

*L'empereur* : « Je pense que c'était lorsque, pauvre et mendiant, vous erriez çà et là pour remplir votre besace. »

*Palzon* : « Ce n'est pas ce qu'ils m'ont donné, mais ce qu'ils m'ont enseigné, qui a le plus de prix pour moi. »

Là-dessus l'empereur se leva et alla lui-même ouvrir la porte aux religieux en leur souhaitant la bienvenue. Ils entrèrent et s'inclinèrent profondément, puis Wanwich, le plus âgé d'entre eux, prit la parole et demanda s'il lui était permis de s'adresser au public. Le jeune Othon lui dit qu'il pouvait le faire en toute assurance. — « Notre vieux abbé, » dit Wanwich, « ayant toute confiance en notre pieux et gracieux empereur et notre dame impératrice, nous charge de vous souhaiter un règne long et glorieux. Ses lettres indiquent le

sujet de notre arrivée, nous vous prions d'en faire lecture. »

*L'empereur* : « J'en connais le contenu, mais il ne me semble nullement convenable de déposer de son vivant notre cher fils Bourcard. »

*Cunibert*, un autre religieux, répondit : « Il y a moyen de tout concilier ; c'est Bourcard lui-même qui le propose : il restera notre abbé, et celui qui est appelé à lui succéder agira dans toutes les choses importantes, d'après son avis et son consentement ; du reste, celui qu'il nous destine est un homme de grandes espérances. »

*L'empereur* : « Montrez-moi donc celui que vous avez élu. » Notker, qui jusque là s'était tenu en arrière, s'avança, et l'empereur dit à l'oreille de son fils : « Puisque ces hommes parlent si bien, je vais les mettre à l'épreuve. » Son fils lui répondit, également à voix basse : « Mon père, que ce soit le dernier de vos soucis ; car vous ne les prendrez pas au dépourvu. » — « Est-ce donc, » continua l'empereur, « celui-là, qui pourrait être votre fils à tous, que vous me présentez ? Quoi ! vous tous, hommes blanchis par l'âge et l'expérience, vous n'avez pu, parmi tant de têtes chauves, trouver un successeur plus digne à Bourcard ? »

Le sous-diacre Rupert lui répondit : « Qu'il me soit permis d'observer à votre majesté qu'elle se trompe ; entre tant de maries qui ont choisi la bonne part, votre neveu n'a pu trouver une seule Marthe qui voulût s'inquiéter de nos affaires temporelles et se tourmenter quant aux soins du ménage ; c'est pourquoi, laissant de côté les vieux, il a choisi l'un des plus jeunes, et, si vous voulez bien nous en croire, il a choisi ce qui nous convient le mieux à tous. » Mais le monarque obstiné, ou plutôt induit en erreur par ses courtisans, comme il arrive souvent aux têtes couronnées, se levant, répliqua : « Il me semble que vous qui parlez, vous seriez plus digne d'occuper cette place que tout autre ; » puis il rentra brusquement dans ses appartemens. Malgré le dépit évident du monarque, qui se trouvait fort contrarié, l'impératrice, son fils et Eckard le suivirent aussitôt et le conjurèrent de ne pas laisser plus long-temps les religieux dans l'incertitude. Irrité de la résistance qu'il éprouvait, l'empereur déclara nettement que le sujet proposé par les religieux de Saint-Gall ne lui plaisait point, et que sachant qu'à Saint-Gall la discipline était fort relâchée, il y enverrait quelqu'un capable de la rétablir. Chacun comprit aussitôt qu'il s'agissait de Sandrat, de cet homme si haï de chacun. Aussitôt Eckard se jeta aux pieds de l'empereur, qui, d'un ton sévère, lui demanda ce qu'il voulait. « Que demandez-vous, père Ec-

kard? » lui dit-il; « voulez-vous l'abbaye? vous l'aurez, mais à condition que vous y irez avec un adjoint pour vous aider à y rétablir l'ordre et la discipline? » — « A Dieu ne plaise, mon souverain maître, que, pour pareil motif, je me prosterne devant vous et que jamais je trahisse mes frères! J'en verse des larmes pour vous, ô mon prince! qu'est donc devenue, chez les rois, cette fidélité à leur parole, honorée même des payens? » Puis, se relevant, il ajouta avec vivacité: « Ce ne peut être sans doute votre volonté, ô mon souverain, de violer le privilège de libre élection accordé par Charlemagne à Saint-Gall, et respecté par vos prédécesseurs. » Puis il ajouta, avec une expression pleine d'énergie et de fierté: « Ni votre neveu, ni le couvent, ni moi, n'attendent, pour remplir le rôle de notre supérieur, un autre que celui que nos frères vous ont envoyé, se confiant en leur bon droit et en l'équité de votre majesté. » L'impératrice et son fils joignirent leurs instances à celles d'Eckard et le supplièrent de ne pas se laisser séduire par une injuste prévention. Quant à l'empereur, il était visiblement agité par des sentimens divers; il se promenait à grands pas dans l'appartement et paraissait être en proie à une grande perplexité; puis s'arrêtant subitement et adoucissant un peu l'expression de sa physionomie, il ordonna que l'on fit entrer la députation de Saint-Gall. « Hommes de Dieu, dit-il aux religieux, surpris à la vue de vos vêtemens sans tunique, tels que St.-Benoît n'en a jamais porté, je ne vous ai pas d'abord donné le baiser de paix; approchez donc pour le recevoir. » Ils s'approchèrent, Notker en tête; mais l'empereur embrassa tous les religieux avant lui; les visages se rembrunirent visiblement; alors l'empereur dit à haute voix: « Patience; à chacun son tour. » Puis, après avoir fait quelques questions sur les coutumes et les règles de la vie monastique, il prit le bâton abbatial et donna l'investiture à Notker, selon les formes accoutumées, sous l'expresse condition que Bourcard resterait toujours abbé de son vivant, et que Notker ne ferait rien d'important sans l'avoir consulté, lui aussi bien que Notker le médecin et Eckard; puis il lui donna le baiser d'usage, et lui fit prêter serment sur les évangiles d'être fidèle à l'empire.

Cela fait, les religieux se rendirent à l'église pour y chanter le *Te Deum*. A leur retour, l'empereur ordonna à quelques vassaux de Saint-Gall, qui se trouvaient à sa cour, de recevoir leur fief du nouvel abbé, et de lui jurer foi et hommage. Le même jour il congédia les religieux en les chargeant d'affectueuses salutations pour son neveu,

et il leur annonça que bientôt il leur enverrait un homme propre à rétablir chez eux l'ancienne discipline.

(La fin au numéro suivant.)

---

## MYTHOLOGIE DES ALPES.

---

On trouve en général plus de superstition chez les montagnards que chez les habitans de la plaine; certaines traditions, plusieurs usages superstitieux se sont conservés chez eux depuis les temps du paganisme. Si le christianisme a remplacé l'adoration des divinités fantastiques des druides, il n'a pas encore entièrement détruit parmi la population alpestre la croyance à des êtres ou à certains génies qui habitaient les forêts et les cavernes des Alpes. Parmi ces sylphes, ces servans, ces esprits familiers, l'esprit de la montagne jouait et joue encore un rôle distingué dans les croyances des habitans de l'Oberland bernois. Cet être mystérieux n'est méchant qu'autant qu'il est irrité; car du reste il protège ceux à qui il veut du bien et qui en sont reconnaissans; il préserve leurs troupeaux des avalanches, il conserve les sources et les fontaines, garde les mines et les cavernes, et témoigne de diverses manières, et selon l'occasion, sa bienveillance à ses protégés. Mais c'est lui aussi qui suscite les tempêtes et les dissipe à son gré, qui chasse avec un bruit effrayant parmi les rochers et les précipices, et qui punit l'imprudent ou le présomptueux qui vient le troubler dans son domaine aérien ou qui vient donner la chasse aux animaux qui lui appartiennent.

Dans un des endroits des plus sauvages de la vallée de Grindelwald, il y avait un village nommé Schillingsdorf, dont il ne reste plus de vestiges. Voici, selon la tradition, à quelle occasion il fut détruit.

Dans une maison des moins apparentes du village vivait une famille sinon indigente, au moins peu aisée, mais contente du peu qu'elle possédait, parce que cela suffisait à ses besoins. Cette famille ne se composait, pour le moment, que de deux personnes: le vieux Thomas et Anne, sa femme. Leurs enfans, dès long-temps en état de gagner leur vie, avaient quitté le toit paternel pour aller chercher des moyens de subsistance que ne pouvaient plus leur accorder les ressources bornées de leurs parens. Un jour que Thomas et Anne, selon leur habitude, avaient fait leur prière



LE PONT DE SOLIS,  
dans les Engadins.

Die Solis Brücke  
im Engadin.



après le repas du soir, ils s'entretenaient du temps qui menaçait d'un orage, car la chaleur avait été accablante pendant la journée, et dans ce moment on entendait siffler le vent parmi les rochers : des éclairs sillonnaient l'obscurité, qui semblable à une voûte ténébreuse, s'appesantissait sur la vallée. La mère Anne ouvrit une des petites fenêtres de la chambre, et regarda au dehors avec inquiétude : la pluie commençait à tomber en larges gouttes; des éclats de tonnerre retentissaient dans la vallée. Elle referma la fenêtre en secouant la tête avec inquiétude. Mais d'un instant à l'autre l'orage augmentait d'une manière effrayante : les vents déchainés sifflaient affreusement parmi les montagnes, et la foudre brisait à coups redoublés la barrière de ténèbres, tandis que la pluie tombait par torrens. La vieille Anne ouvrit de nouveau la petite fenêtre pour observer l'état du ciel. « Quel temps ! » s'écria-t-elle ; « Dieu nous ait en sa sainte garde ! » En même temps elle vit au milieu de l'orage une figure humaine qui passait devant la maison ; comme effrayée par une apparition soudaine, elle dit à voix basse à Thomas, en se retirant de la croisée : « Nous donnerions volontiers l'hospitalité à quiconque se trouverait dans ce moment-ci exposé à un temps pareil, mais à un nain, oh non ! Dieu nous préserve de pareille engeance ! » Un instant après on frappa légèrement à la fenêtre. Anne, craintive, hésitait à ouvrir ; mais Thomas ouvrit lui-même et rendant le salut à l'étranger qui demandait un abri contre la tempête, il l'invita à entrer ; ce que celui-ci ne se fit pas répéter deux fois. Thomas, la lampe à la main, était allé à la rencontre de son hôte, qu'il introduisit dans la cuisine enfumée de la maison. Anne était déjà occupée autour du foyer à faire un grand feu pour sécher les vêtements de l'étranger ; mais en le voyant entrer, elle se hâta de faire trois fois le signe de la croix. (A cette époque on était encore bons catholiques dans cette vallée). C'était vraiment un nain, et les nains étaient alors assez mal famés dans les montagnes, parce qu'on les considérait comme des êtres surnaturels, tantôt bienfaisants, tantôt malfaisants, et que l'esprit de la montagne adoptait souvent cette forme pour se montrer aux humains. Ainsi donc après que Anne se fut garantie de cette manière contre l'influence des mauvais esprits, elle accueillit l'étranger avec toute la bienveillance possible. Après avoir séché ses vêtements et réchauffé ses membres engourdis, elle lui présenta du lait, du fromage, du pain et des cerises ; c'était tout ce qu'elle pouvait offrir. Le nain se mit à table ; mais à peine toucha-t-il aux mets

qu'on lui avait présentés, et il mangea avec une répugnance visible quelques miettes de pain et de fromage ; Anne et Gaspard le regardaient faire, tout en examinant avec une espèce de terreur son étrange figure. Son corps était assez petit pour être comparé à celui d'un nain ; ses membres grêles se terminaient par des mains et des pieds d'une grandeur disproportionnée ; sa tête énorme portait des cheveux plats et roux, qui cachaient en grande partie son front sillonné de rides ; un poil roussâtre, mais rare, couvrait sa lèvre supérieure ainsi que son menton ; ses yeux étaient louches et avaient une expression indéfinissable de malice. Tout à coup cet être étrange partit d'un éclat de rire diabolique, et, poussant de côté les mets qui lui avaient été présentés, il dit aux deux époux stupéfaits : « Merci, braves gens, pour votre accueil hospitalier ; nous autres sommes habitués à une nourriture moins substantielle ; mais n'importe, je vous sais bon gré de votre bonne volonté ; Dieu vous en récompensera. » Puis, prenant son bâton à la main, il ajouta, avec une grimace significative : « Et je vous le dis, cette récompense n'est pas éloignée ; cette soirée j'ai heurté à bien des portes, on m'a repoussé partout, et vous m'avez accueilli. » Après quoi il prit, clopin-clopant, le chemin de la porte. « Mais vous n'y pensez pas, » s'écria Anne ; « l'orage continue, les torrens sont débordés ; où iriez-vous dans cette obscurité ? croyez-moi, restez chez nous, je vous préparerai un lit du mieux qu'il me sera possible. » — « Merci, merci, » répliqua le nain ; « cette nuit encore, là-haut sur la montagne, il me reste une rude besogne à faire ; ainsi au revoir, Dieu vous garde ! » Gaspard et Anne, sans rien comprendre à ses paroles, restèrent la bouche béante ; leur hôte leur avait inspiré une terreur secrète dont ils ne pouvaient se rendre compte, et ils se couchèrent sans oser se communiquer leurs pensées.

Le matin l'orage avait entièrement cessé, mais un voile sinistre couvrait le ciel ; le disque du soleil était sans rayons et rouge comme du sang ; une lueur blafarde éclairait les glaciers ; toute la nature était dans le silence et dans une inquiète attente. Mais cet état ne dura pas long-temps ; le vent mugit d'abord sourdement dans les gorges des montagnes ; puis augmentant graduellement, la tempête éclata avec une rage effrayante ; la terre semblait ébranlée jusque dans ses abîmes ; tout grondait, les vents, les flots, le tonnerre, les antres des montagnes ; enfin l'univers semblait près de toucher à sa fin. Mais un nouveau bruit, plus effrayant que tous les autres, se fit entendre



tout à coup au-dessus du village; Thomas et Anne se réveillèrent épouvantés, leur maison était ébranlée; le sol était en mouvement; d'énormes rochers, des pierres, des arbres, des torrens d'eau et de fange, entraînant des bâtimens avec leurs habitans, le bétail, enfin tout ce qui se trouvait sur leur passage. Croyant que leur dernière heure était venue, Thomas et Anne se mirent à genoux et prièrent. Cependant, au milieu de ces convulsions de la nature, leur maison, qu'à chaque instant ils s'attendaient à voir s'abîmer, restait debout comme si elle eût été protégée par une main invisible, tandis que tout alentour il y avait un bouleversement complet : alors, dans l'espérance de pouvoir fuir, ils sortirent de leur cabane; mais, oh prodige ! derrière elle s'était arrêté un énorme bloc de rocher; au dessus du rocher était le nain qu'ils avaient reçu chez eux la veille, ayant dans ses mains un sapin déraciné avec lequel il tenait le bloc de rocher immobile, en l'appuyant contre le sol avec une force surhumaine, et bravant ainsi les rochers qui roulaient, les cataractes qui bondissaient du haut de la montagne, dont une partie s'était écroulée. Ainsi protégée par ce rocher, la cabane de Thomas resta intacte, avec son jardin, son étable et quelques terres alentour, le torrent de pierres, de fange et de toutes sortes de débris ayant pris son chemin à droite et à gauche ; mais tout le reste avait disparu, maisons, terres, hommes et bestiaux. Thomas et Anne joignirent les mains et rendirent des actions de grâce au ciel pour leur miraculeuse conservation, sans songer en quoi ils l'avaient méritée. Le nain sourit avec bienveillance à ses protégés tout en s'occupant à faciliter l'écoulement des eaux qui, n'étant plus alimentées par les cataractes du ciel, commençaient à tarir. Puis il remua d'énormes blocs de rochers, des sapins renversés, et en fit une digue solide pour empêcher l'éboulement des terres et recevoir le limon fécondant qui descendait encore de la montagne. Ensuite il enleva les énormes débris qui encombraient les environs de la maison et qui recouvraient le terrain. Tout entier à ces travaux, qui furent exécutés avec une habileté merveilleuse et sans le moindre effort, le nain grandissait à vue d'œil et prit enfin des dimensions gigantesques ; sa figure revêtit une expression toute différente et singulière, en même temps que ses formes devenaient insensiblement moins distinctes, s'effaçaient de plus en plus et se réduisirent en dernier lieu en une légère vapeur qui ne tarda pas aussi à disparaître bientôt tout à fait. Thomas et Anne, reconnaissans, retournèrent dans leur cabane isolée,

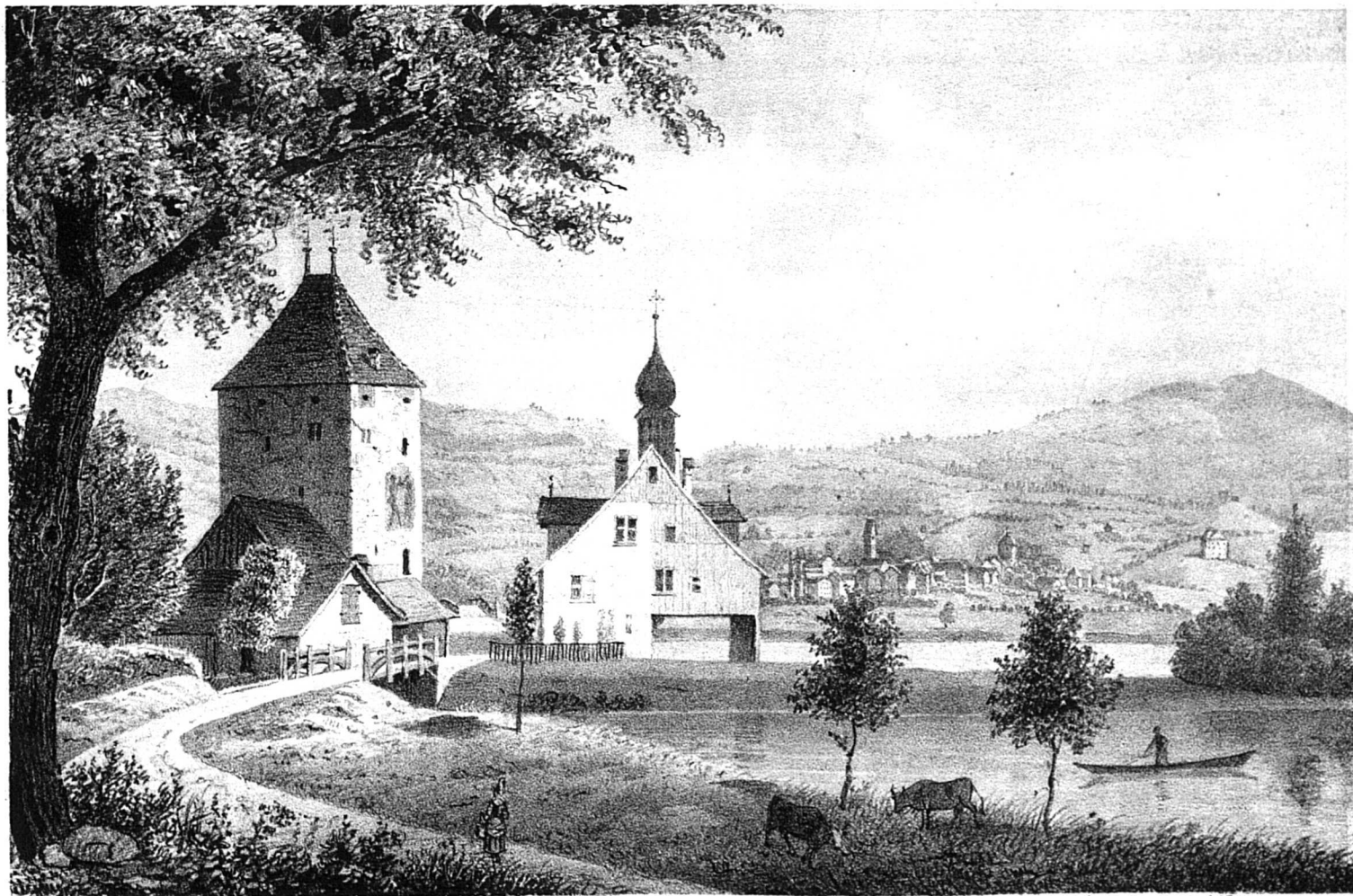
car le village de Schillingsdorf n'exista plus que dans les traditions des habitans de la vallée; et dès lors l'hospitalité devint pour eux plus que jamais un devoir sacré ; aussi tout homme, pauvre ou riche, était-il sûr d'être bien accueilli chez eux, et personne ne fut dans le cas de frapper deux fois à leur porte.

---

## GRINAU.

---

Non loin de l'extrémité orientale du lac de Zurich, près des rives de cette Linth qui, jadis, par ses débordemens, déroba presque tout le sol de cette contrée à la culture, est situé l'antique village de Tuggen, dans le district de Marche, au canton de Schwyz. Cet endroit, qui chez les Helvétiques, était le chef-lieu d'un *gau*, était habité par une peuplade farouche qui résista long-temps à l'introduction du christianisme dans son sein. Lorsque, au commencement du septième siècle, Saint Gall et Columban vinrent en Suisse pour y convertir les payens habitant alors cette contrée, ils y furent assez mal reçus. Il est vrai que Columban, se laissant emporter par son zèle, et oubliant la modération des premiers apôtres, avait violé l'enceinte sacrée et renversé les idoles, qu'il jeta dans le lac : aussi fut-il battu et fustigé par les habitans du pays, et ce n'est qu'avec peine qu'il put échapper à leur colère. Près de Tuggen est l'antique château de Grinau, situé sur la limite du canton, du côté de Saint-Gall : c'est une grosse tour avec quelques bâtimens et une chapelle. Un vieux pont de bois traverse la Linth non loin de son embouchure dans le lac de Zurich. Tuggen et Grinau appartenaient au comte de Rappersweil, puis, après sa mort, au comte de Toggenbourg ; mais les comtes de Homberg-Habsbourg, en qualité d'héritiers des comtes de Rappersweil, revendiquèrent leurs droits sur Grinau. Les Zuricois étaient alors en guerre avec le comte Jean de Habsbourg ; aussi se préparèrent-ils à soutenir les droits de Thierry de Toggenbourg, conjointement avec Schwyz, que ses traités l'obligeaient à soutenir. Un corps nombreux de Zuricois s'embarqua et vint joindre les troupes que commandait Thierry. Ils convinrent ensemble d'attaquer Grinau de toute part et de l'emporter d'assaut ; mais se fiant à la grande supériorité de leurs forces, les soldats se répandirent dans les environs afin de se rafraîchir avant le combat. Le comte Jean de Habsbourg était un jeune chevalier plein

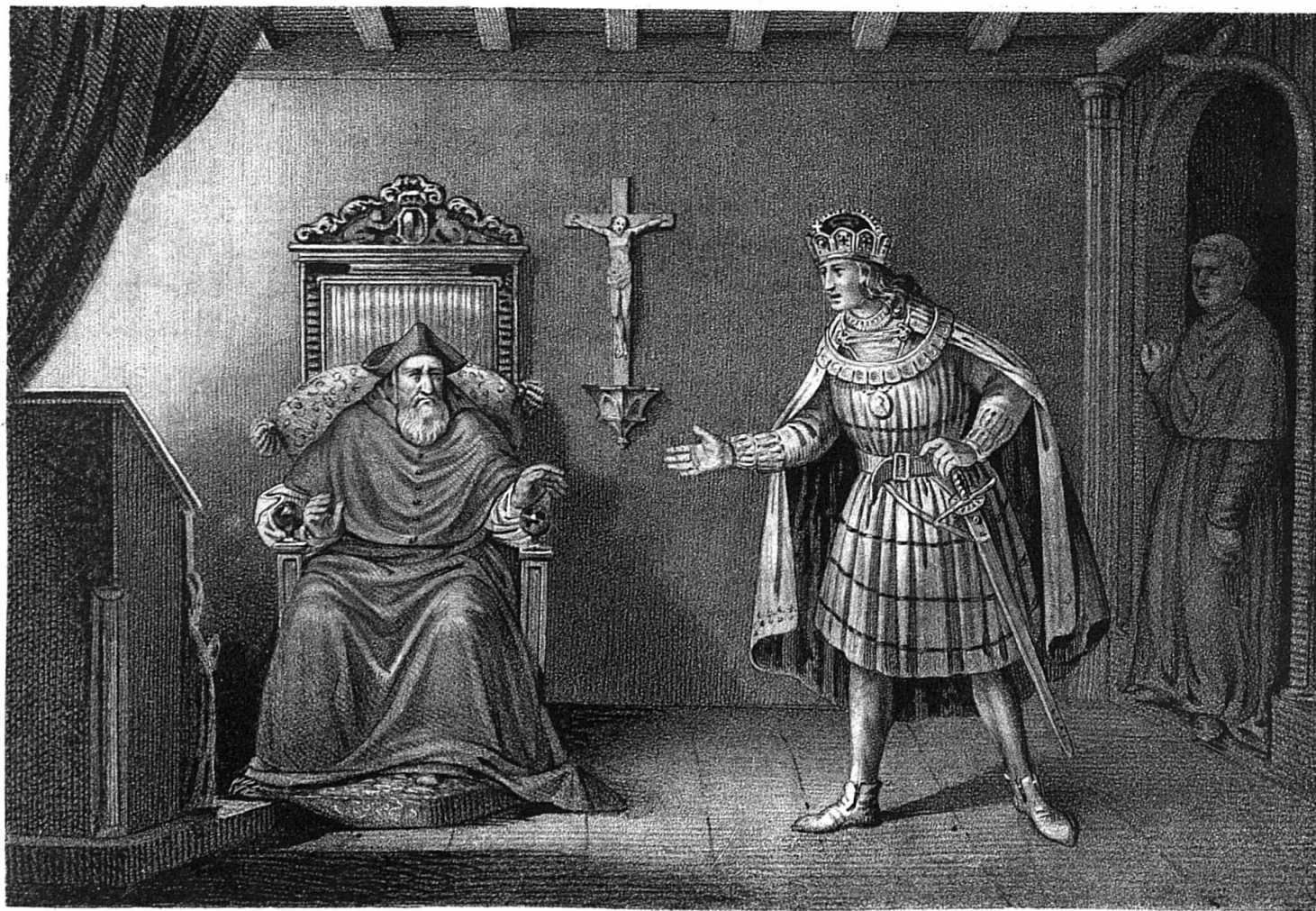


CHATEAU DE GRINAU.

Schloss Grinam.







OTTO III ET L'ABBÉ BURCARD

Otto III und der abt Burkard



de valeur ; sa physionomie belle, noble et mâle, portait l'empreinte de son ardeur guerrière et d'une âme généreuse. S'étant aperçu de la sécurité de l'ennemi, il s'adressa à ses soldats et leur dit : « Mes amis, si vous avez du courage et de la résolution, Dieu, qui a souvent donné la victoire au petit nombre, nous la donnera aussi aujourd'hui ; l'ennemi, se fiant à son nombre, se croit en parfaite sûreté et ne songe point à être attaqué ; marchons à lui. » Puis il conduisit sa troupe sur le Buchberg, colline boisée, située entre Tuggen et le lac de Zurich. De là il fondit avec impétuosité sur l'ennemi qui, ne s'attendant point à cette attaque soudaine, prit la fuite vers ses bateaux, laissant une cinquantaine de morts sur le champ de bataille et plusieurs prisonniers, parmi lesquels était le comte Thierry, qui fut conduit sous bonne garde à Grinau. Mais les Zuricois, honteux d'une pareille défaite, et voyant le petit nombre de leurs ennemis, revinrent sur leurs pas et débarquèrent de nouveau, pleins de rage, mais pour cette fois en bon ordre. Au même instant arriva, d'un autre côté, une troupe de Schwyzois, qui venaient les seconder. Le comte Jean combattit vaillamment à la tête des siens, mais il ne put long-temps résister à tant d'ennemis ; lui-même, cerné de toute part, séparé des siens au moment de succomber, appela auprès de lui son ami Alinger, jeune chevalier, qui à de nobles qualités joignait un courage héroïque. Alinger se fraya un chemin au travers de l'ennemi jusque vers le comte Jean ; mais ce n'était plus que pour venger sa mort ; il tomba bientôt lui-même percé de coups, après avoir vainement offert une rançon pour avoir la vie sauve. Les Zuricois, informés qu'un corps d'Autrichiens approchait, se retirèrent sans avoir atteint le but de leur expédition. Les restes de la troupe du comte Jean se retirèrent, désolés de la perte de leur seigneur ; parmi eux étaient les gens de Rappersweil, qui l'affectionnaient particulièrement. Furieux de cette perte, ils entrèrent dans la prison où était détenu le comte Thierry et se vengèrent sur sa personne de la mort du comte Jean, en le massacrant impitoyablement.

Entre Tuggen et Grinau il y a une plaine que l'on appelle Lintliport, et qui, antérieurement aux travaux entrepris pour le dessèchement des marais de la Linth, était souvent inondée en totalité. On y voit quelques maisons et une chapelle ; cette dernière doit son origine à un miracle. Anna Gruber, d'Appenzell, paralytique, sortit de l'hôpital d'Uznach dans l'intention de faire le pèlerinage d'Einsiedeln, afin d'obtenir sa guérison

par l'intercession de la Vierge miraculeuse. Elle fit le trajet d'une lieue et demie depuis Uznach jusqu'à l'endroit où est maintenant placée cette chapelle, en se traînant sur ses pieds et ses mains. Arrivée en cet endroit, elle rencontra un homme de bonne mine qui l'arrêta, puis lui touchant les pieds de ses mains, lui ordonna, au nom de Dieu, de se lever ; ce qu'elle fit sans difficulté, ayant aussitôt recouvré l'usage de ses membres. Alors elle continua son pèlerinage avec la plus grande facilité, et alla ensuite passer le reste de ses jours dans le couvent de Auf-der-Au, près de Schwyz.

### PIÉTÉ DE RODOLPHE DE HABSBOURG.

On sait que ce prince était extrêmement pieux. Etant un jour allé à la chasse entre le couvent de Fahr et Baden, il se trouva séparé de sa suite dans un endroit découvert, où coulait un ruisseau. Le temps était mauvais, il avait plu dès le matin, en sorte que les chemins, d'ailleurs fort mauvais alors, étaient devenus très-boueux. Le comte Rodolphe songeait à s'en retourner chez lui, lorsqu'il entendit à quelque distance le tintement d'une sonnette. Ne devinant pas d'abord quelle était la cause d'un pareil bruit dans cet endroit désert, il se dirigea de ce côté en traversant les halliers : bientôt il rencontra un prêtre qui portait le saint sacrement, et qui, selon l'usage, était précédé du marguillier tenant en main une petite cloche. Ils venaient d'un village voisin et se rendaient auprès d'un moribond, qui demeurait à une assez grande distance. Le pauvre prêtre avait retroussé sa soutane et marchait péniblement dans un sentier extrêmement glissant et boueux. Lorsque le comte fut arrivé auprès de lui, il descendit de cheval et plia dévotement le genou devant le sacrement, que le prêtre avait posé sur une pierre, tandis qu'il se disposait à ôter ses souliers pour traverser le ruisseau. Comprenant son intention, Rodolphe l'arrêta, et lui dit : « Il n'est pas bien que je sois à cheval tandis que le serviteur de Dieu, qui porte le corps de notre Seigneur, chemine à pied. » Puis il le fit monter sur son cheval, et ayant pris celui de l'un de ses valets qui venait d'arriver, il l'accompagna jusqu'à la demeure du mourant. Le prêtre y entra aussitôt après avoir remercié le comte. Ayant rempli sa mission, l'ecclésiastique fut fort surpris de retrouver devant la maison le comte Rodolphe

qui l'attendait et qui l'obligea de nouveau à se servir de son cheval. Après avoir opposé quelque résistance, il accepta la monture et retourna chez lui en compagnie de Rodolphe, qui ne le quitta qu'après l'avoir accompagné à une assez grande distance. Le lendemain, le bon curé s'en vint auprès du comte de Habsbourg en lui ramenant son cheval, et en ajoutant beaucoup de remerciemens. Mais le comte répliqua : « A Dieu ne plaise que moi ou l'un des miens montions le cheval qui a porté le corps de notre Seigneur ! gardez-le pour vous, sinon donnez-le à l'église ; j'y joindrai une pièce de terre pour le nourrir. »

Un jour le comte alla au couvent de Fahr, faire une visite à une vieille religieuse qu'il connaissait. « Seigneur, » lui dit celle-ci, « vous avez fait une œuvre bien méritoire et honoré Dieu en donnant votre cheval pour son service ; soyez certain qu'il vous en récompensera vous et votre postérité ; car je vous dis que vous parviendrez aux plus grands honneurs que l'homme puisse atteindre sur cette terre. » Cette prédiction ne tarda pas trop à se réaliser. Le prêtre que Rodolphe avait si généreusement assisté devint dans la suite chapelain du prince électeur de Mayence, auquel il raconta cette anecdote. Lorsque le trône de l'empire devint vacant, l'électeur de Mayence, dont l'influence était très-grande en Allemagne, et qui, grâce à son chapelain, avait conçu une haute opinion du comte de Habsbourg, le proposa pour occuper le trône vacant depuis si long-temps. Les électeurs, bien vite décidés par la recommandation de l'électeur de Mayence, et encore plus par les qualités brillantes de Rodolphe, l'élurent à l'unanimité.

Cependant, malgré son respect pour l'église, Rodolphe de Habsbourg ne voulut jamais aller à Rome pour se faire couronner ; il fut couronné à Aix comme roi d'Allemagne ; mais il préféra renoncer à la couronne impériale et à celle d'Italie plutôt que de se rendre auprès du pape. Pressé un jour par les seigneurs de sa cour de leur faire connaître les raisons de son éloignement pour le voyage de Rome, il leur donna pour réponse la fable suivante : « Il y avait une fois un lion très-puissant, qui habitait une caverne dans la montagne ; il invita tous les autres animaux à venir à sa cour ; ce que ceux-ci acceptèrent sans se faire prier, car ils étaient fiers de l'honneur que leur faisait le puissant monarque de la montagne. Il n'y eut que le renard qui, selon son habitude, rusé et prudent, ne se pressa pas de dire oui. Ayant remarqué que parmi ceux qui allaient faire leur cour au lion, beaucoup ne revenaient pas, il prit le parti de rester chez lui. » Alors les seigneurs

comprirent parfaitement que l'empereur voulait faire entendre par là que beaucoup de rois étaient allés en Italie, mais qu'un grand nombre n'en étaient pas revenus.

## L'AN 1545.

Les calamités qui accablèrent cette année une grande partie de la Suisse, laissèrent après elles de longs et pénibles souvenirs. Les chroniques de cette époque disent que dès le principe l'été fut extrêmement pluvieux ; d'où il résulta une crue extraordinaire de tous les lacs de la Suisse. Celui de Zurich était tellement élevé, que la Limmat ne suffit plus à son écoulement ; elle inonda plusieurs rues de la ville, de sorte que l'on pouvait y circuler en bateau jusque dans l'église de Notre-Dame. L'eau était au niveau de tous les ponts, que l'on avait chargés de grosses pierres et d'autres objets pesans, afin qu'ils ne fussent pas entraînés par le courant. Là où est maintenant l'hôtel de l'Épée était située la maison du chevalier Gottfried Mullner, bâtie en bois, comme l'étaient alors presque toutes les maisons de Zurich, dont elle n'était pas l'une des moins belles. Dans la nuit elle fut soulevée par les eaux et entraînée en une seule masse par le courant de la rivière, avec tout ce qu'elle renfermait, sauf les habitans, qui fort prudemment s'en étaient éloignés à temps. Il était curieux de voir s'avancer majestueusement cette énorme masse le long de la rivière. Malheureusement il y avait plus bas des moulins et un pont ; trois de ces moulins furent entraînés au premier choc du bâtiment flottant, qui s'arrêta ensuite contre le dernier pont, alors situé près de la tour des seigneurs de Regensberg. Comme il importait beaucoup de conserver ce pont, et qu'il était à craindre qu'il ne fût emporté par la pression de cette maison, on mit tout en œuvre pour la démolir aussitôt ; mais pendant l'opération le pont se rompit avec un terrible craquement, et tout suivit le cours de la rivière, maison, pont, bateaux et travailleurs. Jamais on n'avait vu pareille inondation, et pour en perpétuer la mémoire, on érigea une pierre dans la rue nommée Dorf, pour indiquer jusqu'où les eaux s'étaient élevées en cette occasion. A Lucerne, l'inondation ne se fit pas moins sentir : toutes les rues basses étaient dans l'eau, et l'on pouvait naviguer avec des ba-

teaux chargés jusque dans l'église des cordeliers. A Constance, le Rhin s'éleva à la hauteur des murs de la ville, où il entra à grands flots ; ce fleuve enleva tous les ponts qui le traversaient entre la Suisse et l'Allemagne ; à Laufenbourg, douze maisons s'écroulèrent en même temps que le pont.

D'autres calamités suivirent ces inondations : les récoltes avaient été détruites par les eaux et les pluies continuelles, et les gouvernemens d'alors n'étaient pas assez avancés en fait d'administration pour prévenir des cas de disette et y apporter remède. Cette disette se changea en une cruelle famine ; beaucoup de monde périt de faim et de misère, et, pour comble de maux, vint la peste, qui dépeupla la Suisse et toute l'Europe.

Dans ces temps d'affreuses calamités, l'évêque de Constance, Nicolas de Kenzingen, fidèle à sa mission, donna l'exemple d'une charité véritablement chrétienne en employant sa fortune au soulagement des indigens. Trois fois par semaine il nourrit trois à quatre mille pauvres, et cela pendant tout le temps de la famine, qui dura deux ans ; aussi s'appauvrit-il lui-même : mais les bénédictions des malheureux qu'il soulageait montèrent pour lui jusqu'au ciel. Sa mort fut considérée comme une nouvelle calamité publique ; plusieurs milliers de pauvres accompagnèrent son cercueil, qu'ils portèrent depuis le château de Castelen, où il mourut, jusqu'à Constance.

### LE CRIMINEL GRACIÉ.

Parmi les bizarreries de la législation et des usages du moyen-âge, il faut citer le privilège qu'avaient, dans une grande partie de la Suisse et de l'Allemagne, les femmes enceintes de demander la grâce d'un criminel condamné à mort. Or, voici ce qui arriva à Bâle l'an 1599.

Un jeune homme, ouvrier mécanicien, travaillait de son état à Bâle, chez un maître, bourgeois de cette ville. Son assiduité au travail, sa bonne conduite, la douceur et la docilité de son caractère lui avaient valu l'estime de son chef et de ses camarades. Cependant notre jeune homme, comme tous les fils d'Adam, avait aussi ses défauts : il paraît que le sien était d'être parfois un peu colérique, ce qui faillit lui devenir bien fatal ; car ayant eu un jour une querelle avec un de ses camarades, on en vint aux injures, puis des injures aux menaces, et des menaces aux coups ; si bien

que le jeune menuisier, faute d'autres projectiles, se saisit d'un pot d'étain, qui dans tous les cabarets d'alors, comme cela a lieu encore aujourd'hui en certaines contrées, tenait lieu de bouteille, et le lança si violemment à la tête de son antagoniste, que celui-ci mourut des suites du coup. Le meurtrier fut saisi ; on lui fit son procès, et les juges le condamnèrent à mort. Ce jugement mit singulièrement en émoi le beau sexe de Bâle ; malheureusement les chroniques de cette époque ne disent pas pourquoi, ce qui cependant serait fort intéressant à connaître. Le jour de l'exécution était arrivé, tous les apprêts du supplice étaient terminés, la sentence du criminel venait d'être prononcée, et on se préparait à quitter l'hôtel-de-ville pour conduire le condamné au lieu du supplice, lorsque l'on vit s'avancer processionnellement vers l'hôtel-de-ville une longue file d'hommes et de femmes, tous en habits de deuil. En tête du cortège marchaient gravement tous les maîtres menuisiers de la ville avec leurs ouvriers ; puis les membres de l'abbaye des tireurs et ceux de l'abbaye du Safran, au nombre de plus de 200 hommes. Ensuite venait une foule de femmes enceintes ou qui du moins s'en étaient donné les apparences ; elles étaient précédées par quatre respectables sage-femmes qui, sans nul doute, faisaient partie du cortège pour le cas, assez peu probable, où il faudrait vérifier les titres des solliciteurs. L'arrière-garde se composait d'une multitude de bourgeois et de bourgeoises, tous également en habits de deuil, qui marchaient deux à deux en bon ordre. Le conseil de Bâle se trouva dans un singulier embarras lorsque ayant reçu la députation féminine, qui demandait à deux genoux la grâce du condamné, les hommes leur succédèrent et firent la même demande. Le tribunal n'osant déroger à l'usage, mit aussitôt en liberté le jeune homme, qui avait su si vivement intéresser le public en sa faveur.

Dans la législation de cette époque il était assez commun qu'un homme condamné à la peine de mort eût encore pour lui les chances d'échapper si ce n'est à l'exécution de la sentence, du moins à la mort. C'est ainsi qu'à Bâle une femme convaincue d'infanticide avait été condamnée à mort ; et ce genre de mort était une noyade aussi cruelle que bizarre, qui cependant offrait des chances de salut à la suppliciée. Voici le procédé dont on usait en pareille circonstance.

On conduisait la condamnée, après qu'elle avait entendu la lecture de sa sentence, à la maison de ville, avec le cérémonial usité en pareil cas sur le pont du Rhin. Là on lui attachait ensemble les

pieds et les mains ; puis on lui fixait autour du col deux vessies de bœuf remplies d'air et une à chaque pied ; mais ces dernières tenaient chacune à une corde qui avait cinq à six pieds de longueur. Ces préparatifs faits, on enlevait quelques planches au plancher du pont et on y faisait passer la condamnée qui tombait alors dans la rivière, dont le courant l'entraînait aussitôt. Les vessies l'empêchaient d'enfoncer entièrement dans l'eau ; alors si elle n'était pas déjà à demi morte de frayeur aussi bien que de sa chute, et qu'elle eût gardé assez de présence d'esprit, elle pouvait, ayant le nez hors de l'eau, respirer assez d'air extérieur pour échapper au trépas. Un bateau la suivait de près et la retirait de l'eau aussitôt que le courant l'avait amenée à l'extrémité de la ville ; si elle n'était pas noyée, elle était retirée des flots et mise aussitôt en liberté.

Un homme qui avait attenté à la pudeur d'une femme, était aussi puni par l'eau, mais avec quelques variantes. On lui liait les pieds et les mains, puis au moyen d'une longue corde on le faisait passer sous le pont en le laissant plonger dans la rivière d'où on le retirait aussitôt en ramenant la corde à soi. Cet exercice était réitéré deux, trois, quatre fois, selon la sentence ; si ensuite il n'était pas noyé il était banni à perpétuité.

Dans le temps où l'Europe fourmillait de sorcières, on avait un moyen tout aussi ingénieux de reconnaître les femmes coupables de s'être vouées à Satan. Pour cela l'accusée était saisie et on lui liait en croix les pieds et les mains, puis on la jetait à l'eau. Si elle surnageait, elle était déclarée coupable de sortilège, on la retirait de l'eau et on la livrait sans miséricorde au bûcher. Si au contraire elle enfonçait dans l'eau, on la retirait aussitôt et elle était déclarée innocente : cette épreuve passait pour infaillible. Le spectacle de pareils supplices était extrêmement goûté par le peuple, et chaque fois que le spectacle avait lieu, il y avait une immense affluence de curieux, avides de scènes aussi intéressantes. Il arriva cependant plusieurs fois que la presse fut si forte qu'il en résulta de graves accidents, faute d'une bonne police. Par exemple, un beau jour la barrière d'un pont

cédant à la pression de la foule, se rompit, et les curieux se noyèrent, tandis que le condamné échappait au trépas ; ce qui n'empêcha pas que lorsqu'on abolit ce genre de supplice, vers la fin du seizième siècle, les regrets se manifestèrent hautement parmi le grand nombre d'amateurs de semblables divertissemens, qui n'étaient au fond, il faut bien en convenir, qu'une violation des premiers principes d'humanité et de charité chrétienne.

---

## PAYSAGES

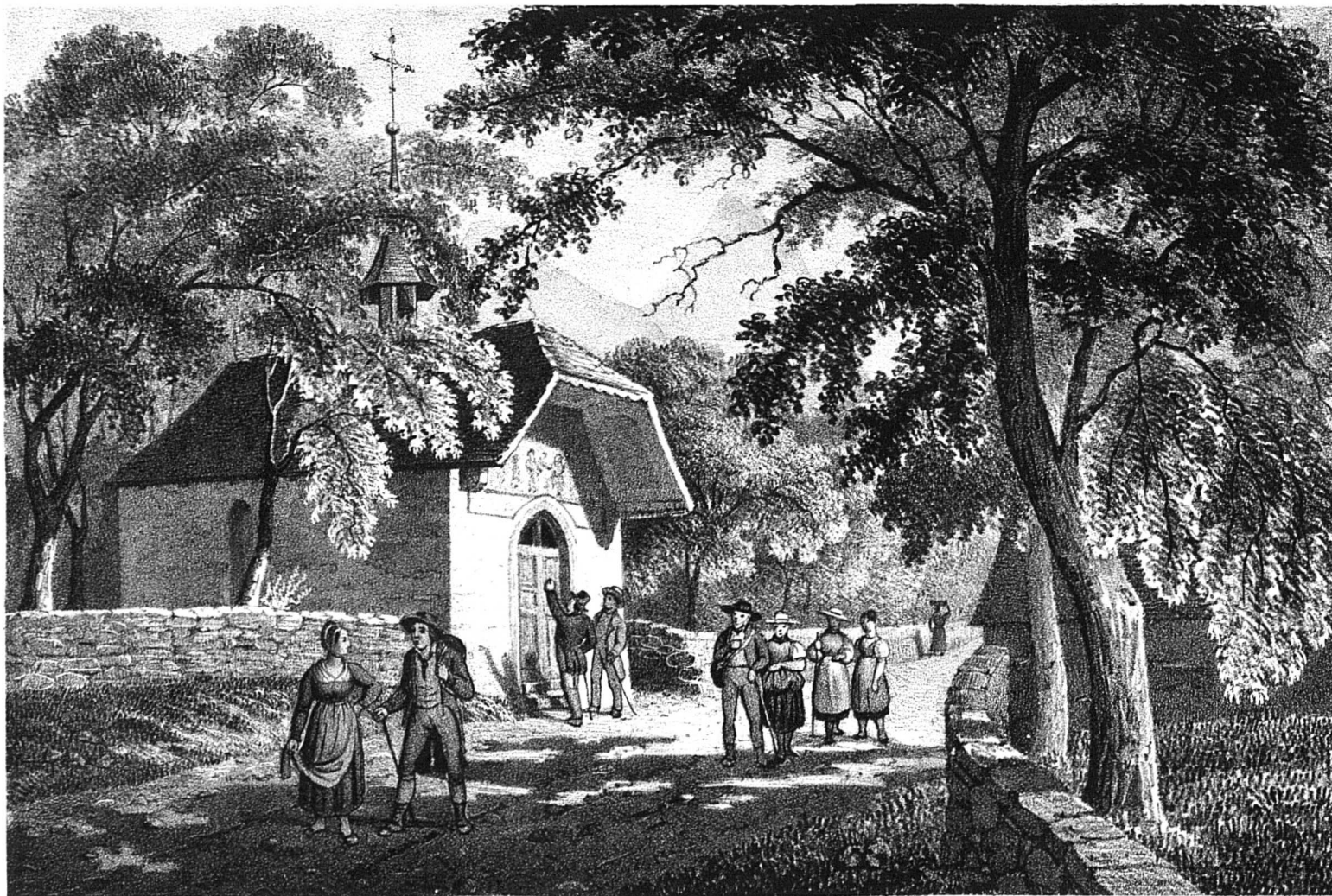
### DE LA VALLÉE DE HASLI.

---

Il serait difficile de trouver dans la Suisse, si riche en beaux sites, une vallée qui, comme celle de Meyringen ou du bas Hasli, réunisse tous les genres de beautés. Le nombre et la magnificence de ses cascades, la hauteur et les formes tantôt hardies, tantôt gracieuses de ses montagnes, où l'on distingue sans peine tous les degrés de la végétation, on y rencontre tous les contrastes de la nature : le sauvage et le champêtre, le terrible et le gracieux, sont liés par des transitions toujours imprévues et toujours nouvelles. Ici c'est un groupe de beaux arbres ombrageant des rochers d'où s'échappe une jolie cascade semblable à un filet d'argent et qui se balance dans les airs. Plus loin, c'est une autre cascade, mais qui bondit, tombe avec le bruit du tonnerre et couvre d'écume les rochers qu'elle heurte et mine constamment. Là c'est un ruisseau aux ondes pures et limpides qui coule avec un léger murmure entre des touffes d'arbres et d'arbustes, parmi lesquels se glissent quelques rares rayons de lumière ; un pont rustique le traverse ; des enfans jouent sur le frais gazon et sous l'ombrage que borde son rivage accidenté, tandis que quelques chèvres bondissent joyeusement à l'entour.







LA CHAPELLE DE STAUFFER.

Die Stauffachers Capelle.





LES ENFANTS DE WINKELRIED.

Die Kinder Winkelrieds.

## LA CHAPELLE DE WINKELRIED

ET

## LES HÉROS D'UNTERWALDEN.

Dans les environs si pittoresques de Stanz, sur le chemin qui conduit à Sarnen, est une chapelle qui porte le nom d'une famille de héros dont s'enorgueillit à juste titre le canton d'Unterwalden : c'est celle d'Arnold et Struth de Winkelried. L'un fut le sauveur de la patrie et l'autre en fut le bienfaiteur. Voici le fait glorieux que la tradition attribue à ce dernier.

A une lieue de Stanz, au pied du Mutter-Schwanenberg, était anciennement un village appelé Wyler, entouré en partie de marais. Les habitants s'étant un jour aperçus, par les restes sanglants qu'ils trouvèrent, qu'une bête féroce avait attaqué leur bétail qui paissait sur les pâturages voisins, plusieurs hommes déterminés se mirent aussitôt à la poursuite du ravisseur. Mais quelle ne fut pas leur frayeur lorsqu'après de longues recherches ils découvrirent pour leur ennemi un animal inconnu et redoutable, moitié amphibie et moitié basilic, en un mot un monstre semblable à ceux que combattirent Saint-George, le chevalier chrétien, et le Persée de la mythologie païenne. La petite troupe lança une nuée de flèches sur son corps cuirassé d'écailles impénétrables, mais il se retira dans une caverne de la montagne voisine où personne n'osa le poursuivre. Dès-lors, chaque fois que la faim le pressait, il quittait son antre pour aller chercher sa pâture dans la vallée, où les chèvres et les moutons devenaient victimes de sa voracité. Pour arrêter la destruction de leurs bestiaux, les habitants de Wyler se virent contraints de les conduire hors de la portée du monstre. Mais celui-ci, à défaut d'autre proie, se mit à dévorer des enfants, des femmes et même des hommes. Ces pauvres gens n'osèrent bientôt plus sortir de leur village, la route qui conduit à Sarnen devint déserte, aucun voyageur ne s'y hasarda plus, et l'on était obligé de faire un grand détour par les montagnes pour communiquer avec les endroits supérieurs du pays. La désolation était générale : en vain invoqua-

t-on les saints, en vain fit-on des prières publiques et des processions pour éloigner ce fléau ; il y eut bien quelques hommes assez courageux pour tenter une attaque contre le monstre, mais une partie d'entre eux devint victime de son dévouement, et les autres reconnurent l'inutilité de toute entreprise pour déloger cet ennemi, qui se retranchait toujours au fond de son obscure caverne. Enfin les malheureux habitants de cette contrée, poussés par le désespoir, prirent la résolution d'abandonner un endroit où ils n'avaient d'autre tombeau à attendre que le ventre de ce monstre vorace. Le village de Wyler devint complètement inhabité, les maisons tombèrent en ruine et les champs restèrent incultes.

A cette époque vivait dans le pays d'Unterwalden une famille noble du nom de Winkelried, qui avait déjà fourni plus d'un héros à la patrie. Struth de Winkelried, banni du pays à cause d'un duel dans lequel il avait tué son adversaire, avait suivi l'empereur Frédéric II en Italie avec le contingent d'hommes que fournissait son pays. Dans la guerre que l'empereur y soutint contre les Guelfes, le jeune guerrier se distingua tellement que Frédéric le créa chevalier sur le champ de bataille de Paenza. Cependant Struth, le cœur plein de regrets au souvenir de sa patrie, entendit parler du monstre qui la désolait, et saisissant cette occasion de se réhabiliter, il fit demander si, en combattant et tuant le terrible animal, il obtiendrait sa grâce pour récompense. Sur la réponse affirmative, il se hâta de revenir à Unterwalden, et se mit en devoir de mener à bonne fin son entreprise.

A l'aube du jour, notre aventureux héros, armé de toutes pièces, dirigea ses pas vers l'endroit qu'infestait son redoutable ennemi. C'était à cette heure là qu'il sortait ordinairement de son repaire pour aller à la recherche de sa proie. Le monstre ne se fit pas chercher longtemps, et s'élança la gueule béante et les yeux étincelans au-devant du cheva-



lier pour le dévorer; mais celui-ci, aussi prompt que courageux, lui enfonça dans la gueule sa lance hérissée d'un faisceau d'épines. Pendant que l'animal faisait de vains efforts pour se débarrasser de cet objet incommode, le chevalier le frappait de sa pesante épée, et lui portait à la tête et au col de profondes blessures; enfin, épuisé par cette lutte et par la perte de son sang, il tomba lourdement sur la terre noircie de son sang infecte. Winkelried lui plongea encore une fois dans le corps son épée toute entière, puis en signe de victoire il la jeta toute fumante en l'air et la resaisit par la garde. Une foule de curieux craintifs, qui dans l'éloignement avaient été témoins de ce combat, lui répondirent par des cris d'allégresse; tous accoururent pour le féliciter. Mais hélas! le héros ne jouit pas longtemps de son triomphe, car par suite des blessures qu'il avait reçues et du contact de l'haleine ou du sang vénimeux de l'animal, dont quelques gouttes avaient pénétré entre les jointures de sa cuirasse, il pâlit, chancela et tomba sans vie à côté du cadavre de son ennemi.

Sur le lieu même où s'était passé ce combat, on érigea un petit oratoire qui existe encore. La caverne qui servait de refuge au monstre s'appelle encore aujourd'hui l'*antre du dragon*, et les prés marécageux où il exerçait ses ravages *Drachenried* (prés du dragon). La localité où avait existé le village de Wyler reçut le nom de *Oedewyler* (village désert).

Quel est le Suisse qui entend prononcer le nom de l'héroïque Struth ou d'Arnold de Winkelried sans être pénétré de sentimens généreux? Qui n'a lu ou ne connaît par tradition cette mémorable bataille de Sempach où les soldats du duc Léopold

d'Autriche, tout couverts de fer, formaient un bataillon serré, aussi impénétrable que meurtrier? Les Suisses faisaient de vains efforts pour s'ouvrir un passage au travers de ce rempart hérissé de pointes menaçantes, et déjà leurs plus braves guerriers avaient mordu la poussière, lorsqu'un chevalier, Arnold de Winkelried, s'écria: «Confédérés! je vais vous ouvrir le chemin; prenez soin de ma femme et de mes enfans!» A ces mots, prompt comme l'éclair, il se jette sur les lances ennemies, en embrasse autant qu'il peut en saisir, et ouvre une large brèche en tombant mortellement blessé. Les Suisses y pénétrèrent aussitôt par dessus le corps du héros, et remportent bientôt une éclatante victoire en taillant en pièces l'armée autrichienne. Depuis ce temps le nom de Winkelried est resté sacré dans l'Unterwalden; la reconnaissance publique lui consacra une chapelle, seul genre de monument que l'on connaisse dans ce pays pour honorer le souvenir des grands hommes. Mais cette chapelle n'est pas celle que l'on voit aujourd'hui, car l'ancienne fut détruite par des mains sacrilèges. Le dernier rejeton de cette famille de héros fut Arnold de Winkelried qui mourut en 1522 à la bataille de la Bicoque dans les rangs de ses compatriotes.

Pendant les cinq cent quarante-huit ans qui suivirent la journée mémorable où Struth de Winkelried délivra sa patrie de l'animal qui la désolait, aucun ennemi ne toucha le sol de cette intéressante contrée.

Ce fut en 1798 qu'un adversaire plus terrible, plus destructeur encore, quoique à face humaine, vint éhsanglanter et réduire en un affreux désert la patrie des enfans de Winkelried.



Tandis qu'en 1798 la grande œuvre de la régénération de la Suisse s'opérait par les armées de la république française, les paisibles cantons forestiers croyaient, vu leur peu d'importance politique et leur forme de gouvernement même, échapper aux innovations. Mais leur étonnement fut grand lorsqu'ils apprirent que, sans même les consulter auparavant, ils étaient enveloppés dans le nouvel ordre de choses qui renversait celui sous lequel ils avaient vécu cinq cents ans. Ce ne fut qu'un cri d'indignation dans tout le pays, et l'on résolut de repousser par la force une injuste agression. Cependant l'armée républicaine s'avancait sur plusieurs colonnes pour forcer les récalcitrans : il fallait céder ou combattre. A Unterwalden les plus sages opinaient pour le premier parti, mais le clergé déclama du haut de la chaire contre la nouvelle constitution qui renversait la religion et leur liberté. Cette constitution vient de Paris, disaient-ils, de cette nouvelle Babylone; elle a été fabriquée par des athées, des déistes, des jansénistes, des philosophes, des jacobins et des francs-maçons. Le peuple, promptement excité au plus haut point, proféra des menaces de mort contre ceux qui parleraient de se soumettre. Unterwalden envoya ses guerriers à Schwytz qui était le point le plus menacé; on combattit avec un courage héroïque, mais chaque victoire coûtait beaucoup de sang, diminuait le nombre des combattans et il fallut enfin céder et accepter cette constitution si détestée. Peu de jours après le directoire exigea de tous les cantons le serment civique; partout, même dans l'Obwalden, on s'y soumit; mais le peuple de Nidwalden, de nouveau fanatisé, refusa avec obstination. L'évêque de Constance avait cependant formellement annoncé que ce serment n'avait rien de contraire à la religion. Mais *Lussi*, curé de Stanz, son chapelain *Kayser* et le curé *Käslé*, qui exerçaient un pouvoir absolu et une influence sans bornes sur l'esprit de la multitude qu'ils excitaient par tous les moyens possibles à la résistance, surent déjouer tous les efforts que firent les autorités et les gens modérés pour éviter de grands malheurs. Les magistrats furent destitués ou incarcérés, et *Lussi* avec ses collègues exerça un pouvoir illimité. Dès que le peuple eut résolu de défendre jusqu'à la dernière extrémité sa religion et sa liberté qu'il croyait menacées, on institua un conseil de guerre. *Lussi*, un pistolet posé sur son pupitre, le présidait et le dirigeait. Alors on s'empessa de fondre des balles, de faire des cartouches, d'élever aux endroits accessibles des redoutes et des abattis; au bord du lac on enfonça des pieux dans l'eau pour empêcher le débarquement, et tous les canons dont on put disposer furent placés en batterie aux endroits conve-

nables. Les jeunes filles même, les femmes et tous ceux qui étaient capables de manier une arme quelconque travaillaient avec ardeur pour faire des préparatifs de défense, soit en réparant et nettoyant de vieilles armes, soit en charriant les munitions et traînant les canons.

Cependant l'armée de la république, commandée par Schauenbourg, s'approchait de tous les côtés; une dernière sommation fut adressée au peuple de Nidwalden qui la repoussa. Chacun était à son poste, chacun était joyeux et plein d'enthousiasme, et nul ou du moins un bien petit nombre ne doutait de la victoire; on la leur avait promise infailliblement, car les chefs avaient habilement profité de l'ignorance et de la superstition du peuple pour l'exalter. Le moment du danger approchait, mais les secours de Schwytz, d'Uri, de Zug, de Glaris, de Saint-Gall et même d'une armée autrichienne n'arrivaient pas comme l'avaient promis les meneurs de l'insurrection. L'un d'eux, le chapelain *Kayser*, trouva à propos de profiter de la nuit pour quitter furtivement le pays, et *Lussi*, de mettre en lieu de sûreté tout ce qu'il possédait. Dans ce moment critique arriva un formidable renfort; c'était un seul homme, mais cet homme, le fameux capucin *Paul Styger*, possédait l'art de fanatiser toute une armée: il en avait donné des preuves quelque temps auparavant, lors de l'invasion des Français dans le canton de Schwytz; c'est encore avec la même assurance, avec la même audacieuse éloquence qu'il se présenta aux défenseurs d'Unterwalden, monté sur un superbe cheval de bataille, en costume de chasseur, le panache flottant sur son chapeau, le sabre au côté et les éperons aux talons. Au milieu du camp et entouré d'une foule passionnée, il parla avec une effronterie sans exemple et débita les absurdités les plus ridicules pour exciter encore davantage le peuple; il alla même jusqu'à distribuer des amulettes qui, à ce qu'il disait, rendaient invulnérable.

Pendant ce temps Schauenbourg faisait avancer ses brigades par l'Unterwalden supérieur, qui n'avait point voulu faire cause commune avec la partie inférieure. A Winkel il avait fait rassembler des bateaux pour faire traverser le bras du lac à ses troupes, et il établit des batteries à Hergiswyl pour protéger le débarquement. Le 3 septembre trois barques chargées de Français s'approchèrent du rivage d'Unterwalden pour faire une reconnaissance, mais le feu d'une batterie dressée près de Kirsiten les repoussa; le lendemain ils revinrent avec cinq bateaux et le jour suivant avec neuf, sans obtenir plus de succès. Le général Schauenbourg était à la tête d'une armée de 12 à 16,000 hommes; la population de Nidwalden, en exceptant Engelberg qui n'avait

pas pris les armes, était à peine du nombre de dix mille âmes, dont deux mille de tout âge, capables de porter les armes, étaient disséminés sur dix postes différents. Le 7 et le 8 les Français lancèrent de leurs batteries une grêle de boulets rouges sur Stanzstadt et Kirsiten, sans que les Unterwaldois pussent leur répondre avec leurs canons de petit calibre; mais ils repoussèrent vigoureusement plusieurs tentatives de descente, ainsi que les attaques opérées sur Alpnach et vers le Kernwald, dans lesquelles les assaillans perdirent beaucoup de monde, car les carabiniers d'Unterwalden, cachés derrière les rochers et les broussailles, avaient fait un feu des plus meurtrier, et n'eurent qu'un seul tué.

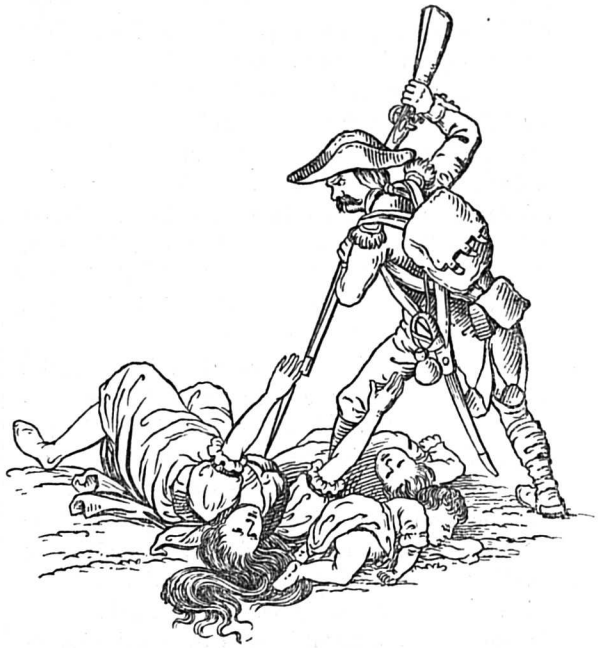
Enhardis par ces succès qui semblaient confirmer les prophéties de Styger, ces pâtres armés que la mitraille des canons ennemis n'intimidait pas, se préparèrent pour de nouveaux combats. La nouvelle de leur courageuse résistance et des pertes des Français se répandit aussitôt dans les cantons voisins prêts aussi à se soulever; encore quelques journées de pareils succès et l'armée de Schauenbourg était peut-être anéantie. Déjà le 8, deux cents hommes de Schwytz s'étaient embarqués en armes à Brunnen pour aller secourir leurs frères. Trente carabiniers de Seelisberg, au canton d'Uri, firent de même en suivant les sentiers des montagnes. Cependant Schauenbourg résolut de faire le 9 une attaque générale. Dès l'aube de ce jour on entendit le canon retentir dans les montagnes; les Français attaquaient sur tous les points à la fois. D'abord le combat le plus acharné eut lieu sur les limites d'Obwalden, où six cents hommes retranchés derrière des remparts de terre eurent à défendre ce passage contre un ennemi cinq ou six fois plus nombreux. Assaillis par un feu terrible de mitraille, ils quittèrent cette dangereuse position et se postèrent sur les hauteurs rocailleuses et couvertes de broussailles qui entourent le Drachenried. Là les carabiniers recommencèrent leurs décharges meurtrières sur l'ennemi qui s'avancait dans la plaine, et les deux canons que les Unterwaldois avaient placés sur la hauteur où passe la route de Stanz vomissaient la mort à chaque instant. Les Français se formèrent en deux colonnes pour enlever à la baïonnette cette importante position; on se battit avec une fureur extrême, le canon tonnait sans discontinuer, des pierres et des quartiers de rochers roulaient sur les assaillans. Enfin ceux-ci se retirèrent en désordre, puis, après s'être ralliés, s'élancèrent une seconde fois à l'assaut, mais inutilement. Alors les artilleurs français redoublèrent leur canonade sur ce point, tandis qu'une forte colonne d'infanterie se dirigeait vers les hauteurs pour tourner la gauche des insurgés. Mais là se trouvaient

les guerriers de Schwytz et d'Uri, depuis longtemps impatients d'en venir aux mains avec l'ennemi; comme des héros habitués à vaincre, ils tombèrent sur ces bataillons avec une impétuosité irrésistible et les rejetèrent dans la plaine. Sur la droite des insurgés était le Rotzberg, si fameux dans l'histoire suisse; les Français ayant échoué sur la gauche voulurent tourner cette colline escarpée, couronnée par les ruines du château de Wolfenschiess. A cet effet un corps détaché s'avança dans la gorge du Rotzloch, où le voyageur admire une cascade pittoresque; mais à peine eut-il fait quelques pas sur le sentier étroit de ce passage, qu'il fut accueilli par le feu d'une troupe de carabiniers dont chaque coup portait la mort dans leurs rangs; frappés d'étonnement par cette attaque imprévue, ces Français agueris, bien armés et supérieurs en nombre, restèrent un instant indécis, puis s'enfuirent honteusement.

Les divers combats qui se livrèrent sur les rives du lac ne furent pas plus heureux pour l'armée de la république. Trente-trois grands bateaux formant trois divisions munies d'une nombreuse artillerie, attaquèrent en même temps les divers points accessibles de la côte; mais dignes fils des héros qui combattirent à Morgarten et à Sempach les ennemis de leur liberté, les défenseurs d'Unterwalden ne se laissèrent intimider ni par le nombre ni par la mitraille des agresseurs: toutes les attaques furent repoussées victorieusement. Cependant le corps d'armée de la république, grâce à l'immense supériorité du nombre put constamment envoyer de nouveaux bataillons au combat pour réparer ses pertes énormes. Les forces des insurgés étaient tellement divisées et insuffisantes que plusieurs passages, du reste à peine praticables, restèrent mal gardés, désavantage dont les chefs de l'expédition française surent habilement profiter; ainsi, après neuf heures de combat, plusieurs bataillons français pénétrèrent dans la vallée de Stanz depuis Obwalden par les pâturages du Gross-Aecherli gardé par 70 hommes seulement, qui ne purent opposer qu'une faible résistance, tandis que d'autres, débarqués à Kirsiten au pied de Burgenstock, franchirent sans obstacles cette montagne aux flancs escarpés. Alors les héroïques enfants de Winkelried pris à dos et assaillis de tous côtés, ne songèrent qu'à vendre chèrement leur vie. Alors aussi ces victimes du fanatisme maudirent ceux qui, par leurs discours et leurs promesses, avaient attiré sur leur pays un aussi terrible fléau, et qui au moment du danger ne se trouvaient nulle part. Lussi, dans des trances mortelles, pria dans l'église pendant que les siens combattaient. Lorsqu'il apprit que tout était perdu, il prit la fuite en proie au plus violent désespoir. Non loin de Stanz, ayant rencontré une

troupe de femmes armées de tout ce qu'elles avaient pu trouver, il leur ordonna d'aller de deux côtés différens vers l'ennemi qu'il disait être en fuite. Malgré l'observation qu'on lui fit de ce que cet ordre allait faire tomber sous les coups de l'ennemi ces infortunées créatures, et qu'il vaudrait mieux les renvoyer chez elles, ce traître ne se laissa persuader par aucune considération, il réitéra l'ordre qu'il avait donné dans le seul but de protéger sa fuite qu'il exécuta aussitôt, tandis que ces malheureuses femmes allaient se faire égorger. Le curé Käsli était déjà hors d'atteinte. Restait encore le général capucin Styger qui, lorsque toute nouvelle résistance fut devenue inutile, accourut à Buochs, et ne songeant qu'à couvrir sa fuite, il exhorta ces braves à recommencer un combat si inégal, leur promettant la victoire selon son habitude. Ainsi le feu se fit entendre de nouveau vigoureusement; mais bientôt des tourbillons de flammes et de fumée s'élevèrent de toutes parts dans le village, sans que le canon cessât de tonner : on chercha des yeux le capucin-général, mais il avait disparu depuis longtemps et se trouvait en lieu de sûreté.

En peu d'instans toute cette malheureuse contrée offrit le spectacle le plus affreux qu'on puisse imaginer : autant il y avait de villages, autant on voyait de fournaises vomissant des torrens de flammes; chaque maison servait d'aliment aux colonnes flamboyantes qui s'élevaient vers le ciel obscurci par un épais nuage de fumée. Néanmoins le combat ne discontinua pas. Les habitans de Nidwalden, divisés en autant de groupes de combattans qu'il y avait de postes à défendre se trouvèrent tous entourés d'une nuée d'ennemis; ils étaient un contre dix, mais il n'y en eut aucun dont les Winkelried eussent eu à rougir. Chacun combattait jusqu'à son dernier soupir, nul ne demandait grâce et des deux parts on ne faisait point de quartier. Dans cette mémorable journée il se fit des prodiges d'une valeur héroïque, inspirée par l'amour de la patrie et la rage du désespoir; mais aussi des actes d'une barbarie dont on n'avait pas eu d'exemple depuis l'invasion des Huns. Des groupes de femmes, d'enfans, de faibles vieillards armés de faux, de fourches, de massues, ne voulant pas survivre à la ruine de leur patrie, se jetaient sur l'ennemi en frappant selon leurs forces et recevaient la mort sans plaintes. On voyait de malheureuses mères fuyant leurs maisons enflammées, partir et entraîner leurs enfans avec elles; là de faibles vieillards, des malades ou des enfans qui n'avaient plus ni père ni mère, fuyaient leurs demeures croulantes et le fer de l'ennemi. Mais tous n'eurent pas ce bonheur, car ceux qui purent être atteints furent massacrés sans pitié, sans distinction



de sexe ou d'âge; les Français n'épargnèrent ni l'enfant au berceau ni le prêtre à l'autel; des malheureux, trop faibles pour fuir assez promptement, furent repoussés dans les flammes, des enfans jetés dans le brasier ardent, en un mot la fureur et la barbarie des soldats n'avaient plus de bornes, les morts mêmes n'étaient pas à l'abri de leur brutalité. Cependant au milieu de ces scènes d'horreur, on vit des officiers français, parmi lesquels se distinguaient un Muller alsacien, et un Meimoni, tous les deux chefs de brigades, s'efforcer au péril de leur vie, d'arrêter la fureur cannibale de leurs soldats, et c'est par leur devouement que Stanz ne fut pas réduit en cendres comme tous les autres endroits; mais leur humanité révoltée ne put empêcher les scènes les plus horribles. Les hussards français se conduisirent en général avec plus d'humanité, car on en vit plusieurs qui retiraient des enfans des mains de leurs camarades prêts à les massacrer ou à les jeter dans les flammes. Partout où la vue se portait, on ne voyait que des torrens de flammes, des nuages de fumée, des habitations, des chapelles et des églises croulantes, des mourans et des cadavres, on n'entendait que les gémissemens des blessés, les cris du désespoir, le fracas des poutres et des murailles qui tombaient, et auquel se joignait le bruit du canon et de la fusillade, car le combat continuait toujours. Beaucoup de vieillards, de femmes et d'enfans, croyant échapper au massacre et à la brutalité du soldat, se réfugièrent dans l'église de Stanz; mais ils avaient encore trop bonne opinion de ces bar-

bares, car ils furent tous massacrés, et le prêtre qui officiait devant l'autel fut percé d'une balle, dont encore aujourd'hui on montre aux étrangers l'empreinte sur l'autel. Dans cette effroyable journée les habitans de Nidwalden donnèrent un si grand nombre de preuves d'héroïsme, qu'il serait impossible de les rapporter toutes. Dix-huit jeunes filles s'étaient réfugiées près de la chapelle de Winkelried; entourées d'ennemis elles ne pouvaient échapper, et sachant ce qu'elles devaient attendre de la brutalité de ces farouches soldats, elles n'hésitèrent pas à faire le sacrifice de leur vie. Armées de faux seulement et adossées contre le mur de la chapelle, elles soutinrent un instant le choc d'un bataillon français, combattant en héroïnes comme leurs pères et leurs frères, jusqu'au dernier soupir, et se faisant toutes tuer, non pas cependant sans vendre chèrement leur vie. Les vainqueurs pour ajouter à leur honteuse victoire, mirent le feu à la chapelle dont les débris servirent de tombeau aux cadavres de ces filles. Les volontaires de Schwytz et d'Uri, cernés de toutes parts, se firent jour au travers des bataillons ennemis et retournèrent chez eux avec leur bannière sans avoir perdu plus de quatre des leurs. Un de ceux-ci, attaqué par six Français à la fois, fit mordre la poussière à plusieurs d'entr'eux; mais enfin grièvement blessé il tomba sans cesser de combattre jusqu'au dernier soupir. Près de Stanz quarante-cinq hommes cernés par un bataillon tout entier, luttèrent en désespérés et finirent par se faire jour. La nuit mit fin à tant de combats. Les Nidwaldois avaient perdu à peine cent hommes en combattant dans les rangs, mais par suite des engagements isolés et des massacres, ils eurent en tout 259 hommes, 102 femmes et 25 enfans tués, y compris les 60 personnes égorgées dans l'église de Stanz. Six cents bâtimens habités, églises ou chapelles furent consumées par les flammes, et outre Stanz il ne resta debout dans le Bas-Unterwalden qu'un seul village, Hergiswyl, qui étant de l'autre côté du lac avait été occupé par les Français avant les hostilités. On évalue les dommages dans le Nidwalden à 1,498,606 fl., ce qui certes était énorme pour un pauvre petit pays qui comptait à peine 8000 âmes. Toutes ces atrocités ne se commirent pas seulement dans le premier moment d'exaspération, mais pendant deux jours encore l'incendie, le pillage, le meurtre continuèrent sans que le général Schauenbourg cherchât à y mettre un terme; des troupes de soldats parcouraient les forêts et les lieux écartés; là ils égorgaient sans pitié les faibles restes d'une famille sans asile qui se croyait dans ces lieux hors d'atteinte; les vieillards, les femmes et les enfans abandonnés n'étaient pas épargnés non plus. Dès qu'ils rencontraient une misé-

nable hutte, une étable, n'importe, ils y mettaient aussitôt le feu.

Les Français qui combattaient dans la journée du 9 étaient de vieilles troupes habituées à vaincre; leurs pertes furent énormes, car déjà dans l'après-midi ils comptaient 350 blessés; les généraux eux-mêmes avouèrent avoir eu plus de 2000 tués.

De nouvelles calamités succédèrent à ces affreux désastres: les bestiaux étaient encore sur les montagnes, mais le moment était venu de les faire descendre dans la plaine pour y attendre le retour de la belle saison. Toutes les récoltes pour l'hiver étaient détruites, les abris pour le bétail n'existaient plus, il n'y en avait pas même pour l'homme et la disette se faisait déjà sentir; nombre de gens n'avaient plus ni asile ni famille. On voyait errer çà et là des enfans qui redemandaient leurs mères, des mères éplorées qui cherchaient leurs enfans, des épouses désolées leurs époux. La bienfaisance des Suisses se montra alors dans tout son éclat; quoique tous les cantons eussent plus ou moins souffert par la guerre et les réquisitions, des secours inattendus affluèrent de toutes parts; l'Angleterre même et l'Allemagne se montrèrent généreuses. Quant à la France, la cause de tant de malheurs, elle se contenta de dépouiller la Suisse, mais il n'en sortit pas un denier pour soulager cette multitude de victimes innocentes qu'elle avait frappées.

On pensa que le moyen le plus sûr de relever le peuple de Nidwalden de sa destruction était de travailler à l'instruire, et d'introduire quelque branche d'industrie dans le pays, car abandonnée à elle-même cette belle contrée n'aurait bientôt été peuplée que de mendiants. Dans tout le pays il n'existait qu'une charrue que l'on conservait comme une curiosité dans l'arsenal de Stanz. On en envoya donc un bon nombre depuis Lucerne, ainsi que des semences et d'autres outils aratoires, afin de rendre fertile un sol qui ne demandait qu'à produire. On tâcha d'introduire d'autres branches d'industrie dans le pays, afin d'habituer ce peuple à considérer le travail comme le moyen d'échapper à la faim et à la misère. En même temps on recueillit une centaine d'orphelins dont diverses personnes d'autres cantons se chargèrent charitablement. On institua à Stanz une maison d'orphelins où une centaine d'enfans trouvèrent un asile, établissement à la tête duquel se trouvait le célèbre Pestalozzi, qui, avec une entière abnégation de lui-même, ne cherchait qu'à atteindre un but; l'amélioration de l'espèce humaine par l'éducation. Mais les belles espérances qu'on avait conçues s'évanouirent bientôt: le peuple d'Unterwalden était ennemi d'innovations; il aimait mieux mendier et être réduit aux plus dures privations que



de changer ses habitudes ; l'industrie ne prit aucun développement, la charrue resta en repos, Pestalozzi ne fut point compris, et enfin le bâtiment qu'il occupait fut transformé en hospice militaire par les Français.

Comment pourrait-on visiter ce pays, comment parcourir les ombrages si frais et si calmes des environs de Stanz, sans être ému au souvenir de toutes les scènes d'héroïsme et de douleur que nous venons de décrire ! Que de souvenirs se rattachent à ces noms classiques de Drachenried, de Rotzloch, de Rotzberg et surtout à cette chapelle de Winkelried dont les héros anciens et modernes ont immortalisé le nom.

La chapelle de Winkelried a été rebâtie telle qu'elle existe aujourd'hui.

---

## HEDWIGE DE SOUABE

ET

## ECKARD DE SAINT-GALL.

(Fin.)

Ce réformateur n'était rien moins que le fameux Sandrat qui, par ses artifices, était parvenu à convaincre l'empereur que l'abbaye de Saint-Gall avait besoin d'être réformée ; et il est aisé de comprendre que le monarque aveuglé crut ne pouvoir faire un meilleur choix qu'en l'envoyant lui-même pour opérer cette réforme. Son arrivée au couvent fut considérée comme une véritable calamité ; mais on s'y soumit avec résignation. Quoique connu pour un fourbe, on fut fort étonné à Saint-Gall de la conduite du nouveau réformateur, qui commença son système d'amélioration en se plaignant en plein chapitre de la fréquence des chants et des prières, de ce que l'on cuisait des mets avec de la graisse de porc, de ce que les portions de vin étaient trop petites, et ensuite de l'éternité du dimanche à l'église et de la longueur du vendredi au refectoire et à la cuisine. Mais ce fut pis encore lorsqu'on rencontra le digne homme ivre et chancelant dans les corridors et s'amusant à attaquer à coups de poings les religieux interdits et témoins de ce spectacle. L'abbé Notker écrivit une longue lettre à Eckard, dans laquelle il lui dépeignait l'infâme conduite du moine

crapuleux ; celui-ci la remit au fils Othon et à l'impératrice, qui se chargèrent d'en donner connaissance à l'empereur. Un messenger qui apporta une nouvelle lettre de la part de Notker en fournit bientôt une occasion favorable. Après lui avoir demandé des nouvelles de Sandrat, l'impératrice qui était présente prit la parole et lui dit : « Monseigneur, c'est moi qui vous donnerai de ses nouvelles. » Puis elle lui lut la lettre de Notker, qui finissait par ces mots : *Nous supplions V<sup>otre</sup> Majesté d'avoir enfin pitié de nous, et de mettre fin aux persécutions et au scandale que nous éprouvons depuis quatre mois.* Et alors elle lui raconta en détail la conduite indigne de Sandrat, qu'il avait institué réformateur de l'abbaye. L'empereur, d'abord stupéfait, entra dans une violente colère : « J'ai honte, » dit-il, « d'avoir affligé ces gens de bien ; j'admire leur patience, que j'ai mise à une si rude épreuve ; mais cet imposteur n'échappera pas au châtiment qu'il a mérité. » Puis il ordonna à Eckard d'écrire aussitôt à Saint-Gall, d'assurer les religieux de sa bienveillance, de leur exprimer tout son chagrin de ce qui s'était passé, et de dire à l'abbé que s'il l'avait affligé, il se proposait de le réjouir d'une visite qu'il lui ferait prochainement.

Cependant Sandrat avait quitté le couvent avant que la colère de l'empereur eût pu l'atteindre. Un jour maigre, jour rigoureusement observé au couvent, quelques jeunes religieux le surprirent faisant un copieux repas de viande ; ne pouvant résister à la tentation de profiter d'une si belle occasion de se venger de lui, ils le saisirent et le fustigèrent d'une telle manière, qu'il trouva bon de désertir le couvent avant qu'une nouvelle correction du même genre lui fût encore infligée ; et dès lors il n'osa plus se montrer ni à la cour ni au monastère.

Cependant les bons moines de Saint-Gall se préparaient à recevoir leurs illustres hôtes. De son côté l'empereur était impatient de visiter cette célèbre abbaye qui avait fourni tant d'hommes savans, où tant de princes de l'empire avaient reçu leur éducation, et dont les écoles étaient si réputées à cette époque. Ce fut la veille de l'Ascension, en 972, que les deux monarques honorèrent, ou plutôt obtinrent l'honneur d'être reçus dans l'abbaye de Saint-Gall. Ayant avec intention laissé ignorer le moment de leur visite, tout était calme et silencieux à leur arrivée dans les bâtimens, car les moines étaient à l'église où l'empereur se rendit aussitôt accompagné de l'impératrice, de son fils, de son gendre le duc d'Oëningen et de son frère Brunon, archevêque de Cologne. Les moines dans leurs stalles rangées des deux côtés du chœur, recueillis et attentifs à l'office, ne se laissèrent nullement distraire par l'arrivée de tant





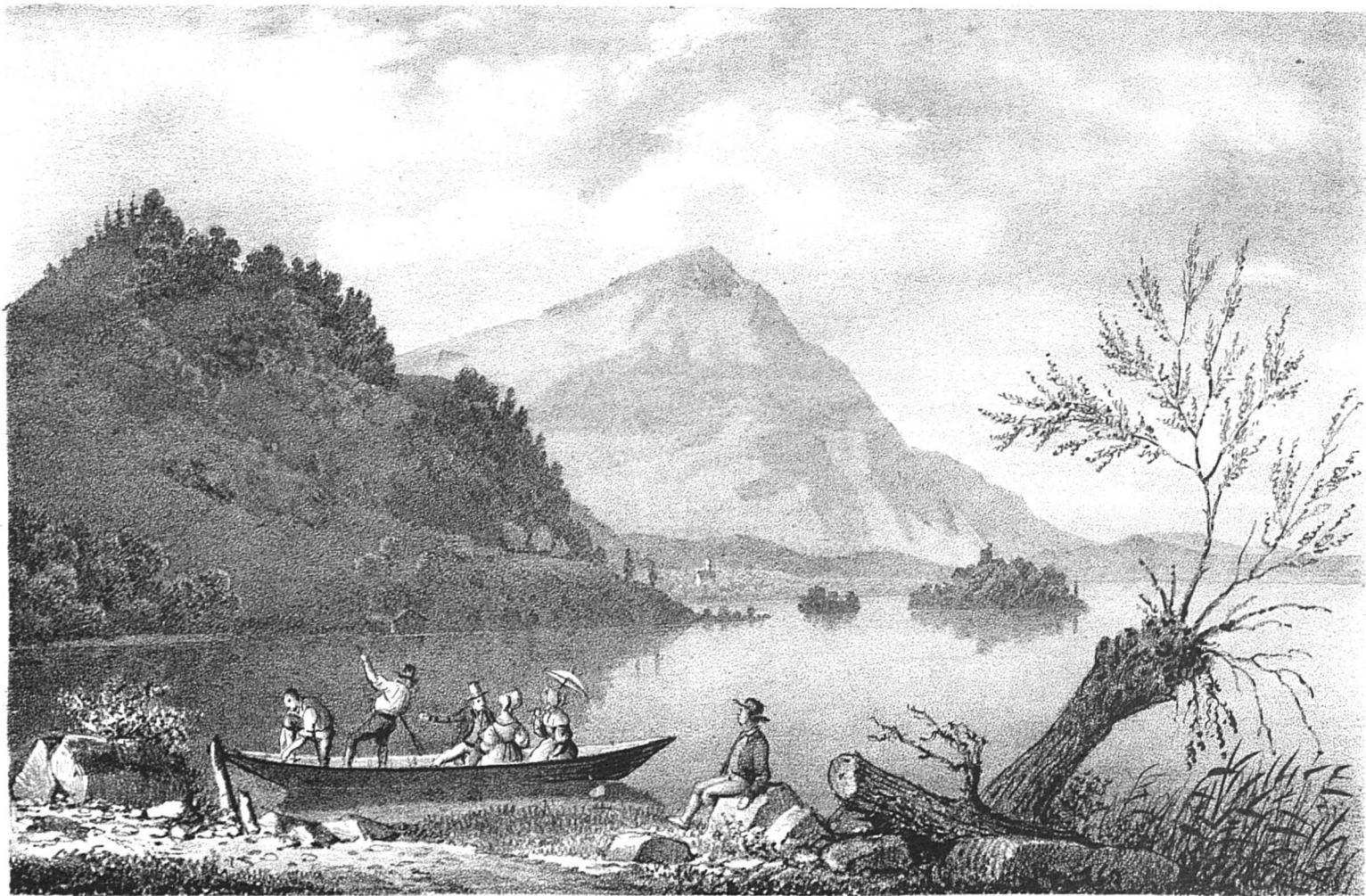
d'illustres personnages. Pour les éprouver, l'empereur s'avança au milieu d'eux et laissa tomber sur les dalles le bâton qu'il tenait à la main et dont le bruit retentit sous les voûtes silencieuses de l'église ; mais aucun des religieux ne se remua, aucun ne leva seulement les yeux, tous restèrent immobiles comme des statues jusqu'à ce que l'office fut terminé. Alors l'empereur donna le baiser de paix à l'abbé Notker, au doyen Eckard et aux plus anciens religieux ; puis il défendit qu'on laissât entrer personne dans le couvent sans la permission de l'abbé. Il demanda ensuite des nouvelles de son neveu Bourcard, qui, aveugle et accablé sous le poids des peines et des années, restait dans la solitude. Otton II se rendit auprès de lui, et s'en étant fait connaître il l'embrassa et le conduisit en lui aidant à marcher auprès de son père, qui l'embrassa à son tour avec effusion de cœur et le combla des témoignages de son affection. Alors le prenant par le bras, il le mena dans la salle où étaient rassemblés les seigneurs de sa suite. « Oh ! s'écriait le vénérable abbé vivement ému, ne suis-je pas le plus heureux des aveugles ! lequel d'entr'eux a jamais eu un guide comme le mien, malgré mon indignité. » Plein de joie, l'empereur le fit asseoir à ses côtés, et les seigneurs ecclésiastiques et laïques qui étaient présents vinrent le saluer avec toute la considération due à son âge avancé, à sa piété, à ses vertus et à son caractère exposés si souvent aux plus rudes épreuves.

Pendant ce temps Otton II avait pris à part l'abbé et l'avait prié de lui montrer les choses rares que renfermait l'abbaye. Notker aurait bien voulu, pour de bonnes raisons, s'en dispenser ; mais n'osant refuser à son royal protecteur, il fit ouvrir les salles et les armoires en disant de manière qu'Otton pût l'entendre : « Pourvu que cet insigne larron ne nous

dérobe rien. » Le prince, sans faire semblant d'avoir entendu ce propos, examina avec attention les vases précieux, les riches étoffes, les tentures brillantes et tous les objets de prix donnés à l'abbaye par des rois et des grands seigneurs. Mais ce qu'on y voyait de plus précieux, c'était des manuscrits d'auteurs anciens et la collection la plus complète qu'il y eût alors des auteurs grecs et latins et des Pères de l'église. Otton était connaisseur, il examinait tout et lorsque quelque manuscrit précieux lui tombait entre les mains, il le faisait emporter : voilà comment ce royal voleur avait l'habitude d'enrichir sa bibliothèque. Cependant, sur les vives représentations d'Eckard, il restitua une grande partie de ces objets. Pendant le séjour de l'empereur, on discuta les intérêts de l'abbaye, et Notker eut lieu d'être satisfait de la munificence impériale.

L'abbé Notker justifia pleinement le choix des religieux de Saint-Gall. Grâce à son excellente administration et à son active surveillance, l'abbaye de Saint-Gall parvint à une heureuse prospérité ; l'état de ses finances lui permit même de faire achever la muraille d'enceinte de la ville de Saint-Gall que l'un de ses prédécesseurs avait commencée. Il établit une académie pour les fils nobles de ses vassaux, qui y recevaient une éducation conforme aux idées de l'époque. Il établit aussi une ménagerie où l'on voyait toute sorte d'animaux rares, chose peu commune alors. A table l'abbé se faisait servir par des nobles de ses vassaux, qui alternaient chaque semaine pour leur service. Les serviteurs ou valets de l'abbaye étaient au nombre de cent cinquante hommes pris parmi les serfs du couvent. Avec ce faste, Notker maintenait une sévère discipline parmi les moines ; ceux qui avaient commis quelque méfait étaient fustigés publiquement ou bannis et en-





LE LAC DE LOYERZ

Der Loderzersee

voyés dans quelque domaine éloigné de Saint-Gall où ils étaient réduits au pain et à l'eau. En revanche il pourvoyait avec un soin paternel aux besoins des religieux : jamais ils n'avaient été mieux logés ni mieux nourris ; jamais les magasins de provision, la cave même, n'avaient été plus amplement garnis. Malheureusement Notker, que l'on appelait le bon abbé, mourut en 975, après quatre années d'administration ; le vieux Bourcard lui survécut de quelques années. Quant à Eckard, il vécut encore longtemps à la cour impériale, aimé et considéré ; mais l'époque de sa mort n'est pas bien connue, pas plus que celle de Hedwige qui s'était retirée du monde pour se vouer complètement à l'étude.

---

## LE LAC DE LOVERTZ.

---

Ce lac situé dans le canton de Schwytz au pied du Rigi, a une lieue de longueur sur une demi lieue de largeur et cinquante pieds de profondeur. L'Aa est le plus considérable des ruisseaux qui l'alimentent, et qui par ses alluvions tend à le combler un jour. La Seewen en sort pour décharger ses eaux dans le lac des Waldstetten ; mais comme cette rivière emmène un volume d'eau plus considérable que celui fourni par ses affluents, on présume qu'il est alimenté par des sources souterraines. Ce petit lac, embelli par deux petites îles bien connues dans l'histoire du pays, présente les aspects les plus pittoresques, surtout lorsqu'on le contemple depuis sa partie orientale par une belle soirée d'été, alors que ses deux îles reflètent leur verdure et leurs ruines pittoresques sur ses ondes calmes et colorées par les derniers rayons du soleil couchant. A son autre extrémité l'on voit le village de Lowerz derrière lequel s'élève majestueusement le Rigi-Culm. Du reste ce lac n'a point cette couleur bleu-foncé et n'est pas limpide comme beaucoup d'autres bassins ; en hiver il gèle ordinairement et sert de chemin aux habitants de la contrée. La plus grande de ses îles, celle de Schwanau qui a environ 80 à 90 pieds de diamètre, est couronnée par les ruines d'un château dont la haute tour bâtie sur un rocher couvert d'arbres et d'arbustes, domine tout le lac. L'autre île avait aussi un château dont il ne reste point de vestiges. Les seigneurs de Schwanau étaient très-anciens, car leur château existait déjà au 10<sup>me</sup> ou au 11<sup>me</sup> siècle. En 1307 il était habité par un des tyrans subalternes

qui opprimaient les cantons forestiers, et qui en imitation de Gessler se permettaient toutes sortes d'outrages envers les habitants du pays ; il prélevait au nom de Gessler un péage sur toutes les marchandises qui passaient sur le lac, et se rendait en outre odieux par toutes sortes d'exactions qu'il exerçait dans le voisinage. Ayant rencontré un jour une jeune fille d'Art, qu'il trouva fort de son goût, il la fit enlever par ses satellites et conduire dans son château où il la retint prisonnière. Ce n'était pas la première fois que par ce moyen de jeunes filles étaient devenues impunément victimes de sa brutalité, mais cette fois il ne devait pas échapper au châtement qu'il méritait : depuis longtemps le peuple était las de l'oppression de ses tyrans, l'heure de la délivrance était proche ; on entreprit ce que l'on n'aurait pas osé plus tôt. Les frères de la victime se mirent un jour en embuscade sur le passage du ravisseur, et l'assommèrent sans autre forme de procès. Il leur suffit de se tenir cachés pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'enfin parut le fameux jour de l'an de 1308, où les baillis furent chassés et leurs châteaux détruits. Alors Stauffacher se mit à la tête d'une troupe d'hommes de Schwytz et marcha contre le château de Schwanau ; ils l'emportèrent d'assaut et le réduisirent en cendres après avoir passé la garnison au fil de l'épée. Cette expédition se fit sans pertes et sans beaucoup de difficultés, car le lac était gelé, ce qui permit de cerner de toutes parts ce repaire de brigands. Toutes les années à certain jour, dit une tradition, on entend à l'heure de minuit un grand coup de tonnerre et la tour de Schwanau retentit de cris épouvantables. Alors une jeune fille vêtue de blanc, portant un flambeau allumé dans la main, se met à la poursuite d'un homme armé de toutes pièces qui parcourt les murs et les rochers en cherchant à l'éviter, mais inutilement ; enfin près d'être atteint, il se jette dans le lac en hurlant affreusement, puis tout rentre dans le silence jusqu'à l'année suivante.

Maintenant les ruines de Schwanau ne sont guère habitées que par des hiboux et des corbeaux ; mais on avait bâti une chapelle au pied de la tour, et jusqu'à la fin du siècle passé, chacune des deux îles était habitée par un ermite ; celui qui avait pris possession de la plus petite avait été longtemps parmi les gardes suisses au service de la France ; il mourut dans son ermitage à l'âge de 80 ans. Lors de la chute de la montagne qui détruisit en 1806 la vallée de Goldau et combla une partie du lac de Lowerz, ces deux îles furent entièrement submergées et dévastées. Le célèbre médailleur Hedlinger, de Schwytz, avait demandé la permission de bâtir une maison sur l'île de Schwanau, où il aurait voulu se retirer, mais cela lui fut refusé, et plus tard on ven-

dit l'île pour 200 écus au général Auf-der-Mauer, sous la condition de rétablir la chapelle. Ce général prit alors le titre de comte de Schwanau, et son île renferma tout son comté. Aujourd'hui on y voit une petite maison habitée par un paysan.

## GALERIE DES GLACIERS

SUR

### LE SIMPLON.

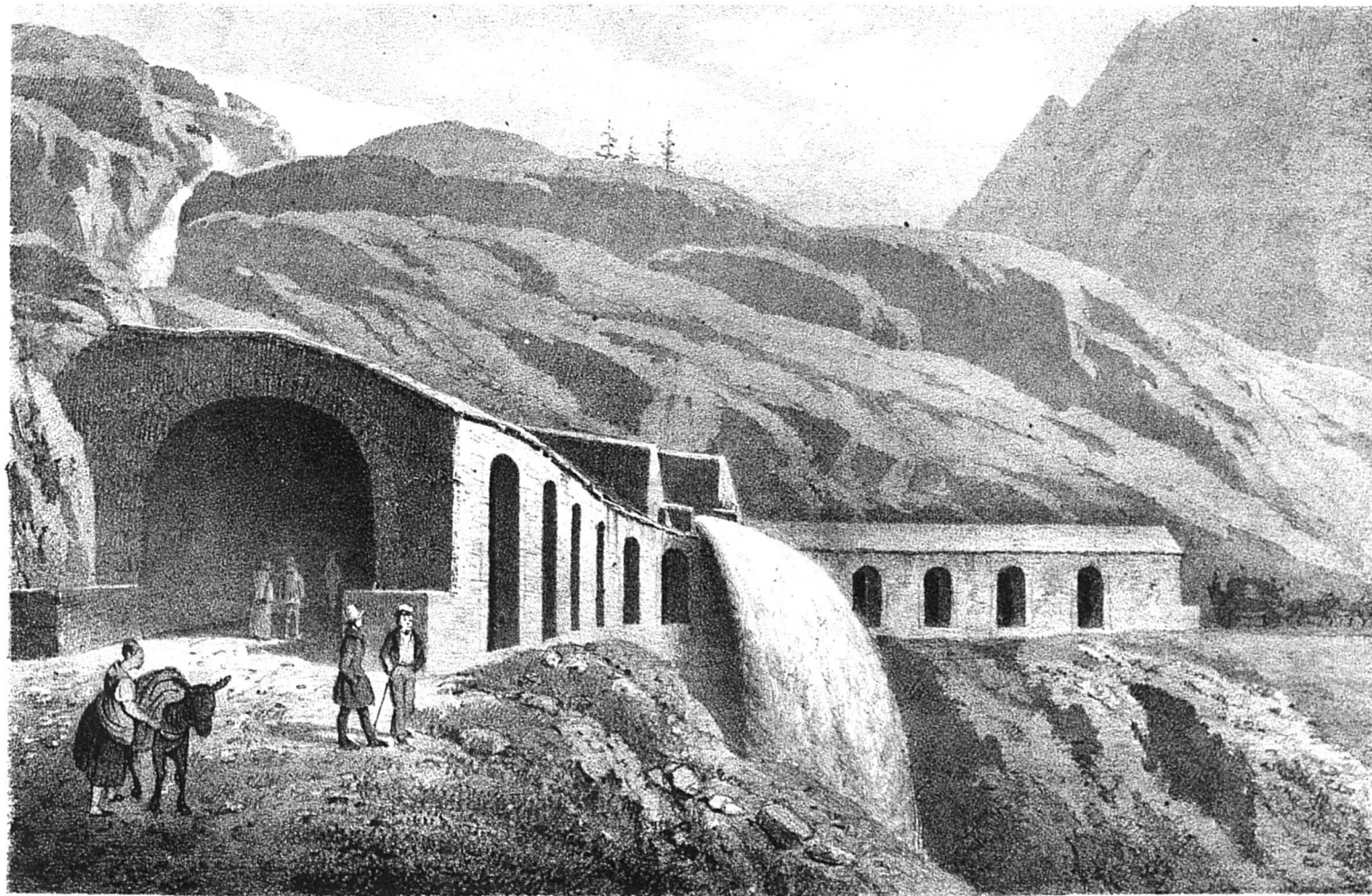
Il faudrait bien des pages pour décrire tout ce que la route du Simplon offre de remarquable sous le double rapport de l'art et de la nature, et même la plume la plus habile, l'imagination la plus féconde resteraient au dessous de la réalité. La nature et l'art y sont continuellement aux prises, et l'on ne peut faire un pas sans être étonné des combats qu'ils se livrent, et sans admirer dans cette longue lutte la nature qui est toujours restée également grande, et l'art également victorieux.

La route est partout d'une pente à peu près égale, qui ne dépasse jamais deux pouces et demi à trois pouces sur une toise ; elle a vingt-cinq pieds de largeur, et compte, depuis Brieg à Domo-d'Ossola, quatorze lieues de longueur. Le voyageur est saisi d'admiration en parcourant cette route, qui, sans s'arrêter à aucun obstacle, franchit les précipices au moyen de ponts hardis, contourne les parois de rochers, perce les monts, et permet ainsi d'atteindre sans efforts et sans dangers, la région des nues, les neiges éternelles et les glaciers, à une hauteur de 6,200 pieds au dessus de la mer. Si le voyageur fait le trajet en diligence, à peine s'est-il aperçu qu'il a quitté la plaine, qu'il parcourt déjà le chemin des avalanches. Par de longs contours savamment combinés, il descend au fond des précipices que tout à l'heure il regardait avec effroi, ou il arrive insensiblement à des hauteurs qu'il croyait inaccessibles. De distance en distance, on rencontre des bâtiments de refuge pour se mettre à l'abri en cas de mauvais temps ; ils sont au nombre de neuf : ceux qui se trouvent dans le Valais sont tous habités, mais du côté de l'Italie ils tombent en ruine.

Cette route, commencée en 1801 par les ordres de Napoléon, fut terminée déjà en 1805 et coûta 18 millions de francs de France ; mais dès-lors deux à trois millions ont été employés à son entretien et à réparer de fréquents dommages causés par des éboulemens, des avalanches et des inondations. Maintes fois elle est devenue pour un certain temps

impraticable, et il n'est pas douteux qu'en la laissant seulement quelques années sans entretien, elle tomberait bientôt en ruine. Les travaux ont été exécutés du côté du Valais par des ingénieurs français, et sur le sol de l'Italie par des ingénieurs italiens ; ces derniers ont eu le plus de difficultés à vaincre, car le Simplon est beaucoup plus sauvage du côté de l'Italie, et c'était aussi là qu'ils rencontraient les espèces de rochers les plus dures, tandis que le revers méridional est généralement composé de schistes et d'ardoises la plupart en état de décomposition. A chaque pas la route est bordée d'affreux précipices, mais à chaque pas aussi des murs solides ou de fortes barrières garantissent les voyageurs contre tout accident. On compte sur la route vingt-deux ponts et dix galeries, dont huit taillées dans le roc et deux en maçonnerie ; leur plus petite largeur est de vingt-cinq pieds, et leur hauteur de vingt-cinq à trente. Cette magnifique chaussée commence à Glis près de Brieg, et s'étend jusqu'à Domo-d'Ossola, en Italie. De Brieg au sommet du Simplon, dans un espace de six lieues, la nature présente à chaque instant des scènes magnifiques, des contrastes inattendus, des accidents d'une variété continuelle qui excitent sans cesse l'attention du voyageur. Ce sont des monts couverts de forêts, dominés par des rochers énormes et nus, au dessus desquels s'élèvent des pics couverts de neige. Depuis Brieg, la route serpente pendant une lieue et demi sur la base de la montagne qui est partout cultivée et parsemée de hameaux. On entre ensuite dans une forêt de mélèze d'une lieue de longueur environ, où se trouvent deux maisons de refuge qui sont en même temps des auberges. Depuis cette forêt, des échappées de vue admirables permettent de contempler les environs de Brieg, ses belles campagnes et ses dômes resplendissants, mais ce qui attire principalement les regards, ce sont les monts gigantesques, éblouissans de blancheur, qui séparent le Valais du canton de Berne, sur les flancs desquels on admire ces glaciers qui semblent sortir des nues. Tel est surtout l'énorme glacier d'Aletsch, qui descend du revers de la Jungfrau sous la forme d'un courant rapide, et qui, profondément encaissé entre de hautes montagnes, brille d'une éclatante blancheur. En continuant la route, on passe le pont de la Kauter qui traverse une gorge profonde, théâtre fréquent de terribles avalanches ; avant d'y arriver, on traversait autrefois la première galerie, d'une trentaine de pieds de longueur, et qui a été détruite par des éboulemens de rochers. Persal ou Berisal, que l'on rencontre ensuite, est le troisième refuge en même temps qu'auberge ; il s'y trouve aussi quelques habitations et une chapelle. Demi lieue plus loin on passe le





LA GALERIE DES GLACIERS  
sur le Simplon.

Die Gletscher-galerie  
auf dem Simplon.



pont de l'Oeschbach, puis celui de la Saltine; le premier de ces ponts fut emporté par une avalanche, deux ans après sa construction. Cette contrée est extrêmement sujette aux avalanches; sur la droite on a constamment un abîme affreux au fond duquel coule la Saltine qui a si souvent porté la terreur et la destruction aux environs de Brieg. Après avoir traversé la galerie de Schalbet, dont la longueur est de 30 pas, on quitte la région des forêts, et l'on aperçoit le col de la montagne ainsi que, à un angle de la route, l'énorme glacier du *Kalt-Wasser* qui descend presque au niveau du chemin, et dont les nombreuses ramifications semblent étreindre la montagne. Ici le voyageur est menacé de plus d'un danger: car il est exposé à un froid très-piquant et souvent à des coups de vent tellement violents que ce n'est qu'en se tenant collé contre le rocher qu'il peut éviter d'être précipité dans l'abîme par la tourmente. Les éboulements des glaciers de Kalt-Wasser n'étaient pas moins dangereux autrefois; maintenant ce genre de péril n'est plus à craindre. Presque à la hauteur du col, tout près et au dessous de ce glacier, on a construit deux galeries en maçonnerie dont les voûtes sont très-solides; elles portent le nom de *Galerie des glaciers*. En hiver elles sont quelquefois obstruées par une énorme quantité de neige amoncelée par les tourmentes. Les eaux du glacier s'écoulent en quatre bras formant autant de cascades dont les eaux traversent la route dans des aqueducs; mais pour empêcher divers accidents, on fut obligé de construire celui de ces aqueducs qui contient la plus grande masse d'eau, par dessus la voûte de la galerie, d'où l'eau tombe dans l'abîme en formant une cascade d'un aspect d'autant plus singulier que depuis l'intérieur elle paraît tomber du ciel et se perdre dans l'abîme. L'eau et la neige qui s'infiltrèrent au travers de la voûte de cette galerie, y forment une pluie continuelle et glaciale; aussi le sol en est très-boueux. En hiver elle présente à l'intérieur un aspect fort curieux: l'eau qui filtre partout se congèle et forme une multitude de pilastres et de colonnes de glace qui la tapissent; la voûte est hérissée de brillantes aiguilles en forme de stalactites, et l'eau de la cascade en formant une nappe magnifique, coule par dessus un énorme bloc de glace. Jusque près du col de la montagne la route présente à la vue des sites plus ou moins sauvages, un paysage qui, dans son genre, est des plus variés; mais ici la scène change complètement: la nature y est nue, stérile et déserte; pas de végétation autre que celle des lichens qui tapissent les rochers; les derniers mélèzes, réduits à la proportion de faibles arbrisseaux, ne se montrent plus que bien loin au dessous; cependant, chose curieuse, il existe encore trois ou quatre mélèzes plus haut que

la route, à côté du glacier, mais ces tiges rabougries sont assurément les derniers représentans d'une végétation expirant sous le souffle glacé des vents. La rose des alpes même ne végète ici que dans les crevasses des rochers.

Si le col du Simplon n'offre qu'un théâtre de ruines peu imposantes, il n'en est pas ainsi de l'aspect des hautes sommités dont on est environné de toutes parts, coup d'œil magnifique et du plus grand intérêt. Au nord la vue se promène sur une grande partie de la chaîne des alpes bernoises, depuis le glacier d'Aletsch jusqu'aux pics aigus du Lœtsch-Thal et aux cîmes jumelles de la Gemmi; à l'est, les pics du Mæderhorn et de Hips éblouissent les yeux par l'éclat des neiges et du glacier de Kalt-Wasser qu'ils portent, et les deux pointes du Pitschener-Horn, dressées majestueusement devant vous, au dessus du col du Simplon, conduisent l'œil, par une longue arrête en forme de crêneau, jusqu'au sommet du Fletsch-Horn entièrement cuirassé de glace et qui domine de ce côté toutes les autres montagnes ainsi qu'une partie du Haut-Valais. Si l'on abaisse ses regards, on distingue à ses pieds, par dessus les mélèzes, les envions de Brieg, dont l'éloignement à vol d'oiseau est de deux lieues et demi tout au plus, et cependant, les détours de la route sont si considérables que l'on compte six lieues d'un point à l'autre.

L'ancienne route du Simplon est de deux lieues plus courte que la nouvelle, mais aussi est-elle plus pénible et même quelquefois dangereuse, ce qui n'empêche pas les gens du pays de la fréquenter encore en partie. Dès que l'on a quitté Brieg, elle se dirige vers la vallée sauvage de la Kauter, et reste alors constamment sur la droite de la nouvelle route jusque près de la frontière de l'Italie; mais la plus grande partie de ce chemin est actuellement tout-à-fait impraticable, plusieurs ponts n'existent plus et le sentier s'est écroulé en plusieurs endroits. Ce n'est que depuis le second refuge, à deux lieues de Brieg, que l'on peut suivre maintenant l'ancienne route pour descendre dans la gorge de la Saltine, et là encore le sentier, taillé au bord d'effrayants précipices, permet à peine à un homme de passer. Malgré les difficultés du chemin, ce passage a été fréquenté en toutes saisons et de tous temps; que de milliers de Suisses l'ont traversé pendant leurs expéditions en Italie, et combien peu l'ont repassé!

Depuis le col du Simplon il n'y a plus que quelques centaines de pas jusqu'à l'hospice commencé par les ordres de Napoléon et achevé il y a peu d'années. Il est desservi par des religieux du chapitre du St. Bernard. Plus bas se trouve l'ancien hospice construit par la famille Stockalper; delà il reste deux lieues de route jusqu'au village du Simplon (Simpelndorf).

## LE DUC DE SAVOIE

### rançonné par les Suisses.

L'anecdote que l'on va lire prouve jusqu'à quel point l'avidité et la corruption s'étaient emparés du peuple et des gouvernemens de la Suisse, au commencement du seizième siècle.

En 1508 arriva à Fribourg un gentilhomme savoyard, nommé Jean de Furno ou du Fures, qui, tombé en disgrâce auprès de son souverain dont il avait été le secrétaire, réclama la protection de Berne et de Fribourg. Au mois de mars de cette année, accompagné d'un messenger d'état de Fribourg, il se présenta devant le conseil de la ville de Berne, et fit à l'assemblée la proposition de communiquer aux deux états des révélations qui leur porteraient grand profit, si, en retour, on lui accordait protection et une récompense proportionnée. Sur la promesse qu'il serait non-seulement protégé, mais encore convenablement récompensé si ce qu'il avait à révéler était bien fondé, il demanda une conférence avec des délégués des deux états, afin de leur donner connaissance du titre en question. Au jour qui lui fut assigné à Genève, il remit effectivement, contre une quittance, aux commissaires de Berne et Fribourg, une obligation formulée dix-huit ans auparavant par le duc Charles III de Savoie, peu de tems avant sa mort. Elle contenait, qu'en égard aux bons services que lui avaient rendus les villes de Berne et de Fribourg en tous tems et particulièrement lorsqu'il dut reprimer la rébellion du comte de Saluz, il faisait à chacune des dites villes un don de 200,000 florins du Rhin, payables par ses héritiers et assurés sur plusieurs domaines indiqués. Cet acte, daté du 17 mars 1489, était passé en bonne et due forme, la signature et le cachet du duc s'y trouvaient bien authentiques, ainsi que la signature des témoins.

Sans approfondir plus en détail l'authenticité de cet acte, Berne et Fribourg acceptèrent avec empressement cette bonne fortune, car alors tout argent était bon pour eux, de quelque manière qu'ils l'eussent acquis. Auprès, ces deux états témoignèrent avant toute chose de leur reconnaissance à Furno, auquel on accorda une pension de 450 florins par an, un logement et la bourgeoisie des deux villes.

Puis, pour honorer sa mémoire, il fut ordonné que son anniversaire serait célébré chaque année solennellement, et que l'on commencerait au mois d'avril suivant, le jour de St.-Léontaire. Ce jour-là il se fit donc à Berne une grande messe, puis une procession à laquelle tous les prêtres qui se trouvaient en ville durent assister. En tête du cortège on portait un catafalque sur lequel on voyait les armes de Savoie éclairées par vingt-quatre torches. Chaque prêtre qui avait pris part à cette cérémonie reçut une gratification de deux batz. Ces réjouissances terminées, on envoya au duc de Savoie une députation munie d'une copie de ce fameux acte et nantie de tous les pouvoirs nécessaires pour réclamer le paiement des 400,000 florins et des intérêts arriérés. Le pauvre duc fut grandement étonné en apprenant ce que l'on exigeait de lui; il répondit naturellement que Furno était un imposteur, que le duc défunt n'avait jamais songé à faire un acte pareil, que d'ailleurs il n'en n'aurait pas même eu le pouvoir, et que les témoins indiqués sur l'acte étant morts, ils ne pouvaient plus vérifier l'authenticité des signatures. Là-dessus les députés déclarèrent que si, comme successeurs du duc Charles défunt, il refusait d'exécuter les volontés de son prédécesseur, les deux cantons se rendraient justice eux-mêmes en s'emparant des hypothèques, et qu'en toute occasion Furno trouverait chez eux protection contre quiconque l'offenserait. Peu de tems après le duc envoya à son tour à Berne une ambassade nombreuse, qu'il avait composée des hommes les plus distingués de sa cour, parmi lesquels se trouvaient l'évêque de Lausanne, François de Colombier, abbé de Hautecombe et Montaron, le maréchal François de St. Maximian et autres. Ces envoyés s'efforcèrent de prouver la fausseté de l'acte que Furno avait produit, suivant eux, par des motifs de vengeance contre leur souverain, et ils prièrent le conseil de Berne de faire des recherches plus approfondies sur la réalité du titre exhibé par Furno. Mais celui-ci répondit si bien à tous les griefs avancés contre lui, que les conseillers bernois et fribourgeois, soit par conviction, soit qu'ils fussent déjà décidés à ne pas se désister de leurs prétentions, déclarèrent nettement qu'ils étaient résolus à exiger le paiement de la somme prescrite dans l'acte du duc Charles. En outre le peuple des deux cantons, principalement de Fribourg, se mit à murmurer et à proférer des menaces, proposant d'aller chercher cet argent les halberdars à la main.

*(La fin au numéro suivant.)*

193





LE LAC DE IDAÏDS

Der Davoser-See

## LES BARONS DE VATZ

ET

### DÉCOUVERTE DE LA VALLÉE DE DAVOS.

Les barons de Vatz étaient au 13<sup>me</sup> siècle les seigneurs les plus puissans de la Rhétie. Leurs domaines s'étendaient sur une grande partie du pays des Grisons ; tout le Prettigau, Montfort, les vallées de Schanfik, de l'Albula, Churwalden et beaucoup d'autres contrées étaient soumises à leur puissance. Leur domination fut bienfaisante pour tout le pays, car ils protégèrent les faibles et réprimèrent les brigandages des nobles, dont les châteaux fourmillaient dans le pays; ils favorisaient les couvens et le défrichement des terres, et ils furent des plus anciens alliés des cantons forestiers.

Le manoir qui portait le nom des seigneurs de Vatz était situé dans la juridiction d'Obervatz, sur une hauteur à droite de l'Albula. La paroisse d'Obervatz, formant trois villages groupés les uns au-dessus des autres sur un coteau, est entourée de belles prairies, qui s'élèvent en terrasse jusqu'au sommet du coteau couronné par une forêt. L'Albula coule au fond de la vallée, qui n'est autre qu'une profonde fissure où elle bouillonne invisible; car cette gorge est si profonde et si étroite, qu'il est impossible d'en voir le fond, et que ce n'est que lorsqu'on est arrivé près de son ouverture que l'on entend faiblement mugir le torrent. De l'autre côté de la vallée on voit le village de Solis, qu'on ne pourrait, quoique seulement distant en ligne droite d'une vingtaine de minutes, atteindre qu'après deux heures de marche, et même davantage, si un pont ne joignait les deux coteaux. Cet édifice renommé s'appelle le pont de Solis; il est fameux, non pas sous le rapport de sa construction, car rien n'est plus chétif, mais pour sa hauteur et le site affreux qu'il domine. D'un rocher à l'autre, à la distance de 75 pieds, on a jeté des sapins, pliant sous leur propre poids, sur lesquels on a construit le reste de l'édifice, qui est

couvert d'un toit, et fermé des deux côtés avec de mauvaises planches. Le plancher est formé par des sapins bruts, qui laissent assez d'espace entre eux pour permettre d'apercevoir sous ses pieds l'effroyable abîme au fond duquel, à une profondeur de 368 pieds, l'Albula se fraie un passage et blanchit de son écume les rochers qui entravent son cours. Cette gorge continue jusque là où la rivière entre dans la vallée de Domleschg, et elle devient si étroite, les parois de rochers qui terminent la vallée se rapprochent tellement, qu'il ne reste plus d'espace que pour le lit du torrent et l'abîme où il coule, ensorte qu'il a fallu tailler un chemin dans le précipice même. Dans le pays ce chemin s'appelle Schlin, et passe pour l'un des passages les plus extraordinaires de la Suisse.

Walther de Vatz, dont les vastes états ne renfermèrent qu'une faible population, favorisait de tout son pouvoir le défrichement des terres et l'établissement de colons étrangers dans les sauvages vallées qui faisaient partie de ses domaines. Plusieurs de ces contrées étaient encore à peine habitées; ainsi la vallée de Schanfik n'était alors occupée que par quelques pâtres; celle de Davos restait absolument inconnue; elle n'avait ni noms ni habitans, car aucune créature humaine n'y avait encore pénétré; les bêtes sauvages seules la fréquentaient. Un torrent considérable qui sortait de ses sombres forêts et qui, en dessous d'Alveneu, allait joindre l'Albula, fit présumer à Walther qu'une contrée assez vaste, au sein de ces sauvages régions, restait à conquérir à la civilisation.

Walther était un chasseur intrépide et ses domaines lui fournissaient abondamment l'occasion de jouir de cet exercice. Il choisit douze chasseurs vigoureux du Haut-Valais, qui avaient été souvent les compagnons de ses courses périlleuses, et dont il avait éprouvé le courage et l'intrépidité : il les

envoya donc à la découverte de la source du torrent mystérieux. Ces gens eurent mille difficultés à vaincre : tantôt arrêtés par des précipices, des pentes inaccessibles, des forêts impénétrables, ils étaient à chaque instant obligés de retourner sur leurs pas et de faire de grands détours pour avancer ; tantôt il fallait combattre des bêtes féroces ou se frayer un chemin avec la hache ; mais enfin, après bien des peines, ils arrivèrent dans une vallée spacieuse, où le torrent dont ils avaient suivi le cours, serpentait tranquillement. Des sapins et des mélèzes couvraient les coteaux environnants, et un beau tapis de verdure, que l'homme foulait pour la première fois, se déroulait sur la plaine parsemée de fleurs alpines et de groupes de mélèzes. Nos intrépides chasseurs continuèrent leur excursion, qui désormais ne présentait plus de difficultés, et ils arrivèrent près d'un petit lac, puis auprès d'un plus grand, qui avait une demi-lieue de longueur sur un quart de lieue de largeur, entouré d'un côté par de sombres forêts et de l'autre par des coteaux verdoyants. Là ils se trouvèrent parvenus au terme de leur course, et ils s'en retournèrent vers leur seigneur pour lui rendre compte de leur découverte. Celui-ci se rendit lui-même sur les lieux, et enchanté de la beauté de cette solitude, il lui assigna pour premiers colons l'Ammann, *Wilhelm Bel* et ses courageux compagnons qui l'avaient trouvée les premiers ; il la leur donna en fief pour l'habiter eux et leurs descendants à perpétuité, et les déclara, par une charte de 1250, hommes libres ayant leurs droits et franchises, moyennant une redevance annuelle, consistant en produits du pays. Ceux à qui il inféoda les lacs (en 1298), lacs remplis des plus belles truites dorées des Alpes, furent tenus de lui en livrer mille pièces chaque année, à moins qu'ils ne préférassent donner un florin pour chaque millier de moins. Les Valaisans qui s'établirent dans cette solitude, habitués à la rudesse de leur climat, à peu près semblable à celui-ci, commencèrent par défricher quelques coins de la vallée, où chacun d'eux s'établit selon sa fantaisie. On montre encore aujourd'hui une colline sur laquelle doivent avoir été placées les premières cabanes. Grâce à la protection des seigneurs de Vatz et aux grandes immunités qu'ils accordèrent successivement à cette peuplade naissante, de nouveaux colons ne tardèrent pas à venir se fixer dans cet asile de la liberté, et peu à peu le pays se peupla ; la hache convertit les forêts en pâturages ; on traça des sentiers au travers des montagnes pour communiquer avec les vallées voisines ; des maisons se groupèrent en villages, et aujourd'hui, malgré son éléva-

tion (4400 à 4700 pieds), quoique la vallée soit couverte de neige pendant six mois de l'année et qu'il y neige quelquefois au milieu de l'été, cette contrée est l'une des plus peuplées et des plus intéressantes du canton des Grisons ; elle nourrit 6 à 7 mille pièces de bétail. Ses 2300 habitants, protestants, qui parlent l'allemand, sont dans l'aisance, et plusieurs d'entre eux, tels que les Guler, les Sprecher, se sont illustrés par leurs talens et leur mérite. Il est assez singulier que ce pays reculé et plusieurs de ces localités n'eussent, à proprement dire, pas reçu de noms ; car celui de *Davos*, qu'il porte en général, veut dire dans la langue du pays *là-dérrière*. Le torrent qui le parcourt s'appelle *Landwasser* (eau du pays) ; le plus ancien village, *Dærfli* (hameau) ; le plus grand de ses six lacs, *Grand lac*. Les habitants de Davos portent encore actuellement le nom de Walser (Valaisans) ; leur langage est toujours le dialecte allemand parlé dans le Haut-Valais, où l'on retrouve encore quelques-uns des noms des familles qui habitent Davos. Après l'extinction de la maison de Vatz, les droits de ces seigneurs sur le pays de Davos parvinrent aux comtes de Werdenberg et ensuite, par diverses successions, à l'Autriche ; mais en 1648 ses habitants se rachetèrent une fois pour toutes, moyennant une somme modique, et obtinrent ainsi la plus entière indépendance.

Donat de Vatz fut un des plus zélés protecteurs de la liberté des gens de Davos, auxquels il accorda de nouvelles franchises en confirmant celles de ses prédécesseurs. Ce seigneur était ami et allié des cantons suisses, qui avaient en lui un appui aussi fidèle que puissant. Il n'y avait presque point d'endroit dans toute la Rhétie qui ne le reconnût comme seigneur, comme protecteur ou allié. Il était ennemi de l'Autriche et de ses partisans, et avait embrassé la cause de Louis de Bavière, ainsi que les cantons suisses. Eschenbach, dépouillé de tous ses biens et proscrit à cause de la mort de l'empereur Albert, était son beau-frère. Lorsque le duc Léopold, avec la noblesse autrichienne, marcha contre les cantons forestiers pour les soumettre et anéantir leur liberté, il comptait parmi ses alliés les évêques de Constance et de Coire, ainsi que l'abbé de Dissentis, tous partisans de la maison de Habsbourg et par conséquent ennemi de Donat de Vatz. Après la défaite de la noblesse autrichienne à Morgarten, Donat ayant eu de nouvelles difficultés, à cause de quelque fief avec l'évêque de Coire, il lui déclara la guerre. Les deux prélats rassemblèrent en Thurgovie une puissante armée, et marchèrent en 1323 contre le seigneur de Vatz ; puis ils attaquèrent sur plusieurs points

ses états, dévastant tout avec le fer et le feu. Donat marcha à la rencontre de ses ennemis, et les battit complètement à Scamfs, dans l'Engadine, et à Dischma, dans la vallée de Davos : dans cette journée, les gens de Davos se montrèrent dignes de leur origine. Le comte de Montfort qui, à Morgarten, avait déjà éprouvé la valeur d'un pareil peuple combattant pour sa liberté, commandait un corps nombreux de vassaux des deux évêques avec lesquels il pénétra, par le mont Scaletta, dans la vallée de Davos, pensant se venger sur les braves Walser de sa défaite à Morgarten. Mais ces derniers, qui faisaient bonne garde, ayant appris l'approche de l'ennemi, s'assemblèrent à la hâte et marchèrent à sa rencontre sous le commandement de Lucas Guler, leur capitaine. Ils le trouvèrent dans la vallée de Dischma (vallon latéral de Davos) traversée par le sentier qui, par le mont Scaletta, conduit dans l'Engadine, et l'attaquèrent avec intrépidité. Le nombre des ennemis était hors de toute proportion avec le leur, c'est-à-dire plus considérable ; mais eux avaient à défendre leurs biens et leurs femmes et leurs enfans, et il s'agissait d'arrêter l'ennemi jusqu'à ce que le baron Donat vînt les secourir ; mais ils firent de tels prodiges de valeur que le comte de Montfort fut obligé de prendre la fuite avant l'arrivée de ce secours, laissant un grand nombre des siens sur le champ de bataille, ou dans les précipices et les glaciers du Scaletta. Quant aux vaillans hommes de Davos, ils comptèrent aussi parmi les morts un grand nombre de leurs plus braves guerriers, et achetèrent chèrement cette victoire. L'endroit où eut lieu ce combat s'appelle encore aujourd'hui Kriegsmatten (champ de la guerre), et souvent on a trouvé dans les environs des armes et des pièces d'armures.

Cependant le comte de Montfort ne se laissa point intimider par ces échecs ; il rassembla toutes ses forces et vint camper à Filisur près de l'endroit où le chemin du mont Albula débouche dans la vallée d'Albula. Mais Donat avait aussi de nouveaux auxiliaires ; c'étaient les comtes de Werdenberg-Sargans, le baron de Ræzuns et mieux encore, c'est-à-dire 1500 des héros de Morgarten, qui considéraient les ennemis du baron comme ceux de leur liberté. Les deux armées se rencontrèrent sous les murs du château de Greifenstein, et le combat fut de courte durée : le baron de Vatz, la lance en arrêt, fondit le premier sur l'ennemi ; puis avec leur impétuosité irrésistible, les Suisses enfoncèrent les premiers bataillons qu'ils rencontrèrent. La confusion se mit dans les rangs des soldats de Montfort, et bientôt ils cherchèrent leur

salut dans une fuite précipitée. Mais quelle fuite ! Devant eux un ennemi impitoyable, derrière eux des sentiers inconnus et des déserts inabordables ; beaucoup périrent dans les gorges de l'Albula, d'autres s'égarèrent dans les précipices et les glaciers des montagnes, où ils devinrent la proie des vautours et d'autres bêtes féroces ; beaucoup se rendirent prisonniers, mais leur sort n'en fut pas meilleur. — Le seigneur de Vatz abusa cruellement de la victoire, non seulement en dévastant le pays ennemi, mais en traitant avec une atroce cruauté ses prisonniers. Pendant cinq jours il les nourrit abondamment ; puis il les fit enfermer dans des souterrains ou des trous infectes où ils restèrent privés d'air et d'alimens ; et lorsque les angoisses de la mort et le désespoir arrachaient à ces malheureux des cris et des gémissemens, il disait en riant que c'était le chant des oiseaux qu'il avait mis en cage.

On raconte encore de lui qu'un jour la fantaisie lui prit de connaître lequel, d'un entier repos, d'un mouvement modéré ou violent convenait le mieux à l'homme pour faire une bonne digestion. A cet effet il fit venir trois de ses sujets qu'il fit copieusement manger ; ensuite il envoya l'un se promener, le second fut obligé de couper du bois et le troisième fut envoyé se coucher. Puis, le lendemain, il leur fit ouvrir le ventre à chacun pour voir lequel avait le mieux digéré.

De pareilles atrocités ne sont guère croyables de la part de Donat de Vatz, lui qui le premier fit entendre des paroles de liberté : « Mes gens de Bel-fort » avait-il dit, « m'ont rendu de grands services, ils m'ont assisté loyalement et avec fidélité ; aussi je déclare qu'ils sont libres à perpétuité et qu'ils ont cessé d'être serfs. » Assurément un tyran ne parle guère ce langage ; mais il n'est pas douteux qu'il ne fût d'une extrême sévérité, et peut-être dur et cruel envers ses ennemis. Ayant entendu dire que les moines de Churwalden menaient une vie licencieuse avec les nonnes d'un couvent qui était situé près du leur, il s'y rendit un jour pour s'assurer de la chose. Cet endroit, distant de deux lieues de Coire, faisait aussi partie de ses états, et il avait toujours beaucoup favorisé et protégé les deux monastères, auxquels ses ancêtres déjà avaient fait des donations très-considérables. Le couvent d'hommes, de l'ordre des Prémontrés, existait depuis l'an 1167 et fut sécularisé à l'époque de la réformation. Or donc, lorsque tout fut tranquille dans le couvent, le baron se mit en observation pour s'assurer de ce qui s'y passerait. Effectivement il ne tarda pas à voir des moines entrer dans un souterrain qui conduisait au couvent des religieuses. Alors, convaincu du



fait, il fit secrètement entourer ce dernier et mettre le feu dans le bas du bâtiment, qui étant presque entièrement en bois, fut bientôt en flammes ; et tout fut brûlé, couvent, moines et nonnes, sans pitié ni miséricorde aucune. Dans l'église du couvent des moines de Churwalden on montre encore une pierre qui doit couvrir les restes de ce fameux Donat de Vatz, qui mourut en 1333 ou 1335 en se moquant de la confession, disant au prêtre que sans un cœur contrit la confession était un mensonge. En effet son âme était si peu accessible à la clémence, qu'il exigea par serment de ses héritiers qu'ils continuassent la guerre après sa mort, et déjà les terres du malheureux Montfort, évêque de Coire, étaient entièrement dévastées, les champs restaient incultes, les habitations étaient détruites et leurs habitants luttèrent contre la faim et le désespoir. Ainsi mourut ce fameux baron, le dernier de sa race, qui fut enseveli avec casque et bouclier. Ses vastes possessions furent toutes morcelées après sa mort et parvinrent par le mariage de ses deux filles aux maisons de Toggenburg et de Werdenberg-Sargans.

A peine le redoutable baron de Vatz eut-il fermé les yeux que les partisans de l'Autriche recommencèrent à se remuer ; la noblesse ennemie des Suisses prit de nouveau les armes et se mit à guerroyer, chacun de son mieux, pour complaire à l'Autriche. L'abbé de Dissentis voulant forcer les gens d'Urseren à fermer le St Gotthard aux Suisses, fut battu et forcé de devenir l'allié de ses ennemis. Cette alliance, et la défaite de la noblesse à Sempach et à Näfels, détermina le peuple de la Rhétie, à l'exemple des Waldstetten à se débarrasser de ses oppresseurs. C'est ainsi que, à l'ombre de l'écrasable de Trons, prit naissance la Ligue-Grise et avec elle la liberté de la Rhétie (\*).

Quant au manoir des barons de Vatz, il n'en reste aucun vestige, en dépit de l'assertion des itinéraires ; deux de leurs autres châteaux, situés de l'autre côté de la vallée, étaient déjà comme ce dernier, en ruines au quinzième siècle ; mais on ne sait si c'est par suite de vétusté ou par la violence. Une découverte singulière que l'on fit il y a quelques années, rappelle l'époque où vivait le farouche baron Donat ; on trouva dans un enfoncement du rocher qui domine les précipices de l'Albula, un grand coffre en bois de chêne dans lequel il y avait douze cadavres, dont six avaient les pieds tournés vers la tête des six autres ; mais au premier attouchement leurs os, qui paraissaient très-grands, tombèrent en poussière. Une cueillère en bois, dont le manche était très-recourbé, trouvée parmi ces restes, a été conservée intacte.

(\*) Voyez page 25 du second vol. de l'Album.

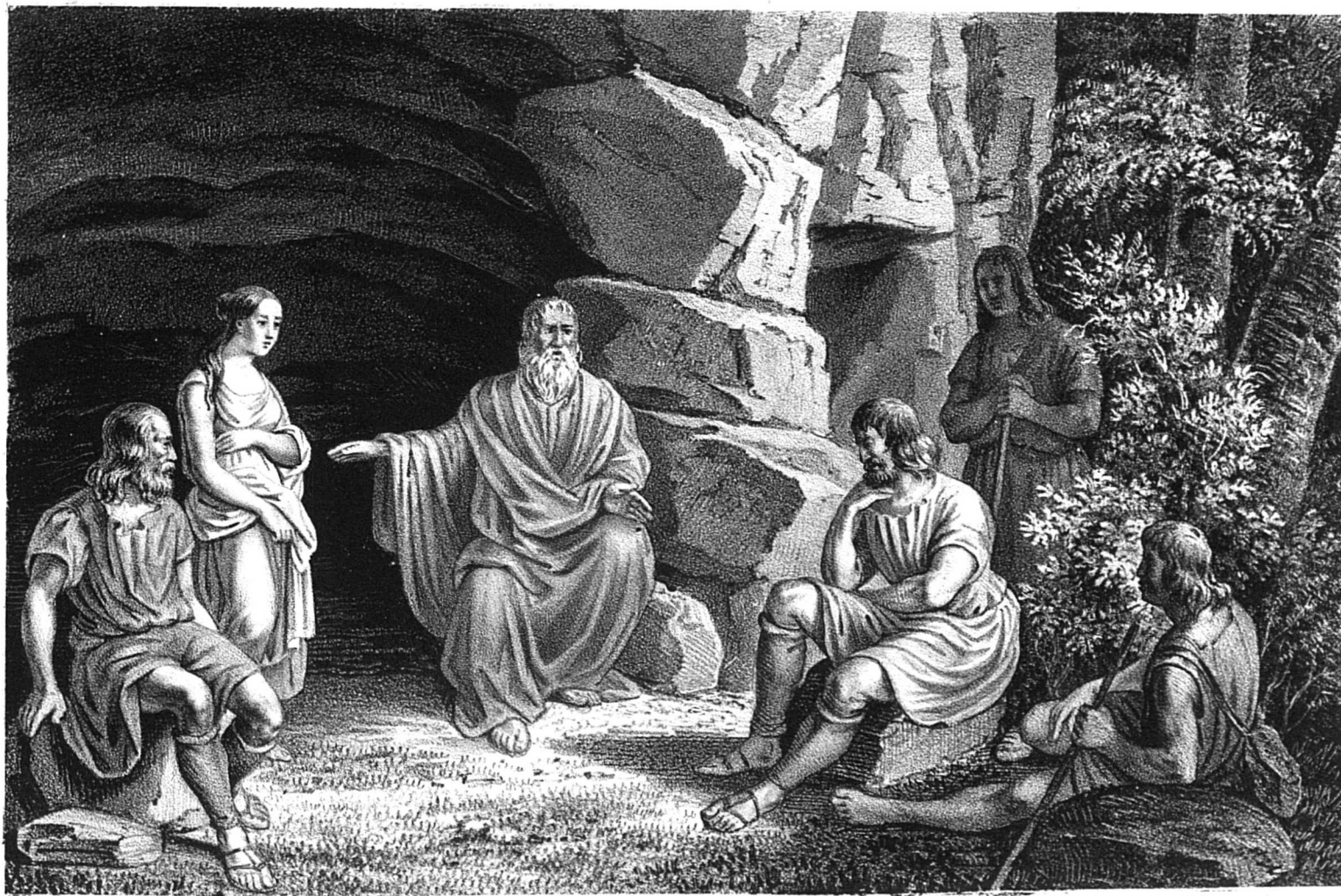
## SAINT BÉAT,

### LE PREMIER APOTRE DU CHRISTIANISME

EN HELVÉTIE.

Aux deux tiers, environ, de la longueur du lac de Thoune, on voit un haut promontoire qui s'avance fort en avant de la rive orientale du lac et qui porte le nom de Nase (nez). C'est l'extrémité de la Wandfluh, chaîne de rochers qui s'élève à 2000 pieds au dessus du lac, lequel a 720 pieds de profondeur dans l'endroit où le rocher vient se terminer brusquement dans ses ondes. Au delà de ce promontoire on trouve, dans un site délicieux, quoique sauvage, une maison de campagne nommée Leerau. Près de là un sentier roide et difficile conduit en ligne directe vers une paroi de rocher située à quelques cents pas au dessus de ce site et où l'on trouve la caverne de St Bêat. On peut y parvenir par un autre sentier depuis Merligen ; mais ce dernier, quoique moins roide, n'est point facile non plus. Un mal avisé qui voulut, il y a quelques années, le suivre de nuit et à cheval encore tomba dans un des fossés ou ravins dont le sentier est entrecoupé, et se cassa un ou deux membres ; heureusement ses cris furent entendus de l'autre côté du lac, à la distance d'une lieue, et l'on vint à son secours : pressé par la soif et incapable de se mouvoir, il avait plongé un coin de son manteau dans un ruisseau qui coulait au dessous de lui, et l'avait sucé pour se désaltérer. C'est une magnifique station par une belle matinée : au milieu de cette nature sauvage et grandiose, le bruit de l'eau qui tombe en cascades, la demi-obscurité qui règne dans cette solitude entourée d'arbres et de toutes sortes de plantes ; ces rochers couverts d'un tapis de lierre ; ces grottes mystérieuses qui semblent vouloir se dérober aux regards des hommes, tout cela imprime à l'âme les sensations les plus étranges. Ce sont deux grottes qui présentent leur ouverture au bas d'une haute paroi de rocher ; l'une est tournée vers la partie supérieure, l'autre vers la partie inférieure du lac. Un superbe tapis de lierre, supporté par une tige de dix pouces d'épaisseur, ombrageait autrefois cette dernière. Un ruisseau abondant et limpide sort de l'autre grotte et glisse en murmurant par dessus un banc de rocher ; puis accélérant son

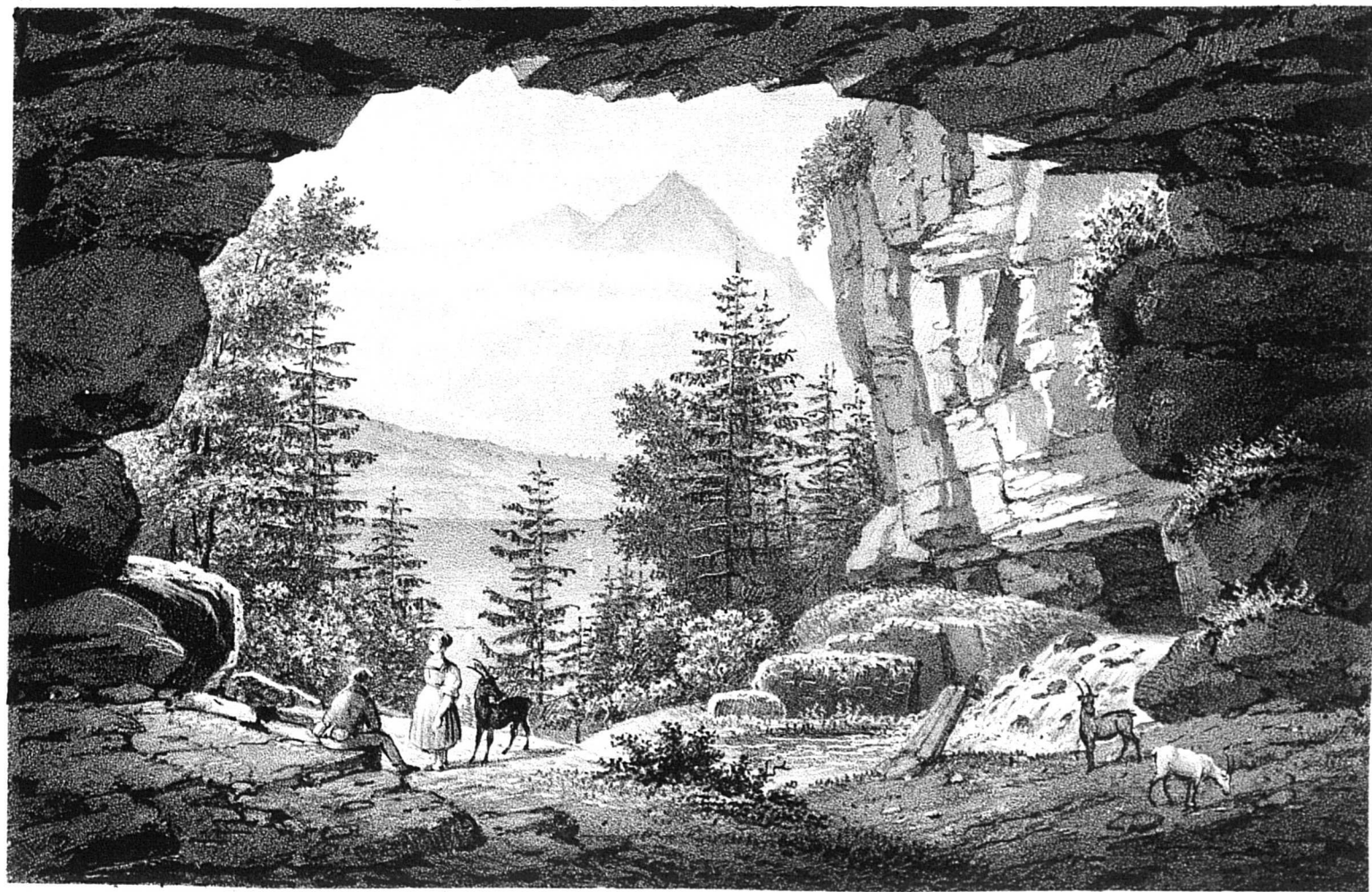




ST. BEAT PRÉCIE

St. Beat prediget

196



LA GROTTE DE SIBÉAT.

Die Beaten Höhle.



cours, il devient plus bruyant, tombe de rochers en rochers à travers la mousse et les arbres, et enfin franchissant la dernière barrière, il saute d'une paroi du roc et va tomber en bouillonnant dans le lac. Quelquefois, on trouve devant l'une ou l'autre de ces grottes de petites élévations en pierres, surmontées d'une petite croix de bois; si par hasard on les découvre, on voit ordinairement dans l'intérieur un morceau de pain blanc sec et un ou deux œufs. Celui qui n'est pas initié à ce mystère aurait sans doute de la peine à deviner ce que cela signifie. Mais d'abord il faut connaître la légende de St Bêat, qui, du reste, est assez connue, au moins en ce qu'elle a de fabuleux.

Un moine anglais, nommé Bêda, qui vivait au septième siècle, raconte que lorsque la Grande-Bretagne était encore sous le joug des Romains, et avant que le christianisme y eût pénétré, un jeune homme, du nom de Suetonius, issu d'une famille distinguée, se rendit en Italie sous le règne de l'empereur Claude. A Rome il entendit prêcher l'Evangile par les apôtres de Christ, et pénétré de ses vérités, il se fit baptiser, adopta le nom de Beatus, et devint un des plus fermes soutiens de la nouvelle doctrine. Décidé à consacrer sa vie à la propagation du christianisme parmi les payens, il se transporta dans l'Helvétie, où les Romains dominaient encore. L'historien place cet événement au premier siècle de l'ère chrétienne, ce qui a fait mettre en doute la légende, parce qu'on sait qu'avant le treizième siècle, il n'y eut point d'église chrétienne dans cette contrée; mais la tradition parle de St Bêat comme du premier apôtre du christianisme en Suisse, sans préciser du reste l'époque où il vécut. D'ailleurs, de temps immémorial, et de siècle en siècle, cette grotte a été nommée la caverne de St Bêat.

Le saint homme vint donc en Helvétie et prêcha l'évangile aux payens qui l'habitaient. Il y trouva des gens rudes comme le pays qu'ils occupaient, mais simples et susceptibles d'entendre et de comprendre ses paroles, qui ne tombèrent pas sur une terre stérile, car on vit bientôt s'élever plusieurs églises chrétiennes dans l'Argovie, qui à cette époque, outre l'Argovie actuelle, comprenait les cantons de Lucerne, d'Unterwalden, de Soleure et le canton de Berne jusqu'à l'Aar. Cependant Bêat avançait en âge, et soupirant après le repos, il se dirigea vers le lac des Vandales (Wendel-See), qui est aujourd'hui le lac de Thoune. Là il trouva, dans une paroi de rocher, une caverne dont l'ouverture tournée vers le midi, lui promettait la bienfaisante chaleur du soleil.

D'une autre grotte placée à côté coulait un ruisseau abondant et intarissable, qui lui fournissait en toute saison un breuvage frais et limpide. Mais, ajoute la tradition, et dans les traditions populaires il faut toujours du merveilleux, il y avait dans cette caverne un affreux reptile, un dragon, dit-on, qui en avait fait sa demeure. St Bêat le combattit et le contraignit à lui céder la place. Quoique relégué dans cette caverne solitaire, le saint homme ne resta point oisif; il allait visiter les contrées avoisinantes, où il y avait encore beaucoup de payens, qu'il convertit en grande partie au christianisme. Lorsqu'il était seul dans son gîte, il travaillait à faire des corbeilles en osier, des nattes de bouleau et des filets, afin de n'être à la charge de personne pour son entretien: il apprit même plusieurs ouvrages utiles aux habitans des environs, qui étaient extrêmement ignorans en toutes choses, mais du reste fort dociles à ses conseils et à ses doctrines. Lorsqu'ils allaient voir St Bêat, ce qui arrivait fort souvent, il avait en eux des auditeurs recueillis et attentifs, quand assis à l'entrée de sa demeure souterraine, il leur expliquait les vérités de la parole de Dieu. Quelquefois il allait visiter les petites communautés chrétiennes qu'il avait formées de l'autre côté du lac: alors, dit encore la tradition, il mettait simplement son manteau sur l'eau, se posait dessus et voguait ainsi d'un rivage à l'autre.

St Bêat mourut dans un âge fort avancé dans sa solitude, car on dit qu'il parvint à l'âge de quatre-vingt-dix ans, mais on ne connaît pas la date de sa mort. Dès lors la caverne de St Bêat devint un lieu de pèlerinage où les dévots affluaient de toute part. D'après les traces de constructions qui restent, il paraîtrait qu'on avait construit un chemin pour y arriver plus commodément et qu'un pont de pierre traversait le ruisseau qui sort de l'autre caverne; on dit même qu'il y avait une chapelle en ce lieu. Un peu plus bas, sur le sentier, on voit encore un enfoncement fait de mains d'hommes dans le rocher et qui servait d'écurie aux chevaux des nombreux pèlerins. Du reste il existe des documens qui prouvent qu'en tout temps St Bêat fut en grande vénération; la missive suivante peut en donner une idée.

A l'avoyer et conseil de la ville de Thoune, nos chers et fidèles!

« Notre salut amical, très chers et fidèles. Comme malheureusement, par le temps qui court, il y a grande lamentation dans le monde à cause de la peste qui fait trépasser beaucoup de gens et qui est aussi parvenue en notre pays où elle s'est manifestée en plusieurs endroits, ce dont



« nous sommes fort affligé ; ce pourquoi nous  
 « avons ordonné une procession chez notre affec-  
 « tionné St Bât pour mardi prochain , qui est  
 « la veille de Marie Madeleine , où nous arriverons  
 « dans votre ville avec grande multitude de gens  
 « pour y rester la nuit, et ensuite le lendemain aller  
 « auprès du saint , et ensuite revenir en votre ville  
 « le même jour. C'est donc notre idée que vous  
 « devez faire en sorte que non seulement vous ayez  
 « du pain et autre nourriture pour le peuple , mais  
 « aussi que vous soyez pourvus de bateaux et de  
 « montures pour ceux qui ne pourraient marcher  
 « ou qui seraient fatigués ; ce quoi nous vous re-  
 « commandons fort sérieusement, le 15 juillet  
 « 1439.»

Cependant à l'époque de la réformation le gouvernement de Berne fit défendre les processions et les pèlerinages à la caverne de St. Bât et fit ensevelir au cimetière d'Interlaken un crâne qu'on disait être celui du saint et qui avait été l'objet des hommages de tant de générations. Mais les pèlerinages n'ayant ni plus ni moins continué, le gouvernement fit murer l'entrée de la caverne, qui fut cependant rouverte dès lors, mais on ne sait quand ni comment, et l'on voit encore des restes du mur qui la fermait. Quoi qu'il en soit, les pèlerinages, bien que beaucoup moins fréquents, continuèrent longtemps encore; aujourd'hui même où il semble que ces grottes ne devraient avoir pour but de pèlerinage qu'un spectacle pittoresque, de pieux Unterwaldois viennent de temps à autre apporter furtivement au souvenir du saint le tribut de leur adoration; et pour se le rendre favorable, ils lui font une petite offrande soit d'œufs, soit de pain ou d'autre chose. Mais bien plus fous assurément sont ceux qui sont venus fouiller ces rochers pour y chercher des trésors, ce qui est chose à peine croyable.

La caverne qu'habita St Bât a environ 36 pieds de largeur sur 24 de profondeur; sa hauteur est fort inégale. L'autre caverne d'où sort en murmurant, d'une mystérieuse obscurité, le ruisseau de Bât, est plus spacieuse et surtout plus profonde: du sein de cette cavité, à dix ou douze pas de son ouverture, on a une échappée de vue charmante au dessus du sommet des sapins placés plus bas, sur une partie du lac de Thoune et du rivage opposé. A trente ou quarante pas de son ouverture, la grotte se resserre subitement, et il paraît impossible de pénétrer plus avant: probablement on n'y avait jamais pénétré avant l'aventureuse expédition du peintre Wolf et celle de Stähli, peintre aussi, qui y pénétra en 1814. Là où la caverne se rétrécit, le ruisseau forme une cascade de six pieds de hau-

teur: suivi de quatre compagnons munis de flambeaux et de planches, M. Stähli franchit ce passage où la lumière du jour commença à disparaître, et arriva dans un premier espace ouvert qui contient un petit lac d'une eau parfaitement limpide. Nos voyageurs construisirent un pont flottant; mais faute de solidité, il céda sous leurs pieds et ils tombèrent dans l'eau qui était d'une agréable fraîcheur. Alors ils continuèrent bravement à marcher dans l'eau et ils franchirent de l'autre côté du lac un passage si bas, qu'ils ne purent le traverser qu'en rampant. De là ils arrivèrent dans une salle spacieuse qui contenait aussi un lac, mais dont le fond était percé d'une quantité de trous ronds et parfaitement réguliers, de la grandeur d'un poignet jusqu'à celle d'une tête; ce qui les obligea de marcher avec beaucoup de précautions: à l'autre extrémité de cet espace ils rencontrèrent une cascade, et, dix pas plus loin, une seconde chute qui tombe avec fracas entre les rochers. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine et à l'aide d'une petite échelle qu'ils avaient apportée, qu'ils franchirent ce pas à côté de la cascade pour arriver à une troisième chute, et environ trente pas plus loin à une quatrième. Mais celle-ci remplissant entièrement l'ouverture par laquelle elle sort, il était ainsi impossible de suivre plus longtemps le ruisseau. Cependant une autre ouverture se présentait sur la gauche, qui prenait une direction vers l'orient, tandis que jusque là les voyageurs avaient toujours marché vers le nord. Ce passage avait une centaine de pas de longueur; puis en contournant un angle, on retrouve de nouveau le ruisseau; la caverne s'élargit, et au bout de soixante pas on arrive auprès d'un grand bassin; mais ici la voûte s'abaisse tellement, qu'elle touche presque la surface de l'eau; aussi fut-il impossible à nos voyageurs de pénétrer plus avant. Après un séjour de trois heures et demie dans ces souterrains ténébreux, ils revirent de nouveau la lumière du jour, et il en était temps; car une demi heure après, le ruisseau grossit tellement et si subitement, qu'il remplit presque le premier passage qui conduit dans l'intérieur du souterrain. Cette crue subite provenait d'un orage qui avait eu lieu pendant ce temps sur la montagne, et cela démontre le danger que l'on peut courir en été en parcourant cette caverne. Les gens du pays assurent que la crue du ruisseau est en rapport avec un singulier bruit que l'on entend quelquefois dans la partie la plus reculée du Beatenberg, sur l'alpe de Seefeld (champ du lac). Ce sont des détonations régulières, semblables à celles d'un feu de mousqueterie entremêlé de décharges d'artillerie, que l'on

entend à une très grande distance et qui est suivi d'une crue subite du ruisseau de Bêat. On appelle ce bruit la revue de Seefeld; dessavans l'attribuent à des commotions électriques de l'atmosphère. Si de la caverne de St Bêat l'on veut se rendre à pied au Neuhaus, à l'extrémité du lac de Thoune, on longe la Falkenfluh, où le sentier est quelquefois très dangereux, lorsque des éboulemens l'ont recouvert. Au dessus de ces roches est le village de Béatenberg, paroisse assez considérable, à 1300 pieds au dessus du lac.

## LE DUC DE SAVOIE

### rançonné par les Suisses.

[Suite et fin.]

Le duc, poussé à bout et ne sachant quel parti prendre, implora la protection du pape, ainsi que celle du roi de France.

Par ce moyen, des délégués de ces trois souverains arrivèrent à Berne, et s'offrirent comme médiateurs dans cette affaire. Cette proposition ayant été acceptée par les cantons, on finit, après bien des débats, par conclure un traité qui portait en substance : que l'ancienne alliance entre la Savoie, Berne et Fribourg serait maintenue ; que l'acte produit par Furno serait déclaré nul et non avenue, mais que le duc paierait aux deux villes la somme de 125,000 florins du Rhin dans l'espace de huit années ; somme pour laquelle il donnerait en hypothèque la vallée de Bagne, le Pays de Vaud et le Chablais. Le duc devait encore confirmer, pour la forme, l'acte de franchise de la ville de Fribourg, par lequel elle avait acquis son indépendance. La somme à payer était bien lourde pour le duc de Savoie, dont les finances ne se trouvaient pas dans l'état le plus florissant ; cependant il se félicita d'en être quitte à si bon marché, car il aurait pu lui en arriver pis encore, ainsi que la suite le prouvera.

Furno séjourna avec sa famille tantôt à Berne, tantôt à Fribourg. On lui avait fait déclarer par serment, sur l'autel de St Antoine à Fribourg, qu'il ne possédait plus d'acte semblable ; cependant trois ans après il parcourut les huit cantons de Zurich, Lucerne, Uri, Schwiz, Unterwalden, Zug, Glaris et Soleure, offrant contre une récompense proportionnée de leur remettre un acte de

donation qui serait pour eux la source de grandes richesses. Effectivement, étant convenu qu'on lui donnerait 24,000 florins et une pension, et que la protection des cantons lui serait accordée, il produisit un nouvel acte daté du 18 mars 1489, par lequel le duc Charles de Savoie léguait la somme de 800,000 florins du Rhin aux très-puissans et très-chers seigneurs de la ligue de la Haute-Allemagne, savoir les cantons de Zurich, etc. La dite somme devait être payée dans l'espace d'un mois après la production de l'acte, c'est-à-dire 100,000 florins à chacun des susdits cantons. Le duc de Savoie reçut la députation et la réclamation des Suisses dans un état de consternation difficile à décrire ; la somme exigée surpassait tout ce qu'il aurait pu trouver alors dans ses états ; aussi se hâta-t-il de faire protester contre de pareilles prétentions, déclarant que Furno, connu pour imposteur et parjure, devait être jugé selon le droit ; mais les cantons s'y refusèrent et assurèrent de nouveau Furno de leur protection.

Il est vrai que cet acte était rédigé avec une merveilleuse habileté : écrit en latin de la main de Furno comme secrétaire du duc défunt, toutes les formalités en usage à cette époque y étaient observées ; la signature et le sceau paraissaient authentiques, ainsi que la griffe des témoins, parmi lesquels on remarquait Benoît de Montferrand, évêque de Lausanne, Champion, évêque de Montréal, chancelier de Savoie, et autres notables personnages du conseil du duc, mais qui tous étaient morts ; Furno avait donc bien su choisir son monde.

Le duc implora de nouveau l'intercession de l'empereur et du roi de France, de même que celle de Marguerite de Flandre, qui envoyèrent des ambassadeurs pour tâcher d'arranger cette affaire. Sur l'avis des Bernois, les délégués de Savoie demandèrent une diète extraordinaire laquelle eut lieu pour la première fois à Einsiedeln, puis à Zug, mais sans succès ; car les huit cantons persistaient dans leurs prétentions, et le duc était dans l'impossibilité la plus absolue de se procurer une pareille somme. Cette affaire traînant depuis cinq mois en longueur, impatienta enfin les cantons d'Uri, Schwiz, Unterwalden et Zug, qui levèrent leurs bannières et résolurent d'aller chercher les armes à la main ce que leur avait octroyé le duc de Savoie. Leurs troupes traversaient déjà le Valais et le canton de Berne pour aller se jeter sur le pays de Vaud et le Chablais ; le duc de Savoie, de son côté, rassemblait toutes ses forces aux environs de Genève, lorsque les Bernois, voyant l'obstination des cantons forestiers et les affaires prendre une tournure de plus en plus sérieuse, levèrent aussi

leur bannière et mirent 6,000 hommes en campagne pour repousser la force par la force. En même temps une diète s'assembla à Soleure, où les villes de Bâle et de Schaffhouse envoyèrent des députés médiateurs. Le duc de Savoie craignant de voir le Pays de Vaud et le Chablais pillés et dévastés, se disposait à faire les plus grands sacrifices ; d'autre part les cantons forestiers commençaient à se montrer plus traitables, en voyant surtout la ville de Berne renoncer généreusement aux 125,000 florins que le duc avait à lui payer ; exemple que Fribourg fut exhorté à suivre, et qu'il suivit enfin. Alors on parvint à Berne à conclure entre les cantons et le duc de Savoie un accord d'après lequel celui-ci s'engageait à payer une fois pour toutes aux douze cantons, Berne et Fribourg ayant confondu leurs prétentions avec celles des huit autres cantons, la somme de 300,000 florins soit 30,000 à chacun d'eux, et 10,000 florins pour les frais. Le duc naturellement désireux de se mettre pour l'avenir à l'abri de pareilles extorsions, exigea des garanties pour que Furno ne vînt pas une troisième fois muni de titres aussi ruineux pour ses finances ; ce qui lui fut accordé. Mais tout n'était pas fini ; Uri et Unterwalden, sous prétexte qu'ils n'avaient pas signé le traité, leurs députés étant absents au moment de la signature, prétendirent ne vouloir y adhérer qu'autant que le duc de Savoie ajouterait pour chacun des deux cantons la somme de 2000 florins à celle de 30,000, convenue avec les autres états ; menaçant de se faire payer à l'aide de 3000 Valaisans si on ne les satisfaisait pas. Mais les autres cantons réprimèrent promptement ces injustes prétentions et déclarèrent que le duc avait bien assez pâti des friponneries de Furno, que les gens de bien commençaient à considérer comme un escroc des plus consommés et dont le dessein, selon eux, était de ruiner le duc de Savoie pour s'en venger : car on rapporte qu'il avait aussi fabriqué de pareils titres en faveur de l'empereur, du roi de France et de Venise ; mais ces gouvernemens, plus scrupuleux que les Suisses d'alors, n'en firent aucun usage. — Lorsque le terme du premier paiement fut échu, le pauvre duc se trouva hors d'état de rassembler les 60,000 florins qu'il avait à remettre ; il envoya à Berne son argenterie pour être monnayée ; mais cela ne suffit pas encore ; et il fut obligé de mettre à contribution ses propres sujets ; il écrivit dans ce sens à Berne pour qu'on lui accordât des termes plus longs. Les Bernois se montrèrent plus généreux qu'il n'avait osé l'espérer : ils lui cédèrent le reste de sa dette, et la plupart des autres cantons en firent bientôt autant. Néanmoins il lui en coûta 200,000 florins ; mais d'autre

part ce sacrifice lui valut l'alliance et la bourgeoisie de Berne et de Fribourg ; ce qui n'était pas trop payé. Jean de Furno mourut à Fribourg, où il se réhabilita tant soit peu dans l'opinion publique en faisant don à l'église collégiale d'un bras d'argent, dans lequel on renferma les reliques de St Nicolas, son patron.

---

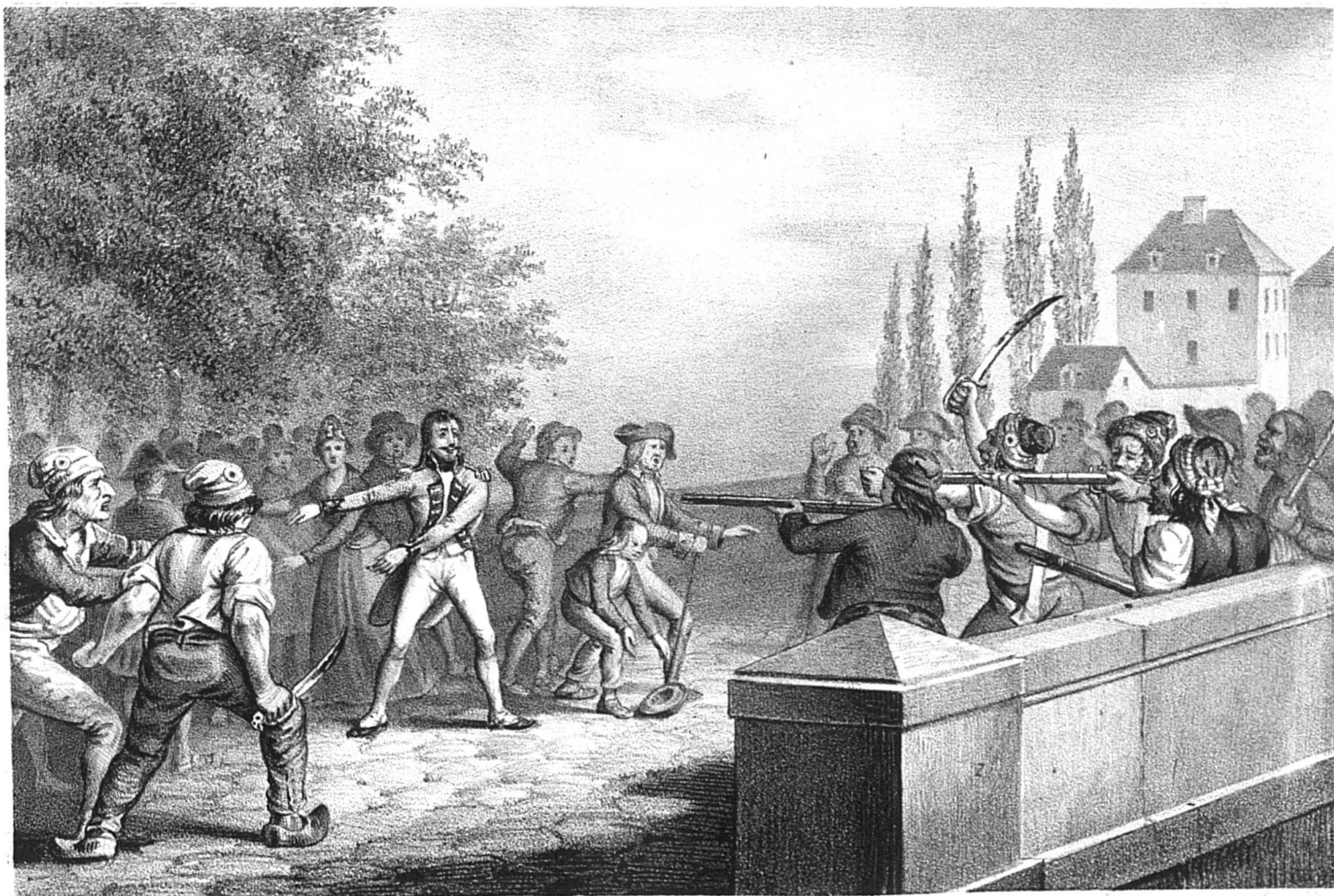
## MOEURS

DES 14<sup>e</sup> ET 15<sup>e</sup> SIÈCLES EN SUISSE.

---

Les détails judiciaires que nous ont conservés les chroniques jettent sur l'état de la société dans les temps reculés des traits de lumière qui nous laissent juger au mieux des mœurs de l'époque. Les querelles particulières, véritable fléau de ce temps-là, exigeaient souvent l'intervention des autorités. Le conseil de Zurich proclama au commencement du quatorzième siècle le mandat suivant :

« Si un bourgeois s'empare d'un autre bourgeois demeurant dans la ville, il paiera une amende de dix marcs, si la fortune de l'homme prisonnier équivaut à cette valeur ; sinon le ravisseur ne paiera que dix livres. » C'est-à-dire que dix marcs étaient l'estimation moyenne de la valeur d'un homme. Et celui dont la fortune avait une valeur supérieure ou inférieure à cette somme, était, selon le cas, jugé plus ou moins riche ou pauvre ; et le délit de celui qui s'était emparé de sa personne était en conséquence jugé plus ou moins grave, et la peine fixée en proportion. — « Si toutefois, est-il dit encore, le prévenu s'était emparé de la dite personne selon le droit et en vertu d'une permission du juge ou du conseil, il ne pourra être recherché pour ce fait. » Plus loin il est dit : « Si un bourgeois en poursuit un autre dans sa maison ou qu'il l'y tienne assiégé sans lui faire d'autre mal, il paiera une amende d'un demi-marc et dédommagera, d'après l'estimation du conseil, celui qu'il aura poursuivi, s'il lui a causé quelque dommage. Si l'assaillant a employé la violence, s'il a investi sa maison, abattu ses arbres ou ses vignes, il paiera le double du dommage qu'il a causé, et de plus une amende de



LE GARDE SUISSE.

Der Schweizergardist.





quatre marcs. Si un bourgeois en attaque un autre chez lui, ou quelqu'un des siens, les armes à la main, il paiera dix marcs, et chacun de ceux qui lui auront aidé, tout autant; et s'ils ne peuvent s'acquitter, le capitaine en chef de la bande paiera pour tous.» — Si c'était un campagnard qui fût en guerre avec un bourgeois de la ville, il était alors ordonné que le dit campagnard ne molesterait ni la ville ni ses bourgeois, sous peine d'une amende de dix marcs; de même le bourgeois qui aiderait un campagnard à batailler contre un autre bourgeois. Du reste, si des gens de la campagne s'avisent de maltraiter, ou retenir prisonniers des bourgeois, il sera défendu à tout bourgeois de commercer avec eux.

Ces ordonnances du conseil de Zurich qui datent de l'an 1304 sont nombreuses et indiquent une foule de cas pareils, punissables par des amendes. Du reste chaque ville avait les siennes et en faisait à sa guise et selon le besoin. Cependant un grand nombre de faits prouvent l'insuffisance de ces moyens pour réprimer ces violences et le penchant ou l'habitude de se faire justice soi-même. — En 1409 les Bâlois étant en guerre avec le duc d'Autriche, les troupes autrichiennes vinrent tout ravager autour de la ville; mais à l'approche des Suisses qui accouraient au secours de Bâle, le duc se retira en dévastant le pays, selon l'usage reçu, où l'ami n'était souvent pas mieux traité que l'ennemi. Ainsi il arriva qu'un jour un sire de Neuenstein eut à se plaindre des dévastations exercées sur ses terres par des soldats autrichiens. Mais le duc n'ayant pas voulu faire droit à ses réclamations, il résolut lui et son ami, le noble Henri ze-Rhyn, de s'en venger sur les Bâlois. Ils surprirent donc le château de Furstenstein, qui appartenait à l'ancien bourgmestre de Bâle, Ludmann de Rothberg, alors bailli d'Altkirch pour l'Autriche, et firent prisonnier le propriétaire du castel, auquel ils firent trancher la tête. Ce lâche assassinat ne resta pas longtemps impuni : les Bâlois se mirent en campagne, prirent d'assaut Neuenstein, et le livrèrent à la destruction : heureusement pour lui, le propriétaire avait déniché; car il aurait pu compter que sa tête ne serait pas restée long-temps sur ses épaules, ainsi qu'il en arriva à son ami ze-Rhyn, auquel on prit les châteaux de Blauenstein et Furstenstein dont les garnisons furent taillées en pièces, et lui-même décapité sur les ruines de son manoir.

Nous avons vu que le seigneur de Neuenstein était fort vindicatif; en cette occasion il en donna une preuve nouvelle; car pendant plus de dix ans il garda rancune aux Bâlois, épiait le moment fa-

vorable de se venger; mais l'occasion ne se présenta pas, car la puissance du pauvre sire n'était guère formidable et puis il tremblait pour sa tête, et cela pour bonnes raisons. Or, comme nous l'avons dit, après plus de dix années d'attente il déclara enfin la guerre aux Bâlois, et se mit en campagne avec toutes ses forces, qui se composaient de neuf hommes, dont l'un était général en chef de l'armée. Un habile tacticien, le seigneur de Neuenstein n'attendit point l'ennemi en rase campagne; mais il lui fit une guerre de guérilla ou plutôt de voleur de grands chemins; car il mit tout bonnement ses gens en embuscade pour lui tomber dessus et mettre à rançon les Bâlois qui passeraient dans les défilés du Jura où il se tenait caché. Deux bourgeois notables de la ville de Bâle, Cunzmann et Steinmann de Ramstein, ayant été traités de la sorte, les Bâlois se mirent à la poursuite des bandits et firent un prisonnier qui sans nul doute allait être pendu si le sire de Neuenstein, qui avait prévu ce cas, ne s'était fait secrètement recevoir bourgeois de Soleure; et telle était alors la puissance de ce mot de bourgeoisie, que les Bâlois n'osèrent toucher à un cheveu du prisonnier, car déjà les Soleurois avaient protesté contre tout attentat sur sa personne. Cependant les Bâlois n'avaient nulle envie de le relâcher. Des amis des deux villes parvinrent à les décider à ouvrir une conférence à Zofingue et à terminer la querelle par des arbitres. La diète étant donc assemblée à Zofingue, les députés Soleurois se rendirent en cérémonie à l'hôtellerie des Bâlois, et là, en présence des médiateurs, ils demandèrent que leur combourgeois fût mis en liberté; car, disaient-ils, les serviteurs d'un bourgeois jouissaient de la même protection que lui. Messieurs de Bâle présentèrent d'abord à Messieurs de Soleure une coupe de vin et des rôties au vin, bien soupoudrées de sucre et de canelle; puis ils leur accordèrent ce qu'ils demandaient; et dès-lors Rodolphe de Neuenstein devint le meilleur ami des Bâlois.

L'abus des déclarations de guerre était alors poussé si loin, l'audace et l'impudence des gens de guerre étaient quelquefois telles, qu'on vit des aventuriers sans possessions féodales, et même de misérables spadassins, en user selon leur autorité privée, sans doute dans l'espoir d'échapper à la potence s'ils étaient pris dans le cours de leurs déprédations. Quelques années après l'aventure du sire de Neuenstein, un misérable valet de Rodolphe de Wessenberg, nommé Oberott, se mit à guerroyer contre les Bâlois, parce que s'étant rendu coupable de divers vols et prévenu d'avoir assassiné un chasseur du sire de Ram-

stein, on l'avait saisi et détenu dans un village près de la ville ; mais s'étant échappé, il mit le feu au village et laissa sur un buisson de genièvre une lettre en forme de cartel, par laquelle il recommandait aux Bâlois de mieux fermer leurs enclos s'ils ne voulaient pas que le gibier s'échappât.

À l'époque de la guerre de Bourgogne une guerre de ce genre, mais bien autrement sérieuse, surgit sur les rives du Rhin. Dans le château fort de Forstek, dans la vallée du Rhin, il y avait un bailli St Gallois qui régissait les anciens domaines du baron de Sax qu'avait acquis depuis la famille Mötteli, dont le nom était passé en proverbe à cause de ses richesses, et qui les avait revendus plus tard à la ville de St Gall. Dans le village de Sennwald, dépendant de Forstek, vivait un homme nommé Hotterer, qui avait conçu une haine si implacable contre les Mötteli et ensuite contre le bailli St Gallois, qu'il étendit son inimitié jusque sur les bourgeois, auxquels il déclara la guerre ; et cette guerre il la conduisit avec une animosité et un succès sans exemple en Suisse. Le besoin et plus encore son audace lui acquirent des amis : fort de leur aide, il fit tout le mal imaginable aux St. Gallois. La guerre qu'il leur faisait avec un incroyable acharnement était une véritable guerre de destruction : le meurtre et l'incendie suivaient partout les pas de cet homme que l'on ne pouvait jamais atteindre. Plusieurs fois on envoya des bandes armées pour le saisir, mais jamais on n'y parvint ; tantôt il parcourait les montagnes d'Appenzell, tantôt les environs de Feldkirch, où il se trouvait à Hohenems, et toujours loin de l'endroit dans lequel on le cherchait : on était souvent parvenu à le traquer sur les bords du Rhin ; mais au moyen d'un appareil de son invention, il traversait le fleuve avec une rapidité et une assurance qui le mettaient promptement hors de l'atteinte de ceux qui le poursuivaient ; et tandis qu'on croyait le surprendre dans quelque endroit où on l'avait vu se réfugier, l'incendie de quelques maisons, le meurtre, le pillage venaient dénoter sa présence dans tout autre lieu.

Le duc d'Autriche fit savoir aux confédérés qu'il ne considérerait nullement comme une infraction à ses droits de souveraineté s'ils faisaient saisir cet homme sur ses terres : trois cents St. Gallois passèrent en conséquence le Rhin au milieu de l'hiver pour aller cerner un endroit où l'on savait que Hotterer se tenait caché avec quelques uns de ses compagnons. Mais cette tentative fut encore vaine ; les bandits s'étaient déjà éloignés, et il fallut se contenter de saisir comme complices ceux qui lui avaient donné un asile et de livrer aux flam-

mes leurs habitations. Quelque temps après, Hotterer assassina et dépouilla un marchand : mais ayant été lui même blessé en commettant cet attentat, il se rendit à quelques pas de là dans le pays d'Appenzell, chez un nommé Schwendiner son ami et cependant l'un des hommes les plus considérés du pays, pour faire panser sa blessure. Les St. Gallois réclamèrent l'ennemi de leur repos, mais les Appenzellois refusèrent de le livrer, sous prétexte que cette extradition serait une atteinte à leur liberté. Les premiers insistèrent et se plaignirent à la diète helvétique, qui, lasse aussi de l'impunité de ce brigand, exhorta vivement les Appenzellois à faire droit à la requête des St.-Gallois. Mais après une délibération d'une landsgemeinde tenue à Appenzell, le peuple de ce pays refusa de livrer Hotterer. Il fallut en venir à une nouvelle diète convoquée à Zurich, dans laquelle les cantons contraignirent les Appenzellois à ne plus souffrir Hotterer sur leur territoire. Celui-ci ne se voyant plus en sûreté en Suisse, non plus que sur les terres de l'Autriche, se réfugia en Bavière pour y laisser passer l'orage et profiter de la première occasion qui s'offrirait à lui de recommencer les hostilités. Mais cette fois son règne touchait à sa fin. Le conseil de St. Gall ayant promis une récompense de cent florins à celui qui livrerait Hotterer entre les mains de la justice, un pauvre homme, nommé Sommerring, bourgeois de St. Gall, suivit ses traces et le découvrit à Landsberg, où il avait provisoirement établi son quartier général. Sommerring porta aussitôt une accusation contre lui, et selon l'usage du temps, d'après lequel l'accusateur devait être enfermé comme l'accusé, il se laissa mettre en prison, après avoir averti ses supérieurs. Alors arriva une députation de St. Gall, à laquelle était adjoint un conseiller de Zurich, lequel agissant au nom de la diète helvétique, demanda au duc de Bavière le jugement de Hotterer. Son procès fut bientôt fait : pour preuve qu'il n'avait pas agi en bonne et loyale guerre, des témoins apportèrent un sac rempli d'ossements de femmes et d'enfants, qu'il avait fait périr dans les flammes ; et ces ossements furent versés sur la table de la salle de justice. Pour cette fois on ne traita pas de puissance à puissance avec le brigand ; les temps avaient déjà un peu changé, et du reste il était entre les mains et à la discrétion du vainqueur. Comme incendiaire et meurtrier, il fut condamné à être brûlé vif, et la sentence fut aussitôt exécutée.

Parmi les statuts de la législation des treizième et quatorzième siècles, ceux de Liestal méritent de ne pas être passés sous silence, car ils sont

dignes des mœurs de ce temps-là. Les Bâlois exerçaient alors la juridiction criminelle sur Liestal d'après les coutumes de l'endroit ; pour cela l'avoyer de Bâle s'y rendait de temps à autre lorsqu'il y avait un incendiaire, un voleur, un meurtrier ou un hérétique à juger. L'accusateur était tenu de produire sept témoins à charge, ou de prouver son dire en combat singulier. S'il avait eu recours à la calomnie, son adversaire avait le droit de le fouler aux pieds. Si quelqu'un s'introduisait de force dans la maison d'autrui après la cloche du soir, et qu'en se défendant le propriétaire eût tué l'assaillant, à défaut d'autres témoins, ce dernier prouvait l'attentat, et pour démontrer qu'il était dans le cas de légitime défense lorsqu'il avait tué son adversaire, il apportait devant le juge trois brins du chaume qui couvrait la maison, ou bien il amenait son chien attaché par une corde, ou le chat tapi près de l'âtre, ou le coq qui veillait à côté des poules ; dans l'idée, sans doute, que la moindre créature, que la plus petite chose suffirait pour le confondre, s'il proférait un mensonge.

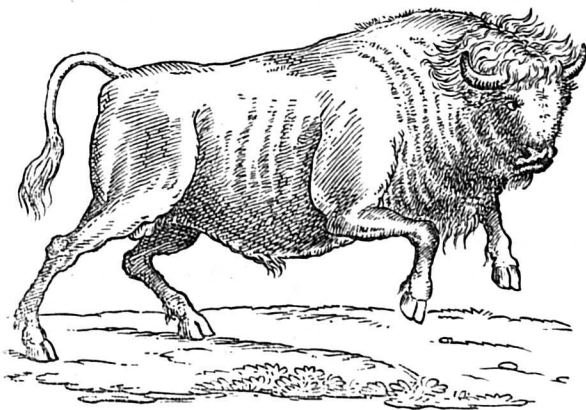
Les lois que l'on faisait alors pour prévenir les suites des querelles particulières n'étaient point superflues. On avait essayé plusieurs fois, dans quelques villes de la Suisse, de prohiber le port d'armes, mais inutilement ; car cette défense n'avait eu d'autre résultat que le port d'armes cachées bien que ce dernier cas fût puni d'une double peine. A Zurich, en 1314, on avait ordonné que celui qui porterait un couteau caché dans sa ceinture, serait passible d'une amende de dix livres, et que celui qui en porterait un dans sa culotte le serait d'une amende de vingt livres : tous les couteaux pointus, ou à lame immobile, étaient aussi sévèrement défendus. Dans ce temps-là où l'on était presque continuellement en état d'hostilité, où les mœurs étaient d'une extrême rudesse, où la moindre offense demandait du sang, de pareilles ordonnances étaient assurément utiles et bonnes, mais d'une exécution bien difficile. Le meurtre était rarement puni de mort ; ordinairement le meurtrier en était quitte pour une amende, ou pour le bannissement, quelquefois aussi pour la confiscation de ses biens ; mais toujours la peine était double lorsque le meurtre avait été commis sur un bourgeois. A Zurich, par exemple, pour un meurtre sans préméditation la peine était de vingt marcs si celui qui avait succombé avait une maison en ville, et de dix marcs dans le cas contraire ; vu que la possession d'une maison en ville constatait le droit de bourgeoisie. Sous aucun prétexte on ne pouvait rechercher un meurtrier dans

la maison d'un bourgeois, tant que celui-ci n'avait pas positivement refusé de le livrer ; mais l'habitation d'un prêtre n'était point respectée de la même manière. Pour prévenir des actes de vengeance, celui qui insultait un bourgeois était aussitôt puni, avant même que l'insulté eût porté plainte. Si, comme il arrivait souvent, un prévenu dans sa fougue, insultait ses juges, ceux-ci se levaient et déposaient leur charge jusqu'à ce que satisfaction leur eût été donnée.

Les premières lois somptuaires que l'on connaisse en Suisse datent du commencement du quatorzième siècle : on les jugea nécessaires à cause du luxe qui s'était introduit dans les habillemens depuis les divers voyages que l'empereur Albert avait faits en Suisse avec sa cour. Auparavant, l'accoutrement des hommes comme celui des femmes était extrêmement simple : les uns et les autres allaient habituellement la tête nue, à l'exception des magistrats, qui portaient des bonnets lesquels étaient plutôt un signe distinctif de leur dignité qu'un vêtement. Les cheveux pendaient sur les épaules ; les femmes les frisaient et les entrelaçaient de fleurs et de rubans ; un pourpoint à manches couvrait le corps ; pardessus le pourpoint hommes et femmes mettaient un justaucorps sans manches, assez long chez ces dernières, et plus court chez les hommes, lequel était attaché par une ceinture. Pour sortir, les deux sexes portaient un manteau. Excepté en hiver, les hommes ne se couvraient guère de culottes ; leurs bottes, qui montaient très-haut, leur en tenaient lieu. Lorsque plus tard on commença à mettre plus de luxe dans les costumes, on fit les deux manches du pourpoint de deux couleurs différentes et on les orna de franges et de broderies en soie. Sur la poitrine se voyaient divers ornemens qui souvent indiquaient un parti, un vœu, ou les lettres initiales d'un nom chéri. Les femmes portèrent ensuite le bonnet autrichien chamarré de soie, d'or, d'argent et de colifichets. La ceinture devint particulièrement un objet de luxe chez les deux sexes ; le justaucorps se terminait ordinairement dans le bas par des franges en soie, en or ou en argent. Le dernier raffinement de la mode c'étaient des souliers recourbés en pointe, et un anneau à l'un des doigts du pied. Ce qui scandalisa le plus les partisans de la simplicité et des bonnes mœurs, ce fut le pourpoint, qui, en laissant une partie des épaules et de la poitrine décollée, était si juste, qu'il dessinait toutes les formes du corps, en sorte que l'on ne pouvait l'enfiler qu'à l'aide d'une seconde personne. D'autre part on porta le justaucorps tellement court, afin de laisser voir les

brillantes couleurs dont les culottes étaient chamarrées, en formant des bandes longitudinales, qu'il recouvrait à peine la partie postérieure du milieu du corps. Les autorités considérant ces innovations comme des abus contraires aux bonnes mœurs s'efforcèrent de les réprimer par des mandats qui, durant ce siècle et les suivans, furent souvent renouvelés, sans cependant empêcher qu'avec l'invasion de nouvelles modes le luxe ne s'introduisit peu à peu dans les costumes tout comme dans les autres choses utiles à la vie.

## L'AUROCHS OU BŒUF SAUVAGE.



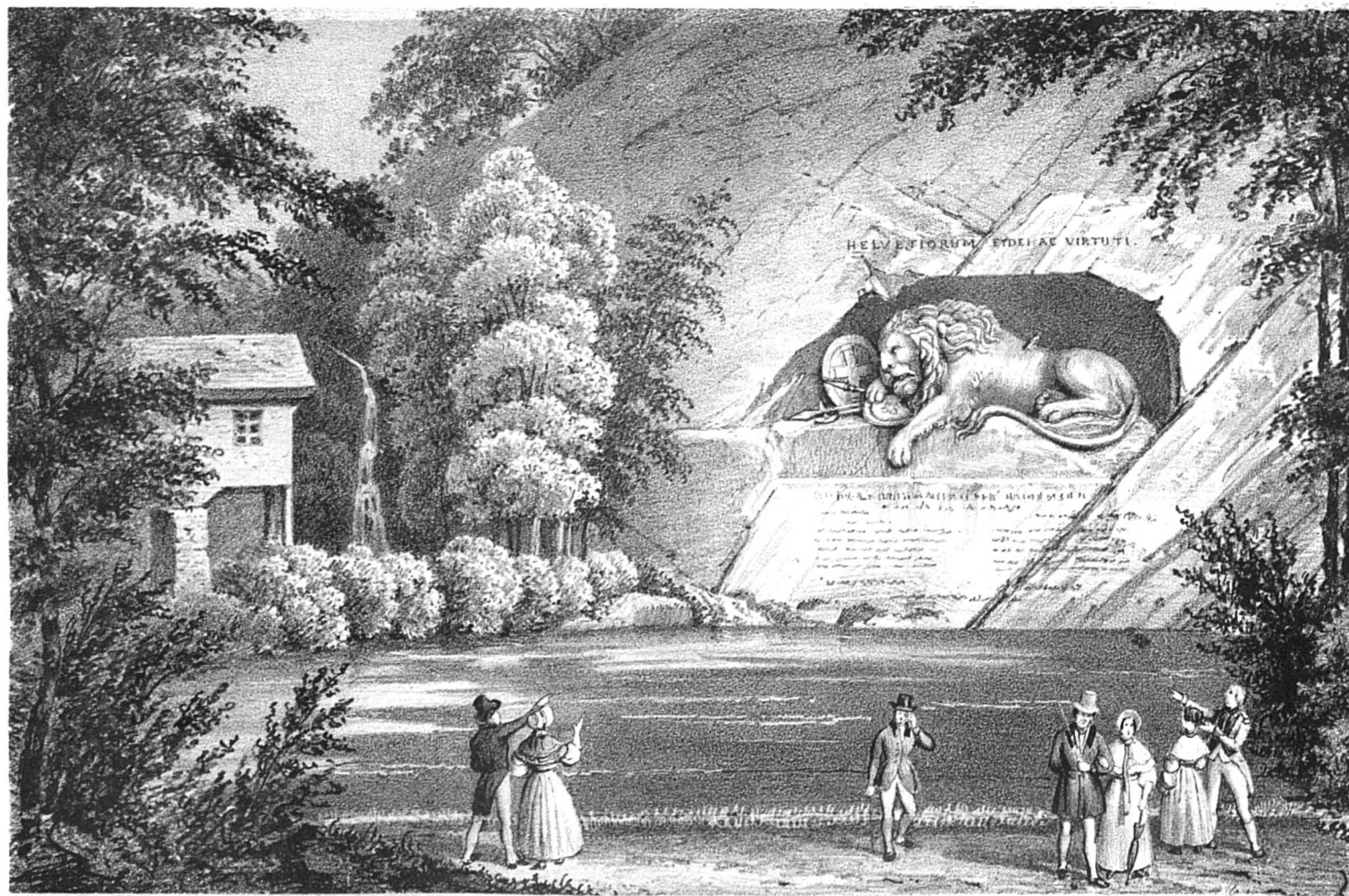
Parmi les animaux dont la race est éteinte en Suisse, on compte le bœuf sauvage, l'Urus des anciens. Ce formidable animal était très commun dans les forêts qui couvraient les trois quarts de l'Helvétie. Les anciennes chroniques prouvent qu'il disparut complètement à la fin du douzième siècle, à mesure que le pays se peupla. Les habitans du pays prenaient les jeunes vivans et les domptaient pour en faire des bêtes de somme; ils mangeaient la chair de ceux qu'ils tuaient, se servaient de leurs peaux pour vêtemens et faisaient de leurs longues cornes des coupes pour leurs repas, ou des instrumens de guerre bien connus dans les batailles des anciens Suisses, et dont les sons firent trembler les Bourguignons à Grandson et à Nancy. Dans les cantons forestiers où ils furent le plus long-temps en usage on les appelait *Harsthærner*, parce que chaque harst ou bataillon avait les siens. On sait que le nom d'Uri vient d'Urus et que les armoiries de ce canton sont une tête d'aurochs avec un anneau passé dans les naseaux.

L'aurochs, maintenant relégué dans les forêts profondes des monts Krapacks et du Caucase, est le plus grand des quadrupèdes vivans après l'éléphant et le rhinocéros, car il a dix pieds de long et jusqu'à six pieds de hauteur au garot. Tout le devant du corps, la tête, le cou jusqu'aux épaules et le dessous du cou sont garnis d'une épaisse toison, longue d'un pied, au moins quant aux grands poils, qui sont durs, tandis que ceux qui sont laineux sont courts. La couleur de ce poil est d'un brun-brûlé foncé. On a confondu l'aurochs avec le bison d'Amérique et d'Europe, on a même cru qu'il était de la famille de nos bœufs domestiques; mais les naturalistes modernes savent que le véritable aurochs forme une espèce à part. Cet animal rappelle une anecdote digne d'être conservée.

Le comte Isembart, l'un des plus puissans seigneurs de la Thurgovie, était toujours prêt à abuser de la force brutale pour opprimer les plus faibles. S'étant emparé de vive force de quelques terres d'Otmar, abbé de St Gall, il fut obligé de les restituer par l'ordre de Pepin, et plus tard condamné par Charlemagne, fils de ce dernier, à la confiscation de tous ses biens. Isembart espérant trouver une occasion de rentrer en grâce auprès du monarque, ne s'était point éloigné de la cour, qu'il suivait de près. Un jour Charlemagne, voulant donner un divertissement aux ambassadeurs d'Aron-Al-Raschid, calife de Bagdad, fit organiser une grande chasse, à laquelle il conduisit ses hôtes. A la vue d'un aurochs furieux, les ambassadeurs, qui ne connaissaient point cet animal, prirent la fuite, et l'empereur continua la chasse sans eux. Dans son ardeur, le monarque s'étant séparé de sa suite, un de ces animaux qu'il avait déjà blessé, se porte contre lui, éventre son cheval, lui déchire la botte et la jambe, et il allait peut être mettre fin aux glorieux exploits du grand empereur, si tout à coup un homme s'élançant d'un taillis n'eût transpercé les flancs de l'animal furieux, qui expira à l'instant même et disparut aussitôt. Charlemagne s'opposa à ce qu'on pansât sa blessure, qu'il voulut montrer à la belle Hermengarde, sa belle-fille; celle-ci fut fort effrayée en voyant le monarque couvert de sang: « Un homme vient de me sauver la vie; comment pensez-vous que je doive le récompenser? » lui dit-il. « Ah! que ne lui devons-nous pas tous? » Eh bien! demandez-moi sa grâce, c'est Isembart, » reprend-il. Effectivement, l'empereur le fit chercher; on ne le découvrit pas sans peine, et non seulement Charlemagne lui rendit ses bonnes grâces et lui restitua ses biens, mais il le combla de faveurs.







MONUMENT DU LION;  
à Lucerne.

Das monument des Löwen.  
in Luzern.

LE

## MONUMENT DU LION, A LUCERNE.

Au mois d'août de l'an 1792, l'horizon se rembrunissait de jour en jour d'une manière effrayante à Paris. L'agitation était extrême partout; dans le sein de l'assemblée législative, les discussions les plus orageuses excitaient de plus en plus les esprits; dans les sections de Paris, des motions incendiaires étaient accueillies et proclamées avec une effrayante impunité par la populace qui avait déjà essayé ses forces, en préludant par des assassinats partiels à la grande entreprise méditée par ses chefs, et qui devait avoir pour résultat la déchéance de l'infortuné Louis XVI. Déjà la populace, au nombre de 30,000 individus armés ayant pour enseigne une culotte en guenilles, avait envahi le palais des Tuileries et menacé la vie du roi; enfin tout faisait prévoir une catastrophe prochaine qui devait être le dénouement des projets atroces d'une faction sanguinaire. Le danger devenait de plus en plus éminent; à la populace de Paris venait de se joindre, sous le nom de *fédérés*, l'écume et le rebut de la population des provinces, particulièrement de celles du midi dont les bandes étaient grossies d'un grand nombre de Marseillais. Le plan de l'insurrection était arrêté et fixé pour le 10 août. Pendant que dans les clubs insurrectionnels on discutait sur la déchéance du roi, ses amis préparaient sa fuite; tout était disposé pour cela; mais à leur grande consternation le roi changea d'avis, et fit dire qu'il ne partirait pas, ne voulant point faire éclater la guerre civile par sa fuite.

Dans la nuit du 9 au 10 août, une agitation extrême régnait dans Paris: le tambour bat dans tous les quartiers; le son grave des cloches, appelant les députés, les magistrats et les citoyens à leur poste, s'élève de toutes les parties de cette grande capitale et se mêle à l'immense voix d'un peuple en courroux, dont les flots se pressent et se ruent dans toutes les directions. Ces bruits lugubres, se propageant de rues en rues et de places en places, parviennent enfin jusqu'à la résidence royale et y an-

noncent que la nuit fatale approche, nuit terrible, nuit d'angoisses et de sang, qui devait être pour le monarque la dernière passée dans le palais de ses pères!

Les bataillons de la garde nationale se rendaient à leurs postes avec des dispositions fort diverses. Les sections révolutionnaires se remplissaient des membres les plus fougueux. Enfin la cour venait d'apprendre que le coup décisif allait être porté. Le roi, la reine, leurs deux enfants, leur sœur Madame Elisabeth, ne s'étaient pas couchés; ils étaient dans la salle du conseil où se trouvaient tous les ministres et un grand nombre d'officiers supérieurs. On y délibérait dans le trouble sur les moyens de sauver la famille royale. Les moyens de résistance étaient faibles, ayant été presque anéantis, soit par les décrets de l'assemblée législative, soit par les fausses mesures de la cour elle-même. Le roi, dans sa condescendance ordinaire, avait laissé dissoudre sa garde constitutionnelle composée d'hommes dévoués, sans chercher à en former une nouvelle, comme il en avait le pouvoir, c'étaient 1,800 hommes de moins pour la garde du château des Tuileries. Les régiments dont les dispositions avaient paru favorables au roi, avaient été éloignés de Paris par le moyen accoutumé des décrets de l'assemblée. Le malheureux monarque se trouvait donc réduit à n'avoir pour sa défense, de troupes réglées que des étrangers; mais ces étrangers étaient des Suisses! On avait employé tous les moyens imaginables pour les séduire et les corrompre, mais leur honneur, leur serment et leur excellente discipline résistèrent à toutes les séductions. Sous divers motifs on avait cherché à les éloigner de la personne du roi, mais, leur capitulation à la main, ils prouvèrent que leur place était auprès du monarque. Une funeste condescendance du roi, aussi déplacée qu'impolitique, avait éloigné un bataillon des gardes suisses sous le prétexte de l'envoyer en Normandie, pour y protéger la circu-

lation des grains. Cependant la bravoure et la discipline des 900 hommes des gardes suisses qui restaient, auxquels se joignirent les débris de la garde nationale demeurés fidèles et formant un bataillon, inspiraient encore de vives craintes aux révolutionnaires, qui, sous divers prétextes, surent enlever aux Suisses leur artillerie, les canonniers de la garde nationale étant dévoués à la cause insurrectionnelle. Quels succès ces braves soldats pouvaient-ils espérer sans artillerie ? Cependant ils parvinrent à faire entrer sept pièces de campagne dans les cours du château. Dans cette nuit d'agitation, le commandement en chef pour la défense des Tuileries fut confié à un ancien officier nommé Mandat, qui prit les dispositions les plus favorables pour résister à une attaque. Les Suisses, réunis au petit nombre de gardes nationaux qui s'étaient rendus à l'appel, étaient postés dans les cours et dans le jardin avec quatre pièces de canons ; des corps de gendarmerie étaient placés en dehors comme postes avancés. Les appartemens du château étaient encombrés d'une foule de vieux serviteurs du roi, qui, accourus au moment du danger pour défendre leur prince, avec toutes sortes d'armes, formaient une troupe plus propre à augmenter la confusion qu'à contribuer sérieusement à la défense du château.

A quatre heures du matin, le commandant fut mandé à l'hôtel-de-ville par la municipalité insurrectionnelle, qui, inquiète sur l'issue de l'attaque projetée, le fit assassiner au moment où il sortait de l'hôtel-de-ville. Ce meurtre avait été ordonné dans l'intention de priver de leur chef les gardes du château, et de s'emparer du plan de défense que l'on croyait trouver sur lui. Son corps fut jeté à la rivière, où bien d'autres allaient le suivre. Cet acte sanglant paralysa aux Tuileries tous les moyens de résistance, détruisit toute unité, et empêcha l'exécution du plan de défense.

Cependant les insurgés arrivaient de toutes parts ; leur nombre grossissait à chaque instant, et bientôt le château se trouva cerné de tous côtés. A la faveur du jour naissant, on les apercevait des fenêtres, on découvrait leur artillerie pointée contre le château ; on entendait leurs cris féroces, leurs menaces sanguinaires. Il fut proposé de faire une sortie vigoureuse, avant que l'ennemi eût pris toutes ses dispositions ; sans doute qu'alors la terreur aurait dissipé l'insurrection. Les Suisses, pleins d'ardeur et de fidélité, désiraient ce parti qui répondait à leur bravoure ; mais cet avis ne prévalut point. A force d'instances, on obtint du roi qu'il se montrât et passât les troupes en revue ; sa présence excita chez les uns des élans d'enthousiasme, mais au même instant quelques bataillons de gardes nationaux qui venaient

d'arriver, sortirent sous les yeux du roi et allèrent se joindre aux assaillans. Dans ce moment, les gendarmes qui occupaient divers postes importants se dispersèrent lâchement ou se réunirent au peuple. Quelques personnes, voyant le désordre général qui régnait au château, et désespérant du succès de la défense, conseillèrent au roi de se retirer au sein de l'assemblée législative. Malgré la résistance de la reine, ce prince, toujours dans l'intention d'éviter l'effusion du sang, adopta ce conseil, et se rendit à l'assemblée avec toute sa famille, accompagné d'un grand nombre de gentilshommes et protégé par un détachement de Suisses et de gardes nationaux. Dès lors la confusion devint extrême au château ; de fausses manœuvres, des ordres contraires paralysèrent les faibles moyens de défense : on fit évacuer aux Suisses et aux gardes nationaux les cours du château, et on les entassa dans les appartemens où l'encombrement était tel que l'on ne pouvait s'y mouvoir ; le peuple, voyant les cours abandonnées, enfonça les portes et s'y précipita à grands flots, s'empara des canons abandonnés et les dirigea contre le château. C'était un spectacle effrayant que de voir cette multitude d'hommes, la plupart déguenillés, la tête couverte de bonnets de laine, armés de piques, de crocs, de fusils, d'armes de toutes espèces. Ils n'attaquaient pas encore d'une manière ouverte, mais un certain nombre d'entr'eux avaient pénétré dans le vestibule du château et cherchaient à enfoncer une barricade dressée au bas du grand escalier, et derrière laquelle étaient des Suisses et des gardes nationaux. « Nous ne sommes pas vos ennemis, disaient-ils à ceux-ci, nous n'en voulons qu'aux habits rouges. Séparez-vous d'eux et livrez-nous le château. » Soit que ces forcenés n'en voulassent qu'aux Suisses, ou qu'ils n'eussent pas connaissance du départ du roi, il était de plus en plus évident que le sang allait couler. Déjà quelques sentinelles suisses, placées au dehors, avaient été égorgées ; déjà les plus intrépides des assaillans pénétraient par les escaliers dans l'intérieur du château : le moment était venu pour les Suisses de songer à leur défense. Jusqu'ici ces braves avaient conservé leur attitude calme et ferme ; mais lorsqu'ils virent qu'il n'était plus possible d'éviter le combat, ils s'animèrent d'une bouillante ardeur ; une décharge épouvantable retentit alors dans le palais, ceux qui y avaient pénétré reçurent une grêle de balles et s'enfuirent, criant qu'ils étaient trahis. Les Suisses descendirent alors en bon ordre, et débouchèrent par le vestibule dans la cour royale en chassant devant eux cette multitude hurlant et vociférant. Les Suisses s'emparèrent alors d'une pièce de canon qui était dans la cour et, malgré le feu meurtrier des insurgés, la tournèrent contre les Marseillais dont

ils renversèrent un grand nombre. Ceux-ci se replièrent aussitôt, et le feu des Suisses devenant très-vif, força la populace d'abandonner la cour dans la plus grande confusion. La terreur se répandit aussitôt parmi le peuple qui fuyait de tous les côtés, et bientôt les environs du château restèrent libres par l'effet prompt et terrible de cette vigoureuse sortie. Sans doute, si les Suisses avaient pu dans ce moment poursuivre leur succès, si les gendarmes placés au Louvre, au lieu d'abandonner leur poste, avaient chargé les assiégeans déjà repoussés, cette journée aurait eu une issue bien différente.

Mais au bruit de ces premières décharges qui jetaient l'épouvante jusqu'au milieu de l'assemblée, le roi, toujours timide et ne sachant prendre aucune de ces résolutions énergiques qui décident des événemens, s'empessa, au préjudice de sa propre cause et du salut de ses fidèles défenseurs, de faire usage du seul pouvoir qui lui restât, pour donner ordre aux officiers suisses de faire cesser immédiatement le feu. C'était leur dire de se laisser massacrer sans se défendre pour épargner des furieux avides de sang. Les deux compagnies suisses, arrêtées au milieu de leur victoire, furent encore requises de la part du roi, ainsi que ceux qui étaient à même d'entendre l'ordre, de se rendre à l'assemblée. La majeure partie obéit à cet ordre, malgré les décharges très-meurtrières de leurs ennemis, qui, voyant qu'ils n'étaient pas poursuivis, s'étaient ralliés, honteux d'avoir pris la fuite devant un si petit nombre.

Ce dernier acte de l'autorité du roi, en privant le château de ses meilleurs défenseurs et en les empêchant d'agir, eut pour conséquence toutes les atrocités et massacres qui suivirent ce fatal moment, et dont furent victimes, non-seulement les Suisses qui, dans la grande confusion, n'avaient pu entendre l'ordre et étaient restés soit dans les corridors soit dans les appartemens, mais toutes les personnes demeurées au château.

Les assiégeans, devenus plus audacieux, reviennent avec fureur à la charge, et maintenant que les défenseurs du château sont sans chefs, qu'ils sont diminués de moitié et réduits à la défensive, la victoire leur paraît plus facile, mais elle leur coûta cher encore. Le fameux Westermann conduit habilement leur attaque; ils pénétrèrent de nouveau dans le château, où ils tombent en grand nombre sous les coups des Suisses; mais ils sont encore cent contre un; le grand escalier est forcé et le palais envahi. Dès-lors le massacre devient affreux: les Suisses défendent chèrement leur vie, car ils savent qu'ils n'ont point de pitié à attendre de leurs barbares ennemis, et ce n'est qu'accablés par le nombre qu'ils finissent par succomber. Quatre-vingts grenadiers suisses se dé-

fendent encore long-temps, ils sont entourés de monceaux d'ennemis tombés sous leurs coups, mais enfin, criblés de blessures, ils sont tous impitoyablement égorgés.

Aussitôt la multitude se précipite dans les appartemens, et s'acharne sur les serviteurs du roi accourus pour le défendre. Toutes les portes fermées sont enfoncées, tous ceux que l'on rencontre armés ou sans défense, sont massacrés; la plupart d'entr'eux s'enfuient tumultueusement à travers les vastes galeries, se précipitent par les fenêtres, ou cherchent dans l'immensité du palais un réduit obscur où leur vie soit en sûreté; mais les principales issues ayant été fermées par les défenseurs du château dès le commencement de l'attaque, tous ces malheureux furent égorgés. Les femmes de la reine s'étaient réfugiées dans un de ses appartemens, et s'attendaient à chaque instant à y être immolées. Déjà les portes cédaient sous les coups des assaillans, lorsque la princesse de Tarente les fit ouvrir pour ne pas augmenter leur fureur par la résistance. Aussitôt l'appartement est envahi, et les sabres et les piques sont levés sur ces malheureuses, lorsqu'une voix s'écrie: « Grâce aux femmes, ne deshonnez pas la nation! » A ces mots, les glaives s'abaissent, et les femmes de la reine sont épargnées et protégées.

Après le massacre eut lieu la dévastation: le peuple brise les magnifiques ameublemens et en disperse au loin les débris; il se répand dans les appartemens secrets de la reine, et s'y livre à la gaieté la plus obscène; il pénètre dans les lieux les plus reculés, recherche tous les dépôts de papiers, force toutes les fermetures, et satisfait ainsi au double plaisir de la curiosité et de la destruction. A tant d'horreurs vinrent se joindre celles de l'incendie, qui dévora quelques bâtimens extérieurs. Enfin, lorsqu'il n'y eut plus rien, dans ce magnifique palais, à tuer et à détruire, cette foule avide de carnage, en parcourant les appartemens et les corridors, dont les parquets étaient couverts de mares de sang, se mit à fouler aux pieds les monceaux de corps morts et de mourans, à les percer de leurs sabres ou de leurs bayonnettes qu'ils retournaient dans les plaies.

Mais la désolation n'est pas bornée à cette triste enceinte, elle s'étend au loin; partout les forcenés se livrent impunément à l'assouvissement de leur rage et de la plus lâche férocité. Les rues sont jonchées de débris et de cadavres. Quiconque cherche à fuir ou supposé tel, est traité en ennemi et poursuivi à coups de fusil. Un bruit continuel de mousqueterie a succédé à celui du canon, et révèle à chaque instant de nouveaux meurtres. Malheur surtout aux habits rouges, ou même à celui qui porte le moindre indice suffisant pour le faire soupçonner Suisse. On



pourrait croire que tant d'atrocités étaient l'effet d'un moment d'exaspération, mais elles ne furent que le prélude de plus grands massacres, car dès-lors ils se firent méthodiquement et de sang-froid. Le lendemain le peuple demanda tumultueusement le sang des Suisses qui avaient suivi le roi à l'assemblée. Les officiers avaient été conduits à l'abbaye où ils restèrent enfermés; les soldats déposés la veille aux Feuillans, entendirent toute la journée la multitude qui demandait leur mort à grands cris, en les appelant complices du despotisme et assassins du peuple. Ces malheureux s'attendaient à chaque instant à être égorgés, sans avoir la satisfaction de pouvoir vendre chèrement leur vie, la veille ils avaient eu au moins la perspective de mourir les armes à la main. Cependant on parvint à apaiser momentanément la fureur de la populace en lui annonçant que les Suisses seraient jugés, et qu'une cour martiale allait être formée pour punir ceux qu'on appelait *les conspirateurs du 10 août*, ceux qui préféraient plutôt la mort que de forfaire à l'honneur et à leurs sermens. C'est avec beaucoup de peine que l'on réussit à les préserver des effets de la rage du peuple, pendant leur translation des Feuillans à l'Abbaye où ils devaient être jugés. La commission nommée pour cela n'ayant pas été trouvée assez expéditive et munie de pouvoirs assez étendus pour juger de pareils criminels, le parti populaire obtint par des menaces que l'on instituât un tribunal criminel pour venger la nation de l'outrage qu'elle prétendait avoir reçu le 10 août.

Du petit nombre de Suisses qui avait pu échapper aux massacres de cette fatale journée, quelques-uns avaient été recueillis par des bourgeois, malgré le danger imminent auxquels ceux-ci s'exposaient, les autres erraient çà et là cherchant à mettre leur tête en sûreté.

Le jour suivant, un garde suisse échappé au massacre se trouvait sur le pont de Neuilly (à une lieue de Paris), entouré d'une foule de curieux auxquels il racontait les événemens de la veille. Une bande de massacreurs sortis de Paris, qui parcouraient les environs pour chercher les victimes qui auraient pu leur être échappées, ayant aperçu de loin un habit rouge, accourut en hurlant de joie, comme des bêtes féroces prêtes à tomber sur une proie qui ne peut leur échapper. Dès que les plus avancés se trouvent à portée, ils le couchent en joue au milieu de la foule qui n'avait pas eu le temps de s'écarter. Ce brave voyant leur intention, leur fait signe de la main qu'il veut parler; ils y consentent. « Ne voyez-vous pas, leur dit-il avec le plus grand sang-froid, que je suis au milieu d'une multitude de gens, que quelque maladroît parmi vous pourrait atteindre, car

je pense que ce n'est qu'à moi que vous en voulez, n'est-il pas vrai? Attendez plutôt un instant!.... » puis il alla un peu à l'écart se placer devant un mur, où il reçut à l'instant la mort.

Cependant la nouvelle que les armées coalisées en guerre avec la république française s'approchaient de Paris, fut le prétexte de plus grandes atrocités encore. « Il faut arrêter les mauvais citoyens et les traîtres qui conspirent contre la nation, » disait le parti révolutionnaire. Sous cette désignation on entendait d'abord les Suisses et ceux qui avaient copéré d'une manière quelconque à la défense de la famille royale, puis tous les citoyens qui s'étaient plus ou moins opposés aux projets du parti sanguinaire. A cet effet on imagina de faire des visites domiciliaires, qu'on organisa de la manière la plus effrayante. Les barrières de la capitale furent fermées pendant quarante-huit heures, et personne, sous aucun prétexte, ne pouvait sortir de la ville. Le son du tambour annonça le commencement des visites, et chaque citoyen fut tenu de se rendre chez lui, sous peine d'être traité comme suspect s'il était trouvé chez autrui. Par ce moyen, et sur les soupçons les moins fondés, près de douze à quinze mille personnes de tout âge et de tout sexe furent arrêtées; les prisons regorgèrent d'infortunés dont le seul crime était d'être restés attachés à la cour par un lien quelconque, ou de ne pas avoir approuvé les excès de la révolution. La terreur régnait à Paris, où l'on n'entendait parler que de complots et attentats. De toutes parts le peuple répétait qu'il fallait, par un exemple terrible, effrayer les conspirateurs qui, du fond des cachots, avaient des relations avec l'étranger; on demandait à grands cris la punition de ces prétendus coupables qui tremblaient avec raison pour leur vie. Le jour désigné pour l'exécution du plus exécrable complot fut le dimanche 2 septembre, jour consacré à la dévotion, mais qui cette fois vit commettre les plus horribles excès. Une terreur profonde régnait ce jour-là dans les prisons et au dehors. A deux heures le tocsin sonna, le canon retentit, et au son du tambour la populace armée se rassembla. Les premières victimes furent vingt-quatre ecclésiastiques qui n'avaient pas voulu prêter le serment qu'on exigeait d'eux; on les transportait dans six voitures à l'Abbaye où se trouvait réunie une foule immense. A l'arrivée de la première voiture, la portière s'ouvre, un des prisonniers s'avance pour descendre, mais aussitôt il tombe percé de mille coups; les autres sont ensuite arrachés de la voiture et égorgés. A mesure que les autres voitures arrivent, les victimes qu'elles contiennent subissent le même sort, et le dernier des vingt-quatre prêtres est égorgé au milieu des hurlemens de la populace en délire. Un



membre du conseil de commune organisateur de ces massacres, arrive en ce moment; il marche dans le sang et sur les cadavres, et s'écrie : «Peuple tu immoles tes ennemis, tu fais ton devoir.» De là les égorgeurs se transportèrent à l'église des Carmes, où deux cents prêtres avaient été enfermés. Ils y pénétrèrent et massacrèrent ces malheureux qui s'embrassaient les uns les autres et invoquaient le ciel. Puis, demandant à grands cris l'archevêque d'Arles, ils le cherchent, le reconnaissent, et lui fendent la tête d'un coup de sabre. Quelques-unes des victimes cherchant à se sauver au fond des allées, dans le jardin ou sur les arbres, elles y sont poursuivies par des décharges générales de mousqueterie. Tandis que cette boucherie s'achève aux Carmes, la plus grande partie de ces hommes barbares, retournent à l'Abbaye, où leur chef, Maillard, couvert de sang et de sueur, demande au comité des Quatre-Nations *du vin pour les braves travailleurs qui délivrent la nation de ses ennemis*, ce qui lui fut accordé. Ayant ainsi repris de nouvelles forces, ces tigres pénétrèrent dans les prisons de l'Abbaye où étaient les Suisses, ils égorgeaient sans distinction les premiers qu'ils rencontrent, et traînent leurs cadavres au dehors par les pieds. Cependant on convint de procéder pour la forme à un espèce de jugement, et les bourreaux se partagent les rôles de juges et d'accusateurs. Les soldats suisses, séparés de leurs officiers, sont introduits : — «C'est vous, leur dit le président, qui avez assassiné le peuple au 10 août.» — «Nous étions attaqués, force était donc de nous défendre, répondent les accusés; d'ailleurs, obéir à nos chefs, voilà notre devoir.» — «En conséquence, reprend froidement le féroce Maillard, on va vous conduire à la Force, » ce qui, comme ils en étaient convenus entr'eux, voulait dire *à la mort*. Mais les malheureux qui avaient entrevu hors de la porte les sabres et les piques de leurs bourreaux, ne peuvent s'abuser. Il faut sortir, ils reculent et hésitent un moment. L'un d'eux, le plus déterminé, demande d'une voix ferme le chemin qu'il faut prendre. On lui ouvre la porte, et se précipitant tête baissée au milieu des assassins, il tombe percé de coups. Les autres s'élancent après lui et subissent le même sort. Voilà qu'elle fut la fin de ces braves soldats, fidèles jusqu'au dernier moment à l'honneur et à leurs devoirs.

La soif du sang animait tellement le peuple, que la fureur de massacrer succéda chez elle au fanatisme politique; elle tuait pour assouvir cette soif, et lorsqu'il n'y eut plus de prisonniers politiques, elle alla se ruer sur Bicêtre où se trouvaient plusieurs mille détenus pour divers délits. Ces malheureux, poussés au désespoir, défendirent leur vie avec acharnement, et il fallut employer le canon pour les anéantir. En-

fin les prisons étaient vides, près de dix mille personnes avaient péri, il n'y eut que le temple, où était enfermé la famille royale, que l'on parvint à garantir contre la fureur populaire.

Parmi les officiers suisses qui furent fait prisonniers à la journée du 10 août, nous devons citer Bachmann, maréchal de camp et major aux gardes suisses, dont les cheveux avaient blanchi dans les combats où il montra toujours un grand courage, et qui fut massacré au Carrousel; le marquis de Maillardoz, de Fribourg, général-lieutenant et colonel du régiment des gardes, était un militaire des plus distingué; lui aussi vieillit au service de France; son sang-froid, sa valeur dans les combats et sa fidélité au roi, se firent admirer jusqu'au dernier moment, alors que, arraché de l'Abbaye avec d'autres officiers suisses, il périt sous les coups des piques et des baïonnettes; le baron de Salis, parvenu au grade de colonel, eut aussi le malheur de tomber vivant entre les mains des égorgeurs, qui l'assassinèrent à la conciergerie le 2 septembre. Rodolphe Reding, de Biberegg, capitaine aux gardes suisses, chevalier de Saint-Louis, combattit avec un courage héroïque à la journée du 10 août; couvert de blessures et baigné dans son sang, il fut trouvé encore respirant par des citoyens qui le sauvèrent et le transportèrent dans un hôtel garni, où il fut remis entre les mains d'un chirurgien. Il avait un bras fracassé d'un coup de feu et la tête fendue par quatre coups de sabre. Mais lors des deux journées pendant lesquelles on fouilla les maisons de Paris, il fut comme tant d'autres arraché de son asile pour être transféré à l'Abbaye, où il fut constitué prisonnier, et soigné par une sorte de garde-malade. Les violences que l'on exerça sur lui firent tomber ses appareils, et on dut lui remettre le bras une seconde fois. Il était couché dans la sacristie de la chapelle de cette prison, qui regorgeait alors de prisonniers. Le dimanche 2 septembre, à deux heures après-midi, le guichetier, d'un air effaré, présage de sinistres évènements, fit sortir brusquement le garde-malade de Reding. Vers les sept heures, deux hommes, les mains et les habits ensanglantés et armés de sabres, entrèrent conduits par un guichetier qui portait une torche et qui leur indiqua le lit de l'infortuné Reding. Un de ces hommes fit un mouvement pour l'en arracher, mais Reding l'arrêta en lui disant d'une voix mourante : «Eh monsieur! j'ai assez souffert; je ne crains pas la mort, de grâce! donnez-la moi ici.» A ces paroles, cet homme demeurant immobile et irrésolu, son camarade lui lança un regard significatif en disant : «Allons donc!» Aussitôt soulevant le malheureux blessé, il le chargea sur ses épaules et le porta hors de l'édifice, où on l'acheva à coups de sabres et de piques.

En 1795, lors de la conquête de la Hollande par les armées de la république française, un régiment suisse fut mis en garnison avec d'autres troupes dans la place de Bergen-op-Zoom. Cette garnison reçut l'ordre de célébrer l'anniversaire du 10 août. Les officiers et soldats du régiment suisse, indignés de ce que l'on exigeait qu'ils se réjouissent et fêtassent la mémoire d'un jour où tant de leurs braves compatriotes avaient versé leur sang pour rester fidèles à leur honneur et à leurs sermens, résolurent de faire une démarche pour être dispensés d'un acte pareil. Les officiers, comme organes du régiment, écrivirent la lettre suivante à leur commandant : « La garnison de cette ville, dont notre régiment fait partie, venant de recevoir l'ordre de célébrer demain l'anniversaire du 10 août, les soussignés prennent la liberté de vous représenter, que quoique la nation Suisse se réjouisse du bonheur des autres peuples, ce jour, sans vouloir décider jusqu'à quel point il aura d'heureux fruits, sera désormais un jour de deuil pour les Suisses. Nous supplions donc notre très-honoré colonel, de représenter au commandant de cette ville, le plus respectueusement mais aussi le plus énergiquement qu'il lui sera possible, combien ce serait affreux pour nous de devoir nous réjouir en un jour où nos pères, nos fils, nos frères et nos amis, ont succombé en remplissant le devoir que leur prescrivait les sermens. Tout ce que nous pouvons faire en secret, c'est de prier l'Être suprême que le sang versé par nos frères dans cette journée, fasse le bonheur du sol sur lequel il a coulé. » Cette lettre fit l'impression qu'on devait en attendre et obtint le résultat désiré.

Vingt-sept ans après cette mémorable défense des Tuileries, le colonel Pfiffer, ancien officier aux gardes suisses, réunit un grand nombre de souscriptions pour l'érection d'un monument propre à éterniser la mémoire des Suisses du 10 août et 2 septembre 1792. Le fameux Thorwaldsen, à Rome, en fit le modèle en plâtre, et un jeune sculpteur de Constance, nommé Ahorn, l'exécuta avec un rare talent. Cet ouvrage remarquable est taillé dans un rocher de molasse coupé à pic, dont le pied est baigné par un bassin demi-circulaire. La grotte a 44 pieds de longueur sur une hauteur de 36. Son élévation au-dessus de l'eau est de 22 pieds et sa profondeur de 10 et demi. Dans cette grotte on a sculpté un lion colossal percé d'une lance dont le tronçon est resté dans la plaie, et qui expire en couvrant de son corps le bouclier fleurdelysé qu'il ne peut plus défendre. Au-dessus de la grotte on lit ces mots :

HELVETIORUM FIDEI AC VIRTUTI,

et au-dessous, les noms des vingt-six officiers qui

périrent le 10 août ; le nombre des soldats indiqué est de 760. Le lion a 28 pieds de longueur et 18 de hauteur ; la hauteur de l'écusson aux armes suisses est de 6 pieds ; celle des plus grandes lettres de 1½ pied. Ce monument, dont l'exécution coûta 33,054 francs de Suisse, fut inauguré le 10 août 1821. Un invalide de ces mêmes gardes suisses en est le gardien.

## LES BERNOUILLI.

La famille des Bernouilli, originaire d'Anvers, quitta la Hollande pour cause de religion, lors de la domination espagnole. D'abord réfugiée à Francfort, puis à Bâle, elle illustra cette dernière ville d'une succession étonnante de savans du premier ordre, tellement qu'il ne serait guère possible de trouver une famille aussi féconde en hommes distingués dans les sciences.

Jaques Bernouilli, né à Bâle en 1654, est mort en 1705. Son père et plusieurs de ses parens occupaient des places importantes dans l'administration ; lui-même fut destiné à l'état ecclésiastique et étudia le latin, le grec et la philosophie scholastique, mais rien des mathématiques. C'est par hasard que des figures géométriques lui étant tombées sous les yeux, une nouvelle sphère s'ouvrit tout-à-coup devant lui, et il ne rêva plus que calculs et problèmes. Malgré les obstacles qu'il eut à vaincre de la part de ses parens, il poursuivit ses mathématiques avec tant d'ardeur qu'à l'âge de dix-huit ans il fut en état de résoudre les problèmes chronologiques les plus compliqués. Lui et son frère Jean, né en 1667, qui montrait aussi la même aptitude pour les sciences exactes, obtinrent une grande célébrité par le développement qu'ils apportèrent au calcul infinitésimal inventé par le grand Leibnitz ; celui-ci ne cessa de proclamer qu'on n'était pas moins redevable de cette méthode aux Bernouilli qu'à lui-même, tandis que ces derniers rapportèrent constamment aux sublimes conceptions du philosophe allemand, comme à la véritable source, toute la gloire de leurs propres inventions. Bien plus, lorsque les anglais, partisans de Newton, osèrent se liguer contre ce grand homme et l'accuser d'un honteux plagiat, les Bernouilli, et particulièrement Jean, s'élevèrent seuls contre tous et prirent sa défense avec succès, en déployant toutes les ressources d'un génie supérieur.

Tandis que Jean Bernouilli était professeur de mathématiques à Grœningen, son frère Jaques occupait la même place à l'université de Bâle, où ses cours attiraient une foule d'étrangers avides d'entendre les dissertations de ce savant. En 1699, l'académie française ayant obtenu du roi sa liberté, elle reçut, à l'unanimité des voix, les deux frères Bernouilli, qui, deux ans après, furent aussi nommés membres de l'académie de Berlin. Jean mourut en 1748, laissant, ainsi que son frère, un grand nombre de précieux ouvrages publiés à différentes époques.

Nicolas Bernouilli, neveu des deux précédents, sans s'élever au même rang qu'eux, fut néanmoins un mathématicien distingué. C'est lui qui a publié l'*Ars conjectandi* de Jaques. Il fit, en 1709, une importante application des principes de cet ouvrage à la durée de la vie humaine, et on lui doit plusieurs recherches d'un grand intérêt. Né à Bâle en 1687, il y est mort en 1759.

Un autre Nicolas Bernouilli, fils aîné de Jean, montra les plus heureuses dispositions pour les mathématiques, et dès l'âge de seize ans, il fut en état de seconder son père dans sa correspondance avec les savans. Il mourut à Saint-Petersbourg, âgé seulement de trente-un ans.

Daniel Bernouilli, second fils de Jean, se plaça de bonne heure, comme son père et son oncle, au



rang des plus grands géomètres. Destiné par sa famille au commerce, comme l'avait été son père, il montra les mêmes répugnances que celui-ci avait manifestées. Il se livra d'abord avec zèle à l'étude de la médecine et en approfondit les diverses branches. Puis il prit part aux discussions des géomètres,

et dans cette nouvelle carrière il ne tarda pas à se montrer tout-à-fait digne du nom qu'il portait. L'académie des sciences de Paris ayant proposé un prix pour la meilleure construction des montres de marine, le mémoire de Bernouilli fut couronné. Après plusieurs voyages en Allemagne et en Italie, Daniel se rendit avec son frère à Saint-Petersbourg, d'où il avait reçu l'invitation pressante d'accepter une place à l'académie de cette capitale. Son frère y mourut au bout de quelques mois, et lui-même, après avoir pendant cinq ans occupé avec distinction la place à laquelle il avait été appelé, demanda à retourner dans sa patrie pour y rétablir sa santé chancelante. Mais l'académie de Saint-Petersbourg le sollicita en termes si flatteurs, et l'empereur lui fit des propositions si pressantes et si honorables, qu'il se décida à rester encore trois années en Russie.

Daniel Bernouilli, accompagné de son plus jeune frère Jean, retourna dans sa patrie où il occupa la chaire de professeur de botanique et d'anatomie, tout en conservant le titre et les appointemens de membre de l'académie de Saint-Petersbourg. L'académie française avait proposé un prix pour le meilleur mémoire sur l'inclinaison des orbites planétaires. Aucun des ouvrages envoyés n'ayant été jugé satisfaisant, la question fut proposée de nouveau et le prix doublé. Lorsqu'à l'époque désignée l'académie fit l'examen des divers mémoires, elle fit connaître au monde savant que le nombre des écrits se trouvait si considérable, et que dans tous la question était si savamment traitée, qu'après avoir été longtemps indécise, elle avait accordé trois accessits et partagé le prix entre deux des mémoires qui l'avaient mérité l'un aussi bien que l'autre : les auteurs de ces deux écrits étaient, à la surprise de chacun, le père et le fils Bernouilli.

De retour à Bâle, Daniel Bernouilli occupa la chaire de professeur de physique, tout en conservant le titre et les appointemens de membre de l'académie de Saint-Petersbourg. C'est lui qui a publié le premier traité sur la pesanteur et l'équilibre des fluides, sujet d'une grande difficulté et d'une importance majeure. Parmi les autres ouvrages de Daniel on cite particulièrement ses recherches sur l'inoculation, sur la durée des mariages, sur la moyenne prise entre diverses observations, sur la détermination de l'heure sur mer lorsqu'on ne voit pas l'horizon, et enfin son traité sur le flux et reflux de la mer, qui a partagé le prix de l'académie, en 1740, avec Euler et deux autres savans. Il fut successivement créé membre des principales académies de l'Europe, et reçu, conjointement avec sept savans étrangers, la grande médaille d'or que l'impératrice de Russie distribua lors de la conclusion de la paix avec la

Turquie. Daniel Bernouilli mourut à Bâle en 1782, après avoir remporté dix fois le prix de l'académie des sciences de Paris.

Un troisième fils de Jean, portant le même nom, fut aussi un grand mathématicien. Il s'était d'abord voué à l'étude du droit et de la philosophie, mais le talent héréditaire dans sa famille pour les mathématiques l'entraîna vers cette science. S'étant rendu auprès de son frère Daniel, à Saint-Pétersbourg, on lui offrit une place à l'académie de cette capitale, mais il la refusa, et se rendit avec son frère à Paris où ils furent les deux présentés à l'académie par Maupertuis.

Pour revenir en Suisse, Jean Bernouilli prit place dans une voiture publique où il fit la connaissance d'un géomètre nommé Trant, homme d'esprit et de savoir. On peut penser quel fut le texte de leur conversation, qui tomba aussi sur les mémoires des deux Bernouilli qui venaient d'être couronnés, et dont le géomètre parlait avec éloge. Bernouilli toujours simple et modeste, loin de se faire connaître, discuta librement sur ce sujet. Lorsque vint le moment de se séparer, le Français lui dit avec beaucoup de politesse qu'il regretterait infiniment de quitter, sans le connaître, un homme aussi distingué, avec lequel il avait passé des momens si agréables. « Je me nomme Jean Bernouilli, » lui répondit le savant. « Et moi je suis Isaac Newton, » répliqua Trant en le saluant, croyant qu'il avait voulu le mystifier. Mais un instant après il fut fort réjoui, lorsqu'il eut la conviction qu'il avait voyagé avec l'homme pour lequel il avait manifesté tant d'admiration.

Professeur à la chaire illustrée à Bâle par son père et son oncle, il vit trois de ses mémoires couronnés par l'académie de Paris, et mourut à Bâle en 1790, âgé de quatre-vingts ans. Ses deux fils furent Jean et Jaques. Le premier, né en 1744, étudia de bonne heure la philosophie et les mathématiques, puis la physique et l'histoire, et devint un des savans les plus distingués de son temps. A peine avait-il atteint l'âge de seize ans, que l'académie de Nancy l'accueillit dans son sein. Recommandé par le grand Maupertuis, il fut créé astronome royal et membre de l'académie de Berlin. Il publia un grand nombre de mémoires importants, et fut membre des sociétés les plus célèbres de l'Europe. Il mourut en 1807.

Jaques Bernouilli, frère du précédent et disciple de son oncle Daniel, occupait une chaire de mathématiques à Saint-Pétersbourg et donnait les plus hautes espérances, lorsqu'il mourut à l'âge de trente ans, en 1789, en se baignant dans la Néva. Il fut le dernier rejeton de cette illustre famille qui, pendant plus d'un siècle, a brillé d'un si vif éclat, et a rendu aux sciences des services si éminens.

## LA FAMILLE LOCHMANN.

La famille Lochmann est très-ancienne à Zurich, et depuis le commencement du XIV<sup>e</sup> siècle, elle a fourni un grand nombre d'hommes qui se sont distingués dans la carrière militaire. Plusieurs d'entre eux combattirent à la bataille de Morat, l'un resta sur le champ de bataille de Marignan.

Henri Lochmann se distingua au service de France par sa valeur ; au siège de Barcelone et de Lerida, en Catalogne, il donna des preuves d'un rare courage, et plus encore à Tortose qu'il emporta d'assaut à la tête de son régiment. Pour le récompenser de ses brillans services, Louis XIV lui donna, en 1656, des lettres de noblesse pour lui et ses descendants, en lui permettant de porter une fleur-de-lys dans son écusson. Lochmann joignait à la plus grande valeur une originalité piquante et un sang-froid imperturbable sur lequel le roi aimait beaucoup à plaisanter. Un jour qu'il l'accompagnait à la chasse, le roi lui dit : « Colonel, nous savons que vous n'avez jamais reculé devant l'ennemi, mais il est probable que vous n'en seriez pas autant devant un sanglier. » « Si Sa Majesté daigne me mettre à l'épreuve, je tâcherai de prouver le contraire, » répondit Lochmann. Alors le roi le fit placer devant une chapelle abandonnée qui se trouvait dans la forêt, à l'extrémité d'une longue avenue, et les piqueurs reçurent l'ordre de chasser de ce côté le premier sanglier qu'ils trouveraient. Lochmann attendait patiemment devant la porte de la chapelle, lorsqu'un sanglier furieux vint à courir de son côté, labourant le sol et faisant jaillir autour de lui la terre qu'il soulevait avec ses défenses. Certes, il y avait de quoi faire reculer plus d'un brave à la vue de ce formidable animal ; mais Lochmann ne s'intimida point, et lorsque le sanglier, qui courait sur lui, ne fut plus qu'à une petite distance, il ouvrit la porte de la chapelle contre laquelle il était appuyé, et se jetant promptement de côté, il laissa passer l'animal qui entra droit dans la chapelle. Sans lui laisser le temps de se reconnaître, Lochmann ferma vivement la porte et reprit sa place comme si rien ne s'était passé. Bientôt le roi arriva au galop, curieux de savoir comment le Suisse s'était tiré d'affaire, et s'écria de loin : « Eh bien, colonel, avez-vous vu le sanglier ? — Oui, sire. — Qu'en avez-vous donc fait, où est-il ? — Je l'ai



mis à l'écurie en attendant Votre Majesté ! » Le roi s'étant approché, et entendant le vacarme que faisait l'animal prisonnier dans la chapelle, comprit aussitôt le stratagème qu'avait employé Lochmann, ce dont il rit beaucoup et égaya fort toute la cour.

Quatre frères et le fils de ce Lochmann suivirent la même carrière que lui : l'un d'eux, Pierre, après s'être distingué dans la guerre d'Espagne, obtint le grade de colonel d'un régiment de cavalerie qu'il avait formé lui-même, et avec lequel, en 1672, il passa le Rhin à la nage sans perdre un seul homme. En récompense, le roi le fit gouverneur de Nimwegen et lui accorda comme à son frère des lettres de noblesse.

Parmi le grand nombre d'officiers distingués que produisit cette famille, il faut encore citer Jean-Ulrich, maréchal de camp et colonel d'un régiment suisse en France, qui, à l'âge de seize ans, était entré au service de Venise; et Gérold Lochmann, colonel d'un régiment suisse en Hollande, qui, à la tête de ce régiment réduit à 400 hommes, résista longtemps et valeureusement à un corps nombreux de l'armée française pendant la campagne 1794.

---

## LA GLISSOIRE D'ALPNACH.

---

Parmi les forêts qui recouvrent les hautes montagnes de la Suisse, de magnifiques bois de charpente se trouvent dans des positions presque inaccessibles. La dépense des routes, si toutefois il était possible d'en construire dans de pareilles localités, empêcherait les habitants de retirer aucun avantage de ces ressources presque inépuisables. Placés par la nature à une élévation considérable, ces bois sont précisément dans les circonstances les plus propres à l'application des moyens mécaniques, et les habitants y ont recours pour faire servir la force de la pesanteur à les débarrasser d'une partie de leurs travaux. Les plans inclinés qu'ils ont établi dans diverses forêts et au moyen desquels les bois sont amenés jusque dans les cours d'eau, ont excité l'admiration des voyageurs; car ces plans inclinés, outre le mérite

de la simplicité, ont encore celui de l'économie, leur construction n'exigeant guère d'autres matériaux que ceux qui se trouvent sur les lieux mêmes. De tous ces chefs-d'œuvre de charpente, la *glissoire d'Alpnach* est le plus gigantesque qui ait existé, tant à cause de son étendue que de son point de départ, placé dans une position presque inaccessible. Comme il ne reste plus que des traces insignifiantes de cette construction, la description suivante que nous offrons à nos lecteurs en acquiert d'autant plus de prix.

Depuis plusieurs siècles les flancs escarpés et les gorges profondes du mont *Pilate* étaient couverts de forêts impénétrables. D'immenses précipices les entouraient de toutes parts; on citait les chasseurs assez hardis pour avoir affronté les dangers d'y pénétrer, et jamais les habitants de la vallée n'avaient conçu l'idée d'y porter la hache. Des arbres immenses croissaient et périssaient sans être de la moindre utilité aux hommes, lorsqu'un étranger, conduit dans ces lieux par la chasse des chamois, fut frappé de la beauté des bois de construction qu'il y remarqua, et appela sur eux l'attention de quelques-uns des principaux habitants. Les ingénieurs les plus habiles furent consultés, et tous déclarèrent l'impossibilité de tirer parti de ces richesses. Cependant, en novembre 1816, M. Rupp et trois Suisses, ayant bien reconnu le terrain par des mesures trigonométriques, constatèrent la possibilité d'y établir avec succès un plan incliné. Ils achetèrent alors une certaine étendue de forêts dans le territoire de la commune d'Alpnach, et commencèrent leur construction, qui fut terminée au printemps de 1818. Le plan incliné d'Alpnach était formé de 25,000 gros sapins, dépouillés de leur écorce et fixés les uns après les autres de la manière la plus ingénieuse, sans attaches métalliques. Il occupa environ 160 ouvriers pendant dix-huit mois, et coûta près de 100,000 francs. Il avait à-peu-près trois lieues de longueur et se terminait au lac de Lucerne. Sa forme était celle d'une auge d'environ sept pieds de large et de cinq à six pieds de profondeur. Le fond était formé de trois arbres; sur celui du milieu était pratiqué une rigole pour recevoir de petits filets d'eau qui y étaient conduits de divers points, dans le but de diminuer le frottement. Le plan incliné était tout entier soutenu par 2,000 supports, et dans plusieurs points il était fixé par des moyens très-ingénieux aux flancs des précipices.

La direction du plan incliné était quelquefois en ligne droite, quelquefois en zig-zag, et son inclinaison variait entre 10 et 18 degrés. Tantôt il régnait sur les côtés de la montagne, tantôt il franchissait des précipices ou était accroché à leurs flancs; quelquefois il passait sous terre; ailleurs il traversait des gorges



profondes sur des échafaudages de 100 pieds de hauteur.

La hardiesse qui caractérisait cet ouvrage, la sagacité déployée dans toutes ses dispositions et l'habileté de l'ingénieur ont excité l'étonnement de toutes les personnes qui l'ont visité. Avant de faire la moindre construction, il fallut abattre plusieurs milliers d'arbres pour se frayer un passage dans cet impénétrable taillis. A mesure que les bûcherons avançaient, des hommes étaient placés de distance en distance pour leur faire reconnaître le chemin à leur retour et pour découvrir dans les gorges les places où les piles de bois avaient été placées. M. Rupp fut obligé plusieurs fois de se faire suspendre à des cordes pour descendre dans des précipices de plus de 100 pieds. Dans les premiers mois de son entreprise il fut attaqué d'une fièvre violente qui ne l'empêcha pas de surveiller lui-même les travailleurs. Rien ne put lasser sa persévérance. Tous les jours il se faisait conduire sur la montagne pour diriger ses ouvriers, au nombre desquels il se trouvait à peine deux bons charpentiers, tous les autres ayant été rassemblés au hasard et n'ayant aucune des connaissances qu'exigeait une pareille entreprise. M. Rupp eut aussi à lutter contre les préjugés des paysans; on le supposait en relation avec le diable; on l'accusa d'hérésie, et l'on suscita tous les obstacles possibles à une entreprise considérée comme absurde et impraticable. Toutes ces difficultés furent surmontées, et il eut enfin la satisfaction de voir les arbres descendre le long du plan incliné avec la rapidité de la foudre. Des sapins de 80 pieds de long et plus, parcouraient cet espace de *trois lieues en deux minutes et demie*, et pendant leur descente ils paraissaient avoir à peine dix pieds de longueur.

Les dispositions observées pour cette partie de l'opération étaient extrêmement simples. Des hommes étaient placés à des distances régulières, le long du plan incliné, depuis le haut jusqu'en bas; et lorsque tout était prêt, l'homme placé au point le plus bas criait à celui qui était au-dessus de lui : *Lâchez!* Ce cri était répété de proche en proche et parvenait en *trois minutes* au haut de la montagne. Les hommes qui s'y trouvaient criaient à leur tour à celui qui était au-dessous d'eux : *Il vient!* et l'arbre était à l'instant même lancé sur le plan incliné, précédé par le cri : *Il vient*, répété aussi de proche en proche. Aussitôt que l'arbre avait atteint le bas du plan incliné et s'était plongé dans le lac, le cri : *Lâchez!* était reproduit comme auparavant, et un nouvel arbre était lancé de la même manière. Par ce moyen un arbre descendait toutes les cinq à six minutes, à moins qu'il n'arrivât un accident, qui était à l'instant même réparé.

Pour avoir une idée de la force énorme qu'acquerraient les arbres dans une descente aussi rapide, M. Rupp fit les dispositions nécessaires pour que quelques arbres sautassent hors du plan incliné. Ceux-là pénétrèrent de 15 à 16 pieds dans la terre, par le gros bout, et l'un de ces arbres, ayant par accident heurté contre un autre, fut fendu en plusieurs morceaux dans le sens de sa longueur, comme s'il eût été frappé de la foudre.

Après leur descente, ces arbres étaient réunis en radeaux sur le lac et conduits à Lucerne, de là ils descendaient la Reuss, puis l'Aar jusqu'auprès de Brugg; ensuite le Rhin jusqu'à Waldshut, de là à Bâle, et enfin jusqu'à la mer si cela était nécessaire.

Afin de ne rien perdre du bois abattu, M. Rupp établit dans ces forêts de grandes manufactures de charbon et fit construire des magasins pour le conserver de l'été jusqu'à l'hiver. On le mettait alors dans des barils qu'on plaçait sur des traîneaux qui n'étaient lancés que lorsque le plan incliné était recouvert de neige. Le bois qui n'était pas propre à la carbonisation était converti en cendre, qui, descendue de la même manière, trouvait encore une vente assurée.

Un inspecteur de la marine s'y rendit un jour pour examiner la qualité des bois qu'on y exploitait, et déclara n'avoir jamais vu de bois aussi beau, aussi fort et aussi gros; il fit immédiatement un marché avantageux pour 1,000 pieds d'arbres.

Telle est la description succincte d'un ouvrage entrepris et exécuté par une seule personne et qui a excité un haut degré d'intérêt dans toutes les parties de l'Europe. Comme nous l'avons déjà dit, cette magnifique construction, insensiblement détériorée par défaut de travail, n'existe plus, et l'on peut à peine en découvrir des traces sur les flancs du mont Pilate. Les circonstances politiques ayant détruit la source des principales demandes de bois de charpente, et d'autres marchés n'ayant pu être trouvés, la coupe et le transport des arbres ont nécessairement dû cesser.

Le professeur Playfair, qui a eu occasion de visiter ce plan incliné, rapporte que, lors de sa visite, un arbre mettait six minutes à descendre par un temps sec, et seulement trois minutes dans les temps humides.

Les vastes forêts qui ombragent la partie méridionale et orientale du mont Pilate, appartiennent en majeure partie au canton d'Unterwalden; la paroisse d'Alpnach possède celles qui sont dans la partie de Obwalden, et celle de Hergiswyl les forêts situées dans le Nidwalden. Une société française, qui exploite actuellement les forêts de la commune d'Alpnach, a fait construire, en 1833, un chemin qui

conduit dans le Wengenwald, à une hauteur aussi considérable que la glissoire que nous venons de décrire. Si d'un côté cette route n'offre pas, sous le rapport de la rapidité, les mêmes avantages que la précédente construction pour le transport des bois, elle présente en revanche l'avantage de la solidité et de la durée, comme aussi de ne pas endommager les pièces de bois destinées à être exportées. Au moyen du plan incliné, le frottement était tel qu'en un instant elle enlevait aux arbres leur écorce, et menaçait de les enflammer si le canal n'était pas suffisamment humecté.

Sur le nouveau chemin se trouve une scierie où les pièces de bois sont équarries avant d'être transportées au bas de la montagne. Plus loin est un bâtiment construit en planches pour l'habitation des exploiters. Vingt à trente bœufs ou chevaux sont employés au transport jusqu'à Alpnach, sur les rives du lac des Quatre-Cantons. Là on en forme des radeaux qui, ainsi que cela avait lieu primitivement, sont conduits à Lucerne d'où ils descendent la Reuss pour entrer dans l'Aar et de là dans le Rhin, après un cours d'une vingtaine de lieues. En suivant ce fleuve, sur une étendue de quatorze lieues, ils arrivent à Bâle, et demi-lieue plus loin, prenant une autre direction, ils entrent dans le canal Monsieur qui joint le Rhin au Doubs et à la Saône. Après une navigation de soixante à soixante-cinq lieues, tant sur le canal que sur le Doubs, et après avoir suivi une multitude de contours et franchi un grand nombre d'écluses, les radeaux entrent dans la Saône à Verdun, et trente-six lieues plus loin dans le Rhône, au-dessous de Lyon. Voilà donc les bois du Pilate, après un voyage de cent soixante-huit lieues depuis l'endroit où ils ont crû, arrivant dans ce fleuve majestueux qui prend sa source à dix lieues seulement, en ligne directe, de la montagne qui les a produits. Mais ces bois ne sont pas encore tous au terme de leur voyage; une partie descendent le Rhône jusqu'à la mer et sont transportés à Marseille, ce qui ajoute environ quatre-vingts lieues à leur voyage lointain. Cette rapide description peut faire juger à quels prix reviennent ces bois, après une navigation de deux cent cinquante lieues qui n'est rien moins que facile.

## PHILIPPE-LE-BON,

DUC DE BOURGOGNE.

Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, plus sage que son fils Charles-le-Téméraire, sut constamment se conserver l'affection des Suisses qu'il estimait. Lorsqu'à Monthléri les Suisses inébranlables soutinrent l'attaque de toute la cavalerie française, Philippe jugea que l'amitié de cette nation méritait d'être conservée, et en toute occasion il lui donna des preuves de sa bienveillance. Aussi les principales villes de la Suisse lui accordèrent-elles par affection leur alliance qu'elles avaient accordé par politique au roi de France Louis XI, alliance qui était également recherchée par les deux princes. Beaucoup de nobles Suisses portaient les décorations de chevaliers de Bourgogne; plusieurs vécurent à la cour de ce pays, qui passait pour la plus polie et la plus brillante de ce temps, et se distinguèrent dans ses tournois.

Lorsqu'en 1453 le duc Philippe traversa une partie de la Suisse, il s'arrêta pendant trois jours à Soleure où il fut traité gratuitement lui et sa nombreuse suite par les magistrats de la ville qui mirent tout en œuvre pour le fêter et lui rendre ce séjour agréable.

Une chronique de Soleure nous a conservé le compte des dépenses faites à cette occasion, tant pour le duc que pour sa suite.

Viande de bœuf. . . . .	L. 28 » 5 <sup>s</sup> .
Pain . . . . .	» 18 » 10 <sup>s</sup> .
Vin . . . . .	» 46 » 12 » 8 <sup>d</sup> .
Poisson . . . . .	» 32.
Flambeaux de cire. . . . .	» 10 » 2 <sup>s</sup> .
Pâtisserie. . . . .	» 71.
Menus plats . . . . .	» 10.
Trente messes p <sup>r</sup> la conservation du duc, à 1 schelling chacune »	1 » 10 <sup>s</sup> .
Frais d'écurie pour les chevaux et autres. . . . .	» 35 » 14 <sup>s</sup> .

Total L. 253 » 13 » 8<sup>d</sup>,

(la Livre à 7 ½ batz) soit 76 couronnes, 3 creutzers et 2 hellers.

Les dépenses n'auraient pas été si considérables, si cette année-là il n'y eût eu une grande disette en Suisse; mais les Soleurois étaient si enchantés des bonnes grâces du prince, qu'ils ne regrettèrent nullement cet argent.

A son départ, le duc fut accompagné à cheval jusqu'à Neuchâtel par l'avoyer Nicolas Wengi et plusieurs magistrats avec une suite nombreuse. Très-satisfait de la réception dont il venait d'être l'objet, le duc le leur témoigna au moment de se séparer d'eux. A Neuchâtel, il fut fêté aussi généreusement par le comte Jean.

L'année suivante, le duc Philippe vint avec un brillant cortège visiter ses amis de Berne. Ses relations avec cette ville étaient particulièrement amicales; aussi les Bernois lui firent-ils un accueil des plus splendides, car aucune ville de la Suisse n'avait alors autant l'habitude des cours, des richesses et du luxe que celle de Berne.

## LE CHASSEUR DE CHAMOIS.

### *Légende.*

Parmi les montagnards, il n'en est peut-être point de plus superstitieux que les chasseurs de chamois; ceux-ci ont une foule de récits à raconter.

Un jour, dit une de leurs légendes, un des plus intrépides chasseurs poursuivait une troupe de chamois avec tant d'acharnement qu'il arriva, sans y prendre garde, dans une contrée qu'il ne se souvenait pas d'avoir visitée jusqu'alors. C'était une vallée profonde bordée de pentes couvertes d'une neige éclatante et terminées par une longue arête rocheuse. Le fond de cette vallée était tapissé d'une herbe fraîche et touffue; une nombreuse troupe de chamois, telle que notre chasseur n'en avait jamais vu, y était rassemblée et broutait paisiblement l'herbe succulente. Ravi de cette découverte et s'avancant avec précaution, il arrive à une portée de fusil de celui des chamois qui lui paraît le plus fort et le plus gras, l'ajuste de sa carabine et va l'abattre, lorsque tout à coup une main de fer le saisit par le bras et lui fait tomber son arme. Le chasseur se retourne et voit un nain horriblement laid, qui portait le costume des bergers. «Ah! c'est donc toi, lui dit ce dernier d'une voix terrible, qui chaque jour tues quelque bête de mon troupeau! Je suis aise de t'avoir surpris, et de pouvoir me venger du tort que tu m'as fait.» En disant ces mots, le nain ramassa un énorme quartier de roche, et allait écri-

ser le malheureux chasseur, lorsque celui-ci, voyant qu'il avait affaire à l'esprit de la montagne, se jeta à genoux tout effrayé. «Je suis un pauvre homme qui vis de la chasse, lui dit-il, et sans cette ressource il me faudrait mourir de faim.» — «Eh bien, je pourrai à ton entretien, mais que jamais je ne te retrouve armé d'une carabine dans ces montagnes qui sont mon domaine.» — Je fais le serment de n'y plus revenir.» — Je veux bien croire à ta parole, et voici un fromage qui suffira à ta nourriture et à celle de ta famille; seulement fais en sorte qu'il en reste toujours quelque peu.» En achevant ces mots, le nain disparut, et le chasseur regagna sa cabane, tout joyeux d'avoir désormais une subsistance assurée, et dès le soir même on entama le fromage qui se trouva excellent. Le lendemain matin, quelle ne fut pas la surprise de la famille de trouver que la brèche faite au fromage avait disparu, et qu'il était tout entier. Pareille chose se renouvela ainsi pendant plusieurs semaines, mais enfin le chasseur se fatigua de son oisiveté, et soupirait en regardant sa carabine suspendue à la paroi. Un jour qu'assis devant sa maison il contemplait avec tristesse les montagnes qu'il avait tant parcourues, un chamois vint se placer paisiblement sur la crête d'un rocher peu éloigné. Ne pouvant résister à la tentation, il s'arma de sa carabine, la charge et court à la poursuite du chamois qu'il abat sans beaucoup de peine. Tant que dura la chair de cet animal, on ne songea nullement au fromage. Mais lorsqu'on voulut y avoir recours, il avait disparu à la grande stupéfaction du chasseur. Le lendemain, poussé par la faim, il se hasarda avec précaution sur les montagnes du voisinage, se promettant bien de ne pas approcher de la contrée où il avait vu le troupeau du nain. Bientôt il aperçut un magnifique chamois et se mit à sa poursuite; cédant à l'ardeur de la chasse, il se trouva tout à coup dans le voisinage de la terrible vallée. Le soir venait, l'animal fuyait toujours, et l'imprudent chasseur, inquiet et découragé, songeait à la retraite, quand le chamois, faisant un détour, vint à passer à portée de sa carabine; regardant furtivement autour de lui et n'apercevant nulle part le méchant nain, il ajusta l'animal. Mais au moment de faire feu, il vit à côté de lui l'horrible nain qui lui dit: «C'est donc ainsi que tu tiens ton serment, tu vas en avoir la récompense.» Le chasseur, suspendu au bord d'un précipice, allait de nouveau l'implorer, lorsqu'un vertige subits'empara de lui; attiré par une force irrésistible, il disparut dans l'abîme en poussant un dernier cri.

# TABLE

## DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TROISIÈME VOLUME.

— 155 — 230 —

	<i>Page</i>		<i>Page</i>
Le duc d'Autriche et le comte de Kybourg de-		Le jugement de Dieu . . . . .	131
vant Soleure. . . . .	1	Pierre de Savoie ou la conquête du pays de	
Le lièvre des Alpes. . . . .	4	Vaud. . . . .	133
Antoine-de-la-Tour-Chatillon. . . . .	5	Unterseen . . . . .	144
Le Reichenbach . . . . .	7	Le Locle . . . . .	152, 157, 169
La vie du pâtre des Alpes. . . . .	7	Le parrain de l'Amérique . . . . .	154
Le canton de Vaud. . . . .	10, 16, 33	L'abbé de Kempten. . . . .	156
Jean Brognier . . . . .	11	Le butin de la bataille de Grandson . . . . .	163
Bourcard abbé de Saint-Gall. . . . .	13	Les ruines de Réalta. . . . .	167
La tour de Peilz . . . . .	21	Le noyé ressuscité. . . . .	168
Les dominicains à Berne 22, 35, 41, 59, 64, 95,		Mythologie des Alpes . . . . .	174
102 et 115		Grinau . . . . .	176
L'arbalète . . . . .	23	Piété de Rodolphe de Habsbourg . . . . .	177
Nicolas de Flue. . . . .	25	L'an 1343. . . . .	178
L'Emmenthal . . . . .	31, 81	Le criminel gracié. . . . .	179
Ordonnance du 16 <sup>e</sup> siècle à l'égard des garnisons	36	Paysages de la vallée de Hasli . . . . .	180
Les trois confédérés. . . . .	37	La chapelle de Winkelried et les héroïnes	
Hospital . . . . .	40	d'Unterwalden . . . . .	181
Michel Schupbach . . . . .	34	Le lac de Lovertz. . . . .	189
Bâle et Zurich excommuniés . . . . .	47	Galerie des glaciers sur le Simplon . . . . .	190
Le château de Razuns . . . . .	49	Le duc de Savoie rançonné par les Suisses 192, 199	
Sempach. . . . .	52	Le baron de Vatz et découverte de la vallée	
Rodolphe de Habsbourg, les Juifs et les armes		de Davos . . . . .	193
de Berne. . . . .	61, 78	Saint-Béat, le premier apôtre du christianisme	
Paysages du Valais . . . . .	67	en Helvétie. . . . .	196
Art . . . . .	67	Mœurs de 14 <sup>e</sup> et 15 <sup>e</sup> siècles . . . . .	200
Bataille d'Arbedo. . . . .	69, 77	L'aurochs ou bœuf sauvage . . . . .	204
Course à Appenzell. . . . .	73, 90	Le monument du lion à Lucerne. . . . .	205
Le rocher et la chapelle de Tell. . . . .	79	Les Bernouilli. . . . .	210
Le château de Nidau . . . . .	85	La famille Lochmann . . . . .	212
L'avalanche . . . . .	97	La glissoire d'Alpnach. . . . .	213
Souvenirs du Valais. . . . .	106, 109, 125, 140, 145	Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. . . . .	215
Hedwige de Souabe et Eckard moine de Saint-		Le chasseur de chamois, légende . . . . .	216
Gall . . . . .	121, 171, 187		

NB. Par une faute d'impression, la 17<sup>me</sup> livraison a la même pagination que la 16<sup>me</sup> : au lieu de pages 181 à 192, il doit y avoir pages 195 à 204.